Pierre Bordage

Rohel

CYCLE DE DAME ASMINE D'ALBA

Le Chêne Vénérable • Les Maîtres Sonneurs • Le Monde des Franges • Lune Noire • Asmine d'Alba

L'ATALANTE

Pierre Bordage

Rohel

I

LE CYCLE DE DAME ASMINE D'ALBA
Le Chêne Vénérable
Les Maîtres Sonneurs
Le Monde des Franges
Lune Noire
Asmine d'Alba

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

L'ATALANTE
Nantes

Couverture et illustrations intérieures : Gess

© Pierre Bordage et la Librairie l'Atalante, 1999
ISBN 2-84172-109-4

Librairie l'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

Si la série Rohel reparaît aujourd'hui, c'est en grande partie à vous, lecteurs, qu'elle le doit. Il n'a pas toujours été facile, en effet, de réunir les quatorze épisodes, tant la série s'est heurtée à des problèmes de distribution, et vous vous en êtes plaints, à juste titre. Saluons donc l'initiative de l'Atalante qui, en regroupant les textes, en leur donnant une deuxième chance, permettra à chacun de combler les manques. À ceux, nombreux, qui ne connaissaient pas l'existence de Rohel, je voudrais préciser qu'il ne s'agit pas d'une nouveauté, que la série s'est étalée sur quatre ans, entre 1992 et 1996. Qu'ici soit rendue grâce à Bianca Von Heiroth et Véronique Kerbrat, mes deux fées des Presses de la Cité, qui m'ont permis de me lancer dans le métier d'écrivain. Elles ont cru en moi, le parfait inconnu et ses envies de raconter des histoires, et j'espère leur avoir rendu une petite partie de leur confiance. Pour un apprenti écrivain, l'essentiel est d'être publié, lu. Rien de plus frustrant pour un auteur en herbe que de se balader avec ses manuscrits sous le bras et de se faire claquer les portes au nez (je le sais, le manuscrit des *Guerriers du silence* m'a valu quelques déboires).

L'exercice de la série a ceci de passionnant qu'il vous oblige à modeler chaque jour cet étrange matériau qu'est la langue. Qu'il vous installe également dans votre statut. Rohel est donc le témoignage d'une évolution, à la fois dans l'écriture et l'organisation des textes, un peu comme ces strates géologiques qui nous relatent l'histoire de la Terre. Il est donc possible – et même certain ! – que vous trouviez çà et là des imperfections, des imprécisions, des peintures naïves et des scories stylistiques, mais, même si j'ai essayé de corriger les plus voyantes, je garde une énorme tendresse pour mon aventurier des étoiles. Avec lui j'ai exploré les aspects quotidiens du métier, j'ai forcé

quelques portes de mon inconscient, j'ai visité quelques mondes. J'espère de tout cœur que vous partagerez ces envies d'ailleurs, que vous apprécierez les personnages qui habitent ces pages, que vous souffrirez, détesterez, aimerez avec Rohel. Le nouvel habillage de l'Atalante, que je remercie encore pour son initiative, devrait vous inciter à tenter l'aventure.

P. B., juin 1999

Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

PROLOGUE

Idr El Phas, prophète à bouche verte, fonda Chêne Vénérable en l'an de grâce 13054 *du calendrier universel. Moult convulsions, moult dissidences ébranlèrent Église du Chêne au cours des deux premiers siècles d'existence d'icelle. Berger Suprême Hocaïn Trampur (élu en 15122, à l'issue de sanglante bataille contre les armées du grand hérétique Solbasiste) décida de lancer très vaste programme de recherche mentale et institua définitives bases de la terrible hiérarchie ecclésiastique, qui en l'an fameux* 15124*, s'établit invariablement comme suit :*

— À mort du Berger Suprême, le trône pontifical était attribué par force élections, au cours d'extraordinaire conclave rassemblant Ultimes, appelés également Su-pras, de tous les mondes recensés.

— Désignés par Berger Suprême régnant ou précédent, les Ultimes ou Su-pras, ambassadeurs très prestigieux et très redoutés, dirigeaient de gant de fer grandes sections de l'Église. Secrètement espéraient accéder au trône pontifical, à faveur de prochaine élection, et se livraient en permanence à de terribles guerres d'influence.

— Venaient ensuite les pras (anciennement « pères »*), infatigables bâtisseurs, chevilles ouvrières, impitoyables officiers de l'Église. Étaient chargés des diverses besognes administratives, de l'encadrement du culte et de l'application très solennelle des peines, des châtiments et des faveurs.*

— Rang immédiatement inférieur était occupé par les fras (anciennement « frères »*) : étaient missionnaires portant la sainte parole d'Idr El Phas en toutes galaxies impies. Étaient parfois sédentaires et affectés aux tâches subalternes et à l'entretien des fours à déchets où brûlaient en lente douleur hérétiques et apostats.*

— Se tenaient les aspirants et les novices en bas de la hiérarchie : les novices, moult pauvres enfants vendus par leurs parents à l'Église, accédaient à l'âge très tendre de quinze ans et trois mois au grade d'aspirant, puis, en fin de neuf autres années de fanatique enseignement, et

si foi et force mentale étaient jugées suffisantes, au rang de fra.

— Enfin, dans louable but d'unité, était baptisé Ulman chaque membre du clergé du Chêne Vénérable, quel que fût son rang ou son mérite.

Outre, en son saint palais d'Orginn, Chêne Vénérable abritait un service secret appelé Jahad, très féroce et très puissante organisation destinée à semer grande terreur et à préparer fertile terrain pour missionnaires.

Outre, par très savante manipulation de races, le laboratoire génétique de l'Église avait engendré une clique inféodée et maudite de mutants, le clan des Reskwins…

Fragment de *l'Encyclopédie des mondes recensés.*

CHAPITRE PREMIER

La fille, terrorisée, retira sa grossière robe de laine et la laissa glisser silencieusement sur le sol de terre battue. Fra Anjill, assis sur la banquette-lit de sa minuscule cellule, caressa du regard les longues jambes, le ventre légèrement bombé et les petits seins de sa nouvelle recrue.

Son réseau secret de rabatteurs avait bien travaillé. Fou de désir, fra Anjill se leva et se débarrassa hâtivement de sa propre bure verte. La faible lumière de l'applique murale luisait sur son crâne rasé.

— Allonge-toi ! ordonna-t-il d'une voix rauque.

Mais la fille resta immobile, tête baissée, mains crispées sur son bas-ventre. De grosses larmes roulaient sur ses joues lisses. L'Ulman la gifla avec une violence telle qu'elle tomba à genoux.

— Je t'ai dit de t'allonger !

Un rictus de démence tordait ses lèvres, aussi affûtées que des lames. Contrairement à ses confrères, qui se contentaient de prudentes aventures en ville, il prenait un risque considérable en introduisant des femmes dans le cœur même du palais épiscopal. Une témérité folle qui, en retour, le payait d'irremplaçables instants de plaisir. La hiérarchie du Chêne Vénérable se montrerait particulièrement féroce si elle venait à découvrir ses coupables activités. Elle le ferait châtrer publiquement, en un premier temps. Puis, après une longue série de supplices raffinés, elle le condamnerait à l'abominable mort lente dans les sinistres fours à déchets, réservés aux grands hérétiques et aux membres du clergé ayant rompu leurs vœux de chasteté. Cependant, cette peu réjouissante perspective ne dissuadait pas l'impudent Ulman de se vautrer dans ses bas instincts. Pour subvenir à ses besoins, il avait patiemment constitué un réseau extérieur de jeunes rabatteurs, qu'il rémunérait en faveurs ecclésiastiques et en empreintes mentales

falsifiées.

Comprenant que le piège s'était inexorablement fermé sur elle, la fille finit par s'allonger sur le dos. Peut-être que si elle se montrait obéissante elle obtiendrait la grâce de ses deux frères qui croupissaient depuis des lustres dans les geôles du Chêne Vert. Comment aurait-elle pu imaginer que sa mort était une des clauses principales du marché passé entre l'Ulman et ses fournisseurs ? Comment aurait-elle pu se douter que cet homme d'Église avait pour habitude d'étrangler les damoiselles après s'être soulagé en elles ?

Les yeux hors de la tête, tremblant comme un brin d'herbe chahuté par le vent, il se pencha sur sa gracieuse proie et, du genou, lui écarta les jambes.

C'est alors qu'une formidable explosion secoua les murs du bâtiment. Un nuage de poussière ensevelit brusquement la cellule.

Saisi, fra Anjill se redressa.

— Qu'est-ce que…

Des coups sourds ébranlèrent la lourde porte de bois. Une vague de panique submergea l'Ulman. Il se rendait soudain compte qu'il avait oublié de tirer le verrou. Il se rua vers la porte.

Coupable négligence : il ne put empêcher son supérieur, pra Ging, de faire irruption dans la pièce.

— Venez immédiatement, fra ! Il se passe des…

Pra Ging aperçut la fille nue, allongée dans une position qui ne laissait planer aucune équivoque. Son visage émacié se couvrit de cendres.

— Je… je vais vous expliquer… bredouilla fra Anjill en s'avançant vers son supérieur.

— Inutile ! murmura pra Ging entre ses lèvres pincées. Nous discuterons de cela plus tard. Pour l'instant, il y a plus urgent : le bâtiment de la recherche mentale vient d'être soufflé par une explosion. Nous avons besoin de tout le monde pour déblayer les décombres. Rhabillez-vous, fra : nous avons aussi besoin de décence, dans le palais sacré du Chêne Vénérable !

Le sang de fra Anjill se glaça. Sans un regard pour son subordonné, pra Ging s'approcha de la fille, prostrée, recroquevillée sur elle-même.

— Quant à toi, ma fille, fiche le camp ! Et fais bien attention de ne pas te faire surprendre. Tu connais probablement le chemin… Allez, file avant que je change d'avis !

Elle enfila rapidement sa robe et déguerpit sans demander son reste.

— Venez, fra Anjill ! Désormais, votre sort ne dépend plus que de vous-même… De votre comportement devant l'adversité.

Le chaos régnait en maître dans l'enceinte du palais épiscopal. L'explosion avait soulevé un vent de panique et les Ulmans, Ultimes,

pras ou simples aspirants, couraient dans tous les sens. Les ordres contradictoires fusaient à une cadence infernale des bulles transmetteuses.

Pra Ging et fra Anjill escaladèrent un monceau de gravats et longèrent les arcades arrondies du jardin des réceptions officielles. La nuit tombait sur Orginn, enfouissant les reliefs dans les plis de sa cape noire.

Ils fendirent avec brutalité un groupe surexcité de novices qui piaillaient comme des oiselles volantes du satellite Elmir.

— Vite ! Vite ! grondait pra Ging, le visage empreint d'une sombre inquiétude.

Bien que ce dernier n'occupât que le modeste rang de supérieur, l'Ultime Su-pra Froll, responsable de la recherche mentale, était son ami intime.

Ils arrivèrent enfin en vue du bâtiment effondré. De l'orgueilleuse construction ne subsistait qu'une abrupte et lugubre montagne de débris, déjà prise d'assaut par les aspirants logeant dans les dortoirs proches. De loin, ils ressemblaient à une nuée de grosses mouches vertes agglutinées sur une carcasse. Ils étaient parvenus à extraire quelques corps de l'inextricable fouillis. Cœur battant, pra Ging se précipita vers les cadavres, alignés sur une dalle intacte.

À son grand soulagement, il constata que Su-pra Froll ne figurait pas parmi les victimes. Il héla un des aspirants, muni d'un pistolase à rayon désintégrant.

— Que s'est-il passé ?

Le garçon haussa les épaules et répondit d'une voix lasse :

— Personne ne sait, pra. Nous n'avons pas encore trouvé de survivants…

— Continuez les recherches ! Et faites attention avec cet appareil : il est tellement puissant qu'il pourrait achever les éventuels blessés !

L'aspirant s'inclina et se fondit dans les ténèbres…

— Et vous, fra ! Qu'est-ce que vous attendez ? aboya pra Ging, se tournant vers son subordonné.

Fra Anjill, dont la vie ne tenait plus qu'à un fil, se voyait offrir là une bonne occasion de se racheter aux yeux de son supérieur. Avec un peu de chance, il pourrait peut-être échapper au terrible châtiment qui lui était promis.

*

Le premier survivant ne fût remonté qu'à ce moment précis où Elmir, le premier satellite oriental d'Orginn, chevauchait le halo mordoré du second, Illith, dans un flamboiement de couleurs vives qui embrasait la nuit.

Ce fût fra Anjill qui, prenant tous les risques, le découvrit : l'homme, cage thoracique broyée, avait miraculeusement survécu dans une poche d'air, coincé par deux poutres maîtresses qui avaient bloqué la chute des pierres.

Le Berger Suprême en personne, Gahi Balra, entouré de sa garde personnelle, supervisait les opérations de secours. Sa présence avait galvanisé les énergies : désormais, tous les permanents du palais épiscopal travaillaient en bon ordre. Ils remuaient inlassablement des tonnes de gravats. Les pistolases vomissaient sans relâche leurs rayons désintégrants, qui zébraient l'obscurité d'éclairs fulgurants et réduisaient peu à peu le bâtiment affaissé à l'état de cendres.

Jouant des coudes, bousculant sans distinction novices et Ultimes, pra Ging parvint à s'approcher du blessé et à se pencher sur lui :

— Su-pra Froll était-il avec vous ?

L'aile sombre de la mort se posait déjà sur le visage du rescapé. Il remua faiblement les lèvres.

— Le… Men… le Men… tral…

— Vous voulez dire que Su-pra Froll a réussi à mettre au point la formule mentale ?

L'autre baissa les paupières en signe d'acquiescement.

— Et c'est la formule, le Mentral, qui a détruit le bâtiment ? poursuivit pra Ging, sans tenir compte de l'extrême faiblesse de l'Ulman agonisant.

— Oui…

— Est-ce que vous la connaissez ? La formule ?

Des frissons d'excitation coururent sur le dos de pra Ging : Supra Froll avait réussi là où avaient échoué des générations de chercheurs.

— La formule… Faites un effort !

Il secoua frénétiquement les épaules du blessé. Celui-ci, rassemblant ses ultimes forces, entrouvrit la bouche, mais ne libéra qu'un flot de sang qui lui dégoulina sur le menton.

— Faites un effort, je vous en conjure ! Pour notre très sainte Église ! Pour notre Berger Suprême !

Les yeux de l'Ulman chercheur se révulsèrent. La vie, cette amie infidèle, le quittait. Pra Ging lui cingla le visage de quelques gifles appuyées.

— Vous êtes fou, pra ! hurla une voix.

Pra Ging ne tint aucun compte de l'intervention. Il continua de frapper méthodiquement le rescapé. Quelques aspirants se ruèrent sur lui pour l'en empêcher. Mais, au moment où ils se saisissaient de pra Ging, la voix éteinte du mourant l'interpella.

— Pra… Pra… Le Mentral… vo… volé…

— Volé ? Par qui ?… Lâchez-moi, vous autres !

Les aspirants, intimidés par son air farouche, desserrèrent leur

étreinte.

— Un… Un membre… du… Ja… Ja…

— Du Jahad ? Son nom ? Savez-vous son nom ?

— Ro… Rohel Le Vioter… il… tué… Su-pra…

Un dernier soubresaut secoua le corps du malheureux. Pra Ging, saisi d’un accès de rage meurtrière, agrippa le cadavre par les épaules et le projeta, avec une violence inouïe, sur la bordure de la dalle. Des éclats de cervelle jaillirent du crâne fracassé et éclaboussèrent sa bure verte.

Gahi Balra, le Berger Suprême, fixait pra Ging de ses petits yeux chafouins et cruels. Sa soutane vert fougère, frappée du sceau holographique du Chêne sacré, symbole de l’Église, avait visiblement été enfilée à la hâte : elle ne dissimulait que partiellement les bourrelets adipeux de sa peau blanche et flétrie.

— Veuillez à présent justifier l’aberration de votre comportement, pra !

Sa voix aigrelette – certains Ultimes prétendaient que les Bergers Suprêmes faisaient le don sacré de leurs organes génitaux dans le noble but de ne pas succomber à la tentation de la chair – résonnait déjà comme une condamnation.

— J’attends, pra ! poursuivit Gahi Balra. Je vous ai moi-même vu achever l’unique rescapé de cette catastrophe. Un exemple déplorable, oui, déplorable, pour nos enfants novices et nos jeunes aspirants !

Le regard panoramique de pra Ging balaya l’auguste assemblée, réunie à la hâte dans le jardin des réceptions. Il se sentit dans l’inconfortable position de l’agneau convoité par une horde affamée d’arkongs, des singes sanguinaires du désert oriental d’Orginn.

Il n’avait pas encore eu le temps de se justifier. La garde personnelle de Gahi Balra lui était brutalement tombée dessus et l’avait enfermé, en dépit de ses protestations, dans un caveau de contrition. Un endroit au plafond si bas que l’on ne pouvait s’y tenir debout et dont les longues aiguilles de repentir, hérissant le sol marbré, interdisaient en outre la position assise.

Il avait eu beau tempêter, hurler, marteler la porte de fer, nul n’était venu le délivrer.

Ce n’est qu’à la première aube que deux gardes, mettant fin à son supplice, l’avaient traîné devant le tribunal ecclésiastique.

Revêtus des chasubles noires du jugement, coiffés des mitres coniques, les Ultimes étaient assis de part et d’autre du trône pontifical, un fauteuil finement ciselé, taillé d’une seule pièce dans le tronc d’un chêne géant.

Pra Ging redressa son dos martyrisé, se campa fièrement sur ses jambes couvertes d’éraflures et fit face à ses accusateurs.

— Je n'ai pas achevé cet homme : il était déjà mort, plaida-t-il d'une voix aussi ferme que possible.

— Votre argument ne tient pas debout ! répliqua sèchement Gahi Balra. Quel intérêt y aurait-il à s'acharner sur un mort ?

Les Ultimes hochèrent la tête. Hocher la tête était d'ailleurs une de leurs fonctions principales.

— Ce qu'il m'a révélé m'a bouleversé au point de me faire perdre la tête, Votre Sainteté.

Une moue ironique se dessina sur les lèvres du Berger Suprême.

— Avant de mourir, Su-pra Froll a trouvé le Mentral, poursuivit lentement pra Ging, détachant chaque syllabe.

Un murmure incrédule parcourut l'auguste assemblée. L'aube, parant leurs traits séniles d'une lueur livide, donnait à ces vieillards l'aspect de spectres terrifiants.

— C'est ce même Mentral qui a détruit le bâtiment !

Les mots de pra Ging martelaient le silence, devenu oppressant. Traits tendus, Gahi Balra se leva du Trône Suprême.

— Mesurez vos paroles, pra ! Je vous rappelle que, devant ce saint conseil, chaque témoignage mensonger est considéré comme une hérésie !

— Le rescapé m'a dit la vérité. Un mourant aurait-il intérêt à mentir ? Mais il y a beaucoup plus grave. Le Mentral a été dérobé !

— Dérobé ? Le laboratoire faisait l'objet de la plus sévère surveillance !

En dépit de son épuisement, pra Ging prit un malin plaisir à marquer un long temps de pause. S'ils avaient condescendu à l'écouter plus tôt, au lieu de l'enfermer dans un caveau de contrition, ils auraient gagné un temps précieux. Et lui, quelques appréciables heures de repos.

— La formule a été recueillie par un membre du Jahad lequel, une fois son forfait accompli, a tué Su-pra Froll.

— Impossible ! hurla un Ultime, se levant à son tour.

Su-pra Lysias dressa une main décharnée et menaçante en direction de l'accusé.

— Vous affabulez, pra ! Vous n'êtes qu'un…

Sa voix de crécelle s'étrangla de fureur.

— N'y a-t-il pas, dans vos services, un agent du nom de Rohel Le Vioter, Votre Grâce ? rétorqua pra Ging sans se démonter.

— Je ne connais pas les noms de tous les agents du Jahad ! s'emporta l'Ultime. Ce que je sais, en revanche, c'est que tous ont été triés sur le volet. De plus, la capsule de poison à commande quantique, greffée près de leur cœur…

Gahi Balra le coupa sèchement :

— Allez vérifier sur-le-champ, Su-pra Lysias !

L'Ultime, blême de rage, ulcéré qu'un simple pra eût publiquement jeté le discrédit sur son service, s'éloigna d'une allure cahotante. Une bourrasque de vent s'engouffra dans sa mitre, qui s'envola au-dessus des arcades du jardin rendu au silence.

*

Dans la base souterraine du Jahad, le service secret de l'Église, c'était l'effervescence. Le soudain décollage du vaisseau avait brisé net les vantaux du sas de sortie et déclenché l'alerte.

— Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ce bordel ? hurla un commandant, surgissant comme un diable de la salle de réunion.

— Un vaisseau a décollé sans autorisation ! répondit un contrôleur. Regardez, il a forcé le sas !

— Il connaît les habitudes de la maison, ce bâtard ! fit une autre voix. Il savait qu'il ne pourrait pas passer pendant la nuit à cause des ondes sonores de sécurité. Il a tranquillement attendu la première aube.

— Probablement un déserteur ! maugréa le commandant. Pas la peine de se mettre en chasse… Quand on l'aura repéré, on déclenchera l'ouverture de sa capsule de poison.

— Ça lui apprendra à vivre ! ajouta un membre de l'équipe de maintenance. Ce salopard a complètement bousillé le sas ! J'en ai pour deux jours à le remettre en état.

Le commandant serra les poings : c'était la deuxième désertion depuis qu'il avait officiellement pris ses fonctions dans ce corps d'élite. Il commençait à redouter la prochaine entrevue avec son supérieur, l'Ultime Su-pra Lysias : il risquait tout simplement de perdre sa tête.

— Commandant ! Commandant !

Un sous-officier dévalait quatre à quatre l'étroite passerelle à suspension d'air vomie par une plate-forme mouvante.

— Nous avons procédé au recensement mental. Nous connaissons l'identité de l'agent qui a volé le…

— Son nom ?

— Rohel Le Vioter !

Le commandant tiqua. Rohel Le Vioter était l'un de ses agents préférés, un homme fiable, efficace, pour lequel il éprouvait une affection bourrue. Il se demanda brièvement ce qui avait bien pu lui passer par la tête.

Cependant, conscient de ses responsabilités, il murmura d'un ton sinistre :

— Déclenchez l'ouverture de sa capsule de poison.

— À vos ordres !

Le sous-officier tourna prestement les talons et actionna le levier

de remontée mécanique de la passerelle, qui le déposa en douceur sur la plate-forme.

Ressassant de sombres pensées, le commandant s'en retourna dans la salle de réunion.

Quelques instants plus tard, l'image holographique et réduite de l'Ultime Su-pra Lysias se forma sur un tableau mural convexe, sous la toile en trois dimensions représentant la longue lignée des Bergers Suprêmes. La voix chevrotante du vieillard grésilla dans les minuscules micros disposés près des tympans du commandant.

— Un certain Rohel Le Vioter ne fait-il pas partie de votre groupe d'intervention, commandant ?

Un étau de glace comprima les poumons de l'officier. Souffle court, il parvint à éructer :

— Il… il vient de déserter…

— Foutaises ! Ce traître vient de soustraire une formule mentale capitale pour le développement de notre très sainte Église. Lancez immédiatement un escadron de chasse et un groupe de Reskwins à ses trousses !

Un linceul de sueur froide recouvrit le commandant.

— Nous avons un problème, Votre Grâce…

Le souffle de son auguste interlocuteur, amplifié par les micros, se suspendit.

— J'ai… ordonné l'ouverture automatique de sa capsule de poison. Je croyais que…

— Imbécile !

Le commandant crut que le cri de l'Ultime lui avait perforé les tympans.

— Lancez les Reskwins à sa poursuite sans perdre une seconde ! aboya Su-pra Lysias. Qu'ils essaient au moins de récupérer le vaisseau : peut-être y aura-t-il laissé une trace de la formule. Un messacode, par exemple. En combien de temps agit le poison ?

— Quelques secondes. Mais je sais que certains de mes hommes s'immunisent. Ça leur permet de rester un peu plus longtemps en…

— Ça semble être le cas de celui-ci : son empreinte mentale indique qu'il est toujours vivant. Si vous agissez vite, il nous reste un petit espoir.

Le commandant brancha immédiatement son transmetteur d'hologramme personnel sur les capteurs du clan des Reskwins, les mutants spécialisés dans la chasse aux hérétiques. La sphère de recensement mental servait à localiser les fuyards. Les Reskwins, dotés d'un sens olfactif particulièrement développé et d'antennes paralysantes, se chargeaient du reste.

— Au cas où vous échoueriez, commandant, ayez donc l'intelligence de déclencher vous-même l'ouverture de votre capsule.

Je vous assure que la mort par empoisonnement est infiniment plus douce que l'agonie dans un four à déchets !

— À vos ordres, Votre Grâce, articula le commandant d'une voix blanche.

L'image de Su-pra Lysias s'effaça, libérant le canal. L'officier du Jahad transmit hâtivement ses ordres au clan des Reskwins.

CHAPITRE II

Rohel Le Vioter ouvrit lentement les yeux. Un flot de lumière, tombant d'une haute lucarne, l'éblouit. Des pointes de douleur lui lacéraient le ventre et les poumons, son front et son cou se couvraient de perles de sueur glacée.

— Comment te sens-tu ? fit une voix éteinte.

Un vieil homme, vêtu d'une ample robe noire et rouge, sortit de la pénombre et s'approcha du lit. De longs cheveux blancs encadraient son visage parcheminé. Ses doigts interminables crispés d'arthrose ressemblaient aux pattes d'une araignée géante et momifiée.

Se soulevant sur un coude, Rohel vit qu'il se trouvait à l'intérieur d'une masure. Une lame chauffée à blanc lui cisailla les entrailles.

— Doucement.

Les doigts du vieil homme happèrent le poignet de Rohel qui retomba en grimaçant sur les matelas de feuilles séchées.

— Hum, les trois pouls vitaux se sont régularisés. Tu es sur la bonne voie. Tu es vraiment solide. Ou immunisé. D'habitude, le poison du Jahad ne pardonne pas.

— Qui êtes-vous ? articula péniblement Rohel.

— Je t'ai recueilli sur la grève du grand lac de Cristal, répondit le vieil homme. Tu as eu beaucoup de chance. Si je n'étais pas passé par là, tu serais probablement mort à l'heure qu'il est.

Le simple fait de prononcer quelques mots avait épuisé Rohel à un point tel qu'il lui fallut un long moment pour reprendre son souffle.

Les images jaillissaient en désordre de la brume qui noyait son esprit. L'explosion du laboratoire du palais de l'Église… la formule qu'il avait arrachée à Su-pra Froll mourant… l'angoissante attente dans la nuit d'Orginn… le décollage sauvage de la base souterraine du Jahad, l'ouverture de la capsule greffée près de son cœur, le poison se

répandant telle une pieuvre vénéneuse dans son sang, dans ses organes… l'escadron de chasse, la poursuite dans l'espace jusqu'à la stratosphère du satellite Elmir, l'onde sonore frappant le fuselage du vaisseau, l'explosion, la chute libre… Le choc effroyable contre une muraille rocheuse… La lente reptation sur le sable noir… La douleur, insupportable, atroce… La terrible agonie au pied d'une colline de cristal… Le trou noir…

— Comment savez-vous que… ?

Sur les lèvres desséchées du vieil homme s'épanouit une grimace qui pouvait passer pour un sourire et qui dévoilait des dents déchaussées et jaunes.

— Que tu es un déserteur du Jahad ? Facile : tu es le deuxième à atterrir dans les parages et je sais reconnaître les effets du poison ecclésiastique. En revanche, tu es le premier que je récupère vivant. Ça tombe bien : je n'avais encore jamais eu l'opportunité d'essayer une de mes potions.

Un lent engourdissement, se substituant peu à peu à la sensation de souffrance, gagnait à présent Rohel.

— Ça fait trois jours et trois nuits que tu luttes contre la mort, ajouta le vieillard. Apparemment, tu es tiré d'affaire. Pour l'instant seulement : ma potion n'est que provisoire. Je ne connais qu'une personne, dans tout l'univers, qui ait trouvé un remède définitif contre le poison de l'Église.

Le vieil homme fit quelques pas en direction d'une baie vitrée grise de poussière, au travers de laquelle se devinait l'orée d'une forêt touffue. Les rayonnages, creusés à même les murs en torchis de la maison, recelaient de nombreux livres-lumière dont certains, entrouverts, laissaient échapper des lueurs mourantes. Un vieux cerveau à ondes quantiques gisait, éventré, sur le sol de terre battue.

— Hier, un détachement de la flotte de l'Église a atterri à Zinël, reprit le vieil homme. Et, avec lui, le lot habituel des Reskwins, les chasseurs d'hérétiques. Ils sont venus pour toi. Grâce à leur sphère de recensement mental, ils savent que tu as survécu.

Le Vioter avait prévu de passer pour un simple déserteur et s'était immunisé en absorbant régulièrement d'infimes quantités de poison. Puis il avait programmé le vaisseau jusqu'à la Seizième Voie Galactica (un trajet long de cinq à six années universelles, viable à condition de l'effectuer en état cataleptique de survie). En l'abattant dans la stratosphère d'Elmir, ses poursuivants avaient sérieusement compromis ce programme.

Les yeux vitreux du vieillard projetèrent soudain une lumière bleue, irréelle, sur la vitre.

— Je vois trois hybrides. Des Reskwins !

Sa voix vibrante semblait provenir d'un autre espace-temps.

— Ils s’approchent d’ici. Ils sont sur les bords du lac de Cristal. Les Ulmans de l’Église leur ont ordonné de ne pas te tuer, car ils veulent récupérer une formule. Une formule que tu leur as volée et…

Il hocha la tête et se laissa tomber comme un sac vide sur un vieux siège à suspension d’air. Après un long moment de silence, il se redressa et fixa Le Vioter d’un air las :

— Je ne suis plus capable de retenir mes visions. La limite d’âge, sans doute… Tu cours un grand danger : les Reskwins sont réputés pour ne jamais lâcher leur proie…

Rohel se redressa et s’assit précautionneusement sur le rebord du lit. Il n’était pas encore très vigoureux, mais il recouvrait partiellement l’usage de ses fonctions motrices.

Il ressentait la présence latente du poison, maintenant diffusé dans son sang, invisible et vigilant prédateur qui saisirait la moindre occasion pour le laminer de l’intérieur. Il fût saisi de vertige et dut fermer les yeux pour ne pas basculer à la renverse. La potion de son hôte et sa propre mithridatisation s’étaient conjuguées pour enrayer l’action foudroyante du poison, mais de combien de temps disposait-il ?

— Tu ne leur aurais pas volé le fameux Mentral ? demanda le vieil homme.

Rohel ne répondit pas.

— Tu as raison de te méfier de tout le monde. Après tout, tu ne sais pas qui je suis. J’ai appris, par un de mes amis en poste à Orginn, que l’Église du Chêne Vénérable préparait en grand secret une formule mentale destinée à détruire les écosystèmes des mondes non affiliés. Les Ulmans cherchent à étendre leur influence et, pour cela, ils sont prêts à tout. La découverte du Mentral va attiser bien d’autres convoitises. Dont celle d’un mystérieux cartel de la Seizième Voie Galactica… Un cartel expansionniste, composé d’êtres non humains…

Il semblait bien renseigné. Beaucoup mieux, en tout cas, que ne l’indiquaient le dénuement de sa maison et son propre état de délabrement. Il se leva, des craquements sinistres montèrent des articulations de son corps usé.

— Je ne me suis pas encore présenté : je suis Larhma Mâthi.

Les yeux fiévreux de Rohel s’agrandirent de surprise.

— Larhma Mâthi en personne ! reprit le vieil homme, ravi de son effet. Le grand hérétique que le Jahad a recherché pendant des lustres.

— Je me souviens de votre nom, intervint Le Vioter. J’ai participé à deux missions dirigées contre vous dans les Mondes des Franges.

Un croassement funèbre – un rire probablement – s’échappa de la gorge de Larhma Mâthi.

— Les Mondes des Franges ! Mes amis ont su brouiller les pistes ! Je suis toujours resté ici, sur Elmir, premier satellite oriental d’Orginn.

À une portée de vaisseau… J’ai simplement falsifié mon empreinte mentale et j’ai tranquillement dirigé, d’ici, un réseau d’hérétiques experts en science du cerveau humain.

— Le réseau des Magiciens ?

— C’est ainsi que nous surnomme le Jahad. Beaucoup des miens ont été condamnés aux fours à déchets, beaucoup se sont sacrifiés pour moi…

Un voile de tristesse assombrit le visage cireux du vieillard. Sa main glacée se referma sur l’avant-bras de Rohel, qui eut la fugitive impression d’être happé par la mort.

— Il faut impérativement que tu échappes à l’Église du Chêne Vénérable, cette pieuvre immonde dont les tentacules ne cessent de croître !

Les yeux éteints de Larhma Mâthi s’enfoncèrent profondément dans ceux de son interlocuteur.

— Sache bien que si tu remets la formule à ceux qui t’ont contraint à la voler, ce sera encore pire pour les mondes humains libres ! Nous n’avons plus beaucoup de temps. Je… Je sens la présence des Reskwins. S’ils te prennent, les chercheurs de l’Église te décortiqueront le cerveau. Je vais modifier ton empreinte mentale. Débrouille-toi pour sortir vivant de ce guêpier. Après, la sphère ne pourra plus te repérer.

Du pied, le vieil homme traça un cercle approximatif sur le sol. Puis il saisit un pot sur une étagère, l’ouvrit et en déversa le contenu, des plantes hachées et séchées, sur la tête et les épaules de Rohel.

— Ces plantes seront désormais tes alliées. Place-toi au centre du cercle !

Jambes flageolantes, Le Vioter obtempéra. Un courant d’air frais lui fit subitement prendre conscience qu’il était entièrement nu.

— Ils approchent ! Ferme les yeux et concentre-toi !

Décidant de faire confiance à son hôte – mais avait-il réellement le choix ? – Rohel s’exécuta. Il eut la brusque sensation de plonger dans un gouffre sans fond. Il fût tenté d’écarter les bras, comme pour ralentir sa chute ou s’accrocher aux aspérités d’invisibles parois. Mais, puisant dans ses ultimes réserves de volonté, il parvint à se maintenir en équilibre.

Une étrange mélopée au rythme syncopé monta de la gorge du vieillard. Une vague de chaleur se forma au sommet du crâne de Rohel et déroula son écume de feu jusqu’à la plante de ses pieds.

— Moi, Larhma Mâthi, maître en sciences du cerveau, te donne aujourd’hui le son vital, le Sonal. Désormais, à chaque fois que le besoin s’en fera ressentir, le Sonal modifiera ta constitution cérébrale. Que ton âme reçoive et accepte le chant du Sonal.

Une imperceptible vibration s’éleva dans le cerveau de Rohel, une

légère caresse sonore tout d'abord, qui s'insinua délicatement entre ses hémisphères cérébraux, puis une onde sifflante, aiguë, de plus en plus puissante, bouleversant tout sur son passage. Le Vioter crut que sa tête allait imploser sous la puissance de l'impact. Instinctivement, il posa ses mains sur ses tempes.

— Le Sonal cherche sa place, dit Larhma Mâthi. Ne résiste pas. Laisse-toi envoûter.

Rohel cessa de lutter et s'abandonna au son qui l'investissait. Peu à peu, la tempête qui faisait rage sous son crâne s'apaisa.

— Le Sonal t'a accepté. D'habitude, chaque individu habilité à le recevoir s'astreint à une longue ascèse, précisa Larhma Mâthi. L'onde est tellement puissante qu'elle aurait pu te tuer. Nous étions obligés de prendre ce risque. Comment te sens-tu ?

— Un peu mieux, balbutia Rohel.

— À partir de maintenant, la sphère de recensement mental te classera au mieux comme un simple d'esprit, au pire comme un Jadgë, un errant de l'espace. Viens par ici.

Le vieillard le prit par le bras, l'entraîna vers la baie vitrée, essuya d'un revers de manche la poussière accumulée sur la vitre, dégagea un espace suffisant pour que les deux hommes pussent observer la partie occidentale de la voûte céleste.

— Là, cet astre jaune, c'est Racinn, un lieu de pèlerinage très important du Chêne Vénérable. Ça, tu le sais. L'autre plus loin, la petite boule mauve, c'est Illith. Je connais un des membres de la confrérie des Maîtres Sonneurs d'Illith. Eux pourront te faire passer sur les Mondes des Franges.

— On raconte que leurs services sont hors de prix, fit observer Rohel après un court moment de silence.

Il ne parvenait pas encore à ordonner ses pensées embrumées.

— Un bruit qu'ils font courir pour éloigner les curieux. Dis-leur simplement que tu viens de ma part.

— Comment me rendre à Illith ? Je n'ai plus de vaisseau et toutes les voies stellaires sont contrôlées par la flotte de l'Église.

— Dans deux jours débute le grand pèlerinage annuel à l'Arbre Sacré de Racinn. Arrange-toi pour te glisser dans le flot des pèlerins. Une fois sur Racinn, engage-toi comme homme d'équipage d'un vaisseau de contrebande à destination d'Illith. Ces forbans ont toujours besoin de personnel. Sur Illith, rends-toi à la ville de Mérédith et demande la maison de Marus Al…

Un son mat l'interrompit. La vitre de la baie vola en éclats. Le vieillard s'affaissa brusquement, mains crispées sur le cou. Un flot de sang ruissela entre ses doigts. Des grognements sauvages retentirent. Rohel se pencha sur Larhma Mâthi, dont le souffle se faisait de plus en plus sifflant.

— Les trois Reskwins… Ils sont là. N'oublie pas… Mérédith, les Maîtres Sonneurs, Marus Alter… Sur les Mondes des Franges, cherche… cherche dame… Asmine… dame Asmine, la magicienne d'Alba… Elle seule peut te délivrer défini… tivement du poison. Surtout, ne confie jamais la formule au… Cartel des Gar… Jamais !

Larhma Mâthi se tut : la balle cylindrique, spécialité des Reskwins, lui avait sectionné les cordes vocales. Rohel vit la tranche luisante et tourbillonnante du projectile qui continuait de tailler sans relâche dans les chairs. La tête du vieil homme se détacha de son tronc. Couvert de sang, Le Vioter se releva. Les grognements, de plus en plus rapprochés, indiquaient que les trois chasseurs cernaient la maison.

Le regard de Rohel accrocha la haute lucarne située sous les chevrons qui soutenaient le grossier toit de chaume. Il renversa les livres-lumière et, se servant des étagères comme d'une échelle, il se hissa rapidement jusqu'en haut du mur. Là, il tenta d'ouvrir la lucarne. Il s'acharna sur le mécanisme rouillé, mais le loquet, grippé, refusa catégoriquement de coulisser. Le violent effort qu'il venait de fournir lui coupait le souffle, rendait ses gestes imprécis, maladroits. Il entendit des grattements caractéristiques sur la porte : les antennes cervicales des Reskwins, organes rétractiles extrêmement sensibles qu'ils utilisaient pour apprécier la résistance des matériaux.

Pressé par le temps, Le Vioter brisa rageusement la vitre de la lucarne d'un coup de poing. Des éclats de verre se fichèrent sur ses phalanges et le dos de sa main. Son propre sang, rouge vif, se mélangea au sang clair de Larhma Mâthi.

Ignorant la douleur, il entreprit de dégager entièrement l'ouverture.

Après avoir arraché la porte de ses gonds, les trois Reskwins s'introduisirent dans la masure. Négligeant le cadavre décapité de Larhma Mâthi, leurs longues antennes, souples et mobiles, inspectèrent chaque recoin de la pièce principale, de la cuisine et du réduit qui servait de chambre.

Ils ne parlaient pas. Ils se contentaient d'émettre un léger bourdonnement entrecoupé de grognements sourds, de chuintements et de sifflements. C'étaient des créatures chimériques issues du laboratoire biotechnologique du Chêne Vénérable et génétiquement programmées pour obéir aux ordres de la hiérarchie ecclésiastique et du Jahad. De l'être humain, ils n'avaient conservé que le tronc et les membres inférieurs. De l'insecte ils possédaient, outre les antennes crâniennes, la tête, munie d'une paire d'énormes yeux noirs globuleux et de mandibules aiguisées comme des lames ; les ailes, translucides, reliées à leurs omoplates par des articulations cartilagineuses ; enfin, les pattes supérieures, interminables, velues, pourvues en leur

extrémité de sortes de pinces à quatre doigts. Sur la cuirasse annelée protégeant leur abdomen luisait le symbole holographique du clan, le dard pourpre.

L'un des trois mutants capta le courant d'air venant de la lucarne et émit un son strident. Ses congénères abandonnèrent leurs recherches et le rejoignirent. Ils restèrent immobiles, silencieux, essayant de détecter d'éventuels signaux en provenance du toit. Lorsqu'ils eurent localisé le fuyard, grâce au vent colportant son odeur, ils joignirent leurs antennes pour décider de la stratégie à suivre. Le dialogue antennaire – impressions et images transmises directement de cerveau à cerveau – leur permettait de gagner un temps précieux.

L'Ultime Su-pra Ging, leur nouveau chef, leur avait ordonné de ramener le traître vivant. Par conséquent, ils se devaient d'agir avec la plus extrême prudence. Ils sortirent sans bruit de la maison et s'éloignèrent chacun dans une direction précise, en rasant les murs. Se guidant mutuellement par de subtiles émissions de vibrations infrasoniques, ils déployèrent lentement leurs ailes.

Debout sur le toit de chaume, près de la cheminée centrale de terre noire de suie, Le Vioter tentait de déceler les manœuvres d'approche des Reskwins. Le vent frisquet lui mordait la peau. Le silence hostile, cernant la maison et ses environs, ne présageait rien de bon. Il observa la masse sombre de la forêt, un véritable océan de verdure d'où émergeaient les pics enluminés des somptueuses collines de cristal, le seul endroit où il aurait une chance de semer ses poursuivants.

Les trois Reskwins surgirent brusquement autour de lui. Leurs ailes bruissantes à l'impressionnante envergure déplaçaient de phénoménales masses d'air.

Rohel agrippa la cheminée. Les chasseurs avaient remisé leurs lance-balles dans les étuis, dont les extrémités rondes et noires dépassaient du bas de leurs cuirasses. Les antennes rétractiles des chasseurs, munies de dards paralysants, convergèrent en sa direction, mais, comme, à cause de leur envergure, ils ne pouvaient pas s'approcher de leur proie sans risquer de s'emmêler les ailes, ils se posèrent prudemment de part et d'autre du toit et entreprirent de grimper à pied vers la cheminée centrale.

Retrouvant ses réflexes d'agent du Jahad, Le Vioter mit à profit ce court moment de répit pour tenter de se sortir du piège. Il se roula subitement en boule et se laissa glisser sur la pente située à sa droite. Il heurta de plein fouet les jambes d'un Reskwin qui, surpris, battit des ailes pour ne pas être renversé par le choc. Un deuxième chasseur accourut à la rescousse et déploya l'une de ses antennes. Son dard venimeux siffla dans le vide.

Rohel tomba du toit, se réceptionna en souplesse sur le sol moussu trois mètres plus bas, se redressa sans perdre une seconde et s'élança en direction de la forêt. Les poumons en feu, il trébucha sur une racine affleurant la mousse. Il jeta un regard pardessus son épaule, vit les Reskwins prendre leur envol. La clairière n'offrait aucune possibilité de refuge, l'orée de la forêt n'était plus qu'à une cinquantaine de pas.

Une distance à la fois courte et interminable.

Les chasseurs comprirent que leur proie les entraînait vers un terrain où ils ne seraient pas à leur avantage. Ils reprirent légèrement de l'altitude pour fondre sur elle en piqué.

Rohel aperçut un bosquet d'épineux qui dressait un inextricable barrage de ramures hérissées entre la clairière et les premiers arbres. Il infléchit sa course et se jeta résolument dans le fourré : les épines, de fines aiguilles enduites d'une substance blanchâtre, lui lacérèrent la peau. Des myriades de brûlures grimpèrent à l'assaut de ses membres, de son ventre et de son dos. Une main sur le visage et l'autre sur le bas-ventre, il poursuivit son infernale progression, écarta à coups d'épaule les branches basses qui obstruaient le passage. Il entendait les grognements de dépit des Reskwins qui voletaient quelques mètres au-dessus de lui : hors de question pour eux de s'aventurer, même à pied, dans ce fouillis. Leurs ailes se déchireraient au moindre contact avec ces pointes végétales. Ils se contentaient de suivre la progression du fuyard aux frémissements des arbustes.

Brûlé par le venin exsudant des épines, aveuglé, essoufflé, Le Vioter rencontrait des difficultés grandissantes à se déplacer. Le bosquet se transformait en piège mortel, comme si, doué d'une intelligence diabolique, il avait volontairement laissé l'intrus s'enferrer pour mieux le tuer et l'ingérer. Le liquide blanchâtre suintait désormais en abondance, s'infiltrait dans les plaies générées par les épines. Les branches flexibles offraient une résistance accrue, ne se pliant à la volonté de l'homme que pour mieux le cingler.

Rohel se sentit gagné à la fois par l'engourdissement et le découragement. Assailli de toutes parts, giflé, lardé, infecté, il fût sur le point de renoncer, de se laisser choir dans un funeste et définitif abîme.

Les Reskwins, intrigués par la soudaine immobilité des épineux, ne détectaient plus aucun signal. Se servant de leurs antennes comme de radars, ils volèrent à plusieurs reprises au ras du bosquet. Ils eurent beau multiplier les raids de reconnaissance, ils durent se rendre à l'évidence : ils avaient perdu toute trace du fuyard. Soit celui-ci était mort, dissous par la substance émise par cette étrange végétation, soit il avait mystérieusement disparu. Dans un cas comme dans l'autre, ils avaient échoué. Or, au sein du clan des Reskwins, l'échec était au

mieux considéré comme une faute grave, au pire comme une trahison. Leur survie ne dépendrait que de la volonté, ou de l'humeur, de leur chef de mission, l'Ulman Su-pra Ging.

Bien qu'ils fussent parfaitement conscients des conséquences probables de leur revers, ils reprirent leur envol en direction de la cité de Zinël. Les biotechnologistes de l'Église surveillaient étroitement leur évolution : les faibles, ceux qui ne correspondaient plus aux critères de fiabilité et de performance, étaient impitoyablement éliminés. Le laboratoire récupérait leurs cerveaux et leurs corps dépecés pour en étudier les anomalies de fonctionnement. C'est ainsi que, génération après génération, se renforçait la race chimérique des Reskwins.

CHAPITRE III

Un craquement fit tressaillir Ysanne, qui faillit lâcher son panier. Elle n'était pas très rassurée : c'était la deuxième fois de sa jeune vie qu'elle s'aventurait seule dans la vaste forêt jouxtant Zinël, qu'elle s'enfonçait aussi loin dans cette sombre muraille de végétation.

Voilée de blanc de la tête aux pieds, ainsi que l'exigeait la tradition de la caste des Intègres, elle commençait à avoir chaud en dépit de la fraîcheur quasi hivernale régnant sur l'endroit. Dans deux jours débuterait le pèlerinage annuel à l'Arbre Sacré de Racinn, à l'issue duquel son mariage avec le grand connèble Albahir, un officier des forces de sécurité d'Elmir, serait célébré. Une union scellée contre son gré et qui, si elle réjouissait son père, la plongeait dans un abîme de désespoir. Le connèble Albahir n'était qu'une brute épaisse, un soudard rougeaud et grossier dont elle n'avait aucune envie de partager la couche.

Mais, à Zinël, la capitale d'Elmir gouvernée par le Chêne Vénérable et confite en dévotion, les hommes décidaient, les femmes obéissaient, et Ysanne avait pour seul droit de se réfugier dans la forêt où elle pouvait, loin des regards, se laisser aller à ses rêves et à ses larmes.

Elle laissa échapper un murmure :

— Le lac n'est pas loin d'ici…

Elle s'immobilisa, tous sens aux aguets. Son chuchotement craintif avait à peine troublé le silence et, pourtant, elle avait eu l'impression de réveiller en fanfare les flomes, djeenns, et autres smyrres qui hantaient les lieux. Sept siècles s'étaient écoulés depuis que les Ulmans missionnaires avaient converti, par les armes et par le feu, le satellite Elmir au culte du Chêne Vénérable. Sept siècles de fanatisme qui n'empêchaient pas les antiques légendes, pourtant considérées comme des hérésies, de rester vivaces dans l'esprit des Elmiriens.

Ysanne écarta délicatement les branches basses d'un saule rose et se fraya un passage jusqu'à la grève de sable noir du petit lac de Cristal. Son regard vogua un instant sur le fil de l'eau, lisse et scintillante. D'un regard panoramique, elle s'assura une dernière fois qu'elle était seule, posa son panier et entreprit de retirer ses vêtements, tâche relativement ardue car les drapés de ses quatre voiles successifs étaient savamment enchevêtrés les uns dans les autres.

Lorsqu'elle fût parvenue à ses fins, elle pénétra dans l'eau glaciale jusqu'à mi-cuisse. La cascade de ses cheveux noirs coulant sur ses épaules formait un étonnant contraste avec sa peau de neige. Elle se pencha et examina attentivement son corps réfléchi par le miroir irisé du lac : le front haut et les joues pleines de son visage, les petites collines orgueilleuses et gorgées de vie de sa poitrine, la plaine lisse et ferme de son ventre, ombrée en son bas d'un fin duvet noir. Elle s'admirait avec d'autant plus d'avidité que, chez les Intègres du Chêne Vénérable, il était strictement interdit aux femmes de contempler leur reflet.

Elle eut la soudaine impression d'être observée. Elle se retourna, folle d'inquiétude. Un homme entièrement nu était à genoux près de l'amas de ses voiles. En dépit de sa peau couverte de plaies purulentes, de la fatigue qui creusait ses traits, de l'éclat fiévreux de ses yeux verts, des ronces accrochées dans sa chevelure noire et bouclée, il ressemblait à un prince des légendes.

La peur déserta Ysanne, qui ne songea même pas à s'immerger dans l'eau. Une Intègre bien née se serait instantanément laissée couler pour se soustraire pudiquement à ce regard, au risque même de se noyer. Elle préféra jouir intensément du plaisir grisant d'être exhibée. Ce bel inconnu réclamait silencieusement son aide et lui offrait sa première et dernière occasion de s'évader provisoirement du sinistre cachot dans lequel sa famille cherchait à l'enfermer. Ruisselante, elle sortit de l'eau et s'avança vers Le Vioter.

Bien qu'il ne fût plus qu'une plaie vivante, il ne put s'empêcher d'admirer la beauté de la jeune femme. Elle avait paru effrayée dans un premier temps, elle lui souriait à présent. Elle évoquait les biches blanches et sauvages du monde de son enfance, une petite planète bleue et perdue du nom d'Antiter. Elle planta hardiment ses yeux noisette dans les siens et s'accroupit devant lui, une posture impudique qui le surprit. Ses vêtements indiquaient qu'elle faisait partie de la caste des Intègres, l'aile la plus conservatrice et prude du Chêne Vénérable.

— Qui es-tu ?

— Un étranger. Mon vaisseau s'est écrasé…

Le simple fait de remuer les lèvres représentait pour lui un véritable calvaire.

— Tu ne serais pas le traître que toute l'Église recherche ?

— Un traître ?

— J'ai entendu mon père dire au connèble Albahir (à l'évocation de ce nom honni, une petite moue déforma son adorable bouche) qu'un traître avait volé quelque chose de très important au Chêne Vénérable. En tout cas, si c'est toi, je ne vois pas où tu aurais pu cacher ce que tu as dérobé !

Son regard effronté erra sur le corps de Rohel. Sa perspicacité était à la hauteur de sa beauté. Exploitant la sympathie qu'il semblait lui inspirer, Le Vioter décida de pousser l'avantage en la ligotant avec les liens puissants du secret. Il prenait un risque mais, à en juger par son attitude provocante, elle saisirait probablement la première opportunité de démontrer qu'elle n'était pas à sa place chez les Intègres.

— Peux-tu m'aider ? Je dois absolument passer sur Racinn.

Elle se releva, songeuse. Une rafale de vent souleva sa chevelure noire.

— Tu es vraiment très belle, ajouta Le Vioter.

De longs frissons hérissèrent la peau immaculée de la fille.

— Je vais retourner à Zinël pour te chercher des vêtements et de la nourriture, fit-elle, les yeux brillants d'excitation. Et aussi un onguent contre le suc de l'aubépier.

— L'aubépier ?

Ses mains graciles vinrent se poser sur les épaules de Rohel et ses doigts effleurèrent délicatement les boursouflures purulentes générées par les épines toxiques.

— Seul l'aubépier provoque ce genre de plaies, murmura-t-elle d'une voix trouble. Tu as dû tomber dans un buisson tout entier ! Je me demande comment tu as pu t'en sortir, car lorsque le buisson d'aubépier tient quelqu'un, en général il ne le relâche plus. J'ai ce qu'il faut pour te soigner à la maison.

Le Vioter n'avait dû son salut qu'à la trappe qui s'était ouverte au moment où, asphyxié, complètement ficelé par les branches hérissées, il allait sombrer dans l'inconscience. Le sol s'était subitement dérobé sous lui, les épines l'avaient relâché, il était tombé en chute libre sur une hauteur de dix mètres. Un matelas de feuilles séchées avait amorti sa dégringolade. Il s'était retrouvé dans une sorte de souterrain dont la voûte, grossièrement étayée par des chevrons vermoulus, était effondrée par endroits. Probablement une ancienne mine, transformée en issue de secours par le réseau de Larhma Mâthi. Ivre de souffrance, il avait longé l'obscur boyau jusqu'à ce qu'il aperçoive, au loin, une vague lueur. Il avait fini par déboucher sur une vaste galerie de cristal inondée de lumière et située en surplomb de ce petit lac. À bout de

forces, il avait regagné la grève de sable noir et s'était endormi à l'ombre d'un saule rose. Le bruit des pas de la jeune fille l'avait réveillé.

— Si je veux avoir le temps de revenir avant la nuit, il faut que je parte tout de suite, soupira Ysanne.

Elle retira ses mains des épaules de Rohel et ramassa ses voiles. Elle ajusta les trois premiers à la hâte, sans respecter les drapés habituels, et parvint à donner une touche acceptable à l'ensemble avec le quatrième, le voile extérieur appelé kalphë.

En voyant sa peau diaphane et sa chevelure de jais disparaître sous les tissus successifs, Rohel songea que, partout où elle imposait ses dogmes, l'Église du Chêne Vénérable finissait aussi par emprisonner la vie.

*

Ysanne entra dans la première cour de la maison de son père. Les nombreux serviteurs qui déambulaient sous les arches fleuries du jardin intérieur ne lui prêtèrent aucune attention. Une loge-bulle transparente, frappée du sceau holographique de l'Église du Chêne Vénérable, flottait au-dessus des toits en terrasse. Sa passerelle à suspension d'air déployée donnait directement sur le portail de l'entrée principale.

Ysanne emprunta l'allée latérale menant au gynécée. Derrière le haut mur d'enceinte isolant le bâtiment s'étendait l'univers des femmes, un monde de silence, de soupirs et de secrets. Au moment où elle poussait la petite porte enclavée dans le mur, une voix puissante et sévère retentit :

— Ysanne, venez par ici.

Elle se retourna et vit son père, Sri Phollion, penché sur le parapet de la terrasse qui surplombait le jardin. Le cœur de la jeune fille s'affola : avait-il remarqué quelque chose ? Avait-il décelé le désordre de sa tenue ? Depuis sa tendre enfance, elle redoutait le regard inquisiteur de cet homme, qui semblait transpercer ses interlocuteurs jusqu'au fond de l'âme.

Maîtrisant à peine son tremblement, elle le rejoignit par un sinueux et vieux chemin de ronde grimpant à l'assaut des terrasses.

Elle n'eut pas le temps de s'incliner devant lui, ainsi que l'exigeait la loi Intègre. Sri Phollion la prit brutalement par le bras et l'entraîna dans une petite salle de réception. Lorsqu'elle se fût accoutumée à la différence de luminosité, elle distingua le visage émacié et le crâne rasé d'un Ulman vert de l'Église, assis sur une banquette murale. L'image des fours à déchets effleura l'esprit de la jeune femme et son sang se figea.

— Vous souvenez-vous de ma fille, Su-pra Ging ? dit Sri Phollion. Eh bien, Ysanne, faites votre révérence. Su-pra Ging, un vieil ami de notre famille, vient d'être nommé Ultime du palais épiscopal d'Orginn.

— Laissez, Sri Phollion, intervint l'Ulman. Votre fille n'était pas née la dernière fois que je suis entré dans votre demeure. Le temps passe si vite. Votre père m'a appris, damoiselle, que vous alliez vous marier après le pèlerinage ?

Elle baissa silencieusement la tête. Selon les règles des Intègres, elle ne devait répondre que par gestes.

— Félicitations, approuva Su-pra Ging. Si mes activités m'en laissent le temps, je bénirai moi-même cette union.

— Quel honneur pour ma maison ! se rengorgea Sri Phollion. Mon futur gendre attendra que vous soyez disponible.

Ce patriarche respecté, qui terrorisait les siens et bon nombre de ses concitoyens, se métamorphosait en agnelet dès qu'il se trouvait en présence d'un haut dignitaire de l'Église.

— Au fait, avez-vous mis le grappin sur votre homme ?

— Les Reskwins sont rentrés bredouilles de leur chasse, reconnut à contrecœur Su-pra Ging. Nous ne savons même pas si ce démon est vivant. Nous avons perdu son empreinte mentale.

Ysanne resserra vivement le pan de son kalphë pour dissimuler le feu qui envahissait son visage et prêta une oreille attentive aux propos des deux hommes.

— Qu'a-t-il donc de si important ? demanda Sri Phollion.

Su-pra Ging observa un moment de silence avant de répondre.

Ses yeux, sombres et vifs, errèrent d'un coin à l'autre de la pièce, s'évadèrent sur la terrasse inondée de lumière, revinrent se poser sur Ysanne.

— Je puis seulement vous dire que, par la faute de cet homme, un membre du Jahad, les fruits de plus de six siècles de recherche risquent d'être égarés à jamais.

— Un agent du Jahad ? Mais ce sont les plus ardents défenseurs de l'Église…

Su-pra Ging se mordit les lèvres. Le visage incrédule de son interlocuteur montrait qu'il en avait trop dit. Lui plus que tout autre devait veiller à ne pas insinuer le doute dans les esprits dévots. La foi aveugle était la base fragile sur laquelle reposait tout l'édifice du Chêne Vénérable.

— Nombreux sont les ennemis de l'Église ! gronda-t-il. Nombreux sont ceux qui cherchent à freiner son expansion ! Maudits soient les hérétiques qui se mettent en travers de la Vérité. Leur châtiment sera terrible.

Ysanne eut l'impression que les paroles de l'Ulman la visaient directement. Elle s'imagina soudain derrière la vitre déformante d'un

four à déchets : sa peau et ses organes se transformeraient lentement en une mixture rouge et purulente, comme ceux des condamnés exposés sur la place du Repentir, fous de souffrance. Cette idée la fit frémir de la tête aux pieds. L'espace d'un bref instant, elle fût tentée de tout avouer. Mais le bel inconnu rencontré sur la rive du lac de Cristal lui avait fait confiance. Elle raffermit sa détermination. Ce serait sa façon à elle de faire payer à son père, au Chêne Vénérable et à la caste des Intègres ce mariage qui lui faisait horreur.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Su-pra Ging, notre Berger Suprême m'a personnellement désigné pour mener à bien cette mission et, tant que je n'aurai pas vu, de mes yeux vu, la dépouille de cet homme, je poursuivrai les recherches. Dans cette affaire, nous ne pouvons pas nous contenter d'approximations. N'oubliez pas que…

L'Ulman se pencha vers son interlocuteur et baissa le ton de sa voix :

— Il est bien entendu que ceci restera strictement entre nous, Sri Phollion…

— Bien entendu ! Retirez-vous, Ysanne !

Un pâle sourire affleura sur les lèvres pincées de Su-pra Ging. C'est à cet instant seulement qu'Ysanne remarqua l'énorme bague à l'index de la main droite de l'Ulman, elle-même enserrée dans un long gant vert : l'anneau épiscopal, attribut des Ultimes. La pierre ronde et laiteuse sertie en son centre brillait d'une lueur maléfique.

— Non, damoiselle, restez. Après tout, vous êtes en âge de garder un secret, n'est-ce pas ? Les Reskwins ne sont pas rentrés totalement bredouilles de leur chasse : ils ont abattu Larhma Mâthi, fondateur supposé du réseau des Magiciens, un homme que le Jahad recherchait activement depuis des lustres. Il semble bien que le fuyard, après l'écrasement de son vaisseau, ait été recueilli par ce grand hérétique. Il est également possible que Larhma Mâthi lui ait transmis une technique de sorcellerie permettant de brouiller les empreintes mentales.

Tout en parlant, Su-pra Ging fixait obstinément son anneau, comme si la gemme était en mesure de lui fournir de précieuses indications. De fait, l'œil averti de l'Ultime était le seul à pouvoir déceler le subtil changement de couleur qui s'opérait à l'intérieur de la pierre. Comme l'attitude de la fille de son hôte avait éveillé ses soupçons, il avait imperceptiblement dirigé l'invisible rayon de sincérité sur elle : la phriste blanche, matière de synthèse mise au point par une équipe de Su-pra Froll, possédait l'intéressante propriété de réagir aux ondes contradictoires diffusées par un esprit dissimulateur. Les physiciens quantiques avaient transformé ce simple accessoire ornemental en un redoutable instrument d'investigation. Les Ultimes, seuls détenteurs de l'information, s'en servaient à loisir

pour sonder la loyauté de leurs vis-à-vis.

Dès qu'Ysanne était entrée dans la pièce, la teinte de la phriste s'était légèrement foncée, preuve que la jeune fille n'avait pas la conscience tranquille. Plus intéressant : lorsque Sri Phollion avait abordé le sujet de l'agent du Jahad en fuite, la pierre synthétique, constamment fixée sur elle, avait viré au gris sombre. Cette fille maladroitement camouflée dans ses voiles constituait peut-être la dernière chance de renouer avec la piste de Rohel Le Vioter. La probabilité était infime, car le changement de couleur de la pierre pouvait très bien avoir été provoqué par une de ces amourettes que les damoiselles, même élevées dans les stricts principes Intègres, aimaient soustraire à la vigilance de leurs géniteurs, mais, depuis l'échec des Reskwins, Su-pra Ging ne négligeait aucune piste. Tant qu'il n'aurait pas eu la confirmation de la mort du traître, il remuerait cieux et terres pour le retrouver. C'était sa façon à lui de rendre hommage au souvenir de Su-pra Froll. Cette mission représentait également – et surtout – une formidable opportunité de grimper rapidement dans la hiérarchie du Chêne Vénérable. En l'élevant au rang d'Ultime, Gahi Balra, le Berger Suprême, lui avait posé le pied sur les premiers barreaux de l'échelle. Une échelle par ailleurs terriblement glissante.

— À présent, vous pouvez vous retirer, damoiselle, fit Su-pra Ging.

Il maîtrisait parfaitement l'excitation qui s'était emparée de lui.

— Et je vous dispense du baiser rituel à mon anneau. Pas de cérémonies entre nous.

Soulagée, Ysanne s'inclina et sortit. Dès qu'elle fût hors de vue des deux hommes, elle se mit à courir aussi vite que le lui permettaient ses voiles.

*

Le premier crépuscule tombait sur la forêt : les zones d'ombre cernaient les arbres, les roches de cristal et le lac. Avec le soir se déposaient également une froidure mordante et un silence profond, troublé de temps à autre par les cris rauques des rapaces.

Réfugié dans la galerie de cristal, Rohel Le Vioter grelottait. Ses plaies, éclatées, libéraient une sorte de pus jaune qui finissait par se solidifier sur sa peau. Il avait essayé de nettoyer ses blessures, mais la température glaciale de l'eau l'en avait dissuadé. Tenaillé également par la faim, il guettait avec une impatience grandissante le retour de la fille.

Plus le temps s'écoulait, plus les doutes l'assaillaient. Il se demandait s'il n'avait pas eu tort de faire confiance à une jeune Intègre fanatisée depuis sa plus tendre enfance. Son air mutin et sa grâce ne masquaient-ils pas la sécheresse et la cruauté mentale

propres à la caste extrémiste d’Elmir ? Il n’avait pas eu d’autre choix que de s’en remettre entièrement à elle. Il ressentait parfois la présence du Mentral qu’il avait recueilli des lèvres de Su-pra Froll agonisant. Au seuil de la mort, l’Ultime chercheur avait confié le secret de sa découverte, le but suprême de sa vie, au premier individu qui l’avait trouvé gisant sous les décombres. Et Le Vioter avait eu la chance – l’habileté – d’être celui-là.

Tapi dans les couloirs du laboratoire à l’instant où le bâtiment avait été saisi d’une énorme secousse, Rohel avait immédiatement fait le rapprochement entre la catastrophe et la découverte du Mentral. Les chercheurs du clergé avaient mal évalué la puissance de la formule. Elle avait bouleversé l’écosystème et déclenché un tremblement de terre. Des failles béantes s’étaient ouvertes sous les pieds de Rohel, qui s’en était sorti de justesse en se jetant dans un tuyau d’évacuation. À l’autre extrémité de ce large siphon, il était tombé sur un monceau de gravats, duquel dépassaient la tête ensanglantée et les pieds de Su-pra Froll.

— La formule… la formule… avait geint celui-ci.

Le Vioter s’était penché sur l’Ulman, qui avait murmuré une incompréhensible suite de sons. Une deuxième série d’éboulements s’était immédiatement produite, soulevant une irrespirable poussière.

— C’est elle… la formule… le Mentral…

Rohel avait mémorisé la suite de sons puis, évitant tant bien que mal les pierres et les poutres qui s’affaissaient autour de lui, avait dégagé son lancelume, une minuscule arme de combat rapproché qu’il gardait en permanence sur lui. Il avait enfoncé le rayon-éclair dans le crâne de Su-pra Froll et lui avait calciné le cerveau. Ses commanditaires lui avaient expressément recommandé de ne laisser aucune trace derrière lui et un cerveau intact, même mort, pouvait encore livrer ses renseignements aux sphères d’investissement mental. Puis il avait rampé jusqu’à l’entrée du caveau oublié qu’il avait repéré sur un vieux plan du palais. Un aspirant était surgi comme un diable d’un boyau latéral pour lui couper la retraite, mais deux poutres s’étaient abattues sur lui dans un craquement sinistre.

Une fois hors du caveau, Le Vioter avait tranquillement emprunté le labyrinthique réseau des égouts souterrains, où il avait semé, au préalable, des bulles de reconnaissance. Descellant une bonde d’égout, il s’était retrouvé dans la base aéronavale du Jahad. Il s’était installé aux commandes d’un vaisseau et avait attendu la première aube, moment où les contrôleurs coupaient les ondes sonores de protection.

Il était désormais le seul être vivant dans l’univers à détenir le Mentral, objet de toutes les convoitises. Un secret qui risquait fort de disparaître avec lui s’il ne parvenait pas jusqu’à dame Asmine, la magicienne d’Alba dont lui avait parlé Larhma Mâthi, la seule selon le

vieil homme à pouvoir le sortir définitivement des griffes du poison ecclésiastique. Il devrait ensuite remettre le Mentral à ses commanditaires, le puissant Cartel des Garloups qui avait soumis certaines planètes des confins de la Seizième Voie Galactica. Les sinistres Garloups qui avaient enlevé la féelle Saphyr d'Antiter pour le contraindre à effectuer cette mission. Issus des trous noirs, ils n'attendaient que cette formule, une arme considérée comme décisive, pour lancer leur opération de conquête de toute la Seizième Voie.

— Étranger ? Tu es là ?

La voix de la fille.

Ragaillardi, Le Vioter se releva et la rejoignit en quelques foulées. La blancheur de son visage et de ses voiles tranchaient sur le fond de ténèbres.

— Tu m'as fait peur.

Elle posa le grand sac qu'elle portait sur l'épaule.

— Il y a là de quoi te vêtir et te restaurer.

Rohel se précipita sur le sac et en retira un savë, le costume traditionnel des Intègres, un pantalon large et une ample tunique reliés par une attache souple.

— Attends ! s'exclama Ysanne avec une moue amusée. Il faut d'abord que je te soigne.

Elle ouvrit le bouchon de la fiole qu'elle avait camouflée sous un repli de son kalphë et s'enduisit les doigts d'une épaisse pâte verte.

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Si la douairière du gynécée ne me voit pas revenir, elle risque d'alerter mon père.

Elle étala l'onguent sur les épaules et le torse de Rohel qui ressentit instantanément un ineffable bien-être.

— Tes plaies ne sont vraiment pas belles.

Elle parlait autant pour se rassurer que pour masquer l'émoi qui montait en elle : c'était la première fois de sa vie qu'elle touchait la peau d'un homme.

— Je reviendrai demain à la deuxième aube. Nous devons être prudents : les Ulmans ont perdu ton empreinte mentale, mais ils continuent à te chercher. La seule solution pour passer sur Racinn est de participer au pèlerinage. Je vais essayer de trouver un moyen pour…

Elle s'interrompit car ses mains s'étaient égarées sur le bas-ventre de Rohel, qu'une flambée de désir embrasa. Elle les retira vivement, comme si elle venait de frôler un serpent.

— Je… Je dois partir maintenant. Tu finiras tout seul. À demain.

Elle s'évanouit dans la nuit noire.

CHAPITRE IV

Le Vioter atteignit les quartiers extérieurs de Zinël. L'onguent d'Ysanne avait cicatrisé ses plaies en un temps record. Une foule innombrable convergeait vers la capitale d'Elmir. Les grands ponts mouvants déposaient les candidats au pèlerinage sur les aires de débarquement d'où ils se déversaient en un flot ininterrompu par les toboggans de descente.

À bord des loges-bulles volant en altitude rase, les connèbles surveillaient le déroulement des opérations. Chaque année, à la même époque, les pèlerins prenaient Zinël d'assaut. Le culte à l'Arbre Sacré de Racinn, le seul arbre qui avait poussé sur les étendues désertiques de cette boule pelée, entraînait des milliers de gens à déserter pendant sept jours leur village, leur travail et leur famille. En retour, ils obtenaient le statut privilégié de Juste, censé leur assurer une entrée directe aux Mondes Glorieux après leur mort. Ils jouissaient également (et c'était probablement le motif principal de leur acharnement) d'une préséance absolue dans tous les domaines de la vie sociale. On leur attribuait automatiquement les meilleures terres, des postes honorifiques ou des rentes viagères. De plus, en cas de famine ou d'épidémie, les réserves de nourriture et d'eau leur étaient distribuées en priorité.

Tous ne trouveraient pas de place dans les cales des immenses vaisseaux de l'Église, réquisitionnés pour la circonstance. Les neuf dixièmes d'entre eux resteraient à quai, le cœur empli de désespoir. Chacun d'eux recevait un jeton d'une certaine couleur. Un jour avant l'embarquement, sur la place du Repentir, les Ulmans procédaient, en grande cérémonie, au tirage au sort de la couleur sélectionnée, un rite cruel qui suscitait de nombreuses scènes d'affliction ou de délire. Les plus désespérés, ceux qui avaient placé tous leurs espoirs et leurs

maigres économies dans ce pèlerinage, n'avaient pas d'autre solution que de se trancher la gorge sur place.

Rohel se mêla au fleuve humain. Il prit le jeton qu'un jeune garçon lui tendait et se laissa porter par le courant. Il se retrouva bientôt sur une place noire de monde, la place du Repentir. Les badauds s'agglutinaient à l'estrade où se dressaient les fours à déchets. De l'autre côté des vitres rondes, les visages déformés des hérétiques exprimaient toute l'horreur des souffrances endurées. En tant qu'agent du Jahad, Le Vioter avait souvent été amené à taire son écœurement devant ces abominables mouroirs. En revanche, cette exposition était devenue au fil des siècles un spectacle recherché. Les Elmiriens s'esclaffaient à la vue de ces hommes et de ces femmes dont les vêtements sacrificiels, fabriqués dans un tissu spécial, fondaient lentement sous l'action du feu puisé et leur entraient progressivement dans la peau. Les condamnés se couvraient de cloques, se métamorphosaient en monstres grimaçants. Leur tête s'affaissait et finissait par se souder à leur poitrine, ce qui leur donnait l'air de gros insectes patauds. Le pire était qu'à l'intérieur de cette antichambre de l'enfer, ils pouvaient rester en vie pendant trois jours.

Le Vioter fendit énergiquement la foule surexcitée et, selon les instructions d'Ysanne, descendit la rue de l'Ultime-Qusa. Il trouva facilement la taverne de la Branche Feuillue, une gargote identifiable à son enseigne rongée par la vermine. L'endroit lui parut suspect, mais, comme Ysanne lui avait certifié qu'il n'y risquait rien, il y entra.

À l'intérieur, la puanteur était telle qu'il faillit aussitôt ressortir. Une populace braillarde s'était amassée autour des grossières tables de bois. Derrière le comptoir, trois hommes et trois femmes voilées transvasaient sans discontinuer le contenu de tonneaux pansus dans de grandes chopes d'argile.

Le visage enfoui dans une chabache de pèlerin, Le Vioter lutta pied à pied pour se faire une petite place près du comptoir. Quand il y fût parvenu, une des serveuses posa d'autorité une chope devant lui. Il saisit l'anse crénelée et trempa ses lèvres dans le récipient. Un goût aigre lui inonda le palais. À côté de lui, deux hommes ivres urinaient consciencieusement dans les pantalons de leur savë. Le Vioter jeta un coup d'œil panoramique sur la salle, mais ne distingua pas l'émissaire dont Ysanne lui avait parlé.

— Hé, t'as un jeton de quelle cou… couleur ? demanda son voisin.

Le Vioter ne répondit pas.

— Tu pourrais répondre quand je pose une question.

Non content de s'oublier sur lui, l'homme avait l'alcool mauvais. Sur Elmir, la consommation d'alcool n'était autorisée qu'un jour par an, le jour précédant le pèlerinage à l'Arbre Sacré.

— Rouge, marmonna Le Vioter.

La situation risquait de s'envenimer et l'émissaire ne se manifestait toujours pas. L'ivrogne revint à la charge, appuyé par son compère.

— Et… t'es d'où ?

— De Zinël.

Les yeux des deux hommes s'injectèrent de sang.

— Nous, on n'aime pas ceux de Zinël ! cracha le plus grand, qui bouscula un serveur au passage et vint se placer derrière Le Vioter. Alentour, les conversations se suspendirent. Une femme voilée retira prestement les chopes vides traînant sur le bois lisse du comptoir.

Rohel esquiva un premier coup de poing. Les deux Elmiriens étaient plus vifs que ne le laissait supposer leur corpulence : visiblement, même ivres, ils avaient l'habitude et le goût de la bagarre. Il ne leur laissa pas le temps de s'organiser. D'un bond en arrière, il se dégagea de son inconfortable position, rebondit immédiatement sur ses pieds et assena un puissant coup de talon dans le plexus solaire de son premier adversaire qui, souffle coupé, s'affaissa comme une outre vide. Mettant à profit l'hébétude du second, il lui brisa net la clavicule du tranchant de la main. L'Elmirien poussa un rugissement de douleur et vomit tout ce qu'il avait dans le ventre.

Le premier instant de stupeur passé, les autres consommateurs se levèrent et commencèrent à s'invectiver les uns les autres, sans distinction d'âge ou de sexe. Quelques pichets volèrent au-dessus des tables. Une furieuse mêlée se forma dans la taverne. Le tourbillon happa les serveurs et serveuses qui tentaient vainement de s'interposer. Le Vioter remarqua que les femmes, dont les kalphë partaient en lambeaux, se démenaient avec une rage proche de l'hystérie : griffant, mordant, crachant, elles cognaient férocement là où ça faisait mal, entre les jambes des hommes et sur la poitrine de leurs consœurs. L'occasion était trop belle de se défouler, de secouer momentanément le joug des tabous religieux et sociaux.

Rohel tenta de s'extirper de l'inextricable magma. Enjamba des tables et des chaises renversées, se dirigea tant bien que mal vers la porte.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? hurla une voix.

Une escouade de connèbles s'engouffra dans la taverne et bloqua la sortie. Vêtus de combinaisons grises ornées d'une feuille holo argentée, armés de longues hallebardes d'un autre âge. Un gros rougeaud aux petits yeux noyés dans la graisse s'avança en direction du comptoir au milieu des corps soudain pétrifiés.

— C'est lui, gémit l'homme à la clavicule cassée.

L'air mauvais, le gros connèble se tourna vers Le Vioter.

— Il m'a cassé l'épaule…

Les voix des autres consommateurs, terrorisés par l'apparition du

service d'ordre, se joignirent à celle de l'agresseur de Rohel. En s'accordant spontanément pour désigner un bouc émissaire, ils espéraient échapper au châtiment usuel dans ce genre de circonstances : le fouet ou, si les magistrats de la cité se montraient d'humeur chagrine, la perte d'un membre.

— C'est lui… Il a tout déclenché…

— Saisissez-vous de lui ! ordonna le gros connèble.

Des hallebardes se pointèrent sur la tête et le torse de Rohel. Un bloc de glace lui emprisonna les poumons : ces pèlerins, aussi stupides que lâches, étaient en train de flanquer par terre le plan d'Ysanne. Alors qu'il cherchait désespérément un moyen de se sortir de ce mauvais pas, une autre voix retentit :

— Vous allez commettre une erreur, grand connèble Albahir !

Un jeune homme émergea d'une zone sombre de la salle.

— Ce sont ces deux hommes qui ont commencé…

Le gros connèble jeta un regard furibond à l'intervenant : ce témoignage contradictoire signifiait le début d'une interminable procédure. Or, durant le jour précédant le Grand Pèlerinage, les connèbles avaient autre chose à faire que perdre leur temps en formalités.

— Pourquoi te croirais-je, toi, plutôt que tous les autres ? demanda-t-il d'un ton rogue.

Le jeune homme, ignorant superbement les regards haineux qui le prenaient pour cible, s'approcha du gros homme et murmura :

— Je suis un serviteur de la maison de Sri Phollion, le père de damoiselle Ysanne, votre promise. Quel intérêt aurais-je à vous mentir ? Je connais votre sens de la justice, grand connèble Albahir, et je vous sers de la même manière que je sers mon maître : vous faites déjà partie de la famille.

Amadoué par l'évocation du nom de celle qui serait bientôt sa femme, le grand connèble se rendit sans résistance aux arguments du serviteur.

— Laissez cet homme et emmenez ces deux-là ! rugit-il après un petit moment de silence.

Il laissa errer un regard pernicieux sur les autres Elmiriens glacés d'effroi.

— Quant à vous, je pourrais vous faire coffrer pour faux témoignage et trouble de l'ordre public.

La forme aplatie de son front accentuait son air borné.

— Ça ira pour cette fois. Allons-y, vous autres !

Emmenant les deux adversaires de Rohel, les connèbles sortirent, suivis de leur chef. Dès qu'ils se furent éloignés, le serviteur sema quelques pièces de monnaie sur le comptoir, prit Le Vioter par le bras et dit :

— Je suis Yshua. Celui que vous attendez.

Le serviteur entraîna Le Vioter dans un dédale de ruelles étroites. Dans ce quartier étrangement désert et silencieux, les caniveaux charriaient de véritables torrents d'immondices et les murs penchés des maisons s'appuyaient les uns sur les autres pour ne pas s'effondrer. Ils ne croisèrent que des silhouettes fugitives, engoncées dans leurs voiles ou dans leurs savë. À leur approche, les charats, gros rongeurs au pelage fauve, se faufilaient adroitement par les multiples lézardes criblant les façades.

— Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu plus tôt ? demanda Le Vioter à voix basse.

— Je voulais m'assurer que vous étiez bien mon homme. Damoiselle Ysanne ne m'avait donné, comme indication, que votre haute taille et la couleur de vos yeux. Je m'apprêtais à entrer en contact avec vous au moment où ces deux imbéciles vous ont agressé.

— La couleur de mes yeux ?

Le serviteur lui lança un regard en biais.

— Les yeux verts sont rarissimes sur Elmir.

En bas d'une venelle, Yshua s'engagea sous le porche d'une bâtisse délabrée. Ils traversèrent une courette intérieure habillée d'une lèpre moussue et gravirent quelques marches d'un vaste perron à l'abandon. Le serviteur frappa trois coups sur l'huis de bois, barré de traverses de fer rouillé. La porte pivota sur ses gonds en grinçant. Le Vioter et son guide s'introduisirent dans un long corridor sombre, où régnait une âcre odeur de moisissure.

Une vieille femme, tête nue, longue chevelure blanche dénouée, vint à leur rencontre. Ses voiles transparents laissaient entrevoir une chair flétrie. Une ancienne prostituée, comme l'indiquait la marque rouge sur son cou. Son unique œil brillant dévisageait intensément Rohel. Sa deuxième orbite n'était qu'un trou vide et noir.

— Ma mère, dit le serviteur. Suivez-moi.

Ils grimpèrent à l'étage. Des cris, des soupirs et des halètements traversaient le bois vermoulu des portes en enfilade.

*

Fra Anjill attacha soigneusement les bras et les jambes écartés de la prostituée aux barreaux du lit. Bien sûr, le plaisir était moindre que dans sa cellule du palais épiscopal. Mais, depuis que pra Ging l'y avait surpris en flagrant délit, il devait se contenter de fréquenter les maisons spécialisées : la discrétion et la sécurité propres à ce genre d'établissements lui permettraient d'attendre sans trop souffrir le retour des jours meilleurs.

Il retira le savë de pèlerin dissimulant sa bure verte. Il savait que si

pra Ging, devenu l'Ultime Su-pra Ging, l'avait incorporé dans l'équipe sommée de retrouver le traître, c'était avant tout pour le mettre à l'épreuve. L'épée suspendue au-dessus de sa tête pouvait s'abattre sur lui à tout moment. Il se débarrassa de sa bure. Il était incapable de résister à l'appel impérieux de son membre viril, ce maître tyrannique qui ne lui laissait aucun instant de répit.

Fra Anjill avait été chargé avec son groupe de surveiller les agissements d'une certaine Ysanne et de tous les serviteurs de sa maison. Il avait appris, de la bouche d'un agent local du Jahad, qu'un jeune serviteur du nom d'Yshua, membre recensé d'un réseau de résistance, était le fils d'une tenancière de bordel clandestin. Ne ratant aucune occasion de mêler plaisir et travail, fra Anjill n'avait laissé à nul autre le soin de filer Yshua. Il l'avait donc suivi jusqu'à la taverne et l'avait vu ressortir avec un autre homme à l'issue d'une bagarre générale ayant entraîné l'intervention des connèbles.

— Tu te décides ? Tu as sûrement autre chose à faire ! lâcha la femme, une blonde entre deux âges.

— Ta gueule ! rétorqua l'Ulman. Je fais ce que je veux !

Conformément aux recommandations de l'agent, et avec la complicité de cette fille, une indicatrice, il s'était installé dans la chambre bleue où un grossier système d'écoute avait été installé. Le Jahad local espérait recueillir les noms de tous les responsables du réseau de résistance avant de procéder aux arrestations.

Le corps allongé sur le lit avait un peu trop servi au goût de fra Anjill.

— Je suppose que tu es comme tous ces salopards du Jahad ! cracha la fille. Ils prétextent des ordres de mission pour venir s'envoyer en l'air sans payer. La matrone va finir par se douter de quelque chose et m'arracher la langue et les yeux.

— Si tu n'avais pas accepté le marché du Jahad, tu serais en train de pourrir dans un four. Alors, ferme-la !

Embrasé par une rage soudaine, fra Anjill lui cingla brutalement l'intérieur des cuisses. Elle regimba :

— Tu es là pour espionner le fils de la patronne, pas pour te défouler.

Il saisit la ceinture de sa bure. Les yeux emplis de haine, les lèvres déformées par un rictus, il lui tira les cheveux pour l'empêcher de remuer la tête et la bâillonna sauvagement. Après l'avoir réduite au silence, il la frappa sous tous les angles. Plus la peau blanche de la fille se couvrait de zébrures, plus le désir de l'Ulman augmentait. Elle roulait des yeux effarés, épouvantés, noyés de larmes : elle comprenait enfin que cet homme prisonnier d'une obsession allait la réduire en charpie. Et, même si sa vie ne valait pas grand-chose, c'était le seul bien qui lui restait. La ceinture de l'Ulman, enfoncée dans sa bouche,

transformait ses cris en gémissements assourdis.

Fra Anjill la pénétra brutalement, s'enfonça en elle jusqu'à la garde comme pour mieux froisser les pétales de sa féminité. Tandis qu'il la labourait à grands coups de bassin, il plaça ses mains autour de sa gorge et serra sans discontinuer jusqu'à ce qu'il sente monter sa jouissance. Un grognement bestial s'échappa de sa gorge.

Anéanti, il roula sur le côté, s'étala de tout son long sur le lit et reprit lentement son souffle. Lorsqu'il se releva, il constata que la tête de la prostituée formait un angle curieux avec ses épaules et son cou : elle était morte.

Il reprit ses esprits, lui retira le bâillon, désormais inutile, la détacha, remonta le drap sur le cadavre, puis entreprit de se rhabiller. Il était tellement nerveux qu'il dut s'y reprendre à trois reprises pour enfiler correctement le savë par-dessus sa bure verte.

C'est alors qu'un chuchotement s'éleva dans le silence mortuaire, provenant des conduits d'aération qui avaient servi à aménager le système d'écoute. Il refoula la tentation de vider les lieux au plus vite, colla son oreille sur la cloison lambrissée, saisit les bribes d'une conversation qui se déroulait dans les appartements privés situés sous les combles.

— Damoiselle Ysanne vous attendra… Quai… C'est à ce moment que… à l'échange entre vous et moi…

— … Aucun risque ? Les jetons…

— Le tirage au sort ne concerne pas les serviteurs des nobles maisons… Mais il faudra vite profiter de la cohue… à vous de vous débrouiller sur Racinn… Demain… Reposez-vous, maintenant… Je vais vous faire monter un repas…

Fra Anjill n'avait pas perdu son temps. Une prostituée indicatrice avait perdu la vie dans l'histoire, comme toutes les femmes ayant eu la mauvaise fortune de pénétrer dans sa cellule du palais épiscopal, mais ses inavouables pulsions l'avaient ramené sur la piste de Rohel Le Vioter. Le déserteur du Jahad projetait tout simplement de s'embarquer à bord de l'un des vaisseaux de la flotte du Chêne Vénérable.

Fra Anjill devrait seulement inventer une fable plausible pour justifier sa présence dans ce bordel. Il sortit de la chambre et longea le couloir. Une question le taraudait : par quel moyen son soupçonneux supérieur avait-il réussi à déceler la fourberie de cette damoiselle Ysanne ?

CHAPITRE V

Les nobles familles avaient été isolées du reste de la foule. Pour les protéger des ruées de la populace, les connèbles avaient formé un infranchissable rempart hérissé de hallebardes. La pluie fine qui tombait sans discontinuer depuis l'aube ne facilitait guère les opérations d'embarquement. Les vaisseaux alignés avaient déjà vomi leurs longues passerelles à suspension d'air.

Fébrile, mal à l'aise dans son lourd kalphë de pèlerinage, Ysanne surveillait du coin de l'œil Yshua, le jeune serviteur de sa maison. Celui-ci, un membre actif de l'organisation secrète Elmir Traditions – elle l'avait appris en surprenant une conversation entre le jeune homme et un autre serviteur –, arborait un masque impénétrable sous sa chabache. Il n'avait pas réussi à dissimuler sa surprise et son inquiétude lorsqu'elle l'avait entretenu du fuyard. Puis il avait compris qu'en lui révélant son secret, elle basculait définitivement dans le camp des opposants à l'Église, et il avait lui-même proposé la substitution. Cet échange avait arrangé les affaires d'Yshua d'ailleurs : il détestait participer à cet absurde pèlerinage, de la même manière qu'il exécrait tous les autres rites de l'Église. En restant à Zinël, il pourrait mettre à profit le relâchement de surveillance pour recruter de nouveaux adeptes et étoffer le réseau.

Pra Desphett, l'Ulman commandant de la flotte se tenait sur la terrasse de la cabine de pilotage du vaisseau amiral, sous les oriflammes vertes qui claquaient aux rafales de vent. Assis à son côté, Su-pra Ging ne quittait pas des yeux la famille de Sri Phollion, la fille, en particulier, ainsi que l'imposante escorte des serviteurs. Si cet éternel pécheur de fra Anjill lui avait dit la vérité – il n'avait pas menti sur la conversation entre le serviteur et Rohel Le Vioter, mais sur le but réel de sa visite en cette maison de perdition –, la permutation

entre les deux hommes devait avoir lieu ici et maintenant. Pas question pour autant d'arrêter le déserteur sur-le-champ. Su-pra Ging se méfiait de la réaction de cette foule surexcitée. Les agents du Jahad et les Reskwins auraient largement le temps de le neutraliser au cours du voyage. Cependant, même dans l'espace, il leur faudrait déployer la plus extrême prudence : Le Vioter avait à sa disposition une arme terrifiante, le Mentral. Il pourrait l'utiliser plutôt que de se laisser capturer, et la flotte tout entière s'abîmerait à jamais dans le vide.

Ses consignes étaient extrêmement précises, repérer le fuyard, s'assurer discrètement de son identité, l'endormir et le cryogéniser. Une felouque ultrarapide, à destination d'Orginn, avait déjà été frétée sur Racinn. Su-pra Ging avait également prévenu le laboratoire du palais épiscopal. Les chercheurs préparaient un caveau capitonné pour procéder à l'inquisition mentale de l'ancien agent du Jahad. La mort brutale de Su-pra Froll avait poussé la hiérarchie du Chêne Vénérable à s'entourer d'un maximum de précautions.

— Qui regardez-vous avec tant d'insistance ? demanda soudain l'Ulman commandant, intrigué par la fixité du regard de Su-pra Ging.

— Rien de précis. Je n'ai pas assez de mes yeux pour tout voir : c'est la première fois que j'assiste au pèlerinage de Racinn.

Pra Desphett eut une moue de surprise.

— Vraiment ? C'est rarissime pour un Ulman. D'autant plus que je crois savoir que vous êtes originaire d'Elmir.

Su-pra Ging fixa l'officier d'un air mauvais.

— Pour votre gouverne, sachez qu'après mon noviciat j'ai été nommé administrateur du Palais. Et les administrateurs sont dispensés de pèlerinage ! Ignorez-vous donc les règles élémentaires de l'Église, commandant ?

*

Les nobles familles se dirigèrent vers le vaisseau amiral. Jouant des coudes, Le Vioter avait réussi à se faufiler dans les premiers rangs des pèlerins. Entre le cortège des personnalités et lui ne se dressait plus que l'intimidante muraille des hallebardes. Il suivait des yeux la progression de la famille de Sri Phollion, qui passerait devant lui dans quelques minutes. Il s'arc-boutait sur ses jambes pour résister à la puissante houle humaine qui le poussait sur les piques effilées des connèbles.

À une vingtaine de pas de lui, une femme poussa un hurlement : elle s'embrochait inexorablement sur les hallebardes. Les connèbles ne bronchèrent pas. Ils avaient reçu des ordres et, tant que leurs responsables ne se manifesteraient pas, ils ne reculeraient pas d'un pas. Les piques la transpercèrent de part en part, son sang éclaboussa

pêle-mêle pèlerins et membres du service d'ordre. Un vent de panique se leva et la foule, ivre de peur et de colère, tangua comme un bateau ballotté par une tempête. La digue des connèbles céda subitement. Submergé, Le Vioter perdit l'équilibre et se retrouva coincé sous un amas de corps gesticulants. Les pèlerins se ruèrent à l'assaut des vaisseaux, renversant, piétinant leurs congénères, brandissant bien haut leurs précieux sésames, des jetons bleus. Ils avaient tellement peur de rater l'embarquement qu'ils réagissaient comme un troupeau affolé. C'était chaque année la même chose.

Aveuglé, à demi asphyxié, Rohel, rampa comme une anguille sur les pavés humides et réussit à se glisser hors de l'enchevêtrement.

— Profitez de la confusion. Prenez ma place.

Il leva les yeux, aperçut Yshua, le serviteur, penché sur lui.

— Là ! Juste derrière damoiselle Ysanne…

Le serviteur disparut dans la cohue. Affolée par les mouvements de foule, la famille de Sri Phollion s'était immobilisée. Le patriarche, cramoisi, tentait de rameuter les connèbles éparpillés. Le Vioter saisit le ballot qu'Yshua avait laissé à terre, le posa sur son épaule, se releva, se rajusta et, les traits dissimulés sous la chabache, vint tranquillement se placer derrière Ysanne. Apparemment, les membres de la famille n'avaient pas remarqué la substitution, bien trop obnubilés par leur propre sécurité. Sauf Ysanne, qui tourna légèrement la tête et lui adressa un regard complice.

Sur les injonctions de leurs officiers, les connèbles se ressaisirent et dégagèrent le passage à coups de manche de hallebarde. Les pèlerins reculèrent peu à peu, vague refluante laissant derrière elle une grève jonchée de cadavres. Ceux d'entre eux qui étaient parvenus à passer se retrouvèrent coincés contre les coques des vaisseaux. Le commandant, craignant pour la sécurité des hommes d'équipage, issus des rangs inférieurs du clergé, avait immédiatement commandé le repli des passerelles.

— C'est chaque fois le même cirque ! grommela le commandant. Ils ont été tirés au sort, comptés à l'entrée du quai, et ces crétins se ruent comme si…

— Modérez vos propos, commandant ! siffla Su-pra Ging. Ces crétins, comme vous dites, sont aussi des brebis du Chêne Vénérable. Des pèlerins, qui plus est !

Lui-même était ulcéré : à cause de ce débordement, il avait perdu des yeux la famille de Sri Phollion pendant un moment qui lui avait paru durer une éternité. Il la localisait de nouveau, mais à cette distance il ne distinguait aucun changement.

— Pardonnez mon emportement. Mais, en tant que commandant de la flotte, je dois…

— N’en parlons plus.

Pra Desphett se le tint pour dit. Il lui en cuisait, toutefois, de dépendre de cet Ultime, un nouveau venu dans la hiérarchie épiscopale, dont l’ambition dévorante se lisait sur le visage décharné. Mais le Berger Suprême, Gahi Balra, l’avait appelé en personne pour lui signifier qu’il devait se mettre à l’entière disposition de Su-pra Ging quoi qu’il advînt.

Après l’embarquement des nobles familles, le commandant appuya sur les touches de son transmetteur holographique.

— Déroulez les autres passerelles.

Les images réduites de ses dix seconds apparurent simultanément sur son minuscule tableau alvéolaire portable.

— À vos ordres, commandant.

Les sas latéraux s’ouvrirent sur les flancs rebondis des vaisseaux. Les têtes des passerelles flottantes se posèrent avec légèreté sur le quai.

Deux heures plus tard, la multitude, enfin calmée, de nouveau canalisée par les connèbles, s’était entassée dans les cales.

Une équipe de ramasseurs nettoya le quai de tous les cadavres. Les mares de sang se diluèrent dans les rigoles boueuses grossies par la pluie.

Les beauprés soutenant les oriflammes vertes du Chêne Vénérable s’affaissèrent lentement et réintégrèrent leurs gaines. La flotte de l’Église se composait de vaisseaux d’un modèle ancien, archaïque même. Les coques bosselées de spunstène se teintaient d’une vilaine couleur brune, révélatrice de leurs multiples passages en stratosphères. Les échauffements et refroidissements successifs rongeaient insidieusement le métal, gris clair à l’origine. Quand les vieux routiers de l’espace voyaient cette lèpre brunâtre incrustée sur un vaisseau, ils le surnommaient, avec un sourire navré, le « Tombeau Volant ».

Le commandant pra Desphett avait attiré à maintes reprises l’attention de ses supérieurs sur l’état de délabrement de la flotte. Il avait rédigé un long dossier, insistant sur l’urgente nécessité de débloquer des crédits pour renouveler les appareils. Quelques mois plus tard, la réponse lui était parvenue : étant donné que cette partie de la flotte ne servait que pour des missions de routine à l’intérieur du système d’Orginn, la hiérarchie préférait investir dans les LCI (longs courriers intergalactiques). La stratégie expansionniste du Chêne Vénérable requérait, pour le moment, une attention soutenue et permanente aux équipes de missionnaires expédiées dans les galaxies lointaines. En conséquence, le Conseil épiscopal se voyait contraint d’opposer une réponse négative à la requête du commandant et, tout

en le priant de faire tout ce qui était en son pouvoir pour prolonger la vie de sa flotte, l'assurait de son indéfectible soutien.

Les circuits quantiques du tableau de bord clignotèrent un à un. Les systèmes de sécurité de tous les vaisseaux étaient reliés au cerveau central du navire amiral.

Le commandant, toujours flanqué de Su-pra Ging, fixait l'image holographique de ses seconds sur la sphère alvéolaire.

— Paré au décollage ?

Les dix visages opinèrent avec un synchronisme quasi mécanique.

— Déclenchement immédiat des moteurs d'extraction atmosphérique.

— À vos ordres.

Les doigts du commandant pianotèrent sur les touches lumineuses. Une vibration sourde s'éleva aussitôt dans la cabine, bulle transparente située sur le pont avant supérieur.

— Quelle est la durée de la traversée ? demanda Su-pra Ging.

— L'équivalent de deux jours et deux nuits d'Orginn.

— Parlez-moi en heures universelles ! gronda l'Ultime. Je n'ai certes pas beaucoup voyagé, mais je ne suis pas ignorant. Je connais le système horaire spatial.

Le visage las du commandant devint blême. L'outrecuidance de son encombrant passager commençait à lui vriller les nerfs.

— Je n'ai pas voulu vous blesser, parvint à marmonner pra Desphett, après un violent effort sur lui-même. Il faut compter, si nous ne rencontrons pas de tempêtes ou de courants stellaires, environ cinquante heures spatiales…

Cela laissait largement le temps à Su-pra Ging de peaufiner son plan. La première étape consistait à vérifier la présence de Rohel Le Vioter dans le navire amiral. Bien que l'Ultime n'ait pas eu la confirmation visuelle de l'embarquement du fuyard, il avait décidé de tout miser sur cette probabilité. Les affirmations de fra Anjill, d'une part, une nouvelle et discrète investigation mentale auprès d'Ysanne, d'autre part, l'avaient renforcé dans sa conviction. La sphère de recensement mental ne lui étant dorénavant d'aucun secours, il utilisait au maximum les ressources de son anneau de sincérité. La phriste blanche lui avait confirmé que la fille de Sri Phollion continuait de cacher quelque chose.

— Mon équipe a-t-elle été embarquée selon mes instructions ?

— Vos ordres ont été suivis à la lettre, répondit le commandant. Les Reskwins ont été placés dans le pont inférieur, à fond de cale. Les agents du Jahad dans un ancien caisson à huile désaffecté. Les Ulmans dans des cabines individuelles. Tous sont reliés à votre transmetteur holographique personnel…

Le regard soupçonneux de pra Desphett s'enfonça dans celui de

l'Ultime :

— Qui recherchez-vous avec autant d'acharnement ? Un grand hérétique ?

— Moins vous en saurez, mieux vous vous porterez.

Un ton sentencieux, n'admettant pas de réplique, mais qui n'empêcha pas l'officier de revenir à la charge :

— Si vous connaissez le système horaire spatial, vous connaissez certainement les règles déontologiques de l'espace. En tant que responsable de cette flotte, je ne puis tolérer que vos hommes et vous-même mettiez, d'une façon ou d'une autre, la vie de mes passagers en danger.

— Il suffit ! glapit Su-pra Ging.

Ses yeux étincelaient de fureur.

— Notre mission est prioritaire, commandant pra Desphett. Prioritaire. Cela signifie que, si vous me mettez des bâtons dans les roues, je vous fais traduire pour insubordination devant un tribunal ecclésiastique.

Sa voix forte dominait le miaulement désormais aigu des moteurs d'extraction atmosphérique qui montaient en régime.

Les reproductions holographiques des seconds réapparurent sur la sphère centrale.

— Moteurs d'extraction prêts, commandant !

— Bien, messieurs. Décol…

— Attendez ! cria soudain un des seconds.

— Un problème, fra Martix ?

— Une importante baisse de pression. Notre vaisseau ne pourra pas décoller. Réparation d'urgence demandée.

— Accordée. Décollage annulé.

Su-pra Ging bondit près de la sphère :

— Hors de question. Décollage maintenu. Vous rejoindrez la flotte plus tard, fra Martix.

Ulcéré, pra Desphett écarta brutalement Su-pra Ging du bras :

— Je maintiens l'ordre : décollage annulé.

— Commandant ! hurla l'Ultime. Vous êtes relevé de vos fonctions. Dorénavant, c'est moi qui prends le commandement de cette flotte.

— Vous êtes fou. Fou à lier, riposta l'officier. Ces vieux vaisseaux ne disposent d'aucun système automatique de guidage. Ils dépendent totalement du navire amiral. Si vous isolez le vaisseau de fra Martix, il ne pourra pas rejoindre la flotte : il risquerait de se perdre dans le vide.

— Eh bien, fra Martix restera à quai, s'entêta Su-pra Ging, qui craignait que le piège, en se rouvrant, n'offre une nouvelle occasion à sa proie de lui échapper.

Le commandant posa ses mains sur la console de bord, se pencha

vers son interlocuteur et fit calmement, en détachant bien ses mots :

— Qu'est-ce que vous faites de ses passagers ? Si on les empêche d'accomplir leur pèlerinage, ils vont déclencher une véritable émeute.

Il darda un regard vipérin sur Su-pra Ging, observa un temps de silence, puis reprit :

— Et vous savez ce qu'ils feront ? Ils pendront tous les membres de l'équipage avec leurs propres tripes sur les beauprés. Croyez-moi, Su-pra Ging, il est mille fois préférable de reporter ce voyage de quelques heures…

— Nous partons immédiatement. Prévenons les responsables connèbles en poste sur Elmir de parer à une éventuelle émeute.

Une moue dédaigneuse s'afficha sur les lèvres du commandant.

— Vous vous figurez qu'une misérable poignée de connèbles est en mesure de résister à une meute en furie ?

— Il le faudra. Et ceci clôt notre discussion.

Comprenant que rien ne pourrait infléchir la volonté de l'Ultime, l'officier baissa les bras.

— Faites comme il vous semble bon, lâcha-t-il d'une voix éteinte. Je décline toute responsabilité ultérieure dans cette affaire.

— Heureux de vous voir revenu à des sentiments plus raisonnables. Ordonnez le décollage immédiat.

Pra Desphett contint tant bien que mal sa colère et fixa la sphère. Les seconds, interdits, attendaient les ordres. Ils se balançaient gauchement d'un pied sur l'autre, une oscillation mécanique qui donnait à leurs images réduites l'allure de poupées articulées.

— Il faut prendre une décision, commandant, déclara un des seconds, sortant subitement de son mutisme. Les moteurs commencent à surchauffer.

— Fra Martix, vous resterez sur Elmir pour réparer, marmonna le commandant. Nous vous reprendrons au retour. Les autres : décollage immédiat.

Il décela nettement, en dépit de la taille microscopique des images holographiques, la pâleur subite qui tombait sur le visage lisse de fra Martix. Incapable de soutenir plus longtemps le regard de son subordonné, il coupa le transmetteur holographique. Puis, avec une brusquerie indigne d'un pilote chevronné, il programma le décollage et déclencha le système de guidage. Le navire amiral, vibrant de toutes ses articulations usées, s'arracha lentement à la pesanteur du satellite Elmir.

CHAPITRE VI

Par le hublot de sa cabine, Rohel observait la voûte céleste d'un air songeur. Ysanne s'était débrouillée pour lui obtenir une cabine individuelle, contrairement aux autres serviteurs de la maison de Sri Phollion, qui étaient rassemblés dans des dortoirs.

Elle s'était également arrangée pour lui confier un travail qui le dispensait d'apparaître en public. Il s'occupait de tout ce qui concernait la cuisine. Le cuisinier de la famille, un vieil homme en qui Ysanne avait confiance, avait accepté de renseigner Le Vioter sur les règles culinaires de la maison de Sri Phollion. Confiné dans la minuscule officine, Rohel s'acquittait au mieux de sa tâche. Par chance, les Intègres se contentaient d'une nourriture frugale, donc assez facile à préparer. De plus, la variété et l'abondance des provisions lui autorisaient quelques fantaisies qui, s'il en croyait les autres serviteurs, étaient très appréciées.

La face ridée du vieux cuisinier s'immisça dans l'entrebâillement de la porte.

— C'est damoiselle Ysanne qui m'envoie, dit le vieil homme d'un air contrit, comme s'il s'excusait d'importuner le mystérieux occupant de la cabine.

— Referme la porte et assieds-toi.

Une fois que le cuisinier se fût installé sur l'étroite banquette, avec la circonspection des humbles à qui l'on a confié un lourd secret, il toussa, s'éclaircit la gorge et chuchota :

— Damoiselle Ysanne m'a dit que son père désirait un graoul pour le dîner.

— Un graoul ?

— C'est un gâteau amer qu'on sert uniquement pendant le pèlerinage. Sri Phollion a même invité, pour la circonstance, le gros…

le grand connèble Albahir, le promis de damoiselle Ysanne. Le graoul est difficile à réussir. Je viendrai t'aider à le cuisiner.

— Les autres ne vont pas remarquer ton absence ?

— Ils se fichent complètement de savoir où je suis. Du moment que mon travail est fait…

Le vieil homme resta un instant silencieux. L'agitation forcenée de ses mains indiquait qu'une question lui brûlait les lèvres.

— Il y a autre chose ? demanda Le Vioter, à qui cet accès de curiosité n'avait pas échappé.

— Je ne veux pas me mêler de tes affaires… mentit l'autre.

— Mais tu aimerais savoir pourquoi j'ai pris la place d'Yshua.

Le cuisinier s'en tint à un mutisme prudent.

— Yshua est un parent éloigné et, comme je n'avais pas assez d'argent pour accomplir le pèlerinage, il m'a proposé de prendre sa place.

L'argument sembla convenir au vieil homme, qui se leva et se dirigea vers la porte d'une démarche dandinante.

Avant de sortir, il lança un regard de biais à Rohel. Des braises sournoises luisaient dans ses petits yeux renfoncés. Ce vieillard pouvait s'avérer plus retors que ne le laissait supposer son air faussement candide. À peine sortie de l'adolescence, Ysanne n'avait pas encore appris que l'appât du gain transformait les pauvres hères, les humbles, en bêtes féroces. En tant qu'agent du Jahad, Le Vioter avait maintes fois utilisé cet appétit du lucre pour obtenir de précieux renseignements. Combien avait-il vu de femmes dénoncer leur mari, de fils donner leur père, d'hommes vendre leur ami ? En cet univers aux innombrables races – humaines, mutantes, stellaires, issues des trous noirs –, la seule chose qui semblait relier les êtres était cette disposition naturelle à trahir pour de l'argent.

Lorsque le vieux cuisinier eut refermé la porte, Le Vioter contempla de nouveau le foisonnement d'étoiles, lointaines ou proches, qui réchauffaient de leurs feux scintillants le vide infini.

Il fût bientôt empli tout entier du souvenir de Saphyr d'Antiter, la féelle experte dans l'art millénaire et sacré du Chant extatique (les gens désespérés recouvraient la sérénité dès qu'ils l'entendaient chanter). Le Cartel des Garloups avait appris – par quel intermédiaire ? – que, de l'union entre Saphyr d'Antiter et Rohel Le Vioter, devrait naître, selon les prédictions des Grands Devins, une fille qui représentait l'ultime chance de repousser les puissances ténébreuses issues des trous noirs. Au cours d'une sanglante expédition, les Garloups avaient enlevé la féelle et détruit toute trace de la civilisation d'Antiter, massacrant hommes, femmes, enfants, détruisant les villes, rasant les campagnes. Saphyr d'Antiter et Rohel

Le Vioter étaient désormais les seuls survivants du peuple de la Genèse.

Il lui sembla entendre la féelle à l'intérieur de lui, déceler le murmure de sa souffrance. Elle traversait en pensée l'espace et le temps pour lui donner un signe de vie. Tant qu'ils ne se seraient pas retrouvés, ils vivraient dans le manque d'une partie essentielle d'eux-mêmes. Il revit son visage, son teint de porcelaine, ses yeux pailletés d'or, sa longue chevelure ambrée, ses lèvres de nacre, il eut l'impression que son chant et son rire s'élevaient dans la cabine du navire amiral.

Le Cartel lui avait proposé le marché suivant : il leur fournissait le Mentral – comment les Garloups avaient-ils su que le Chêne Vénérable s'était lancé dans ce vaste et mystérieux programme de recherche mentale ? – et, en échange, ils libéraient Saphyr. Les ambassadeurs du Cartel avaient prétendu qu'ils l'avaient choisi en vertu de sa qualité de princeps, de futur souverain d'Antiter. Et aussi parce que leur stratégie de conquête, souterraine, leur interdisait pour l'instant de se compromettre. Le Vioter avait deviné que quelque chose d'autre se dissimulait sous leurs arguments, mais ils ne lui avaient pas laissé le temps de percer leur secret.

Après un interminable voyage – la galaxie d'Orginn se situait à des milliards d'années-lumière de la Seizième Voie Galactica –, Le Vioter avait réussi à s'infiltrer dans les rangs du Jahad, où on lui avait greffé sa capsule de poison. Tout en remplissant, pendant cinq années universelles, différentes missions pour le compte du Chêne Vénérable, il avait étroitement surveillé les travaux des Ulmans chercheurs, utilisant les galeries oubliées qui reliaient les différents bâtiments du palais épiscopal. Jusqu'au jour où le laboratoire s'était effondré…

*

Su-pra Ging composa son code confidentiel et relia son transmetteur holographique à celui de fra Anjill. L'image tridimensionnelle d'un visage tourmenté, floue dans un premier temps, se précisa sur son écran personnel.

— Où en sont vos recherches, fra ?

Fra Anjill se redressa vivement. Ses yeux hagards se rivèrent sur l'œilleton de son propre transmetteur.

— Nous avons localisé le fuyard, Votre Grâce.

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu plus tôt ? fulmina l'Ultime.

— Je viens tout juste d'en avoir confirmation, plaida mollement fra Anjill.

Bien que la distance rendît inopérant son anneau de vérité, Supra Ging devina que fra Anjill lui mentait. Tournant la bague de visée, il

élargit le champ de vision de son transmetteur, qui engloba tout l'intérieur de la cabine de son subordonné. Il entrevit la silhouette d'une femme affairée à se déshabiller. Fra Anjill, croyant que son supérieur ne pouvait distinguer que son visage, tentait de remettre de l'ordre dans sa tenue.

Su-pra Ging étouffa la colère qui l'embrasait. En son for intérieur, il scella définitivement le sort de fra Anjill : ses nouvelles responsabilités avaient attisé le feu dévorant de son ambition et lui interdisaient de couvrir plus longtemps les frasques d'un élément sacrilège. Devant le mutisme oppressant de son redoutable interlocuteur, fra Anjill jugea bon de préciser :

— Il occupe le poste de cuisinier dans les appartements de Sri Phollion.

— Êtes-vous certain qu'il s'agit bien de notre homme ?

— Sans les empreintes mentales, nous ne pouvons être certains à cent pour cent, Votre Grâce. Disons que les probabilités sont très élevées…

— Sur quoi vous fondez-vous pour l'affirmer ? insista Su-pra Ging.

Il ne devait négliger aucun risque d'erreur, d'autant qu'il ne lui restait d'autre choix que de se fier aux témoignages humains.

— Le vrai cuisinier, répondit l'autre. En interrogeant discrètement les serviteurs de la maison de Sri Phollion, fra Dessifial s'est rendu compte que l'habituel cuisinier s'occupait du nettoyage des chambres. Et ce sans l'accord de Sri Phollion…

— Poursuivez.

Su-pra Ging se contint pour ne pas déverser sa bile sur fra Anjill. Pour le moment, il avait besoin de tout son monde. Après, il lui ferait payer, et largement, toutes ses faiblesses.

— Fra Dessifial s'est arrangé pour rencontrer le cuisinier. Il est parvenu à lui soutirer d'intéressantes informations contre la promesse d'une petite somme d'argent : c'est la fille de Sri Phollion qui lui a demandé de quitter son poste. À la place, elle y a mis un inconnu. L'homme qui s'est substitué, lors de l'embarquement, au serviteur Yshua Bosë. De plus, cet homme semble correspondre au signalement physique transmis par le Jahad.

— Ceci confirme ce que vous aviez appris dans cette… maison de perdition.

Les traits tendus de fra Anjill devinrent livides. Inconsciemment, il rabattit les pans de sa bure défaite sur ses jambes nues. À défaut de punition immédiate, Su-pra Ging prenait un plaisir malsain à maintenir son subordonné dans les affres de l'incertitude.

— Si damoiselle Ysanne l'a confiné aux cuisines, c'est pour lui éviter de paraître en public, bredouilla fra Anjill.

— Les femmes sont d'une perversité redoutable, n'est-ce pas ?

Le sang de fra Anjill se glaça, une rigole de sueur froide serpenta le long de sa colonne vertébrale.

— Mais nous parlerons une autre fois des dangers de la féminité, continua Su-pra Ging. Nous avons mieux à faire. Prévenez le chef d'escadre des Reskwins, l'officier du Jahad et tous les Ulmans du groupe. Réunion dans dix minutes dans la salle des terminaux. Surtout, recommandez-leur d'être discrets. Inutile d'alerter les passagers.

— Bien, Votre Grâce.

La voix de fra Anjill n'était plus qu'une brise craintive.

— J'oubliais, fra Anjill…

— Oui ?

— Je vous félicite pour votre ouvrage. Un ouvrage que vous avez su mener avec la discrétion qui vous caractérise dans certaines circonstances ! Croyez bien que je saurai vous récompenser selon vos mérites !

Fra Anjill demeura un instant interdit, se demandant quelle fourberie se dissimulait sous le miel empoisonné de ces paroles.

— Merci, Votre Grâce.

*

La porte de la cabine s'ouvrit, livrant passage à Ysanne. Un rai de lumière, diffusé par une applique murale, transperça son kalphë. Le Vioter constata qu'elle ne portait strictement rien sous son voile extérieur.

— Tu es folle de venir ici !

Les lèvres pulpeuses d'Ysanne s'étirèrent en un pâle sourire.

— Je voulais te parler.

— Tu es sûre que personne ne t'a vue ?

— Ils sont partis se reposer dans leurs chambres.

— Pourquoi cette tenue ?

La jeune femme se rendit subitement compte de la stupidité de son initiative. Son visage se couvrit de confusion.

— Ne sois pas fâché contre moi, murmura-t-elle.

Le Vioter se leva de la banquette et la fixa d'un regard de feu.

— Je te demande pardon, balbutia-t-elle.

Les larmes commencèrent à couler sur ses joues lisses.

— C'est à cause de… du grand connèble Albahir. Il doit venir pour le graoul. Je ne supporte pas l'idée d'être un jour à lui. Je ne sais pas ton nom, je ne sais rien de toi, mais je veux que ce soit toi qui…

Le Vioter ne devinait que trop bien où elle voulait en venir. Elle raffermit sa position, reprit son souffle et leva sur lui un regard plein de hardiesse.

— Je veux que ce soit toi qui prennes ma virginité. Pas cet immonde pourceau. Avec lui, j'aurais l'impression d'être souillée à jamais…

Elle dégrafa les attaches de son kalphë. Le voile s'affaissa sur le sol métallique dans un froissement délicat. Parée de ses seuls cheveux, elle s'avança vers Le Vioter et se colla contre lui. La chaleur du jeune corps d'Ysanne traversa son vêtement de pèlerin, ses petits seins fermes et souples s'écrasèrent sur son torse, son ventre ferme se frotta impatiemment contre le sien, ses jambes s'enroulèrent autour des siennes, son odeur, l'odeur d'une femme enfiévrée de désir, se mêla à la sienne, ses lèvres capturèrent agilement les siennes. Sa bouche avait la saveur acide d'un fruit encore vert. Ses mains s'insinuèrent dans l'échancrure du savë, rampèrent avec intrépidité sur la peau de Rohel, épousèrent les moindres reliefs, les cicatrices.

Incendié, il en appela à toute sa volonté pour la repousser. Elle lui jeta un regard incrédule, presque haineux.

— Pourquoi ? gémit-elle.

— Trop dangereux. Imagine que quelqu'un entre…

— Tu mens !

Bouleversée, elle avait hurlé sans s'en apercevoir. Il la saisit par les bras et les serra fortement pour tenter de la calmer.

— Ne crie pas. Tu risques de donner l'alerte.

Elle ne tint aucun compte de l'avertissement :

— Je sais que ce n'est pas à cause de ça. Tu en aimes une autre. Je sens sa présence en toi. Je ne suis pas assez belle pour toi ?

— Tais-toi, pour l'amour du ciel.

— Et toi lâche-moi. Tu me fais mal.

Il l'attira doucement contre lui. La tête de la jeune femme vint se nicher au creux de son épaule. Il lui caressa les cheveux. Ils demeurèrent un long moment enlacés et silencieux.

— Il faut que tu partes maintenant, murmura Rohel.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

— Presque aussi belle que toi.

Elle rejeta la tête en arrière et fixa Le Vioter. Un léger tremblement agitait ses lèvres luisantes. Elle comprenait maintenant que ce bel inconnu, surgi dans sa morne vie comme un chevalier des légendes elmiriennes, ne serait pas celui qui la consacrerait femme. Elle avait reporté toute sa juvénile ardeur sur ce prince de hasard, qui avait apporté un peu de lumière dans la sombre perspective de sa vie, un peu de chaleur dans son hiver. Il avait refusé son amour, les cendres de la désillusion ternissaient ses grands yeux noirs.

Elle se pencha et ramassa son kalphë. Rohel admira encore son corps aux proportions parfaites, l'arrondi de ses hanches, la finesse de ses chevilles. Il regretta de l'avoir déçue, mais il valait mieux pour elle

et pour lui qu'il mît brutalement fin à ses chimères : dans sa situation, il ne pouvait s'encombrer d'une damoiselle amoureuse.

Elle s'enroula rapidement dans son voile.

— Je suis désolé : je te dois tant, fit Le Vioter avec un sourire contrit.

— Je t'aime, répliqua-t-elle d'un air farouche. J'ai cru que…

— Sois prudente.

Elle refoula une nouvelle montée de larmes, dissimula son visage dans un pan de son voile et sortit.

CHAPITRE VII

Sri Phollion coupa cérémonieusement le graoul et en offrit un morceau au grand connèble Albahir. Tous les membres de la famille avaient pris place autour de la table, fixée au sol par d'invisibles rivets et recouverte d'une nappe planche.

— Merci, Sri Phollion, dit Albahir.

L'exiguïté de la salle à manger l'empêchait de caser entièrement son énorme panse entre la table et son tabouret. Elle empiétait généreusement sur les espaces adjacents attribués à Ysanne et à sa mère.

— L'inconvénient de ces vaisseaux, c'est que les appartements sont étroits ! déclara dame Vronia, évitant tant bien que mal les coups de coude de son encombrant voisin.

— Vous avez raison, approuva le gros homme.

Les parents de sa future femme ne pouvaient qu'avoir raison sur tous les sujets. Ysanne le voyait, avec un dégoût grandissant, bâfrer comme un pourceau. Plus elle l'observait, plus elle s'ancrait dans sa détermination : ce butor apoplectique ne la toucherait jamais. Elle userait de tous les artifices pour ne pas être salie par ses grosses pattes. Au besoin, elle se donnerait la mort.

Albahir engloutit en deux bouchées sa part de gâteau amer. Son visage bouffi exprimait une satisfaction béate : par ce mariage inespéré, il allait enfin intégrer la caste des nobles familles. D'origine modeste, il récoltait les premiers dividendes d'un travail acharné, d'une servilité à toute épreuve, et surtout des multiples services rendus aux relations de Sri Phollion, dont il couvrait les multiples et inavouables trafics. Il devait seulement veiller à ne pas montrer son impatience : la damoiselle lui échauffait les sangs et il lui tardait de la déflorer.

En mère attentive, dame Vronia n'approuvait cette union que du bout des lèvres. Elle devinait que sa fille détestait le grand connèble, ses manières de soudard et ses mains de boucher. Elle avait essayé d'en toucher deux mots à Sri Phollion, mais elle s'était heurtée à un véritable mur. Son intuition lui soufflait que l'entêtement de son mari, borné comme tous les mâles Intègres, risquait d'entraîner sa famille sur la pente du malheur.

Un serviteur s'introduisit dans la pièce.

— Pra Desphett, le commandant de la flotte désire vous parler, maître.

— Lui avez-vous dit que nous mangions le gâteau amer ? maugréa Sri Phollion.

Le serviteur haussa les épaules.

— Je le lui ai dit. Mais il a insisté. Il vous attend dans la coursive.

Un sombre pressentiment envahit Ysanne. Sri Phollion se leva :

— Resservez-vous en attendant mon retour, Albahir.

Le commandant n'était pas seul. À ses côtés, Su-pra, le visage fermé, fixait Sri Phollion avec une froideur inhabituelle. L'officier se tourna vers l'Ultime.

— Je vous laisse le soin d'expliquer la situation.

Su-pra Ging observa un long moment de silence, puis tendit sa main gantée vers les lèvres de Sri Phollion, qui, surpris, déposa un bref baiser sur l'anneau épiscopal.

— Je vais vous demander de mettre de côté la longue amitié qui nous unit, déclara Su-pra Ging en préambule.

Le sang se retira du visage de l'Elmirien.

— Je ne comprends pas.

— Vous hébergez, parmi vos serviteurs, l'homme que nous recherchons.

Sri Phollion s'adossa à la cloison de la coursive pour ne pas défaillir. Le clair-obscur de la coursive parait les traits de l'Ultime d'une aura démoniaque.

— Ce n'est pas le plus grave, poursuivit tranquillement Su-pra Ging. C'est votre propre fille, damoiselle Ysanne, qui a organisé son évasion.

— Impossible !

Comme tous les pères dont on accuse la progéniture, le premier réflexe de Sri Phollion était de réfuter catégoriquement l'accusation. Sans se rendre compte qu'en mettant en doute la parole d'un Ultime il s'exposait à de graves déboires.

— Nous aurons tout le loisir de vous démontrer plus tard le rôle de votre fille en cette affaire. Pour l'instant, je veux seulement vous ordonner de ne pas quitter votre salle à manger. Ni vous, ni aucun membre de votre famille. Mes hommes ont déjà pris possession de vos

appartements et nous devons agir avec la plus extrême prudence. Je vous informerai de la fin des opérations. Pas un mot à quiconque. Surtout, n'éveillez pas les soupçons de votre fille : elle serait capable de tout compromettre. Prétextez que, pour des raisons de sécurité, les passagers ont reçu l'ordre formel de ne pas bouger. Est-ce bien compris ?

Anéanti par les paroles de Su-pra Ging, l'Elmirien, toujours adossé à la cloison, acquiesça d'un mouvement de tête.

— Tout ceci n'est pas facile à accepter, Sri Phollion. Croyez bien que je saurai tenir compte de votre attitude compréhensive au moment de tirer un bilan définitif.

Le commandant ne put s'empêcher d'éprouver de la compassion pour son passager. Su-pra Ging œuvrait pour la plus grande gloire du Chêne Vénérable, mais était-ce une raison pour détruire l'harmonie d'une famille ? L'Ultime aurait très bien pu capturer le fuyard sans mettre en cause la fille de l'Elmirien. L'officier se surprit à penser que l'Église n'était devenue qu'une aveugle machine à broyer les individus. Elle avait renié depuis longtemps l'idéal humaniste et libérateur du grand prophète et fondateur Idr El Phas. Au cours des siècles, les Ulmans s'étaient transformés en prédateurs féroces, en bourreaux perpétuellement outragés. Et l'attitude de Su-pra Ging, dont l'ambition démesurée étouffait toute velléité de sentiment humain, en était la meilleure illustration.

— Ressaisissez-vous, Sri Phollion. C'est dans l'épreuve que l'Église reconnaît les siens.

Épaules basses, l'Intègre se retira : toute noblesse, toute fierté avait déserté ses traits.

— Vous croyez qu'il va encaisser le choc ? demanda le commandant après que Sri Phollion eut disparu par le sas de la coursive.

Su-pra Ging lança un regard méprisant à son vis-à-vis.

— Il saura certainement faire preuve de plus de sang-froid que vous n'en avez eu lors du décollage. Contentez-vous donc de maintenir le cap de votre flotte.

Le commandant ravala sa salive. Ses doigts jouèrent nerveusement sur les épaulettes de son uniforme vert. Si l'occasion se présentait de rendre la monnaie de sa pièce à Su-pra Ging, il ne la raterait pas.

L'Ultime extirpa son transmetteur holographique de sa large manche et composa son code confidentiel.

— Tout le monde est prêt ? demanda-t-il à voix basse.

Les visages de fra Anjill, de l'officier du Jahad et du chef d'escadre des Reskwins apparurent simultanément sur l'écran alvéolaire.

— Nous avons bloqué toutes les issues de la cuisine. Il ne peut plus nous échapper.

— Je récapitule : vous attendez qu'il sorte ; quand il sera sur l'échelle de la coursive inférieure, les deux agents du Jahad postés sur la coursive supérieure lui immobilisent les bras ; les deux autres postés dans la buanderie lui immobilisent les jambes. Puis les Reskwins l'endorment avec leurs dards paralysants. Attention, il ne doit pas s'écouler plus de deux secondes entre l'intervention du Jahad et celle des Reskwins. Au-delà, l'effet de surprise ne jouera plus et il aura le temps d'utiliser la formule. Et alors…

— Et alors ? intervint pra Desphett, qui n'avait rien perdu de la conversation.

Les lèvres de Su-pra Ging blanchirent sous la pression de ses petites dents pointues.

— Et alors, l'espace sera notre tombeau.

— Cette formule ? C'est… le Mentral ?

— Vous n'êtes pas censé être au courant, cracha Su-pra Ging. Et je vous conseille vivement de tenir votre langue.

L'officier réalisait maintenant l'importance capitale de la mission menée par l'Ultime. Le Mentral constituait une priorité absolue pour l'Église. Il en avait souvent discuté avec une de ses relations, en poste permanent au palais d'Orginn : à force de se refuser aux chercheurs – pendant six siècles –, le Mentral avait fini par devenir une légende. Pire, l'objet des pires railleries que les Ulmans s'échangeaient sous la bure. Et la formule, enfin mise au point, avait été dérobée par l'homme qui se trouvait en ce moment même sous ses pieds. Une situation incroyable qui ressemblait, elle aussi, à une mauvaise plaisanterie.

— Communication terminée. À vous de jouer. Contactez-moi quand tout sera terminé.

— Bien, Votre Grâce.

Les alvéoles de l'écran recouvrèrent leur limpidité de cristal.

*

Le Vioter achevait de ranger les ustensiles de cuisine. Il avait pris un repas léger, l'accompagnant d'un peu de vin acidulé réservé, en principe, au repas de fête marquant la fin du pèlerinage. Le silence soudain tombé sur les appartements de Sri Phollion l'alarma. Il suspendit ses gestes et tenta de détecter d'éventuels mouvements ou bruits suspects.

Il ne décela rien qui confirmât son pressentiment. Il secoua la tête et se remit au travail. Peut-être souffrait-il tout simplement de son sentiment de solitude. Pourtant, tout en accomplissant mécaniquement sa tâche, il ne put chasser l'impression qu'une sourde menace planait au-dessus de sa tête. Ce genre d'intuition, de sixième sens, développé

par sa formation de princeps et l'extrême méfiance qui était le lot quotidien des agents du Jahad, lui avait souvent sauvé la vie. Ysanne s'était-elle vengée de sa rebuffade en allant se confesser au commandant de la flotte ? Il l'avait parfois constaté à ses dépens : une femme bafouée pouvait se transformer en adversaire implacable.

Une fois la cuisine remise en ordre, il hésita sur la conduite à tenir. Il ne disposait d'aucune arme. De toutes façons, il ne lui servirait à rien de rester plus longtemps dans l'officine. Il devenait également urgent de quitter les appartements de Sri Phollion, car le vieux cuisinier ne lui inspirait plus confiance. Il décida donc de regagner sa cabine où, au moins, il pourrait s'enfermer à double tour et disposer d'un peu de temps pour envisager une solution de secours. Il sortit précautionneusement de la petite pièce. Il s'engagea dans la coursive déserte et franchit en trois bonds l'espace qui le séparait de l'échelle de montée. Il leva les yeux sur le dalot de dégagement, un trou d'homme découpé dans le plafond et qui permettait d'accéder aux coursives supérieures. Apparemment, la voie était libre.

Il grimpa rapidement les premiers échelons. Ce n'est que lorsque sa tête et ses épaules émergèrent sur la coursive supérieure qu'il comprit qu'il avait foncé tout droit dans un traquenard.

Deux hommes, des agents du Jahad qu'il identifia en une fraction de seconde, se ruèrent sur lui et lui immobilisèrent les bras. Il voulut agiter les jambes pour se dégager, mais deux autres hommes jaillirent de la buanderie contiguë à la cuisine et lui plaquèrent les chevilles contre les barreaux métalliques. Ils avaient bien calculé leur coup : l'étroitesse du dalot l'empêchait de se mouvoir.

Il vit le dard paralysant d'un Reskwin s'abattre sur lui.

— Vite ! hurla un des deux agents qui lui maintenaient les bras.

Coincé entre les deux niveaux, Le Vioter ne voyait pas ce qui se passait au-dessous de lui. Il entendit seulement le froissement caractéristique des ailes d'un autre Reskwin. Ses adversaires n'avaient rien laissé au hasard. La minutie de la manœuvre lui donnait à penser qu'ils le traquaient depuis un bon moment. Ils l'avaient probablement repéré sur Elmir et, ayant eu vent de ses projets, avaient tranquillement attendu qu'il se fût embarqué à bord du vaisseau amiral, un endroit idéal pour tendre un piège. Il eut une brève pensée pour Ysanne. Quelle part avait-elle prise à la préparation de l'opération ?

Le dard dansait devant ses yeux piquetés par les gouttes de sueur acide qui perlaient sur son front. Un autre visage lui emplit l'esprit. Saphyr d'Antiter.

La race des Garloups, issue des insondables trous noirs, ignorait totalement la notion de pitié. À l'idée de l'abominable traitement qu'ils réservaient à leur prisonnière s'il échouait dans sa mission, son

cœur se serra, un accès de révolte l'anima, il tenta de se dégager à furieux coups de tête et de pied.

— Remuez-vous, nom de Dieu ! On a de plus en plus de mal à le maîtriser !

Le dard l'effleura : l'aiguillon cherchait un endroit favorable pour libérer son produit paralysant. Le Mentral, comme s'il avait décidé de voler au secours de son hôte, émergea brusquement des limbes de son cerveau. Le Vioter ressentit toute sa puissance latente. Les sons combinés – c'étaient la précision et la fréquence vibratoire de cette combinaison qui avaient longtemps tenu en échec les chercheurs du Chêne Vénérable – attendaient impatiemment de franchir l'ultime barrage de sa bouche pour libérer leur force dévastatrice.

L'aiguillon s'enfonça d'un coup sec sous sa mâchoire. La mort dans l'âme, Le Vioter desserra les lèvres. Il devait à tout prix éviter que le Mentral ne retombe dans les mains de l'Église. En prononçant la formule, Rohel condamnait probablement les milliers de pèlerins entassés dans les cales des vaisseaux. Mais, en la dispersant à jamais dans le vide spatial, il épargnerait probablement des milliards d'autres vies.

Le venin paralysant du Reskwin se répandit dans son cou. Les premières syllabes du Mentral forcèrent le passage de ses dents. À cet instant, il crut entendre une supplique poignante, d'une tristesse infinie. La féelle Saphyr d'Antiter avait pressenti que là-bas, à des milliards d'années-lumière de sa prison de Déviel, Rohel était en perdition. Juste avant de perdre connaissance, il perçut le gigantesque tremblement qui secouait le navire amiral.

*

La table s'arracha du plancher et renversa les convives. Une longue écharde, effilée comme un poinçon, se ficha dans la gorge de dame Vronia, ouvrant une entaille béante par laquelle jaillit un geyser de sang.

— Une tempête ! Idr El Phas nous protège ! gémit le grand connèble Albahir, à quatre pattes, empêtré dans la nappe.

Les parois métalliques vibraient de manière inquiétante. De grosses secousses jetaient le navire d'un côté sur l'autre, tandis que des chocs sourds ébranlaient la coque.

Ysanne se retrouva coincée sous un amoncellement d'assiettes et de verres brisés. Le corps criblé d'éclats de cristal et de porcelaine, elle s'agrippa au seul pied de la table encore rivé au plancher. La tête d'un serviteur projeté contre un pilier éclata comme un fruit mûr. Il s'effondra sur Sri Phollion qui, les cheveux empoissés de débris de cervelle, tenta maladroitement de se dégager.

Un râle d'agonie montait de la gorge ouverte de dame Vronia.

— Dame Vronia est blessée ! hurla Sri Phollion.

Parvenant enfin à se défaire du savë ensanglanté du serviteur, Sri Phollion rampa en direction de sa femme. Une nouvelle secousse, d'une forte amplitude, le projeta sur le grand connèble.

— Par notre saint Prophète, remuez-vous, Albahir ! gronda Sri Phollion.

— Je fais ce que je peux, couina le gros homme, que la frayeur rendait à la fois veule et gauche.

Ysanne crut que le navire allait se disloquer. Les coups de boutoir le ballottaient comme une vulgaire coque de noix sur une mer démontée. Pourtant elle restait sereine devant l'imminence de la catastrophe. Son père n'avait pas prononcé une seule parole depuis qu'il était revenu de son entrevue avec le commandant, mais elle avait compris, à son humeur sombre et aux regards noirs qu'il n'avait pas pu s'empêcher de lui jeter, que tout avait été découvert. Elle était consciente que Sri Phollion, au nom des grands principes Intègres, ne ferait preuve d'aucune mansuétude à son égard. Elle ne regrettait qu'une seule chose : que son prince n'ait pas réussi à échapper à la meute de ses poursuivants. En particulier à cet Ultime, Su-pra Ging, dont elle était désormais convaincue qu'il l'avait manœuvrée depuis le début.

La tempête stellaire qui menaçait le vaisseau était une promesse de délivrance. Ils allaient tous, son père, sa mère, le grand connèble Albahir, Su-pra Ging et les autres, s'abîmer en même temps qu'elle dans l'espace. Et comme elle, ils seraient à jamais recouverts du linceul de l'oubli.

CHAPITRE VIII

— Ranimez-le, fra Jehul. Le navire n'en a plus pour longtemps.

La main gauche crispée sur l'anneau d'ouverture du sas, le commandant tenait tant bien que mal debout. L'Ulman médecin, rivé à la paroi par son harnais de sécurité, appuya sur le champignon de la seringue à ondes quantiques.

La flotte se trouvait maintenant au cœur de l'orage stellaire, au cœur du flot des grands météorites qui voguaient sur les puissants courants magnétiques. Deux vaisseaux s'étaient disloqués, leurs moteurs s'étaient désintégrés en de somptueuses corolles lumineuses. Le souffle de la déflagration avait failli entraîner la perte d'un troisième. Les transmetteurs holographiques, saturés d'électricité statique, ne fonctionnaient plus.

— Alors, fra Jehul ?

— Ça n'a pas suffi.

— Envoyez une autre secousse.

— Je risque de le tuer.

— C'est un ordre.

L'Ulman médecin obtempéra. Un bref soubresaut agita le corps inerte de son patient.

— Le venin paralysant des Reskwins est puissant. Il est toujours inconscient…

— Essayez encore.

— Je ne voudrais pas qu'il…

— Essayez, triple idiot ! Si vous ne le faites pas, aucun de nous n'en réchappera.

Fra Jehul haussa les épaules. Une sueur abondante perlait sur son visage bouffi et sur son crâne rasé. De larges auréoles sombres souillaient sa bure verte. Il appuya de nouveau sur le champignon de

la seringue. Les ondes quantiques, de plus en plus sèches, percutèrent les tempes de l'homme allongé.

Le Vioter ouvrit les yeux. Pra Desphett lâcha immédiatement l'anneau du sas, écarta sans ménagement l'Ulman médecin, s'agrippa au bastingage branlant et, se maintenant tant bien que mal en équilibre, s'agenouilla à côté de lui :

— Vous m'entendez ?

Le Vioter cligna des paupières. Le venin du Reskwin avait miné le rempart protecteur érigé par la potion de Larhma Mâthi : une brûlure sourde parcourait ses veines. Le poison du Jahad exploitait le moindre relâchement, la moindre faiblesse passagère, pour renforcer sa propre emprise.

— Je suis pra Desphett, Ulman commandant de cette flotte. Je sais que vous êtes un ex-agent du Jahad recherché pour avoir dérobé le Mentral. Je vous ai soustrait aux hommes de l'Ultime Su-pra Ging. La première secousse a entièrement détruit les coursives des appartements de la famille Phollion et tué les agents du Jahad et les Reskwins qui tentaient de vous capturer. À la faveur de la panique, j'ai pu vous traîner jusqu'ici en passant par des boyaux d'aération.

Rohel Le Vioter émergea de sa léthargie et se releva sur un coude. La carlingue du navire amiral grinçait comme un tas de ferraille giflée par un vent de sable.

— Pourquoi ?

— Vous êtes notre seul espoir. Si vous avez déclenché cette tempête stellaire avec le Mentral, vous pouvez peut-être l'arrêter.

— Comment ?

— Par le Mentral. D'après ce que je sais, la formule bouleverse les écosystèmes. Ce qui est vrai dans un sens l'est peut-être dans l'autre. Seul le Mentral est apte à défaire ce qu'il a provoqué. C'est notre dernière chance.

— Risqué, objecta Rohel. Personne ne peut prédire de façon exacte les effets de la formule.

— Je vous le répète : c'est notre seule chance. Deux de mes vaisseaux ont déjà explosé. Et les autres doivent être dans un sale état.

Les yeux du médecin, effaré par ce qu'il entendait, saillaient de leurs orbites.

— Voici ce que je vous propose, poursuivit le commandant. Vous passez un scaphandre autonome et vous tentez une sortie dans l'espace, sans corde de survie, pour que vous puissiez dériver sur les courants. Lorsque vous vous serez suffisamment éloigné du navire amiral, vous utilisez le Mentral. Le prononcer ici équivaudrait à un suicide.

Le Vioter fixa le responsable de la flotte.

— Mon intérêt dans l'affaire ?

— Si vous réussissez, je vous fais récupérer par un autre vaisseau. Vous bénéficierez ainsi d'un sursis pour préparer votre fuite sur Racinn.

— Vous êtes un membre du clergé. Qu'est-ce qui prouve que…

Le morceau de bastingage fût emporté par une brutale embardée. Pra Desphett perdit l'équilibre et roula en direction d'un large dalot d'aération. Le Vioter se raccrocha *in extremis* à un pan déchiré de la paroi. L'Ulman médecin, dont les courroies du harnais s'effilochaient dangereusement, gesticulait comme un pantin aux fils entremêlés. Le commandant heurta violemment l'arête tranchante d'un coffrage. Un flux de sang jaillit de son nez fracassé. Grimaçant de douleur, il eut le réflexe de passer les bras autour de la borne métallique et parvint à enrayer sa glissade.

— J'ai besoin de vous et vous avez besoin de moi ! hurla-t-il en crachant le sang. Le marché est équitable. Tout ce qui m'importe, c'est de sauver la flotte et la vie de mes passagers. Le scaphandre est prêt. J'ai coupé le cordon de survie. Si la tempête s'apaise, vous dériverez légèrement jusqu'à ce qu'un vaisseau se déroute pour vous reprendre.

— Les communications sont-elles en état ? s'enquit Le Vioter, cramponné à la cloison éventrée.

Le commandant marqua un temps de silence. Le sang lui dégoulinait sur les lèvres, sur le menton, se répandait en fleurs pourpres sur le haut de son uniforme.

— Les courants magnétiques empêchent la transmission holographique.

— Comment comptez-vous prévenir les autres vaisseaux ?

— J'espère que les communications se rétabliront avec la fin de la tempête. Alors ?

Le Vioter se demanda quel motif réel sous-tendait cette proposition. Pra Desphett agissait-il, en ce moment, en tant que compagnon de la grande Fraternité de l'Espace (à laquelle chaque pilote, quelle que fût son origine, était censé adhérer) ou en tant que suppôt du Chêne Vénérable ? Dans un cas comme dans l'autre, il ferait tout pour récupérer le naufragé. Et en admettant que sa suggestion dissimulât une arrière-pensée, les représentants de l'Église, échaudés par un premier échec cuisant, attendraient probablement d'être arrivés à bon port pour prendre une nouvelle initiative.

— J'accepte, déclara Le Vioter.

La chance était infime, mais il fallait la courir. Il gagnerait au moins quelques précieuses minutes de survie.

— Nous profiterons de la première accalmie pour vous passer le scaphandre.

Pra Desphett et l'Ulman médecin, plus mort que vif, aidèrent Le Vioter à se glisser dans l'antique combinaison de spunstène usée

jusqu'à la trame.

— Vous disposez d'environ vingt minutes sidérales d'autonomie, précisa le commandant.

Alors que les courants stellaires semblaient épargner momentanément le navire, un épouvantable crissement résonna tout à coup sur un côté de la coque.

— Qu'est-ce que c'est ? bêla l'Ulman médecin.

— Les météorites. Elles sont attirées par notre champ de gravitation. Les boucliers désintégrants perdent de leur puissance. La coque en spunstène résiste pour l'instant aux éclats poussiéreux. Mais si un seul fragment de la taille d'un dé parvient à passer…

Pra Desphett referma soigneusement le hublot du casque. Une bulle de silence environna Le Vioter, désormais coupé de tout. Les fils du micro intérieur, saturé d'électricité statique, avaient fondu sous leurs gaines.

D'un geste de la main, il signala au commandant qu'il était prêt. Pra Desphett hocha la tête et tira sur l'anneau d'ouverture du sas. Les deux pans de la trappe ovale coulissèrent de chaque côté de la cloison et s'ouvrirent sur un sombre et long couloir.

Le scaphandre était si lourd que le moindre pas représentait un effort colossal. Luttant pour ne pas tomber, Le Vioter avança avec une lenteur exaspérante dans la coursive de dégagement. La trappe se referma sur lui, tandis que cinq mètres plus loin la bonde de sortie, une sorte d'énorme bouchon capitonné, commençait à basculer vers son étui d'escamotage. Au travers du hublot, Rohel distingua la face grêlée de cratères d'un météorite géant qui rôdait à moins de cent mètres du flanc rebondi du navire.

La trappe était à peine refermée que l'Ultime Su-pra Ging fit son entrée dans l'antisas. Une longue balafre sanguinolente barrait le sommet de son crâne rasé. Une manche de sa chasuble verte et l'un de ses gants avaient été arrachés. Tout en continuant de s'essuyer la bouche et le menton avec un bout de tissu, le commandant le considéra d'un air sombre.

— Je n'aime pas du tout ce que vous m'obligez à faire.

— Vos états d'âme m'importent peu, répliqua l'Ultime. Cette solution est la seule qui puisse sauvegarder à la fois ma mission et votre flotte. Nos intérêts sont liés.

— Peut-être. Mais, depuis que je vous connais, je passe mon temps à bafouer les règles déontologiques de l'espace, grommela pra Desphett.

— Il faut parfois savoir prendre des décisions contraires à ses principes, riposta l'Ultime d'un ton sentencieux.

— Rien ne nous prouve que ça va réussir.

— Rien ne nous prouve le contraire. C'était notre seule chance, et vous le savez bien.

Le navire fût agité d'un long soubresaut. Le nouveau concert de craquements et grincements ne présageait rien de bon.

— On dirait que ça va reprendre, gémit l'Ulman médecin qui, mal arrimé à la cloison, ressemblait à un insecte englué sur une toile d'araignée.

— Cessez donc de vous plaindre, fra Jehul, soupira pra Desphett. Et changez de harnais. Le vôtre est hors d'usage. D'ailleurs, la seule chose qui nous reste à faire est de nous attacher et d'attendre.

— J'espère que le second du vaisseau qui se déroutera pour reprendre Le Vioter se montrera à la hauteur, murmura Su-pra Ging.

— Il le sera si j'ai la possibilité de le prévenir. Et si le Mentral peut inverser le cours des choses.

Le commandant ouvrit la porte d'une niche plafonnière d'où il sortit trois harnais de sécurité qu'il distribua à ses deux compagnons.

Tout en fixant les courroies sous ses aisselles, Su-pra Ging évaluait mentalement ses chances de retourner la situation. Les Reskwins s'étaient montrés trop lents et avaient sérieusement compliqué les choses. Le fuyard avait eu le temps de prononcer une partie du Mentral, les hommes et les mutants qui avaient participé à la tentative de capture étaient morts et donc ne pouvaient plus témoigner. Et maintenant, si la formule, qui avait mystérieusement épargné son possesseur, parvenait à arrêter cette tempête, Le Vioter se tiendrait sur ses gardes. Inutile de compter sur un nouvel effet de surprise.

L'Ultime avait échafaudé un nouveau plan qui comportait à son goût un pourcentage trop élevé d'incertitudes. Il fallait endormir la vigilance de l'ex-agent du Jahad, lui lâcher un peu de lest, lui ouvrir discrètement certaines portes et le contrôler à distance. Et pour cela, le rôle du second qui recueillerait le naufragé s'avérerait capital.

Plus le temps passait, plus une hypothèse s'ancrait dans l'esprit de Su-pra Ging. Le Vioter n'était probablement pas un élément isolé, un vulgaire aventurier mû par le seul appât du gain, comme il l'avait supposé dans un premier temps, mais un mercenaire agissant pour le compte d'une organisation ramifiée et parfaitement renseignée.

L'Ultime ne laisserait pas le commandant pra Desphett, un homme en qui il n'avait plus confiance, transmettre ses ordres. Il s'en chargerait lui-même.

*

Un courant magnétique happa Le Vioter et le projeta contre le grand météorite. Engoncé dans sa lourde combinaison, il eut l'impression d'être un insecte soufflé contre un mur par une rafale de

vent. Il s'écrasa, bras et jambes écartés, sur la croûte rugueuse de la sphère. Le choc souleva un nuage de particules qui restèrent en suspension autour de lui. À demi étourdi, il pencha la tête et inspecta son scaphandre. Il ne décela aucune fissure sur le spunstène. Le plastron n'avait pas souffert du choc.

Il se retourna, poussa un juron.

Le navire amiral, gîtant d'un côté sur l'autre, était à son tour propulsé par le courant et avançait sur lui à grande vitesse. La bonde de sortie n'avait pas eu le temps de se refermer. Un éclat de roche l'avait arrachée de ses gonds. Elle flottait à une vingtaine de pas au-dessus du pont supérieur, prise dans l'entrecroisement de deux flux magnétiques. Le grand vaisseau gagnait de la vitesse et fonçait aveuglément en sa direction. Son bouclier protecteur désintégrait les aérolithes traversant sa route et fendait une véritable pluie d'éclats étincelants.

Le Vioter allait être pulvérisé par les ondes désintégrantes du bouclier.

Bombardé par une pluie de poussières, le météorite commençait à se disloquer. Des lézardes couraient sur sa croûte noire et ouvraient de longues failles. Prisonnier du courant, le navire amiral poursuivait sa lancinante progression. Des zébrures orangées parsemaient le halo bleuté du bouclier déployé autour de sa coque. Sa proximité interdisait pour l'instant au naufragé de prononcer la formule.

Le météorite se désagrégeait de plus en plus. Des pans entiers de son écorce se détachaient et fusaient brusquement dans le vide. Le Vioter rampa vers une large bande de roche qui, située à trois mètres de lui, commençait à se fissurer. En se détachant, elle l'entraînerait peut-être sur un autre courant, loin de la flotte. Le spunstène érodé n'était plus à même de filtrer la chaleur du bouclier du navire amiral, et le scaphandre se transformait rapidement en bouilloire.

La roche se décrocha avant qu'il n'ait eu le temps de l'atteindre. L'arête effilée frôla sa tête. En un ultime réflexe, il lança le bras et parvint à l'agripper. Elle s'effrita légèrement sous la pression de ses doigts, mais il ne lâcha pas sa prise. Le fragment s'éleva à une vitesse telle qu'il crut que son épaule, mise au supplice par la brutale accélération, allait céder. Il s'éloigna rapidement de la zone dangereuse.

Quelques secondes plus tard, le bouclier du navire amiral heurta de plein fouet le reste du météorite. Un déluge de feu embrasa l'espace et projeta les poussières à plusieurs kilomètres à la ronde. Toujours porté par le courant, le vaisseau franchit sans dommage le nuage et poursuivit sa course folle.

Le Vioter dériva un long moment en direction d'un essaim d'astéroïdes qui tourbillonnaient autour d'un noyau entièrement noir

et compact. Le fragment de météorite se désagrégea et l'abandonna à son sort. Instantanément aspiré, Rohel se mit à tournoyer. Lentement dans un premier temps. Mais, lorsqu'il s'enfonça en compagnie des aérolithes dans le cœur resserré de la spirale, la vitesse de rotation devint hallucinante. Il observa le noyau, qui n'était pas constitué d'une masse opaque comme il l'avait d'abord cru. C'était plutôt une obscure faille, quelque chose qui ressemblait à une sombre bouche de l'espace. Aucune lueur, aucune étoile, aucune trace de vie ne troublaient sa noirceur absolue.

Le Vioter comprit alors qu'il se trouvait devant une porte ouverte sur l'au-delà. Cet au-delà terrifiant dans lequel n'osaient pas encore s'aventurer les races peuplant l'univers. Ce même au-delà d'où avaient surgi les Garloups deux siècles plus tôt. On appelait ces phénomènes des trous noirs, par l'un de ces amalgames dont sont coutumiers les navigants, mais il n'y avait, au centre de la spirale, aucune matière, aucune étoile effondrée sur elle-même.

Un brouillon de compréhension se forma alors dans l'esprit de Rohel : le Cartel des Garloups, installé dans la Seizième Voie Galactica, n'était peut-être qu'une avant-garde isolée, un groupe d'éclaireurs pour le moment coupés de leur monde d'origine. Ils s'étaient engouffrés par hasard dans un de ces « trous noirs » et étaient accidentellement arrivés dans cet univers. S'ils insistaient tant pour disposer du Mentral, c'est qu'ils avaient impérativement besoin de la formule pour créer à volonté des brèches, des passages. Cela n'expliquait pas comment le Cartel avait eu vent de ce qui se tramait dans le laboratoire du Chêne Vénérable, ni comment il avait été instruit des extraordinaires possibilités du Mentral, mais, à défaut, cette hypothèse éclairait Le Vioter sur sa stratégie de conquête, qui ne se bornerait certainement pas à l'invasion de la Seizième Voie Galactica. L'ironie avait voulu que ce fût à travers lui, l'un des deux seuls survivants du peuple de la Genèse, que se jouât le sort des milliards d'êtres peuplant les mondes recensés.

À force de tourner, il se sentit envahi d'un dangereux engourdissement. Il se secoua : il aurait tout le temps de réfléchir ultérieurement à la manière de résoudre son dilemme. Pour l'instant, il avait mieux à faire. Il se rapprochait dangereusement de l'œil maléfique du trou noir.

Déjà, certains astéroïdes, attirés, quittaient leur orbite hélicoïdale et tombaient en chute libre dans le gouffre sans fond. Une petite lumière rouge clignota à l'intérieur du casque. Le Vioter jeta un rapide coup d'œil sur la jauge d'oxygène placée sur le bord du hublot : elle atteignait le trait jaune de la cote d'alerte. La chaleur du bouclier avait pénétré dans les petites bonbonnes insérées dans la doublure dorsale de sa combinaison et brûlé une importante quantité d'oxygène.

La périphérie du trou noir était agitée de convulsions saccadées, comme une bouche hideuse, affamée, prête à mordre. Alors, tandis que le tourbillon l'entraînait de plus en plus vite vers l'incision du vide, Rohel prononça le Mentral.

*

— Idr El Phas nous a entendus ! s'exclama le commandant. On dirait que ça se calme.

Un grand silence, le silence habituel de l'espace, était de nouveau tombé sur le vaisseau, désormais stabilisé.

Pra Desphett se débarrassa aussi rapidement qu'il le put de son harnais, franchit les coursives éventrées en quelques bonds, se précipita dans la cabine de pilotage et se colla contre la large baie concave dont le verre dépoli extérieur était zébré de rayures alarmantes.

Les météorites se dispersaient lentement dans la plaine céleste. Le commandant examina le tableau de bord : les instruments de navigation avaient souffert, en particulier le système de guidage automatique et le train des boucliers de pénétration atmosphérique.

Su-pra Ging et l'Ulman médecin le rejoignirent quelques instants plus tard.

— Il a réussi, déclara le commandant.

— Vous voulez dire que le Mentral a réussi, corrigea l'Ultime.

— Si vous voulez. En tout cas, il était moins une. La première couche de la baie a bien failli lâcher.

— L'état du navire ?

— Pas brillant. Mais on devrait pouvoir atteindre Racinn. Pour les autres vaisseaux, je ne sais pas. Je dois consulter les seconds.

— Qu'est-ce que vous attendez pour entrer en communication avec eux ? fit Su-pra Ging d'un ton incisif. N'oubliez pas que l'un d'eux doit se dérouter pour aller récupérer le naufragé. Il faut lui donner les coordonnées spatiales.

Pra Desphett se pencha sur son transmetteur holographique et composa le code de la flotte. Mais il ne récolta qu'un silence obstiné.

— Toujours coupé, grommela-t-il. Fra Jehul, vous feriez mieux d'aller aider l'équipage : on doit avoir besoin de vos services, en bas. Dites au quartier-maître fra Hollum, s'il est encore vivant, de faire une inspection complète du navire et, ensuite, de me présenter le rapport.

— Vous ne voulez pas que je soigne d'abord votre nez ?

— Au diable mon nez ! s'emporta le commandant. Foutez-moi le camp immédiatement.

L'Ulman médecin s'inclina et sortit. Le regard agacé de Su-pra Ging se cadenassa sur le transmetteur muet.

— Essayez encore, commandant.

L'officier haussa les épaules.

— Inutile. Le transmetteur est ouvert. Dès que la communication sera rétablie, mes seconds se manifesteront. Ce qui m'inquiète, c'est…

D'un geste impatient, l'Ultime l'invita à poursuivre.

— La réserve d'oxygène du naufragé. Je ne suis pas certain qu'elle soit suffisante…

Une moue de dépit se dessina sur les lèvres pincées de Su-pra Ging. La balafre qui sillonnait son crâne luisant, sa chasuble déchirée et tachée, son bras et sa main nue l'apparentaient vaguement à un évadé d'une planète bagne.

— Allons nous-mêmes le chercher.

— Impossible : ce navire programme en permanence son trajet stellaire. En aucun cas il ne peut être volontairement dérouté. Les ordinateurs auxiliaires sont d'ores et déjà en train de calculer un nouveau cap. Nous pouvons tout au plus nous arrêter pour attendre un vaisseau à la traîne. Si par malheur je débranchais les ordinateurs de bord, nous serions bel et bien définitivement perdus dans l'espace.

L'Ultime expédia un coup de poing rageur sur la paroi de la cabine.

— Si ce fichu transmetteur ne se déclenche pas dans les secondes qui suivent, ajouta pra Desphett, nous risquons fort de retrouver un cadavre.

CHAPITRE IX

Le Vioter refoula sa panique et tenta de ralentir son métabolisme. Le compteur indiquait qu'il ne restait pratiquement plus d'oxygène. La flotte de l'Église n'était plus qu'un chapelet de minuscules points gris, dérivant en direction du système de Racinn.

Avant de se refermer, le trou noir avait craché, dans un ultime défi, un éblouissant éclair bleuté. La lumière semblait s'être incrustée sur les aérolithes qui formaient à présent une étrange forêt minérale, suspendue et figée.

L'espace ayant recouvré sa sérénité, Le Vioter avait guetté, avec une angoisse grandissante, le déroutage du vaisseau chargé de le secourir. Mais la tempête magnétique avait probablement endommagé le système de liaison holographique.

Même si l'un des seconds rebroussait chemin, conformément à la promesse du commandant, il ne pourrait le faire qu'en pilotage manuel, et vu la distance qui séparait maintenant le naufragé de la flotte, il y avait toutes les chances pour que son reliquat d'oxygène s'avérât insuffisant. Déjà, sa respiration se faisait difficile. Ses poumons douloureux et sa peau tiraillée réclamaient impérieusement de l'air. Il ouvrait la bouche comme un poisson hors de l'eau et son hublot s'embuait d'une épaisse condensation. Son sang, déjà vicié par le poison, semblait s'épaissir, s'alourdir.

Il flottait entre les aérolithes brillants et immobiles en éprouvant l'atroce sensation de se pétrifier lentement au beau milieu d'un cimetière spatial, de se transformer en pierre tombale. Le moindre de ses gestes lui arrachait un effort inouï. Le témoin rouge d'alerte, allumé en permanence, luisait comme un œil diabolique, rivé sur lui. L'œil de la grande prédatrice. En abaissant son métabolisme, en atteignant l'état cataleptique, il offrirait une ultime chance à la flotte

de le récupérer vivant.

Il se secoua pour lutter contre la fatale tentation de s'abandonner au coma hypnotique qui imprégnait chacune de ses cellules. Il se remémora les conseils de son vieil instructeur d'Antiter lorsque celui-ci lui maintenait la tête sous l'eau pour l'entraîner à augmenter son autonomie respiratoire : faire descendre le souffle dans le bas-ventre, au point dit du « tanden », bloquer l'air inspiré un long moment, contrôler ensuite son débit en le laissant s'écouler très lentement pour contraindre le corps à adopter un mode de fonctionnement proche de l'état cryogénique.

S'appliquant à ne sauter aucune étape, il réitéra l'opération jusqu'à ce qu'un certain apaisement se diffuse dans son ventre, dans sa poitrine, dans ses membres, dans son cerveau. Peu à peu, ses yeux se fermèrent, ses pensées devinrent confuses, élastiques. Il demeura un instant suspendu entre conscience et inconscience, entre rêve et réalité. Il sombra bientôt dans le halo pourpre d'un gigantesque soleil, à l'intérieur duquel il aperçut le visage bouleversé de Saphyr d'Antiter.

*

Des taches lumineuses dansèrent sur le transmetteur holographique de l'officier en second fra Tri-Nuill. La tempête stellaire avait sérieusement chahuté le vaisseau dont il avait la responsabilité, mais il en avait été quitte pour une belle frayeur. Ses passagers étaient tous indemnes. La folle panique qui avait sévi dans la cale où s'entassaient les pèlerins avait eu pour seule conséquence d'occasionner une bagarre générale au moment de la distribution des harnais de sécurité. Quelques contusions, quelques plaies, quelques bosses, vite réparées par le médecin de bord.

Le visage du commandant pra Desphett apparut sur l'écran du transmetteur.

— Fra Tri-Nuill, vous me recevez ?

— Parfaitement. Tout est en ordre à bord.

— Vous attendrez pour me faire un rapport complet. Écoutez-moi attentivement : coupez le champ qui vous relie au système automatique de guidage du navire amiral.

Malgré le respect qu'il devait à son supérieur, le second ne put s'empêcher de bredouiller :

— C'est contraire aux règles de…

— Ne m'interrompez pas ou je vous mets aux arrêts !

La main pouparde de fra Tri-Nuill vint caresser le sommet de son crâne rasé et graisseux, un tic nerveux.

— Une fois que vous aurez coupé le champ, passez en pilotage manuel et faites demi-tour. Il y a un naufragé à récupérer à l'endroit

où a éclaté la tempête, et dont voici les coordonnées spatiales : longitude 1,117 ; latitude 789,001. Faites vite. Nous vous attendons aux coordonnées suivantes : longitude 2,223 ; latitude 791,451. Terminé. Exécution.

— À vos ordres, commandant.

Fra Tri-Nuill maudit intérieurement son supérieur : à peine venait-il de se dégager de cette incompréhensible tempête qu'on lui ordonnait de retourner se jeter dans la gueule du loup. Une gueule pour l'instant refermée mais – vieille superstition de l'espace – susceptible de se rouvrir à tout moment. D'un geste brusque, il tira sur le bas de sa bure verte que son ventre proéminent faisait sans cesse remonter sur ses mollets.

Au moment où, la mort dans l'âme, il actionnait la manette du champ de guidage indépendant, une autre voix, sèche, impersonnelle, grésilla sur le transmetteur.

— Dès que vous aurez secouru le naufragé, veuillez immédiatement m'en informer. Moi seul, fra Tri-Nuill ! Quel que soit son état.

Jetant un bref coup d'œil sur l'écran, le second reconnut l'Ulman qui s'adressait à lui. C'était cet Ultime, une huile du palais épiscopal, qui avait ordonné le décollage du satellite Elmir sans tenir compte de la panne de moteur d'extraction de fra Martix.

Cette décision avait révolté fra Tri-Nuill, de la même manière qu'elle avait révolté chaque second et chaque membre d'équipage de la flotte. Il en voulait également au commandant de s'être laissé manipuler par cet homme qui, tout haut placé qu'il fut, restait un intrus dans le monde fermé de la grande Fraternité de l'Espace. Un intrus qui avait condamné l'un des leurs à affronter, avec la seule aide de ses dix hommes d'équipage, la colère de trois mille Elmiriens privés de leur pèlerinage à l'Arbre Sacré de Racinn.

— Je n'ai pas entendu votre réponse, fra Tri-Nuill.

L'officier en second se fendit d'un long soupir et répondit à mi-voix :

— À vos ordres, Votre Grâce.

— Tout ceci doit demeurer secret. Vous sortirez vous-même dans l'espace pour le récupérer. Pas un mot à vos hommes d'équipage. Inventez n'importe quelle histoire pour justifier ce déroutage et, une fois sur place, consignez-les ! Dès que vous aurez accompli votre sauvetage, appelez-moi. Je vous donnerai les instructions. Bien compris ?

Une boule obstrua la gorge de fra Tri-Nuill. Il avait une sainte horreur de se promener dans le vide sidéral. Il éprouvait les pires difficultés à comprimer sa panse dans les scaphandres de survie, prévus en général pour des hommes de corpulence moyenne.

La voix de Su-pra Ging, qui avait décelé l'hésitation de son interlocuteur, se fit mordante.

— Fra Tri-Nuill ?

— Bien compris, Votre Grâce.

L'image holographique de l'Ultime s'effaça. La mort dans l'âme, fra Tri-Nuill appuya sur la manette et composa sur le tableau de pilotage manuel les coordonnées spatiales fournies par le commandant.

Hurlant de tous ses moteurs autonomes, le vaisseau se glissa précautionneusement entre les aérolithes. Fra Tri-Nuill pilotait maintenant à vue. Il avait déjà revêtu la lourde combinaison de spunstène, hormis le casque. Il avait beau écarquiller les yeux, il ne décelait aucune tache claire à l'horizon, seulement ces énormes et sinistres morceaux de roche dont la couleur subtilement bleutée semblait annoncer le retour imminent d'une catastrophe.

Le second s'épongeait sans arrêt le front, écrasant les lourdes gouttes de sueur qui lui dégringolaient dans les yeux. Il avait consigné ses hommes d'équipage à fond de cale et les avait chargés d'expliquer à la horde des pèlerins la cause fictive de ce déroutage. Version officielle : le navire amiral avait perdu une pièce essentielle de son système de guidage et le commandant avait ordonné à ce vaisseau, le dernier de la flotte, de faire demi-tour pour la retrouver. Les pèlerins, à peine remis de l'épouvantable typhon stellaire, avaleraient-ils la couleuvre ? Rien n'était moins sûr : une nouvelle flambée de panique pouvait déchaîner leur violence. Au cours de voyages chaotiques, fra Tri-Nuill avait souvent vu des agneaux se transformer en fauves sanguinaires. La redoutable folie de l'espace.

La neutralisation du radar de guidage avait entraîné l'interruption des transmissions holographiques. Le sentiment de solitude qui étreignait le second était à la mesure de l'écrasante responsabilité que l'Ultime avait jugé bon de lui coller sur le dos.

Il distingua une forme claire, oblongue, naviguant doucement entre deux aérolithes. Fra Tri-Nuill traça une large courbe pour éviter de heurter les masses rocheuses et s'en approcha en réduisant sa vitesse. Puis il coupa les moteurs autonomes et s'efforça de diriger le vaisseau en dérive pure, une manœuvre assez périlleuse car les passages entre les aérolithes étaient terriblement étroits.

Il se haussa sur la pointe des pieds sans relâcher le manche et posa son regard sur la lunette de vue. La forme claire se précisa. C'était bien celle d'un scaphandre, zébré de longues traces de brûlures.

Fra Tri-Nuill avait déjà repêché des naufragés : des mécaniciens le plus souvent, sortis pour opérer une réparation de fortune et happés par des courants stellaires tellement puissants qu'ils avaient brisé leur cordon de survie. D'habitude, lorsqu'ils apercevaient le vaisseau qui

venait les reprendre, ils faisaient de grands gestes, à la fois pour attirer l'attention du pilote et pour exprimer leur soulagement. En l'occurrence, le mystérieux naufragé restait complètement immobile. De plus, aucun bout de corde n'était visible. Un accès de rage saisit fra Tri-Nuill. Cet Ultime à la tête de croquemort l'avait envoyé repêcher un cadavre.

D'un geste colérique, il déclencha l'ouverture du bouclier stabilisateur puis, d'une démarche pesante, il se rendit dans l'antisas de sortie. Là, il enfila une corde autour de la ceinture annelée de sa combinaison, boucla son casque et tira sur l'anneau de la trappe. Lorsqu'il longea la coursive de dégagement, il eut l'impression de plonger dans un océan de frayeur.

*

Debout, tête baissée, Ysanne faisait face à ses accusateurs. Sri Phollion avait décidé de régler au plus vite le sort de sa fille. Avant même que le corps de son épouse, dame Vronia, qui n'avait pas survécu à sa blessure, ne fût précipité dans le vide, conformément aux us et coutumes de l'espace.

Le regard froid de Su-pra Ging obliquait en permanence vers son transmetteur. Ce tribunal improvisé avait au moins le mérite de tromper l'attente. Cet officier en second, fra Tri-Nuill, dont l'Ultime avait parfaitement décelé la peur au moment de leur communication, se montrerait-il à la hauteur ? Le Vioter avait-il survécu ? Le succès de sa mission et l'avenir du Chêne Vénérable dépendaient désormais de la réponse à cette double interrogation.

Albahir ouvrait de grands yeux ahuris sur celle qui avait failli être sa femme. Il avait cru qu'on lui donnait en pâture une jeune fille soumise, et voilà qu'on la présentait maintenant comme une terroriste. Mais les exactions commises par la damoiselle étaient le cadet de ses soucis. Il voyait surtout l'irréparable perte occasionnée par ce mariage avorté : les portes de la noblesse elmirienne se refermaient à jamais devant lui et ce jeune corps plein de vie échappait définitivement à sa concupiscence.

La voix sévère de Sri Phollion brisa le silence :

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense, Ysanne ?

Elle leva fièrement les yeux sur lui :

— Je n'ai pas l'intention de me défendre, père.

— Vous savez ce que vous risquez ?

Elle ne répondit pas.

Su-pra Ging, qui avait dissimulé son crâne blessé sous une calotte verte, intervint :

— La perspective d'être condamnée aux fours à déchets ne vous

fait pas peur ?

— Moins que la perspective de finir ma vie voilée et cloîtrée.

— Quelle idée a pu vous traverser la tête, Ysanne ? explosa le grand connèble.

Plus Albahir regardait le visage, pourtant couvert d'égratignures, de son ancienne promise, plus son désir d'elle augmentait.

— J'aurais fait n'importe quoi pour ne pas tomber dans vos immondes pattes, Albahir ! répliqua Ysanne.

Sri Phollion, piqué par l'insolence de sa fille, se leva et s'acharna sur elle à coups de poing jusqu'à ce qu'elle s'effondre, le visage en sang, sur le sol métallique.

— Encore une parole de ce genre et je vous étrangle de mes propres mains !

Ysanne essuya d'un revers de main les filets carmin qui lui brouillaient les lèvres et balbutia :

— Tuez-moi. Tuez-moi tout de suite.

— Calmez-vous, Sri Phollion, fit Su-pra Ging avec un mauvais sourire. Il existe des supplices plus subtils qui sauront la rappeler à ses devoirs et…

À cet instant, le visage du commandant se dessina sur l'écran alvéolaire de son transmetteur.

— Fra Tri-Nuill demande à vous parler.

L'Ultime s'éjecta de la couchette qui lui servait de siège et fila en deux bonds vers la porte de la chambre. Avant de sortir, il se retourna et fixa intensément Sri Phollion :

— Je vous laisse le soin de décider vous-même le châtiment réservé à votre fille. J'espère simplement que votre sévérité sera à la mesure de la faute commise.

Il claqua brutalement la porte derrière lui et se hâta en direction de la cabine de pilotage.

*

Fra Tri-Nuill se débarrassa de sa combinaison. Le plus incroyable était que le type qu'il avait remorqué jusqu'au vaisseau respirait encore. Très faiblement certes, mais assez pour montrer à son sauveteur qu'il était bel et bien vivant. Pourtant, lorsque l'officier en second avait vérifié le compteur des bonbonnes d'oxygène du naufragé, il avait constaté qu'elles étaient vides.

— Fra Tri-Nuill !

Ce ponte du palais épiscopal ne lui laissait décidément aucun répit. Il se pencha sur l'œilleton de son transmetteur :

— Oui, Votre Grâce ?

— Eh bien ?

Fra Tri-Nuill marqua un long temps de pause avant de répondre. Après tout, il avait gagné le droit de savourer une petite revanche.

— Eh bien ? répéta l'Ultime, dont le regard d'ordinaire sévère virait maintenant à l'électrique.

— Il est vivant, Votre Grâce.

— En quel état ?

— Je ne saurais vous dire, Votre Grâce. Il est encore inconscient. Ça ressemble à de la catalepsie. On dirait qu'il s'est cryogénisé lui-même. Ce type-là a un sacré entraînement pour se maîtriser de la sorte.

— Où est-il ?

— À mes pieds. Voyez vous-même !

Su-pra Ging tourna la bague du transmetteur pour élargir le champ de vision.

— J'ai appris que vous connaissiez personnellement un trafiquant influent de Racinn, insinua l'Ultime.

Fra Tri-Nuill marqua un long temps d'hésitation avant de répondre.

— Un complanétaire. Mais je le vois très peu…

— Ne vous justifiez pas, fra. Je ne cherche pas, pour l'instant, à vous juger sur vos fréquentations. Je souhaite simplement conclure un marché avec cet homme. Voici mes instructions…

À cet instant, un cri déchira les minces cloisons intérieures du vaisseau.

— Un moment, Votre Grâce. Il se passe…

Fra Tri-Nuill n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un groupe de pèlerins surexcités s'engouffra dans la cabine de pilotage. L'un d'entre eux portait une forme ronde à bout de bras. L'officier en second eut un haut-le-cœur lorsqu'il reconnut la tête énucléée et sanguinolente de l'un de ses hommes d'équipage. La folie de l'espace : les agneaux s'étaient métamorphosés en fauves.

— Fra Tri-Nuill… Répondez-moi, au nom d'Idr El Phas !

La meute des pèlerins se refermait sur le second. Leurs chabaches abaissées dévoilaient leurs trognes terrifiantes, déformées par la haine, la peur et la frénésie meurtrière.

CHAPITRE X

Des hurlements stridents sortirent Le Vioter de son état cataleptique. Il ouvrit les yeux et vit une horde de pèlerins malmener un gros Ulman. Il prit également conscience qu'il se trouvait à l'intérieur d'un vaisseau.

Les pèlerins, houspillés par une vieille femme hystérique et dévoilée, lacéraient à coups de couteau l'uniforme vert de l'Ulman.

— Tuez-le ! hurlait la vieille d'une voix de crécelle. Ce démon veut nous empêcher d'aller sur Racinn.

L'officier fût prestement délesté de son vêtement. La sueur dégoulinait sur sa peau graisseuse. Une lame effilée, luisante, frôlait dangereusement son bas-ventre.

— Coupez-lui les bourses ! Elles ne lui servent à rien de toute façon ! brailla la vieille.

— Vous êtes fous ! bredouilla l'Ulman. Si vous me tuez, vous n'aurez plus de pilote et vous ne pourrez jamais atteindre Racinn.

La tempête avait opéré des ravages, non seulement dans la flotte mais également dans l'esprit des passagers. À force d'osciller entre espoir et abattement, ils avaient fini par briser les amarres qui les reliaient à la raison. Saisis d'une fureur dévastatrice, ils avaient le goût du sang à la gorge et ils ne s'arrêteraient pas tant qu'ils n'auraient pas massacré ceux qu'ils estimaient responsables de leurs malheurs. Lorsqu'ils en auraient fini avec l'équipage, probablement s'accuseraient-ils et s'étriperaient-ils les uns les autres. La peur de l'espace et l'oppression générée par la promiscuité à l'intérieur des vaisseaux se combinaient pour induire ce comportement parfaitement suicidaire. Ils affluaient de toutes parts, s'entassaient vaille que vaille dans l'exiguë cabine de pilotage. Certains brandissaient des trophées dérisoires : une main coupée, un bras sectionné, un cœur sanglant…

Ils piétinaient sans ménagement Le Vioter, se ruaient vers le tableau de pilotage dont ils arrachaient les manettes. Les femmes dansaient en chantant autour de l'Ulman terrorisé, lui picoraient la peau avec des pointes de canifs, de couteaux ou d'instruments de bord. On aurait dit un essaim bruissant d'insectes en train de larder un gros ver rosâtre. Leur sauvagerie semblait ne pas avoir de bornes.

— Égorgez ce pourceau ! brama la vieille en transe.

Ancien agent du Jahad, Le Vioter avait appris à manipuler les groupes saisis par la démence. Pour juguler l'hystérie, il fallait viser la tête et frapper vite, fort. Il se releva tant bien que mal. Son savë à demi calciné partait en lambeaux. Écartant à coups d'épaule les Elmiriens qui lui barraient le chemin, il se fraya un passage jusqu'à la vieille. Les pèlerins, possédés, ne lui prêtèrent aucune attention. Une jeune femme agenouillée, les yeux hors de la tête et un rictus démoniaque aux lèvres, avait saisi le sexe de l'officier en second et le caressait avec la lame recourbée d'un poignard.

— Non ! Pas ça ! beuglait fra Tri-Nuill, immobilisé par une grappe d'hommes pendus à ses basques.

— Arrête de grogner, l'Ulman ! cracha la vieille. T'en as pas besoin.

Ces crétins allaient torturer et assassiner le seul homme capable de les amener à bon port.

Le Vioter plongea sur la jeune femme et lui arracha le poignard des mains. Puis il mit à profit le bref instant de stupeur de la horde pour se placer derrière la vieille, lui saisir les cheveux, lui tirer la tête en arrière et, d'un coup sec, lui trancher la gorge. Une fontaine de sang éclaboussa les pèlerins du premier rang. Un silence de plomb ensevelit la cabine. Le Vioter défia la meute du regard.

— J'en fais autant au premier qui bouge !

Traînant le cadavre de la vieille femme, il s'approcha lentement de fra Tri-Nuill sans cesser de surveiller les émeutiers glacés d'effroi.

— Vous êtes en train de gâcher votre dernière chance de sortir vivants de ce voyage. Le reste de la flotte doit nous attendre quelque part.

Sa voix puissante faisait vibrer les cloisons de la cabine et reculer les pèlerins. Un homme au faciès de brute, aussi large d'épaules que son front était bas, s'avança d'un pas et marmonna :

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Un murmure approbateur ponctua ses paroles.

— Le commandant de la flotte n'aurait jamais demandé à ce vaisseau de se dérouter sans lui communiquer des coordonnées de jonction, rétorqua Rohel. Retournez dans la cale et laissez faire le pilote.

— Tu n'as pas d'ordres à nous donner ! s'entêta l'homme.

L'hydre s'était trouvée une deuxième tête. Le Vioter repoussa le corps exsangue de la vieille. Les autres recommençaient à bruisser comme un champ de céréales agité par une forte houle. L'homme se campa sur ses jambes. Dans son énorme main calleuse brillait la lame effilée d'une machette. À la manière dont le pèlerin la collait le long de sa cuisse, à son regard sournois, à son allure de fauve, Le Vioter sut qu'il avait affaire à un combattant expérimenté. Un défricheur probablement, l'un de ces types qui passaient toute leur vie dans les profondes forêts d'Elmir et qui, le soir venu, organisaient entre eux des joutes mortelles. Un sourire narquois affleurait ses lèvres sèches. Son bras se détendit comme un ressort. Le Vioter, surpris par la soudaineté de l'attaque, eut tout juste le temps d'esquisser un pas de côté. La lame sifflante lacéra son savë et lui érafla le flanc. La machette du pèlerin se mit à danser un ballet endiablé.

Les autres formaient les remparts d'une arène mouvante et improvisée. Rohel s'employa à esquiver la lame du pèlerin, qui profitait de l'avantage que lui conférait la longueur de la machette pour l'acculer peu à peu contre la console de pilotage, le long de la cloison.

Le Vioter trébucha sur une saillie métallique et s'affala de tout son long sur le plancher. Le défricheur fondit sur lui en poussant un feulement sauvage. Au moment où la machette s'abattait sur sa gorge, Rohel roula sur le côté. La lame lui entailla l'épaule. Ignorant la douleur, il regroupa ses jambes, sauta sur ses pieds et, avant que son adversaire n'ait eu le loisir d'armer un second coup d'estoc, lui planta le poignard dans le cœur. Un spasme secoua la poitrine du pèlerin dont la bouche entrouverte libéra un flot carmin. Il bascula sur le dos et s'effondra lourdement sur la console.

Sans se soucier de sa blessure, couvert de sang de la tête aux pieds, Le Vioter s'adressa immédiatement au reste de la troupe, tétanisée :

— Qu'est-ce que vous attendez pour décamper ? L'Ulman pilote doit remettre la cabine en état.

Dégrisés, la tête basse, les émeutiers réendossèrent leurs défroques de pauvres hères, veules et soumis, et sortirent un à un de la cabine.

Le Vioter referma la porte. Le code à ondes quantiques étant hors d'usage, il tira le verrou manuel, puis il déchira une bande du tissu de son savë et le noua grossièrement autour de son épaule.

Fra Tri-Nuill poussa un phénoménal soupir de soulagement. Son ventre rond, ses pectoraux affaissés et ses jambes aussi larges que des troncs d'arbre s'ornaient de multiples mais bénignes balafres. Il se pencha pour examiner les filets de sang qui lui dégouttaient sur les cuisses, se redressa et murmura :

— Je vous dois une fière chandelle ! Ces imbéciles ont bien failli me priver d'une partie très précieuse de moi-même. Ils ont tort de

penser que je ne m'en sers que pour pisser !

Il ajouta avec un pâle sourire :

— Avant d'être un Ulman, je suis d'abord un homme !

*

Su-pra Ging tournait comme un fauve en cage. Depuis la subite interruption de la communication avec le vaisseau dérouté, le transmetteur demeurait obstinément muet.

— Par le saint nom du Prophète, qu'est-ce qui a bien pu se passer là-bas ?

Pra Desphett, assis sur le tabouret escamotable de la cabine de pilotage, haussa les épaules.

— Vous avez entendu comme moi, bougonna-t-il d'un ton las. Une émeute s'est déclenchée à bord. Ça arrive parfois, pendant les voyages mouvementés. Une folie meurtrière s'empare des passagers. La fameuse folie de l'espace… On a même vu des femmes pendre les membres d'un équipage avec leurs propres tripes. Il n'y pas grand-chose à faire contre ça. Sauf, peut-être, tirer dans le tas.

Su-pra Ging se mordit nerveusement les lèvres.

— Ces stupides Elmiriens ! siffla-t-il. Ils vont tout faire rater.

— Je vous rappelle vos propres paroles, Votre Grâce : ces stupides Elmiriens sont également des brebis du Chêne Vénérable, ironisa le commandant avec un petit sourire.

Su-pra Ging le fusilla du regard.

— Et moi, je vous rappelle que j'ai toujours la possibilité d'établir un rapport sur votre propension à l'insubordination.

— En attendant, nous allons être obligés de repartir. Les boucliers stabilisateurs entament sérieusement les réserves de danozaol. Nous risquons de manquer d'énergie pour atteindre Racinn.

L'Ultime se planta devant la baie concave, comme s'il cherchait des yeux le vaisseau perdu dans l'immensité noire. D'un geste de dépit, il retira son calot et le jeta contre le verre dépoli.

— Il faut prendre une décision, reprit pra Desphett. À mon avis, il n'y a plus d'espoir : fra Tri-Nuill, son équipage et le naufragé se sont proprement fait massacrer.

Les mâchoires crispées, le front barré de profonds sillons, Supra Ging se retourna :

— Envoyons un autre vaisseau à son secours, suggéra-t-il d'une voix morne.

— Plus le temps.

Baissant les bras, l'Ultime se rendit aux arguments du commandant. Un voile gris assombrit son visage émacié.

— Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire…

Sans perdre une seconde, le commandant appela ses seconds, dont les visages éberlués s'incrustèrent sur les alvéoles cristallins de l'écran central.

— Rentrez les boucliers stabilisateurs. Nous nous remettons en route.

— Avec joie, commandant !

Ils étaient tous pressés d'en finir avec ce voyage de cauchemar. Dans un chuintement mou, le bouclier stabilisateur du navire amiral réintégra sa gaine située sous la carène. Les moteurs principaux, bénéficiant d'un brusque retour d'énergie, augmentèrent brusquement en volume.

À l'instant où pra Desphett s'apprêtait à appuyer sur le champignon d'extraction motrice, la voix de Su-pra Ging le cloua sur place.

— Attendez ! Là, sur l'écran.

Le commandant suspendit son geste et aperçut la face poupine de fra Tri-Nuill qui apparaissait par intermittence sur le transmetteur.

— Ils sont vivants. Vous me recevez, fra Tri-Nuill ?

Le timbre grasseyant de son second grésilla dans ses minuscules micros tympanaux.

— Je vous reçois… Tout l'équipage… massacrés par les pèlerins… Situation maîtrisée avec l'aide du naufragé… Réparation de fortune… attends les instructions de l'Ultime…

— Plus tard. Rejoignez-nous d'urgence aux coordonnées prévues. Nous ne pouvons plus vous attendre longtemps.

Pra Desphett lança un regard furibond à Su-pra Ging : il n'appréciait pas qu'un intrus, fût-il l'envoyé spécial du Berger Suprême Gahi Balra, soudoyât ses hommes sans l'en avertir.

La jonction du vaisseau s'effectua trois minutes sidérales plus tard. En plaçant son appareil dans le sillage des huit autres rescapés, fra Tri-Nuill éprouvait la sensation rassurante de rentrer au bercail.

— Enfin, soupira-t-il.

Il avait passé un uniforme de rechange trop étroit pour lui. Ses bourrelets torturaient l'étoffe verte.

Les pèlerins ne s'étaient plus manifestés. Avec l'aide du naufragé, un type au physique étrange qui venait probablement d'une autre galaxie –, ils avaient porté les cadavres de la vieille et du défricheur à la trappe d'éjection. Puis ils avaient réparé les instruments de navigation avec des moyens de fortune. Enfin, ils étaient parvenus à rétablir la communication avec le vaisseau amiral.

Le naufragé était parti se reposer et soigner ses blessures. À lui seul, il avait contenu une horde de passagers atteints du mal de l'espace. Il savait se battre à en juger par la conclusion foudroyante de

son duel avec ce grand escogriffe de défricheur. Le tout après un séjour prolongé sans oxygène dans l'espace. Fra Tri-Nuill comprenait mieux à présent pourquoi l'Ultime du palais épiscopal tenait tant à le récupérer.

— Fra Tri-Nuill ?

Quand on parle du loup…

— Oui, Votre Grâce.

— Vous êtes seul ?

— Le naufragé se repose dans sa cabine.

Fra Tri-Nuill, inquiet, observa l'écran de son transmetteur et tenta machinalement d'identifier l'endroit du navire amiral où s'était installé son interlocuteur.

— Ne cherchez donc pas à savoir d'où je vous appelle, fra.

L'officier en second se recula d'un bond, comme si un serpent venimeux venait de se dresser devant lui. Il ravala sa salive et bredouilla :

— Je ne voulais pas…

— Vous n'avez décidément pas la conscience tranquille, fra, le coupa sèchement Su-pra Ging. Mais en l'occurrence, votre relation avec ce trafiquant de Racinn peut nous être utile. Conformément à ce qui était convenu entre nous, je viens vous donner mes instructions.

La voix acérée de cet Ultime de malheur annonçait le retour imminent des ennuis.

CHAPITRE XI

La flotte s'était posée en bon ordre sur l'immense aire de stationnement. Les oriflammes vertes – ou ce qu'il en restait – claquaient aux rafales de l'éternel vent chaud de la planète Racinn. D'innombrables appareils de toutes tailles, venant les uns de planètes proches, les autres de galaxies lointaines, occupaient la surface lisse et noire de l'astroport.

Le Vioter s'engagea sur la passerelle mobile. La luminosité éblouissante de Racinn l'aveugla. Une gangue de chaleur lourde l'enveloppa. Main en éventail au-dessus des yeux, il ouvrit le col du savë que lui avait fourni fra Tri-Nuill, écarta les pans de sa chabache pour se donner un peu d'air, puis se mêla au flot des pèlerins qui se hâtaient de quitter le vaisseau maudit. Ils craignaient visiblement les représailles du Chêne Vénérable, ces braves Elmiriens. N'avaient-ils torturé, massacré et découpé en morceaux une bonne dizaine d'hommes d'Église ?

Le Vioter décida de se laisser porter par le courant humain. Ses poursuivants ne pourraient rien tenter tant qu'il se tiendrait au milieu de cette foule grouillante. Les rangs étaient tellement serrés que la chaleur devint rapidement étouffante. Des personnes âgées s'effondrèrent et sombrèrent définitivement dans les vagues de l'effarant moutonnement.

Un petit soleil rouge vif et cuisant peignait l'horizon d'une lueur mordorée, légèrement nuancée par les pâles rayons d'un second astre solaire, jaune et plus lointain.

Le fleuve humain qui charriait Rohel se jeta bientôt dans un océan houleux : les pèlerins affluaient de toutes parts et submergeaient peu à peu les voies de dégagement de l'astroport. Un véritable raz de marée. Hors de question de se pencher pour ramasser un objet ou de

retourner sur ses pas pour récupérer un proche égaré.

Bras collés le long du corps, transpirant à grosses gouttes, Le Vioter s'abandonna complètement au courant tumultueux. Sa haute taille lui permettait d'apercevoir dans le lointain les premières maisons blanches d'une petite cité : Troncq, la seule véritable agglomération de Racinn. En dehors de Troncq, la planète de l'Arbre Sacré n'était constituée que de plaines arides, désertiques, hantées par de farouches et insaisissables tribus nomades que le Chêne Vénérable avait depuis longtemps renoncé à convertir.

Parés de leurs vêtements cérémoniels, les pèlerins provenaient de tous les horizons. Selon les castes – Intègre, Orhtole, Habate, Shismique – ou selon les mondes, les costumes traditionnels offraient une étonnante variété de tissus et de coupes : amples étoffes brillantes, moirées, sobres cotonnades grises, somptueuses soieries, chabaches aux couleurs vives, calots ronds, chapeaux aux larges bords…

À proximité de la ville, les pèlerins s'engouffraient dans une sorte de goulet naturel délimité par deux hautes barrières rocheuses. L'étranglement du passage entraînait un fort ralentissement. La pression aveugle plaquait impitoyablement sur les parois les malheureux qui ne parvenaient pas à se dégager assez rapidement. Le sol rocailleux était déjà jonché de pèlerins à demi asphyxiés. Leurs contorsions désespérées et leurs râles d'agonie n'enrayaient aucunement la progression de la multitude, qui continuait de les piétiner sans ménagement. Les fidèles du Chêne Vénérable étaient sur le point de toucher les dividendes du pèlerinage et le succès final de leur démarche était désormais la seule chose qui importait. Ils se précipitaient en direction de l'agglomération où se dressait le temple pour toucher sept fois l'Arbre Sacré et être élevé officiellement au rang de Juste. L'atmosphère brûlante s'emplit d'une âcre odeur de sueur, de vomissures et de sang.

Jouant des coudes, Le Vioter réussit à franchir la colline de cadavres qui s'était peu à peu dressée au milieu du goulet. Au-delà, les rangs se faisaient plus clairsemés sur le chemin poussiéreux qui sinuait jusqu'aux premiers quartiers de Troncq. Le long des maisons resserrées, des camelots avaient installé leurs étals sous des bâches blanches.

— Onguents miracles en provenance de la galaxie zaldaïenne ! La seule ambroisie qui guérit toute maladie !

— Un élixir de jouvence, monseigneur ?

Le Vioter observa le jeune garçon qui l'avait apostrophé : un adolescent au teint bistre, à la chevelure brune et bouclée, qui l'entraînait énergiquement vers un comptoir, un grossier assemblage de tréteaux et de planches recouvertes de fioles et de pots.

Le visage lisse du garçon s'ornait d'un large sourire.

— Ne te fatigue pas, dit Rohel. Je n'ai pas l'intention de t'acheter quoi que ce soit.

— Je m'en doutais un peu, répondit l'adolescent dont les grands yeux noirs scrutaient son vis-à-vis avec insolence. Tu n'es pas un vrai pèlerin, n'est-ce pas ?

Ce gamin paraissait roublard. Peut-être un peu trop. Le gros Ulman pilote lui avait recommandé de se méfier des innombrables mouches – enfants indicateurs – du Chêne Vénérable. Il lui avait également donné le nom d'un trafiquant, un certain Lâhutt Le Borgne, membre du Cercle du Bolif Tawa.

— Je cherche simplement un renseignement, reprit Le Vioter d'un ton neutre. Je dois me rendre au Bolif Tawa.

— Tu ne chercherais pas à t'engager dans un vaisseau de contrebande, par hasard ?

Voyant que son interlocuteur gardait un mutisme prudent, le garçon ajouta :

— Je peux t'y conduire si tu veux…

Il s'accroupit et, à voix basse, adressa quelques mots à un tout jeune enfant adossé à l'un des mâts soutenant la bâche.

— Mon petit frère, précisa l'adolescent en se relevant. Il s'occupera des clients pendant mon absence.

Il se faufila dans une étroite et sinueuse venelle. Le Vioter se demanda ce que cachait la sollicitude de son jeune guide.

*

Après avoir vérifié qu'il ne restait plus un passager dans le vaisseau, fra Tri-Nuill programma le retrait automatique de la passerelle et sortit par la trappe de secours. Une fois hors de l'appareil, il dirigea la flèche de sa commande quantique en direction de l'œil de sécurité. La subtile luminosité d'un champ de haute densité environna le vaisseau, désormais inapprochable. Puis l'officier en second se dirigea d'un pas lent vers la haute tour de l'astroport où le commandant avait fixé rendez-vous à tous les membres des équipages.

Il mijotait littéralement dans sa sueur. La fournaise de Racinn n'était certes pas étrangère à cette détestable diaphorèse, mais la responsabilité de sa sensation permanente de nausée incombait principalement aux remords qui le harcelaient.

Une fois parvenu au pied de la tour, un bâtiment effilé et blanc d'une hauteur vertigineuse, il s'arrêta pour reprendre son souffle. Il arrivait probablement en retard, car il avait dû remplir les menues tâches habituellement dévolues à son équipage et au système d'aspiration automatique en panne. Il lui avait fallu notamment nettoyer la cale du sang, des organes et des membres épars de ses

hommes, et, à plusieurs reprises, il s'était précipité aux toilettes pour vomir.

Il pénétra dans le hall d'entrée de la tour. À l'intérieur du bâtiment régnait une agréable fraîcheur. Il croisa quelques pilotes. La plupart d'entre eux étaient des Ulmans, en service sur les flottes extérieures à la galaxie d'Orginn. Il les salua d'un furtif hochement de tête, se rendit au pied des plates-formes mobiles, des plateaux ovales et transparents ceints de rambardes magnétiques, effleura du doigt le symbole holographique du deux cent seizième étage.

Il prit place sur une plate-forme qui s'éleva dans un grésillement discret. Il ressassait des pensées plus sombres que l'espace : l'Ultime du palais épiscopal l'avait obligé à trahir l'homme qui lui avait sauvé la vie. Il ne se pardonnait pas sa faiblesse. Il avait cru comprendre, entre les phrases sibyllines lâchées par Su-pra Ging, que le mystérieux naufragé avait volé quelque chose de très important au Chêne Vénérable. Mais eût-il dérobé le Saint Silice d'Idr El Phas en personne que lui, fra Tri-Nuill, n'avait pas le droit de bafouer ainsi les règles des naviguants. À sa décharge, l'Ultime n'avait pas hésité à brandir la menace d'un procès devant le conseil ecclésiastique pour collusion avec un membre du Cercle des trafiquants de Racinn.

La plate-forme le déposa en douceur sur l'aire circulaire d'étage. Fra Tri-Nuill longea un couloir et gagna la salle de réunion réservée à la flotte d'Orginn. Les hommes d'équipage étaient tous assis sur les gradins d'une immense pièce. Des rais obliques de lumière rouille tombaient des baies disposées à intervalles réguliers sur les murs convexes. Dès qu'il se fût installé, le commandant pra Desphett, debout près d'un pupitre amplificateur, prit la parole :

— Nous n'attendions plus que vous, fra Tri-Nuill.

Les regards convergèrent en direction du nouvel arrivant. Le commandant n'avait pas pour habitude d'être indulgent avec les retardataires.

— Fra Tri-Nuill et son équipe ont subi une attaque des pèlerins, expliqua le commandant. Lui seul a pu en réchapper. Avec les deux vaisseaux abîmés dans la tempête stellaire, ce voyage nous a coûté trente et un hommes. Quant à fra Martix et à ses hommes, restés sur Elmir, nous restons pour l'instant sans nouvelle.

Pra Desphett interrompit d'un geste du bras le murmure désapprobateur qui montait des travées.

— Je recevrai chaque second dans le petit bureau pour faire le point sur l'état des vaisseaux.

Fra Tri-Nuill n'écoutait pas les paroles de son supérieur. En dépit de la climatisation, il continuait d'étouffer à l'intérieur de sa bure étriquée : il avait froidement expédié dans un piège l'homme qui lui avait évité d'être découpé en morceaux.

*

Le garçon se retourna vers Le Vioter et, désignant du doigt une rue particulièrement animée :

— Le quartier du Bolif Tawa. À partir de maintenant, tu as intérêt à te montrer prudent.

Dans cette partie de la ville, située dans une cuvette, la chaleur était torride. L'air embrasait les poumons comme une poix fondue. Immobile, le garçon fixa obstinément Le Vioter.

— Si c'est de l'argent que tu veux, je n'en ai pas…

— Je connais quelqu'un qui cherche du monde. Le capitaine Gulal. Il paye bien. Il prépare un passage sur Illith.

Le Vioter esquissa un petit sourire.

— Et toi, tu touches une commission sur chaque homme rabattu.

L'éventualité d'une prime expliquait peut-être l'empressement du garçon. Son mutisme équivalait à un aveu.

— Je n'ai pas besoin de ton capitaine, continua Rohel. J'ai ce qu'il me faut. Adieu et merci.

L'adolescent s'éclipsa en courant. Avant de disparaître à l'angle d'une ruelle adjacente, il se retourna et cria :

— Si tu as un problème, n'oublie pas : le capitaine Gulal. Dis-lui que tu viens de la part de Guin Le Chai. Guin Le Chai. Bonne chance.

Le Vioter descendit l'artère bordée de boutiques aux enseignes clignotantes. À même les larges trottoirs, une multitude d'hommes et d'enfants exerçaient divers petits métiers. Ils avaient étalé leurs outils de cordonnier, de retoucheur ou de rempailleur sur de vieilles couvertures crasseuses. Les hurlements des marchands ambulants se répercutaient à l'infini sur les parois rocheuses qui délimitaient la cuvette. Quelques véhicules antiques, des automotrices nucléaires, tentaient de se frayer un passage dans la cohue.

Alors que Le Vioter passait devant des vitrines sans tain, il fût hélé par des voix de femmes surgies de nulle part :

— Par ici, bel inconnu. Viens voir toutes les merveilles de dame Frahelande. Entre. Tu ne seras pas déçu. Il y en a pour tous les goûts.

Des bordels.

Derrière les vitrines opaques se pressait probablement une faune de prostituées de toutes origines. Il fallait déjà s'acquitter d'une somme rondelette pour avoir le simple droit de jeter un coup d'œil à l'intérieur de ces cloaques, de véritables pièges à pèlerins.

Au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans le ventre du quartier du Bolif Tawa, Le Vioter perçut un sensible changement d'ambiance. Les rues étriquées étaient de plus en plus sombres. Un silence feutré absorbait les multiples bruits. Les passants filaient furtivement en rasant les murs sales. Une atmosphère menaçante planait sur l'endroit.

Il déboucha sur la place de l'ancien marché, aisément identifiable aux bulles rondes et lumineuses dont les crêtes arrondies saillaient un bon mètre au-dessus du sol. « On la surnomme la place des Bosses », lui avait dit fra Tri-Nuill, qui semblait connaître beaucoup de monde sur Racinn.

Dont ce lieutenant, Lâhutt Le Borgne, un complanétaire du pilote de l'Église, un homme appartenant au tout-puissant Cercle des trafiquants et en qui, selon l'Ulman, on pouvait avoir toute confiance. De plus, sa frégate, vaisseau ultrarapide, faisait régulièrement la navette entre Racinn et Illith. « Ne sois pas trop regardant sur la cargaison », avait conseillé fra Tri-Nuill.

Le Vioter se fichait pas mal de savoir ce que le lieutenant Lâhutt Le Borgne transportait. Tout ce qui lui importait, c'était de gagner au plus vite Illith. Il était parfois pris de violentes nausées. Le poison du Jahad s'accoutumait à la potion de Larhma Mâthi et se rappelait de temps en temps au bon souvenir de son hôte.

« L'escalier de descente se situe à droite de la troisième bulle… »

Le pilote avait-il agi par reconnaissance, comme il l'avait prétendu, ou avait-il été manipulé par la hiérarchie du Chêne Vénérable ? Son regard fuyant et sa nervosité avaient éveillé des soupçons dans l'esprit de Rohel.

Il repéra la bouche ronde, mal dissimulée par un tas de ferraille pourrissante. Au moment où il entamait sa descente, un groupe d'hommes menaçants surgit en contrebas. Il voulut retourner sur ses pas, mais le reste de la bande jaillit de l'ombre et lui coupa toute possibilité de retraite.

— Tu t'es perdu, pèlerin ? éructa un homme balafré, crachant une chique jaunâtre sur les marches.

Il appuya négligemment le canon d'un vibreur sonique sur le bas-ventre de Rohel.

Fra Tri-Nuill lui avait parlé des bandes qui hantaient les bas-fonds de Troncq. Des truands de petite envergure, défoncés au choultami, une poudre végétale hallucinogène, insensibilisante et stimulante. Toujours à l'affût d'un pèlerin à détrousser, ces hommes étaient capables de tuer pour une poignée de gemmes, la monnaie la plus répandue dans cette partie de l'univers.

Le balafré vomit une seconde chique et fixa l'intrus d'un air mauvais.

— Il me semble que je t'ai posé une question, pèlerin…

Le Vioter tenta de les intimider en jetant le nom du membre du Cercle.

— Je veux parler à Lâhutt Le Borgne.

— Qu'est-ce que tu lui veux, au borgne ?

— M'engager sur sa frégate.

Un éclat de rire général ponctua ses paroles.

— T'es candidat au suicide, pèlerin ?

La petite troupe se pressait autour de lui. Il se demanda brièvement si ce n'était pas son petit guide qui les avaient prévenus. Les canons d'autres vibreurs lui labouraient le dos et les flancs. Leurs yeux brillants le dévisageaient fixement, stupidement, comme s'ils tentaient de voir à travers lui. Le choultami leur avait donné le courage – l'inconscience – de s'aventurer sur la place du vieux marché, en principe réservée au seul usage des trafiquants du Cercle.

Contrairement à ce que laissait supposer leur apparence de morts-vivants, ces types avaient des réflexes foudroyants. La poudre neutralisait l'hémisphère cervical gauche, le centre du raisonnement, et éperonnait l'hémisphère droit, celui de l'intuition, de l'instinct. Leur insensibilité à la douleur et la soudaineté de leurs réactions en faisaient des adversaires déroutants, imprévisibles.

— Lâhutt Le Borgne ? marmonna le balafré. Qu'est-ce que tu nous donnes si on t'amène jusqu'à lui ?

— Je n'ai pas d'argent sur moi. Mais lui vous en donnera, répondit Le Vioter.

— J'ai bien envie de vérifier ça, pèlerin. Mais, je te préviens, si tu nous as raconté des bobards, on jouera un long moment avec toi et je ne crois pas que tu aimeras ça.

— Attends, Chet, intervint un des hommes. Ceux du Cercle ne vont pas aimer que…

— Je n'ai pas peur du Cercle ! explosa le balafré. Ceux qui ont la trouille s'en vont, les autres me suivent.

Suivi d'une partie de la bande, il s'enfonça dans les entrailles de la place. Le Vioter, qui sentit la froide caresse du canon d'un vibreur posé sur sa nuque, avait tout misé sur l'homme que lui avait recommandé fra Tri-Nuill. En dépit de ses doutes sur les véritables motivations du gros pilote, Rohel n'avait, de toute façon, pas d'autre choix que celui d'entrer en contact avec le Cercle : en dehors de la flotte de l'Église, seuls les vaisseaux de contrebande décollaient à destination d'Illith. Une fois introduit, il se débrouillerait pour effacer sa piste. Il espéra seulement que fra Tri-Nuill, qu'il y eût ou non un arrangement préalable entre le trafiquant et le Chêne Vénérable, avait autant de crédit qu'il le prétendait auprès de son complanétaire.

CHAPITRE XII

Le sous-sol de l'ancienne place du marché comportait un nombre incroyable de niveaux. Le Vioter avait l'impression d'errer dans le ventre de Racinn.

Le balafré et ses hommes empruntaient sans hésiter une interminable succession d'escaliers en spirale. Plus ils descendaient, plus les marches devenaient humides, glissantes. Une lourde odeur de moisissure empuantissait l'atmosphère. Les bulles-lumière tamisées flottaient çà et là, au gré des imperceptibles souffles d'air. Ils longeaient des alcôves garnies de rideaux, des salles de jeu sombres et enfumées où vociférait une faune braillarde et surexcitée, composée d'humains des deux sexes et de mutants. Des images de combats défilaient sur de grands tableaux holographiques. Les liasses de gemmes circulaient à une vitesse sidérante de main en main sous l'œil impavide d'hommes cuirassés et armés jusqu'aux dents. Derrière des comptoirs rustiques, des filles, vêtues de courtes tuniques transparentes, servaient sans discontinuer des flûtes de vin bleu pétillant ou des plateaux de choultami.

De temps à autre une bagarre éclatait dans un coin. Instantanément, deux clans se formaient. Les vibreurs cryogéniques vomissaient leurs ondes sonores. Il ne servait à rien de se plaquer contre un mur ou derrière une table renversée, car les rayons chercheurs transperçaient la matière inerte et se frayaient un chemin jusqu'aux chairs, aux organes ou aux os. Le jeu consistait à les esquiver le plus habilement et le plus longtemps possible jusqu'à ce que le dernier adversaire s'effondre, paralysé. Les gagnants pouvaient alors trinquer à leur victoire, se gaver de poudre euphorisante et dépouiller leurs victimes, qui se réveillaient dans la cale d'un vaisseau et grossissaient les cargaisons d'esclaves en partance pour les mondes

médians. Le Cercle des trafiquants fournissait les vibreurs cryogéniques, arbitrait les affrontements et prélevait sa part sur le butin des vainqueurs.

Des frémissements d'excitation agitaient les hommes du balafré qui n'avaient qu'une envie : se mêler à ces brèves et périlleuses rixes, à la fois par goût du défi et par nécessité. L'argent gagné leur permettrait de se fournir en choultami.

— On arrive, fit le balafré en désignant une lourde porte de spunstène blindée, située à l'extrémité d'un couloir obscur et nu.

En cet endroit, la fraîcheur humide se transformait en froidure pénétrante. Le balafré, subitement inquiet, nerveux, appuya maladroitement sur le poussoir du mouchard holographique.

La face boursouflée et blanchâtre d'un verriçon, hybride d'homme et de ver géant de la planète Wazenizz, apparut sur un alvéole mural.

— Qu'est-ce que tu veux ?

La voix chuintante du verriçon semblait traverser une motte de glaise humectée.

— Voir Lâhutt Le Borgne. Je lui amène quelqu'un.

Les paupières rosâtres du mutant se refermèrent sur ses petits yeux noirs et ronds, signe chez lui d'intense réflexion.

— Ne bouge pas. Je reviens.

L'alvéole mural recouvra sa limpidité cristalline. L'interminable moment d'attente qui s'ensuivit accentua sensiblement la fébrilité de la bande. Les vibreurs pointés sur Le Vioter tremblaient légèrement. La porte pivota lentement sur ses gonds et s'ouvrit sur une immense esplanade circulaire inondée de lumière.

Une dizaine de verriçons, d'une hauteur de deux mètres cinquante, montaient la garde derrière une invisible barrière magnétique. Leurs têtes étaient directement reliées à leurs longs corps annelés et gélatineux, pourvus de deux membres inférieurs courtauds, massifs, et de trois membres supérieurs translucides. Des gilets noirs et pare-ondes protégeaient leurs fragiles abdomens. Ils inspiraient visiblement une terreur sans nom au balafré et à ses hommes.

— Laissez toutes vos armes ici, chuinta un verriçon.

La barrière magnétique s'effaça et les membres supérieurs des hybrides s'étirèrent jusqu'à venir encercler la bande terrifiée. Les truands se hâtèrent de poser leurs vibreurs dans les écœurants appendices, des esquisses de mains dégageant une forte odeur de chitine.

— Toi, La Balafre, suis-nous avec celui que tu amènes. Les autres attendent ici.

Le verriçon, propulsé par ses courtes pattes arrière et rampant sur les deux tiers de son abdomen, introduisit le balafré et Le Vioter dans

une pièce voûtée. Quelques individus silencieux, assis autour d'une table, étaient plongés dans une partie acharnée de checks, un jeu de stratégie très en vogue dans les galaxies dites de la Troisième Ruée.

— Ce sont eux, lieutenant Le Borgne, dit le mutant.

— Une petite minute, répondit une voix agacée.

Les joueurs déplaçaient rapidement les pièces lumineuses sur un plateau de cristal. Parmi eux il y avait une femme au visage auréolé d'une somptueuse chevelure dorée.

— Messeigneurs, je vous annonce que vous êtes tous morts, s'exclama-t-elle d'une voix rauque.

D'un geste théâtral, elle se saisit d'une pièce rouge et la plaça sur une pyramide située au centre de l'échiquier.

— Merci, messeigneurs, vous me devez chacun cent mille gemmes ! Payables ce soir, à la réunion du Cercle. Ravie d'avoir joué en votre compagnie !

Elle rassembla ses cheveux sur sa nuque et se leva. Ses formes pleines torturaient la soie mauve de sa combinaison. Le Vioter se demanda ce qu'une telle beauté fabriquait dans un endroit pareil. La maîtresse d'un gros bonnet du Cercle, peut-être. Ses yeux turquoise se posèrent sur lui et un sourire énigmatique étira ses lèvres sensuelles. Il se sentit jugé, fouillé, déshabillé par ce regard troublant. Sans cesser de le fixer, elle passa avec une lenteur calculée devant lui, l'effleura de la hanche et sortit, abandonnant dans son sillage les effluves d'un parfum obsédant.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? glapit une voix.

Le balafré se secoua – les occasions de contempler une belle femme étaient rarissimes pour un malfrat de son acabit –, déglutit et bredouilla :

— Voilà, lieutenant Le Borgne. Ce pèlerin nous a raconté qu'il voulait vous voir et que, comme il n'a pas un gemme sur lui, vous seriez prêt à payer la caution que mes hommes et moi avons fixée…

Un rire tonitruant ponctua cette proposition.

— Il a raconté ça, hein ?

Lâhutt Le Borgne, un grand escogriffe brun et squelettique, fit pivoter sa chaise et observa Le Vioter. Il ne possédait qu'un œil mais, contrairement à ce que son surnom laissait supposer, cet œil, globuleux et gris, était unique et placé au milieu de son front. Probablement qu'un peu de sang cyclopéen circulait dans ses veines. Il portait un sobre uniforme noir orné de boutons holographiques.

— Toi, le pèlerin, qu'est-ce qui te fait croire que je vais payer ce minable ?

— Si je ne lui avais pas promis ça, je serais mort à l'heure qu'il est, répondit calmement Le Vioter. Je veux m'engager sur votre frégate. Considérez l'argent que vous lui donnerez comme une avance sur ma

solde.

— Qui t'a dit que je cherche des équipiers ?

La voix de Lâhutt Le Borgne était sèche, affûtée comme une lame.

— Un pilote de la flotte ecclésiastique : un certain fra Tri-Nuill.

À l'évocation de ce nom, le faciès hâve et crispé de son interlocuteur parut se détendre. Il se leva, repoussa sa chaise du pied et s'avança vers le balafré, qui, à en juger par sa pâleur, n'en menait pas large.

— Combien est-ce que tu en demandes ?

— Deux mille gemmes…

— Deux mille ?

Lâhutt Le Borgne se tut et, mains croisées derrière la nuque, sembla se plonger dans une intense réflexion.

— Je viens de fixer une nouvelle caution pour que tu ressortes vivant d'ici, reprit-il soudain. Dix mille gemmes. Tu ne m'en dois donc plus que huit mille.

— Mais je…

— Tu n'es pas affilié au Cercle et tu oses venir jusqu'ici pour m'imposer tes conditions ! Le choultami te tourne la tête… Fiche le camp. Si tu ne m'as pas remboursé dans trois jours, je te fais griller à petit feu, toi et ta bande de comiques !

Le balafré tourna les talons et se précipita vers la sortie. Lâhutt Le Borgne libéra un petit rire grinçant et s'adressa au verriçon :

— Ces imbéciles ne pourront jamais payer. Je vous les laisse : je vous autorise même à récupérer leur peau.

Le verriçon s'inclina :

— Merci, lieutenant.

Pour les hybrides, ces peaux représentaient une véritable aubaine. Sur leur planète d'origine, les verriçons des hautes castes, conscients du dégoût que suscitait leur monstrueuse apparence, dépensaient des fortunes pour se faire greffer des épidermes humains. Le mutant enfouit ses membres inférieurs dans un repli adipeux de son ventre, bascula vers l'avant et s'éloigna dans un fougueux mouvement de reptation.

— Qu'est-ce qu'ils vont leur faire ? demanda Le Vioter.

— En dépit d'un décret universel leur interdisant d'en consommer, les organes humains restent les mets favoris des verriçons, répondit Lâhutt Le Borgne. Ils ouvrent d'abord un trou au niveau de l'estomac, ils aspirent ensuite les organes, ils vident enfin tout le reste et nettoient les peaux, qui valent très cher sur Wazenizz. En dehors de ça, ce sont de charmants compagnons et des gardes hors pair, d'une fidélité à toute épreuve. Mais parlons plutôt de toi. Pourquoi est-ce que tu veux t'engager ?

— Je n'ai pas d'autre moyen de gagner Illith.

— Je vois. Tu es sûrement un hérétique pourchassé par le Chêne Vénérable. Ce sacré Tri-Nuill. Il est Ulman et m'envoie un hérétique. Je me demande toujours quelle idée saugrenue l'a pris d'entrer dans les ordres.

Lâhutt Le Borgne retourna s'asseoir et déplaça négligemment les pièces lumineuses du jeu de checks. Les autres joueurs somnolaient, les uns affalés sur la table, d'autres avachis sur leurs chaises.

— Ils ne tiennent plus le coup. Trois jours de jeu et ils sont lessivés…

Le contrebandier leva son œil gris et neutre sur Le Vioter.

— Mon équipage est complet pour le moment… Même si tu es recommandé par Tri-Nuill, tu dois gagner ta place. Et pour cela, il n'y a qu'une solution. Lancer un défi à mort à l'un de mes hommes. Le Cercle est friand de défis : il gagne beaucoup d'argent sur les paris. Et, à moi, cela permet d'améliorer la qualité de l'équipage. Une forme de sélection naturelle.

L'offre tendait à prouver que Le Borgne n'était pas complice de l'Église. Ou alors le démon du jeu lui faisait prendre des risques inconsidérés. Un combat, à l'issue incertaine par définition, cadrait mal avec un plan préparé, calculé.

— Dans le monde de la contrebande, se battre devant le Cercle est un honneur, ajouta-t-il. Les vainqueurs deviennent membres d'honneur à vie.

Une reconnaissance officielle qui, si Le Vioter se sortait sans dommage de l'affrontement, pouvait lui être utile.

— J'accepte votre proposition.

Un large sourire dévoila les dents de carnassier de Lâhutt Le Borgne.

— Parfait. Il ne me reste plus qu'à organiser le combat. Si tu gagnes, tu feras partie du voyage pour Illith. Si tu perds, tu auras fait ton dernier voyage…

Il s'étira, se leva et réveilla d'une bourrade les joueurs endormis.

— On se réveille. Ce n'est pas parce que vous vous êtes fait plumer par une femme que vous devez rester vautrés sur cette table toute la journée.

— Qu'est-ce qui te prend ? grogna un énergumène au visage chiffonné.

— Un défi à proposer au Cercle pour demain soir. Bougez-vous les fesses. On n'a pas de temps à perdre.

Le lieutenant prit Le Vioter par le bras et l'entraîna en direction d'une plate-forme gravitationnelle :

— Viens. Je dois te présenter au bureau permanent du Cercle. J'ai oublié de te préciser une chose : le combat est aveugle. Tu auras les yeux bandés, les pieds entravés, et l'arène est entourée d'une barrière

électrifiée.

La plate-forme entama sa montée. À trois mètres du plafond, elle traversa un rayon lumineux rouge et déclencha l'ouverture automatique d'une trappe d'échappement.

— Autre chose : les armes sont des boules de slam. La moindre égratignure peut-être fatale.

Le Vioter avait déjà vu à l'œuvre ces sphères incandescentes, moulées dans une matière gluante qui, lorsqu'elle s'était incrustée dans la peau, produisait de terribles ravages dans l'organisme. La plate-forme s'engouffra dans un boyau lisse et brillant.

En envoyant son passager dans l'antre souterrain des contrebandiers de Racinn, fra Tri-Nuill l'avait, volontairement ou non, expédié en enfer.

CHAPITRE XIII

Depuis la plus haute terrasse ombragée du temple massif, Supra Ging contemplait la foule grouillante des pèlerins qui tournaient sans trêve autour de l'Arbre Sacré. Les Colombes du Culte, des vestales vêtues de kalphë roses, qui avaient choisi de consacrer leur existence à l'entretien de ce chêne rabougri et jaunâtre, encadraient la multitude. Elles se chargeaient aussi de comptabiliser les sept passages de chacun des pèlerins et de proclamer les noms des nouveaux Justes. Les heureux élus recevaient alors un certificat, un document officiel qui, sur leur monde, leur permettrait de réclamer leur récompense, terres, argent ou honneur.

La légende, largement entretenue par la hiérarchie du Chêne Vénérable, voulait que l'arbre eût poussé à la suite du passage d'Idr El Phas, le prophète fondateur. On lui prêtait des pouvoirs miraculeux. Les pèlerins se bousculaient pour effleurer ses feuilles, ses branches, son tronc ou, à défaut, la main tendue d'une vestale. La chaleur et la pression étaient telles, sur le parvis du temple, que les Ulmans assistants étaient sans cesse obligés de voler au secours des individus pris de malaise. Ils arrivaient parfois trop tard et ne retiraient alors qu'un cadavre de la cohue. Dans l'état actuel des choses, l'Arbre Sacré de Racinn faisait davantage de victimes que de miraculés. Certains pèlerins entraient subitement en transe et se mettaient à divaguer, à rouler des yeux exorbités. Des commissures de leurs lèvres coulaient des filets de bave ou de sang, et les autres, croyant que ces manifestations étaient un signe d'Idr El Phas, recueillaient pieusement les gouttes de cette divine écume pour s'en barbouiller le visage et le cou.

— Votre Grâce…

Un novice à bure jaune traversa en quelques foulées la terrasse

ombragée.

— Le… enfin, je veux dire, notre…

Le novice, un tout jeune garçon au crâne rasé, était tellement excité qu'il ne parvenait pas à ordonner ses pensées et ses mots.

— Calmez-vous, mon garçon, le fustigea Su-pra Ging.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce, bafouilla le novice, penaud. Notre Berger Suprême vous attend sur l'écran du cénacle.

Su-pra Ging tressaillit. Lorsque Gahi Balra se dérangeait personnellement pour s'entretenir à distance avec l'un de ses Ultimes, ce n'était généralement pas pour lui tresser des couronnes de laurier. Il pénétra dans le cénacle, l'amphithéâtre réservé aux communications solennelles, une pièce surchargée de tapis précieux, de dorures baroques, de bois parfumé et de vitraux cristallins. Il referma soigneusement la porte derrière lui.

Le visage bouffi de Gahi Balra occupait toute la surface du gigantesque écran circulaire. Su-pra Ging se plaça dans le faisceau du transmetteur holographique.

— Où en êtes-vous de vos recherches, Ultime Su-pra Ging ? attaqua sans préambule le Berger Suprême.

Le ton de sa voix était celui des mauvais jours.

— Nous sommes en train de préparer une nasse, Votre Sainteté. Nous savons où se trouve notre homme et nous le suivons, pour l'instant, de loin.

— Pourquoi de loin ?

L'Ultime s'efforça d'opérer un tri judicieux dans son vocabulaire.

— Pour ne pas éveiller sa méfiance.

— Ne deviez-vous pas le capturer dans l'espace ?

— Les Reskwins ont été trop lents. Il a eu le temps de se servir du Mentral.

— Ne racontez pas n'importe quoi pour justifier votre échec, croassa Gahi Balra. Si cet homme avait réellement utilisé le Mentral, vous ne seriez pas là pour me le dire.

Des lueurs incendiaires embrasèrent ses yeux chafouins.

— Il n'a probablement prononcé qu'une partie de la formule, poursuivit rapidement Su-pra Ging, conscient qu'il jouait une partie difficile. Elle a seulement déclenché une tempête stellaire.

Sa rapide ascension au sein du clergé avait suscité de nombreuses jalousies chez ses pairs, et ceux-ci avaient très probablement profité de son absence pour orchestrer une cabale contre lui. Le palais épiscopal d'Orginn était perpétuellement secoué par les guerres sournoises que se livraient les Ultimes.

— Nous avons perdu deux vaisseaux au cours de cette tempête. Le reste de la flotte en a réchappé, mais le…

— Ce qui veut dire que cinq à six mille pèlerins sont morts à cause

de votre maladresse, le coupa Gahi Balra. Il faudra également que vous m'expliquiez cette émeute sur Elmir : l'équipage d'un vaisseau resté sur place s'est fait massacrer par des Elmiriens enragés. Nous avons été contraints d'envoyer une cohorte du Jahad pour rétablir l'ordre. Vous imaginez, je pense, les désastreuses conséquences générées par ce genre d'événements sur les esprits influençables.

— J'en suis le premier désolé, articula Su-pra Ging d'une voix blanche.

— Vous pouvez l'être ! Certains, ici, me reprochent déjà votre hâtive nomination au rang d'Ultime. Mais l'heure n'est pas encore venue de tirer le bilan, Ultime Su-pra Ging. Empêchez le Mentral de tomber entre des mains impies, ramenez-le, et vous serez accueilli de manière triomphale. Revenez les mains vides, et vous serez traduit devant un tribunal ecclésiastique. Les choses sont-elles suffisamment claires ?

— Parfaitement claires, Votre Sainteté.

— Puisque nous nous comprenons, inutile de nous attarder davantage. Qu'Idr El Phas vous accompagne.

L'écran absorba le visage du Berger Suprême et le silence retomba sur le cénacle.

Soucieux, Su-pra Ging regagna la petite pièce que pra Kapartir, l'Ulman responsable du temple, avait mise à sa disposition. Un homme l'y attendait : Yvot Harloch, un agent du Jahad en poste sur Racinn depuis trente années universelles. Ses cheveux cendrés, ses yeux bleu clair et son teint pâle indiquaient qu'il était originaire des froides planètes du Grand Gisant. Parfaitement introduit dans le Cercle des trafiquants, il était parvenu jusqu'alors à tenir secrète sa double appartenance.

— Quelles nouvelles, Yvot ? demanda Su-pra Ging en s'asseyant derrière le bureau de bois précieux.

— Pas fameuses, répondit le placide Harloch avec une petite moue de désappointement. Cet idiot de Lâhutt Le Borgne risque de tout compromettre.

— Comment ça ?

— Il n'a rien trouvé de mieux que d'organiser un combat entre Le Vioter et un autre de ses hommes. Au Cercle, on appelle ça un défi à mort.

— Ce n'était pas prévu au contrat ! glapît Su-pra Ging.

— Le lieutenant n'a jamais su résister à l'appât du gain, soupira Harloch en haussant les épaules. Grâce aux paris, les défis rapportent gros. Très gros.

— Vous ne pouvez rien faire pour empêcher cet absurde combat ?

— Les règles du Cercle ne peuvent pas être violées.

— Même si je décide de tripler le prix ?

— Trop tard. Lâhutt Le Borgne a joué sur les deux tableaux. Si Le Vioter survit à ce combat, il vous le livrera. Si Le Vioter est tué, il aura de toute façon engrangé un gros paquet de gemmes.

L'Ultime posa ses coudes sur le bureau et enfouit son visage dans ses mains.

— Quelles sont les chances du Vioter ? murmura-t-il d'une voix lasse.

— Pas fameuses. C'est un combat aveugle aux boules de slam. Disons qu'avec l'entraînement du Jahad, il a une chance sur dix de s'en sortir.

Yvot Harloch souleva sa grande carcasse et se rendit près de la baie vitrée. Son regard erra un moment sur le parvis du temple.

— Votre plan comportait une inconnue, Su-pra Ging, reprit-il après un moment de silence. Vous avez pris un sacré risque en misant sur la parole d'un trafiquant : les réactions de ce genre d'homme sont imprévisibles. Seul le profit immédiat les intéresse. Désormais, il ne nous reste plus qu'à attendre l'issue du combat de cette nuit. D'après les renseignements que m'a fournis le centre du Jahad, ce Rohel Le Vioter n'est pas manchot. Après tout, il tirera peut-être son épingle du jeu.

— Idr El Phas vous entende.

À la lueur de ce que venait de lui révéler l'agent local du Jahad, Su-pra Ging voyait ses chances se rétrécir comme peau de chagrin. La hiérarchie ne lui pardonnerait aucun échec. Ce Lâhutt Le Borgne s'était payé sa tête. Un sentiment d'impuissance envahit l'Ultime qui, de rage, arracha l'anneau épiscopal de son index et le projeta contre le mur. La phriste blanche éclatée libéra une substance poisseuse qui se répandit sur la tapisserie de soie.

*

Flanqués de ses quatre gardes du corps armés jusqu'aux dents, Le Vioter remonta une large artère commerçante où déambulaient des grappes de pèlerins.

Lâhutt Le Borgne l'avait autorisé à se promener dans Troncq à la condition expresse qu'il fût accompagné d'une solide escorte. Le lieutenant avait convaincu le bureau du Cercle de faire de son défi le combat vedette de la réunion, et il ne tenait absolument pas à ce qu'une mésaventure idiote survienne à l'un des deux adversaires : Troncq fourmillait de dingues qui cherchaient tous les prétextes pour dégainer leurs armes.

Le Vioter constata à plusieurs reprises que le large cercle rouge, l'emblème du Cercle imprimé sur les combinaisons noires de ses gorilles, était suffisamment dissuasif pour maintenir à l'écart les

gouapes qui peuplaient les ruelles mal famées de la cité. Pas un homme, qu'il fût gavé de choultami ou naturellement inconscient, ne s'avisait de s'attaquer aux sbires des trafiquants.

Comme il arrivait en vue d'une place noire de monde, un garçon surgit d'une venelle et l'aborda.

— Tu me reconnais ?

Les gardes du corps, nerveux, se ruèrent sur l'adolescent et lui entravèrent sans ménagement bras et jambes.

— Lâchez-le. Je le connais.

C'était Guin Le Chai, le garçon qui avait guidé Le Vioter jusqu'au quartier du Bolif Tawa. Les gardes du corps le relâchèrent et se disposèrent en carré quelques pas plus loin.

— Je viens te parler du défi de ce soir, murmura Guin en remettant un peu d'ordre dans ses vêtements et dans ses cheveux bouclés.

— Tu es bien renseigné.

L'intervention du garçon n'était pas fortuite. Il s'approcha le plus près possible de Rohel et chuchota :

— Je te guettais à la sortie de l'ancien marché. Je t'ai suivi jusqu'ici. Le Borgne ne t'a pas fait de cadeau. Ton adversaire sera Blouster. Il a déjà survécu à vingt-six défis. Jamais personne n'a pu le vaincre aux boules de slam.

Guin jeta un furtif coup d'œil autour de lui.

— Le capitaine Gulal m'a chargé de te dire ceci… (Sa voix n'était plus qu'un souffle craintif.) Blouster frappe vite, mais toujours de gauche à droite et de bas en haut.

Le Vioter s'accroupit et fixa l'adolescent.

— Le capitaine Gulal ? C'est la deuxième fois que tu me parles de lui. En quoi est-ce que je l'intéresse ?

— Je suis chargé de rabattre les passants jusqu'à son vaisseau. Comme tu es grand et fort, je pensais que tu ferais un bon esclave et que tu me rapporterais un bon pourcentage. Mais, depuis que le capitaine t'a vu, il serait très heureux de t'accueillir dans son équipage.

— Où m'a-t-il vu ?

Le garçon prit un air mystérieux.

— N'oublie pas : de gauche à droite et de bas en haut… Adieu. Que les anciens dieux de Racinn soient avec toi.

Guin Le Chai détala et se fondit dans la foule, laissant Le Vioter à ses interrogations.

Sur la place, des attroupements se formaient devant de grandes tentes vertes dont les hauts mâts tutoyaient les toits étagés et plats des maisons mitoyennes. Mû par un étrange pressentiment, Le Vioter

décida d'aller voir de quoi il retournait. Toujours suivi comme son ombre par les hommes du Cercle, il parvint à se frayer un chemin jusqu'au premier rang des badauds.

Les bâches abritaient une dizaine de fours à déchets. Sur les frontons supérieurs de ces terribles mouroirs, des sentences holographiques expliquaient aux passants les motifs des supplices infligés. Un certain fra Anjill, coupable d'avoir rompu ses vœux de chasteté à plusieurs reprises, était exposé nu, bras et jambes en croix, sans le traditionnel habit sacrificiel, pour bien montrer aux fidèles les attributs qui avaient causé sa perte. La peau de l'Ulman, fou de douleur, commençait à se boursoufler et à se fendiller sous l'effet du feu puisé.

Le Vioter promena son regard sur les différents frontons. Il lut une sentence qui lui fit l'effet d'un coup de poing au plexus solaire. Il bouscula sans ménagement les pèlerins agglutinés devant les fours alignés et se précipita en direction du dernier.

Il y découvrit Ysanne.

Campée fièrement sur ses jambes, elle jetait un regard de défi aux passants goguenards qui défilaient devant elle. Elle se mordait les lèvres, luttait de toutes ses forces pour ne pas leur permettre de se repaître du spectacle de son agonie. Sa robe de sacrifice lui entrait pourtant dans la peau. Les tripes nouées, Rohel se colla devant la vitre. Certains pèlerins, importunés par le nouvel arrivant, poussèrent des cris de protestation. Ils n'avaient pas tous les jours l'occasion de contempler le calvaire d'une fille de noble extraction condamnée par son propre père. Leurs vociférations se calmèrent comme par enchantement lorsque les gardes du corps vinrent se joindre à Rohel.

Des plaques rougeâtres marbraient le beau visage d'Ysanne. La chaleur ayant asséché ses glandes lacrymales, ses larmes s'étaient taries. Elle tressaillit lorsque son regard croisa celui de Rohel. Elle esquissa un sourire, mais ses lèvres se déchirèrent et son menton se couvrit de quelques gouttes d'un sang noir et visqueux.

Le Vioter fût incapable de faire le moindre geste. Cette fille avait bafoué les règles de la fanatique caste des Intègres et pris d'énormes risques pour lui venir en aide. Il l'avait repoussée sèchement dans la cabine du vaisseau, et maintenant il ne pouvait tenter quoi que ce soit pour l'arracher à son terrible sort. Les fours à déchets, fabriqués dans des matériaux extrêmement résistants, ne s'ouvraient qu'avec des commandes quantiques à code. Le sentiment d'impuissance qui l'envahit céda rapidement la place à une froide colère.

Ysanne passa sa langue sur ses lèvres craquelées et s'efforça une seconde fois de sourire. Elle lui adressait un ultime message par lequel elle lui signifiait qu'elle ne regrettait rien, qu'elle préférait cette fin à la perspective d'une vie sans espoir.

Un des gorilles se pencha vers Le Vioter et demanda à voix basse :

— Tu la connais ?

Sans quitter Ysanne des yeux, Rohel lui répondit d'un bref mouvement de tête.

— Ces salopards du Chêne Vénérable nous traitent d'infidèles, et ils se permettent de brûler une beauté pareille !

— On ne peut rien faire pour elle ?

Le garde lui tendit son vibreur sonique.

— L'onde passera à travers la vitre et la tuera. Je me placerai derrière toi. Les pèlerins croiront qu'elle a succombé à une crise cardiaque.

Le Vioter saisit l'arme et interrogea la suppliciée du regard. Elle comprit les intentions des deux hommes et baissa les paupières en signe d'acquiescement. Il braqua le canon du vibreur sur le cœur de la jeune fille et prononça doucement les paroles d'usage :

— Que ton dernier voyage te soit propice.

Il appuya sur le microrayon déclencheur. L'onde sonore traversa la baie et percuta la poitrine d'Ysanne qui fût projetée sur la cloison latérale du four. Elle retomba sur le plancher noirci. Traits enfin détendus, recouverts du linceul de l'éternel apaisement.

CHAPITRE XIV

Enfermé dans un vestiaire du palais des défis, assis sur un banc rustique, une enclave pyramidale enfouie sous la place de l'ancien marché, Le Vioter percevait la rumeur grondante de la foule. La première nuit était tombée sur Racinn, accompagnée d'une froidure mordante. Les lucarnes ressemblaient à des orbites noires et vides.

Deux assistants de défi l'avaient aidé à passer le fiai, un pantalon de combat brillant, bouffant et resserré aux chevilles, et la glule, une large et longue ceinture rouge savamment nouée autour de la taille. Puis ils étaient sortis et avaient bouclé la porte, le laissant seul. Des relents d'embrocation flânaient dans l'atmosphère. Il se leva et exécuta quelques mouvements d'assouplissement pour réchauffer son torse et ses pieds nus.

Une clameur assourdissante fit soudain trembler les cloisons lambrissées et le plancher du vestiaire. Un combat s'était achevé. Lorsque la foule se fût un peu calmée, les deux assistants, vêtus de toges blanches brodées d'or et frappées d'un cercle pourpre, s'engouffrèrent dans la petite pièce.

— À ton tour, dit le plus jeune dont les yeux noirs brillaient d'excitation.

— Il y a foule ce soir, ajouta son compère à la face ratatinée et aux rares cheveux blancs.

Le jeune assistant jeta un rapide coup d'œil sur la musculature de Rohel.

— Le capitaine Gulal est un des seuls à avoir misé sur toi. Il va perdre un sacré paquet.

— Tiens ta langue, le tança l'aîné. Personne n'est censé savoir sur quels combattants misent les membres permanents du Cercle.

— Quelle importance ? Blouster ne va faire qu'une bouchée de lui.

— Un combat n’est jamais gagné d’avance, marmonna le vieil homme d’un ton sentencieux.

Ils entraînèrent Le Vioter dans un couloir. En passant devant un autre vestiaire entrouvert, il aperçut le corps couvert de plaies d’un combattant allongé à même le sol. Personne ne se préoccupait de son sort. On le laissait agoniser dans son coin. Des lambeaux de chair calcinée, grignotée par des langues grésillantes de slam, débordaient de ses blessures.

Un flot de lumière crue éclaboussait l’extrémité du couloir et l’arène centrale, une estrade surélevée et nue. Les gradins restaient plongés dans l’ombre. Les seuls spectateurs visibles étaient ceux du premier rang : les trafiquants du Cercle, confortablement installés dans des fauteuils. Parmi eux, Rohel reconnut la splendide femme aux cheveux d’or, celle qui, la veille, avait plumé Lâhutt Le Borgne et ses compagnons au jeu de checks. Penchée sur l’accoudoir de son fauteuil, elle soutenait une conversation animée avec un homme aux cheveux cendrés et au teint clair, de toute évidence un originaire des planètes du Grand Gisant – son protecteur peut-être. Ses longues jambes gainées de soie s’évadaient de sa courte robe noire. Les yeux clairs de son interlocuteur plongeaient fréquemment dans le sillon creusé par son profond décolleté.

Un peu plus loin, Lâhutt Le Borgne donnait ses dernières instructions au maître de défi, l’arbitre du combat, reconnaissable à son fiai lie-de-vin et à sa glule blanche. Devenait maître de défi celui qui avait survécu à trente affrontements. Ce poste, prestigieux et très bien rémunéré, constituait le but suprême de chaque combattant.

L’adversaire de Rohel déboucha sur le palier opposé : un homme de taille moyenne à la musculature imposante. Ses membres, des leviers courts et noueux favorisant la vitesse d’exécution et qui le servaient parfaitement dans ce genre de joute. Un sourire laconique fleurissait sur son faciès à la bestialité accentuée par des arcades proéminentes, des sourcils fournis et des cheveux plantés bas sur le front.

Le maître de défi grimpa sur l’estrade et fit un signe aux assistants.

— Assieds-toi, ordonna le vieil assistant à Rohel.

Lorsqu’il eut docilement pris place sur le tabouret qu’un jeune garçon avait apporté, on lui entrava les pieds avec des anneaux reliés par une souple et courte corde de spunstène. Puis on lui remit la masse de slam, deux sphères de la taille d’un poing, chauffées à blanc, fixées à un manche par deux longues chaînes.

Le Vioter prit précautionneusement l’arme en main et la soupesa. Il fût étonné de sa légèreté. Une langue de chaleur intense, vibrionnante, le lécha de la tête aux pieds. Le faisceau puissant d’un projecteur le happa et le vieil assistant l’invita à se lever.

— Dans l'arène.

Ils descendirent d'abord les marches d'un escalier fendant les gradins. Pas encore habitué à la corde de spunstène, Rohel trébucha à deux reprises, mais parvint à se maintenir hors de portée des boules de slam qui oscillaient dangereusement au moindre de ses faux pas. Sa maladresse déclencha une première bordée de quolibets et de sifflets lancés par les spectateurs assis en bordure de l'allée.

En contrebas, ils accomplirent le tour complet de l'arène. La règle exigeait qu'ils se présentent devant chaque membre permanent du Cercle. Le Vioter se demanda lequel de ces visages sculptés par la lumière brute était celui du capitaine Gulal. Lorsqu'il passa devant elle, la femme aux cheveux d'or lui décocha un regard appuyé, presque implorant. Avait-elle, elle aussi, misé sur lui ?

Ils empruntèrent la passerelle tournante qui grimpait vers l'estrade. L'entrave et le slam combinés rendaient l'ascension périlleuse. Le Vioter prit tout son temps pour monter jusqu'au palier d'accès. Le maître de défi et Blouster, qui avait agilement franchi la passerelle opposée, l'attendaient déjà au centre de l'arène. La rumeur qui s'élevait des gradins enfla et submergea les trois hommes.

— Je vous rappelle les règles !

Le maître de défi était obligé de hurler pour couvrir les vociférations de la foule. Blouster ne l'écoutait pas : il enfonçait ses petits yeux cyniques dans ceux de son adversaire, un rictus haineux vissé sur les lèvres.

— Une fois que vous aurez les yeux bandés, les assistants vous reconduiront dans votre coin. Vous attendrez que je déclenche la barrière magnétique électrifiée et que je lance le cri de défi. Après, plus de règles.

Il noua les deux bandeaux blancs qu'il avait extraits d'une poche de son fiai sur la nuque des antagonistes. Puis il les saisit par le bras et les fit lentement tourner sur eux-mêmes.

Le Vioter fût raccompagné dans son coin par ses assistants. Il avait perdu tout sens de l'orientation, comme précipité dans un puits de ténèbres. Le ronronnement sourd et entrecoupé de crépitements de la barrière électrifiée s'insinua dans le silence tendu retombé sur la salle.

— Combat ! rugit le maître de défi.

Rohel s'avança de deux pas, tendit le bras, imprima un léger mouvement de rotation à ses sphères incendiaires. Il décela un second sifflement, produit par l'arme de Blouster qui balayait l'espace devant lui à petits coups vifs et obliques. Le Vioter s'efforça de se repérer aux bruits, aux déplacements d'air chaud, et glissa souplement, à pas chassés, sur le côté.

Une décharge lui vrilla brutalement tout le côté du corps. Il était entré en contact avec la barrière magnétique. Une douleur fulgurante

lui paralysa l’épaule, il faillit lâcher le manche de son arme. Le temps qu’il s’arrache des tentacules de la pieuvre électrique, Blouster s’était déjà avancé en direction du crépitement caractéristique émis par la barrière. Familiarisé avec ce type d’affrontement, il se déplaçait avec agilité et sans faire le moindre bruit.

Le Vioter discerna un subtil froissement, un souffle de chaleur. « De gauche à droite et de bas en haut », lui avait dit Guin Le Chai. En une fraction de seconde, il évalua sa situation par rapport à Blouster et plongea désespérément sur sa gauche. La première sphère lui effleura les cheveux, l’autre arracha une bande de son fiai. Il jeta son arme le plus loin possible devant lui et roula sur une distance de trois mètres. Le slam grésillait sur le pourtour embrasé de la déchirure de son pantalon bouffant. Une brûlure mordante se propagea le long de sa cuisse. À genoux, tâtonnant, gêné par son entrave emmêlée, il parvint à remettre la main sur une des chaînes de sa masse d’armes, qu’il coinça dans le creux de son bras replié. Puis il empoigna le tissu et tira d’un coup sec pour élargir l’accroc.

Le public hurla ses encouragements à Blouster, lequel se guida aux vociférations pour amorcer une nouvelle manœuvre d’approche.

— À terre ! Juste devant toi ! Tu l’as touché ! Frappe-le !

Fébrile, en sueur, les yeux rongés par le bandeau détrempé, Rohel acheva de détacher le bas de son fiai. Le vacarme soulevé par les spectateurs l’empêchait à présent de deviner les mouvements de son adversaire. Le danger pouvait surgir de n’importe où, à tout moment.

Un petit signal d’alarme se déclencha dans un recoin de son cerveau.

« De gauche à droite, de bas en haut…»

— Frappe devant toi !

Une esquive latérale du torse lui permit d’éviter de justesse l’attaque. Une haleine roussie lui caressa le flanc et la joue. Au bout de leur course, les boules de slam de Blouster s’empêtrèrent dans la barrière magnétique. Poussant un juron, il s’arc-bouta pour se dégager. Une pluie d’étincelles cribla le dos de Rohel, qui agrippa le manche de son arme et exploita le court moment de sursis offert par son adversaire. Il se dirigea aussi vite que le lui permettait la courte corde reliant ses chevilles vers ce qui lui semblait être le centre de l’arène.

Les spectateurs, debout, dressaient le poing et galvanisaient Blouster, sur lequel ils avaient pratiquement tous misé. La résistance inattendue et l’adresse de son challenger commençaient à les inquiéter.

— Au centre ! Au centre !

Le Vioter se campa sur ses jambes. La sensation de brûlure sur sa cuisse dénudée s’estompait. Il se fiait à son tour aux exclamations du

public déchaîné qui le renseignait sans le vouloir sur la progression de Blouster.

— Plus à gauche ! Tu y es presque !

Rohel fit tournoyer sa masse d'armes en larges cercles au-dessus de sa tête dans le but de maintenir son adversaire à distance.

— Attention, Blouster !

Aussi subitement qu'elle s'était excitée, l'assistance se tut. Un silence de mort se posa sur l'arène. Cet inexplicable revirement alarma Le Vioter, qui ne percevait rien d'autre que le miaulement produit par ses propres sphères.

En sueur, inquiet, il se concentra pour tenter de capter les bruits. Il éprouva tout à coup la sensation d'une ombre se dressant devant lui. Blouster avait rampé comme une anguille pour couvrir les quelques mètres qui le séparaient du centre de l'estrade, s'était lentement agenouillé et avait imprimé un brusque mouvement de fouet à sa masse d'armes.

De bas en haut.

Le Vioter s'arracha du sol et, d'un bond, se projeta en arrière. Le slam manqua sa cible de quelques centimètres. Un grondement de désappointement parcourut les gradins.

Le Vioter retomba lourdement sur la barrière magnétique. La décharge électrique lui zébra tout le corps. À demi étourdi, labouré par la douleur, la main crispée sur le manche de son arme, il serra les dents et parvint à s'arracher des serres de la tension électromagnétique. Blouster fondit sur son adversaire en difficulté, mais ses sphères incendiaires s'écrasèrent maladroitement sur le plancher.

Le Vioter, toujours à terre, riposta d'un mouvement circulaire. Il toucha la hanche de son adversaire, qui se recula en poussant un juron de dépit. Le slam s'agrippa à la glule de Blouster, grimpa immédiatement à l'assaut de son torse, répandit une répugnante odeur de viande grillée. Blouster surmonta l'atroce brûlure qui lui cisaillait la peau et jeta ses ultimes feux dans la bataille. Il devenait d'autant plus dangereux que son seul souci, désormais, était d'entraîner Le Vioter dans sa chute. Les défis se terminaient d'ailleurs souvent par la mort des deux combattants. Le bureau des paris retenait alors comme vainqueur celui qui survivait le plus longtemps.

La foule ondulait comme une mer en furie et les huées balayaient l'arène. Les spectateurs frappaient en cadence sur les dossiers des sièges ou sur les planches des gradins.

Dorénavant, il n'était plus question de stratégie ni de ruse. Les deux masses d'armes s'entrechoquèrent, les chaînes s'emberlificotèrent les unes dans les autres. Arc-boutés sur leurs jambes écartées, les combattants entamèrent une épreuve de force pure, tirant chacun de

leur côté pour chercher à déstabiliser l'autre. Les entraves tendues à se rompre comprimaient les chevilles de Rohel comme des étaux. La souffrance et les clameurs décuplaient l'énergie de Blouster, qui attirait inexorablement son adversaire à lui. Elles lui firent également commettre la plus coupable des imprudences.

Le Vioter respira l'haleine brûlante du slam qui lui léchait dangereusement la face. Il résista encore un peu à la puissante traction de son rival, puis, au moment opportun, il lâcha brusquement le manche de son arme. Déséquilibré, Blouster s'empala sur la barrière électromagnétique dans un éclaboussement d'étincelles. Les chaînes des deux masses d'armes s'enroulèrent autour de ses avant-bras, les quatre sphères fondirent sur lui comme des oiseaux de proie, le slam s'engouffra goulûment dans ses yeux, dans sa gorge, son hurlement glaça d'effroi ses innombrables partisans.

— Fin du combat.

Le maître de défi retira rapidement le bandeau de Rohel, le désentrava et lui leva le bras. Dépités, les spectateurs déchiraient rageusement les reçus de leurs paris et se pressaient déjà sur les allées de dégagement des gradins.

Les membres du Cercle arboraient les masques grinçants de la défaite. Sauf trois d'entre eux qui, debout, visiblement réjouis, applaudissaient le vainqueur : la femme aux cheveux d'or, son voisin, l'homme des planètes du Grand Gisant – le capitaine Gulal ? – et enfin, Lâhutt Le Borgne, dont le large sourire dévoilait les longues dents nacrées.

CHAPITRE XV

Un vertige saisit Le Vioter, qui dut s'allonger sur la table de massage du vestiaire. Le poison du Jahad exploitait l'état de faiblesse de son hôte. Le combat l'avait vidé de ses forces et avait atténué les effets de la potion de Larhma Mâti. Il devenait urgent de contacter Marus Alter, le Maître Sonneur d'Illith, de gagner par son intermédiaire les Mondes des Franges et de rechercher dame Asmine, la guérisseuse d'Alba.

Deux jeunes femmes aux longues chevelures noires et aux yeux charbonneux, des soigneuses d'une tribu nomade, pénétrèrent dans le vestiaire. Elles retirèrent délicatement le peignoir de Rohel et l'enduisirent d'huile parfumée.

Vêtues de courtes tuniques transparentes qui dévoilaient généreusement leur peau ambrée, elles le massèrent un long moment. On leur avait coupé la langue, comme à toutes les femmes de la tribu. Elles se contentaient de parler avec leurs mains, aussi ensorcelantes que les plumes des oiseaux caressants des mondes Ankan. L'huile estompa les multiples brûlures provoquées par la barrière magnétique et lui donna rapidement un regain d'énergie.

Lâhutt Le Borgne, d'humeur joyeuse, fit son apparition.

— Tu l'as bien eu, ce vicieux de Blouster. Ceux du Cercle ont perdu un sacré paquet de gemmes. Ils tirent des gueules d'enterrement.

— Pas vous ? demanda Le Vioter, se redressant sur un coude.

Le trafiquant éclata de rire.

— Une des règles d'or des paris, c'est de ne jamais tout miser sur le même combattant. La deuxième, c'est de le faire secrètement. J'ai demandé à un de mes hommes de miser discrètement sur toi. Pas beaucoup, mais, étant donné le rapport, ça suffisait largement pour décrocher la timbale.

— Et le capitaine Gulal ?

À l'évocation de ce nom, le trafiquant se rembrunit subitement. Son œil gris lança des lueurs électriques.

— Ne me parle pas de Gulal. Un jour, il faudra bien que le Cercle lui règle définitivement son compte.

— Il assistait au combat ?

— Évidemment… Tu sembles t'intéresser de près à cette ordure. Mais ne t'immisce jamais dans les affaires internes du Cercle. Jamais. À la première aube, nous décollons à destination d'Illith. Là-bas, je te rendrai ta liberté, comme convenu. D'ici là tu fais partie de ma garde personnelle.

Le ton de Lâhutt Le Borgne était lourd de sous-entendus, de menaces.

— Au fait, personne ne sait comment tu t'appelles, reprit-il après un moment de silence. Au Cercle, ils te surnomment Hual-Ar-Bha. En vieille langue de Racinn, ça signifie « celui qui maîtrise le feu ».

— Ce nom me convient parfaitement.

— Comme tu veux. Une autre règle d'or, ici, c'est le respect de l'anonymat. Nous avons toute la nuit pour célébrer ta victoire, Hual-Ar-Bha.

Une faune braillarde avait investi la salle des banquets du Cercle : les membres de l'équipage de Lâhutt Le Borgne, tous vêtus d'uniformes noirs frappés sur les manches d'un œil stylisé. Les vins pétillants, bleus, rouges, verts, servis par une nuée de femmes de toutes origines et très largement dévêtues, coulaient à flots.

Assis à la table principale, Le Vioter constata que les issues de l'immense pièce étaient toutes discrètement gardées. La réaction du lieutenant, lors de leur entretien dans le vestiaire, avait réveillé sa méfiance et la présence discrète de vigiles le confortait dans l'idée que le trafiquant cherchait à l'emprisonner dans les mailles d'un invisible filet.

Il trempa les lèvres dans une flûte de cristal, décela un arrière-goût d'amertume inhabituel dans la saveur ordinairement fruitée de ces vins. Il décida de ne pas y toucher. Lâhutt Le Borgne, comme bon nombre de trafiquants, y faisait probablement rajouter des poudres hypnotiques, destinées à asseoir son autorité sur ses hommes. Les équipages de contrebande étaient composés de têtes brûlées, de tueurs de la pire espèce, et ces poudres les maintenaient sous la coupe de leurs chefs. Le cerveau en partie neutralisé, incapables de se révolter, ils obéissaient aveuglément aux ordres.

— Au vainqueur de Blouster ! éructa le voisin de Rohel, les yeux injectés de sang.

Le Vioter choqua sa flûte contre celle du braillard, feignit de boire, puis, dès que l'autre eut le dos tourné, en versa discrètement le

contenu sur le carrelage. De même, il se contenta de grignoter quelques fruits secs.

À l'autre bout de l'immense table ovale, Lâhutt Le Borgne se leva, saisit au passage une jeune serveuse blonde par le bras et l'entraîna avec brutalité en direction de Rohel.

— Elle te tente, Hual-Ar-Bha ?

Le trafiquant s'immobilisa, empoigna le col de la tunique transparente et dénuda la fille jusqu'à la taille. Exhibée comme une vulgaire marchandise, elle n'affichait aucune expression, elle semblait totalement indifférente, comme absente.

Au cours de ses missions pour le Jahad, Le Vioter avait souvent vu des esclaves sous le crâne desquels on avait greffé une nano-puce bioquantique. Il repéra le boîtier de commande discrètement inséré dans le bouton holographique supérieur de l'uniforme du lieutenant.

— Elle est belle, non ? insista Le Borgne. Un voyage aller sur Illith représente un bon mois d'abstinence.

— Pas pour l'instant ; tout à l'heure peut-être, répondit Le Vioter.

Les minuscules poires intravaginales, libérant leur substance paralysante au contact du membre viril, étaient l'une des façons les plus répandues de neutraliser un homme en douceur.

— Comme tu veux, soupira le trafiquant. Buvons à la santé du héros de cette nuit et nouveau membre d'honneur du Cercle.

Le lieutenant repoussa la fille, saisit un pichet et remplit deux coupes d'un vin bleuté.

— À notre lucrative association.

Le Vioter trinqua avec Lâhutt Le Borgne, laissa couler le pétillant breuvage dans sa bouche, mais se retint de l'avaler. Il s'efforça de sourire pour donner le change au lieutenant dont l'œil inquisiteur demeura un long moment rivé sur lui.

*

La première aube auréolait l'horizon d'une lueur mauve. L'automotrice fonçait en hurlant dans les rues désertes de Troncq. Les hommes, têtes recouvertes de cagoules noires, étaient silencieux. À l'avant, le capitaine Gulal, engoncé dans une épaisse combinaison de spunstène jaune, et fra Tri-Nuill étaient inconfortablement assis à côté du pilote.

— De combien d'hommes dispose le Chêne ? demanda le capitaine.

Sa voix, déformée par le curieux appendice buccal de son masque, était métallique, impersonnelle. Fra Tri-Nuill, que cette balade matinale effrayait au plus haut point, n'avait encore jamais vu son visage.

— Je ne sais pas exactement, murmura l'Ulman. Peut-être une

dizaine de Reskwins et autant d'agents du Jahad…

— Il faudra y ajouter les hommes de Lâhutt Le Borgne. On a connu des parties plus faciles.

Fra Tri-Nuill se demandait encore quelle mouche avait bien pu le piquer. Il n'était pas parvenu à se débarrasser de ses remords et avait voulu se racheter de ce qu'il considérait comme une trahison. Il avait demandé conseil auprès d'une vieille relation à lui dans un bas quartier de Troncq, un ancien membre du Cercle reconverti dans la vente d'articles religieux et qui disposait de son propre réseau de renseignements. Ce dernier l'avait orienté sur le capitaine Gulal et lui avait même fourni un guide pour le conduire sans encombre jusqu'à son repaire. Le capitaine, le visage dissimulé par un masque blanc et rigide, l'avait attentivement écouté.

— Mon intérêt dans cette histoire ?

— Récupérer l'argent de la prime promise par l'Église, avait argumenté l'Ulman.

— Le montant de cette prime ?

— Cinq cent mille gemmes. Peut-être plus…

— Pourquoi est-ce que tu trahis les tiens, l'Ulman ? D'après ce que je sais, c'est toi qui as recommandé cet hérétique à Lâhutt Le Borgne.

Le Cercle avait décidément des yeux et des oreilles partout.

— Cet homme m'a sauvé la vie dans l'espace. Et ma hiérarchie m'a obligé à lui tendre un piège…

— Je trouve curieux que l'Église se soit acoquinée avec un trafiquant pour capturer un simple hérétique.

— Il aurait volé quelque chose de très important, mais je ne sais pas quoi.

— Les membres du Cercle commencent à trop s'agiter à mon goût. Ces charognards guettent la première occasion pour me régler mon compte. Tu m'offres l'occasion de leur tirer ma révérence. Mais tu viendras avec moi, l'Ulman : si tu m'as tendu un piège, tu seras le premier à tomber dedans.

Gulal s'était bien gardé de préciser à fra Tri-Nuill qu'un autre intérêt motivait sa décision. Un intérêt très personnel.

L'automotrice s'engagea sur la route défoncée qui conduisait à la base souterraine du Cercle. Les chenilles du véhicule grinçaient sur l'asphalte crevé. Fra Tri-Nuill transpirait à grosses gouttes sous sa cagoule et sa combinaison. Il eut la fugitive sensation de foncer tête baissée dans la gueule d'un four à déchets.

*

Les moteurs d'extraction de la frégate de Lâhutt Le Borgne ronronnaient légèrement. C'était un curieux engin de forme oblongue

et à la proue complètement noire. Il reposait sur un seul socle central et cylindrique. Les lumières de bord qui s'évadaient par la trappe ouverte et par les rangées de hublots disposés sur le bas de la carène grise dessinaient des auréoles huileuses sur le sol marbré.

Les hommes d'équipage, mines chiffonnées, mal remis de leur nuit de libations, empruntèrent la passerelle mobile d'embarquement. La navette du Cercle, une grande loge-bulle aérienne qui les avait transportés jusqu'à la base, reprit son envol en direction de Troncq.

Le Vioter s'escrimait à rester en éveil malgré son état de fatigue. Il avait guetté la moindre occasion de fausser compagnie aux cerbères discrètement dévolus à sa surveillance. Leur vigilance ne s'était relâchée à aucun moment.

Une forêt de piliers plongés dans la pénombre soutenaient le haut plafond de la base. Si elle avait conclu un accord avec Le Borgne, l'Église, échaudée par la catastrophe provoquée par le Mentral, l'aurait certainement prévenu du danger que représentait une capture dans l'espace. La nasse ne pouvait se refermer qu'ici, dans la base.

La peau de Rohel se hérissa sous le tissu de son uniforme noir. Tous sens aux aguets, il se plaça sur le côté du socle de la passerelle et évalua en une fraction de seconde le temps nécessaire pour couvrir la distance le séparant de l'obscurité. La main de Lâhutt Le Borgne se posa sur son épaule.

— Reste avec nous, Hual-Ar-Bha. J'ai encore quelque chose à te dire…

La passerelle se rétracta brusquement et se stabilisa dans un chuintement assourdi au niveau du seuil de la trappe. Un étau de glace comprima les poumons de Rohel. Une trentaine de silhouettes surgirent entre les piliers et l'environnèrent. Des Reskwins, des agents du Jahad et un Ultime du palais épiscopal.

— Je te rappelle la première règle, Hual-Ar-Bha, dit le lieutenant avec un détestable petit sourire. Ne jamais tout miser sur le même combattant. Il est à vous, Votre Grâce.

Une intense jubilation se lisait sur le visage émacié de Su-pra Ging.

— Bienvenue parmi nous, Rohel Le Vioter. Endormez-le, Reskwins. Et nous discuterons plus tard de ce combat qui n'était pas prévu dans nos accords, lieutenant Le Borgne.

Le trafiquant s'écarta et les antennes paralysantes des Reskwins convergèrent vers Rohel. Comme il l'avait deviné, les démonstrations d'amitié de fra Tri-Nuill, le pilote de la flotte ecclésiastique, n'avaient été qu'un leurre grossier. Le gros Ulman savait pertinemment ce qu'il faisait en l'expédiant dans le repaire de Lâhutt Le Borgne. Tout avait été calculé avec le plus grand soin, sauf ce défi contre Blouster, grâce auquel le lieutenant avait gagné sur les deux tableaux.

Trois dards paralysants se posèrent simultanément sur son cou.

Un vrombissement assourdissant retentit à l'entrée de la base.

Le Vioter mit immédiatement à profit le saisissement des Reskwins. D'un fulgurant coup de talon, il fracassa l'abdomen d'un premier mutant et, pratiquement dans le même temps, décocha un urken, un coup de poing en cercle, sur le front d'un second dont la calotte crânienne se descella sous la violence de l'impact.

Les phares d'une automotrice balayèrent les premiers piliers de la base. Les faisceaux éblouissants et le hurlement aigu du moteur semèrent un début de panique au sein de la petite troupe de l'Église.

— Une motrice ! cria Lâhutt Le Borgne. Gulal… Planquez-vous !

Joignant le geste à la parole, le lieutenant se laissa tomber sur le carrelage. Les agents du Jahad et les Reskwins l'imitèrent. Hébété, Su-pra Ging hésita, mais une onde sonore siffla à proximité et le contraignit à se coucher à son tour. L'onde traversa de part en part le fuselage de la frégate.

— Qui est ce Gulal ? Je croyais que personne n'était au courant ! glapit l'Ultime.

— Personne n'était au courant ! répliqua Lâhutt Le Borgne. Si quelqu'un a renseigné cette ordure de Gulal, ça ne peut venir que de chez vous.

Le Vioter profita de la confusion pour ramper vers le cœur obscur de la base.

L'équipage du lieutenant ouvrit le feu depuis les postes de tir de la frégate. Ondes sonores et ondes-lumière bombardèrent la motrice, qui continua de progresser en louvoyant et dont les chenilles soulevèrent de somptueuses gerbes d'étincelles sur les piliers et le bas des murs. Touché par un trait étincelant, le véhicule fit une terrible embardée, se coucha sur une chenille et glissa sur une cinquantaine de mètres dans un fracas de tôle froissée. Il heurta de plein fouet la base d'un pilier et s'immobilisa. Les passagers se ruèrent au-dehors par les vitres brisées et s'éparpillèrent sous un véritable déluge de feu. Les rafales discontinues en fauchèrent quelques-uns.

— Le Vioter ! Où est Le Vioter ? rugit Su-pra Ging.

— Il a disparu.

— Bande d'incapables ! Reskwins, en chasse ! Neutralisez-le en douceur. Ne lui laissez pas le loisir de prononcer le…

Il se mordit les lèvres. Ce n'était pas le moment d'éventer le secret du fuyard et d'éveiller la cupidité du trafiquant. À la faveur de la relative accalmie consécutive au dérapage de l'automotrice, six Reskwins déployèrent leurs antennes olfactives, leurs fines élytres, et s'envolèrent en formation vers le cœur de la base souterraine.

*

Le bruit de la bataille s'estompait peu à peu. Le labyrinthe de la base semblait ne pas avoir de fin. Le Vioter longeait les vaisseaux de contrebande, de toutes tailles et de toutes formes, noyés dans la pénombre et sagement alignés sur leurs emplacements.

Quelque chose lui disait que l'irruption miraculeuse de cette motrice n'était pas fortuite. Mais dans quel but ses mystérieux occupants avaient-ils agressé Lâhutt Le Borgne et les représentants du Chêne Vénérable ?

Il croisa une équipe d'astromécaniciens qui, alertés par l'écho des détonations, avaient déserté le vaisseau sur lequel ils travaillaient et remontaient prudemment en direction de la source du tapage.

Le Vioter fendit brutalement le petit groupe.

— Hé, tu pourrais faire attention !

Ils n'eurent pas le temps de se remettre de leur saisissement : une escadre bourdonnante de Reskwins jaillit de l'obscurité. Les mutants découvrirent l'obstacle au dernier moment. Ils parvinrent à redresser leur trajectoire et reprirent un peu d'altitude sans perdre de leur vitesse. Le violent déplacement d'air balaya les astromécaniciens, qui dégringolèrent comme des quilles sur le dallage marbré.

— Des Reskwins, bredouilla l'un d'eux d'une voix blanche.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre ici ? s'exclama un autre.

— En tout cas, ajouta un troisième, si c'est ce type qu'ils poursuivent, il n'a aucune chance de s'en tirer : il s'est engagé dans un cul-de-sac.

CHAPITRE XVI

Essoufflé, Le Vioter cherchait désespérément une issue. Mais le haut mur sur lequel il butait déroulait à l'infini sa surface grise, aveugle et lisse.

Des vibrations caractéristiques se rapprochaient rapidement. Les Reskwins seraient sur lui dans une poignée de secondes, et il n'avait aucune arme à leur opposer. Lâhutt Le Borgne s'était bien gardé de lui fournir le vibreur sonique qui équipait chacun de ses hommes. Les mutants bénéficiaient d'un système olfactif extrêmement développé et n'auraient aucune difficulté à le localiser dans les ténèbres profondes qui régnaient sur cette partie de la base.

Il suivit à tâtons la ligne rectiligne de la paroi et buta sur un objet métallique. Il se pencha et le ramassa : c'était un étroit morceau de fuselage d'une longueur de deux mètres, aux bords déchiquetés et coupants, probablement abandonné là par un astromécanicien négligent. Il parcourut la bande métallique de la main, chercha une saillie, un appendice. N'en trouvant pas, il empoigna une de ses larges extrémités avec une telle détermination que les pointes de la bordure acérée se fichèrent profondément dans ses paumes. Il brandit l'arme improvisée dont le gondolement produisit un son de scie musicale et, bien campé sur ses jambes, dos collé au mur, attendit les Reskwins.

Les ténèbres abritaient maintenant un lourd silence. Les battements accélérés de son cœur élançaient les blessures de ses mains. Le sang coulait sous les manches de son uniforme et se répandait sur ses avant-bras. Il se demanda ce que préparaient les mutants dont il percevait la présence et qui, tout en communiquant par infrasons, se déployaient à quelques pas de lui.

Un imperceptible souffle d'air lui fit tourner la tête : le dard venimeux d'une antenne se promenait à cinq centimètres de sa joue. Il

se laissa tomber sur ses talons et utilisa le ressort de ses jambes pour rebondir vers l'avant et tendre les bras en direction de la base de l'antenne. Le morceau de fuselage s'enfonça en crissant dans une matière molle. Une odeur fade, doucereuse, s'éleva dans l'air confiné.

Le Vioter retira d'un coup sec la bande métallique et se plaqua de nouveau contre le mur. Les autres Reskwins, qui avaient perdu le contact vital avec leur congénère, libérèrent des bourdonnements et chuintements menaçants. Ils sortirent tous ensemble de l'ombre et convergèrent d'un pas chaloupé vers le fugitif. Leurs yeux luisants et leurs antennes prises de démence trahissaient une fureur vengeresse inhabituelle chez eux.

Le Vioter tenta le tout pour le tout : il leva le débris du fuselage au-dessus de sa tête, lui imprima un mouvement d'hélice et fonça droit sur ses adversaires. Le métal luisant émit un miaulement aigu. Il s'enfonça dans le cou d'un mutant avec une telle voracité que sa tête d'insecte se détacha de son corps. Rohel frappa aussitôt d'estoc et sectionna net une paire d'antennes flottant à quelques centimètres de sa gorge. Deux Reskwins, touchés, se reculèrent en grinçant de douleur. Ils perdaient en abondance un liquide visqueux et blanchâtre.

Sans perdre une seconde, Le Vioter fondit sur un nouvel adversaire isolé. Il abattit de toutes ses forces le tranchant de sa lame torturée et fendit ce dernier du sommet du crâne jusqu'à la taille. Les attaches de la cuirasse protectrice éclatèrent comme des fruits mûrs. Un geyser de gelée gluante jaillit de la plaie béante.

Rohel repéra la crosse du vibreur sonique que la cuirasse, en se scindant, avait découvert. Il lança le bout de métal en direction de ses poursuivants pour ralentir leur progression et plongea entre les jambes du mutant inerte. Luttant contre un début de nausée, il extirpa le vibreur de sa gaine, désamorça le cran de sécurité, s'arracha de l'écœurant bain de gélatine et se jeta sur le côté. Tout en roulant sur lui-même, il verrouilla ses bras au-dessus de la tête et appuya en continu sur le rayon-détente. Une pluie d'ondes sonores cueillit les Reskwins qui, le crâne en charpie, s'immobilisèrent à quelques pas de lui. Des gémissements étouffés et des bruits sourds de chutes de corps retentirent dans l'obscurité : les rafales avaient également fauché les deux mutants aux antennes coupées, restés à l'écart.

Couvert de sueur, de sang et de substance poisseuse, Le Vioter reprit son souffle. L'intérieur de ses mains, profondément entaillé, l'élançait jusqu'aux épaules. Il percevait de faibles échos de la bataille qui faisait rage à l'autre bout de la base. Après avoir hésité un court instant sur la conduite à tenir, il décida de revenir sur ses pas et de chercher une nouvelle issue.

*

Dans la cabine de pilotage, Tav Olsen commençait à s'inquiéter. Les autres auraient déjà dû être là. Conformément aux instructions du capitaine Gulal, le pilote avait déclenché les moteurs d'extraction et programmé les ordinateurs de bord. La lumière mordorée du jour s'engouffrait allègrement par le ventail de toit grand ouvert. La jonque était prête à décoller.

Les hommes d'équipage, rodés et disciplinés, avaient parfaitement préparé ce départ anticipé. Leur existence aventureuse, dangereuse, les avait exercés à réagir rapidement.

— Quelque chose ne va pas ? demanda maître Jull, le vieux musicien de bord dont la face ridée s'immisça dans l'entrebâillement de la porte.

— Je n'en sais fichtre rien, rétorqua Tav Olsen. Le Borgne est sans doute plus coriace que prévu.

— Je me demande ce qui a pris au capitaine de s'attaquer à ce bâtard.

— Le Borgne s'est senti humilié par Gulal et ne l'a jamais digéré. Il a tout fait pour nous griller auprès du Cercle.

Tav Olsen tritura nerveusement les boutons d'ivoire bleus de sa veste d'uniforme. Incapable de maîtriser plus longtemps son angoisse et son impatience, il saisit sa toque rouge, dévoilant un crâne dégarni et luisant, et la lança sur la console de pilotage.

— Le capitaine n'a pas l'habitude d'être en retard aux rendez-vous. Je n'aime pas ça.

Un brouhaha s'éleva de la coursive d'entrée de la jonque. Tav Olsen bouscula maître Jull, se précipita vers la porte, se glissa dans le dalot de dégagement et avala la coursive intermédiaire en quelques foulées.

Sur le large marchepied de la passerelle, les hommes de la patrouille de surveillance molestaient un énergumène portant l'uniforme et les bottes de l'équipage de Lâhutt Le Borgne. De curieuses plaques blanches et gluantes parsemaient sa chevelure brune, ses épaules et sa poitrine. Ses mains levées étaient ensanglantées.

— Ce salopard rôdait tout près de la jonque ! hurla un homme qui brandissait comme un trophée un vibreur sonique d'un modèle peu courant. On lui troue la panse ?

— Attendez…

Tav Olsen s'avança et écarta énergiquement les hommes surexcités. Ils savaient que le capitaine Gulal était en train d'en découdre avec Le Borgne, et le fait d'avoir surpris un sbire du lieutenant dans les parages ne faisait que renforcer leur fébrilité.

Le pilote examina le prisonnier.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Et vous, qui êtes-vous ? répliqua Le Vioter.

Un sourire froid effleura les lèvres de Tav Olsen.

— Ici, c'est moi qui pose les questions.

À cet instant, un reflet brillant accrocha le regard de Rohel : deux lettres holographiques, enchâssées dans le revers de la veste bleu marine de son interlocuteur.

— Ces deux lettres, C. G., ce ne sont pas les initiales du capitaine Gulal ?

— Tu vois que tu aurais pu mieux tomber et je suis surpris que tu ne t'en sois pas rendu compte avant…

— Je veux parler à votre capitaine.

— Il n'est pas là.

— Vous êtes sur le point de décoller ?

Le ton du pilote se fit menaçant :

— Ça se pourrait. Encore une fois, c'est moi qui pose les questions.

Une lueur de compréhension traversa l'esprit de Rohel.

— C'est votre capitaine qui se bat à l'entrée de la base, reprit-il après une pause, et vous attendez l'issue de la bataille pour…

Un des hommes d'équipage, excédé, pointa l'extrémité d'une longue lamelase sur sa gorge :

— Ce bâtard essaie de nous embrouiller, Tav. Laisse-moi lui régler son compte.

Tav Olsen le calma d'un geste de la main.

— Attends. Quelque chose qui ne colle pas.

Ils étaient à présent obligés de crier pour couvrir le grondement des moteurs d'extraction qui montaient rapidement en régime.

— À mon avis, votre capitaine est en difficulté, fit Le Vioter, décidant de tout miser sur son interlocuteur qui semblait avoir une certaine emprise sur les autres et dont la tête paraissait un peu plus froide. J'ai cru entendre que l'automotrice se renversait et que les hommes de Lâhutt Le Borgne déclenchaient un tir de barrage depuis la frégate.

— Je n'y comprends rien. Tu n'es pas un homme du Borgne ?

— Il m'a attiré dans un piège et je me suis enfui quand la bagarre a éclaté.

— Et cet uniforme ?

— Ça faisait partie du piège. Maintenant, il faut prendre une décision. Sans votre aide, votre capitaine ne s'en sortira pas.

— Ne l'écoute pas, Tav ! vociféra un petit homme au visage en lame de couteau. C'est lui qui veut nous entraîner dans un piège.

Les yeux de Tav Olsen voltigèrent un long moment, avant de revenir se poser sur Rohel.

— J'ai l'impression de t'avoir déjà vu quelque part. Qu'est-ce que ce machin blanc sur tes cheveux et ta combinaison ?

— De la substance de Reskwin. J'ai dû en tuer quelques-uns avant que votre patrouille ne me tombe dessus ?

— Le clan du Dard Pourpre ? Gulal m'a vaguement parlé d'un gros marché passé entre Lâhutt Le Borgne et le Chêne Vénérable pour la capture d'un hérétique… Ça va, les gars, rengainez vos armes.

Les membres de la patrouille se rendirent aux arguments du pilote et baissèrent le canon de leur vibreur. La lumière qui tombait du sas d'embarquement sculptait leurs traits anxieux, indécis.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? fit une voix.

— Il faut aller lui prêter main-forte, suggéra maître Jull qui était resté en haut de la passerelle.

— Comment ?

Le Vioter s'avança d'un pas et dit :

— Est-ce que ce vaisseau peut voler à basse altitude ?

— La jonque ? Évidemment, répondit Tav Olsen.

— Quand je dis à basse altitude, il s'agit de voler sous le plafond de cette base jusqu'à l'endroit de la bataille…

— Dangereux, objecta le pilote. Le moindre écart peut nous jeter sur un pilier, sur un mur ou sur le toit. Pourquoi ?

— C'est notre seule solution pour créer un effet de surprise.

— Admettons. Mais nous n'aurons plus le temps de revenir en arrière. Et l'entrée latérale de la base n'a jamais été prévue pour le passage d'un vaisseau. Tout au plus pour les loges-bulles et les véhicules terrestres…

— Inutile de compter passer à pied, insista Le Vioter. La frégate de Lâhutt se trouve entre le groupe du capitaine et nous. Nous n'avons pas le choix. C'est le moment ou jamais de prouver que vous savez vous servir de cet appareil.

Quelques minutes plus tard, la jonque, moteurs d'extraction coupés, s'éleva lentement et se stabilisa à une hauteur de quinze mètres entre sol et plafond. Puis, à l'aide de ses seuls réacteurs auxiliaires, elle entama son vol en rase-mottes vers l'entrée de la base.

Le front perlé de gouttes de sueur, Tav Olsen manipulait les commandes manuelles avec d'infinies précautions. Le flanc rebondi du vaisseau, un appareil peu massif pourtant, frôlait dangereusement les piliers. À côté de lui, Le Vioter, les yeux cadenassés sur la grande baie intérieure, surveillait les manœuvres du pilote et le renseignait sur les variations d'écart entre les colonnes et la carlingue.

— Je sais où je t'ai vu, déclara subitement Tav Olsen sans quitter des yeux la console de pilotage. C'est toi qui as vaincu Blouster dans l'arène. J'y étais. Avec cette saleté sur ton visage et tes cheveux, je ne t'avais pas reconnu.

Il ajouta d’une voix sourde :
— Pourvu qu’on n’arrive pas trop tard…

CHAPITRE XVII

L'étau se resserrait autour du groupe décimé du capitaine Gulal. Les agents du Jahad et les hommes de Lâhutt Le Borgne, débarqués de la frégate, grignotaient progressivement l'espace qui les séparait de la motrice renversée. Les ondes sonores et lumineuses s'avéraient inutiles désormais car, de part et d'autre, on avait déployé d'invisibles barrières absorbantes.

Revenu de sa surprise, Le Borgne, en stratège avisé, avait rapidement réorganisé ses troupes. Ses équipiers, lamelase en main, rampaient lentement sur le sol marbré, abrités derrière leurs boucliers magnétiques individuels. Encore quelques mètres et ils opéreraient leur jonction. Dès lors, le sort de la bataille se réglerait au corps à corps et, étant donné les pertes subies dans le camp des assaillants, ils bénéficieraient d'une large supériorité numérique.

Le lieutenant se ferait un plaisir d'égorger lui-même Gulal. Une petite jouissance qu'il pourrait s'offrir en toute impunité. Le capitaine, en s'attaquant à lui, en s'opposant donc aux intérêts d'un trafiquant, avait violé la règle fondamentale du Cercle. Le Borgne guettait depuis longtemps l'occasion de lui régler définitivement son compte. Il en frissonnait d'excitation.

L'Ultime Su-pra Ging marchait à côté du lieutenant derrière le grand bouclier mobile qui avançait sur les talons des hommes de première ligne et jetait d'incessants coups d'œil en arrière.

— Je me demande ce que fabriquent les Reskwins, grommela-t-il. Ils devraient être de retour.

Le lieutenant haussa les épaules.

— Cette base est mal éclairée.

— Leur sens de l'odorat leur permet de localiser un évadé dans n'importe quel endroit ! affirma sèchement l'Ulman.

Lâhutt Le Borgne s’abstint de répondre et observa la motrice dont le moteur vomissait de longues flammes orangées. Elle ressemblait à une grosse tortue agonisante et couchée sur le dos.

Une fureur noire incendiait Su-pra Ging. Il lui en cuisait de dépendre entièrement de ce mécréant sans vergogne qui l’avait déjà berné en organisant sans le prévenir ce défi insensé. Lui qui avait rêvé d’une carrière rectiligne et lumineuse au sein du clergé, il se retrouvait dans les bas-fonds de Racinn en train d’assister, impuissant, à un sordide règlement de comptes entre forbans. De plus, quelqu’un avait trahi et compromis son plan. Qui ? Lâhutt Le Borgne ? Improbable. En homme avide de profit, il n’aurait jamais fait une croix sur une prime de cinq cent mille gemmes… Qui d’autre ? Un membre de son propre entourage ? Un seul avait été mis dans la confidence, le pilote de la flotte, fra Tri-Nuill.

L’absence prolongée des Reskwins ne présageait rien de bon. Le traître risquait de lui faire perdre à jamais la piste de Rohel Le Vioter. Si l’ex-agent du Jahad parvenait à échapper aux mutants, il emporterait avec lui le secret du Mentral. Pour le livrer à qui ? Et dans quel but ?… La perspective du gâchis de six siècles de recherches mentales souffla sur la rage et le désespoir de Su-pra Ging. Bien plus que l’éventualité, pourtant peu réjouissante, de devoir affronter la hiérarchie du palais épiscopal d’Orginn.

*

Fra Tri-Nuill se sentait très à l’étroit à l’intérieur de sa combinaison et sous sa cagoule. Son vibreur sonique avait glissé à plusieurs reprises de ses mains moites et tremblantes. La motrice, cernée de toutes parts, constituait un abri de plus en plus précaire. Il voyait avec effroi les étincelantes lamelases se rapprocher inexorablement de leur position de défense.

Contrairement à ce qu’avait espéré le capitaine Gulal, l’effet de surprise n’avait pas joué longtemps. Les adversaires, principalement les hommes de Lâhutt Le Borgne, avaient réagi avec une promptitude étonnante. Ils avaient déployé un immense bouclier depuis le ventre de leur frégate et, réfugiés derrière le paravent magnétique à la brillance bleutée, avaient tranquillement amorcé la contre-attaque. Sûrs de leur fait, ils donnaient maintenant l’assaut final. Fra Tri-Nuill n’osait imaginer ce qu’il adviendrait de lui s’il retombait entre les griffes de l’Ultime Su-pra Ging ou celles de Lâhutt Le Borgne. Il ne parvenait pourtant pas à braquer le vibreur sur son propre cœur, comme sa raison le lui soufflait.

— Ils arrivent de partout ! grogna Gulal. Tu parles d’une partie de plaisir ! Tu nous a entraînés en enfer, l’Ulman.

Son masque blanc aux grilles optiques noires et son étrange voix vibrante évoquaient un androïde démangé par des courts-circuits.

— Ils vont nous tomber dessus, capitaine ! cria un homme. On tente une sortie en force ?

— Trop tôt. Laissons-les prendre confiance.

Les vibreurs continuaient de cracher leurs ondes dans l'unique intention de ralentir la progression des assiégeants, qu'il n'était plus question de toucher depuis qu'ils bénéficiaient de protections magnétiques. Une âcre odeur de brûlé se répandait hors du moteur criblé d'impacts. Une fumée noire et toxique enveloppait le véhicule renversé et rendait à la fois la respiration difficile et la visibilité incertaine.

— Sortez vos lamelases ! hurla Gulal. Nous allons en avoir besoin.

Fra Tri-Nuill saisit précautionneusement le manche noir que le capitaine lui tendait. Tout en appuyant sur la minuscule pression, il s'agonit intérieurement d'injures : quel sombre crétin avait-il été de vouloir à tout prix se racheter auprès de cet hérétique dont il ne savait strictement rien ! Certes, celui-ci l'avait sauvé d'une mort horrible dans le vaisseau de la flotte mais, au lieu d'en tirer la leçon et de se tenir à carreau, le gros pilote n'avait rien trouvé de mieux que de se précipiter la tête la première dans une fourmilière d'ennuis. Le stupide code d'honneur de la Fraternité de l'Espace l'avait entraîné à trahir son supérieur hiérarchique et son complanétaire. Or griller dans un four à déchets ou être découpé en petits morceaux n'avait jamais été le but suprême de la vie de fra Tri-Nuill. Perdu pour perdu, autant choisir sa fin.

La mort dans l'âme, il serra le manche de sa lamelase.

— À moi !

Il sauta aussi souplement que le lui permettait sa corpulence du côté exposé de la motrice et, embrasé d'une flambée de frénésie destructrice, se rua sur les premiers assiégeants. Sa lame étincelante perfora les boucliers magnétiques. Quelques têtes roulèrent sur les dalles de marbre.

— Suivons-le, capitaine !

— Pas encore. Appliquez-vous à viser.

L'Ulman libéra un feulement sauvage, frappa sans trêve, opéra un véritable carnage. Surpris, certains hommes de Lâhutt Le Borgne abandonnèrent leurs boucliers et refluèrent en désordre. Mal leur en prit : les rafales des vibreurs les couchèrent instantanément.

Pris de démence meurtrière, inconscient, fra Tri-Nuill s'enfonça en gesticulant dans le cœur des rangs ennemis. Un rayon lumineux tiré de la frégate lui perfora le ventre. Il tomba à genoux. Il maintint d'une main ses viscères libérées de leur mince prison de peau, se releva et avança, titubant. Une deuxième onde lui sectionna le cou. Sa tête

encagoulée se détacha de son tronc et s'écrasa sur la base d'un pilier.

*

La jonque gîta sur un côté et passa de justesse entre deux colonnes resserrées. Tav Olsen et Le Vioter, déséquilibrés par la brusque manœuvre du pilote, se récupérèrent aux bouées de sécurité qui flottaient sur les parois de la cabine.

Une longue allée droite se profilait à l'horizon. Olsen incurva délicatement la manette d'accélération ; le vaisseau se cabra légèrement sous la fantastique poussée des moteurs auxiliaires qui grondaient à pleine puissance.

— C'est le moment de cracher tout ce que tu as dans le ventre, ma belle, murmura-t-il, en nage.

Le Vioter aperçut des zébrures lumineuses dans le lointain.

— Plus qu'un virage.

Olsen aborda la large boucle sans ralentir. L'angle d'un mur se rapprocha à une vitesse hallucinante. La collision semblait inévitable, mais le pilote balança adroitement la jonque sur son travers et l'esquiva au dernier moment.

— Droit devant.

Trois cents pas les séparaient maintenant de l'imposante frégate de Lâhutt Le Borgne.

L'œil aiguisé de Rohel repéra la motrice couchée sur le flanc quelques encablures plus loin.

— Ralentis. Nous y sommes.

— Tout doux, ma belle. Tout doux.

Tav Olsen tira la manette sur son point mort et, d'une simple pression du doigt, commanda l'ouverture des boucliers de dérive.

— Il ne va pas falloir se rater, commenta le pilote. En dérive pure, elle ne peut rester stabilisée qu'une minute sidérale. Au grand maximum.

Le Vioter se pencha sur le transmetteur holographique de bord.

— Ouvrez le sas ventral. Nous n'aurons que très peu de temps pour les récupérer.

— Bien reçu.

Les équipiers de Gulal obéissaient sans rechigner : ils étaient désormais convaincus que seule l'initiative de leur nouveau passager pouvait tirer leur capitaine de ce mauvais pas. Moteurs coupés, la jonque dépassa silencieusement le vaisseau désert de Lâhutt Le Borgne, puis elle descendit au ras du sol et fusa en direction de la motrice.

*

Abandonnant toute prudence, Gulal se redressa, brandit bien haut sa lamelase et exhorta les cinq survivants qui l'entouraient :

— Il ne nous reste plus qu'à suivre l'exemple de l'Ulman. Pour rester à jamais des êtres libres !

Les hommes poussèrent le cri de ralliement :

— Pour Gulal des Hautes Planètes !

Ils pouvaient presque sentir le souffle de la meute de Lâhutt Le Borgne.

Alors qu'ils escaladaient le plancher et la chenille de la motrice, une sombre masse surgit de la pénombre comme un spectre géant. La phénoménale pression d'air de la jonque cloua les assiégeants au sol. Le capitaine comprit rapidement le sens de la manœuvre du vaisseau.

— Abritez-vous !

Gulal n'aurait pas cru ses hommes capables d'une telle inspiration. Les poudres fanatisantes versées dans leur ration quotidienne de vin les privaient généralement de toute initiative personnelle. Elles l'assuraient également d'une loyauté à toute épreuve, condition sans laquelle les probabilités de survie d'un contrebandier de l'espace étaient quasiment nulles.

Le fuselage gris s'immobilisa dans un léger sifflement au-dessus de la motrice couchée sur le flanc. Les deux pans ouverts de la trappe ventrale vinrent frôler les picots de la chenille surélevée. Dès que les turbulences se furent un peu calmées, les cinq survivants et Gulal se hissèrent rapidement à l'intérieur de la carlingue. Revenus de leur surprise, les équipiers de Lâhutt Le Borgne déclenchèrent un feu nourri sur la motrice et sur la jonque. En pure perte : l'invisible ceinture magnétique du vaisseau absorba les ondes sonores.

*

Le transmetteur holographique grésilla. Une bouille hilare emplit tout l'écran cristallin.

— Trappe refermée, Tav. Sauvetage terminé.

— Bien reçu.

Le pilote rentra les boucliers de dérive et réactiva les moteurs auxiliaires. La jonque s'arracha en rugissant de l'inertie générée par sa brève immobilisation et s'élança en direction de la bouche de l'entrée latérale de la base. Le capitaine Gulal s'engouffra dans la cabine de pilotage.

— Jolie manœuvre, Tav.

— Ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée, fit le pilote.

L'impénétrable masque de Gulal pivota en direction de Rohel.

— Bienvenue à bord, Hual-Ar-Bha.

En dépit de la neutralité de ce timbre métallique, Le Vioter décela une légère ironie dans la voix filtrée par l'appendice buccal du masque.

— Où nous sommes-nous rencontrés ?

Gulal s'approcha de lui. Il n'était pas très grand et plutôt de frêle carrure, malgré son épaisse combinaison de spunstène, mais il dégageait une très forte impression d'autorité, de magnétisme. Un inexplicable trouble saisit Le Vioter.

— J'ai assisté à ton combat contre Blouster. Un combat intéressant, d'ailleurs. Et lucratif.

— Je ne vous ai pas remarqué.

— J'étais pourtant aux premières loges. Et je t'ai vu avant… Mais nous en parlerons plus tard. Comment comptes-tu sortir de là, Tav ?

— Par l'entrée latérale de service…

— De la folie pure. Nous ne passerons jamais.

— Nous n'avons pas le choix, capitaine ! Lâhutt Le Borgne croit sûrement que nous allons retourner sur nos pas et doit nous attendre avec les canons à missiles de sa frégate. Je ne vais tout de même pas aller me fourrer tout droit dans la gueule de ce bâtard !

Un filet de lumière pourpre, crucifiant la pénombre, indiquait que l'entrée de la base se rapprochait rapidement. Une loge-bulle d'entretien descendait d'un atelier situé sous l'un des dômes du toit. Elle coupa brusquement la trajectoire de la jonque.

Le museau effilé du vaisseau la percuta de plein fouet. La loge-bulle explosa sous le choc. Des éclats de métal et de poltrène, un matériau transparent employé pour la fabrication des petites sphères volantes, crissèrent sur la baie de la cabine de pilotage.

— J'espère que cet ahuri n'a rien endommagé, commenta le capitaine sans se départir de son calme.

Plus loin, le flot de lumière mordorée vomi par la bouche arrondie de l'entrée de service inondait les piliers et les murs. Tav Olsen évalua l'ouverture du regard et esquissa une petite moue.

— Finalement, elle est beaucoup plus petite que je ne le croyais…

— C'est le moment ou jamais de montrer que tu sais te servir de cet engin, déclara Gulal, impassible.

CHAPITRE XVIII

Tav Olsen réduisit légèrement la vitesse, donnant juste assez de puissance aux moteurs pour maintenir la jonque en vol. De temps à autre des crissements aigus et de petites secousses indiquaient que la carène touchait le sol.

— Le volet est en train de se rabattre ! glapit le pilote.

— Ce bâtard de borgne a deviné que nous allions sortir par là et a prévenu les gardiens.

Le volet magnétique scintillant avait entamé sa descente. Il occupait déjà un tiers de la surface de l'entrée.

— À fond, Tav !

— Cramponnez-vous. On risque de salement labourer.

Tav Olsen enfonça la manette des moteurs auxiliaires. Une violente trépidation ébranla le vaisseau qui bondit en ululant vers la bouche de lumière.

— Qu'est-ce qui se passe si nous touchons le volet ? demanda Le Vioter, agrippé à une bouée de sécurité.

— Nous serons tout simplement réduits en poussière, répondit Gulal, placide.

Aucune émotion apparente n'étreignait le capitaine. Cet impénétrable masque blanc et cette curieuse voix métallique semblaient appartenir à un robot.

Une nuée d'images et de sensations désordonnées se leva dans l'esprit de Rohel, tendu comme un arc : les Garloups, le palais épiscopal d'Orginn, le corps agonisant de Su-pra Froll, la potion et le Sonal de Larhma Mâthi, Ysanne, le trou noir, le commandant de la flotte, Guin Le Chai, Blouster, Lâhutt Le Borgne… Le saisissant raccourci de tous les événements qui avaient jalonné son existence depuis qu'il était séparé de Saphyr d'Antiter… Saphyr qui se morfondait à Déviel et attendait désespérément son retour.

Le volet occultait maintenant la moitié de l'entrée.

— Attention.

Tav Olsen posa franchement l'appareil sur le sol. Un insupportable crissement s'éleva du bas du fuselage. Un torrent d'étincelles submergea la baie de la cabine.

— Ça chauffe ! hurla le pilote.

Pratiquement en dérapage, le vaisseau martyrisé avança dans un déluge de feu et s'engouffra de tout son long sous le volet. Son flanc gauche caressa l'arête latérale de pierre, mais Tav Olsen récupéra

l'impressionnant travers provoqué par ce léger frôlement. Le Vioter crut brièvement que la structure de spunstène, raclant les dalles marbrées, allait se disloquer.

La lumière intense du jour naissant éclaboussa la jonque qui cahota sur les nids-de-poule et les reliefs tourmentés d'une route défoncée. Ils étaient passés.

— Extraction, ordonna le capitaine.

Tav Olsen composa le code d'extraction sur la console des ordinateurs de bord. Le vaisseau, agité de convulsions saccadées, amorça son décollage vertical.

*

Une multitude de cadavres jonchaient le sol de la base. Devant les corps mutilés des Reskwins, Su-pra Ging avait compris qu'il avait perdu la partie. On lui avait apporté la tête exsangue du traître fra Tri-Nuill : il l'avait envoyée bouler d'un coup de pied.

Lâhutt Le Borgne, lui, ne décolérait pas. Gulal lui avait échappé et il savait le capitaine assez intelligent pour ne jamais remettre les pieds sur Racinn. Il avait songé à se lancer à sa poursuite, mais il avait fini par y renoncer, malgré les supplications de l'Ultime.

— La jonque de Gulal est aussi rapide que la frégate. J'ai autre chose à faire que jouer à cache-cache avec lui dans l'espace.

— Et pour un million de gemmes ?

— Vous m'en donneriez dix milliards que ça ne changerait strictement rien. L'espace est infini. Autant chercher une aiguille dans dix millions de bottes de foin !

— En ce cas, inutile d'escompter sur la prime prévue, avait prévenu l'Ultime. Je n'ai pas Le Vioter. Je sais seulement à quoi il ressemble.

— Gardez votre fric, l'Ulman ! J'ai perdu sur ce coup-là, mais le défi m'en a rapporté davantage. Je vous laisse : je dois reconstituer mon équipage.

Le lieutenant s'était éloigné de quelques pas avant de se retourner :

— Il m'étonnerait fort que les hommes de Gulal aient pris d'eux-mêmes l'initiative de venir au secours de leur capitaine. Ils sont programmés pour obéir, pas pour commander. Il y avait quelqu'un d'autre là-dessous : peut-être bien ce Rohel Le Vioter… Vous avez des agents sur Illith ?

Su-pra Ging avait acquiescé.

— Prévenez-les immédiatement. J'ai cru comprendre que Le Vioter voulait impérativement gagner Illith. Une seule raison valable, à mon avis : contacter la confrérie des Maîtres Sonneurs. Ils peuvent l'expédier en n'importe quel point de l'univers. Si vous tenez tant que

ça à récupérer votre hérétique, il vaudrait mieux pour vous l'intercepter avant qu'il ait réussi à joindre ces sorciers.

Sur ces paroles, Lâhutt Le Borgne avait planté là son interlocuteur et s'en était allé faire le compte exact de ses pertes.

L'espoir était mince : Illith, une planète recouverte de jungles luxuriantes, était un refuge idéal pour un fuyard. Mais Su-pra Ging décida de retenir la suggestion du trafiquant et de jouer cette petite chance, sa dernière, à fond.

Il héla une loge-bulle, glissa une épaisse liasse de gemmes dans les mains du pilote et lui ordonna de le déposer à l'aire de stationnement de la felouque de l'Église, sous le temple de l'Arbre Sacré. La loge-bulle quitta la base souterraine et survola la cité dans les feux du premier soleil.

La felouque, mise à son entière disposition, était un vaisseau ultrarapide. À la condition d'agir vite, il arriverait sur Illith pratiquement en même temps que la jonque de Gulal. Tant que sa hiérarchie ne l'aurait pas officiellement destitué de ses fonctions, il remuerait cieux et terres pour ramener le Mentral. Il lui fallait maintenant obtenir quelques renseignements sur la très secrète confrérie des Maîtres Sonneurs.

*

La jonque, pilotée par les ordinateurs de bord, avait atteint sa vitesse de croisière. Les étoiles n'étaient plus que de fugaces traînées lumineuses.

— Vraiment un bon travail, Tav, déclara le capitaine Gulal.

Un large sourire éclaira la face de Tav Olsen, sensible au compliment.

— Demande aux vérificateurs d'inspecter la jonque de fond en comble. Qu'ils voient si notre petite balade sur le ventre n'a pas causé de dégâts majeurs. Après, mais après seulement, organise une petite fête.

— Vous ne serez pas avec nous, capitaine ?

— Non, j'ai autre chose à faire. Et que personne ne s'avise de me déranger.

— À vos ordres.

Gulal se tourna vers Le Vioter :

— Suis-moi, Hual-Ar-Bha.

Ils gagnèrent par une succession de coursives les appartements privés du trafiquant qui, à en juger par les somptueuses tentures, les lustres et les appliques en cristal, les objets précieux et le mobilier fastueux composant son intérieur, appréciait visiblement le luxe.

— Assieds-toi.

Le Vioter se laissa choir sur une banquette. Gulal disparut un petit moment et revint avec deux coupes de vin pétillant.

— Trinquons à notre survie.

— Il n'y a pas de poudre hypnotique dans ce vin ?

— Je n'ai ici que de purs et très bons vins !

— J'aimerais bien savoir qui se cache sous ce masque, lâcha Le Vioter avant de porter la coupe à ses lèvres.

— Ne sois pas trop pressé. L'impatience est le pire des défauts. Je bois à toi, Hual-Ar-Bha : ton réflexe dans la base m'a sauvé la vie et, grâce à toi, j'ai gagné un énorme paquet de gemmes.

— C'est aussi un peu grâce à vous : vous avez envoyé Guin Le Chai me renseigner sur la façon de combattre Blouster.

— Ce garçon était chargé de rabattre des esclaves potentiels. Un de mes plus brillants collaborateurs permanents sur Racinn. Dommage que je n'aie pas pu l'emmener avec moi.

— Pourquoi avez-vous misé sur moi ?

Le capitaine marqua un long temps de pause avant de répondre.

— Je m'y connais en combattants. Et surtout, je sais qu'un homme aux abois est prêt à prendre tous les risques…

— Qui vous a prévenu que Lâhutt Le Borgne s'apprêtait à me livrer à l'Église ?

— Un gros Ulman de la flotte ecclésiastique.

— Fra Tri-Nuill ?

— C'est un nom comme ça… En trahissant le Chêne, il m'offrait trois bonnes opportunités : d'une part, récupérer la prime promise par l'Église pour ta capture, et ça, c'est raté. D'autre part, la possibilité d'apprendre les bonnes manières à ce bâtard de Lâhutt Le Borgne, et ça, c'est réussi. Et enfin, quitter au plus vite et définitivement Racinn, où le Cercle voulait me faire la peau. Ils ne supportent pas certaine… particularité de ma personne…

Le capitaine vint s'asseoir à côté de Rohel qui, pour la seconde fois, se sentit inexplicablement troublé.

— En revanche, je ne comprends toujours pas pourquoi le Chêne Vénérable a mis cinq cent mille gemmes sur la table pour te récupérer. Un simple hérétique ne vaut pas tant. Rassure-toi : je ne chercherai pas à en savoir davantage. Je te déposerai au passage sur Illith et, après, je m'évanouirai dans l'univers.

— Vous aviez des raisons d'en vouloir à Lâhutt Le Borgne ?

— C'est lui qui avait des raisons de me haïr. Je l'ai humilié en repoussant publiquement ses avances. Une autre motivation, peut-être la principale, m'a poussé à venir à ton aide : dès que je t'ai vu, j'ai désiré t'avoir avec moi. À moi.

Gulal se leva et retira lentement son masque. Une cascade de cheveux d'or inonda ses épaules. Le Vioter ne put dissimuler sa

surprise : le capitaine était cette femme magnifique qu'il avait croisée une première fois dans le repaire des trafiquants et une seconde fois dans les gradins de l'arène. Ses yeux turquoise se posèrent sur lui, teintés d'amusement.

— Je suis Gulal des Hautes Planètes ! Une longue et agréable joute nous attend jusqu'à Illith, Hual-Ar-Bha.

Elle fit glisser sa combinaison de spunstène jaune et déroula le bandage serré qui lui comprimait la poitrine. Puis, parée de sa seule chevelure, elle s'approcha de Rohel, lui effleura les cheveux et murmura d'une voix rauque :

— Tu te souviens de moi, maintenant ?

— La partie de checks, répondit rêveusement Le Vioter, visage pratiquement enfoui dans les superbes seins de Gulal.

— Ce crétin de Lâhutt m'avait défié au jeu. Il croyait me pousser à la faute, me ruiner.

— Vous assistiez également au défi. Aux premières loges. Je me suis même demandé si votre voisin, cet homme aux cheveux cendrés et aux yeux clairs, n'était pas le fameux capitaine Gulal.

Un rire musical jaillit de la gorge de son interlocutrice.

— Yvot Harloch ? Ce lourdaud est un agent du Chêne Vénérable. Tu devrais aller nettoyer cette horreur. On dirait de la bouillie d'insectes.

— De Reskwins… corrigea Rohel.

Les lèvres luisantes et sensuelles de Gulal se posèrent délicatement sur celles de son hôte.

— Nous ne disposons que de peu de temps. Le temps d'une traversée. La salle de bains est juste à côté de la chambre.

Il se leva à son tour et se dirigea vers une porte noire et dorée.

Un léger étourdissement le contraignit à s'adosser au bois laqué : un nouvel avertissement du poison du Jahad.

— Reviens vite, l'implora Gulal.

Pour se sortir sans dommage de ce nouveau piège, il aurait juste à faire preuve de maîtrise et de bonne volonté. Il se retourna et dit, un sourire sur les lèvres :

— Je croyais que l'impatience était le pire des défauts…

Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

PROLOGUE

L'origine de la confrérie des Maîtres Sonneurs remonte aux temps anciens où les humains des étoiles perdirent connaissance du voyage. Très grands et très craints maîtres en magie sonore, les Sonneurs chantaient pour traverser espace et temps. Point ne le faisaient par lucre mais pour combattre moult entités maléfiques, ainsi maintenues par eux dans les Ceintures de Silence. Sans la Confrérie, les races humaines et mutantes auraient très probablement été rayées du plan de l'univers…

Fragment de l'Encyclopédie des mondes recensés.

CHAPITRE PREMIER

— Votre Grâce ! Votre Grâce !

Une voix aigrelette tira Su-pra Clar, légat de la planète Illith, de son sommeil. L'écran cristallin du transmetteur holographique jetait des lueurs vives sur le plafond et le mur.

— Votre Grâce, répéta la voix.

Su-pra Clar grommela, étouffa un bâillement, se leva et se dirigea vers le bureau de bois précieux nimbé de lumière bleue. La chaleur nocturne était telle qu'il avait l'impression de se mouvoir dans un bain de vapeur brûlante. Sa longue chemise de nuit lui collait aux jambes et rendait sa démarche hésitante. Il s'assit devant le transmetteur. Ses gros doigts coururent sur la console noire et composèrent son code confidentiel. Le visage fendillé et contrarié de pra Kurol, son secrétaire, se dessina sur l'un des alvéoles de l'écran.

— Vous savez pourtant que j'ai une sainte horreur d'être dérangé en pleine nuit, maugréa Su-pra Clar.

— Veuillez me pardonner, Votre Grâce, mais un envoyé spécial du Berger Suprême demande à vous voir de toute urgence.

Amplifié par les minuscules micros tympanaux greffés dans les conduits auditifs des utilisateurs de l'hologramme, le timbre à la fois aigu et voilé de pra Kurol vrillait les tympans du légat d'Illith.

— Remettez l'entrevue à demain matin.

— Je crains fort que cela soit impossible, Votre Grâce. Il vous attend déjà dans la salle des réceptions privées.

— Qu'a-t-il donc de si important à me dire ? Il ne se passe jamais rien sur cette satanée planète. Gahi Balra, notre Berger Suprême, se soucie de ses fils d'Illith comme de sa première bure.

Sur l'alvéole, la face ingrate de pra Kurol demeura impassible. Le secrétaire connaissait parfaitement les raisons de l'acrimonie

permanente de son supérieur hiérarchique mais, étant donné le rôle qu'il jouait au palais de la légation, il avait pris pour habitude de ne trahir aucune de ses émotions.

— Cette chaleur est insupportable, gémit Su-pra Clar. Ne vous avais-je pas demandé de régler la climatisation du palais ?

— J'ai fait procéder à toutes les vérifications, Votre Grâce, mais le taux élevé d'humidité…

— Vous avez toujours réponse à tout.

Su-pra Clar s'essuya le front d'un revers de manche. Cela faisait maintenant vingt-deux années universelles que la hiérarchie du Chêne Vénérable le laissait moisir sur Illith dont le climat étouffant lui détraquait chaque jour un peu plus le système nerveux. Il lui avait fallu du temps pour admettre que son douloureux exil durerait aussi longtemps que Gahi Balra occuperait le trône pontifical : le premier soin du Berger Suprême, élu en conclave, avait été de bannir pour l'éternité ses rivaux déclarés et battus.

Pra Kurol jugea le moment opportun d'ajouter :

— Dois-je annoncer à cet envoyé que vous êtes souffrant, Votre Grâce ?

— Surtout pas. Vous m'avez réveillé et, puisque le mal est fait, autant savoir ce qu'il nous veut. Laissez-moi le temps de m'habiller et venez me rejoindre dans l'antichambre.

Su-pra Clar interrompit la communication et sonna ses serviteurs. Les ampoules des hautes lampes à eau murales s'emplirent de lumière blanche et deux fras vêtus de la bure safran s'introduisirent dans la chambre. Comme l'indiquaient leurs yeux étrangement brillants, les deux serviteurs, des anciens missionnaires, avaient été frappés par la fièvre rouge, une maladie incurable provoquée par les virakus, des insectes proliférant dans les jungles d'Illith.

Quelques instants plus tard, Su-pra Clar et pra Kurol pénétraient dans la salle des réceptions privées, une vaste pièce enfouie dans les profondeurs du sous-sol du palais de la légation et qui offrait, contrairement aux appartements du rez-de-chaussée et des étages supérieurs, une appréciable fraîcheur.

Assis sur un simple tabouret, le visiteur était penché sur un antique livre-papier. La lumière d'une applique se réfléchissait sur son crâne rasé. La pierre de synthèse, une phriste blanche, de son anneau paraissait énorme sur son index décharné. De sombres auréoles constellaient sa chasuble verte frappée sur la poitrine, du symbole holographique du Chêne. Quelque chose d'intimidant, d'inquiétant, se dégageait de lui. Complètement absorbé par sa lecture, il ne prêtait aucune attention aux deux arrivants.

Su-pra Clar toussa légèrement et marmonna :

— Installez-vous donc dans un fauteuil. Vous serez plus à votre

aise.

Le visiteur releva lentement la tête. Une intense fatigue creusait son visage émacié. Ses yeux mi-clos où luisaient des braises noires se promenèrent un long moment sur les deux arrivants.

— Ce tabouret me convient parfaitement.

Su-pra Clar haussa les épaules et se laissa choir sur une large banquette tendue de soie mauve. Pra Kurol se posa du bout des fesses à côté de son encombrant supérieur. Les bords des profondes crevasses qui sillonnaient le visage et le crâne bruns du secrétaire étaient agités de subtils frémissements. Il faisait des efforts pour ne rien en laisser paraître, mais ces signes avant-coureurs d'une imminente transformation le remplissaient d'effroi. Il lui fallait rapidement trouver un moyen d'écourter l'entrevue.

Attirés par les lumières des appliques, quelques lézards translucides s'étaient faufilés par une lucarne entrouverte et s'ébattaient sur les murs et le plafond blancs.

— Inutile de nous perdre en vaines civilités, reprit le visiteur en refermant le livre-papier. Vous et moi sommes des Ultimes du Chêne Vénérable et…

Il se tut et enveloppa pra Kurol d'un regard sévère. Le secrétaire se sentit brusquement à l'étroit dans sa bure verte. L'envoyé du Berger Suprême avait-il deviné quelque chose à son sujet ?

— Il serait préférable que le pra n'assiste pas à l'entretien. Ce que j'ai à dire est strictement confidentiel.

Soulagé, pra Kurol se leva et se dirigea vers la sortie. Il s'en tirait à bon compte. Mais Su-pra Clar lui agrippa le bras et le contraignit à se rasseoir.

— Pra Kurol est le plus précieux de mes collaborateurs. Il restera donc ici.

Le double menton et les bajoues du légat d'Illith tremblaient de colère contenue. En dépit de la relative fraîcheur régnant sur l'endroit, des rigoles de sueur se coulaient entre les replis adipeux de son crâne rasé.

— À votre aise. Cette décision relève de votre responsabilité… Je suis l'Ultime Su-pra Ging, en mission spéciale pour notre Berger Suprême. Je recherche un homme qui s'est réfugié sur Illith.

— Un grand hérétique ?

— Un ancien membre du Jahad qui a trahi notre Église. Il m'a échappé par deux fois : dans l'espace et sur Racinn.

— Comment a-t-il pu échapper à la sphère de recensement mental ?

— Il utilise une technique de sorcellerie qui brouille l'empreinte mentale.

— Il avait probablement établi un contact préalable avec le réseau

clandestin des Magiciens, intervint pra Kurol qui, mal à l'aise, se tortillait comme un ver sur la banquette.

Su-pra Ging fixa le secrétaire d'un air mauvais, comme pour lui reprocher sa perspicacité :

— Ce réseau a été décapité.

Il se leva et arpenta la pièce de long en large. Les appliques, disposées à intervalles réguliers, étiraient son ombre sur les angles des murs. Effrayés, les lézards refluèrent en direction de la lucarne.

— N'a-t-on pas une… reproduction de son visage ? demanda pra Kurol.

— Dois-je vous rappeler les règles de notre sainte Église ? siffla le visiteur. Nous avons institué le tabou formel de l'image et personne, pas même le Jahad, ne s'aviserait de le transgresser. Tout ce que je puis vous dire de ce traître, c'est qu'il est de haute taille, mince, que ses cheveux sont noirs et bouclés, et que ses yeux sont d'un vert assez peu commun.

— Si cet homme est un déserteur du Jahad, je suppose qu'on a commandé l'ouverture automatique de la capsule de poison greffée près de son cœur. Personne ne peut survivre à…

— Lui, il l'a pu. Et fort heureusement. Mais ne me demandez pas comment.

Le secrétaire remarqua que Su-pra Clar avait discrètement déplacé sa main droite, de manière à orienter son propre anneau vers l'envoyé du Berger Suprême. Le soupçonneux légat d'Illith tentait de démêler le vrai du faux dans les paroles de Su-pra Ging. Kurol avait deviné depuis longtemps que les anneaux des Ultimes n'étaient pas de simples attributs ornementaux. La phriste blanche de synthèse captait certaines vibrations mentales et s'assombrissait lorsqu'elle était dirigée vers un dissimulateur.

Su-pra Clar prenait un risque considérable. Une bulle pontificale interdisait à tout Ultime d'utiliser son anneau de sincérité contre l'un de ses pairs. Un décret confidentiel que le secrétaire était parvenu à intercepter, comme, d'ailleurs, toute information qui transitait par le palais de la légation.

— Il serait souhaitable pour vous de ne pas chercher à me piéger ! glapit Su-pra Ging en se retournant.

Saisi, Su-pra Clar enfouit précipitamment sa main dans un repli de sa chasuble. Son visage poupin se couvrit de confusion.

— Je serais en droit de vous faire traduire devant un tribunal d'exception, poursuivit Su-pra Ging d'un ton glacial. Les sphères d'investigation mentale établiraient aisément le bien-fondé de mon accusation et vous pourriez fort bien achever votre carrière dans un four à déchets.

— Veuillez me pardonner… Je n'ai pas voulu vous abuser… Un

réflexe…

Les deux hommes, l'un debout et l'autre assis, se défièrent un long moment du regard. Un rayon empourpré de l'un des sept satellites d'Illith tombait de la lucarne et parait les traits du visiteur d'une aura maléfique.

Kurol ressentit un tiraillement familier. Sa peau rugueuse commençait à réclamer l'énergie de la Mère Terre. L'intrusion tardive de Su-pra Ging tombait au pire moment. Coincé, le secrétaire n'avait plus d'autre choix que celui d'assister son supérieur jusqu'à la fin de cet entretien officieux et impromptu. Entre le chargé de mission du Berger Suprême, pétri de l'importance que lui conférait son statut particulier, et le légat d'Illith, écarté du pouvoir central et assoiffé de revanche, le conflit semblait inévitable. Kurol pensa qu'il y aurait peut-être un bon parti à tirer de leur animosité réciproque, mais, pour l'instant, l'urgence lui commandait de trouver un moyen de mettre un terme à la discussion et de les renvoyer dans leurs appartements.

— Quel est exactement l'objet de votre démarche, Votre Grâce ? demanda-t-il à Su-pra Ging.

Celui-ci revint s'asseoir sur le tabouret.

— Selon mes informations, Rohel Le Vioter, c'est le nom du fuyard, cherche à entrer en contact avec la confrérie des Maîtres Sonneurs. Vous avez probablement entendu parler de ces sorciers…

— Comme tout le monde, répondit Su-pra Clar, sur la défensive. On prétend que la vibration de leur chant transfère instantanément les voyageurs d'une galaxie à l'autre. Mais ce n'est probablement qu'une légende.

— Je n'en suis pas aussi certain que vous. Et, dans le doute, j'exige que vous m'aidiez à les localiser. (Su-pra Ging martelait ses mots, comme pour les graver dans l'esprit de ses interlocuteurs.) Non seulement à les localiser, mais également à les neutraliser avant que Rohel Le Vioter n'ait eu le temps de les rejoindre. S'il nous échappait, ce serait une perte irréparable pour notre Église.

Le secrétaire jeta un bref regard de biais au légat d'Illith et prit une profonde inspiration avant de déclarer :

— Vous demandez l'impossible, Votre Grâce. Selon la légende, la confrérie des Maîtres Sonneurs serait basée à Mérédith, une ville située en plein cœur de la jungle septentrionale d'Illith. Une jungle inextricable, peuplée de tribus primitives, dangereuses. Il faudrait remonter tout le fleuve Jahong depuis le port de Radao jusqu'à sa source…

— Sottises. Nous disposons de bulles aériennes. Il suffit de survoler cette jungle et de descendre aux coordonnées de Mérédith avec des plates-formes mobiles.

Pra Kurol étira ses lèvres couleur de bois mort en une moue

réprobatrice, mouvement qui accentuait l'aspect monstrueux de son visage. Sa peau le tiraillait de plus en plus. Un fourmillement caractéristique gagnait ses pieds et ses chevilles. Il ne restait plus que quelques minutes avant le déclenchement de la transe métamorphique. Il surmonta tant bien que mal son inquiétude et s'efforça de conserver un ton et une attitude neutres :

— Cette partie de la planète est protégée par une sorte de barrière invisible et isolante, d'origine non déterminée. Si un engin aérien, quel qu'il soit, cherche à forcer le passage, il explose en vol. Je vous le répète, Votre Grâce, la seule solution consiste à remonter le Jahong. Un voyage long, périlleux, dont à ma connaissance jamais personne n'est revenu. Ce Rohel Le Vioter n'a pratiquement aucune chance de parvenir à son but. Primo, les probabilités d'existence des Maîtres Sonneurs sont infimes. Secundo, les fièvres, les dragons-vampires ou les tribus auront certainement raison de lui.

Les yeux froids de Su-pra Ging se fichèrent dans ceux du secrétaire :

— Eh bien, nous organiserons une expédition pour nous assurer de tout cela. Et, puisque vous semblez fort bien connaître votre sujet, pra, vous nous accompagnerez.

— Hors de question ! protesta Su-pra Clar. Les affaires de la légation requièrent la présence permanente de pra Kurol.

Su-pra Ging redressa la tête comme un serpent prêt à mordre :

— En tant que plénipotentiaire, j'ai la préséance absolue sur tout autre membre du clergé, fût-il à la tête d'une légation. Vous devez donc obéir à mes ordres, Su-pra Clar. Dois-je donc, pour la deuxième fois, vous rappeler les règles fondamentales du Chêne Vénérable ?

Le légat devint livide. Fustigé par la morgue du visiteur, il entrouvrit la bouche pour répliquer, mais aucun son ne franchit sa gorge.

Pra Kurol éprouvait les pires difficultés à canaliser le feu intérieur qui se répandait tout le long de sa colonne vertébrale. S'il ne regagnait pas rapidement le caveau secret des métamorphoses, il risquait de se dessécher et de pourrir sur place. Il y perdrait la vie, mais ce n'était pas le plus important : en révélant sa véritable nature aux représentants de l'Église, il compromettrait la chaîne de reconquête auquel il avait voué toute son existence et dont il était un maillon essentiel.

Su-pra Clar étouffa sa colère et retrouva aussitôt l'usage de la parole :

— Qu'a donc fait cet homme pour que vous le recherchiez avec tant d'acharnement ?

— Il vaut mieux, pour vous et pour moi, que vous ne le sachiez pas.

Bien qu'il n'admît pas de réplique, le ton cinglant de Su-pra Ging ne dissuada pas le légat de revenir à la charge :

— Je ne puis me satisfaire de votre réponse ! Je vous rappelle que la légation relève de mon entière responsabilité. Vous êtes donc tenu de m'expliquer les motifs de votre mission sur Illith.

Kurol pria tous les dieux de ses ancêtres pour que cessât sur-le-champ la vaine querelle de préséance qui opposait les deux Ultimes. Un liquide transparent, odorant, sa sève intérieure, suintait par les pores dilatés de sa peau. Il ressentait dans chacune de ses cellules l'impérieux et poignant appel de la Mère Terre. Il refoula tant bien que mal la tentation de retirer sa bure verte et de courir se vautrer dans la vasque de renaissance.

— Nous reparlerons de vos prérogatives demain matin à la première heure, lâcha enfin Su-pra Ging d'une voix lasse.

L'envoyé du Berger Suprême se leva, sortit et emprunta le couloir gravitationnel menant au bâtiment annexe réservé aux hôtes de marque.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Su-pra Clar après un moment de silence qui parut interminable au secrétaire.

— Veuillez m'excuser, Votre Grâce. Je ne me sens pas très bien…

Des frissons couraient sur ses bras et ses jambes. Une substance brune, visqueuse, s'écoulait des commissures de ses lèvres grises et craquelées. Une telle confusion s'emparait de son esprit qu'il ne parvenait plus à ordonner ses pensées et ses mots.

— Vous auriez déjà dû soigner cette fièvre chronique, soupira le légat.

Kurol se recroquevilla sur la banquette et enfouit son visage dans ses mains, autant pour échapper au regard inquisiteur de son supérieur que pour soutenir sa tête, de plus en plus lourde. Des images et des sensations fulgurantes le traversaient comme des lames. Impatientes de se plonger dans l'humus régénérateur, ses racines rétractiles tentaient de crever les semelles de ses sandales.

Jusqu'alors, les nuits où les sept lunes s'alignaient dans le ciel d'Illith, il était toujours parvenu à se libérer de ses nombreuses obligations au palais de la légation et à accomplir l'indispensable rite de fusion originelle.

— Allez donc vous reposer. Pendant ce temps, je vais appeler un vieil ami en poste au palais épiscopal d'Orginn. J'ai la très nette impression que l'Ultime Su-pra Ging n'a pas la conscience tranquille et qu'il nous cache quelque chose…

— À demain, Votre Grâce…

Kurol s'éjecta de la banquette et s'engouffra à son tour dans le couloir gravitationnel. La longue plate-forme s'éleva dans un chuintement assourdi. Elle se stabilisa à hauteur de l'immense palier

du rez-de-chaussée plongé dans la pénombre. Les veilleuses des ascenseurs individuels, sagement alignées aux pieds des tubes de montée, luisaient dans l'obscurité comme des yeux de dragons-vampires.

Le secrétaire se dirigea vers une porte de service. Il sortit une vieille clef à code d'un repli de sa bure. La précipitation rendait ses gestes saccadés, imprécis, sa respiration se faisait laborieuse, sifflante. La porte s'ouvrit en grinçant. Kurol traversa d'abord les cuisines désertes, silencieuses, où flânaient de vagues relents d'épices et de friture. Sa sève intérieure coulait désormais en abondance. Imbibée, l'étoffe rêche de sa bure lui entravait les jambes. Titubant, il se glissa derrière les énormes machines à ondes lavantes. Là, il repéra l'entrée du caveau, dissimulée par une cloison en trompe-l'œil. Il composa à tâtons le code d'ouverture sur la petite console enchâssée dans le revers d'une de ses manches. Ses doigts gourds ne lui obéissaient presque plus, un voile opaque tombait sur ses yeux torturés, une lave brûlante inondait ses entrailles, un étau aux mâchoires puissantes lui comprimait le crâne et les poumons.

Le pan de cloison coulissa dans le mur. Au bord de l'asphyxie, Kurol rassembla ses dernières forces et se faufila dans l'étroite bouche noire. La vasque de régénération, un puits ovale rempli de terre, se dressait au centre du caveau. Les lueurs vacillantes de deux bulles flottantes fatiguées léchaient les pierres arrondies de la voûte.

Animé par son seul instinct de survie, le secrétaire s'avança vers la vasque. Des vagues spasmodiques agitaient la surface du terreau. La terre et l'humus mélangés ressemblaient à un océan miniature soulevé par une forte houle.

Les deux mains de Kurol vinrent se placer de chaque côté du col arrondi de sa bure. Il n'avait plus le temps de dénouer les multiples lacets qui maintenaient les nombreux plis de son vêtement. Sa sève intérieure s'était déjà durcie au contact de l'air et avait formé des bourrelets de protection à plusieurs endroits. Elle avait également fixé l'étoffe sur son épiderme comme l'aurait fait une colle à prise rapide. Il déchira la bure de haut en bas. Des lambeaux entiers de sa peau s'arrachèrent en même temps que le tissu. Une douleur effroyable le crucifia. Nu, couvert de sang, à demi inconscient, il trouva encore les ressources nécessaires pour se débarrasser de ses sandales, enjamber le rebord de la vasque et s'effondrer sur le terreau.

Immédiatement, un ineffable bien-être se diffusa dans ses membres, dans son ventre, dans sa poitrine. Consciente de l'extrême faiblesse de son enfant, la Mère Terre concentra toute son énergie pour le ramener à la vie. Alors, les racines de Kurol se déployèrent joyeusement dans le sein humide de la nourricière. Il oublia sa souffrance, se redressa et s'immobilisa en position verticale, la

position de l'arbre, au centre du puits. La transe métamorphique pouvait commencer. Il allait momentanément sortir du rôle ingrat que les siens lui avaient demandé de jouer au palais du Chêne Vénérable et s'abîmer dans l'extase de la métamorphose.

Une intuition soudaine traversa son esprit gagné par l'euphorie : ce Rohel Le Vioter, pourchassé par l'Ultime Su-pra Ging, était peut-être le Raïm, le prophète que la Mère Terre et son peuple attendaient depuis six siècles. La prédiction des grands anciens lui revint en mémoire : *L'humain venu des lointaines étoiles dérobera la formule à l'Église du Mal. Traqué, il se réfugiera dans le sein d'Illith. Il prononcera la formule de destruction. Le sol s'ouvrira sous les pieds de l'ennemi et détruira la prison érigée par les Sonneurs. Et adviendra le règne éternel de la Mère Terre…*

Il lui sembla que la terre de la vasque buvait avidement ses pensées.

CHAPITRE II

Une lourde chape de chaleur écrasait Radao, une cité anarchique bâtie sur pilotis à l'orée de la jungle.

Accoudé à la rambarde d'une terrasse, Rohel Le Vioter observait le Jahong qui se jetait au loin dans la muraille de végétation. Quatre jours qu'il avait débarqué à Radao, et il n'était pas parvenu à trouver le moyen de remonter ce large et paresseux cours d'eau jusqu'à Mérédith. Le port fluvial constituait le terminus des navettes volantes et aucun pilote, même contre promesse d'une prime substantielle, ne se risquait à survoler le cœur de la jungle, protégé par une invisible barrière magnétique.

En contrebas, les filars, les grandes embarcations des chasseurs de cropoulpes – des reptiles fluviaux et géants dont le commerce des peaux était très florissant sur Illith –, glissaient silencieusement sur la surface scintillante du fleuve. La saison des chasses battait son plein. Les mégissiers organisaient des excursions quotidiennes sur le Jahong, mais il ne fallait pas non plus compter sur eux pour monter une expédition jusqu'aux sources du fleuve. D'une part, Le Vioter n'avait pas assez d'argent à leur offrir, et d'autre part, ils semblaient frappés d'une incommensurable terreur au simple fait d'évoquer la ville légendaire de Mérédith.

Il avait également cherché à contacter les tribus indigènes qui peuplaient la région et qui disposaient de pirogues rapides et légères. Mais, fanatisées par des missionnaires du Chêne Vénérable, elles livraient une guerre permanente aux colons de Radao. Restaient les filars armés des écumeurs du fleuve, les Malars Jahong, un ramassis de pirates commandés par d'anciens mercenaires. Une solution inenvisageable : les Malars Jahong commençaient par rançonner les étrangers qui négociaient avec eux, les dépouillaient au cours de

l'expédition et jetaient leurs cadavres dans le fleuve.

Le regard de Rohel erra sur les innombrables passerelles flottantes qui reliaient les maisons de bois. Certaines habitations, de simples cabanes, étaient directement posées sur les branches maîtresses et élaguées d'arbres géants. D'autres, plus luxueuses, reposaient sur de hautes colonnes de verre plantées dans l'eau à intervalles réguliers. Les dernières enfin, disposant de moteurs stabilisateurs, demeuraient suspendues au-dessus du vide. Les ponts de corde et les corridors aériens transparents enjambaient le fleuve et se superposaient de manière totalement désordonnée. De loin, l'ensemble faisait penser à une toile tissée par une araignée prise de démence.

— On m'a dit que vous vouliez vous rendre à Mérédith ?

Le Vioter se retourna. La femme qui venait de l'interpeller se tenait à trois mètres de lui. Sa peau diaphane, sa somptueuse chevelure aux reflets mauves, ses traits d'une rare finesse et la broche sertie de pierres précieuses qui maintenait le savant drapé de sa robe de moire trahissaient à la fois des origines étrangères et un rang social élevé. Ses yeux couleur d'améthyste semblaient implorer Le Vioter qui, d'un signe de tête, l'invita à poursuivre.

— Je… Ne pourrions-nous pas en parler dans un endroit un peu plus frais ? suggéra-t-elle en s'éventant du plat de la main.

De fines perles de transpiration luisaient autour de ses lèvres pleines, ourlées d'un mince fil d'or incrusté dans la peau.

— Cette taverne ne semble pas très bien tenue, mais c'est la seule dans le coin, proposa Le Vioter en désignant la porte basse d'une cabane de bois, posée à cheval sur deux branches feuillues d'un arbre géant.

— Je vous parais probablement… disons, futile, soupira la jeune femme en reposant son verre.

Elle ne cessait de jeter des regards dédaigneux sur l'infâme gargote dans laquelle Le Vioter et elle avaient échoué. Ils s'étaient installés dans un recoin sombre de la salle. Avant de condescendre à s'asseoir, elle avait exigé du patron, un gros homme vêtu d'un pagne crasseux, qu'il essuie soigneusement le banc. Mais le chiffon s'étant avéré aussi sale que le reste, elle avait fini par se résigner à souiller sa précieuse robe noire.

— Je dois moi aussi me rendre à Mérédith, reprit-elle après avoir dispersé une nuée de grosses mouches rouges. J'ai loué une grande embarcation plate, un filar comme on l'appelle ici. En revanche, je rencontre certaines difficultés à constituer mon équipage. J'ai entendu dire que vous…

— Pourquoi cette expédition ?

Elle observa un court instant de silence. Ses yeux s'embuèrent et elle se mordit violemment la lèvre inférieure. Ses dents crissèrent sur

le fil d'or.

— Mon mari a disparu, il y a deux ans de cela, dans cette jungle… (Elle tendait le bras en direction de la fenêtre.) Il faisait partie d'une importante mission archéologique dont le but était de découvrir et d'explorer le site de Mérédith.

— Pour quoi faire ?

— Notre monde, la galaxie des Chutes Célestes, est menacé d'asphyxie. La chaîne végétale s'est interrompue, l'eau et l'air se tarissent. Pour survivre, les habitants des Chutes Célestes sont contraints de porter masques et combinaisons. Mon mari et ses amis scientifiques pensaient trouver une solution à nos problèmes dans l'antique civilisation d'Illith. Elle passe pour avoir constitué un modèle d'équilibre écologique.

Tout en buvant l'insipide breuvage que leur avait d'autorité servi le patron, Le Vioter observa sa séduisante interlocutrice. Son histoire se tenait, car il avait lui-même entendu parler des difficultés rencontrées par la galaxie des Chutes Célestes. Mais, au cours des cinq années passées au sein du Jahad, le service secret du Chêne Vénérable, il avait souvent rencontré ce genre de femme : une courtisane, habituée aux intrigues, experte dans l'art de la manipulation. Elle pouvait très bien lui jouer la comédie.

— Deux ans, c'est un peu long pour s'inquiéter d'un disparu, non ?

— J'ai alerté les autorités dès qu'il a cessé de m'envoyer ses messages, répliqua-t-elle avec vivacité. J'ai même obtenu une entrevue avec notre empereur, Tsou Han, en personne. Personne n'a voulu m'écouter. Le chaos menace les Chutes Célestes et la cour impériale ne songe qu'à s'étourdir dans les fêtes et les complots. Deux ans, c'est le temps que ces démarches m'ont coûté.

Une aiguille de douleur perfora soudain les poumons de Rohel : une violente attaque du poison diffusé dans son sang. Un linceul de sueur glacée le recouvrit de la tête aux pieds.

— Vous êtes bien pâle…

— Un… accès de fièvre, marmonna-t-il, s'agrippant des deux mains au rebord du banc pour ne pas tomber.

Les yeux mi-clos, la femme des Chutes Célestes l'examina attentivement et murmura :

— Une fièvre ? Je n'en reconnais pas les symptômes…

Le poison du Jahad se rappelait fréquemment au bon souvenir de son hôte, avec une emprise chaque fois plus virulente. La douleur s'estompa. Il se demanda combien de temps il faudrait à l'invisible pieuvre pour achever de démanteler les défenses provisoires dressées par la potion de Larhma Mâthi. Le voyage était encore long jusqu'à Mérédith, jusqu'au repaire des Maîtres Sonneurs, jusqu'au Monde des Franges où résidait dame Asmine d'Alba, la seule personne dans

l'univers capable de le délivrer définitivement du poison.

— Voulez-vous faire partie de mon équipage ? reprit la femme des Chutes Célestes. Vous serez à mon service jusqu'à Mérédith. Bien entendu, vous serez payé.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je souhaite me rendre à Mérédith ?

— Le marchand de peaux à qui j'ai acheté un filar et que vous aviez déjà contacté.

Le Vioter fixa son attention sur sa broche en forme de papillon.

Les pierres précieuses dissimulaient peut-être un vibreur sonique miniature, une de ces merveilles technologiques dont les courtisanes avaient la détestable manie de truffer leurs bijoux. Des armes qui émettaient d'invisibles ondes mortelles et dont les déclencheurs se situaient généralement dans les boucles d'oreille ou les bagues, elles-mêmes assorties aux broches.

— Une expédition dans la jungle n'est pas une partie de plaisir, objecta-t-il. Dragons-vampires, cropoulpes, fauves, insectes, tribus… sans parler de la chaleur et de l'humidité.

— Vous me prenez pour une mondaine écervelée, n'est-ce pas ?

Les traits de son interlocutrice s'étaient durcis. Une ride verticale barrait son front.

— Ce que vous pensez de moi m'importe peu, reprit-elle. Contentez-vous de me dire si vous acceptez mon offre.

— De combien d'hommes disposez-vous ?

— Deux gardes du corps, le professeur Maj Huni, un vieil ami de mon mari, une guide indigène, un pilote chevronné et un fra du Chêne Vénérable qui profitera de notre filar pour faire une tournée d'inspection des missions.

— C'est peu.

Le Vioter contempla le fleuve pour masquer le trouble qui s'était emparé de lui. La présence d'un missionnaire, fanatique d'entre les fanatiques, n'était vraisemblablement qu'une coïncidence, mais chaque légation, chaque temple, chaque mission avaient certainement reçu, à défaut de portrait – le Chêne Vénérable avait institué le tabou formel de l'image –, un descriptif précis du fuyard. Désormais, Le Vioter n'était en sécurité nulle part, car les membres de l'omniprésente Église formaient une immense chaîne de renseignements. Cependant, s'il voulait remporter la course de vitesse engagée entre le poison et lui, il n'avait pas d'autre choix que d'accepter la proposition de la jeune femme.

— Votre salaire sera de mille gemmes. Payables à Mérédith. Nous partons dans deux jours. À la première aube.

Elle se leva et se dirigea vers la porte basse. Sa robe légère épousait chaque mouvement de son corps. Le Vioter devina que ses

apparences frivoles recelaient une volonté de fer et une ambition dévorante. Elle ne se lançait sûrement pas dans cette aventure pour le simple plaisir de remettre le grappin sur un mari disparu.

Elle se retourna avant de sortir. Sa frêle silhouette se découpa à contre-jour dans l'encadrement de la porte. Il ne distingua plus que le fil d'or soulignant sa bouche et les éclats violets de ses yeux qui le dévisageaient avec ardeur.

— Dans deux jours. Au port fluvial. Demandez le filar d'Urtelande de Pandoule. Que vous soyez là ou non, nous appareillerons.

Elle jeta un dernier regard de mépris au patron affalé sur un coin du bar et s'engagea d'un pas résolu sur une passerelle de corde.

*

La nuit tombait sur Radao. La jungle n'était plus qu'une masse informe et noire. Les feux rouges et ocre de trois des sept lunes d'Illith se réfléchissaient sur le miroir assombri du Jahong.

Le Vioter sortit de la petite auberge où il avait l'habitude de prendre ses repas et emprunta un escalier intermédiaire qui surplombait le réseau des passerelles inférieures.

Avant d'embarquer, il comptait soutirer quelques renseignements aux vieux chasseurs de cropoulpes qui hantaient les tavernes du quartier portuaire du Smerill et qui semblaient avertis de tout ce qui se tramait dans la ville. Ils avaient certainement entendu parler de l'expédition d'Urtelande de Pandoule.

Le Vioter dévala un second escalier tournant, creusé dans un arbre géant. Il n'y croisa qu'une bande d'enfants criards qui jouaient sur les marches. Il déboucha sur un étroit ponton de bois. Des baraquements de tôle, d'où s'échappait une odeur pestilentielle, bordaient la rive boueuse jonchée de barques. Au retour de leurs chasses, les mégissiers y entassaient les peaux de cropoulpes pour un premier séchage.

Il s'installa dans la navette automatique qui faisait la liaison avec le port fluvial. Il était seul. Il attendit quelques minutes, puis la cabine oblongue s'éleva dans un sifflement aigu, survola le Jahong à faible vitesse et se posa sur son aire d'atterrissage quelque cinq cents mètres plus loin, face à la digue principale du port. En descendant de la navette, Le Vioter fut presque assailli par l'atmosphère pesante, hostile, qui baignait les lieux. Il désamorça le cran de sécurité de son vibreur sonique passé sous sa large ceinture de tissu et plaça sa dague-laser dans une manche de sa combinaison de coton. Il fit quelques pas sur la jetée éclairée par une rangée de lampadaires. Les planches rugueuses et épaisses, étayées par d'imposants chevrons, craquaient sous les semelles de ses bottes. En contrebas, les coques plates des lourds filars, amarrées à des bittes de bois, s'entrechoquaient les unes

contre les autres sous l'effet d'une imperceptible houle qui faisait danser mollement le halo des lanternes sur les bâches fixées par quatre mâts au-dessus des ponts supérieurs des embarcations.

Les quais étant déserts, Le Vioter fit demi-tour. Il se dirigeait vers les ruelles éclairées et animées du Smerill quand une silhouette grise se dressa devant lui :

— La charité, sire.

D'un mouvement circulaire de la main, Rohel saisit le manche de sa dague-laser et attendit, campé sur ses jambes. La silhouette s'approcha et s'immobilisa sous le faisceau d'un lampadaire. C'était un homme sans âge, aux longs cheveux filasses et au visage grêlé. Il lui manquait un bras et ses hardes empestaient l'urine et l'alcool.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, sire. Je ne suis qu'un pauvre bougre à qui le cropoulpe a volé un bras, un Malar Jahong renié par les siens.

— Que veux-tu ? demanda sèchement Le Vioter.

— Quelques gemmes, sire. Juste de quoi boire et oublier…

Des braises sournoises luisaient dans ses yeux globuleux et striés de filaments sanguins. De violentes convulsions agitaient le tissu élimé de sa veste. Un sentiment de danger étreignit Rohel, qui maintint une distance prudente avec son étrange interlocuteur.

— Débarrassez-vous donc de vos gemmes, sire. De toute façon, vous allez bientôt partir pour un voyage d'où l'on ne revient pas. Je sais que l'étrangère, la femme des Chutes, cherche à vous entraîner avec elle dans la mort.

Le Vioter serra nerveusement le manche de son arme et jeta un rapide coup d'œil derrière lui. Le manchot était seul, mais il ne se trouvait sûrement pas sur son chemin par hasard.

— Vous vous demandez comment je suis au courant de tout cela, sire. Sachez qu'ici tout se sait. Sur Illith, les murs, les arbres, le vent et la terre ont des oreilles.

L'homme brandit subitement le poing. Rohel recula aussitôt d'un pas et déclencha l'ouverture de la lame laser de sa dague. Le poinçon de lumière blanche, d'une longueur de trente centimètres, gifla les ténèbres. Un rictus sardonique déforma les lèvres fendillées du mendiant. Sous sa veste, les mouvements s'accentuaient, comme si ce morceau d'étoffe usée jusqu'à la trame abritait une vie intense, convulsive.

— Vous avez la méfiance dans le cœur, sire. Là où vous allez, la méfiance est mauvaise conseillère. Puisque vous refusez de donner à un pauvre homme ce qu'il vous demande, je me vois contraint d'en appeler au jugement du roi Memba…

Une forme effilée apparut alors à la base de son cou, se glissa hors de sa veste et se dressa lentement au-dessus de son épaule. Le Vioter

crut d'abord qu'il s'agissait d'un serpent, mais il distingua des ailes membraneuses repliées le long du corps écailleux et, sous l'abdomen blanchâtre, quatre pattes aux griffes imposantes. Un dragon-vampire, l'une des espèces les plus dangereuses des jungles d'Illith.

— Le roi Memba est assoiffé, fredonna le mendiant. Il n'a pas encore eu sa dose de sang aujourd'hui.

La tête triangulaire du dragon, perché sur l'épaule de son maître, se balançait d'un côté sur l'autre. Ses yeux ronds et rouges brillaient comme deux rubis posés sur un écrin de soie noire. De sa gueule entrouverte saillaient deux longs crochets recourbés.

Le Vioter ne s'était jamais trouvé face à l'un de ces tueurs ailés, mais il avait entendu dire que leurs attaques étaient imprévisibles, foudroyantes, et qu'il ne leur fallait que quelques secondes pour vider leurs victimes de leur sang.

Le dragon-vampire déploya ses ailes translucides et prit son envol.

— Votre voyage risque fort de s'arrêter ici, glousa le mendiant. Voyez où conduit le manque de générosité.

— Si vous tenez à votre satanée bestiole, vous devriez immédiatement la rappeler, répliqua Le Vioter, sans quitter des yeux le reptile qui prenait de la hauteur et allait bientôt sortir du halo lumineux du lampadaire pour se fondre dans la nuit. Je suis empoisonné. Je ne sais pas combien de temps il vous a fallu pour dresser ce monstre, mais s'il se nourrit de mon sang, il mourra en même temps que moi.

Le manchot libéra un petit rire aigu.

— Je suis déçu, sire. Vous me prenez pour l'un de ces sombres crétins qui hantent les bas-fonds du Smerill. Veuillez regarder ceci, je vous prie.

Il tendit le bras et ouvrit la main pratiquement sous le nez de son interlocuteur. Un tatouage phosphorescent – un cercle, un carré et deux triangles entrecroisés – étincelait dans le creux de sa paume.

— Il y a longtemps, on m'a greffé la marque indélébile des écumeurs du fleuve, les Malars Jahong. Vous avez devant vous un ancien Seigneur du Smerill. Vous avez grand tort de me sous-estimer, sire.

Le Vioter n'était pas dupe : tout ce verbiage n'était qu'une grossière manœuvre destinée à détourner son attention. Il repoussa brutalement la main du manchot et, relevant les yeux, scruta la nuit. Le dragon avait disparu. Seul un léger froissement, semblant provenir de plusieurs endroits à la fois, trahissait son invisible présence. Tous sens aux aguets, tendu, Rohel posa sa main libre sur la crosse de son vibreur sonique.

— À votre place, je ne toucherais pas à ce joujou, glapit le mendiant. La vue des armes rend le roi Memba particulièrement

féroce. Pervers, même. Il prendrait beaucoup de plaisir à faire durer votre agonie.

À peine avait-il prononcé ces paroles que Le Vioter perçut un sifflement au-dessus de lui. En une fraction de seconde, il évalua sa position par rapport au garde-corps de la digue, fit semblant de se jeter sur sa gauche et plongea droit devant lui en direction du mendiant. Trompé par cette feinte, emporté par sa vitesse, le dragon-vampire battit vigoureusement des ailes pour redresser sa trajectoire. Mais, au passage, avant de reprendre de l'altitude, il parvint à planter ses griffes dans le dos de sa proie.

Entaillé de la ceinture jusqu'à l'omoplate, Le Vioter roula sur lui-même et se rétablit sur ses jambes. La douleur, cuisante, intense, le fit chanceler. De larges corolles pourpres se propagèrent sur sa combinaison déchiquetée. Il faillit lâcher sa dague, mais il se ressaisit et s'apprêta à essuyer une nouvelle attaque.

— Vous ne vous débrouillez pas trop mal, sire, ricana le mendiant qui s'était réfugié dans un abcès de ténèbres. Pour moi, cela sera un honneur que de vous dépouiller.

L'encre du ciel avait de nouveau absorbé le dragon. Le Vioter jugea que le moment était venu de prendre l'initiative. S'il continuait de s'offrir en victime expiatoire, il n'aurait aucune chance de sortir vivant de ce traquenard. Il lui fallait immédiatement mettre à profit le court instant de répit offert par le reptile ailé que sa première tentative avortée avait probablement rendu circonspect.

Désappointé par l'échec de son monstre apprivoisé, le mendiant s'efforça de l'exciter en poussant des petits cris suraigus, presque plaintifs. Il contemplait la voûte céleste, tête en arrière, la main posée sur le front. Il ne vit pas s'approcher Le Vioter dont le bras s'enroula comme une lanière autour de son cou.

Les deux hommes basculèrent à la renverse. Volant au secours de son maître, le dragon fondit en piqué sur les deux adversaires enchevêtrés. Les aspérités des planches de bois avivaient les blessures de Rohel, mais, malgré la sensation de brûlure, il ne relâcha pas son étreinte et se glissa de tout son long sous son adversaire, qu'il maintint de force au-dessus de lui en dépit de ses gesticulations forcenées.

Le dragon n'eut pas le temps d'infléchir sa trajectoire. Il atterrit comme une pierre sur la cage thoracique du manchot. Ses griffes transpercèrent le tissu, la chair, crissèrent sur les côtes et les cartilages. Affolé par l'odeur du sang, il ouvrit la gueule et se pencha sur la première gorge à sa portée.

— Pas moi, roi Memba… Pas moi…

Mais le reptile surexcité poussa un feulement rauque et planta ses crochets dans le cou de son maître.

— Non, roi…

Un horrible bruit de succion couvrit le râle du mendiant. Au fur et à mesure qu'il se remplissait, l'abdomen du dragon se colorait d'une légère teinte rose. Sur son avant-bras coincé entre le monstre et sa victime, Le Vioter sentait l'atroce et puissant flux du sang aspiré.

Il leva lentement la dague-laser dans un mouvement circulaire et l'abattit d'un coup sec sur la nuque du vampire. La lame de lumière grésilla sur les écailles, et une répugnante odeur de viande grillée se répandit dans la nuit. Le dragon redressa la tête et ouvrit la gueule, comme pour lancer un ultime défi, mais ses crochets ne happèrent que le vide. Sa tête se détacha de son cou et roula sur les planches, tandis que son corps, secoué de spasmes, restait perché sur la poitrine exsangue de son maître.

CHAPITRE III

Assis sur la banquette de la cellule plongée dans la pénombre, pra Kurol fixait l'écran gris de son transmetteur holographique personnel. Un fra de la mission principale de Radao l'avait discrètement prévenu que Su-pra Clar l'appellerait au milieu de la nuit. Bien que mis en demeure de se soumettre à l'autorité de l'envoyé spécial du Berger Suprême, le légat d'Illith disposait encore de nombreux fidèles sur la planète dont il avait, en temps ordinaire, l'entière charge.

Des taches lumineuses dansèrent sur les alvéoles de cristal. L'image réduite de la face poupine de Su-pra Clar s'afficha sur l'écran miniature. Pra Kurol composa rapidement son code confidentiel et établit la liaison sonore.

— Vous êtes seul ? demanda le légat d'Illith d'une voix essoufflée.

— Seul, Votre Grâce.

— Il faut faire vite si nous voulons éviter l'interception de cette conversation. J'ai obtenu des renseignements très intéressants au palais épiscopal d'Orginn : cet ancien agent du Jahad, Rohel Le Vioter, n'est pas un hérétique mais un espion qui a dérobé la formule secrète du Mentral et qui, désormais, est le seul dans l'univers à la posséder. Une formule qui, comme vous ne l'ignorez pas, est le fruit de plus de six siècles de recherche mentale.

Un frisson d'excitation parcourut la nuque et le dos de Kurol. Cette information confirmait l'intuition qui l'avait traversé lors de la transe végétale. Ce Rohel Le Vioter était bel et bien le Raïm, le sauveur annoncé depuis des siècles par la Mère Terre.

— Cela explique l'importance de la mission de l'Ultime Su-pra Ging, poursuivit le légat. Toutefois, avant d'aller plus loin, j'aimerais que vous répondiez sans détour à une question.

Inquiet, le secrétaire se demanda où voulait en venir son supérieur.

Su-pra Clar soupçonnait-il quelque chose ? La métamorphose s'était pratiquement déclenchée sous ses yeux le soir de l'entretien avec l'envoyé du Berger Suprême.

— Je… Je vous écoute, Votre Grâce.

— Me serez-vous fidèle jusqu'au bout ? Puis-je réellement compter sur vous ?

— Douteriez-vous de ma loyauté ? répliqua pra Kurol qui, bien que soulagé, se composa instantanément une mine outragée.

— N'y voyez aucune offense, plaida le légat. Je veux simplement compter mes alliés sincères. Quand part votre expédition pour Mérédith ?

— Demain matin. Nous devrons forcer l'allure, car une expédition montée par une femme des Chutes Célestes nous précède de deux jours et, selon des témoignages concordants, Rohel Le Vioter en ferait partie. Le signalement correspond. L'Ultime Su-pra Ging semble déterminé à tout mettre en œuvre pour les rattraper. Je ferai de mon mieux pour l'aider.

Kurol se garda bien d'évoquer l'aide précieuse que lui fourniraient ses frères de la chaîne végétale.

— Qu'Idr El Phas vous accompagne, pra. Je suis parvenu à intégrer quatre hommes qui me sont dévoués dans votre équipage. Savez-vous que l'Ultime Su-pra Ging n'est plus en odeur de sainteté au palais épiscopal d'Orginn ? Il a essuyé deux revers cinglants lors de précédentes tentatives de capture de Rohel Le Vioter. Deux échecs lourds de conséquences. Je crois que la haute hiérarchie ecclésiastique ne verrait aucun inconvénient à ce qu'il disparaisse définitivement dans les jungles d'Illith et que quelqu'un, disons d'un peu moins compromis, ramène le Mentral…

Le secrétaire suivait parfaitement le raisonnement de son supérieur, qui voyait dans la situation une excellente opportunité de rentrer en grâce auprès du Berger Suprême et de mettre fin à son pénible exil.

— Vous savez donc ce qu'il reste à faire, ajouta rapidement le légat. Croyez bien que votre récompense sera à la hauteur de votre diligence.

Sa voix grasseyante chuinta dans les micros tympanaux de Kurol. Celui-ci ne put s'empêcher d'avoir une pensée de mépris pour son gros interlocuteur. Il ferait preuve de son zèle coutumier pour se débarrasser de l'Ultime Su-pra Ging, mais ce ne serait pas pour concourir au triomphe du légat d'Illith. La Mère Terre avait besoin de la formule pour rompre le sort que les Maîtres Sonneurs lui avaient jeté. La puissante magie de la Confrérie ne résisterait pas à la fureur dévastatrice des éléments libérés. La légitime colère de la Mère Terre enfin réveillée n'épargnerait pas davantage les tribus émigrantes de la

première vague, les clans colonisateurs de la Deuxième Ruée, la guilde des mégissiers, les Malars Jahong et les missionnaires du Chêne Vénérable. Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, avaient compromis le fragile équilibre de la chaîne végétale.

— Arrangez-vous pour vous isoler au moins une fois par jour et me tenir informé de la progression de votre expédition. Terminé.

— Bien, Votre Grâce, murmura Kurol dont les racines rétractiles griffaient nerveusement le cuir de ses sandales.

La liaison holographique s'interrompit. Les alvéoles de cristal recouvrèrent leur neutralité grise.

*

Précédé de Krit l'Asmo, agent permanent du Jahad sur Illith, Su-pra Ging pénétra dans la grande salle enfumée, une véritable étuve où s'entremêlaient les odeurs corporelles et les effluves d'alcool. Il ignora les quolibets lancés sur son passage par des prostituées vêtues de robes transparentes. Sur une scène étroite, deux femmes et un homme nus et huilés se livraient à d'invraisemblables contorsions érotiques. Intrigués par l'apparition d'un Ultime du Chêne Vénérable dans ce lieu de perdition, la plupart des joueurs suspendirent leurs gestes et le suivirent du regard. Les cartes lumineuses parurent se figer dans leurs mains.

— Vous m'aviez promis que l'endroit serait désert, marmonna Su-pra Ging.

Krit l'Asmo haussa les épaules :

— Mon contact a changé d'avis au dernier moment. Je n'ai pu faire autrement.

— N'était-il pas possible de convoquer ce forban à la mission de Radao ?

— On ne convoque pas les Seigneurs du Smerill. Soyez déjà satisfait qu'ils aient accepté de vous recevoir.

L'agent du Jahad s'immobilisa devant une porte métallique. Un œil radiographique s'échappa de sa niche murale et se promena en ronronnant autour des deux hommes. Su-pra Ging se sentit humilié d'être soumis comme un vulgaire truand à l'examen d'un mouchard automatique. Mais il contint sa rage et recouvrit ses traits d'un masque d'impassibilité. Depuis qu'il s'était lancé sur les traces de Rohel Le Vioter, il lui fallait sans cesse pactiser avec les trafiquants qui contrôlaient les voies stellaires ou planétaires, des crapules qu'en d'autres circonstances il aurait volontiers fait jeter dans des fours à déchets.

La porte s'ouvrit enfin sur une pièce obscure et fraîche. Une dizaine d'hommes étaient assis autour d'une table ovale surmontée

d'un immense hologramme central – un cercle, un carré et deux triangles entrecroisés. La lumière rase qui émanait des lampes enchâssées dans le bois blanc soulignait la dureté de leurs traits.

— Je n'aime pas ça, souffla Krit l'Asmo à l'adresse de Su-pra Ging. Ils sont tous là. Ce n'était pas prévu.

L'agent du Jahad s'approcha lentement de la table et s'inclina, paumes des mains tournées vers l'avant. Décontenancé, Su-pra Ging refoula tant bien que mal son envie de tourner les talons et s'avança à son tour de quelques pas à l'intérieur de la pièce. La porte métallique se referma derrière lui dans un claquement sec.

— L'Ultime Su-pra Ging du Chêne Vénérable, envoyé spécial du Berger Suprême Gahi Balra, demande audience aux Seigneurs du Smerill.

Su-pra Ging trouva particulièrement déplacé le ton emphatique employé par l'agent du Jahad : fort de ses sept siècles d'histoire et de ses trente milliards de fidèles, le Chêne Vénérable n'avait pas à s'abaisser devant une poignée de scélérats sans envergure.

— Nous n'entretenons pas les meilleures relations avec le Chêne Vénérable, répliqua une voix sèche. Certains de vos missionnaires s'opposent à nos Malars Jahong avec une virulence déplacée.

Su-pra Ging observa l'homme qui venait de s'exprimer : un frêle vieillard à la face burinée et dont les yeux clairs, presque blancs, étincelaient comme des cristaux. Sa position, juste sous la pointe du triangle bas de l'hologramme, et l'autorité qui se dégageait de lui indiquaient qu'il exerçait une influence prépondérante au sein de l'organisation.

— Nous venons justement vous proposer une trêve, argumenta Krit l'Asmo. Le Chêne recherche un grand hérétique et sollicite votre aide.

— À ce jour, vous n'avez pas eu besoin de nous pour capturer vos maudits hérétiques ! grommela le vieillard.

— Celui-ci a trouvé le moyen d'échapper à notre système d'investigation mentale. Nous pensons qu'il s'est engagé dans une expédition qui est partie de Radao il y a deux jours et qui se dirige vers la source du Jahong.

L'agent du Jahad se tut. Un silence pesant retomba sur la salle. Les Seigneurs du Smerill se consultèrent du regard. Puis leurs bras, leurs mains et leurs doigts se mirent à danser au-dessus de la table selon une chorégraphie complexe mais précise, un gestuel que Su-pra Ging interpréta comme un langage codifié. Au creux de leurs paumes brillait par intermittences le symbole de leur clan.

— Vous contrôlez le trafic fluvial, reprit Krit l'Asmo. Vos écumeurs, les Malars Jahong, exigent un droit de passage à tout filar qui s'aventure dans le cœur de la jungle. Aussi…

— Et les missionnaires exhortent les tribus à nous combattre,

coupa le vieillard d'une voix acérée. L'Église d'Idr El Phas veut éliminer les Seigneurs du Smerill pour établir son propre monopole.

Su-pra Ging comprit qu'il jouait là une partie difficile : le prix à payer pour obtenir la collaboration de ces gibiers de potence serait sans nul doute exorbitant. Et ce pacte, s'il parvenait à le conclure, avait toutes les chances de constituer un marché de dupes. L'Ultime orienta discrètement son anneau de sincérité sur le vieillard, la tête pensante du groupe. La phriste de synthèse conservait pour l'instant sa teinte laiteuse uniforme.

— L'expédition qui nous intéresse a été montée par une certaine Urtelande de Pandoule, poursuivit Krit l'Asmo.

— Hors de question que nos écumeurs s'en prennent au filar de la femme des Chutes ! glapit un homme placé sur la gauche de l'hologramme central. Elle s'est déjà acquittée de son droit de passage.

— Nous vous demandons simplement de contrarier sa progression, insista l'agent du Jahad. Il faut absolument que nous parvenions à Mérédith avant elle.

— Mérédith ? Nos hommes ne se risqueront pas à forcer le barrage magnétique dressé par les Sonneurs. Jamais vous ne les contraindrez à mettre les pieds dans la Ceinture de Silence.

— Il leur suffit de ralentir discrètement le filar d'Urtelande de Pandoule sur la partie septentrionale du Jahong. Cela devrait nous permettre de le précéder avant la barrière magnétique.

Le ballet silencieux des mains se répéta, ponctué de fugaces éclats lumineux. Krit l'Asmo, qui s'était initié aux rudiments de ce langage gestuel, tenta de suivre la conversation des Seigneurs du Smerill, mais ils allaient beaucoup trop vite pour lui. Il lança un regard à la fois perplexe et impuissant à Su-pra Ging.

— Qu'avons-nous à gagner dans cette affaire ? demanda le vieillard.

L'agent du Jahad s'approcha de Su-pra Ging et lui glissa :

— Il serait préférable que vous proposiez personnellement l'arrangement.

L'Ultime s'avança jusqu'au bord de la table ovale et dévisagea longuement, un à un, les Seigneurs du Smerill. De fugaces étincelles embrasaient le chêne holographique stylisé ornant sa chasuble verte. Il s'arrangea pour continuer de pointer son anneau de sincérité sur le vieillard.

— En tant qu'envoyé spécial du Berger Suprême, je peux ordonner à tous les missionnaires d'Illith d'interdire aux tribus converties de se dresser contre les Malars Jahong, annonça-t-il d'une voix forte.

— Nous pouvons aisément nous passer de votre aimable autorisation, Votre Grâce, rétorqua le vieillard avec un petit sourire narquois.

— La hiérarchie d'Orginn n'ignore pas que vous avez détruit plusieurs de nos missions et massacré des missionnaires. Mais ces exactions ont-elles empêché la vraie foi de se propager sur Illith ? Les tribus vous opposent une résistance de plus en plus farouche et vos affaires périclitent. Vous n'êtes que d'anciens mercenaires et l'histoire vous a d'ores et déjà condamnés, Seigneurs du Smerill. Votre survie ne dépend plus que d'une éventuelle trêve conclue entre le Chêne Vénérable et vous. Et cette trêve, je vous l'offre.

Su-pra Ging se garda bien de préciser qu'après avoir récupéré Rohel Le Vioter il exigerait l'extermination massive des Malars Jahong et l'anéantissement total du Smerill. Comme aurait dû le faire depuis longtemps Su-pra Clar, le pusillanime légat d'Illith.

Le discours de l'Ultime avait levé un vent de révolte parmi les Seigneurs du Smerill. Leurs yeux jetaient des éclats de fureur et leurs mains traçaient de brusques et larges arabesques. Trois d'entre eux brandissaient le poing en direction de l'homme d'Église, drapé dans une impassibilité hautaine qui ressemblait fort à de la provocation. Une certaine fébrilité s'empara de Krit l'Asmo qui maudit intérieurement Su-pra Ging et examina les murs afin d'y déceler une éventuelle issue de secours.

D'un geste du bras, le vieillard contraignit ses pairs à se rasseoir. Lorsque le calme fut rétabli, il dit d'une voix morne :

— La vie m'a appris qu'on ne peut indéfiniment lutter contre le fanatisme. Nous aurons beau tuer des missionnaires, il en viendra d'autres, encore plus nombreux, encore plus enragés. La vérité n'est pas toujours bonne à entendre, mais à quoi servirait-il de nous boucher plus longtemps les oreilles ? Je suis d'avis d'accepter ce marché, à condition de l'assortir de quelques garanties.

Su-pra Ging vit que la phriste de son anneau virait légèrement au gris. Le vieillard cherchait probablement à gagner du temps et la pierre de synthèse captait aussitôt les vibrations émises par son esprit indécis. Il n'y avait peut-être pas tentative de dissimulation proprement dite, mais un décalage certain entre ses paroles et ses pensées.

Une voix s'éleva :

— On ne peut faire confiance aux gens du Chêne. Ce sont des salopards ! Ils nous feront brûler comme ils ont fait brûler le grand Jaï Chan dans la jungle.

— Nous ne risquons pas grand-chose, plaida le vieillard. Si j'ai bien compris, il ne s'agit que de ralentir le filar de la femme des Chutes. Que le Chêne revienne sur sa promesse et nous lui déclarerons une guerre sans merci, même si c'est la dernière. Quelles garanties offrez-vous, Votre Grâce ?

Su-pra Ging fit un signe à Krit l'Asmo, qui sortit de la poche

intérieure de sa combinaison une boîte noire munie d'un écran et d'un clavier.

— Ceci est un tabernacle à décrets, déclara l'Ultime. Le sceau mobile et personnel du Berger Suprême. Les décrets qu'il diffuse ont valeur de bulles pontificales et sont instantanément transmis sur l'ensemble du réseau de communication de l'Église, y compris dans les missions les plus reculées. L'ordre vous concernant y a déjà été rédigé. Lisez-le vous-même.

Krit l'Asmo posa précautionneusement le tabernacle sur la table. Le vieillard s'en empara et s'absorba dans la contemplation de l'écran sur lequel défilait en permanence une bande-dépêche.

— La bande sera codée, mémorisée et expédiée dès que vous aurez donné votre accord, précisa Krit l'Asmo. Dès lors, elle sera frappée de la clause d'infaillibilité. Comme toute parole du Berger Suprême.

Sentant que les Seigneurs du Smerill étaient sur le point de céder, l'agent du Jahad éprouvait le besoin pressant de conclure avant un brusque retournement de situation. L'arrogance de Supra Ging avait mis leurs vies en danger. Les chefs des Malars Jahong n'avaient pas pour habitude de tolérer les provocations dans leur antre du Smerill. Une horde de tueurs attendait probablement de l'autre côté de la porte.

Le vieillard hocha la tête et poussa le tabernacle vers son voisin.

— Pour que le Chêne s'abaisse à traiter avec nous, il faut que l'homme que vous poursuivez soit davantage qu'un simple hérétique, n'est-ce pas, Votre Grâce ?

La phriste de l'anneau s'emplit d'une teinte gris clair. La question dissimulait des intentions calculatrices.

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que cet homme a nui à la réputation de notre Église, répondit évasivement Su-pra Ging. Nous devons impérativement le reprendre vivant, car seul un jugement public, solennel, pourra réparer la gravité de ses actes.

Le tabernacle avait voyagé de main en main et était revenu à sa place initiale. La bande-dépêche lançait de fugitives lueurs bleutées qui transperçaient l'hologramme central. Après un nouveau conciliabule silencieux, le vieillard joignit ses mains à hauteur de son visage parcheminé :

— À notre tour de poser une condition, Votre Grâce : vous devrez incorporer dans votre équipage quatre de nos Malars Jahong, avec lesquels nous resterons en communication permanente. Si la trêve n'est pas respectée, nous leur ordonnerons de vous trancher la tête.

Un pâle sourire effleura les lèvres pincées de Su-pra Ging. Son interlocuteur mentait sur le motif réel de cette clause, comme en témoignait la teinte gris foncé de la phriste. Mais les agents du Jahad n'auraient qu'à glisser des récepteurs à ondes paralysantes dans les

vêtements des sbires du Smerill pour les neutraliser à la moindre incartade.

— J'accepte, lâcha l'Ultime d'un ton neutre.

— En ce cas, nous acceptons également votre marché.

Su-pra Ging se pencha sur le tabernacle. Ses doigts agiles coururent sur le clavier et composèrent le code de mémorisation et d'expédition du décret. Un halo violet environna la boîte noire. La bande-dépêche disparut de l'écran.

— Un de nos agents se trouve déjà sur le filar de la femme des Chutes, ajouta le vieillard. La démarche de cette Urtelande de Pandoule nous a intrigués. Au point que nous avions nous-mêmes décidé de la surveiller de près.

— Vous aviez l'intention de la dépouiller, n'est-ce pas ? cracha Su-pra Ging d'un ton tellement méprisant que Krit l'Asmo s'attendit à un retour imminent des hostilités. Elle semble très riche.

Mais, au grand soulagement de l'agent du Jahad, les Seigneurs du Smerill demeurèrent impassibles.

— Dernière chose, Votre Grâce : des mutants de la chaîne végétale se sont infiltrés dans votre propre entourage. Nous ignorons ce qu'ils préparent. À vous de voir s'ils ont un rapport quelconque avec votre hérétique. Soyez assuré que ces maudits hybrides sont autant nos ennemis que les vôtres. Je vous livre cette information à titre gracieux dans le seul but de vous prouver notre bonne foi.

La pierre de l'anneau recouvra sa teinte laiteuse originelle. Ce renseignement ne renfermait aucune intention cachée. L'Ultime fixa Krit l'Asmo d'un air mauvais :

— Le Smerill me semble mieux renseigné que vos services.

— Les mutants végétaux sont difficiles à infiltrer, se défendit l'agent du Jahad.

— Ils n'en sont que plus dangereux, renchérit le vieillard, sentencieux. Avez-vous d'autres propositions à nous soumettre, Votre Grâce ?

Su-pra Ging eut la détestable impression que son vis-à-vis le narguait. Il ne répondit pas et se rendit en cinq enjambées rageuses devant la porte métallique. Elle ne s'ouvrit pas. Il dut patienter un long moment, sous les regards sarcastiques des Seigneurs du Smerill. Une façon pour eux de le punir de son insolence, de lui montrer qu'ils étaient, quoi qu'il en pensât, les maîtres des lieux. Il se promit de leur faire payer cette nouvelle humiliation au centuple.

La porte coulissa enfin. Su-pra Ging se rua dans la salle de spectacle et fendit sans ménagement un groupe d'hommes de main du Smerill massés autour d'une table de jeu. Krit l'Asmo déboula sur les talons de l'Ultime. La présence de ces tueurs enturbannés inquiétait l'agent du Jahad. La manière qu'ils avaient de le regarder et de jouer

avec leurs longues machettes ne lui inspirait aucune confiance. Il glissa la main dans la large ceinture de sa combinaison et referma les doigts sur la crosse de son vibreur sonique.

Sur la scène, l'homme et les deux femmes continuaient de se contorsionner pour composer un curieux bouquet de membres luisants. Quelques quolibets fusèrent dans le sillage de Su-pra Ging et de Krit l'Asmo, mais les deux hommes atteignirent la sortie sans encombre. Dehors, des ombres menaçantes s'agitaient dans les replis de ténèbres.

CHAPITRE IV

Le filar glissait silencieusement sur le Jahong. Penché sur le bastingage, Le Vioter observait la coque plate et rectangulaire de l'embarcation creusée d'un bloc dans le bois de miayé, un arbre géant et rarissime des forêts de l'hémisphère sud d'Illith.

D'une longueur de trente mètres, le filar n'était propulsé ni par un antique moteur nucléaire ni par une cellule magnético-sphérique, encore moins par un quelconque système de voiles-lumière. Il utilisait la seule force hydromotrice du bois de miayé dont la fibre avait la propriété de réagir violemment au contact de l'eau. Dès lors, il suffisait de le maintenir et de le diriger sur l'élément liquide pour bénéficier de sa vitesse de rejet. Une vitesse qui allait sans cesse croissant et qui pouvait rapidement devenir incontrôlable. Le filarier pilote devait alors rapprocher le miayé de la berge pour le contraindre à ralentir, tout en veillant à ne pas atteindre sa limite d'inertie. Un mode de locomotion économique, mais qui nécessitait de solides réflexes et de longues heures de pratique.

Le Vioter se retourna. Ce mouvement anodin lui fit de nouveau prendre conscience de l'insupportable chaleur qui régnait sur la jungle. Blanc Boira, l'astre du milieu du jour, brillait de tous ses feux dans un ciel gris perle. Le taux d'humidité était tel que Rohel avait l'impression de se liquéfier dans ses vêtements, un ample pantalon de coton écru et une veste étroite boutonnée sur le côté. Quant à la pièce de tissu blanc qui lui servait de turban, elle était en permanence détrempée.

Jaïmi, la guide indigène, originaire de la tribu des Mohages, abandonna son poste de guet, à la proue de l'embarcation, et s'approcha de lui. C'était une jeune femme aux cheveux noirs et à la peau mate. Deux lourdes tresses huilées dépassaient du large bandana

vert qui lui enserrait la tête. Ses yeux étirés, couleur de terre brûlée, dévisageaient Le Vioter avec une curiosité mêlée de crainte et de respect. Sa beauté sauvage et sa grâce féline se conjuguaient pour accentuer le sentiment de mystère qui émanait d'elle.

— Comment vont tes blessures, Lam-Dera ?

Sa voix musicale ressemblait à un chant d'oiseau.

— Ça va, répondit Le Vioter. Pourquoi m'appelles-tu Lam-Dera ?

— Tes yeux sont comme des lam-deras, les pierres vertes des cascades de cristal. Comme personne ne connaît ton nom…

— Lam-Dera me conviendra parfaitement.

Les blessures que lui avait infligées le dragon-vampire s'étaient pratiquement cicatrisées. Mais une forte fièvre, amplifiée par le poison du Jahad, l'avait cloué sur sa couchette pendant les deux jours qui avaient suivi le départ de l'expédition. Depuis, il s'efforçait de récupérer, aidé en cela par la monotonie reposante du voyage. Il se doutait que les difficultés allaient bientôt commencer et, en prévision, il tentait de reconstituer ses forces. Pour l'instant, les membres de l'expédition veillaient seulement à se protéger des virakus. Les nuées d'insectes rouges se déployaient à la tombée de la première nuit et tentaient de s'infiltrer dans les vêtements pour pondre leurs œufs dans les pores de la peau. Les larves provoquaient d'abord d'intolérables démangeaisons, puis des brûlures sous-cutanées, signes avant-coureurs de la fièvre rouge, la maladie la plus répandue sur Illith.

Jaïmi fronça le nez et tendit son bras vers la proue du filar.

— Nous entrons sur le territoire de la tribu des Ronelongs…

Au loin, la jungle se resserrait et le Jahong se scindait en de multiples bras étroits, comme s'il n'avait pas eu le courage de défier cette imposante muraille de végétation. Les frondaisons luxuriantes des arbres aux troncs et branches torturés buvaient avidement la lumière du jour. Un indéchiffrable clair-obscur se substituait peu à peu à l'aveuglant rayonnement de Blanc Boira.

— Ça fait deux jours et deux nuits que les guetteurs des Ronelongs nous suivent, reprit la Mohage. Ils vont nous tomber dessus sans prévenir. Ils sont en guerre contre les Malars Jahong. Leurs pirogues sont aussi rapides que les filars et nous ne sommes pas nombreux.

Le Vioter laissa errer son regard sur la berge distante d'une centaine de mètres. Il ne vit rien d'autre que d'impénétrables ramures imperceptiblement agitées par une légère brise.

— Nous ne sommes pas des Malars Jahong.

— Les tribus ne font pas la différence.

— Je suppose qu'Urtelande a conclu un arrangement avec eux. Et toi, où se trouve ta tribu ?

Une moue de défi se dessina sur les lèvres pulpeuses de la jeune femme, des lueurs farouches dansèrent dans son regard.

— Nous sommes des êtres libres, murmura-t-elle d'une voix sourde. Les clans barbares sont venus des étoiles, ont conquis la jungle et repoussé mon peuple vers la Ceinture de Silence. Puis ils se sont vendus aux fras missionnaires du Chêne et…

Elle jeta un rapide coup d'œil en direction du douar, la large toile épaisse et huilée maintenue au-dessus du pont par quatre mâts de coin, à l'ombre duquel fra Robinn, un missionnaire, et le professeur Maj Huni, assis sur des pliants, s'étaient lancés dans une conversation animée.

— L'Église veut tout contrôler, chuchota-t-elle. Elle pousse les tribus à se révolter contre les Malars Jahong.

Le Vioter entrevit, par l'échancrure latérale de la tunique de la Mohage, le manche nacré d'une courte machette passée dans la ceinture de son pantalon bouffant et reposant sur son ventre cuivré. Il huma son lourd parfum corporel, un curieux mélange d'humus et de vieux bois. Il se rendit alors compte qu'elle ne transpirait pas.

— Jaïmi ! Je ne vous ai pas engagée pour prendre du bon temps avec les hommes d'équipage.

Urtelande de Pandoule sortit de l'ombre du douar. Ses yeux violets étincelaient de fureur. Elle était vêtue d'une étroite combinaison blanche et ajourée par endroits, aux poignets et chevilles fermés par des boutons holographiques. Une chèche de soie bleue encadrait son visage perlé de gouttelettes de sueur, aussi pâle que celui de Jaïmi était bistre. La lumière du jour se reflétait sur le fil d'or entourant ses lèvres.

— La place d'un guide est à l'avant du filar. Déguerpissez.

Les traits de Jaïmi se durcirent. Le Vioter eut la nette sensation que la Mohage vouait une haine féroce à la femme des Chutes.

— Si je ne suis pas sans arrêt sur son dos, elle ne fait strictement rien, crut bon de préciser Urtelande à l'adresse de Rohel. Le dernier message de mon mari évoquait cette indolence des femmes indigènes.

Jaïmi haussa les épaules et se dirigea nonchalamment vers l'estrade exiguë surmontant la proue abrupte du filar.

— Et vous, que pensez-vous d'elle ? demanda Urtelande.

— Pas grand-chose. Vous ne m'en avez pas laissé le temps. Peut-être devriez-vous éviter de l'humilier en public.

Elle le toisa d'un air méprisant.

— Mon mari m'avait également parlé de la fascination que ces sauvageonnes exercent sur les hommes. Je crois d'ailleurs qu'il y a lui-même succombé plus d'une fois !

— Peu importe, nous avons besoin d'elle. Monter une expédition avec un seul guide n'est pas très prudent.

— Pas plus que déambuler le soir sur un quai désert du port de Radao, rétorqua-t-elle avec hargne. Votre rencontre avec ce dragon-

vampire n'était pas ce qu'on peut appeler un acte prudent. Cela vous a valu deux jours entiers de délire, pendant lesquels vous avez beaucoup parlé…

Il tressaillit et changea immédiatement de position pour masquer son trouble.

— D'une femme principalement, ajouta lentement Urtelande. D'une certaine Saphyr d'Antiter, à laquelle vous semblez tenir beaucoup.

— Et encore ? questionna-t-il d'une voix aussi neutre que possible.

La femme des Chutes observa une pause pendant laquelle elle contempla le fleuve et s'éventa négligemment avec un pan dénoué de sa chèche de soie. Les longs doigts de son autre main jouaient avec la broche en forme de papillon épinglée sur son sein gauche. Elle semblait prendre un plaisir pervers à maintenir son interlocuteur dans les affres du doute.

— Votre passé m'a l'air quelque peu… chaotique, reprit-elle avec un sourire énigmatique. Mais soyez tranquille : je ne vous en demanderai pas plus. Mon seul but est de retrouver mon mari. Ou ce qu'il en reste. Le surnom dont vous a affublé cette fille, Lam-Dera, je crois, vous servira d'identité pendant toute la durée de l'expédition.

Le Vioter s'abstint de poser les autres questions qui lui brûlaient les lèvres. Comme il l'avait pressenti lors de leur première entrevue dans la taverne de Radao, elle avait le goût de l'intrigue et du pouvoir. Sa manière de moduler sa voix selon les circonstances ou les interlocuteurs prouvait qu'elle disposait d'un registre très étendu dans ce domaine. Il décida de changer de sujet.

— Jaïmi m'a dit que nous étions suivis depuis trois jours par les éclaireurs d'une tribu. Les Ronelongs. Vous le saviez ?

— Bien entendu ! Vous me prenez vraiment pour une…

De violents éclats de voix interrompirent leur conversation. Le missionnaire, grand escogriffe décharné au nez aquilin et au regard fiévreux, et le professeur Maj Huni, petit homme replet aux cheveux blancs, débattaient des mérites respectifs de la science et de la religion. Un conflit vieux de plusieurs millénaires et auquel les deux belligérants, étant donné leur état d'énervement, ne risquaient pas de mettre un terme.

Debout près d'un mât de coin, les deux gardes du corps d'Urtelande demeuraient parfaitement impassibles. Le Vioter avait tout de suite remarqué les faux céniennes miniatures qui, enchâssées dans la peau de leur avant-bras, les désignaient comme des sectateurs du Cénos, une organisation intergalactique d'assassins.

L'intérieur de leurs longues vareuses noires, dont ils ne se séparaient jamais quelles que fussent les circonstances, recelait un formidable arsenal d'armes et d'instruments de toutes sortes. De

minuscules poinçons meurtriers étaient dissimulés dans les bords épais de leurs chapeaux coniques. La veille, Rohel avait essayé d'engager un bout de conversation avec eux, mais il s'était heurté à un véritable mur.

Une subite embardée du filar projeta Urtelande et Le Vioter sur le bastingage. La jeune femme bascula par-dessus la main courante. Déséquilibré lui aussi, Rohel eut pourtant le réflexe de l'agripper par un bras et de la tirer violemment en arrière. Puis il se rétablit sur ses jambes, l'enlaça par la taille et la serra contre lui. Légèrement troublé, il sentit sur son cou le souffle précipité d'Urtelande.

— Le filarier est devenu fou. Sans vous, j'étais bonne pour un bain forcé.

Tout en maintenant la jeune femme contre lui, Le Vioter se cramponna au bastingage et inspecta rapidement du regard la cabine de pilotage, au-dessus de la poupe. Il ne vit pas la silhouette familière du filarier. La bulle oblongue, transparente, était entrouverte, vide, et la roue directionnelle crantée tournait sur elle-même comme une toupie.

Libéré de l'entrave, le filar changea une nouvelle fois de direction : le bois de miayé cherchait à regagner la terre ferme mais, comme l'embarcation se trouvait au milieu du fleuve, à équidistance des deux berges, il était soumis à des réactions violentes et contradictoires. Fra Robinn et le professeur Maj Huni, éjectés de leurs pliants, n'eurent pas le temps de réagir. Ils roulèrent sur le pont, rebondirent sur le bastingage puis furent projetés sur un mât de coin.

— Le filarier a disparu ! cria Le Vioter.

Il lâcha le bastingage, repoussa Urtelande et se rua en direction de la poupe. Il avala en quatre bonds l'étroit escalier tournant qui montait au poste de pilotage et s'engouffra dans la cabine.

Aucune trace du pilote. Il saisit un cran de la roue et s'efforça de maintenir le cap. Il examina la surface du fleuve, ne distingua rien d'autre que les remous provoqués par les à-coups du filar. Le filarier n'avait pas été attaqué par un cropoulpe géant, comme Rohel l'avait pensé en un premier temps. D'une part, ce n'était pas leur zone de chasse, d'autre part, il y aurait eu des traces de sang ou d'encre paralysante.

Urtelande fit à son tour irruption dans la cabine, suivie des deux mercenaires céniens.

— Où est-il ?

Le Vioter haussa les épaules.

— Aucune idée.

Il donna un quart de tour à la roue et orienta l'embarcation vers la rive. Sur le pont, fra Robinn et Maj Huni, relevés et rivés au mât de coin, remettaient de l'ordre dans leur tenue. Le missionnaire s'efforçait

tant bien que mal de camoufler sa peau blanche que dévoilait en grande partie une longue déchirure dans sa bure verte. Le Vioter aperçut la silhouette de Jaïmi qui se découpait à contre-jour dans la lumière aveuglante de Blanc Boira. Arc-boutée sur le garde-corps du poste de vigie, le buste penché vers l'avant, la main posée sur le front, elle avait dégainé sa machette.

Le filar se stabilisa et atteignit progressivement ce que les mégissiers appelaient son versant d'inertie. Au fur et à mesure que la terre ferme se rapprochait, la réaction chimique qui provoquait son rejet de l'eau s'estompait. Les branches basses des arbres aux feuilles blanches et dentelées qui bordaient le fleuve giflaient déjà la toile du douar.

Jaïmi se retourna brusquement vers la cabine de pilotage et agita les bras. S'adaptant rapidement au clair-obscur, le regard de Rohel heurta alors une multitude de formes dissimulées dans les ajoncs : une flottille de pirogues contenant chacune une vingtaine d'hommes aux torses nus et zébrés de rayures blanches. Une formidable clameur lacéra le silence.

— Qu'est-ce que…

Urtelande n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Le Vioter tourna la roue à quatre-vingt-dix degrés. Une secousse ébranla le filar. La femme des Chutes et ses deux gardes du corps perdirent l'équilibre et percutèrent de plein fouet le socle de bois sur lequel était érigée la bulle. Urtelande grimaça de douleur : des filets carmins ruisselaient de ses lèvres éclatées et dégoulinaient sur son menton. Le bois de miayé émit une sorte de mugissement plaintif, comme s'il souffrait de cette séparation prématurée d'avec la terre promise.

Rohel mit le cap vers le milieu du Jahong. Les pirogues surgirent de leur abri et s'élancèrent à la poursuite du filar, qui peinait à inverser sa réaction chimique. Les filariers confirmés évitaient soigneusement ce genre de manœuvre désespérée, car un miayé soumis à de trop fréquentes variations hydromotrices perdait rapidement ses propriétés.

Mues par une multitude de petits capteurs d'énergie magnétique disséminés sur les rebords des coques basses, les pirogues gagnaient du terrain. Comme elles étaient automotrices, il suffisait d'un barreur, installé à l'arrière, pour les diriger. Leurs occupants poussaient des glapissements aigus en agitant des tubes cristallins sur lesquels scintillaient les rayons de Blanc Boira.

La bulle de pilotage du filar vibra légèrement, comme si une onde sonore ou lumineuse la traversait. L'un des deux mercenaires céniens, qui se maintenait à la poignée de la porte, porta la main à son cou. Sa respiration devint rauque. Des tremblements convulsifs parcoururent ses membres, puis il s'effondra lourdement sur le plancher. Au

moment où son comparse se penchait sur lui pour lui venir en aide, il se volatilisa.

— Bon Dieu, il… il a disparu, murmura Urtelande.

Elle épongeait le sang de ses lèvres blessées avec sa chèche qu'elle avait dénouée et roulée en boule. Des corolles pourpres s'épanouissaient sur le tissu bleu.

Le Vioter ne voyait plus Jaïmi. Il se demanda si elle avait été frappée par le même mystérieux rayon.

Les pirogues talonnaient maintenant le filar. Les cris de guerre des poursuivants accentuaient le sentiment d'angoisse et d'impuissance des occupants de la cabine transformée en fournaise. La buée qui se condensait sur la bulle et les épaisses gouttes de sueur qui lui dégringolaient dans les yeux gênaient considérablement la visibilité de Rohel. Le seul point de repère fiable, inamovible, était la bordure sombre de la jungle. Il naviguait au jugé, s'évertuant simplement à maintenir la distance avec la rive.

— Je ne comprends pas, souffla Urtelande. Comme le Smerill avait refusé de garantir ma sécurité jusqu'à la Ceinture de Silence, j'ai payé un droit de passage aux représentants des tribus. Pourquoi attaquent-elles ?

— Vous avez fait confiance aux indigènes ? ironisa Le Vioter.

De nouvelles vibrations firent onduler le matériau transparent de la bulle. Ils se baissèrent instinctivement. Les ondes passèrent au-dessus de leurs têtes et abandonnèrent sur leur passage un sillage rectiligne d'air compact.

— Ils veulent nous empêcher de diriger le filar, grommela Le Vioter, accroupi devant la roue. Ils savent que si nous maintenons le miayé au milieu du fleuve, nous pouvons les prendre de vitesse.

À cet instant, une forme silencieuse se glissa dans la cabine. Le second mercenaire cénien s'accroupit à côté de la porte et dégaina un long poignard à la lame enduite d'une substance jaune, une huile toxique destinée à paralyser le système nerveux à la moindre égratignure. Il leva son arme mais suspendit son geste lorsqu'il reconnut Jaïmi, à genoux, qui brandissait la courte et large lame noire de sa machette.

— Les Ronelongs, haleta-t-elle. Ils utilisent leurs sarbacanes à rayon-transfert. Le missionnaire et le professeur ne sont plus là.

— Vous voulez dire que le professeur est… mort ? demanda Urtelande d'une voix blanche.

— Peut-être pas, répondit la Mohage. Cela dépend de leurs intentions et, donc, de la programmation de leurs rayons.

— Ce filar est-il équipé d'un bouclier magnétique ?

Personne ne répondant à sa question, Le Vioter jeta un rapide coup d'œil sur le tableau de bord disposé derrière la roue. Il découvrit un

petit bouclier stylisé sur l'une des commandes holographiques encastrées dans le bois. La bulle trembla de nouveau, mais de manière beaucoup plus intense que les fois précédentes.

Le Vioter glissa la main entre les rayons sculptés de la roue et appuya sur l'hologramme. Celui-ci refusa de s'allumer.

— Le bouclier est hors d'usage, maugréa-t-il après plusieurs tentatives infructueuses. Non seulement vous vous êtes fait rouler dans la farine par les tribus, mais en plus le mégissier vous a vendu un rafiot pourri.

— Alors nous ne pouvons plus rien espérer, murmura Jaïmi.

Un masque de colère et de dépit se tendit sur le visage tuméfié et ruisselant d'Urtelande, qui leva des yeux assassins sur Le Vioter et dont la main se hissa à hauteur de la joue. Il crut un instant qu'elle allait appuyer sur l'une de ses boucles d'oreille pour activer son vibreur sonique.

Les hurlements proches et une série de chocs sourds indiquaient que les poursuivants avaient rejoint le filar, qui n'avait pas encore eu le temps d'atteindre sa vitesse de croisière.

— Pourvu qu'ils n'aient pas décidé de faire des prisonniers, lâcha Jaïmi, contemplant sa machette d'un air sinistre.

— La prison est toujours préférable à la mort, murmura Rohel.

— Ailleurs peut-être, mais chez eux, la mort est le plus doux des traitements.

Les hurlements cessèrent brusquement. Un silence de plomb, seulement troublé par le subtil clapotis des vaguelettes sur la coque, retomba sur le Jahong.

— Ils abandonnent ! s'écria Urtelande.

— Vous prenez vos désirs pour des réalités, persifla la Mohage.

Profitant de ce moment d'accalmie, Le Vioter se redressa lentement. Au travers du poltrène, il se rendit compte que les pirogues cernaient entièrement le filar. Quelques Ronelongs, sarbacane entre les dents, s'agrippaient au bastingage et se hissaient sur le pont.

— Ils arrivent.

Le mercenaire cénien rampa en direction de la bouche de l'escalier et se posta d'un côté de l'entrée, poignard collé le long de sa hanche, tandis que Jaïmi s'embusquait de l'autre côté. Le Vioter extirpa sa dague-laser de la poche intérieure de sa veste. D'un geste rageur, Urtelande jeta sa chéche maculée de sang et écarta les longues mèches qui lui dissimulaient l'oreille. Des bruits étouffés de pas montèrent de la cage d'escalier.

Une sarbacane cristalline d'une longueur de cinquante centimètres s'immisça dans la cabine. À l'autre bout, apparut la face plate et surmontée d'une crête étroite de cheveux noirs d'un Ronelong. Ses yeux aux paupières lourdes et soulignés de demi-lunes blanches

voltigèrent d'un point à l'autre de la bulle comme des papillons affolés.

La machette de Jaïmi décrivit une courbe fulgurante et cueillit le premier assaillant à hauteur de la pomme d'Adam avec une telle violence que la tête se détacha du tronc. Une fontaine de sang éclaboussa la Mohage et le mercenaire cénien. Un spasme secoua le corps du Ronelong, qui s'affaissa sur le plancher et obstrua partiellement l'entrée de la cabine. Un deuxième assaillant, au torse strié de rayures blanches, entièrement nu hormis son étui pénien, enjamba son compagnon inerte, se rua à l'intérieur de la cabine et pointa sa sarbacane en direction du mercenaire cénien.

Cette fois, Jaïmi n'eut pas le temps de réagir. Acculé, le garde du corps d'Urtelande lança son poignard en direction de son adversaire, dans la poitrine duquel la lame effilée et luisante se ficha profondément. Mais, avant de s'effondrer, le Ronelong eut le temps de souffler dans son tube de cristal. Le rayon-transfert atteignit le mercenaire cénien, qui parut se débattre un moment avec un invisible adversaire. Puis, de la même manière que son compagnon d'armes quelques instants plus tôt, il disparut brusquement, comme s'il n'avait été qu'un rêve, une illusion.

Le Vioter déclencha aussitôt l'ouverture de sa dague-laser et essaya de gagner le poste de combat du mercenaire cénien pour repousser les indigènes qui s'engouffraient déjà dans la cabine saturée d'une âcre odeur de sang et de sueur mélangés.

À cet instant, le filar à la dérive pénétra dans une zone d'ombre. L'étrave de la coque crissa sur le fond sablonneux du Jahong. Rohel se jeta sur le côté pour esquiver un rayon-transfert et planta la lame de lumière dans le bas-ventre d'un premier Ronelong, dont la sarbacane roula sur le plancher. Puis il l'empoigna par le cou, le plaqua contre lui et, se servant de son corps comme d'un bouclier, avança vers les autres.

L'exiguïté de la bulle de pilotage empêchait Urtelande de se servir de sa broche. Les ondes mortelles du microvibreur dissimulé sous les pierres précieuses risquaient de faucher indifféremment Jaïmi ou Le Vioter. Elle ne tenta aucun geste de défense lorsqu'un assaillant la coucha en joue. Le rayon-transfert la traversa et elle s'escamota après une brève série de convulsions. Coincée contre la paroi de la bulle, Jaïmi subit bientôt le même sort.

La meute des assaillants submergea Le Vioter. Le visage de Saphyr lui apparut aussi nettement que si elle se trouvait en face de lui. Une vague de désespoir le submergea et abandonna une écume amère dans sa gorge. Elle avait ressenti sa détresse et elle utilisait les ressorts de son extraordinaire potentiel psychique pour traverser en pensée l'espace et le temps. Son sourire à la fois triste et lumineux était une

invitation à vivre.

Résister plus longtemps aux Ronelongs ne servirait à rien, sinon à déclencher leur fureur meurtrière. Ils finiraient par le déborder et le tailler en pièces. Jaïmi avait parlé de rayons-transfert programmés pour capturer des proies vivantes. Le Vioter n'avait pas d'autre choix que de courir cette chance infime. Il repoussa le cadavre qui lui servait de protection et abaissa sa dague-laser. Une onde compacte le frappa au niveau du plexus. Ses veines charrièrent de la glace et ses pensées devinrent floues. Il trembla de tous ses membres avant de perdre connaissance.

CHAPITRE V

Le crépuscule cernait les reliefs. Debout sur le poste de guet du filar frété par le Chêne Vénérable, Su-pra Ging haïssait ce moment précis où les virakus envahissaient l'obscurité naissante. D'ailleurs, il abhorrait tout ce qui de près ou de loin se rapportait à cette planète. Le filar obliqua en direction d'un bras latéral du Jahong.

— Vous devriez abaisser votre voilette, Votre Grâce, suggéra respectueusement Andrel, un guide de la tribu des Smithines. Sinon, les virakus vont vous manger le visage.

D'un geste las, l'Ultime dénoua les lacets qui maintenaient l'insectaire enroulée sous les larges bords rigides de son chapeau rond. La voilette s'affaissa dans un froissement délicat et vint emprisonner sa tête et son cou.

Les cris rauques des rapaces nocturnes déchiraient le silence. Su-pra Ging se retourna et observa les hommes qui s'affairaient sur le pont. Les quatre Malars Jahong se tenaient toujours à l'écart des autres et ne participaient que rarement aux manœuvres. Ils employaient le même langage gestuel que celui des Seigneurs du Smerill et, dans la paume de leurs mains, brillait le même tatouage géométrique. Seuls leurs yeux éteints, signe qu'ils étaient sous l'emprise de drogues fanatisantes, les différenciaient de leurs chefs. Krit l'Asmo était parvenu à glisser des microrécepteurs cryogénisants dans les doublures de leur gilet noir de crasse. S'ils étaient animés d'intentions malveillantes – comme Su-pra Ging en était persuadé –, l'Ultime n'aurait qu'à appuyer sur un bouton du boîtier de commande pour les cryogéniser et, si nécessaire, les tuer.

Le regard de Su-pra Ging se porta sur un groupe de fras massés sous la cabine de pilotage, à l'arrière du filar. Il n'avait eu aucune peine à deviner que ceux-là œuvraient pour le compte de Su-pra Clar.

Bien qu'en exil depuis vingt-deux années universelles, le légat d'Illith entretenait des relations régulières avec certains proches du Berger Suprême : il s'était probablement débrouillé pour découvrir l'enjeu réel de l'expédition et avait intrigué pour placer ses propres pions sur le filar du Chêne. Su-pra Clar escomptait sans doute s'approprier le triomphe promis à celui qui ramènerait le Mentral et rentrer en grâce auprès de la haute autorité ecclésiastique d'Orginn. Sa naïveté arracha un mauvais sourire à Su-pra Ging, fermement décidé à sauter sur le premier prétexte pour faire jeter les fidèles du légat d'Illith dans un four à déchets, comme le lui autorisait son statut particulier. L'Église avait ceci de bon que le moindre geste, la moindre parole pouvaient être interprétés comme une hérésie.

Restaient les six agents du Jahad, commandés par le capitaine Krit l'Asmo, et dont Su-pra Ging devait à tout instant se méfier. En dépit de la menace dissuasive constituée par les capsules de poison greffées près de leur cœur, ils pouvaient fort bien manger à plusieurs râteliers. L'Ultime n'avait pas accès aux codes permettant de commander l'ouverture des capsules à distance. Cette décision relevait de la seule responsabilité des capitaines de cohorte.

— Votre Grâce ! fit une voix aigrelette en contrebas.

Pra Kurol s'avança et s'immobilisa au pied du poste de guet. De tous les Ulmans du Chêne Vénérable présents sur le filar, il était le seul à supporter une bure épaisse. Il ne portait ni couvre-chef, ni voilette, comme s'il était insensible à la fois aux rayons de Blanc Boira et aux piqûres des virakus. Malgré le taux élevé d'humidité, il ne transpirait jamais. Ces particularités avaient éveillé les soupçons de Su-pra Ging. Les Seigneurs du Smerill avaient parlé de mutants végétaux infiltrés dans son entourage et, hormis le secrétaire particulier du légat d'Illith, l'Ultime ne voyait personne d'autre qui correspondît à ce qu'il supposait être un hybride de plante et d'humain.

— Nous allons arriver à Saram Gala, Votre Grâce ! reprit pra Kurol.

Su-pra Ging se cantonna dans un mutisme obstiné et examina attentivement le monstrueux visage de son interlocuteur : la peau ressemblait à une écorce couverte d'une mince couche épithéliale. Quelques virakus folâtraient sur son front et ses joues.

— Et alors ? se décida l'Ultime.

— Il vous faut revêtir votre chasuble officielle. Le chef Manigora apprécie que les…

— Notre sainte Église tolère que ces sauvages vivent nus et eux, en retour, ils exigent que nous nous présentions parés de nos tenues cérémonielles !

— Si nous voulons compter sur l'aide de Manigora, il est

indispensable que la rencontre revête un caractère officiel, insista pra Kurol. Les chefs des tribus sont des individus fantasques et orgueilleux. S'ils s'estiment offensés, la fantaisie peut très bien les prendre de nous massacrer jusqu'au dernier !

Des flammes de colère embrasèrent les yeux noirs de Su-pra Ging.

— Nos missionnaires n'ont donc aucune influence sur eux ?

— Si… À condition qu'ils y mettent les formes et qu'ils ferment les yeux sur certaines coutumes peu compatibles avec les enseignements d'Idr El Phas !

— Les fours à déchets ne sont pas faits pour les chiens !

Un sourire ironique s'esquissa sur la face torturée de pra Kurol.

— La jungle elle-même n'est pas faite pour les chiens, Votre Grâce… D'ailleurs, c'est une espèce animale inconnue sur Illith.

— Épargnez-moi vos sarcasmes, voulez-vous ! répliqua l'Ultime d'une voix cinglante.

Une nuée bruissante et rouge surgit du cœur de la jungle et environna le filar. Andrel, le guide, abaissa à son tour sa voilette et enfouit ses mains dans ses poches. Les virakus s'infiltraient dans les replis des vêtements, dans les lattes disjointes du plancher, s'agglutinaient sur les mâts et la toile du douar. Sur le pont, les quatre Malars Jahong, têtes et épaules nues, se mirent à pourfendre les grappes d'insectes à grands coups de machettes. Une réaction stupide, voire dangereuse pour les autres passagers du filar, mais qui, à en juger par leurs éclats de rire, semblait leur procurer une joie sans borne. Dans les ténèbres naissantes, ils ressemblaient à des soldats fous en train de combattre une armée de fantômes.

— Comment se fait-il que ces gens-là ne soient pas incommodés par les virakus ? demanda Su-pra Ging.

— Ils ne risquent pas grand-chose, ils sont déjà atteints de la fièvre rouge, répondit pra Kurol. Comme beaucoup de natifs d'Illith.

— Et vous ?

— Je suis immunisé.

Apparemment satisfait de l'explication, l'Ultime se départit de son immobilisme et descendit les marches du large escalier reliant le pont au poste de guet.

— Puisqu'il faut mettre les formes, allons nous préparer ! Accompagnez-moi, pra Kurol : j'aimerais m'entretenir avec vous de ce terrible Manigora. Vous en profiterez pour vous changer dans ma cabine. Vous n'êtes guère présentable !

Une lame d'angoisse incisa le bas-ventre du secrétaire. Comme à chaque fois qu'il était perturbé, ses racines saillirent des cavités de ses voûtes plantaires et griffèrent les semelles de ses sandales. Se déshabiller devant l'envoyé spécial du Berger Suprême, c'était se trahir et, par la même occasion, compromettre la chaîne de

reconquête. Si son visage et ses mains donnaient assez facilement le change, ses excroissances végétales soigneusement camouflées sous sa bure ne laisseraient planer aucune équivoque sur sa véritable nature.

— Eh bien, pra Kurol ! Je vous attends !

Parvenu sous le douar, l'Ultime épousseta sa chasuble pour se débarrasser des virakus qui grouillaient sur lui. Puis il se glissa dans un trou d'homme débouchant sur les cabines aménagées à l'intérieur de la coque.

La mort dans l'âme, Kurol se décida à le rejoindre. Au loin, entre les frondaisons blêmes, brillaient par intermittence les bulles des lampadaires éclairant le ponton d'accostage du port de Saram Gala. Le pilote orienta le filar vers la berge. Le miayé inversa progressivement sa vitesse de rejet.

Le missionnaire de Saram Gala, fra Patrie, entra dans la pyramide de cristal du roi Manigora. Plus haute et plus large que les autres constructions de la ville, elle disposait d'un grand nombre de pièces, dont les parois transparentes, serties par endroits de grosses pierres de couleur, n'offraient que très peu d'intimité à leurs occupantes, les femmes du harem royal.

Fra Patrie n'était jamais parvenu à se faire à ce consternant manque de pudeur. L'un des passe-temps favoris des Saramis consistait à se regrouper devant la chambre de Manigora et à le regarder honorer ses concubines. La virilité du roi faisait ici l'objet d'un véritable culte.

Avec l'ardeur qui caractérise les néophytes, fra Patrie avait voulu interdire cette pratique et enseigner de force la pudeur à ses brebis. Mais au fur et à mesure que le temps s'était écoulé, il avait renoncé à ses ambitions : la sainte parole d'Idr El Phas pouvait après tout s'accommoder de quelques arrangements, lesquels avaient au moins le mérite de préserver à la fois les intérêts du Chêne Vénérable et l'existence des missionnaires.

Fra Patrie traversa le vestibule éclairé par trois quaroules, des quartz transparents qui accumulaient la lumière de Blanc Boira durant le jour et la restituaient à la tombée de la seconde nuit, la nuit profonde. Il pénétra sans opposition dans la salle des réceptions. Il avait pris soin de se vêtir de sa bure officielle, frappée sur une manche d'un chêne holographique. Il avait également rasé son crâne de près : la hiérarchie d'Orginn ne dépêchait que rarement l'un de ses représentants et ce n'était pas le moment de se montrer sous un aspect négligé.

Il s'avança jusqu'au pied de l'estrade que surmontait un dais de quaroules et où se tenait, à demi allongé sur des coussins chatoyants, le souverain de Saram Gala. Manigora avait renvoyé ses femmes, ses gardes et ses serviteurs, en signe de soumission – purement

protocolaire – à l'autorité de l'Église.

— Que nous veut notre frère du Chêne Vénérable ?

Fra Patrie joignit les mains, s'inclina puis, se redressant, laissa un long moment errer son regard sur l'énorme masse de chair flasque qui le dominait. Manigora ressemblait à une grosse larve luisante et jaune, surmontée d'une chevelure plate, huileuse, et d'une ridicule couronne de cristal bleu. Le pagne rouge qui lui ceignait les hanches constituait son unique vêtement.

— Le filar de l'envoyé spécial de Gahi Balra, notre Berger Suprême, vient d'accoster au port fluvial, déclara fra Patrie, surmontant le dégoût qui suscitait en lui la doucereuse odeur de graisse émanant de Manigora. Je viens seulement m'assurer que tout est prêt pour le recevoir…

— Notre frère du Chêne Vénérable douterait-il que nous fassions bon accueil au fils très prestigieux de notre mère l'Église ?

Fra Patrie se recula imperceptiblement, comme s'il craignait d'être souillé par d'invisibles miasmes. Les mots coulaient comme des filets de bave des lèvres lippues du roi de Saram Gala. Le missionnaire avait appris, parfois à ses dépens, que la nonchalance, les rondeurs et les yeux bridés de Manigora dissimulaient une cruauté mentale quasi pathologique. Pour le maintenir sous sa coupe, il lui distribuait avec largesse de prétendues faveurs ecclésiastiques, de fausses dispenses et de fictives distinctions honorifiques.

— Bien sûr que non ! Je connais votre sens de l'hospitalité, roi Manigora. Je voudrais cependant vous demander de ne pas offrir, pour cette nuit uniquement, le spectacle de votre virilité à vos sujets.

— Notre frère du Chêne Vénérable n'ignore pourtant pas qu'il s'agit d'une coutume sacrée ! Autant sacrée, pour mon peuple, que la sainte parole d'Idr El Phas !

Le ton était devenu cassant, méprisant. Les remous qui agitaient les joues molles et les multiples mentons à chaque mouvement de la mâchoire inférieure s'accentuèrent dangereusement.

Conscient qu'il s'aventurait en terrain miné, fra Patrie s'empressa de justifier sa requête :

— Je souhaite donner la meilleure image du souverain de Saram Gala à l'ambassadeur exceptionnel de notre Berger Suprême. Je vis depuis si longtemps à vos côtés que j'ai appris à accepter vos coutumes. Mais l'Ultime Su-pra Ging, dont c'est le premier voyage sur Illith, pourrait en être offusqué.

Une succession de halètements rauques s'échappa de la gorge de Manigora. Cette crise d'hilarité, qui faisait trembler ses pectoraux et son ventre affaissés, ne rassura pas le missionnaire.

— Pourquoi nos frères du Chêne Vénérable n'apprécient-ils pas la compagnie des femmes ? Est-ce un manque d'ardeur virile ?

— Comme vous le savez, nous prononçons des vœux de chasteté…

Les lourdes paupières de Manigora tombèrent sur ses yeux bridés, signe chez lui d'une intense réflexion. Malgré lui, le regard de fra Patrie erra sur les alcôves de cristal jouxtant la salle du trône. Aux lueurs des quaroules, il entrevit les concubines qui vaquaient à leurs occupations. Certaines d'entre elles, nues et allongées sur leur couche d'eau pressurisée, s'enduisaient d'huile ou de graisse tiède.

— Notre frère du Chêne Vénérable n'a pas encore pris le temps de nous expliquer pourquoi le fils très prestigieux de notre mère l'Église a ordonné aux tribus de suspendre la guerre avec les Malars Jahong, reprit le souverain sarami.

Fra Patrie avait jusqu'ici réussi à éviter le sujet. Un sujet empoisonné : conformément aux instructions du légat d'Illith, le missionnaire avait de tous temps exhorté les Saramis à harceler les écumeurs du Smerill. Le revirement du Chêne Vénérable était difficile à expliquer. Le décret, tombé trois jours plus tôt sur le tabernacle récepteur de bulles, avait atterré fra Patrie comme il avait probablement atterré tous les missionnaires en poste dans les jungles d'Illith. Abandonner le fleuve aux Malars Jahong revenait à accroître les difficultés de communication et, par conséquent, à diminuer de manière radicale l'influence de l'Église.

— L'ambassadeur du Berger Suprême sera certainement à même de vous éclairer sur cette décision, roi Manigora.

— Notre frère sait-il que plusieurs tribus ont refusé de se soumettre à ce décret ? Sait-il que les Mohages, les Flahills et les Ronelongs ont torturé les missionnaires et rejeté la sainte parole d'Idr El Phas ? Sait-il que des émissaires parcourent la jungle pour rallier les autres souverains à leur cause ?

Des frissons glacés parcoururent la peau de fra Patrie. Sa vie était désormais suspendue à l'attitude de l'Ultime Su-pra Ging. Si celui-ci ne parvenait pas à convaincre Manigora de la légitimité de ce décret, le pire était à craindre.

— Que notre frère du Chêne Vénérable aille au devant du fils très prestigieux de notre mère l'Église. Et qu'il soit au moins rassuré sur un point : cette nuit, le roi Manigora ne visitera aucune de ses femmes…

Le missionnaire s'inclina et sortit. Dehors, il emprunta l'allée latérale qui menait au port fluvial. La nuit profonde ensevelissait la ville de Saram Gala. Enluminant les transparentes pyramides de cristal, les quaroules dispensaient un éclairage diffus. Les corps bruns des Saramis, hommes, femmes et enfants, se découpaient sur les murs triangulaires. À certains endroits, notamment dans les angles, le cristal agissait comme une loupe déformante. Les bras, les jambes, les bustes, les visages s'étiraient, s'élargissaient, devenaient d'interminables tentacules ou des masques d'épouvante. Les virakus avaient déserté le

ciel et réintégré leurs abris. De leur passage quotidien ne subsistait qu'une tenace et doucereuse odeur qui rappelait la puanteur régnant dans le palais de Manigora.

Les lumières des lampadaires portuaires brillaient dans le lointain. Fra Patrie était en retard. La délégation de l'envoyé du Berger Suprême ne l'avait pas attendu. Elle venait déjà à sa rencontre. En son for intérieur, le missionnaire ne put s'empêcher de maudire l'Ultime qui paradait à la tête de la petite troupe. Par la faute de cet homme, le peuple de Saram Gala était sur le point de se détourner de la vraie foi. Manigora avait certainement déjà reçu les émissaires des tribus révoltées et sauterait sur le moindre prétexte pour condamner ses « frères » du Chêne Vénérable au supplice du pal sur les pieux de cristal.

Kurol se fraya un passage dans la végétation qui cernait la ville de Saram Gala. Un silence profond ensevelissait la jungle plongée dans les ténèbres.

Il se retourna à plusieurs reprises et tendit l'oreille pour s'assurer que personne ne le suivait. Sur son passage, les herbes, les feuilles et les branches s'allongeaient pour l'effleurer, le caresser. Le règne végétal simple fêtait à sa manière le retour du fils prodigue. Il s'inclinait devant l'hybride d'arbre et d'humain, d'essence supérieure, sacrée, qui lui rendait visite.

Kurol l'avait échappé belle sur le filar. Il avait aidé Su-pra Ging à se revêtir de sa chasuble officielle, puis, au moment de retirer sa propre bure, il avait simulé un malaise. L'Ultime lui avait alors conseillé d'aller se reposer un moment. Kurol ne s'était pas fait prier : il s'était rué dans l'étroite coursive et, comme il ne disposait pas de cabine individuelle – il dormait sur le pont, en compagnie des quatre Malars Jahong, des fras et des agents du Jahad –, il avait ouvert une porte au hasard. Il s'était retrouvé nez à nez avec un membre du clan du Dard Pourpre, un Reskwin. En dépit de l'effroi que suscitait en lui ces mutants d'insecte, espèce créée de toutes pièces par le laboratoire de l'Église et programmée pour la chasse aux hérétiques, il s'était étendu sur une couchette. Les antennes crâniennes du Reskwin s'étaient étirées et avaient commencé à palper l'intrus, plus mort que vif. Les élytres du mutant, reliées à ses épaules par des excroissances cartilagineuses, avaient légèrement vibré. Il avait émis un long bourdonnement, entrecoupé de claquements de mandibules. Puis, à l'issue de cette reconnaissance sensorielle, il avait semblé se désintéresser de Kurol. Ses paupières translucides s'étaient tirées sur ses yeux globuleux et noirs. Soulagé, le secrétaire avait attendu un long moment, allongé sur la couchette. Il était ensuite sorti de la cabine, avait récupéré son paquetage dans l'un des caissons situés au bout de la coursive, s'était changé et était remonté sur le pont.

En dehors du Reskwin, il ne restait plus personne sur le filar. Les autres étaient partis sans le prévenir. L'envie lui était alors venue de mettre à profit sa solitude pour s'enfoncer dans la jungle et tenter d'établir une communication avec la Mère Terre. Une idée folle, irrespectueuse : elle fixait elle-même les règles et les fréquences des transes métamorphiques. Elle seule savait ce qui était bon pour ses enfants. L'aveugle soumission à l'autorité de la Mère Terre était un dogme majeur. Les anciens du peuple végétal soutenaient que la transgression d'un dogme pouvait s'avérer dangereuse, voire mortelle, pour l'inconscient qui s'y hasardait. Kurol n'ignorait pas que, s'il dérangeait la Mère Terre, elle pouvait le renier et l'abandonner à son sort. Privé d'énergie vitale, il mourrait après une atroce agonie. Mais un désir irrépressible le poussait à prendre le risque. Peut-être était-il dû au réveil de ses instincts, revitalisés par la proximité de ses frères du règne végétal inférieur. Quoi qu'il en fût, il lui fallait impérativement plonger ses racines dans le ventre fécond de la nourricière.

Il déboucha sur une petite clairière. L'endroit lui parut approprié à une transe. Il se déshabilla, dénoua les lacets de ses sandales et se plaça au centre de la trouée. La brise nocturne qui le frôlait lui procura un délicieux frisson de plaisir. Les halos des sept lunes d'Illith se chevauchaient et dessinaient de somptueuses figures géométriques sur la toile tendue par la nuit.

Les racines avides de Kurol crevèrent la couche d'herbe et de feuilles moisies. Elles se déployèrent dans la terre humide. Sa sève intérieure monta rapidement le long de ses jambes, de son tronc, se répandit dans ses bras, dans ses mains. Quelques gouttes de substance ambrée et odorante s'écoulèrent de son sexe tendu, de son anus, de sa bouche et de ses narines. Elles se solidifièrent au contact de l'air pour former des bourrelets hermétiques et protecteurs, destinés à canaliser la sève, l'empêcher de se déverser avant d'avoir atteint le cerveau. Les bourgeons recroquevillés dans les pores de sa peau s'épanouirent et libérèrent des pousses tendres.

Kurol s'abandonna à l'ivresse de la métamorphose, une ivresse folle, presque douloureuse, et cela, d'autant plus qu'elle était le fruit d'une transgression, du viol d'un interdit millénaire.

Lorsqu'il eut suffisamment joui de sa transformation, il invoqua silencieusement la Mère Terre.

« Ô Mère, viens au secours de ton fils Kurol. Ô Mère, ton fils Kurol t'implore de l'éclairer sur la conduite à suivre…»

Ce n'était pas un langage à proprement parler, mais plutôt une succession de pensées, de sensations, d'émotions.

La nourricière ne se manifesta pas. Kurol en conclut que son initiative lui avait déplu. N'était-ce pas à elle de choisir l'heure et

l'endroit des métamorphoses ?

« Ta Mère t'entend, Kurol… »

Les racines, le tronc, les branches et les feuilles de Kurol frémirent de joie.

« Ta Mère t'entend, mais tu l'as dérangée. Sais-tu quelle énergie me coûte ta transe, Kurol ? Sais-tu que mon esprit a dû forcer le barrage des Sonneurs pour pouvoir te répondre ? Mais je suis venue car tu as peut-être d'importantes révélations à me faire. »

« Je te demande pardon, Mère. Mais j'ai besoin de tes conseils : je crois que l'Ultime du Chêne venu d'Orginn soupçonne quelque chose à mon sujet. »

« Je sais, Kurol : c'est un être malveillant et retors. Les vibrations qui se dégagent de lui sont blessantes. »

« Dois-je me retirer, Mère ? Je risque de compromettre le plan de reconquête. »

La Mère Terre cessa d'émettre. Kurol comprit qu'elle se retirait en elle-même pour réfléchir.

« Non. Il faut que tu continues. S'il t'arrive quelque chose, je te remplacerai par l'un de mes autres enfants. »

« Ô Mère, Rohel Le Vioter est-il le Raïm, le prophète des anciennes prophéties ? »

« Il l'est et il ne l'est pas… Il détient la formule qui peut me libérer de la prison des Sonneurs, mais il veut la remettre à des êtres venus des trous noirs. Lorsque les premiers humains sont venus, il y a de cela bien longtemps, ils avaient le cœur pur des bannis et je leur ai permis de se mélanger à mes enfants du règne végétal. Puis les Sonneurs m'ont capturée et d'autres humains sont arrivés, le cœur rempli de haine et d'orgueil. Maintenant, la chaîne est menacée et je n'ai plus assez de force pour les anéantir. De gré ou de force, Rohel Le Vioter sera le Raïm, le libérateur, mais il est en danger. Le peuple maudit des Ronelongs, en révolte contre les missionnaires du Chêne Vénérable, le retient prisonnier. J'ai envoyé quelques-uns de mes enfants dévoués pour lui venir en aide. »

« Et s'il refuse catégoriquement de te donner la formule ? »

« Ta Mère Terre saura, au moment voulu, lui arracher son secret. Les esprits des humains offrent des faiblesses faciles à exploiter. Mais il me faut veiller, car l'Ultime venu du Chêne peut anéantir nos projets : le pacte qu'il a conclu avec les pirates du Smerill se retourne contre lui. Les tribus révoltées mettent la vie du Raïm en danger. »

« Ô Mère, la formule est-elle assez puissante pour combattre la magie des Sonneurs ? »

« Depuis quand mon fils Kurol doute-t-il des pouvoirs de divination de sa Mère ? »

« Et qu'adviendra-t-il du Raïm, de Rohel Le Vioter ? »

« Il mourra, comme tous les humains ! Et je serai le seul être au monde

à posséder la formule ! »

Kurol ressentit la puissante vague de haine submergeant l'esprit de la Mère Terre. Il en fut un peu étonné, car il ne l'avait jamais imaginée capable d'éprouver de la haine.

« La haine est un moteur puissant, Kurol ! »

« Ô Mère, es-tu vraiment obligée de faire mourir ton sauveur ? »

« Cela est nécessaire, mais mes enfants chériront sa mémoire. Maintenant, pars, Kurol. J'ai besoin de repos. »

« Aurai-je de nouveau la joie de me nourrir de toi ? »

« Tu m'as désobéi et tu ne m'as rien appris que je ne savais déjà, Kurol ! J'ai couru un grand risque : les Sonneurs auraient pu intercepter notre conversation. Tu es devenu dangereux. Je n'ai plus besoin de toi. À présent, va-t'en et laisse-moi me retirer en moi-même. »

La communication s'interrompit. Un affreux pressentiment envahit Kurol. Certes, à chaque fois qu'il sortait d'une transe, il éprouvait une amère sensation de séparation, de nostalgie. Mais, en l'occurrence, il s'agissait d'un déchirement poignant, d'un insondable gouffre de douleur et de tristesse. L'atroce certitude que lui, Kurol, l'arbre-homme ne plongerait plus jamais ses racines dans le ventre chaud de sa Mère Terre.

Elle l'avait renié.

CHAPITRE VI

Les hurlements ininterrompus déchiraient le silence nocturne.

— Ces cris vont finir par me rendre folle ! gémit Urtelande.

Ils s'étaient retrouvés, nauséeux, à l'intérieur d'une pièce sombre, chichement éclairée par un quartz lumineux – une quaroule, d'après le professeur Maj Huni – enchâssé dans le haut plafond. Tous vivants, y compris le filarier, prostré dans un coin. Seul manquait pour l'instant à l'appel fra Robinn, le missionnaire, que les Ronelongs étaient venus chercher au milieu de la nuit.

Du sol de terre battue, montait une humidité brûlante qui se condensait en irrespirable vapeur. Le Vioter en avait déduit que la bâtisse avait été érigée sur une source d'eau chaude. Assis en tailleur près de la trappe d'entrée, il s'efforçait de rester totalement immobile. Dans cette étuve, le moindre mouvement se traduisait par un inutile surcroît de transpiration. Malgré les cris déchirants qui transperçaient les murs, il avait atteint ce que son ancien instructeur d'Antiter, sa planète d'origine, appelait l'état de veille au repos : un fonctionnement économique de la physiologie associé à une lucidité aiguë de l'esprit. Le poison du Jahad le laissait pour l'instant en paix.

— J'ai soif ! murmura Urtelande.

— Épargnez votre salive, alors ! maugréa Jaïmi.

Au bord de la crise de nerfs, la femme des Chutes Célestes écrasait les paumes de ses mains sur ses tempes. Il ne subsistait plus grand-chose de son élégance : sa chevelure défaite, ses lèvres tuméfiées, ses traits hâves et tendus, sa combinaison maculée de taches de sueur et de sang contrastaient radicalement avec le raffinement affecté dont elle faisait habituellement preuve. Paradoxalement, Rohel la trouvait à la fois plus humaine et plus attirante.

— Ils sont en train de torturer quelqu'un, déclara Jaïmi. Ça peut

durer des jours et des jours…

— Taisez-vous donc ! gronda le professeur Maj Huni. Inutile d'insister !

La lourde trappe de pierre coulissa subitement. Un courant d'air frais s'engouffra dans la pièce. Les deux mercenaires céniens se relevèrent d'un bond, prêts à en découdre à mains nues avec leurs geôliers. Les Ronelongs avaient retiré aux prisonniers toutes leurs armes. Ils avaient seulement omis la broche et les boucles d'oreille d'Urtelande.

Fra Robinn fut précipité sans ménagement sur le sol de terre battue. Lacérée en de multiples endroits, sa bure verte laissait entrevoir de longues stries rouges sur son torse, ses bras et ses jambes. Le missionnaire enfouit son visage entre ses mains tremblantes.

Dehors, les lugubres gémissements reprirent de plus belle.

— Je croyais que c'était vous qu'ils suppliciaient, souffla Maj Huni.

Le missionnaire releva lentement la tête. Ses yeux brillaient de fatigue et de fièvre.

— Fra Jophard, le titulaire de la mission, bredouilla-t-il. Ils l'ont pendu par les mains dans la nef du temple et…

— Ils lui ont ouvert le ventre, ont mis des crapinces à l'intérieur et l'ont refermé, ajouta Jaïmi, laconique.

Fra Robinn acquiesça silencieusement.

— Des crapinces ? demanda Urtelande.

— *Scorpii cannibalis,* des arachnides qui vivent dans les jungles septentrionales d'Illith, précisa Maj Huni. De charmantes petites bêtes qui, lorsqu'elles peuvent s'introduire dans un corps animal ou humain, découpent la chair avec leurs pinces et remontent lentement vers le cœur, leur morceau de prédilection. Ce sont des charognards : d'habitude, ils ne s'attaquent qu'aux cadavres.

— Quelle horreur ! Mais pourquoi les Ronelongs se sont-ils retournés contre leur missionnaire ?

Fra Robinn se redressa et arpenta la pièce de long en large. Le Vioter l'observa attentivement. Il ne pouvait se défaire de l'impression que fra Robinn jouait un rôle de composition. Quelque chose, dans l'attitude de l'Ulman, sonnait faux. Pour avoir longtemps fréquenté le Chêne Vénérable – pendant les cinq années qu'il avait passées dans le service secret du Jahad –, Le Vioter reconnaissait instinctivement les hommes d'Église, qu'ils fussent ou non affublés de leurs ornements sacerdotaux. Or, celui-ci ne semblait pas sortir du moule commun dans lequel ils étaient coulés.

— Un récent décret de l'Église a mis le feu aux poudres, dit fra Robinn. Un envoyé spécial du Berger Suprême leur a ordonné de mettre fin à la guerre contre les Malars Jahong. Le fleuve Jahong occupe une place primordiale dans la vie des tribus. Exiger qu'elles en

abandonnent le contrôle aux écumeurs et aux mégissiers, c'est comme leur voler leur âme.

Le Vioter se demanda fugitivement si cet envoyé spécial et ce décret avaient un rapport quelconque avec le Mentral. La démarche du Chêne Vénérable l'intriguait. En tant qu'ancien agent du Jahad, il connaissait parfaitement les rouages internes de l'Église. Or, pour que celle-ci consentît à capituler devant une poignée de pirates, il fallait qu'il y eût d'autres intérêts en jeu.

— Mais nous n'avons rien à voir avec tout ça ! protesta Urtelande. J'ai payé un droit de passage aux représentants des tribus !

Fra Robinn haussa les épaules.

— Les accords sont caduques. Pour les Ronelongs, nous sommes tous désormais des étrangers, des ennemis ! Certaines tribus s'agitaient ces derniers temps. Leurs missionnaires rencontraient les pires difficultés à les raisonner. Le sombre crétin qui a rédigé ce décret leur a offert sur un plateau l'occasion de secouer définitivement le joug du Chêne.

Le Vioter estima le moment venu de sortir de son mutisme.

— Vous considérez donc que votre religion constitue un joug ?

Comme piqué par une araignée venimeuse, fra Robinn se retourna. Son regard tourmenté s'enfonça comme une lame dans celui de Rohel.

— Je parlais de ce que les tribus perçoivent parfois comme un joug ! répliqua-t-il sèchement. Leurs coutumes sont très éloignées de l'idéal prôné par Idr El Phas…

— Où se trouve votre propre mission ?

— Je crois vous avoir déjà dit que je n'étais pas titulaire d'une mission. Je suis chargé d'une enquête globale sur les mœurs des tribus.

— Dans quel but ?

— Pour une Église, il est toujours souhaitable de connaître ses brebis.

— Quelles tribus comptiez-vous étudier ?

— Celles qui se situent autour de la Ceinture de Silence. La légation d'Illith cherche à en apprendre un peu plus sur la confrérie des Maîtres Sonneurs.

— Les Maîtres Sonneurs sont une légende ! intervint Maj Huni. Mais savez-vous quelle est l'origine des tribus ?

Jaïmi avait sorti un petit oiseau multicolore de l'échancrure de sa tunique et l'avait posé contre son front. C'était la deuxième fois que Le Vioter la voyait s'amuser avec l'une de ces minuscules boules de plumes.

— Il y a de cela sept siècles, à l'issue des guerres de la Première Ruée qui eurent lieu dans la galaxie du Cou de la Tortue, le clan vaincu des Mac Fraw fut entassé dans un vaisseau programmé et

expédié sur cette planète, alors sauvage, vierge.

Tout en parlant, le professeur essuyait, d'incessants revers de manche, les rigoles de sueur qui ruisselaient sur son front. Subitement, les cris de souffrance cessèrent. Léchés par la lueur maladive de la quaroule, les visages se tournèrent à l'unisson vers la trappe d'ouverture.

— Les Mac Fraw furent donc, à leur corps défendant, les premiers colonisateurs d'Illith. On raconte qu'ils fécondèrent le règne végétal et créèrent une nouvelle race de mutants. (Dans le silence de nouveau établi, sa voix grave, posée, prenait une intonation tragique.) Puis il y eut les guerres de la Deuxième Ruée. D'autres familles vaincues, les Flahills, les Mohages, les Ronelongs, les Smithines et bien d'autres furent bannies sur Illith. Privées de toute ressource, elles essaimèrent le long du Jahong et se repoussèrent les unes les autres vers le cœur de la jungle. Puis les colons, alléchés par les richesses végétales d'Illith, débarquèrent en vagues successives. La guilde des mégissiers fonda Radao, des mercenaires créèrent le Smerill et leurs Malars Jahong rançonnèrent les chasseurs de cropoulpe sous le prétexte de les protéger contre les tribus. Jusqu'à l'arrivée des missionnaires du Chêne Vénérable, qui parvinrent à convertir certaines tribus, à les fédérer et à les dresser contre les Seigneurs du Smerill.

— Vous ne m'apprenez rien ! grommela fra Robinn. Et je ne vois pas le rapport avec les Maîtres Sonneurs !

— Il y en a un, pourtant. Pendant des siècles, les clans vaincus ont vécu coupés de tout. Ils gardaient la nostalgie de leur monde d'origine, mais ne disposaient d'aucune technologie qui leur eût permis de mettre fin à leur exil. Ils ont donc développé un fantasme collectif, une mythologie du voyage : la légende des Maîtres Sonneurs. Et, pour éviter toute désillusion à leurs générations futures, ils ont poussé le vice jusqu'à établir une pseudo-ceinture de silence, une zone interdite, taboue.

— Les navettes aériennes qui s'écrasent sur la barrière magnétique ne sont pas un fantasme ! rétorqua fra Robinn.

— Deux hypothèses peuvent expliquer la présence de cette barrière : si les tribus savent maîtriser les rayons-tranfert, elles peuvent également utiliser des rayons désintégrants. Elles dissuadent ainsi les mégissiers et les Malars Jahong de s'aventurer sur leurs territoires. Ou alors, nous nous trouvons simplement devant un phénomène physique naturel.

— Rien ne prouve que ces hypothèses soient fondées !

— Rien ne prouve qu'elles ne le soient pas ! La réponse se trouve probablement sur le site de Mérédith, la cité fondée par le clan Mac Fraw et dont la matriarche, Mérédith, était une experte en magie des éléments.

Des gouttes d'eau bouillante suintaient des pierres surchauffées. Le Vioter ne distinguait plus que de vagues formes, délayées dans une vapeur brûlante de plus en plus épaisse.

Les paroles du professeur s'instillaient dans son esprit comme un lent venin : Le Vioter avait tout misé sur les Maîtres Sonneurs, sur ce Marus Alter que lui avait recommandé Larhma Mâthi. Se pouvait-il que le vieil homme l'eût induit en erreur ? La confrérie des Maîtres Sonneurs était-elle une légende, une illusion, comme l'affirmait Maj Huni ? Et dame Asmine d'Alba, la guérisseuse du Monde des Franges, existait-elle réellement ?

Comme un crapince, le doute entamait son lent travail de sape. Le Vioter ressentit de nouveau la présence du poison, cet invisible et vigilant prédateur qui le laminait de l'intérieur. Une immense lassitude, engendrée par cette incertitude, se déposait dans chacune de ses cellules ; affaiblissant ses défenses immunitaires. Le poison fredonnait déjà son maléfique chant de victoire.

La tentation de déposer les armes, de se laisser glisser dans une nuit sans fin, traversa Rohel, écrasé de solitude et de tristesse. Saphyr, les Garloups, la Seizième Voie Galactica n'étaient que des chimères, des spectres qui hantaient les bas-fonds de son âme, qui le harcelaient sans répit pour l'empêcher de goûter enfin le repos. En dépit de l'atmosphère torride de la pièce, un froid intense se propagea depuis son bas-ventre jusqu'aux extrémités de ses membres. Ses yeux se fermèrent et il bascula dans un univers sans formes ni couleurs, un monde d'indifférence, de neutralité, où ne demeurait qu'un seul désir : celui de se disperser à jamais dans le vide.

Une main agrippa son épaule :

— Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

Il entrouvrit les yeux. Le visage inquiet d'Urtelande était tout près du sien. Il sentit le souffle brûlant de la jeune femme sur sa joue.

— Ne vous endormez pas ! Pas maintenant ! Le poison s'adapte et choisit une nouvelle stratégie : la stase hypnotique.

Il mit du temps à réaliser que ces cheveux épars, ces yeux violets grands ouverts et cette bouche meurtrie cerclée d'or n'étaient pas échappés d'un cauchemar. La quaroule n'émettait plus qu'une lumière agonisante, noyée dans les écharpes de vapeur comme une lointaine étoile éclipsée par un ciel de traîne.

— Comment savez-vous que…

Elle posa son index sur les lèvres de Rohel.

— Parlez moins fort ! Si on veut survivre à la cour de Tsou Han, l'empereur des Chutes, il vaut mieux connaître les poisons et leurs effets. Lorsque vous avez eu votre malaise dans la taverne de Radao, j'ai tout de suite compris que vous étiez empoisonné. Vous êtes un déserteur du Jahad, n'est-ce pas ?

Le Vioter n'eut ni la présence d'esprit ni la volonté de démentir la jeune femme.

— Le Jahad du Chêne Vénérable vend ses excédents de poison aux courtisans des Chutes Célestes. Je l'ai moi-même utilisé. Avec d'excellents résultats, d'ailleurs ! Si vous êtes encore en vie, c'est qu'on vous a administré un remède provisoire. Mais le poison ecclésiastique ne pardonne pas ! Tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, il aura votre peau. Comme il aurait pu le faire dès cette nuit si je n'étais pas intervenue…

— Je vous suis donc redevable de ce sursis, articula Le Vioter, qui reprenait peu à peu empire sur lui-même.

— J'ai simplement payé ma dette. Sans vous, j'aurais peut-être fini dans l'estomac d'un cropoulpe ! De plus, je vous veux vivant pour m'aider à sortir de cette mauvais passe.

— Qu'est-ce qui vous donne à penser que…

— Je vous ai vu à l'œuvre sur le filar et je sais également reconnaître la valeur d'un combattant. Maintenant, vous pouvez dormir un peu. La stase hypnotique du poison est terminée. Nous devrons tenter le tout pour le tout demain. Je n'ai pas l'intention d'offrir ma chair et mon sang à des *scorpii cannibalis !*

Elle promena son index sur les lèvres et le menton de Rohel. Une caresse furtive, mais sensuelle. Puis elle se releva et s'éloigna. L'obscurité absorba sa fine silhouette.

*

Les rayons blêmes de Blanc Boira se réfléchissaient sur les pieux de cristal plantés au centre d'un cirque naturel, délimité par de hautes falaises de terre rougeâtre. L'aube était à peine levée et la chaleur se faisait déjà lourde, accablante.

Massés sur les bords de l'arène, les Ronelongs psalmodiaient une mélopée syncopée, incantatoire, rythmée par les battements sourds des tambours.

Le Vioter aperçut les nombreux guetteurs, armés de sarbacanes noires et postés sur les branches des arbres surplombant les rugueux frontons de terre.

— Aucune chance de sortir vivant de là ! fit Jaïmi. Ils ont des sarbacanes de sacrifice. Au moindre geste, ils nous cribleront de rayons-mort.

Dès que les Ronelongs avaient ouvert la trappe de pierre de la prison, le petit oiseau multicolore de la Mohage, sans doute pressé de recouvrer la liberté, s'était envolé. Elle l'avait longtemps suivi du regard.

Les Ronelongs leur avaient lié les mains dans le dos et les avaient

attachés les uns aux autres. Le filarier avait été placé en tête de la petite colonne. Suivaient dans l'ordre Le Vioter, Jaïmi, Urtelande, les mercenaires céniens, fra Robinn et enfin, fermant la marche, Maj Huni. La vingtaine de gardes qui les avait escortés jusqu'au cirque s'était massée devant le long et profond goulet d'accès, de manière à interdire toute tentative de fuite.

Trois silhouettes brunes surgirent d'un repli d'une paroi de terre : deux hommes, vêtus en tout et pour tout d'étuis péniens transparents, effilés et dressés comme des lances, et une femme, parée de sa seule chevelure dénouée, parsemée de plumes blanches, et d'un collier de cuir orné d'un petit tube blanc. Des cercles jaunes et rouges avaient été peints sur leurs faces plates et luisantes de sueur. Les pointes des seins de la femme étaient percées de larges anneaux blancs. Entre ses cuisses, sous son pubis épilé, dansait la tête verte et triangulaire d'un serpent vivant, qui se glissait lentement hors de son vagin : un redoutable robra des jungles, un reptile de petite taille mais dont le venin tuait en quelques secondes.

— Mon Dieu ! souffla Urtelande, livide.

Ils portaient tous les trois des urnes rondes et cristallines, à l'intérieur desquelles s'agitaient des formes noires et allongées d'environ trois centimètres.

Des clameurs assourdissantes balayèrent l'assistance. Surexcitées, les femmes dansaient sur les bords du cirque en poussant des glapissements aigus. Les guetteurs frappaient de leurs sarbacanes les troncs et les branches d'arbre.

— Le culte de la femme-serpent ! Les prêtres tribaux ont repris le pouvoir !

Jaïmi avait dû hurler pour couvrir le tumulte. À gestes lents, solennels, les trois officiants déposèrent les récipients aux pieds des pieux translucides. L'un des deux hommes saisit une machette qui reposait sur une pierre plate et s'approcha du filarier. La lame de la machette décrivit une courbe sifflante et trancha la lanière de cuir qui le reliait à Rohel. Faciès déformé par l'épouvante, le pilote fut poussé en direction du pieu le plus proche du goulet d'entrée.

Le Vioter plissait les yeux pour supporter les flèches éblouissantes de Blanc Boira dont le disque incendiaire entamait son lent périple au-dessus de la jungle.

La femme au serpent délia les mains du filarier, trop terrorisé pour songer à résister, et arracha sa combinaison, du moins ce qu'il en restait. Probablement sous l'emprise d'une drogue, elle roulait des yeux fous, exorbités. Ses gestes étaient entrecoupés de gloussements hystériques. La tête du robra ondulait toujours sur son bas-ventre cuivré, la gueule ouverte sur deux courts crochets entre lesquels pointait une langue noire et fourchue. Son corps luisant était presque

entièrement sorti de l’intimité de son hôtesse.

Les deux prêtres empoignèrent les bras du filarier et le plaquèrent contre le pieu. Dès que sa peau entra en contact avec le cristal, le prisonnier, pris de panique, se mit à hurler et à se débattre. Mais plus il se trémoussait et plus il s’engluait sur la roche, qui l’attirait à elle comme un puissant aimant.

— Un cristal végétal ! cria Jaïmi. Il ne relâche jamais ses proies !

Constatant que ses contorsions étaient vaines, le filarier cessa de remuer. Sa peau s’était arrachée par endroits. La substance visqueuse qui suintait du cristal se mêlait à son sang et s’infiltrait dans ses plaies.

La prêtresse s’accroupit devant le corps englué sur le pieu et, tandis que le serpent se nichait dans le sillon de ses seins, plaça la petite sarbacane blanche de son collier entre ses lèvres. L’extrémité du tube se posa sur le bas-ventre du captif et l’incisa en remontant jusqu’au nombril. Ce rayon ne provoquait aucun saignement. Aucune douleur non plus, apparemment, car le filarier n’émit pas la moindre protestation. Tête penchée vers l’avant, il assista à l’ouverture de son abdomen en spectateur hébété. Comme si cette scène, dont il était l’acteur principal, ne le concernait pas.

Gardant le tube dans la bouche, la femme-serpent écarta délicatement, du pouce et de l’index, les bords de l’incision et, de sa main libre, saisit l’urne que l’un des prêtres lui tendait. Elle enfonça la petite embouchure ronde dans la lésion. Les formes noires qui s’agitaient dans le récipient se ruèrent à l’intérieur du corps offert à leur convoitise. La prêtresse libéra un rire démoniaque et reposa l’urne vidée de ses occupants sur le sol. L’extrémité de sa sarbacane longea l’incision du haut vers le bas. La peau se referma sans laisser une seule cicatrice ou même une simple trace.

Ce n’est que lorsque les premières pinces lui tailladèrent les entrailles que le filarier, sortant de sa léthargie, réalisa qu’une dizaine de crapinces grouillait à l’intérieur de lui. Il tenta une nouvelle fois de se dégager de l’emprise du cristal, mais en pure perte. Des hurlements de désespoir s’échappèrent de sa gorge. Ils traduisaient autant son effroi que la douleur qui commençait à monter de ses entrailles. Ils ne parvinrent pas à couvrir les vociférations des spectateurs agglutinés sur les bords du cirque, qui s’adonnaient à une sorte de danse hystérique proche de la transe.

La femme-serpent s’allongea sur le dos et, jambes à demi repliées, se balança d’une épaule sur l’autre au rythme des tambours. La terre poudreuse, se mélangeant à sa sueur, la recouvrit progressivement d’un épais linceul rouge. Le serpent vert s’enroula autour de sa cuisse.

Les deux prêtres abandonnèrent le filarier à son sort et s’avancèrent vers le deuxième prisonnier de la file, Le Vioter.

— Il n’y a pas un moyen d’échapper aux rayons-mort des

guetteurs ? demanda-t-il rapidement à Jaïmi.

— Il nous faudrait des boucliers magnétiques, répondit la Mohage.

Les deux prêtres s'immobilisèrent devant lui. La machette se leva et s'abattit sur le segment de lanière qui le reliait à Jaïmi. Leurs mains se posèrent comme des serres sur ses épaules. Ils l'entraînèrent jusqu'au pied d'un poteau. À cet instant, la vigilance des prêtres, fascinés par le spectacle de la femme-serpent qui se rapprochait en rampant sur les fesses et sur le dos, se relâcha.

Le Vioter mit immédiatement à profit ce bref moment d'inattention. Il se laissa subitement tomber sur les talons. Puis, avant que ses deux cerbères n'aient eu le temps de revenir de leur surprise, il rebondit vers l'avant et lança son pied dans le plexus solaire du premier d'entre eux, qui partit à la renverse, souffle coupé.

Bien qu'il ne pût se servir de ses mains, Rohel se récupéra en souplesse et se rua sur son second adversaire. Son coup de talon fracassa le nez du Ronelong, qui laissa tomber sa machette. La lame se ficha à la verticale dans la terre meuble. Sans perdre une seconde, Le Vioter s'accroupit et, de dos, à l'aveuglette, frotta sur la lame scintillante la lanière de cuir entravant ses poignets.

Un silence de mort, seulement écorché par les lamentations du filarier, ensevelit les lieux. Les guetteurs couchèrent Rohel en joue et les gardes massés devant le goulet d'entrée se dispersèrent de part et d'autre des falaises de terre. La lanière tressée était résistante. La lame lui cisaillait les avant-bras.

La prêtresse se releva d'un bond. Ses cheveux en bataille et le rictus qui déformait sa bouche lui donnaient l'air d'une harpie. Le robra rampa sur l'un de ses seins et se faufila prestement le long de son cou. Elle poussa un rugissement et se précipita sur Le Vioter. La cordelette de cuir céda au moment où elle lui tomba sur le râble.

Ils roulèrent enchevêtrés sur la terre rouge. Au passage, Le Vioter agrippa le manche de la machette. Bien que de taille moyenne et d'apparence fragile, la Ronelong était d'une vivacité et d'une vigueur surprenantes, probablement décuplées par les drogues qu'elle avait absorbées. Sa peau luisante, glissante, la rendait pratiquement insaisissable. Ses cheveux noirs et huilés tiraient un rideau mouvant et ajouré sur son visage. Le Vioter entrevoyait par instants ses yeux exorbités, hallucinés, son nez épaté, ses lèvres épaisses, ses longues dents nacrées, la pointe de sa large langue rose. Une odeur âcre, animale, s'exhalait de ses aisselles et de son bassin.

Évitant de se servir de la machette, la prêtresse des Ronelongs ne lui serait utile qu'à condition de la capturer vivante, il s'efforça de l'immobiliser de son bras libre, mais elle gesticulait et se contorsionnait avec tant de fureur qu'elle finit par lui échapper. Elle parvint à se jucher sur lui, lui bloqua les bras au niveau des coudes et

resserra l’étau de ses cuisses pour le maintenir plaqué au sol. Les anneaux qui pendaient de ses seins lui effleurèrent le torse. Un éclair vert surgit alors brusquement de la masse de ses cheveux. La tête triangulaire du robra oscilla, hésita. Les yeux ronds et jaunes cherchaient un endroit où planter les crochets.

Sans quitter le redoutable reptile des yeux, Le Vioter entreprit de dégager ses bras en force, sans à-coups. Les épaules de la femme-serpent se redressèrent, son dos se creusa, mais, au moment où elle relâchait peu à peu son étreinte, le robra plongea vers le cou de Rohel, qui ressentit juste un petit choc sous le menton. Mais comme s’il ne s’agissait que d’une simulation d’attaque seulement destinée à jauger les réactions de l’adversaire, le reptile se rétracta et sa queue étranglée disparut dans la chevelure noire de son hôtesse.

Les guetteurs avaient baissé leurs sarbacanes. Les rayons-mort auraient pu faucher leur prêtresse. Les gardes et les spectateurs n’étaient plus que des ombres brunes et pétrifiées.

À demi aveuglé par sa propre sueur, Le Vioter souleva encore ses bras de quelques centimètres. Puis il déplaça brusquement son centre de gravité et donna un violent coup d’épaule vers l’avant. La prêtresse perdit l’équilibre, bascula vers l’arrière et retomba lourdement sur le dos. Le robra réapparut subitement entre ses jambes écartelées. Il ouvrit la gueule, se déroula comme la lanière d’un fouet et vola vers la gorge de Rohel. En un réflexe désespéré, ce dernier, d’un bref et puissant coup de poignet, imprima un mouvement circulaire à la machette. La lame faucha le reptile au vol. Sa tête se détacha de son corps écailleux et roula sur la terre poudreuse.

Le Vioter se redressa rapidement sur les genoux, agrippa un bras de la femme-serpent, la hissa contre lui et glissa la lame de la machette sur son cou. Elle tenta de résister, mais l’acier s’enfonça aussitôt dans sa chair. Quelques gouttes de sang clair dévalèrent les collines palpitantes de ses seins.

— Debout !

Elle jeta un regard incrédule au robra qui, bien que décapité, se trémoussait encore à ses pieds.

— Debout !

Les muscles de la prêtresse se contractèrent, mais une nouvelle pression de la lame la contraignit à se relever.

— Un geste et je t’égorge ! gronda Le Vioter. Demande à tes guetteurs de jeter leurs sarbacanes !

À contrecœur, elle fit un geste de la main. Une pluies de tubes noirs tomba des arbres surplombant le cirque. Rohel s’adressa ensuite à l’un des gardes statufiés près du goulet d’entrée.

— Toi ! Délivre les prisonniers !

L’homme eut un moment d’hésitation. Une tergiversation mal

venue, qui pouvait tout compromettre : il ne fallait pas laisser aux Ronelongs le temps de reprendre leurs esprits. Le succès de la manœuvre désespérée de Rohel dépendait entièrement de la rapidité, de l'effet de surprise. En se précipitant sur lui, la femme-serpent lui avait facilité les choses. Mais quelle importance réelle revêtait-elle aux yeux de ses congénères ? C'était précisément le genre de questions qu'ils ne devaient pas se poser. Et les cris du filarier, crucifié par la souffrance sur son pieu de cristal, pouvait à tout moment les sortir de leur stupéfaction, de leur léthargie.

Le garde se décida enfin. Il s'approcha des captifs et trancha leurs liens à coups de machette vifs et précis.

— Jaïmi ! Ramasse quelques sarbacanes et viens près de moi. Les autres, allez vers la sortie et attendez-nous !

Urtelande, les deux mercenaires céniens, Maj Huni et fra Robinn fendirent le groupe des gardes et se dirigèrent vers le goulet d'entrée. Visiblement pressée de vider les lieux, Jaïmi se hâta de ramasser une dizaine de sarbacanes et vint se placer à côté de Rohel et de son otage.

— Tu sais te servir de ces armes, je suppose. Tue le filarier ! On ne peut rien faire d'autre pour lui !

Les lèvres de la Mohage s'arrondirent autour de l'embouchure d'une sarbacane. Elle se tourna vers le pieu cristallin, visa un long moment. Le rayon-mort jaillit de la bouche noire et frappa le filarier au niveau du plexus solaire. L'onde le traversa de part en part. Ses cris cessèrent, ses traits se détendirent et sa tête retomba mollement sur sa poitrine. Le silence devint compact, irrespirable.

— Allons rejoindre les autres ! Place-toi derrière moi !

Le Vioter saisit sa prisonnière par la taille et l'obligea à marcher devant lui. Jaïmi lui emboîta le pas. Les Ronelongs s'écartèrent devant leur prêtresse, nue, blême, barbouillée de terre rouge et de sang.

Le Vioter et ses compagnons d'expédition ne rencontrèrent aucune opposition lorsqu'ils s'engagèrent dans l'étroit goulet d'accès creusé dans la falaise, débouchant sur un sentier escarpé qui se jetait plus loin dans la masse sombre de la jungle.

Alors qu'ils n'avaient pas encore atteint l'orée de la forêt, ils furent soudain environnés de troncs, de branches et de feuilles, surgis de nulle part. Au fur et à mesure qu'ils progressaient, les arbres se déplaçaient puis se refermaient sur leur passage, créant un bouclier protecteur mouvant, une chaîne végétale qui se renouvelait à chacun de leurs pas.

— On dirait que cette végétation nous suit ! s'exclama Maj Huni.

Le Vioter interrogea Jaïmi du regard.

— Illith cherche à protéger l'un de nous ! murmura la jeune femme. Elle serait sans doute intervenue si tu n'avais pas vaincu les prêtres tribaux ! (Elle désigna la prêtresse, qui marchait, tête basse,

devant eux.) Les siens ne pourront pas nous suivre !

— Illith ?

Elle écarta les branches basses et souples qui lui obstruaient la vue et dévisagea Le Vioter :

— La Mère Terre. Elle nous a envoyé ses mutants végétaux. Je crois que c'est toi qu'elle veut, Lam-Dera. Je me demande bien pourquoi…

CHAPITRE VII

Les hommes d'équipage avaient tiré le filar sur la grève ombragée de sable rose. Blanc Boira était à son zénith. La chaleur accablante et le taux d'humidité, de plus en plus élevé, rendaient la navigation pratiquement impossible. La bulle de pilotage se transformant en four brûlant, le filarier avait dépêché son assistant, un jeune garçon, auprès de Su-pra Ging pour solliciter une pause.

L'Ultime s'était rendu aux arguments du pilote, malgré la perte de temps que représentait cette immobilisation temporaire. Lui-même souffrait atrocement de la canicule et n'aspirait qu'à goûter un peu de repos à l'ombre rafraîchissante des arbres.

Andrel, le guide de la tribu des Smithines, s'approcha de Su-pra Ging, assis à l'écart des autres sur la souche d'un arbre mort.

— Des nouvelles ? demanda l'Ultime.

— Mes frères Smithines ont envoyé leur messager.

— Sont-ils toujours fidèles au Chêne Vénérable ?

— Ils continuent de vénérer la parole d'Idr El Phas, Votre Grâce. L'enfant-roi a reçu les émissaires des tribus révoltées, mais le conseil des Lordes, les sages de la tribu, l'a déconseillé d'engager son peuple dans la voie de la rébellion.

— Ils en seront récompensés.

Andrel ouvrit la main. Elle recelait une minuscule boule de plumes multicolores. Devant le regard interrogateur de Su-pra Ging, le guide jugea bon de préciser :

— Un oiseau-pensée, Votre Grâce. Son cerveau enregistre le message que vous lui confiez et le restitue fidèlement à son destinataire.

Andrel leva l'oiseau à hauteur de son front. Une sorte de protubérance souple, qui ressemblait davantage à un tentacule qu'à un

bec, jaillit de l'amas de plumes. Son extrémité creuse se plaça entre les sourcils du guide, qui ferma les yeux et demeura silencieux pendant deux ou trois minutes.

— L'expédition de la femme des Chutes traverse la jungle en direction de la Ceinture de Silence, reprit-il d'une voix monocorde. Les Ronelongs ont renoncé à les poursuivre. Les mutants de Mère Illith les accompagnent. Ils ne progressent pas vite. Nous sommes en retard sur eux de deux jours. Si le fils prestigieux de notre mère l'Église leur en donne la consigne, mes frères smithines essaieront de les retarder. La nuit dernière, des éclairs ont jailli de la zone du silence. Mes frères smithines pensent que les mânes des morts se sont réveillées. Ils assurent le fils très prestigieux de notre mère l'Église de leur dévouement, mais ne pourront pas l'accompagner au-delà de la Ceinture de Silence.

Le bec de l'oiseau-pensée se rétracta et disparut dans le fouillis de plumes.

— Il n'y a pas de place pour la superstition dans la parole d'Idr El Phas ! gronda l'Ultime. Les fidèles gagnent les Mondes Glorieux après leur mort. Pourquoi le peuple smithine a-t-il peur du Dôme du Silence ?

Le guide referma la main sur l'oiseau et haussa les épaules.

— C'est comme ça depuis la nuit des temps. La magie des Maîtres Sonneurs nous…

— Il n'y a pas de magie ! explosa Su-pra Ging. Dans cet univers, toute chose trouve son explication rationnelle ! Nos missionnaires accomplissent décidément bien mal leur tâche…

L'Ultime repensa à la scène pénible dont il avait été le témoin humilié à Saram Gala. Le roi Manigora les avait fait attendre, fra Patrie et lui, dans la salle des réceptions et, pendant ce temps, n'avait rien trouvé de mieux à faire qu'à forniquer avec l'une de ses concubines dans la pièce adjacente.

— Par Idr El Phas ! avait bredouillé fra Patrie, blême. Il m'avait promis de…

— Ce gros pourceau nous nargue ! N'avez-vous donc aucune emprise sur lui ?

— Il s'agit d'une coutume ancestrale, Votre Grâce.

— Ancestrale ou pas, vous êtes ici pour interdire ces pratiques ! Cette copulation publique est répugnante !

— Mais, Votre Grâce…

Hors de lui, Su-pra Ging avait ordonné au missionnaire de se taire.

Convaincre Manigora n'avait pas été chose aisée. Le gros souverain de Saram Gala avait d'abord menacé les deux Ulmans d'empalement, en réponse au décret inique qui interdisait aux tribus de combattre les Malars Jahong. Puis il avait tiré partie de la situation en proposant un

marché qui s'apparentait fort à un chantage : il n'était pas question d'aider ses frères de l'Église, mais il consentait à les libérer en échange de faveurs ecclésiastiques. Supra Ging s'était vu contraint de distribuer à son hôte le titre honorifique de Grand Pair de l'Église. Cet exorbitant privilège n'avait pas suffi : il avait également fallu déposer un million de gemmes, la monnaie d'Orginn, sur le reconnaisseur d'empreinte bancaire de Manigora. Su-pra Ging n'avait pas l'intention de s'acquitter de sa dette. Le souverain de Saram Gala s'en était probablement douté, puisqu'il avait décidé de garder fra Patrie en otage et de le torturer à mort si la somme n'était pas versée sur son compte de Radao dans un délai de trente jours.

À l'issue de l'entretien, Manigora avait organisé une interminable fête à l'intention des Ulmans et de leurs hommes.

— Se soustraire aux réjouissances signifierait notre mise à mort immédiate ! avait affirmé fra Patrie.

Su-pra Ging avait donc fait contre mauvaise fortune bon cœur. Andrel lui avait appris que l'expédition de la femme des Chutes avait été capturée par la tribu des Ronelongs. Il avait craint que ceux-ci n'assassinent Le Vioter. La mort de l'ancien agent du Jahad aurait signifié la perte irrémédiable du Mentral. Mais, le lendemain soir, la nouvelle de l'évasion des prisonniers lui était parvenue. L'Ultime en avait été d'autant plus soulagé que Le Vioter et ses compagnons ne disposaient plus de leur filar et que, par conséquent, tout espoir de les précéder à Mérédith n'était pas perdu.

Comme s'il avait lu dans les pensées de l'Ultime, Andrel déclara :

— Mes frères smithines nous aideront à combler les trois jours que le roi Manigora (il cracha par terre après avoir prononcé ce nom) nous a volés, Votre Grâce. Vous serez à Mérédith avant la femme des Chutes !

— Cette femme, qui est-elle ? Que cherche-t-elle ?

— Je l'ignore, Votre Grâce. Je puis seulement vous dire qu'il y a deux ans, des hommes venus des Chutes Célestes ont remonté le Jahong jusqu'à la Ceinture de Silence. Plus personne n'a entendu parler d'eux. Peut-être est-elle à leur recherche ? Quel message dois-je envoyer à mes frères smithines ?

— Qu'ils retardent l'expédition de la femme des Chutes, mais surtout, qu'ils ne mettent la vie d'aucun de ses hommes en danger ! Aucun !

Le guide posa de nouveau l'oiseau-pensée contre son front. Le bec s'allongea et vint se placer entre ses deux sourcils. Andrel ferma les yeux et s'abîma dans le profond silence de la transmission mentale.

La première nuit tombait sur la jungle. Profitant de la relative fraîcheur déposée par le crépuscule, le filarier tentait de regagner le temps perdu à la mi-journée en poussant son embarcation à l'extrême

limite des capacités de résistance du miayé.

— Nous entrons dans la zone de chasse des cropoulpes, dit Andrel en désignant le fleuve.

Su-pra Ging observa le miroir assombri du Jahong, que de puissants remous agitaient. De temps à autre, des excroissances écailleuses et brunes crevaient la surface : les extrémités recouvertes de ventouses grises de tentacules.

— Vous devriez aller vous abriter sous le douar, Votre Grâce, conseilla le guide. Il arrive que les cropoulpes s'attaquent aux passagers d'un filar. Et le poste de guet est le plus exposé…

— Idr El Phas nous protège ! affirma l'Ultime. Vous autres, indigènes, croyez toujours que…

Un tentacule se dressa soudain de toute sa hauteur devant les deux hommes et s'enroula autour de la main courante. Saisi, Supra Ging se recula avec une telle précipitation qu'il perdit l'équilibre et heurta de plein fouet la barre inférieure du garde-corps. Son arcade sourcilière éclata sous le choc.

Andrel dégaina sa machette et l'abattit sur le tentacule.

— Allez sous le douar, Votre Grâce ! hurla le guide.

D'autres excroissances, ondulantes, sifflantes affluèrent brusquement de toutes parts. Le visage ensanglanté, Su-pra Ging rampa maladroitement en direction de l'escalier et se laissa glisser sur les marches. Les agents du Jahad et les quatre Malars Jahong accoururent à la rescousse d'Andrel, dont une jambe et un bras étaient désormais immobilisés par deux tentacules.

Le Smithine avait beau s'arc-bouter de toutes ses forces contre le bastingage, il ne pouvait lutter contre la traction du cropoulpe. Les semelles de ses sandales glissaient inexorablement sur les lattes de bois. Les ventouses du prédateur émettaient une substance visqueuse et noire. Les mouvements d'Andrel s'effectuaient maintenant au ralenti. Ses centres nerveux étaient déjà atteints par l'encre paralysante, située dans une poche ventrale des cropoulpes mâles et très prisée par les mégissiers. Ce liquide poisseux, nauséabond, entrait dans la composition des poudres hypnotiques et faisait l'objet d'un commerce parallèle très fructueux.

Habitués à combattre les monstres du fleuve, les Malars Jahong délivrèrent rapidement Andrel, ankylosé. Des segments sectionnés de tentacules jonchaient le plancher du poste de guet. Ils frétillèrent encore un long moment, comme des serpents exaspérés.

Deux fras se précipitèrent vers Su-pra Ging et l'aidèrent à se relever.

— Lâchez-moi ! glapit l'Ultime.

Le sang coulait à flots de son arcade éclatée et se répandait en abondance sur le haut de sa chasuble verte.

— Laissez-nous vous soigner, Votre Grâce !

— Je n'ai pas besoin de vous ! Où est pra Kurol ?

— Il se repose en bas.

Su-pra Ging posa sa main sur la plaie pour juguler l'hémorragie et s'engouffra sous le douar. Le filarier, qui avait rapproché le miayé de la rive au moment de l'assaut du cropoulpe, orienta de nouveau la proue de l'embarcation vers le milieu du fleuve. La seconde nuit, la nuit profonde, allait bientôt tomber : mieux valait sortir de la zone de chasse des prédateurs fluviaux avant que les ténèbres ne recouvrent la jungle de leur linceul.

En passant devant la cabine du Reskwin – il avait décidé de n'amener avec lui qu'un seul mutant, un spécimen de la dernière génération issue du laboratoire génétique du Chêne Vénérable –, Su-pra Ging perçut un vague bruissement.

Bien que sa tête l'élançât douloureusement, il s'immobilisa devant la porte, main toujours posée sur son arcade.

Les sons traversant le bois s'apparentaient à des bruits de mastication et de déglutition. Dans un premier temps, il pensa que le Reskwin dévorait l'un de ces petits rongeurs qu'il affectionnait. Puis il se souvint que le mutant avait pour habitude de manger en silence : il paralysait ses proies avant de les décortiquer avec un soin méticuleux.

Intrigué, il tourna la poignée et poussa lentement la porte. Ce qu'il découvrit le fit frémir de la tête au pieds.

Abdomen ouvert, le Reskwin gisait, inerte, sur la couchette. Agenouillé, entièrement nu, pra Kurol avait plongé son visage dans l'espèce de gelée blanche qui débordait des cartilages brisés du mutant. La bure lacérée du secrétaire gisait sur le sol. Des boursouflures brunes parsemaient sa peau fendillée. Su-pra Ging mit un certain temps à réaliser que ces pustules étaient des bourgeons atrophiés. Il comprit également que les fibrilles noires qui saillaient hors de ses voûtes plantaires creuses étaient des racines.

Le spectacle de pra Kurol en train de laper avidement le substrat vital du Reskwin faillit le faire vomir. Il prit appui sur la cloison pour ne pas défaillir. Puis il reprit empire sur lui-même et parvint à regagner sa cabine.

Il demeura allongé sur sa couchette, dans l'obscurité la plus totale. L'abominable bruit de déglutition le poursuivit longtemps. À tel point qu'il se demanda si l'éprouvant climat de la jungle ne l'avait pas définitivement rendu fou.

*

Le filar était amarré au ponton mobile jeté par les Malars Jahong de la base fluviale de Néantipa, le dernier port avant la Ceinture de

Silence. La seconde nuit délayait les formes dans une encre lourde et noire. Bien qu'une distance de cent kilomètres séparât encore l'expédition de la zone interdite, les hommes devenaient nerveux. Des disputes avaient éclaté entre les quatre écumeurs et les agents du Jahad. Il avait fallu une intervention musclée du filarier pour calmer les esprits.

Aux lueurs vives de pièges-lumière grésillants, destinés à capturer les insectes et à éloigner les dragons-vampires, ils mangeaient en silence, les yeux baissés sur leurs écuelles. Andrel s'était à peu près rétabli de sa paralysie partielle.

Pra Kurol ne touchait pas à l'insipide nourriture garnissant son assiette métallique. Des images confuses traversaient son esprit. Sa raison le lâchait : il devait faire des efforts inouïs pour ordonner ses pensées. Un instinct primitif, un instinct lié à ses origines humaines, prenait peu à peu possession de chacune de ses fibres, de chacune de ses cellules. Ses lointains ancêtres, les Mac Fraw, étaient des barbares conquérants se nourrissant de chair et de sang.

Les paroles de Mère Terre l'obsédaient, le hantaient. *Tu m'as désobéi… Tu es devenu dangereux… Je n'ai plus besoin de toi…* La certitude que la Mère Terre l'abandonnait à son sort le bouleversait à un point tel qu'il ne savait plus très bien ce qu'il faisait. Il avait consacré toute son existence à la restauration de la chaîne végétale, il s'était dédié corps et âme à la cause de ses frères et, au moment de toucher les dividendes de son dévouement, la Mère Terre l'excluait du jeu. *À présent, va-t'en !…*

Kurol ne réalisait toujours pas ce qui s'était passé dans la cabine du Reskwin. L'hybride d'insecte et d'homme reposait sur sa couchette, paupières closes. Il semblait dormir. Une odeur fétide montait de la cage grillagée dans laquelle grouillaient les rongeurs qui constituaient l'essentiel de sa nourriture.

Kurol s'était approché silencieusement du Reskwin. Puis, sans que rien ne pût expliquer sa pulsion, il s'était penché sur la gorge blanche, offerte, et y avait planté ses petites dents pointues. Le mutant d'insecte s'était débattu. Les dards de ses antennes crâniennes s'étaient enfoncées dans le cou de son agresseur et avaient libéré leur substance paralysante. Mais l'étau des mâchoires de Kurol ne s'était pas desserré. Au contraire même, chaque goutte de venin instillé dans sa sève vitale avait décuplé sa frénésie de meurtre, sa sauvagerie, venue du fond des âges. Il avait arraché la cuirasse annelée protégeant le fragile abdomen, avait brisé à coups de poings les cartilages osseux et s'était gavé de la doucereuse substance blanchâtre qui garnissait l'intérieur de sa proie. Il se souvenait vaguement de ce qui s'était passé ensuite. Une métamorphose inachevée, douloureuse, la vague impression d'une irrémédiable perte d'énergie vitale. Il avait découpé le cadavre à l'aide

d'une machette, avait enfoui les morceaux sous la couchette, s'était nettoyé à la hâte et était remonté sur le pont. Par chance, la seconde nuit était tombée et personne n'avait remarqué le désordre de sa tenue.

Il avait dérangé Mère Terre. Elle l'avait renié. Il commençait à en payer le prix. Les micros tympanaux de son transmetteur holographique personnel grésillèrent. Il se rendit subitement compte que cela faisait trois jours que l'expédition avait quitté le port de Saram Gala et qu'il avait, depuis leur départ, omis de donner de ses nouvelles au légat d'Illith.

— Pra Kurol ! Que se passe-t-il ? Vous m'obligez à prendre le risque de vous appeler ! Choisissez un endroit tranquille et contactez-moi ! Terminé.

La fureur, une fureur encore contenue, perçait dans la voix de Su-pra Clar. Kurol se fendit d'un long soupir, se leva et se dirigea vers l'extrémité du ponton, qui se jetait quelques mètres plus loin dans la jungle assoupie.

Surgissant comme un diable d'un repli de la nuit, Su-pra Ging se dressa sur son chemin.

— Où allez-vous, pra ?

Les lueurs vacillantes des pièges-lumière dansaient sur le visage émacié de l'Ultime.

— Me dégourdir les jambes, Votre Grâce.

— N'allez pas trop loin. La jungle est dangereuse, par ici !

Su-pra Ging s'effaça et céda le passage à son interlocuteur.

Kurol emprunta l'échelle latérale du ponton, dont les barreaux, rongés par l'humidité, menaçaient de céder à chaque instant. En contrebas, il longea l'étroite grève de sable, puis il obliqua en direction de la jungle. Les sept lunes d'Illith, les sept sœurs de la Mère Terre, se reflétaient sur le sombre miroir du Jahong.

Lorsqu'il s'enfonça dans la végétation, les arbres et les plantes ne se départirent pas de leur neutralité, de leur indifférence. Le règne végétal ne reconnaissait plus Kurol comme l'un des siens. Il était désormais seul, coupé de tout. Désespéré, il eut envie de s'allonger sur l'herbe humide et de se laisser pourrir sur place.

— Pra Kurol !

Su-pra Clar avait crié tellement fort que Kurol crut qu'il lui avait crevé les tympans. Il extirpa son transmetteur de la manche de sa bure et composa son code confidentiel. La face congestionnée du légat d'Illith emplit les alvéoles de l'écran miniature.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi n'avez-vous pas appelé plus tôt ?

— Je… Je n'en ai pas eu l'opportunité, Votre Grâce, bredouilla Kurol. Le roi Manigora…

— Débrouillez-vous pour que cela ne se reproduise plus ! Où en

êtes-vous ?

— Nous sommes toujours en retard sur l'autre expédition. Mais nous avons encore notre filar et l'Ultime Su-pra Ging a conclu un pacte avec les Smithines pour…

Un vertige saisit Kurol. Il s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber. Deux yeux rubis transpercèrent l'obscurité. Le son de sa voix avait réveillé un dragon-vamp ire. Un bruissement d'aile brisa le silence. Kurol ne prêta aucune attention au reptile ailé : celui-ci ne prisait pas la sève intérieure des mutants végétaux.

— Toujours cette fièvre, pra Kurol ? De mon côté, j'ai des nouvelles intéressantes : de nombreux missionnaires se sont plaints de l'initiative désastreuse de Su-pra Ging. Sa bulle-décret a entraîné les tribus sur le chemin de la sédition. Je me suis empressé de transmettre les doléances de nos fras au palais d'Orginn. Gahi Balra, notre Berger Suprême, s'est inquiété de cette situation. Il parle de rompre le sceau d'infaillibilité de ce décret. Une seule chose peut dorénavant sauver Su-pra Ging : la restitution du Mentral… Et je compte bien que mes hommes et vous ne lui fassiez pas ce plaisir !

Les paroles du Su-pra Clar glissaient sur l'esprit de Kurol comme des songes. Il était incapable de les retenir, de s'en imprégner. À peine les mots étaient prononcés qu'ils s'envolaient aussitôt dans un insondable ciel d'oubli.

— Pra Kurol ?

La Mère Terre avait rejeté son enfant sacrifié. Il avait été tellement terrorisé à l'idée de manquer d'énergie vitale qu'il s'était gavé de la chair du Reskwin. Il était redevenu un Mac Fraw, un barbare. Il s'était vautré dans l'abjection. Ses feuilles n'écloraient plus jamais, ses racines ne plongeraient plus dans la glèbe grasse et féconde. Des larmes de sève s'écoulèrent de ses yeux, de sa bouche, de son sexe, de son anus. Sa bure souillée, empoissée, se sédimenta sur sa peau rugueuse.

— Pra Kurol ?

— Vo… Votre…

Comme dans un cauchemar, Kurol, agenouillé, vit des formes s'agiter autour de lui. Des mains se posèrent sur ses épaules et le contraignirent à se relever.

La nuit était chaude, moite, et pourtant, un froid intense envahit Kurol. L'Ultime Su-pra Ging s'empara de son transmetteur holographique et contempla la face réduite et inquiète du légat d'Illith. Un mauvais sourire se dessina sur ses lèvres pincées.

CHAPITRE VIII

La petite troupe progressait avec une lenteur désespérante. La végétation mouvante qui avait accompagné et protégé les fuyards jusque dans le cœur de la jungle semblait désormais se retourner contre eux. Les branches et les plantes s'assemblaient pour former d'inextricables barrières de feuilles et de tiges. Les mercenaires céniens avaient eu le bon réflexe de récupérer les machettes des gardes ronelongs avant de sortir du cirque. Guidés par Jaïmi, les deux gardes du corps d'Urtelande et Le Vioter s'en servaient pour se frayer un passage dans ce fouillis végétal sans cesse renouvelé. Avec les sarbacanes noires, elles constituaient désormais leurs seules armes.

La chaleur lourde qui régnait sur la jungle rendait la respiration malaisée. Les ahanements des hommes et les étranges soupirs exhalés par les branches sectionnées délogeaient de ses abris une faune aussi variée que dangereuse : serpents constricteurs, oiseaux carnivores, fauves aux robes blanches, noires ou vertes. Un couple de dragons-vampires s'était même attaqué à Urtelande. Elle en avait été quitte pour une belle frayeur : les machettes des mercenaires céniens avaient fauché les reptiles ailés avant qu'ils n'aient eu le loisir de s'abattre sur elle.

La gorge de Rohel était en feu. Sans eau, ils n'allaient pas tenir longtemps le coup. Pour l'instant, ils se désaltéraient en recueillant précautionneusement les gouttes de rosée qui perlaient sur le velours des larges feuilles. Ils se nourrissaient de baies mauves au goût âpre dont Jaïmi leur avait certifié qu'elles étaient comestibles.

À force de tailler dans le mur vert qui se dressait devant lui, les bras et les épaules de Rohel étaient de plus en plus lourds, de plus en plus douloureux. Il croyait parfois entendre des gémissements, apercevoir de fugitifs masques de souffrance. Il avait l'étrange et

tenace impression qu'au lieu de couper des branches il sabrait des visages, des bras, des jambes. Ce n'était plus un essartage mais un carnage. Les éclats de sève odorante qui parsemaient ses cheveux, ses mains, ses épaules lui faisaient penser à du sang. Jaïmi avait pourtant affirmé que cette végétation était constituée de mutants, mais il ne pouvait s'empêcher de penser que le poison du Jahad l'entraînait vers la folie.

Des nuées d'insectes dorés se levaient de temps à autre à leur approche. La Mohage avait recommandé à ses compagnons de rester complètement immobiles pendant tout le temps que durait leur vol. Leur otage, la prêtresse ronelong, ne l'avait pas écoutée. Elle avait voulu mettre à profit le passage des insectes pour s'enfuir. Mal lui en avait pris : les insectes avaient fondu sur elle et, en quelques secondes, réduit son corps à l'état de squelette. Avec ses os blanchis, n'avaient subsisté de la femme serpent que les anneaux de ses seins et la petite sarbacane blanche de son collier.

Soudain, les arbres s'écartèrent devant Le Vioter, comme s'ils étaient fatigués de résister, qu'ils se décidaient enfin à capituler. Devant lui s'étendait une immense clairière au centre de laquelle se dressait une somptueuse colline de cristal enluminée par les rayons ardents de Blanc Boïra.

— La cascade du mont Mac Fraw ! s'écria Jaïmi.

Un mince filet d'eau s'écoulait du sommet du pic translucide, se déversait dans le renfoncement d'un large surplomb et en débordait pour aller s'abîmer dans un petit lac irisé.

Jaïmi traversa la large trouée en courant. Elle lâcha sa machette, sa sarbacane noire, arracha sa tunique, son pantalon bouffant et, vêtue de ses seules sandales, entra dans l'eau jusqu'à la taille.

Un fort sentiment de danger étreignit Le Vioter. Il observa l'orée circulaire de la jungle mais ne décela rien qui pût étayer sa sensation. Une légère brise agitait les ramures. Les trilles des jacasseurs, des petits oiseaux-lyres bleutés, composaient une symphonie rieuse et rassurante. Il avait pourtant la tenace impression que quelqu'un les épiait. Son intuition, développée par sa formation de princeps et par les cinq années passées au sein du Jahad, n'avait pas pour habitude de le trahir.

Les autres le dépassèrent et se ruèrent à leur tour en direction du lac. Maj Huni ne prit même pas le temps de retirer ses vêtements. Avec une frénésie indigne d'un homme de science, il plongea tout habillé dans l'eau. Seul fra Robinn, qui jouait de son mieux son rôle de missionnaire offusqué par la vue de la chair, se tint à l'écart, mais Le Vioter devina qu'il mourait d'envie d'imiter ses compagnons.

Plus le temps passait et plus une certitude s'ancrait en Rohel : fra Robinn poursuivait un tout autre but que celui d'étudier les mœurs

des tribus. Le missionnaire profitait des moindres instants de pause pour observer Le Vioter à la dérobée, comme s'il cherchait à percer son mystère, à sonder ses pensées. Son regard torturé semblait transpercer la matière.

— Venez vous joindre à nous ! cria Urtelande.

Sa combinaison gisait sur les galets ronds de la grève. L'attrait de l'eau lui avait fait commettre une imprudence peu coutumière, car sa broche en forme de papillon était restée épinglée sur le tissu. C'était la première fois qu'elle s'en séparait. Elle croyait sans doute que personne ne s'était rendu compte que ses bijoux dissimulaient un vibreur mortel. La fatigue ou le climat délétère de la jungle semblaient avoir miné sa défiance de courtisane. Son corps d'une blancheur immaculée crevait la transparence de l'onde.

Voyant que Le Vioter ne bougeait pas, elle sortit du lac et s'avança, ruisselante, en sa direction. Il ne put s'empêcher de l'admirer. Sa beauté naturelle valait largement les artifices dont elle avait l'habitude de se parer. Quelques mèches de sa chevelure dévalaient comme des ruisseaux aux reflets mauves les collines souples de ses seins. L'or enserrant sa bouche étincelait.

Elle s'approcha de lui et murmura :

— J'ai quelque chose d'important à vous dire.

Elle le prit par le bras et l'entraîna à l'écart, dans la pénombre de la jungle. Il se laissa faire mais ne relâcha pas son attention. Elle s'adossa contre le large tronc d'un arbre rouge dont les feuilles formaient un imposant dais pourpre et doré.

Rohel surprit le lointain regard assassin de Jaïmi, qui était à son tour sortie du lac. Perchée, nue, sur une anfractuosité du mont de cristal, la Mohage tentait de les observer au travers de la végétation.

— Ne vous souciez donc pas d'elle, fit Urtelande avec un petit sourire. D'où elle est, elle ne peut ni nous voir ni nous entendre.

Le Vioter dévisagea sans la moindre aménité la femme des Chutes.

— Je vous écoute, lança-t-il d'un ton sec.

— Pas la peine de prendre cet air sévère, sieur Lam-Dera. Je ne suis pas une petite fille que les gros yeux suffisent à effrayer.

Les ramures filtraient les rayons de Blanc Boira, étouffaient les bruits, les trilles des jacasseurs, les cris des baigneurs, les soupirs de la végétation.

— Qu'avez-vous de tellement important à me dire ? demanda Le Vioter.

— Ceci, répondit Urtelande.

Et, avant qu'il n'ait eu le temps de réagir, elle noua ses bras autour de son cou, l'attira à elle et écrasa ses lèvres sur les siennes. La bouche d'Urtelande avait un goût d'eau fraîche et de fruit mûr. Le Vioter pensa fugitivement qu'elle était en train de le piéger. Comme la

plupart des courtisanes des mondes recensés, elle avait probablement tapissé l'intérieur de sa bouche de minuscules émetteurs de substances aphrodisiaques et hypnotiques. Le fil d'or, dont il sentait la dureté presque coupante, lui irritait les lèvres. Sa machette lui échappa des mains.

Sa raison lui hurla de repousser Urtelande, mais il s'avéra totalement incapable de se soustraire à ses caresses. Incendié, il ne put s'empêcher d'égarer ses mains sur les épaules, les seins et le dos de la jeune femme, avec le sentiment d'assister, en spectateur lucide mais désarmé, à sa propre capture.

— Je te veux à moi… à moi…

La voix d'Urtelande n'était plus qu'une succession de halètements et de gémissements. Tout en mordillant le cou et les épaules de Rohel, elle dégrafait fébrilement les boutons de sa veste. Il oublia la faim, la soif, la chaleur, s'abandonna tout entier au désir qui le consumait. Sa voix intérieure lui chuchotait qu'il dépendrait à jamais d'elle s'il cédait à ses avances. L'usage des poires intravaginales était largement répandu dans cet univers. Ces micropoches de peau, disséminées dans les nymphes, recelaient des substances fanatisantes qui se libéraient au contact du pénis et se diffusaient rapidement dans le sang. Dépossédé de sa volonté, l'homme piégé se transformait dès lors en agneau, en esclave, il n'obéissait plus qu'à la voix de la femme avec laquelle il avait eu des rapports sexuels.

Le Vioter savait tout cela, et pourtant il ne résista pas à l'invitation d'Urtelande, qui s'allongea sur le lit de terre et de feuilles et l'entraîna à se coucher sur elle. Les doigts agiles de sa partenaire dénouèrent la cordelette de son pantalon, glissèrent sur son bas-ventre, entre ses cuisses, agrippèrent son membre tendu. La sarbacane noire qu'il avait passée dans sa ceinture retomba sur le sol.

— Viens…

Urtelande releva ses jambes et les croisa sur le dos de Rohel. Il huma l'ensorcelante odeur qui se dégageait du ventre de la jeune femme. Elle rampa sur les fesses et les épaules pour se rapprocher encore de lui. Son bassin se souleva de manière spasmodique, comme une vague agitée par une invisible houle. Ses mains expertes, enfiévrées, l'exhortaient à fendre sa chair intime. Il fut saisi d'une irrépressible envie de plonger en elle, une ivresse qui se doublait d'un sentiment permanent de défaite, de capitulation.

Il eut une soudaine pensée pour Saphyr. Rien ne prouvait qu'Urtelande cherchait à le piéger – elle était peut-être réellement en proie à un incontrôlable désir –, mais il n'avait pas le droit de courir le risque. S'il voulait arracher Saphyr des griffes des Garloups et accomplir la prophétie des Grands Devins, il ne devait pas se laisser leurrer par ses sens. D'Illith à la Seizième Voie Galactica, le voyage

serait parsemé d'embûches, d'écueils de toutes sortes. Une route solitaire, dangereuse, qui nécessitait une vigilance de tous les instants.

Il puisa dans ce qui lui restait de volonté et, avec d'infinis regrets, avec une rage désespérée, il se releva et, pantelant, étourdi, s'écarta du corps brûlant d'Urtelande.

Les mains de la jeune femme se posèrent comme des oiseaux tremblants entre ses cuisses relevées et écartées. Sa tête se balança d'un côté sur l'autre, les feuilles mortes se collèrent à ses cheveux détrempés, à ses tempes, à ses joues. De sa bouche entrouverte s'exhala un soupir déchirant.

— Pourquoi ?

Rohel remit de l'ordre dans sa tenue et lâcha :

— Vous êtes une courtisane, une experte en poisons et en poudres… Vous savez très bien ce que cela pourrait signifier pour moi. Allons rejoindre les autres.

Elle se redressa, passa les bras autour de ses jambes repliées et posa le menton sur ses genoux.

— Tu te trompes sur mon compte, Lam-Dera.

— Je préfère me tromper et rester libre.

— Libre… (Une moue amère déforma ses lèvres encore gonflées de désir.) Le poison de l'Église ne te laissera que peu de temps. Qu'aurais-je fait d'un zumbile condamné à mort ?

— Un zumbile ?

— Chez moi, c'est comme ça qu'on appelle les hommes empoisonnés par les femmes. Je t'aime. C'est la seule raison pour laquelle…

À cet instant, une clameur transperça le silence. Dégrisé, Le Vioter renoua rapidement la cordelette de son pantalon, ramassa sa veste, sa machette et sa sarbacane, et, suivi d'Urtelande, qui s'était relevée d'un bond, se précipita en direction de la clairière.

Les deux mercenaires céniens, Maj Huni, fra Robinn et Jaïmi, descendue de son perchoir, s'étaient regroupés sur la grève du petit lac. La Mohage n'avait pas eu le temps de se rhabiller. Des hommes au torse peint de couleurs vives, armés de longues lances aux pointes curieusement arrondies et de boucliers oblongs sertis de gemmes étincelantes, surgissaient de part et d'autre de l'orée de la jungle et se resserraient sur eux. Leurs yeux et leurs hurlements belliqueux ne laissaient planer aucun doute sur leurs intentions.

Jaïmi et les mercenaires céniens soufflaient sans discontinuer dans leurs sarbacanes noires, mais les boucliers absorbaient les invisibles rayons.

Voulant préserver l'effet de surprise, Le Vioter estima plus prudent de ne pas révéler sa présence. D'un geste du bras, il ordonna à la jeune femme de rebrousser chemin. Elle acquiesça d'un hochement de tête,

fit demi-tour, poussa un cri.

D'autres hommes les avaient pris à revers et leur avaient coupé toute possibilité de retraite.

— Avec les autres ! hurla Le Vioter.

Ils coururent en direction du lac et se joignirent à la petite troupe, désormais entièrement cernée par un interminable cordon humain.

— Des Smithines. Il en vient de partout, fit Jaïmi. Les rayons-mort n'ont aucun effet sur eux.

— Je ne comprends pas, déclara fra Robinn. Ce sont les alliés les plus fidèles du Chêne Vénérable.

Le cercle des assaillants se refermait inexorablement sur le mont Mac Fraw. Les pierres précieuses enchâssées dans les hauts boucliers jetaient des éclats menaçants. Puis, alors que l'assaut final paraissait imminent, les Smithines s'immobilisèrent à une trentaine de mètres de la rive. Leurs crânes étaient, comme ceux des Ulmans du Chêne Vénérable, entièrement rasés. Leurs seuls vêtements étaient des pagnes de peau écailleuse et brunâtre, des peaux de cropoulpe probablement. Les lances pointées vers le ciel étaient tellement proches les unes des autres qu'elles donnaient l'impression d'une infranchissable muraille.

Un homme à la face ridée se détacha du groupe. Il ne possédait ni lance ni bouclier et, contrairement aux autres, il était vêtu d'une longue tunique de peau qui le recouvrait des épaules jusqu'aux genoux.

Un mercenaire cénien le visa avec sa sarbacane.

— Ne faites pas ça ! cria Jaïmi. C'est un Lorde, un des sages de la tribu. Si vous le tuez, les autres nous écorcheront vifs et nous donneront en pâture aux dragons-vampires.

Le mercenaire abaissa lentement son tube noir. Dans les mains du vieux Smithine, parvenu à vingt pas des assiégés, brillaient des petites boules molles et transparentes. Il les porta devant sa bouche édentée et souffla bruyamment à trois reprises. Les boules s'élevèrent comme si l'haleine du vieillard leur avait insufflé la vie.

— Des bulles de capture… gémit Jaïmi.

Une terreur sans nom assombrissait les yeux de la Mohage. Les boules prirent de la hauteur et se regroupèrent pour former un petit nuage scintillant. Incapable de maîtriser sa panique, Jaïmi se releva et se mit à courir sur la rive du lac en direction de la colline de cristal. Ses cheveux noirs et dénoués flottaient sur ses épaules et dans le creux de ses reins. Sa tentative de fuite était totalement irraisonnée, car le double cordon de Smithines ceinturait entièrement le mont Mac Fraw. Le vieillard libéra un rire caverneux. Une boule volante se détacha des autres et fondit à grande vitesse sur Jaïmi. Au moment où la jeune femme arrivait au pied du pic enluminé, la boule lui percuta la nuque. Elle ne parut pas souffrir du choc, mais l'effroi la cloua sur place. La

boule prit subitement du volume, jusqu'à devenir une sphère d'un diamètre de deux mètres.

Le Vioter se rendit compte que le corps brun de Jaïmi se trouvait désormais à l'intérieur de la bulle transparente, aussi mince et fragile d'apparence qu'une grande bulle de savon. La Mohage se démena pour tenter de sortir de son étrange prison, mais ses gestes hystériques ne parvinrent qu'à mettre en évidence la remarquable élasticité du matériau translucide. La sphère de capture se déformait, amortissait les chocs et reprenait invariablement sa forme initiale. Elle transformait les hurlements d'épouvante de Jaïmi en murmure diffus. La Mohage ressemblait à un fauve en cage, en proie à une rage désespérée et inutile. Comme tous les êtres évoluant dans les grands espaces, elle ne supportait pas l'enfermement. Nue, échevelée, elle s'offrait sans pudeur aux regards et aux rires des Smithines.

Le Vioter reporta son attention sur le nuage des autres boules qui survolait le lac. Urtelande achevait de boutonner sa combinaison.

— Trouve un moyen de nous sortir de là, Lam-Dera, bredouilla-t-elle d'une voix blanche, et je double ton salaire.

— C'est bien le moment de parler argent.

— Essayons de négocier, suggéra Maj Huni.

Joignant le geste à la parole, le professeur s'extirpa du groupe des assiégés et s'avança d'un pas résolu vers le vieillard. Une boule s'abattit immédiatement sur ses épaules. De la même manière que Jaïmi quelques secondes plus tôt, il se retrouva prisonnier d'une grande sphère transparente et flexible.

*

Les sphères de capture avaient été exposées sur la place centrale de Néolonde, la ville principale des Smithines, une cité érigée en plein cœur de la jungle et dont les habitations étaient les troncs creusés d'arbres géants. Un bras de Jahong la traversait de part en part.

À l'intérieur de sa sphère, Le Vioter n'entendait que les vagues éclats de rire des enfants et des femmes qui venaient contempler les prisonniers et qui, comme les hommes, étaient vêtus de courts pagnes de peau écailleuse. Il commençait à avoir faim et soif car, même si les bulles, disposées en cercle, bénéficiaient de la protection ombragée des frondaisons, il y régnait une chaleur et une odeur suffocante. Il transpirait d'abondance, à tel point qu'il était obligé de s'éponger régulièrement le visage et le torse à l'aide de sa veste tire-bouchonnée. Au début, il avait tenté d'inciser les parois de sa bulle à coups de machette, mais il avait vite renoncé. L'étrange matière pliait mais ne rompait jamais. Tout au long du trajet, les bulles avaient flotté à un mètre du sol.

Probablement à cause de sa peau très blanche, de sa chevelure mauve et de sa bouche ourlée d'or, Urtelande se taillait un franc succès auprès des hommes. Des braises de convoitise s'allumaient dans leurs regards lorsqu'ils passaient devant sa sphère. La transpiration maculait la combinaison de la femme des Chutes. À plusieurs reprises, elle avait discrètement porté ses mains à ses lobes d'oreilles pour déclencher son vibreur sonique. En pure perte : le matériau transparent absorbait les mortelles ondes sonores comme un bouclier magnétique. Son visage ruisselant se tournait souvent en direction de celui de Rohel. La détresse avait supplanté l'arrogance dans son regard implorant. Jaïmi, quant à elle, avait fini par se résigner. Assise en tailleur, les mains posées sur son bas-ventre, la tête baissée, elle demeurait immobile, prostrée. Ses cheveux noirs tiraient un rideau hermétique sur son visage.

Filtrés par les hautes frondaisons, les rayons de Blanc Boira tombaient en colonnes rectilignes sur la ville et s'écrasaient en flaques lumineuses sur les allées de terre ou les bordures de pierre. Un peu plus loin, au milieu d'une flottille de pirogues, une vingtaine de Smithines halaient un cropoulpe géant sur la grève du Jahong. Le corps du monstre, une masse informe et boueuse, était criblé de lances enduites de poison.

Le premier crépuscule tomba sur la jungle. Les quaroules disposées le long des allées commencèrent à restituer la lumière qu'elles avaient accumulée durant le jour. Les Smithines avaient déserté la place centrale et la cité semblait frappée d'inertie. Le Vioter entendit alors un lointain murmure, un improbable chant provenant du cœur de la forêt.

Le temps passait et le poison du Jahad le rongeait insidieusement. Mérédith la légendaire se situait non loin de là, au centre du Dôme du Silence, et il était enfermé dans cette bulle plus solide qu'un four à déchets. Il lui restait une solution pour sortir de cette mauvaise passe : le Mentral. Mais, prononcer la formule, c'était déclencher un bouleversement écologique qui pouvait anéantir cette région de la planète. Qui risquait donc de détruire Mérédith et le repaire des Maîtres Sonneurs. Or, même si son existence avait été mise en doute par Maj Huni, le dénommé Marus Alter représentait le seul espoir, pour Rohel, de gagner le Monde des Franges avant d'être abattu par le poison. Même s'il se fourvoyait, il n'avait pas d'autre choix que celui d'aller jusqu'au bout de son erreur.

Il éprouvait parfois les pires difficultés à se souvenir de Saphyr, de son rire, de la douceur de sa peau, de son odeur. Elle s'effaçait par instants de sa mémoire – à cause du poison ? – mais il s'efforçait de se raccrocher de toutes ses forces à la pensée qu'il devait la reprendre aux Garloups. Quel que fût le danger que les êtres venus des trous

noirs faisaient planer sur l'univers, il fallait leur remettre le Mentral. Ils s'en serviraient, il en était convaincu, pour ouvrir des brèches dans l'espace et envahir toutes les galaxies. Mais de l'union entre Saphyr et Rohel naîtrait une fille aux pouvoirs extraordinaires qui rendrait leur liberté aux êtres peuplant l'univers. Telle était du moins la prédiction des Grands Devins de l'antique civilisation d'Antiter. Le Vioter était à la fois l'agent du chaos et la première pierre de la reconstruction ; il favorisait le sombre dessein des Garloups, mais portait en lui le germe de la renaissance.

Il avait fermé les yeux sans s'en rendre compte. Lorsqu'il les rouvrit, il vit que tous les Smithines, hommes, femmes, enfants, s'étaient à nouveau rassemblés au centre de la place. Les hommes brandissaient des torches à quaroules. Une assemblée de vieillards, parmi lesquels il reconnut le Lorde qui avait soufflé sur les boules dans la clairière du mont Mac Fraw, entourait une sorte de litière de branches et de peaux écailleuses sur laquelle se pavanait un adolescent d'une quinzaine d'années. Des porteurs se tenaient au garde-à-vous aux quatre coins de ce qui ressemblait vaguement à un trône.

L'adolescent, au crâne rasé comme l'ensemble de ses congénères, se leva et s'approcha d'une démarche indolente de la bulle d'Urtelande. Son regard luisant erra un long moment sur la jeune femme. Puis il retourna s'installer sur sa litière et tint un conciliabule avec les vieillards. Le Vioter ne pouvait pas les entendre, mais il comprit qu'il y avait une grande tension entre l'adolescent et ses interlocuteurs. Leurs gestes étaient brusques, brutaux même, et des flammes de colère dansaient dans leurs yeux habituellement éteints. Les sages de la tribu semblèrent céder de mauvaise grâce aux exigences de l'adolescent. Le vieillard de la clairière plaça les paumes de ses mains ouvertes sous son menton et souffla à trois reprises en direction des bulles de capture.

Le Vioter se sentit soudain soulevé de terre. Les sphères transparentes décollèrent et se stabilisèrent à une hauteur de dix mètres sous les branches basses des arbres géants. Puis elles se dirigèrent vers le flanc d'un immense tertre rocheux dressé sur la rive opposée du fleuve.

Une seule resta rivée au sol : celle d'Urtelande.

CHAPITRE IX

Su-pra Ging contemplait avec dégoût le corps dénudé de pra Kurol, suspendu par les mains au mât de punition planté sur le plancher du poste de guet.

Le mutant végétal poussait des râles d'agonie. De molles ondulations agitaient les racines noires qui saillaient hors de ses plantes de pied. Une substance visqueuse, nauséabonde, s'écoulait par ses narines, sa bouche, son pénis et son anus. Il perdait en abondance sa sève vitale, qui n'avait plus la force de former des bourrelets protecteurs, il se transformait lentement en arbre mort.

Su-pra Ging l'avait longuement interrogé avant de le faire pendre sur le mât mais n'en avait rien tiré d'autre que des grognements de mépris et des menaces voilées. Il espérait que la langue de pra Kurol se délierait avant la barrière de silence. Étant donné le poste capital qu'il avait occupé dans la hiérarchie de la légation d'Illith, l'ancien secrétaire de Su-pra Clar était probablement un pion important dans le dispositif mis en place par les mutants.

Un silence pesant était tombé sur le filar. Les hommes, fras, agents du Jahad, Malars Jahong, vaquaient à leurs occupations sans dire un mot. Était-ce l'atroce agonie du mutant, la proximité de la Ceinture de Silence ou encore, pour certains, la peur d'être percés à jour par Su-pra Ging ? Une atmosphère tendue régnait sur l'embarcation.

— Du nouveau, Votre Grâce ?

Krit l'Asmo gravit les quelques marches qui montaient au poste de guet. L'Ultime jeta un regard furibond au nouvel arrivant.

— Si le Jahad d'Illith avait mieux fait son travail, nous n'en serions pas à dépendre des révélations d'un mourant. Vous rendez-vous compte que ce… cette créature a eu accès, pendant plus de dix ans, à toutes les informations confidentielles du Chêne Vénérable ?

— Je ne vois pas ce que les mutants pourraient faire de ces informations, répliqua l'Asmo d'un ton agressif. Ils vivent dans les jungles profondes et ne disposent d'aucune arme.

— C'est bien ce qui m'inquiète. Personne n'est en mesure de me dire ce qu'ils préparent. Les adversaires de l'ombre sont souvent les plus redoutables.

Une pensée obsédante occupait l'esprit de Su-pra Ging : la présence de pra Kurol au sein de son équipage avait un rapport avec le Mentral. Il ne pouvait pas s'en ouvrir à Krit l'Asmo, car il ne tenait pas à informer l'agent du Jahad de l'objet réel de la mission, mais plus le temps passait et plus cette hypothèse, qui ne reposait sur rien d'autre que sur une simple présomption, s'enracinait en lui comme une certitude.

— Il feignait d'agir pour le compte du légat d'Illith, reprit Supra Ging. Mais ces imbéciles (il désigna les fras massés sous le douar) ne font pas semblant. Il faut nous débarrasser d'eux avant la Ceinture de Silence !

— Mais, Votre Grâce, ce sont des hommes d'Église, des Ulmans comme vous ! protesta Krit l'Asmo. Nous ne pouvons pas…

— Des traîtres, coupa sèchement Su-pra Ging. Faites ce que je vous dis. J'en assume la responsabilité.

— D'après ce que je sais, la zone de silence n'est pas un endroit de tout repos. Nous aurons besoin de tous les hommes.

L'Ultime s'essuya le front d'un revers de manche. Plus ils s'enfonçaient dans la jungle et plus la chaleur devenait intense, opaque. L'air brûlant embrasait les muqueuses et les poumons. Le fleuve se rétrécissait par endroits, à un point tel que les branches d'arbres bordant les rives opposées s'entrelaçaient au-dessus de leurs têtes. Les serpents constricteurs, dont certains atteignaient une longueur de dix mètres, glissaient silencieusement sur l'eau noire et croupie.

— Nous aurons certes besoin d'hommes, mais d'hommes sûrs, fit Su-pra Ging.

Krit l'Asmo retira son chapeau et marqua un long temps de pause. Ses cheveux blonds coupés court et sa combinaison grise étaient détrempés.

— À propos d'hommes sûrs, il va falloir se méfier des quatre Malars Jahong. Ils correspondent régulièrement avec les Seigneurs du Smerill. Ceux-ci savent certainement que certaines tribus n'ont pas respecté la bulle-décret. Ils ont peut-être donné l'ordre de nous massacrer. La soumission des tribus était la clause majeure de notre marché…

— Que ces quatre crétins lèvent le petit doigt, et nous les gelons !

— S'ils nous en laissent le temps…

À cet instant, des sons lugubres s'échappèrent de la gorge de Kurol recroquevillé sur son mât. Les bourgeons éclos sur sa peau rugueuse éclatèrent et libérèrent un épais liquide noir.

— Il n'en a plus pour longtemps, murmura Krit l'Asmo. Il ne parlera pas. Nous devrions l'achever.

— La compassion est l'une des vertus majeures de l'enseignement d'Idr El Phas, mais elle n'a pas sa place chez un agent du Jahad, persifla l'Ultime.

Le filar avançait avec une lenteur désespérante. Les berges proches attiraient le miayé et le pilote devait s'arc-bouter sur la roue directionnelle pour maintenir l'embarcation au milieu du fleuve.

Au sortir d'un méandre, ils débouchèrent sur un paysage de désolation qui s'étendait à perte de vue. Les arbres aux branches et troncs torturés se dépouillaient de leurs feuilles. De la terre noire et crevassée montaient une fumée ocre et une tenace odeur de soufre. Des geysers d'eau bouillante jaillissaient de cratères qui s'ouvraient en alternance de part et d'autre du fleuve.

— Par Idr El Phas, que se passe-t-il ici ? murmura Su-pra Ging.

— Ça m'a tout l'air d'être une irruption de soufre, répondit Krit l'Asmo.

Andrel surgit du douar et courut vers le poste de guet en agitant les bras.

— Votre Grâce, Votre Grâce, Mère Illith est en colère. Vous devez libérer son enfant mutant.

— Tu es un membre de l'Église, Andrel ! fulmina l'Ultime. Une autre parole de ce genre et je te fais jeter dans un four à déchets.

Le filar s'était immobilisé au milieu du fleuve. Des rigoles fumantes se formaient au pied des geysers et venaient se jeter dans le Jahong, augmentant subitement la température de l'eau. Le miayé, agressé par ces brusques variations thermiques, ne réagissait plus.

— Le miayé fait le mort, cria le filarier depuis la bulle de pilotage entrouverte. Si les sources d'eau chaude continuent à se déverser dans le Jahong, il va nous lâcher pour de bon.

L'atmosphère devenait irrespirable. Les volutes de soufre s'infiltraient dans les gorges, dans les poumons ; une brume dense et jaunâtre estompait les formes ; les arbres ressemblaient à des spectres décharnés.

Su-pra Ging se couvrit le nez et la bouche d'un pan de sa chasuble et, suivi de Krit l'Asmo, reflua vers le douar. Les autres s'étaient déjà réfugiés à l'intérieur de la coque. L'Ultime et l'agent du Jahad s'introduisirent par le trou d'homme et se laissèrent tomber dans la coursive. Les lueurs moribondes d'une bulle-lumière éclairaient les faces luisantes et angoissées des hommes disposés en enfilade le long de l'étroit couloir.

— Il faut prendre une décision, Votre Grâce, dit Krit l'Asmo. Si nous restons encalminés, nous allons être asphyxiés ou ébouillantés, au choix.

Su-pra Ging haussa les épaules.

— Que voulez-vous que je fasse ? (Sa voix traversait le bouchon de tissu et semblait venir de très loin.) Vous avez entendu comme moi : ce satané bois refusé d'avancer.

— Les filars sont généralement équipés de moteurs auxiliaires…

— Je suppose que si le pilote ne les a pas mis en route, c'est que celui-ci n'en possède pas.

Le filarier et son assistant, plus morts que vifs, s'engouffrèrent à leur tour à l'intérieur de la coque. Pliés en deux, crachant, toussant, pleurant, ils mirent cinq bonnes minutes à reprendre leur respiration.

— Si cette foutue irruption ne cesse pas dans les secondes qui suivent, grommela le pilote entre deux quintes de toux, je ne donne pas cher de notre peau.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de moteur auxiliaire sur ce filar ? maugréa Krit l'Asmo.

— Il y en avait un, répondit le filarier, mais les Seigneurs du Smerill m'ont ordonné de le démonter avant le départ de l'expédition…

Le goût âpre du soufre réanima Kurol. Il avait enduré un véritable calvaire depuis que Su-pra Ging avait ordonné de le pendre au mât de punition. Une souffrance telle qu'il avait peu à peu sombré dans l'inconscience.

Entre ses paupières mi-closes, il vit la colère de la Mère Terre, il aperçut les geysers d'eau bouillante, les émanations de soufre, la terre noire qui se soulevait et la surface hérissée du Jahong sur laquelle flottaient des poissons et des serpents morts. Lorsque la Mère Terre entrerait en possession de la formule, elle aurait enfin la force d'étendre sa colère à toute la surface de la planète. En dépit de la douleur qui l'écartelait, cette pensée le remplit de joie. Il n'assisterait pas à l'avènement de la Mère Terre et de ses enfants, mais il aurait semé la première graine de la chaîne de reconquête. Il comprenait désormais les raisons pour lesquelles les anciens du clan Mac Fraw, les fondateurs du peuple mutant, lui avaient demandé d'infiltrer le Chêne Vénérable.

Kurol était un sous-hominien, un des membres du clan qui se rapprochaient le plus des caractéristiques humaines et qui, par conséquent, pouvaient assez facilement donner le change. Il s'était acquitté au mieux de sa tâche, avait gravi un à un les échelons de la hiérarchie ecclésiastique et avait fini par occuper le poste convoité de secrétaire particulier du légat d'Illith. Pendant ces interminables années au palais de la légation d'Illith, les transes métamorphiques

avaient constitué ses seuls moments de bonheur. Avec quelle impatience il avait attendu les alignements lunaires pour plonger ses racines dans le ventre de la nourricière ! Le reste du temps n'avait été qu'une longue parenthèse ingrate et frustrante.

Son sacrifice n'avait pas été vain. Il avait été le premier à deviner que Rohel Le Vioter était le Raïm de la prophétie, le porteur de la formule. Depuis des siècles, les mutants s'étaient succédé à la légation d'Illith. Les anciens avaient toujours su que la renaissance des Mac Fraw était indissolublement liée au Chêne Vénérable, leur plus récent et redoutable ennemi. Kurol avait accompli la tâche pour laquelle des générations entières de ses frères avaient été immolées.

Le bois de la coque émit un mugissement sourd. Les sources chaudes avaient pratiquement porté la température de l'eau du fleuve à ébullition. Les volutes de soufre se condensaient en un brouillard ocre qui délayait les formes.

Les gaz sulfurés s'infiltraient dans les bourgeons atrophiés et les feuilles mortes de Kurol. Il eut l'impression d'être lardé par des myriades de lames chauffées à blanc. Sa sève intérieure s'était enfuie, il ne restait plus de lui qu'un tronc vide, creux, sans défense.

Il avait dérangé la Mère Terre. Il avait transgressé la loi du clan Mac Fraw. Elle l'avait renié. Il subissait les conséquences de son acte. Il se souvenait des terribles punitions infligées à ceux qui, autrefois, avaient refusé de se soumettre à la toute-puissante volonté de la nourricière. Elle seule savait ce qui était bon pour ses enfants. Les anciens, les gardiens de la loi, avaient pourtant éduqué Kurol dans le respect de cette immuable règle.

Il distingua une forme verte et brune qui fendait le brouillard soufré et qui se déplaçait sur la rive. Il crut reconnaître un mutant géant d'essence supérieure, identifiable à son immense tronc droit et aux reliefs de son écorce, vestiges de ce qui avait été, dans les générations précédentes, un visage et un corps humain. Le mutant s'immobilisa, plongea ses racines dans la terre brûlée. Ses branches s'allongèrent et ses feuilles dentelées vinrent frôler le supplicié.

« Kurol… Kurol…»

La douleur le rendait fou. Il se contorsionnait sur le mât, mais chacun de ses mouvements ne faisait qu'aviver son supplice. Les dents aiguisées d'un feu dévorant mordaient chaque repli de son écorce épithéliale.

« Kurol… C'est moi, ta Mère Terre… Je viens te parler par l'intermédiaire d'un autre de mes enfants…»

Il s'immobilisa. Il n'avait pas rêvé.

« As-tu parlé de notre dessein à l'Ultime du Chêne Vénérable ? »

Il rassembla toute son énergie pour répondre.

« Non ! Non ! »

« Bien. Tu as été courageux. Tu as transgressé la loi, mais tu as bien servi ma cause. Je vais abréger tes souffrances. Je dois faire vite : l'Ultime venu d'Orginn ne doit pas mourir. Pas encore. J'ai besoin de lui. L'enfant-roi du peuple maudit des Smithines risque de tout compromettre. Seul l'Ultime venu d'Orginn peut le ramener à la raison, car l'enfant-roi est influençable et craint le Chêne Vénérable. »

Les pensées de Mère Illith glissaient sur l'esprit de Kurol comme des songes. Il ignorait pourquoi elle lui racontait cela. Il désirait seulement se dissoudre dans le néant, mettre fin à sa lancinante agonie. Une pensée sacrilège l'effleura : la Mère Terre n'était pas venue par compassion ou par reconnaissance, encore moins par amour. Elle voulait seulement s'assurer qu'il n'avait pas parlé. Elle était incapable de sentiments. Depuis toujours, elle se servait des mutants du clan Mac Fraw pour assouvir une vengeance dont elle seule connaissait la cause. Il se rendit subitement compte qu'il avait toujours vécu dans la foi aveugle en la Mère Terre, qu'il n'avait jamais cherché à savoir qui elle était en réalité.

« Ce sont les raisons pour lesquelles tu dois mourir, Kurol ! Tous ceux des tiens qui ont voulu me connaître ont subi le même sort. »

En dépit de sa souffrance, il décela nettement le changement de ton dans la communication.

« Je vais te confier mon secret, Kurol, puisque tu ne seras jamais en mesure de le révéler à quiconque. Vous avez cru en moi car je l'ai voulu ainsi. J'ai créé des lois, des dogmes, car j'avais besoin de votre foi. Il fallait que je survive à travers vous, jusqu'à ce que la prophétie s'accomplisse. À présent que le Raïm est venu, je posséderai la formule et étendrai mon pouvoir à tous les mondes recensés. »

Kurol ressentit le cynisme qui se dégageait des mots-pensées de la Mère Terre. Il n'avait plus la force de se révolter. Cette farce cruelle, dont les siens et lui étaient l'objet, lui apparaissait comme un affreux et absurde cauchemar. Une seule question l'obsédait : qui était-elle ?

« Qu'importe qui je suis ? La magie des Maîtres Sonneurs emprisonne mon esprit depuis des siècles. La formule de l'Église me délivrera d'Illith et je pourrai enfin accomplir le grand œuvre auquel j'ai consacré toute mon existence. Vous m'avez bien servie, toi et les tiens. Pour unique récompense, je vous donnerai le repos éternel. »

Des images très nettes défilèrent dans l'esprit de Kurol. Toute une vie vouée au culte de la Mère Terre : les cérémonies rituelles des alignements lunaires, la connaissance approfondie des règnes végétal, animal, humain, les transes métamorphiques collectives…

« Autrefois, les membres du clan Mac Fraw étaient des êtres libres. Ils ne m'obéissaient plus. J'ai créé la transe métamorphique et ils ont de nouveau entièrement dépendu de mon pouvoir. Vous êtes devenus mes sujets bien-aimés et vous m'avez mise sur la piste du Raïm. Les temps sont

venus, Kurol. Maintenant, apprête-toi à mourir. »

Il perçut encore une sorte de rire qui transperça de part en part son corps au supplice. La dernière chose qu'il vit, ce fut le mutant géant qui s'effondrait de tout son long dans l'eau bouillante du fleuve. Elle se débarrassait de lui comme elle se débarrassait de tous ceux qui en savaient un peu trop sur elle.

Kurol tomba dans un gouffre glacial où flottaient de curieuses écharpes de brume ocre.

La bulle-lumière s'était éteinte. La coursive était plongée dans une obscurité fuligineuse.

Assis contre la cloison d'une cabine, Su-pra Ging s'efforçait de respirer lentement. Refoulant toute notion de pudeur, il avait relevé sa chasuble et l'avait passée par-dessus sa tête. Le tissu filtrait l'air pollué, mais pas suffisamment toutefois pour empêcher le soufre de pénétrer dans sa gorge et ses poumons. Une vapeur brûlante traversait le bois dilaté et transformait l'intérieur de la coque en étuve. Une litanie monocorde s'élevait dans le silence oppressant. Agenouillé au bout de la coursive, Andrel priait Idr El Phas et tous les dieux de ses ancêtres. Les quatre Malars Jahong gisaient, la bouche ouverte, sur le plancher. Su-pra Ging avait estimé qu'il n'y aurait pas assez d'oxygène pour tout le monde et avait appuyé sur le bouton holographique de son boîtier de commande pour les cryogéniser. Un sommeil de glace dont personne ne viendrait les tirer.

L'Ultime se pencha vers Krit l'Asmo.

— C'est le moment ou jamais de nous débarrasser des fras de Su-pra Clar, chuchota-t-il. Ils consomment trop d'oxygène. Utilisez une arme blanche.

Krit l'Asmo hocha la tête, se releva et disparut dans l'obscurité. Intrigué, Andrel suspendit ses prières. Quelques instants plus tard, des cris étouffés et des bruits sourds ébranlèrent le silence. L'odeur du sang se mêla bientôt à celle du soufre. Une vague de panique submergea l'assistant du filarier qui se précipita vers l'échelle. Il grimpa les barreaux quatre à quatre et, avant que les autres n'aient eu le temps d'intervenir, il s'engagea dans le trou d'homme.

Le filarier voulut se lancer à sa poursuite, mais Su-pra Ging le retint d'un geste du bras.

— Nous pourrions encore avoir besoin de vous.

— Je ne peux tout de même pas le laisser crever là-haut ! gronda le pilote.

La haine déformait sa face burinée. Il arma son bras pour frapper l'Ultime mais, sur un signe de Krit l'Asmo, deux agents du Jahad le ceinturèrent.

— Vous ne valez guère mieux que le mutant que vous avez fait pendre, cracha le filarier.

— Asseyez-vous et cessez de dilapider l'oxygène, glapit Su-pra Ging.

Les agents du Jahad contraignirent le filarier à se rasseoir. Le silence retomba sur la coursive. La brève agitation provoquée par la soudaine fuite de l'assistant leur avait coûté une énorme dépense d'énergie. La fin était proche désormais.

Un sentiment de défaite accablait Su-pra Ging. Il s'était juré de ramener la formule dans le giron du Chêne Vénérable, sa façon à lui de rendre hommage à son ami Su-pra Froll, l'Ultime chercheur qui avait mis au point le Mentral et qui avait été assassiné par Rohel Le Vioter. Si ce dernier parvenait à remettre la formule à ses commanditaires, l'édifice de l'Église, bâti patiemment siècle après siècle, risquait de s'effondrer comme un vulgaire château de cartes. Deux questions hantaient l'esprit de Su-pra Ging : qui étaient les mystérieux commanditaires de Rohel Le Vioter et dans quel but voulaient-ils s'approprier le Mentral ? Une double interrogation qui risquait de rester sans réponse si Idr El Phas, le prophète à bouche verte, n'effectuait pas une intervention miraculeuse. Il se surprit à penser qu'il n'avait jamais vraiment cru aux miracles ni aux vertus majeures, et encore moins à l'existence du prophète. Il avait simplement dédié sa vie à une pieuvre verte qui avait pour nom Chêne Vénérable.

La bouille de l'assistant apparut, à l'envers, par le trou d'homme. Sa bouche dessinait une étrange figure géométrique. Ses longs cheveux huileux formaient une barbe irrégulière et mouvante. Son rire juvénile troua l'obscurité.

— C'est fini là-haut ! L'irruption s'est arrêtée…

Krit l'Asmo fut le premier à réagir.

— Restez ici, Votre Grâce. Je vais vérifier.

Quelques instants plus tard, ils étaient tous remontés sur le pont. Une substance jaune, volatile, recouvrait la toile du douar et le poltrène de la bulle de pilotage. Les dernières volutes de gaz sulfuré se dispersaient dans l'air rafraîchi. Quelques rus d'eau tiède, vestiges des geysers, ruisselaient sur les berges du Jahong. Les cadavres de poissons argentés et de serpents jonchaient par milliers la surface du fleuve. Pra Kurol avait lui aussi cessé de vivre.

— C'est un miracle ! s'exclama Krit l'Asmo.

Su-pra Ging, qui mettait un peu d'ordre dans sa tenue, esquissa un sourire. Le filarier et son assistant inspectèrent la bulle de pilotage et la coque de fond en comble.

— Le miayé a résisté. Il amorce sa nouvelle mue de rejet. Nous allons pouvoir repartir. La Ceinture de Silence n'est plus très loin. Nous devrions l'atteindre ce soir.

L'Ultime prit une profonde inspiration et dit :

— Que les agents du Jahad débarrassent la cabine de tous les passagers désormais inutiles.

— Que fait-on de lui ? demanda Krit l'Asmo en désignant le corps inerte de pra Kurol qui se balançait sur le mât.

— Laissez-le ici. Si ses congénères nous épient, cette belle figure de proue les fera réfléchir.

Un oiseau-pensée vint se poser sur l'épaule d'Andrel qui, malgré l'effroi que suscitait en lui le cadavre pourrissant du mutant, avait repris sa place sur le poste de guet. Le guide recueillit précautionneusement le petit volatile dans le creux de sa main et le plaça à hauteur de son front. L'extrémité du bec de l'oiseau-pensée se ficha entre ses sourcils.

La teneur du message abasourdit Andrel. Sans doute influencé par les émissaires des tribus, l'enfant-roi, le souverain du peuple des Smithines, avait ordonné de jeter les captifs aux dragons-vampires du tertre rocheux. Il n'avait épargné que la femme des Chutes, qu'il voulait garder comme concubine. Le conseil des sages, les Lordes, n'était pas parvenu à infléchir sa volonté.

— Quelles nouvelles, Andrel ?

Su-pra Ging avait rejoint le guide sur le poste de guet. Andrel ravala sa salive. Vingt années universelles plus tôt, les Smithines avaient déjà eu la mauvaise idée de se révolter contre le Chêne Vénérable. La répression qui s'en était suivie restait à jamais gravée dans l'esprit d'Andrel, alors adolescent.

Le contenu de ce message risquait fort de déclencher une tempête autrement plus redoutable que celle à laquelle ils venaient d'échapper.

CHAPITRE X

Un indéchiffrable clair-obscur baignait l'intérieur de la grotte et les bulles de capture suspendues aux parois rugueuses.

Le Vioter devinait, plus qu'il ne les voyait, les autres sphères. Il apercevait aussi de vagues formes sombres accrochées à la voûte de la cavité. Aucun bruit ne lui parvenait : l'insonorisation de la bulle l'isolait du monde extérieur. En outre, il ne décelait aucune forme de vie apparente dans le cœur de ce tertre rocheux.

La faim et la soif le tenaillaient de plus en plus. Les Smithines n'avaient même pas pris la précaution de lui ôter sa machette et sa sarbacane. Il avait enfilé et boutonné sa veste. Dans cet endroit, la moiteur de la jungle avait fait place à une froidure humide et pénétrante. Il y flânait également une répugnante odeur de charogne.

Si Le Vioter comprenait aisément les motifs pour lesquels l'adolescent, sans doute le roi des Smithines, avait tenu à garder Urtelande près de lui, il ignorait les raisons de leur enfermement dans cette caverne. Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à l'obscurité. Il distinguait à présent Jaïmi, debout dans la sphère placée à cinq ou six mètres de la sienne. Il remarqua que la Mohage fixait sans cesse d'un air horrifié la vingtaine de formes noires pendues à la voûte.

Il focalisa alors son regard sur ce qui semblait être, au premier abord, des stalactites et découvrit qu'elles possédaient une tête triangulaire, un long cou, un corps écailleux et des ailes repliées. Leurs serres griffues étaient plantées dans des excroissances rocheuses. Des dragons-vampires qui, comme toutes les espèces de vampires, dormaient la tête en bas.

Le sang de Rohel se figea. Si les Smithines les avaient expédiés dans le repaire des reptiles ailés, c'était sans doute que ces monstres savaient comment perforer les bulles de capture. Il jeta un bref coup

d'œil sous lui. Il ne discerna rien d'autre qu'un gouffre noir et sans fond. Impossible d'avoir une idée précise de la hauteur à laquelle il se trouvait.

Les dragons-vampires sortirent lentement de leur léthargie. Ils déployèrent leurs ailes translucides et les secouèrent à plusieurs reprises, comme pour les débarrasser des ultimes lambeaux de sommeil.

Le Vioter serra le manche de sa machette. La sarbacane ne serait d'aucune utilité dans cette obscurité. Un dragon se décrocha de la voûte arrondie et vint tournoyer autour des bulles de capture. Les uns après les autres, ses congénères l'imitèrent. Ils se contentèrent d'abord de dessiner de larges arabesques entre les parois concaves en poussant des cris perçants qui venaient mourir à l'intérieur des bulles. Puis, surgissant brusquement des replis de l'obscurité, ils fondirent à grande vitesse sur les sphères suspendues. Le Vioter crut qu'ils cherchaient à les décrocher pour qu'elles se fracassent au sol et s'ouvrent dans le choc. Mais au dernier moment ils redressèrent leur trajectoire et les extrémités de leurs ailes ne firent que gifler le matériau transparent. Leurs yeux lançaient de fugitifs et flamboyants éclats pourpres.

Ils recommencèrent plusieurs fois leur petit jeu, puis, lorsqu'ils en eurent assez, ils se séparèrent et se perchèrent par petits groupes sur le sommet des bulles. Rohel perçut nettement le crissement des serres des trois dragons qui se couchèrent au-dessus de sa tête. Il eut la curieuse impression qu'ils s'étaient mis à plusieurs pour couver un œuf gigantesque.

La même scène se déroulait sur la sphère voisine dans laquelle Jaïmi, épouvantée, s'était recroquevillée sur elle-même. Un éclair de compréhension traversa l'esprit de Rohel. Les boules sur lesquelles le vieillard avait soufflé, dans la clairière du mont Mac Fraw, étaient des œufs de dragons-vampires. Ils n'avaient nul besoin de les briser à coups de griffes ou de crochets : ils les couvaient et attendaient tout simplement que la membrane se craquelât d'elle-même.

Les premières fissures se formèrent sous les abdomens écailleux. Le Vioter leva la lame de sa machette. Les lézardes partaient de trois points centraux et dessinaient des figures géométriques régulières. Un morceau de membrane se détacha et retomba sur son épaule. La tête triangulaire d'un dragon s'immisça aussitôt par l'ouverture. Ses crochets recourbés tentèrent de happer la nuque de Rohel, mais la lame de la machette lui sectionna le cou. Un flot de liquide noir inonda la bulle.

Affolés par l'odeur du sang, les deux autres perdirent toute patience, se dressèrent sur leurs pattes et s'acharnèrent sur la membrane à coups de griffes. Très vite, leur excitation se transmit aux autres vampires qui désertèrent les œufs les plus proches et vinrent

s’agglutiner sur celui de Rohel.

Il y en avait une bonne dizaine au-dessus de sa tête, qui se battaient férocement pour occuper la meilleure place. Leurs yeux étincelants formaient une voûte étoilée rouge et mouvante. C’était une véritable armée de serres et de crochets qui s’attaquait maintenant à la membrane de plus en plus fendillée. Des éclats transparents parsemaient les cheveux empoissés de sang de Rohel.

Le pire était en train de se produire : ces monstres assoiffés de sang allaient s’introduire tous ensemble dans la sphère.

*

Deux femmes pénétrèrent dans la pièce. Allongée sur un large lit à baldaquin, Urtelande aperçut les hommes en armes qui montaient la garde de l’autre côté de la porte. L’unique fenêtre était hérissée de barreaux de cristal. Le palais de l’enfant-roi était constitué de quatre arbres géants reliés les uns aux autres par des passerelles flottantes.

Quelques instants plus tôt, le vieillard avait soufflé sur la bulle de capture restée seule sur la place. Elle avait instantanément recouvré sa taille initiale et libéré sa prisonnière. Une solide escorte avait ensuite accompagné Urtelande jusqu’à l’entrée du palais où une armée piaillante de femmes et d’eunuques avait pris le relais. Les matrones et leurs serviteurs l’avaient obligée à gravir une interminable succession d’escaliers taillés directement dans le cœur du bois et l’avaient enfermée à double tour dans cette chambre aux cloisons tapissées de pierres précieuses.

Les deux femmes s’approchèrent du lit et dévêtirent Urtelande. La femme des Chutes se laissa faire. Elle ne comptait pas se servir de la broche épinglée sur sa combinaison. Les Smithines étaient trop nombreux pour que le vibreur sonique miniature lui fût d’une réelle utilité. L’une des matrones extirpa une fiole de son pagne écailleux et commença à enduire la captive d’une huile fraîche et parfumée.

Urtelande s’allongea sur le ventre. L’huile lui procurait une ineffable sensation de bien-être. Elle se demandait ce qu’étaient devenus les autres. Elle était davantage inquiète pour eux que pour elle-même. L’enfant-roi avait jeté son dévolu sur elle, ce petit sauvage allait en subir les conséquences. Contrairement à Rohel Le Vioter, il n’avait probablement pas la moindre idée des multiples pièges que recelait le corps des courtisanes. Elle avait bien failli arriver à ses fins dans la jungle. Le Vioter avait été à deux doigts de céder à ses avances. Avant lui, jamais un homme qu’elle avait embrassé n’était parvenu à refouler son désir.

Les femmes finirent de masser Urtelande et sortirent sans dire un mot. Après leur départ, le temps parut s’étirer indéfiniment. Des

chants syncopés montaient de l'immense salle du trône, la cité résonnait de bruissements divers et étouffés. Le premier crépuscule tomba sur Néolonde, les quaroules disposées sur les montants du baldaquin s'emplirent peu à peu de lumière blanche.

Un sentiment d'impuissance rageuse envahit Urtelande. La soumission de l'enfant-roi à sa volonté n'aurait d'intérêt que si ses compagnons d'expédition étaient encore vivants. En se refusant à elle, Le Vioter avait sérieusement compliqué les choses : les poudres fanatisantes l'auraient rendu plus docile qu'un agneau. Il aurait alors été facile de lui arracher son secret. Toutefois, au fond d'elle-même, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain soulagement. Le Vioter lui plaisait pour ce qu'il était, un être libre.

La porte de la chambre s'ouvrit et livra passage à l'enfant-roi. Des rires entendus, graveleux, transpercèrent les cloisons de bois. Urtelande se redressa sur un coude et observa le tout-puissant souverain des Smithines, un jeune garçon à peine entré dans l'adolescence. Une cape écailleuse couvrait ses épaules et son torse malingres. Les lueurs des quaroules dansaient sur son crâne rasé. Ses yeux écarquillés, rivés sur le corps d'Urtelande, lui donnaient l'air d'un serpent constricteur.

— Viens, murmura Urtelande en ouvrant les bras.

L'invitation interloqua l'enfant-roi. Il avait sans doute pensé se retrouver devant une femme rétive qu'il aurait possédée à l'issue d'une joute musclée, et c'était elle qui prenait l'initiative. Le visage rembruni, l'adolescent se recula de deux pas.

Urtelande se mordit les lèvres. Ses dents crissèrent sur le fil d'or. L'hésitation du souverain smithine ne lui avait pas échappé. La stupide précipitation dont elle avait fait preuve risquait de compromettre son plan. Ce gosse, accoutumé aux flagorneries de ses conseillers et pétri de morgue, estimait que c'était à lui de mener les opérations.

Urtelande se coucha sur le côté et ramena ses genoux sur sa poitrine, une position à la fois soumise et défensive. La cape et le pagne de l'enfant-roi glissèrent sur les peaux de cropoulpes qui recouvraient le plancher. Il s'avança lentement vers le lit. Repliée sur elle-même, Urtelande sentit le souffle chaud de l'adolescent sur sa nuque. Il lui agrippa l'épaule et la força à se retourner. Elle résista. Il la gifla à toute volée, avec une force telle que la brûlure se répandit comme une traînée de feu tout le long de sa colonne vertébrale. Elle refoula une montée de larmes.

L'enfant-roi libéra un détestable petit rire. Ses mains rampèrent sur les seins d'Urtelande. Il saisit les mamelons entre pouce et index et les pinça avec brutalité. Elle étouffa un hurlement et estima que la plaisanterie avait assez duré. L'enfant-roi avait d'intéressants penchants sadiques, mais elle ne prisait la souffrance que lorsqu'elle

en choisissait le mode et le partenaire. Elle se retourna sur le dos et redressa la tête. Sa bouche captura agilement celle de l'adolescent. Les microémetteurs greffés sous sa langue libérèrent leurs substances aphrodisiaques. Ses mains volèrent sur le bas-ventre de l'enfant-roi. Affolé par le baiser et les caresses d'Urtelande, il ne songea plus à maltraiter sa partenaire. Un désir impérieux, forcené, s'empara de tout son être. Du genou, maladroitement, il écarta les jambes de la femme des Chutes. Elle creusa les reins pour l'accueillir en elle. Puis, de la pointe de sa langue, elle entrouvrit le volet interne et amovible d'une de ses canines et pressa le minuscule déclencheur quantique placé à l'intérieur de la dent. En dépit des mouvements frénétiques de l'enfant-roi, elle décela nettement l'éclatement d'une des poires hypnotiques dissimulées dans les replis de ses nymphes.

Elle pensa que si, à la place du souverain des Smithines, elle avait tenu Le Vioter dans ses bras, elle n'aurait probablement pas appuyé sur le déclencheur. Elle n'en aurait pas eu le cœur.

*

Plusieurs cadavres de dragons-vampires jonchaient la sphère de Rohel. Le haut de la membrane avait éclaté comme un fruit mûr et les reptiles ailés s'étaient engouffrés à l'intérieur de l'œuf. Tendu, concentré, Le Vioter avait imprimé un mouvement circulaire à sa machette et avait décapité les trois assaillants les plus proches. Affolés par l'odeur et la vue du sang, les autres avaient perdu tout discernement. Leur avidité, leur hâte à saigner leur proie les avaient entraînés dans une folie meurtrière. Agglutinés autour de la brèche, les uns se battaient pour pénétrer dans l'œuf, harcelés par ceux qui, restés à l'extérieur, tentaient de s'en approcher à coups d'ailes, de griffes et de crochets.

Aveuglé par une pluie ininterrompue d'écailles et de sang, Le Vioter avait frappé sans relâche, visant les gueules ouvertes, les cous, les ailes, les pattes.

Alertés par le tumulte, la plupart des dragons-vampires qui peuplaient la grotte étaient venus se jeter dans la mêlée. Convergeant de toutes parts, ils s'étaient entassés sur la bulle en rangs tellement serrés que leur poids l'avait fait osciller de manière dangereuse.

Le Vioter ne sentait plus son bras. Le manche de la machette avait failli lui échapper à plusieurs reprises. Il frappait maintenant au jugé. Le sang visqueux, coagulé, qui le couvrait de la tête aux pieds entravait ses gestes. À chaque fois que la lame heurtait un reptile, une onde de douleur lui élançait le poignet et la vibration se propageait dans tout son corps.

Surchargé, l'œuf penchait de plus en plus. Il n'était plus relié à la

paroi rocheuse que par un pan étiré de sa membrane.

Une douleur fulgurante irradia soudain le dos de Rohel. Un dragon qui était parvenu à éviter les moulinets de la machette lui avait planté ses griffes dans l'épaule. Le Vioter sentit à la fois un souffle brûlant et une coulée de glace sur sa nuque. Le vampire cherchait la carotide. Sa tête et son cou écailleux rampaient sur sa clavicule. Les pointes évidées des redoutables crochets lui picoraient déjà la gorge.

Sans hésiter, il abattit de toutes ses forces la machette sur sa propre épaule. La lame trancha net le cou du dragon et se ficha profondément dans son muscle deltoïde. Décapité, le reptile bascula en arrière et, dans ce mouvement de balancier, ses griffes arrachèrent des lambeaux entiers de peau et de chair sous l'omoplate. Une douleur aiguë cloua Le Vioter sur place. Saisi de vertige, il faillit perdre connaissance, mais les cris perçants des autres reptiles, fous de rage et de frustration, ravivèrent son ardeur. Il ne fallait pas leur laisser le moindre répit. Il serra les dents et fit passer la machette dans son autre main.

La lame siffla dans le vide. Une secousse plus brutale que les précédentes ébranla tout à coup la bulle qui, après une série d'oscillations alarmantes, reprit sa position initiale et se recala contre la roche. Un bruissement d'ailes se répercuta en échos assourdis et décroissants sur les parois de la grotte. Les cris des vampires provenaient désormais des profondeurs du tertre rocheux. Apparemment, les reptiles volants abandonnaient la partie.

Malgré son épuisement, Le Vioter s'efforça de rester vigilant. D'un revers de manche, il essuya machinalement le sang et les écailles qui lui obstruaient les yeux. Il n'était plus qu'une plaie ouverte et sanguinolente. Il s'interdit pourtant de céder à la tentation de s'allonger et de se ramasser sur sa souffrance. Le renoncement des dragons lui procurait un moment de répit, mais il savait qu'ils reviendraient tôt ou tard à la charge. Décontenancés par la résistance inattendue de leur proie, ils avaient fini par céder à l'instinct de survie qui leur commandait de battre en retraite et s'étaient vraisemblablement réfugiés dans l'ombre de leur antre pour préparer la riposte.

Le Vioter était parvenu à tirer parti de leur stupide obstination, du manque de discernement engendré par leur rapacité. Il redoutait à présent une attaque organisée, méthodique. Il frotta la membrane barbouillée de sang et observa l'œuf de Jaïmi qui était pratiquement intact. Il entrevit les autres sphères, disposées à intervalles réguliers le long de la paroi concave. Elles étaient trop éloignées pour se faire une idée précise de ce qu'étaient devenus leurs occupants. Il se rendit compte que les vampires les avaient toutes délaissées, comme si elles ne représentaient plus aucun intérêt pour eux.

Un dangereux engourdissement gagnait Le Vioter. Le poison du Jahad exploitait son immense fatigue pour démanteler les défenses implantées par la potion de Larhma Mâthi. Bien que chacun de ses gestes lui arrachât des grognements de douleur, il leva la machette vers l'ouverture béante et s'évertua à combattre d'invisibles ennemis.

« La douleur et la fatigue ne deviennent des adversaires que si tu les refuses, si tu leur fermes la porte, disait toujours son vieil instructeur d'Antiter. Accepte-les, explore-les, elles t'enseigneront la vigilance. »

Il se concentra uniquement sur ses gestes, sur le sifflement de la lame et cessa de lutter contre sa souffrance, l'admit comme une partie intégrante de lui-même. Lorsqu'il l'eut explorée jusque dans ses moindres reliefs, elle se volatilisa. Il atteignit l'état de vigilance au repos, cet état second où s'établissait une communication directe et fluide entre le cerveau, le système nerveux et les muscles. Il eut la curieuse sensation d'être sorti de lui-même, de contempler un automate dont les rouages se seraient déclenchés par accident.

Ce fut presque par inadvertance qu'il faucha un dragon. Ailes repliées, le reptile avait surgi d'un coin de ténèbres et s'était laissé tomber en piqué dans la sphère. La pointe de la lame lui incisa l'abdomen. Il retomba aux pieds de Rohel, au milieu des cadavres de ses congénères. Il se dressa sur ses pattes, ouvrit la gueule, mais n'eut pas le temps de refermer ses crochets, décapité par un second coup de machette.

Il en vint un deuxième, puis un troisième. Ils avaient compris qu'ils ne devaient pas se ruer tous ensemble dans la sphère mais attaquer un par un, en silence. Ils savaient qu'à un moment ou un autre ils finiraient par déborder leur proie, devenue l'ennemi unique et commun, une énigme qu'il fallait à tout prix résoudre. Le Vioter tua les trois suivants. Le quatrième parvint à esquiver la lame et à entrer. Les pointes cartilagineuses de ses ailes déployées giflèrent la membrane. Ses yeux rougeoyants brillaient comme des braises soufflées par le vent.

Le Vioter se retourna et suivit l'intrus du regard. Un réflexe idiot. Un cinquième dragon se faufila aussitôt à l'intérieur de l'œuf. Les griffes de ses quatre pattes crissèrent sur les os crâniens de Rohel qui, toujours en état de vigilance au repos, ne ressentit qu'une gêne anodine. Il avait l'impression que cette scène ne le concernait pas.

D'autres reptiles se posèrent de part et d'autre de l'ouverture et attendirent tranquillement leur tour. Le Vioter frappa au hasard. Déséquilibré par ses mouvements et le poids du vampire perché sur sa tête, il retomba lourdement sur la paroi rebondie de la membrane surplombant le vide. Dans le choc, le dragon lâcha prise. Un sinistre craquement retentit. La sphère se décolla soudain de la roche et

bascula dans le néant.

*

Vêtue d'un simple pagne de peau, Urtelande observait l'entrée de la grotte du tertre rocheux. L'enfant-roi, le conseil des Lordes et le peuple smithine se tenaient respectueusement à distance. Cela faisait maintenant cinq bonnes minutes que le vieillard avait soufflé dans ses mains et, contrairement à ce qu'il avait promis, les œufs de capture ne réapparaissaient toujours pas.

Le regard de l'enfant-roi n'arborait aucune expression. Il était à présent dans l'incapacité de penser par lui-même. Il dépendait à jamais de la volonté d'Urtelande. C'est d'une voix atone qu'il avait ordonné au conseil des Lordes de rapatrier les boules de capture sur la place publique. Les vieillards s'étaient empressés d'obéir : ils avaient reçu un message de l'envoyé spécial du Berger Suprême leur enjoignant de libérer les prisonniers sur-le-champ.

Vingt années universelles plus tôt, la tribu s'était révoltée et avait brûlé la mission. En représailles, les Reskwins du clan du Dard Pourpre avaient semé la terreur et le Chêne Vénérable avait dressé dix fours à déchets sur la place de Néolonde. La moitié de la population avait été décimée. La mission n'avait jamais été reconstruite, et l'Église se contentait d'envoyer de temps à autre un missionnaire chargé de vérifier la foi et la fidélité des Smithines à l'aide de sphères mentales d'inquisition.

Les caprices de l'enfant-roi avaient fait courir un mortel danger à tout le peuple smithine. Si les œufs de capture ne ramenaient que des cadavres, la répression du Chêne Vénérable serait terrible.

Trois sphères transparentes jaillirent enfin de la grotte, survolèrent le bras du fleuve et se posèrent non loin d'Urtelande. Ses deux gardes du corps, les mercenaires céniens, étaient morts. Ils ne présentaient aucune autre trace de blessure que deux petits trous rouges à la base du cou. Maj Huni, lui, était bien vivant. De longues fissures couraient sur la membrane de son œuf de capture, mais, contrairement aux deux autres, ce dernier ne s'était pas ouvert. Visiblement épuisé, hagard, le professeur eut la force d'esquisser un pâle sourire à l'adresse d'Urtelande.

Deux autres sphères se posèrent sur la grève boueuse du fleuve, également fissurées mais entières. Jaïmi et fra Robinn se tiraient sans dommage de leur séjour dans la grotte du tertre rocheux.

Urtelande mordilla le fil d'or soulignant sa lèvre inférieure. Il manquait la plus importante, celle de Rohel Le Vioter, celle du seul détenteur de la formule secrète du Chêne Vénérable, qui lui était absolument nécessaire pour reconquérir le trône des Chutes Célestes

d'où sa famille, la dynastie des Pandoule, avait été chassée deux siècles plus tôt. Mais elle avait tout simplement besoin de revoir Rohel parce que c'était son désir le plus cher.

Le sixième œuf fit son apparition.

La respiration d'Urtelande se suspendit. Les dragons-vampires avaient pratiqué une ouverture béante sur la membrane barbouillée de sang à l'intérieur de laquelle se devinait un enchevêtrement de formes confuses.

À peine l'œuf se fut-il posé que, dans un frénétique battement d'ailes, un reptile ailé s'en échappa, abandonnant un somptueux panache écarlate dans son sillage. Il s'échoua sur la grève, se releva, fit encore quelques pas mécaniques avant de s'effondrer. Il n'avait plus de tête.

CHAPITRE XI

— Ne sommes-nous pas déjà passés par là ? hurla Su-pra Ging.

— Je ne crois pas, Votre Grâce, répondit Andrel.

Le guide smithine était terrorisé depuis qu'ils avaient franchi la Ceinture de Silence. Ils avaient accédé à la zone interdite par un passage souterrain dissimulé sous une épaisse couche de végétation. Andrel n'avait pas mis longtemps à le localiser. Le filar avait été tiré sur la grève du Jahong. À l'issue d'âpres négociations avec Su-pra Ging, le pilote et son assistant avaient accepté d'attendre le retour de l'expédition. Ils avaient toutefois fixé un délai de trois jours et trois nuits, au-delà duquel ils reprendraient la direction de Radao. Dans un premier temps, Andrel avait décidé de rester avec eux, mais l'Ultime avait menacé de le faire jeter dans un four à déchets. La mort dans l'âme, le guide indigène s'était résigné à violer le tabou ancestral qui avait de tout temps tenu les siens à l'écart de ce lieu maudit.

À la végétation luxuriante et à la chaleur étouffante de la jungle avaient rapidement succédé un paysage gris, plat, et une température glaciale. Ils marchaient sur une croûte volcanique à demi gelée.

La zone du silence absorbait tous les bruits, y compris le son de leurs voix. Ils étaient obligés de s'époumoner pour avoir une chance de se faire entendre.

Krit l'Asmo, qui fermait la marche derrière les cinq agents de sa cohorte, pressa le pas et rejoignit Andrel.

— Que dit la boussole ?

— Elle est complètement déréglée ! cria le guide, désignant l'écran de son antique reconnaisseur à résonance magnétique. Mère Illith est en train de nous égarer.

— Mérédith est encore loin ?

— Je ne sais pas exactement. Peut-être un jour de marche.

Il ajouta :

— Ceux qui ont un jour franchi la Ceinture de Silence ne sont jamais revenus pour témoigner. Difficile, dans ces conditions, de localiser Mérédith de manière précise.

Krit l'Asmo haussa les épaules et vint se replacer aux côtés de Su-pra Ging.

— La boussole du guide est hors d'usage. Nous devrions peut-être retourner au filar pour nous procurer…

— Hors de question ! s'égosilla l'Ultime. Nous n'avons pratiquement plus d'avance.

Un premier oiseau-pensée avait appris à Andrel que les Smithines avaient libéré leurs prisonniers. L'un d'eux, un grand guerrier aux cheveux bruns et aux yeux verts, avait tué à lui seul une vingtaine de dragons-vampires du tertre rocheux, un exploit qui avait visiblement marqué les esprits. L'homme, dont la description correspondait aux caractéristiques physiques de Rohel Le Vioter, était blessé mais vivant. Désireux d'effacer la faute de leur souverain, les Lordes avaient fourni des œufs volants – Su-pra Ging avait sursauté à l'évocation de cet étrange moyen de transport ; malgré les sphères d'inquisition mentale, les Smithines continuaient de faire appel à la sorcellerie – à l'expédition de la femme des Chutes.

Juste avant son entrée dans le passage souterrain, un second oiseau-pensée avait averti Andrel que la femme des Chutes et ses compagnons étaient parvenus à proximité de la Ceinture de Silence et qu'ils s'apprêtaient à entrer dans la zone interdite par un passage situé plus au nord. C'était donc une véritable course de vitesse qui s'était engagée entre les deux expéditions.

— À qui et à quoi se fier dans cette désolation ? reprit Krit l'Asmo. Nous risquons de tourner en rond.

Su-pra Ging lui lança un regard noir.

— Cessez donc de gémir. Prenons Blanc Boira comme point de repère. Nous finirons bien par tomber sur cette maudite ville.

Les arguments de l'Ultime ne convainquirent pas l'agent du Jahad, mais il préféra ne pas insister. L'obstination de l'envoyé du Berger Suprême n'avait d'égale que son irascibilité. Pourtant, Krit l'Asmo avait beau mépriser les croyances indigènes, il ne pouvait se défaire de la pénible impression qu'ils s'étaient égarés sur une terre maléfique, diabolique. Le silence était une entité presque palpable qui lapait avidement les bruits. On ne pouvait se fier ni à ses sens, ni à la boussole, ni aux habituels jalons qui parsemaient un paysage ordinaire.

Comme l'affirmait Su-pra Ging, Blanc Boira constituait bien un point de repère, mais, dès qu'on perdait quelques secondes son disque argenté des yeux, il semblait en profiter pour changer de place.

Parfois, Krit l'Asmo pensait qu'ils avaient parcouru des kilomètres et que la jungle se trouvait désormais loin derrière eux. À d'autres moments, il était persuadé qu'ils n'avaient pas avancé d'un pouce, qu'ils venaient tout juste de quitter les arbres, le fleuve et la chaleur. Il se demandait, avec une angoisse grandissante, s'il n'était pas en train de devenir fou. À Radao, dans les bars louches du quartier du Smerill, il avait entendu d'innombrables histoires, toutes plus effrayantes les unes que les autres, qui couraient sur la zone interdite. Il les avait alors prises pour de pures et simples affabulations proférées par des filariers et des indigènes imbibés d'alcool ou rongés par les mauvaises fièvres. Elles parlaient confusément d'illusions, de transformations, de monstres et d'esprits vengeurs ; elles prétendaient que Mère Illith, prisonnière de la magie des Maîtres Sonneurs, buvait l'âme de ceux qui avaient l'audace de s'aventurer sur son territoire.

Krit l'Asmo releva la tête et se rendit soudain compte qu'il était seul. Son sang se glaça. Il observa la morne étendue de matière grise qui semblait n'avoir ni commencement ni fin. Su-pra Ging, Andrel et les cinq hommes de sa cohorte avaient disparu. Ils ne pouvaient s'être réfugiés sous un abri car le plateau volcanique n'offrait aucune aspérité, aucun relief. Ils n'avaient pas eu non plus le temps de le distancer. Ils s'étaient purement et simplement volatilisés.

Une peur panique gagna l'agent du Jahad, qui dut faire un terrible effort sur lui-même pour ne pas céder à la tentation de prendre ses jambes à son cou. Il se raccrocha à la pensée que ses compagnons d'expédition étaient peut-être tombés dans une crevasse et qu'il n'avait pas entendu leurs cris. Il s'efforça de balayer calmement la croûte volcanique du regard mais ne décela aucune fissure révélatrice.

Quelqu'un lui effleura subrepticement l'épaule. Il fit un bond en arrière, posa la main sur la crosse de son vibreur sonique et se retourna.

Devant lui se dressaient l'Ultime Su-pra Ging, Andrel et les agents de sa cohorte.

— Que vous arrive-t-il ? fit Su-pra Ging d'une voix douce.

Krit l'Asmo percevait à présent les moindres sons, comme si le rideau de silence s'était subitement déchiré.

— Je… j'ai cru que vous aviez disparu, bredouilla l'agent du Jahad.

Ils arboraient tous d'étranges sourires crispés.

— Nous avons retrouvé quelqu'un de votre famille, capitaine, déclara le guide smithine.

L'Asmo crut d'abord qu'Andrel se livrait à l'une de ces stupides plaisanteries dont il était coutumier. Mais un homme qu'il n'avait pas remarqué se détacha du groupe et s'approcha de lui. Des frissons glacés coururent sur le dos de l'agent du Jahad. Cet homme surgi du

néant ressemblait trait pour trait à son frère aîné, qu'il avait froidement assassiné quelques quinze années universelles plus tôt pour une sordide histoire d'héritage. Krit l'Asmo avait été condamné à mort mais était parvenu à quitter son monde natal, les planètes du Grand Gisant, avant l'exécution de la sentence. Puis, pour se faire oublier, il s'était engagé dans les rangs du service secret du Chêne Vénérable.

— Vous ne semblez pas très heureux de revoir votre frère, dit Su-pra Ging d'un ton neutre. Cela fait pourtant des années qu'il vous recherche.

Une terreur sans nom s'empara de Krit l'Asmo. Il espéra qu'il se débattait dans un cauchemar, qu'il allait se réveiller dans sa cellule du palais de la légation d'Illith.

Une haine implacable luisait dans les yeux noirs de son frère. Incapable de remettre de l'ordre dans son esprit, Krit l'Asmo ne prit même pas la peine de se demander par quel miracle son frère avait survécu, ni comment il avait retrouvé ses traces. Il sut simplement que la mort était au bout de l'affrontement.

Su-pra Ging avait perdu tout sens de l'orientation. La nuit était tombée mais aucune étoile ne perçait le sombre voile qui recouvrait la voûte céleste.

Il s'était baissé, quelques heures plus tôt, pour relacer une de ses sandales. Lorsqu'il s'était relevé, il avait constaté que les agents du Jahad et Andrel avaient disparu. L'Ultime avait appelé mais ses cris s'étaient dispersés dans le silence. Il n'avait pas compris comment les autres avaient pu s'éclipser aussi rapidement. Il ne les avait quittés des yeux qu'une misérable poignée de secondes. Refoulant l'inquiétude qui commençait à le gagner, il s'était raccroché à l'idée qu'il y avait une explication plausible, rationnelle, à leur disparition. Il avait d'abord inspecté la croûte volcanique en prenant soin de poser son chapeau à larges bords sur le sol pour marquer sa position initiale. Puis il était revenu sur ses pas sans déceler la moindre faille alentour. Pire : non seulement il n'avait pas retrouvé les autres, mais il s'était complètement égaré. La zone de silence semblait prendre un plaisir pervers à modifier les distances. À chaque fois qu'il s'était retourné pour se situer par rapport à la tache verte de son chapeau, celle-ci avait changé de place comme par enchantement. Tantôt elle n'était distante que d'une dizaine de mètres, tantôt elle était devenue, quelques secondes plus tard, un point minuscule à l'horizon.

Su-pra Ging en avait alors déduit qu'il était le jouet d'illusions d'optique. Cette impression de perpétuelle transformation était probablement l'effet d'un phénomène physique lié aux particularités du lieu. Il lui fallait donc se mettre en quête d'un point de repère inamovible. Il avait abandonné l'idée de suivre la direction de Blanc Boira. L'astre argenté était lui-même sujet à de fréquentes et brusques

variations de distance.

À court de solution, l'Ultime avait finalement décidé de s'en remettre à sa propre perception intérieure de l'espace et il avait marché droit devant lui jusqu'à la tombée de la nuit.

Avec l'obscurité, une froidure mordante se déposait sur le plateau. Transi, Su-pra Ging resserra les pans de sa chasuble sur ses jambes. En dépit de son épuisement, il continuait d'avancer tout en grignotant l'une de ces insipides galettes séchées qui constituaient l'essentiel des rations de survie. Il croyait parfois entendre des bribes de conversation, des éclats de rire, le bruissement de la brise sur les feuilles ou encore le subtil murmure d'un cours d'eau. La morne zone qu'il traversait paraissait environnée d'une vie à la fois proche et lointaine. Il supposa que les illusions d'optique se doublaient d'illusions sonores.

Une silhouette se détacha soudain de l'obscurité et vint à sa rencontre. Inquiet, Su-pra Ging s'arrêta et glissa la main dans un pli de sa chasuble. Il referma ses doigts sur la crosse de son petit vibreur cryogénique.

— C'est moi, Votre Grâce, Krit l'Asmo.

L'Ultime se demanda fugitivement si cette voix familière était bien réelle. Ses doutes s'envolèrent lorsque l'agent du Jahad entra dans son champ de vision.

— Où donc étiez-vous passé ? gronda Su-pra Ging.

La flambée de rage qui l'embrasa exprimait à la fois de sa frayeur rétrospective et son immense soulagement. Un sourire ironique se dessina sur les lèvres de Krit l'Asmo.

— Ne vous mettez pas en colère, Votre Grâce, répondit-il d'un ton qui se voulait conciliant.

— Comment se fait-il que je vous entende aussi nettement ? Tout à l'heure, nous étions obligés de crier pour nous parler. Où sont les autres ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai rencontré d'autres personnes par là…

L'agent du Jahad, tendait le bras devant lui. Perplexe, Su-pra Ging examina attentivement son interlocuteur. Il y avait quelque chose d'étrange dans son comportement, mais l'Ultime ne parvint pas à déceler les signes tangibles d'une aberration mentale ou physique.

— Quelles personnes ?

— Deux femmes et trois hommes…

Krit l'Asmo ne se départissait pas de son horripilant petit sourire.

— Certainement des illusions d'optique, objecta Su-pra Ging. Vous avez dû remarquer, comme moi, que c'est une spécialité locale.

— Vous avez raison sur ce point, Votre Grâce. Nous sommes bel et bien dans un monde d'illusions, où les ennemis ne sont pas toujours ceux que l'on croit. Mais nous sommes sûrs d'une chose : l'expédition

de la femme des Chutes déambule dans ce même monde. Peut-être est-elle, au moment même où je vous parle, à quelques pas de nous.

Su-pra Ging prit cette éventualité en considération. Il était plausible que Krit l'Asmo – son comportement était certes bizarre, mais qui n'aurait pas été mentalement perturbé dans ce lieu déroutant ? – eût croisé la route de l'expédition de la femme des Chutes.

— Ils ont établi leur campement pour la nuit, renchérit l'agent du Jahad. Il ne sera peut-être pas nécessaire pour vous de pousser jusqu'à Mérédith. Cette ville est de toute manière introuvable.

Su-pra Ging pressentit que Krit l'Asmo en savait davantage qu'il ne voulait bien le dire. La nuit glaciale semblait receler d'innombrables mystères dans les plis de sa cape noire. Comme s'il avait lu dans les pensées de l'Ultime, l'agent du Jahad précisa :

— Le rôle d'un agent du Jahad n'est-il pas de tout savoir, Votre Grâce ? Vous poursuivez un dénommé Rohel Le Vioter, un ancien membre du service secret de l'Église. Cet homme a dérobé le Mentral, la formule sonore mise au point par le laboratoire du Chêne Vénérable. Le Mentral a le pouvoir de bouleverser les écosystèmes, de créer des catastrophes naturelles et de libérer les forces trop longtemps retenues prisonnières.

Un rire cynique ponctua les paroles de Krit l'Asmo. Su-pra Ging eut la désagréable sensation que son vis-à-vis se moquait de lui.

— Que voulez-vous exactement ? demanda-t-il d'une voix rogue.

— Rien d'autre que vous rendre service, Votre Grâce. Suivez-moi : je vous offre l'occasion de capturer Rohel Le Vioter. Quelqu'un de prévoyant comme vous dispose probablement d'un vibreur cryogénique.

Su-pra Ging acquiesça d'un hochement de tête. Krit l'Asmo libéra un nouveau rire sarcastique et s'enfonça d'un pas résolu dans les ténèbres.

L'Ultime hésita. L'attitude de l'agent du Jahad le déconcertait. Ce dernier n'était-il pas en train de l'attirer dans un piège ? Il balaya l'hypothèse d'un revers de main : si Krit l'Asmo cherchait à s'approprier la formule pour lui-même, il se serait bien gardé de relater sa découverte à son supérieur hiérarchique.

— Eh bien, Votre Grâce, qu'attendez-vous ? cria Krit l'Asmo.

La nuit avait déjà absorbé la silhouette de l'agent du Jahad. Supra Ging contempla la croûte volcanique grise qui se jetait au loin dans un océan de noirceur absolue. Il ne pouvait rester seul dans cette immensité désolée. Que risquait-il à se lancer sur les pas de Krit l'Asmo ? Il n'aurait qu'à le geler si celui-ci manifestait la moindre intention agressive. Il extirpa le vibreur cryogénique de sa chasuble et s'engagea à son tour dans les ténèbres.

Krit l'Asmo n'avait pas menti. Cinq personnes étaient bel et bien assises autour d'un feu dont les lueurs mourantes éclairaient par intermittence leurs visages.

Allongé sur le sol gelé, Su-pra Ging identifia Le Vioter sans l'ombre d'une hésitation. Même s'il ne l'avait vu qu'une seule fois, dans la base souterraine du Cercle des trafiquants de Racinn, il n'avait pas oublié son visage. Le plus incroyable était que l'Ultime et son guide n'avaient pas eu besoin de marcher longtemps pour tomber sur le campement. Si Su-pra Ging n'avait pas eu la bonne fortune de rencontrer Krit l'Asmo, il se serait selon toute vraisemblance jeté de lui-même dans la gueule du loup.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre qu'ils se soient endormis, murmura-t-il.

L'agent du Jahad lui jeta un long regard de biais.

— Quand vous l'aurez gelé, comment ferez-vous pour sortir de là, Votre Grâce ?

— Nous avons trouvé un passage pour entrer, nous trouverons bien un passage pour sortir.

Cette réponse parut divertir au plus haut point Krit l'Asmo dont le rire clair troua le silence nocturne.

— Imbécile, vous allez leur donner l'alerte, souffla Su-pra Ging.

Il touchait enfin au but. Le Vioter lui avait échappé à deux reprises, dans l'espace et sur Racinn. Deux tentatives de capture qui s'étaient soldées par la destruction de trois vaisseaux de l'Église, la mort de trois mille pèlerins elmiriens et celle de nombreux agents du Jahad et de Reskwins. La hiérarchie épiscopale ne tolérerait plus le moindre échec.

— N'ayez crainte, Ultime du Chêne Vénérable. Ils ne peuvent pas nous entendre.

— Comment pouvez-vous en être si certain ?

Krit l'Asmo se releva subitement et, tout en gesticulant comme un dément, se mit à pousser des hurlements sauvages.

— Vous êtes fou ! glapit Su-pra Ging.

— Gardez votre calme, Votre Grâce. Ils ne peuvent pas plus nous voir que nous entendre.

L'Ultime fut obligé d'admettre que Krit l'Asmo avait raison. Les cinq créatures assises autour du feu n'avaient pas bronché.

Une soudaine évidence frappa l'esprit de Su-pra Ging. La zone interdite créait à volonté des univers parallèles, des glissements spatiotemporels. Cette hypothèse constituait une explication plausible, à défaut d'être purement rationnelle, aux disparitions soudaines, aux illusions sonores et visuelles. L'univers dans lequel se trouvaient les membres de l'expédition de la femme des Chutes n'était pas le même que celui dans lequel lui-même évoluait. Il les voyait exactement

comme sur un écran holographique mais ne pouvait en aucun cas agir sur leur plan d'existence. Le point de jonction de ces mondes superposés se situait sans doute dans la légendaire Mérédith.

L'agent du Jahad fixait Su-pra Ging d'un air amusé.

— Vous êtes à la fois proche et loin de la vérité, Votre Grâce, s'exclama-t-il d'une voix enjouée.

Nerveux, l'Ultime pointa son vibreur cryogénique en direction de son interlocuteur. Il en était maintenant persuadé : la créature qui lui faisait face n'était pas Krit l'Asmo.

— Tu ne t'es pas encore posé la question essentielle, Ultime du Chêne Vénérable. Les indigènes croient que c'est leur Mère Illith qui égare les voyageurs. Et toi, que crois-tu ?

La voix qui sortait de l'enveloppe de chair de Krit l'Asmo semblait désormais provenir des profondeurs de la terre. La gorge serrée, les poumons oppressés, Su-pra Ging se recula malgré lui. Le barrage de sa raison s'effondrait et le flot des émotions trop longtemps retenues commençait à inonder son esprit.

— Je me suis déjà nourrie de l'énergie de tes compagnons. Pour te remercier de ta visite, je dois également me nourrir de ta haine. Il me faut arracher le secret du Mentral à Rohel Le Vioter, et ta haine est une nourriture précieuse.

Fou de terreur et de rage, Su-pra Ging appuya sans discontinuer sur la détente de son vibreur cryogénique. Des sillons rectilignes et blancs jaillirent du canon métallique et criblèrent l'enveloppe de chair de Krit l'Asmo.

Elle se disloquait à chacun des impacts des ondes cryogénisantes mais se reconstituait aussitôt sous d'autres formes, d'autres traits. Une véritable galerie de portraits fugaces, à peine esquissés, défilait maintenant sous les yeux de Su-pra Ging épouvanté, les masques de souffrance de ceux qu'il avait fait jeter dans les fours à déchets, les visages attristés de ceux qu'il avait trahis…

Il se recula encore, ses pieds se prirent dans un pan de sa chasuble, il tomba de tout son long sur la croûte volcanique. Alors, ne trouvant plus d'ennemis à persécuter, il retourna sa haine contre lui-même. Il leva la crosse de son vibreur sonique et l'abattit de toutes ses forces sur son propre crâne. Le métal perfora son os crânien et s'enfonça dans sa cervelle. Il eut l'impression qu'une bouche immonde aspirait ses forces. Il allait mourir et personne ne le regretterait. Des larmes coulèrent sur ses joues hâves. Une pensée l'effleura : c'était la première et la dernière fois de sa vie qu'il pleurait.

CHAPITRE XII

Jaïmi se glissa silencieusement sous la couverture de peau. Le Vioter ne dormait pas. Pour l'instant, ils n'avaient rencontré aucune difficulté depuis qu'ils foulaient le sol volcanique et gelé de la zone de silence, mais son intuition lui soufflait que cela ne durerait pas. La chaleur du corps de l'Illithienne le réconforta. Les mains légères de la jeune femme se faufilèrent sous sa veste et se placèrent sur ses plaies mal refermées.

— Mes mains ont le pouvoir de soulager les blessures, chuchota-t-elle.

Il eut la très nette impression que, si elle était venue se serrer contre lui, c'était davantage pour se rassurer elle-même que pour le soigner. Il constata toutefois que la tiédeur bienfaisante de ses paumes apaisait sensiblement le feu de ses blessures.

Urtelande et Maj Huni paraissaient dormir. Leur respiration régulière troublait le silence nocturne. Les braises du feu de camp jetaient des lueurs mourantes.

Fra Robinn, quant à lui, avait mystérieusement disparu. Personne ne l'avait vu déboucher du passage souterrain donnant sur la zone de silence. La peur avait-elle poussé le missionnaire à rebrousser chemin ? Le Vioter en doutait : fra Robinn poursuivait un but précis, connu de lui seul, et faisait partie de ces hommes qui ne renonçaient pas facilement.

— Je sens la présence de Mère Illith, murmura Jaïmi. Nous sommes sur son territoire. Elle rôde autour de nous. Elle veut boire ton âme, Lam-Dera.

— Qui est Mère Illith ?

Jaïmi se pelotonna contre lui et garda le silence, comme si elle craignait que ses mots ne réveillent une force latente.

— Qui est Mère Illith ? répéta doucement Le Vioter.

— Il ne faut pas chercher à le savoir.

— Mais tu as probablement une petite idée sur la question, n'est-ce pas ?

Elle redressa la tête et jeta un regard apeuré sur les ténèbres.

— Certains anciens prétendent qu'elle est l'âme d'Illith et la mère des mutants végétaux. D'autres disent que c'est l'esprit d'un démon venu des étoiles. D'autres que ce sont les mânes des morts errant sans fin dans la zone interdite…

— Et toi ? Que crois-tu ?

La voix de l'Illithienne devint un souffle à peine perceptible.

— Mère Illith est une entité maléfique. Les Maîtres Sonneurs sont parvenus à la contenir à l'intérieur de la Ceinture de Silence. Cela fait des siècles qu'elle tente de s'en échapper.

— D'après Maj Huni, les Maîtres Sonneurs ne sont qu'une légende…

— Personne ne les connaît, mais je suis sûre qu'ils existent. J'ai peur, Lam-Dera. J'ai peur pour toi. Mère Illith sait que ton esprit détient un secret qui l'aidera à briser le sortilège des Maîtres Sonneurs.

Le Vioter se retourna avec précaution, réajusta la mince couverture de peau et enfonça son regard dans celui de Jaïmi. Le souffle précipité de la jeune femme lui effleurait le visage et le cou.

— Un secret ?

Elle baissa les yeux et ne répondit pas. Ses doigts jouèrent nerveusement sur ses lèvres.

— Tu n'es pas seulement guide, n'est-ce pas ? insista Le Vioter. Depuis le début, tu travailles pour le compte de quelqu'un d'autre. Mais qui ?

Elle leva des yeux à la fois timides et farouches sur lui.

— Les Seigneurs du Smerill. Je leur servais de relais. Leur intention première était de dépouiller l'expédition d'Urtelande. Puis un Ultime du Chêne Vénérable est venu leur proposer un marché : les écumeurs devaient gêner la progression du filar de la femme des Chutes pour permettre à l'expédition montée par le Chêne Vénérable de rattraper ses deux jours de retard. En échange, l'Église s'engageait à obtenir une trêve des tribus. Mais rien n'a marché comme prévu : certaines tribus, comme celle des Ronelongs, n'ont pas accepté le décret et se sont révoltées.

Le Vioter tiqua. Ainsi, le Chêne Vénérable avait retrouvé sa trace et avait lancé une expédition à ses trousses. Avec le temps que Rohel et ses compagnons avaient perdu chez les Ronelongs et les Smithines, les probabilités étaient importantes pour que ses poursuivants aient d'ores et déjà atteint Mérédith.

— Comment est-ce que tu communiques avec les Seigneurs du

Smerill ?

— Avec des oiseaux-pensée. Mais cela fait plus de trois jours que le bureau du Smerill n'a plus de nouvelles du filar du Chêne. Les quatre écumeurs engagés comme membres d'équipage ont brusquement cessé d'envoyer leurs messages.

Les cubes de bois concentré que leur avaient fournis les Smithines étaient désormais entièrement calcinés. Les lueurs rougeoyantes des braises s'étaient éteintes et Le Vioter distinguait à peine les corps allongés d'Urtelande et de Maj Huni.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je détiens un secret ?

— Les Seigneurs du Smerill pensaient que l'Église ne se serait pas abaissée à traiter avec eux pour la capture d'un simple hérétique. Leurs contacts au palais épiscopal d'Orginn ont mené une enquête et ont appris que tu avais dérobé quelque chose de très important. Ils ne savent pas exactement quoi, mais, si l'Ultime te veut vivant, c'est sans doute que cette chose se trouve dans ta tête.

— Quel rapport avec Mère Illith ?

— Quelqu'un, probablement l'un de ses mutants végétaux en poste au palais de la légation d'Illith, l'aura informée et elle a immédiatement saisi tout le parti qu'elle pourrait tirer de ce qui est renfermé là.

L'index de Jaïmi se posa sur le front de Rohel. Il se redressa sur un coude. Ses plaies n'étant pas refermées, ce mouvement lui arracha une grimace. Il ignorait si son impression était due aux paroles de l'Illithienne, mais il lui semblait que les ténèbres recelaient effectivement une présence invisible et menaçante.

— Urtelande de Pandoule et Maj Huni poursuivent le même but que Mère Illith, chuchota Jaïmi. La femme des Chutes n'a monté cette expédition que pour endormir ta méfiance. Elle savait que tu souhaitais te rendre à Mérédith. Elle a donc prétexté cette histoire de mari perdu et t'a engagé. Elle comptait sur son pouvoir de séduction. Elle a bien failli parvenir à ses fins à la cascade du mont Mac Fraw. Si tu avais cédé à ses avances, tu serais maintenant, comme l'enfant-roi des Smithines, un esclave, un zumbile, et tu lui aurais livré ton secret.

Les accusations de la Mohage ne surprenaient pas Le Vioter : Urtelande prétendait qu'elle n'avait pas cherché à le piéger, mais le comportement du jeune souverain des Smithines prouvait qu'elle lui avait menti. Par déduction, il en était arrivé aux mêmes conclusions que Jaïmi. Lors de leur courte captivité chez les Ronelongs, Urtelande lui avait confié que le Jahad faisait commerce de ses excédents de poison avec la cour impériale des Chutes Célestes. La fuite avait très bien pu se produire à ce niveau-là. Les courtisanes disposaient de moyens très efficaces pour soutirer de précieux renseignements à leurs amants d'un soir. Il comprit alors qu'il ne serait en sécurité nulle part.

La rumeur se répandrait comme une traînée de poudre et le fantastique pouvoir du Mentral attiserait toutes les convoitises. En chaque endroit des mondes qu'il serait amené à traverser, il devrait en permanence se méfier de tous et de tout. Il combattit le sentiment de solitude qui commençait à le gagner. Il avait mieux à faire, pour l'instant, que de se livrer à de vaines considérations sur l'avenir. Il lui fallait déployer toute son énergie à retrouver Marus Alter, le Maître Sonneur de Mérédith.

— J'ai froid, Lam-Dera, murmura Jaïmi. Viens près de moi.

Le Vioter se recoucha aux côtés de la jeune femme. Elle sentait l'humus et le bois.

— Tu es une mutante végétale, n'est-ce pas ?

Le mutisme de la Mohage équivalait à un aveu.

— Pourquoi trahis-tu les tiens ?

Il remarqua alors que des larmes coulaient de ses yeux. Ce n'était pas des larmes ordinaires mais de longues coulées d'une substance épaisse et odorante qui ressemblait à de la sève.

Cela faisait des heures qu'ils marchaient et le plateau volcanique offrait toujours la même perspective. L'étendue infiniment plate et grise n'avait ni commencement ni fin. Le silence avalait tous les bruits, y compris le bruit de leurs pas. Le moindre mot exigeait un tel effort qu'ils ne s'exprimaient que par bribes. La boussole à résonance magnétique de Maj Huni s'était déréglée.

C'était comme si le paysage, doué d'une intelligence diabolique, s'ingéniait à se recomposer en permanence pour mieux les dérouter, tant sur le plan physique que sur le plan mental.

Les sacs de peau qui contenaient les vivres, les couvertures et les cubes de bois concentré pesaient des tonnes. Les courroies irritaient les blessures de Rohel.

Il posa son sac sur le sol et s'immobilisa. Les autres parcoururent encore une vingtaine de mètres avant de s'apercevoir qu'il s'était arrêté. Jaïmi fut la première à revenir en arrière. Après un court conciliabule, Urtelande et Maj Huni se résolurent également à faire demi-tour.

— Que vous arrive-t-il ? hurla le professeur.

— Nous n'avons pas opté pour la bonne solution, répondit Le Vioter. J'ai l'impression que nous sommes tout près de Mérédith mais que nous n'avons pas trouvé la porte d'entrée.

— Et moi, j'ai comme l'impression que tu as perdu la tête !

Le visage d'Urtelande s'était mué en un masque de peur et de colère. Ils s'entendaient à présent sans problème, comme le silence reculait devant sa fureur.

— Je t'ai engagé pour m'escorter jusqu'à Mérédith, pas pour supporter vos divagations !

— Vous n'avez nul besoin d'aller à Mérédith, répliqua calmement Le Vioter. Ce que vous cherchez se trouve juste devant vous.

Elle le défia orgueilleusement du regard, mais les tremblements de ses mains montraient que des sentiments contradictoires l'agitaient. Elle se contenait pour ne pas fondre en larmes. Les traits de Maj Huni s'étaient durcis. Une détermination implacable se lisait à présent sur sa physionomie débonnaire.

— Puisque vous semblez tout savoir, inutile de prendre davantage de précautions, rugit le professeur en extirpant un vibreur sonique de sa veste.

Le Vioter observa le canon de l'arme, un vibreur classique à ondes cryogéniques. Il se campa sur ses jambes et approcha discrètement sa main de l'ouverture de son sac où il avait glissé sa machette.

— J'aurais dû vous cryogéniser depuis le début, poursuivit le professeur. Par la suite, j'aurais bien trouvé le moyen de vous faire cracher votre satanée formule ! Mais Urtelande m'avait convaincu de la supériorité de ses méthodes.

Les doigts de Rohel agrippèrent le manche de la machette, qu'il commença à tirer lentement hors du sac tandis que son interlocuteur continuait de vociférer.

— Le problème avec les femmes, c'est qu'elles ne savent pas toujours faire la différence entre les affaires et les sentiments. Et comme Urtelande est tombée amoureuse de vous, il devient urgent de changer de stratégie !

Maj Huni appuya sur la détente. Arrachant la machette, Le Vioter se jeta sur le côté et esquiva le rayon blanc vomi par la gueule du vibreur. Son épaule blessée heurta violemment la croûte volcanique. Il roula sur lui-même, bras tendus au-dessus de la tête. Une pluie de rayons crépita autour de lui. Il se releva quelques mètres plus loin. Le professeur avait cessé le tir et s'appliquait maintenant à viser. Rohel balaya rapidement le plateau du regard : la surface grisâtre n'offrait aucun abri. Et son adversaire était pour l'instant trop éloigné de lui pour que la machette fût d'une quelconque utilité. À un moment ou l'autre, les ondes gelantes finiraient par le toucher.

— Non !

Surpris par le cri d'Urtelande, Maj Huni détourna la tête et suspendit ses gestes. Le Vioter mit immédiatement à profit ce bref instant d'inattention pour se ruer sur lui, la machette brandie au-dessus de la tête. Alerté par un involontaire mouvement des yeux d'Urtelande, le professeur se recula et pressa la détente de son vibreur. Mais Le Vioter, parvenu à cinq pas de Maj Huni, se laissa tomber sur ses talons et détendit ses jambes comme un ressort. Il se propulsa en l'air avec une telle force, une telle soudaineté que le professeur n'eut pas le temps d'ajuster son tir. Les ondes cryogénisantes se perdirent

dans le vide. Le Vioter se réceptionna en souplesse et frappa dans la continuité de son mouvement, de bas en haut. La lame de la machette s'engouffra de toute sa largeur dans le ventre de Maj Huni dont les yeux s'agrandirent de stupeur et d'effroi. Il tomba à genoux en poussant un gémissement sourd. Ses viscères s'échappaient déjà du sillon sanglant tracé par la lame. Il lâcha le vibreur et joignit machinalement les mains sur sa blessure pour tenter de les retenir.

— Ne le laissez pas souffrir ! s'écria Urtelande. Achevez-le. Par pitié.

La machette s'abattit sur le cou de Maj Huni et détacha sa tête de son corps agenouillé. Secoué de convulsions, il oscilla un long moment avant de s'effondrer sur le flanc. Une large corolle pourpre s'épanouit sur le sol gelé et gris.

Urtelande, livide, contempla la dépouille du professeur.

— C'était un ami fidèle de notre famille, murmura-t-elle d'un ton las. Et un esprit cultivé. Désormais, je n'ai plus personne à qui me fier.

Elle leva des yeux brillants sur Le Vioter.

— Avec ton aide, Rohel Le Vioter, j'aurais pu reconquérir le trône des Chutes Célestes. Nous aurions régné ensemble sur la galaxie. Je n'ai jamais voulu te piéger. Je voulais simplement que tu m'aimes. Mais il n'y a pas de place pour moi dans ta vie.

Les larmes coulaient à présent sur ses joues.

— Un agent du Jahad, en poste à la cour de Tsou Han, m'avait confié que tu avais dérobé la formule secrète du Chêne Vénérable.

Une arme dont j'avais besoin pour renverser le clan régnant des Chutes Célestes. Nous possédions ton signalement et nous sommes parvenus à te localiser grâce à notre réseau d'indicateurs sur Illith. Mais j'ai perdu et tout cela n'a plus d'importance. Il ne me reste plus rien. C'est ici que nos routes se séparent… Définitivement.

Elle enveloppa Le Vioter d'un regard intense, douloureux, puis elle tourna les talons et avança droit devant elle, sans se retourner une seule fois, jusqu'à ce que le paysage uniforme et gris eût entièrement absorbé sa frêle silhouette.

*

Assis sur son sac, Le Vioter se demandait comment sortir de la zone interdite. Des taches pourpres s'épanouissaient sur le dos de sa veste. Ses blessures s'étaient rouvertes lors de l'affrontement avec Maj Huni. L'attente et la proximité du cadavre exsangue du professeur attisaient la nervosité de Jaïmi. Elle ne cessait d'exhorter Rohel à reprendre leur marche.

— Nous aurions beau errer pendant des jours et des jours, ça ne servirait à rien, répondait-il.

La nuit n'était pas encore tombée, mais une traîne d'encre assombrissait la voûte céleste. Le Vioter examina attentivement cette étrange formation de ténèbres. On aurait dit un rassemblement de forces obscures dont le point de jonction se serait situé juste au-dessus de leurs têtes.

— La sortie se trouve peut-être là-haut, lança-t-il à l'adresse de Jaïmi.

N'obtenant aucune réponse, il se retourna. Elle avait disparu. Il se releva et laissa errer son regard sur le plateau. Il aperçut deux silhouettes qui venaient en sa direction. Il pensa d'abord qu'il s'agissait de Jaïmi et d'Urtelande revenue sur ses pas. Elles étaient encore très loin. Or il n'avait quitté Jaïmi des yeux que l'espace de quelques secondes. Impossible de parcourir une telle distance en si peu de temps. Il se souvint alors que cet endroit modifiait à sa convenance l'espace et le temps. Peut-être avait-il passé beaucoup plus de temps qu'il ne le croyait à contempler l'obscurité naissante de la voûte céleste ?

Les silhouettes se rapprochaient lentement. Par précaution, il glissa le vibreur cryogénique dans la poche de sa veste et la machette ensanglantée dans la ceinture de son pantalon. Lorsqu'il les distingua suffisamment, il réalisa que l'une des deux était celle d'un homme. Vêtu d'une ample cape noire, visage dissimulé sous une cagoule, il dépassait de trente bons centimètres la femme qui l'accompagnait et cette femme n'était ni Jaïmi ni Urtelande. Sa longue chevelure couleur d'ambre s'écoulait en cascade de chaque côté du large capuchon qui lui recouvrait la tête et les épaules. Sa robe d'une blancheur immaculée trouait la grisaille environnante. Bien que Le Vioter ne pût discerner ses traits, elle éveillait en lui un poignant sentiment de nostalgie.

Les nouveaux arrivants n'étaient maintenant plus qu'à une trentaine de pas. Le Vioter vit que l'homme tenait le boîtier de commande d'un antique collier magnétique. La femme était sa prisonnière. À la moindre tentative de fuite de sa part, l'autre n'avait qu'à presser un bouton pour resserrer l'étreinte du collier et l'étrangler.

Une inexplicable émotion étreignit Le Vioter. Un bouleversement identique à celui qui l'avait saisi lorsqu'il avait découvert les corps déchiquetés de ses parents, de ses frères et sœurs, et de tous les membres du peuple d'Antiter. Les Garloups n'avaient épargné personne, ni enfants, ni femmes, ni vieillards. Ils avaient parfaitement préparé leur coup, profitant de l'absence de Rohel, princeps d'Antiter, pour perpétrer leur carnage. Ils avaient enlevé Saphyr, la féelle dont le chant extatique avait le pouvoir de guérir les blessures de l'âme, et laissé un message holographique à son intention : s'il voulait récupérer

Saphyr vivante, Le Vioter devait impérativement se rendre à Déviel, leur quartier général de la Seizième Voie Galactica. Il avait rencontré les émissaires des Garloups mais n'avait pas revu la féelle. Ils lui avaient proposé le marché suivant : il leur ramenait le Mentral, la formule que préparait l'Église du Chêne Vénérable, basée sur la lointaine galaxie d'Orginn, et en échange, ils lui restituaient la jeune femme.

Devant ces deux personnages surgis du néant, il ressentait ce désespoir aigu qui le crucifiait à chaque fois qu'il repensait à son peuple exterminé et à Saphyr, détenue depuis plus de cinq années universelles dans le fief du Cartel des Garloups.

Il glissa la main dans la poche de sa veste et pointa le vibreur sur l'homme, qui s'immobilisa à trois pas de lui. Il se souvint alors que les vêtements traditionnels des Garloups étaient constitués des mêmes capes et des mêmes cagoules noires.

La femme tendit les bras et s'élança vers Rohel comme pour se jeter dans ses bras. L'homme pressa aussitôt le bouton de son boîtier. Elle porta les mains à son cou, un râle sifflant s'échappa de sa gorge. Le doigt de Rohel se crispa sur la détente du vibreur.

— À ta place, je n'appuierais pas, Rohel Le Vioter.

L'ordre avait claqué comme un coup de fouet. Le Vioter eut l'impression d'avoir déjà entendu cette voix aigrelette, d'avoir déjà vécu cette scène.

— Je me suis déplacé jusqu'ici pour récupérer ce qui nous appartient, poursuivit l'homme. Donne-moi la formule et tu pourras reprendre la femme.

D'un geste théâtral, il retira le capuchon blanc de sa prisonnière.

Stupéfait, Le Vioter vit alors que la femme qui se tenait à deux mètres de lui n'était autre que la féelle Saphyr d'Antiter.

CHAPITRE XIII

Enfermé dans la salle du Son du grand dôme de cristal, le Maître Sonneur Marus Alter n'avait jamais éprouvé de telles difficultés à contenir la puissance de Mère Illith.

Établie par le chant de ses prédécesseurs, la Ceinture de Silence était sur le point de se rompre. Une immense lassitude l'envahissait. Cela faisait plus de trente années universelles que la Confrérie l'avait expédié sur Illith. Trente interminables années consacrées à combattre l'entité, à déjouer ses innombrables ruses, à l'empêcher à tout prix de quitter sa fragile prison de matière. Trente années de solitude trop rarement interrompue par de courtes expéditions à Radao.

Mère Illith avait déjà épuisé vingt-cinq générations de Maîtres Sonneurs. Ils n'avaient jamais pu l'éliminer : on ne tue pas les esprits. Ils s'étaient donc contentés de canaliser l'entité, de définir sa zone d'action et de la délimiter avec les chants infranchissables.

Chaque Maître Sonneur envoyé sur Illith avait la charge de surveiller Mère Illith et de maintenir la vibration de la Ceinture de Silence. Mais l'entité était parvenue à inféoder le peuple des mutants végétaux et à tisser, au travers des transes métamorphiques, un véritable réseau de communications extérieures. Les mutants d'essence supérieure, les géants, vivaient à proximité de son territoire. Il leur suffisait de plonger leurs racines dans les profondeurs de la terre, puis de les allonger pour capter les instructions ou donner des réponses. Comme l'entité possédait des dons de divination, elle avait depuis longtemps pressenti la venue sur son territoire d'un détenteur d'une formule secrète élaborée par l'Église du Chêne Vénérable. Une formule dont la puissance briserait la barrière de silence et la libérerait à jamais du joug des Maîtres Sonneurs.

En revanche, l'entité ignorait le moment précis où tout cela

adviendrait. C'est pourquoi elle avait créé, plusieurs siècles plus tôt, la légende du Raïm, le prophète attendu par les mutants végétaux. D'une dévotion à toute épreuve, ces derniers s'étaient arrangés pour infiltrer le Chêne Vénérable, avaient réussi à former une chaîne de renseignements et tenaient Mère Illith informée jour après jour. Elle avait obtenu ce qu'elle voulait : non seulement elle avait été avertie à temps de la venue du détenteur de la formule, mais elle était également parvenue à l'attirer sur son territoire.

Le chant monocorde de Marus Alter, assis au centre du cercle vibratoire, faisait trembler les hauts murs de cristal. Les diamants témoins de la Ceinture de Silence, disposés sur une table basse, ne brillaient presque plus. Une encre dense et noire inondait le ciel.

Si elle parvenait à s'emparer de la formule, l'entité représenterait une terrible menace pour toutes les planètes du système d'Orginn. Elle n'avait encore jamais quitté Illith, mais elle pouvait fort bien voguer sur les grands courants stellaires et aller semer mort et désolation sur Racinn, Malaz, Oulma, Bratz… Elle ne s'en tiendrait probablement pas là : elle passerait sur d'autres mondes, d'autres galaxies. Rien n'étancherait sa soif de vengeance, rien ne contrecarrerait sa puissance destructrice.

Avant de partir pour Illith, Marus Alter avait visionné, au siège de la Confrérie, d'antiques conférences vidéographiques qui traitaient du développement des entités noires d'origine humaine. Il en avait eu froid dans le dos. Ces anciens êtres humains, rejetés, condamnés, bannis, utilisaient des techniques occultes pour maintenir leur esprit en vie et ne poursuivaient qu'un seul but : la destruction totale des races humaines et mutantes, une obsession qui ne prenait fin qu'avec leur extinction. Une extinction par ailleurs impossible à prévoir.

La confrérie des Maîtres Sonneurs les traquait et les neutralisait en tout point de l'univers où ils se trouvaient. Mais Mère Illith était sur le point d'échapper à leur pouvoir. Grâce à ses contacts permanents au palais d'Orginn, Marus Alter avait été informé de la présence de Rohel Le Vioter sur Illith. Il avait averti la Confrérie du danger représenté par l'ancien agent du Jahad, détenteur de la formule, et avait sollicité à plusieurs reprises la permission de l'éliminer.

Les Maîtres Sonneurs ne recouraient au meurtre que de manière exceptionnelle. Il fallait obtenir une autorisation spéciale du bureau permanent. Marus Alter n'avait reçu aucune réponse. Il s'était donc abstenu de mettre son projet à exécution. Il le regrettait à présent : entre Radao et Mérédith, il avait eu de nombreuses opportunités d'attenter à la vie de Rohel Le Vioter, d'éviter la fatale rencontre entre Mère Illith et celui qu'elle appelait le Raïm.

Maintenant il ne pouvait rien faire d'autre que d'attendre et de se concentrer sur son chant. Il lui était impossible d'intervenir dans

l'univers parallèle de la zone interdite, dans le territoire même de l'entité. Elle ne devait rien savoir sur lui : le système de surveillance de la Confrérie reposait sur l'anonymat. En identifiant individuellement ses geôliers, elle aurait exploité leurs moindres failles pour les égarer, les anéantir. Les Maîtres Sonneurs avaient donc conçu une issue secrète, donnant directement dans le dôme de cristal et par laquelle ils pouvaient entrer et sortir à leur guise sans que l'entité s'en aperçût. Les autres voyageurs n'avaient pas accès à cette porte, qui était pourvue d'un mouchard de reconnaissance individuelle et qui apparaissait uniquement à ceux dont elle possédait les coordonnées cellulaires.

Marus Alter avait fermé les yeux. Il s'efforçait de diriger toute son attention sur la mélodie qui s'échappait de sa gorge, mais il ne pouvait empêcher ses funestes pensées de submerger peu à peu son cerveau. Il avait manqué d'audace, d'esprit d'initiative. En laissant à l'entité la possibilité d'arracher le secret de la formule, il avait mis l'univers au bord du chaos. Il espéra que ce Rohel Le Vioter, qui semblait être un homme de ressources – il avait pu en juger par lui-même à plusieurs reprises –, ne tomberait pas dans les pièges que ne manquerait pas de lui tendre Mère Illith.

Ouvrant les yeux, il aperçut les cadavres de l'Ultime du Chêne, de ses six compagnons d'expédition, d'Urtelande de Pandoule et de Maj Huni, éventré et décapité. Ils gisaient sur l'herbe rase entourant le dôme. Lorsque les individus égarés sur le territoire de l'entité se suicidaient, ils échappaient enfin à son pouvoir, à ses illusions, à ses mirages, et réapparaissaient dans le monde réel. Mais pour eux il était trop tard.

L'écran géant du transmetteur, enchâssé dans une paroi du dôme, s'illumina brusquement. Rédigé dans l'idiome ésotérique de la Confrérie, un message apparut.

En réponse à la requête de notre frère Marus Alter, le bureau permanent l'autorise à recourir à la Loi du meurtre. Il est vital pour l'équilibre de l'univers que l'unique détenteur de la formule du Chêne Vénérable soit éliminé. Que notre frère Marus Alter tienne le bureau permanent au fait de sa démarche. Paix et harmonie.

Marus Alter ne put se retenir de frapper du poing le rebord cerclé de bois de la table basse. Les diamants témoins furent éjectés de leurs socles et roulèrent sur le verre dépoli. À cause de la lourdeur administrative de la Confrérie, l'entité surnommée Mère Illith, considérée comme l'une des plus dangereuses de toute l'histoire des mondes recensés, était sur le point de rompre la digue des chants infranchissables qui la retenait prisonnière depuis six siècles.

*

— Je suis heureuse de te revoir, murmura Saphyr.

Les larmes troublaient ses yeux d'aigue-marine. Tétanisé, incapable de prononcer la moindre parole, Le Vioter buvait du regard la somptueuse chevelure d'ambre, la peau d'une blancheur immaculée, les lèvres de nacre et le cou de cygne de la féelle.

Elle n'avait pas changé. La captivité ne lui avait rien enlevé de sa grâce, de sa beauté. Elle ne paraissait ni flétrie ni épuisée. Il avait l'impression que quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis leur dernière rencontre. Elle rayonnait de la même manière, portait la même robe blanche, les mêmes bijoux éphémères. Elle semblait s'être conformée point pour point au dernier souvenir qu'il avait gardé d'elle.

— J'ai cru que cet instant n'arriverait jamais, dit-elle en s'avançant vers lui.

Un brutal resserrement du collier magnétique l'empêcha de se précipiter dans les bras de Rohel. Le Garloup se tenait légèrement à l'écart mais n'avait rien perdu de leur conversation, de leur émotion.

— Inutile de l'étrangler ! gronda Le Vioter.

— Jetez d'abord votre vibreur et votre machette, répliqua la voix aigrelette.

Le Vioter s'exécuta. Le ciel disparaissait entièrement sous une épaisse chape noire. Un froid intense se déposait sur le plateau.

— Et maintenant, désactivez ce boîtier de commande, lança Rohel au Garloup.

— Pas si vite. Je vous le confierai lorsque vous vous serez acquitté de votre part du marché.

Les larmes roulaient sur les joues de Saphyr. Le Vioter contint son envie de l'étreindre, de la presser contre lui. Il lui fallait à tout prix garder la tête froide. Les Garloups étaient maîtres dans l'art d'exploiter les faiblesses émotionnelles. Or il savait que, s'il prenait Saphyr dans ses bras, il ne pourrait pas retenir plus longtemps le torrent de ses émotions. Le barrage de méfiance instinctive qui lui avait maintes fois sauvé la vie au long de ces cinq années universelles s'effondrerait comme une muraille de sable. Il touchait au but, ce n'était pas le moment de baisser sa garde. Il fixa le Garloup, dont la cagoule laissait entrevoir deux yeux sombres et mats.

— Nous devions nous revoir dans la Seizième Voie Galactica. Comment se fait-il que vous vous soyez déplacé jusqu'ici ?

— Nous vous avons suivi depuis le début, répondit le Garloup. Nous n'avons rien perdu de votre action sur Orginn. Vous avez dérobé la formule, mais vous êtes maintenant empoisonné et pourchassé. Vos chances de survie sont très réduites. Mes supérieurs ont pensé que le

temps était venu de prendre un risque et d'aller à votre rencontre. Nous savions que vous aviez l'intention de traverser la Ceinture de Silence. Nous avons estimé que cet endroit, dans lequel personne n'ose aller, était parfaitement indiqué pour procéder à notre petit échange.

— Comment avez-vous fait pour vous déplacer aussi vite ? La Seizième Voie Galactica est située à plusieurs milliards d'années-lumière d'Illith…

— Nous avons utilisé les services de la confrérie des Maîtres Sonneurs. Ils n'ont pas hésité longtemps devant la somme d'argent que nous leur avons proposée. Je crois savoir, par ailleurs, que vous êtes vous-mêmes très désireux de solliciter leur aide.

Le Vioter jeta un bref regard à Saphyr. Elle semblait à la fois proche, si proche qu'il n'avait qu'à allonger la main pour la toucher, et lointaine. Elle était l'incarnation d'un rêve inaccessible, impossible. Il tendit le bras et lui caressa lentement le front, les lèvres, le menton. Il s'était attendu à la traverser comme il l'aurait fait d'une illusion d'optique, mais sa chair était compacte. Les doigts de Rohel jouèrent un long moment sur les joues glacées et baignées de larmes de la féelle, comme s'ils ne se lassaient pas de vérifier la matérialité de sa présence. La bouche de la jeune femme happa son auriculaire. Il sentit la douce pression de ses dents sur son ongle.

Elle était bien là, vivante, aimante. Une nuée de souvenirs se leva dans son esprit. Il se remémora leurs furtives rencontres, leurs folles courses dans les forêts et les prairies d'Antiter, il se souvint de la violence animale, presque douloureuse, avec laquelle ils s'étaient aimés.

— Il ne vous reste plus qu'à prononcer la formule, et la femme sera définitivement à vous, fit le Garloup.

— Fais ce qu'il te dit, Rohel, l'implora Saphyr. Je ne veux plus jamais être séparée de toi…

Le Vioter hésita. L'intrusion du Garloup et de sa prisonnière avait bouleversé ses idées. Il avait la sensation persistante d'être le jouet d'un mirage, mais il avait touché Saphyr et les mirages ne s'habillaient pas de densité. Il se demanda si ce n'était pas la fin abrupte d'une quête qu'il avait prévue longue et difficile qui l'empêchait de démêler le rêve de la réalité.

— Je t'en supplie. Donne-lui la formule et retournons sur Antiter.

Le regard de Rohel accrocha ses boucles d'oreille éphémères qui se balançaient dans un subtil bruissement. C'était exactement les mêmes qu'il lui avait offertes lors de leur dernière rencontre. Il fut tenaillé par l'envie pressante de mettre fin à son errance, de s'abandonner sans réserve à la joie des retrouvailles.

— Quelle garantie m'offrez-vous ? demanda-t-il au Garloup.

— Elle. Je vous l'ai amenée. Que désirez-vous de plus ?

— Que vous jetiez le boîtier du collier.

Le Garloup lança la petite boîte noire. Elle atterrit sans bruit aux pieds de Rohel.

— La formule.

— Approchez-vous. Je suis obligé de la prononcer à voix basse, sinon elle risque de détruire totalement l'écosystème d'Illith et nous pourrions être pris dans la tourmente.

Le Garloup s'approcha de Rohel, qui ressentit l'énergie malfaisante qui se dégageait de la cape noire et de la cagoule. Comme une concentration de forces maléfiques qui n'aspiraient qu'à sortir de leur fragile enveloppe de chair et de tissu. Les premières syllabes du Mentral surgirent des limbes du cerveau de Rohel. Comme si elle était avide d'accomplir ce pour quoi elle avait été conçue – détruire –, la formule se montrait impatiente de franchir le barrage de ses dents et de ses lèvres. Des langues vibrionnantes de chaleur intense lui léchaient l'intérieur de la tête, les poumons, la colonne vertébrale et le bas-ventre.

Dans le silence oppressant, il entendit soudain le délicat friselis des boucles d'oreille de Saphyr. Cet infime bruissement le tira de son engourdissement et lui fit prendre conscience de l'irréparable erreur qu'il était sur le point de commettre. Il fit un terrible effort sur lui-même pour ne pas libérer les sons dévastateurs qui se bousculaient dans sa gorge. Les vibrations du Mentral s'estompèrent peu à peu.

— Tu as gardé les bijoux que je t'avais offerts ? parvint-il à demander d'une voix sourde.

Le sourire qui se dessina sur les lèvres de la jeune femme avait toutes les apparences d'une grimace.

— Jamais je ne m'en serais séparée.

Ces bijoux étaient des éphémères, des cristaux vivants et fleuris qui ne duraient que l'espace d'une saison. Comment auraient-ils pu se conserver pendant cinq longues années universelles ? La femme qui se tenait devant Rohel n'était qu'une réplique de ses souvenirs, une image que quelqu'un avait puisée dans son esprit et qu'il avait reproduite en plusieurs dimensions.

— La formule ! glapit le Garloup.

Le Vioter examina son vis-à-vis. Il correspondait fidèlement à l'idée qu'il avait gardée des Garloups. La cape noire et la cagoule étaient celles-là même dont étaient vêtus les émissaires du Cartel qui lui avaient proposé le marché. Quelqu'un avait subtilisé ses souvenirs pour lui tendre un piège.

— La formule !

Le Garloup trépignait d'impatience et de colère.

Le Vioter se remémora le florilège d'illusions sonores et visuelles de la zone interdite.

— Prononce la formule, Rohel. Si tu m'aimes…

La voix cristalline de Saphyr – ou de son double matérialisé – se brisa en un sanglot. Ses traits perdirent tout à coup de leur précision, de leur netteté. Les contours de son corps, agité de tremblements, devinrent flous.

— Rohel… Rohel Le Vioter… Donne-lui la formule…

Lorsqu'il vit la forme de Saphyr se fondre entièrement dans le paysage, le cœur de Rohel se serra. Il avait cru, l'espace d'un trop bref instant, l'avoir retrouvée. La vague de bonheur qui l'avait submergé se retira en abandonnant une écume de désespoir dans sa gorge.

L'entité qui régentait la zone interdite avait joué de façon diabolique avec ses sentiments. Les illusions qu'elle avait mises en scène avaient constitué une matérialisation vraisemblable, une continuité logique, souhaitable, de ses désirs profonds. Sans ce petit détail des boucles d'oreille éphémères, il serait tombé dans le piège. Mais qui était cette entité et comment avait-elle été renseignée au sujet du Mentral ?

— Je sais lire l'avenir, déclara le Garloup (sa voix caverneuse semblait surgir des entrailles de la planète). Je sais lire les souvenirs et les émotions, mais je n'ai pas pu lire la formule : elle se terre dans une zone inaccessible de ton cerveau et requiert ta volonté. Les chercheurs du Chêne Vénérable l'ont programmée pour qu'elle échappe à toute forme d'inquisition mentale. Ces stupides Ulmans ne tenaient pas à ce qu'elle tombe dans ces mains impies. Il faut donc que tu la prononces pour que je puisse la prendre.

Le Vioter conserva un mutisme prudent. Il tenta également d'endiguer le flot tumultueux de ses pensées. Il lui fallait à tout prix éviter de fournir de nouvelles informations mentales à l'être qui s'adressait à lui par le truchement du Garloup.

— Je n'avais pas l'intention de te laisser sortir vivant de mon territoire, poursuivit la voix. Mais, puisque tu as deviné mon stratagème, je te propose un nouveau marché, Rohel Le Vioter. Je t'offre la vie contre la formule.

— Rien ne me prouve que tu tiendras parole, rétorqua Rohel.

— C'est un risque que tu dois prendre.

— Qui es-tu ?

Le Vioter essayait de gagner du temps. Il y avait probablement un moyen de combattre l'entité, mais il avait besoin d'un sursis pour déceler la faille, le défaut de sa cuirasse.

— Je suis celle qu'on appelle Mère Illith. Les Maîtres Sonneurs me retiennent prisonnière ici depuis six siècles. Ils évitent soigneusement de me fournir des indications qui pourraient m'aider à les vaincre. La formule est la clef de ma délivrance.

Le Vioter renonça à l'idée de se servir de la machette ou du vibreur

qui gisaient à quelques pas de lui.

— Qui se cache sous le nom de Mère Illith ?

— Mon clan, au pouvoir depuis cent deux générations, a été vaincu lors des guerres de la Deuxième Ruée. Nous avons été condamnés au bannissement et nous avons échoué ici, sur Illith. Moi, matriarche du clan et experte en magie des éléments, ai développé mes connaissances au point de devenir immortelle. Puis, alors que j'étais enfin prête à reconquérir mon royaume, les Maîtres Sonneurs m'ont capturée. Je suis l'esprit de Mérédith Mac Fraw.

Les paroles de l'entité correspondaient à certaines déclarations de Maj Huni dans la prison des Ronelongs. Mais le professeur n'aurait jamais imaginé que Mérédith Mac Fraw, la matriarche du clan vaincu, vivrait encore plus de six siècles après sa mort officielle.

— Maintenant, Rohel Le Vioter, donne-moi la formule.

L'entité n'offrait pour l'instant aucune prise. Le Vioter estima le moment venu de l'affronter à découvert.

— Je n'ai pas confiance. Fais-moi d'abord sortir de ton territoire.

La cape noire et la cagoule se déformèrent subitement, comme si l'esprit de Mérédith n'était plus en mesure de maîtriser ses illusions. Le ciel se couvrit de noirs remous. Des tourbillons opaques coururent sur la croûte volcanique.

— Prends garde, misérable humain ! Je perds patience.

Un tourbillon happa la silhouette du Garloup. Un champ houleux de courants énergétiques environna Le Vioter. Mérédith ne parvenait visiblement plus à se contrôler. Sa fureur se déversait sans retenue.

— La formule. La formule.

— Montre-toi d'abord, Mérédith Mac Fraw ! hurla Le Vioter.

Un visage se dessina furtivement sur le ciel tourmenté. Un visage de femme, d'une beauté surnaturelle. Ses traits semblaient sculptés dans un bloc de lumière blanche, les nues ténébreuses formaient sa chevelure sombre et mouvante. Un froid de plus en plus glacial transperça les vêtements et la peau de Rohel.

— Me voici. La formule.

C'était davantage une supplique qu'un ordre. Le Vioter perçut toute la détresse contenue dans la voix sépulcrale de Mérédith.

— Cela fait six siècles que je t'attends, Rohel Le Vioter. Six siècles que j'ai créé la légende du Raïm. Six siècles que le vrai clan des Mac Fraw attend d'être vengé.

— Je suis désolé pour le clan Mac Fraw, Mérédith. Il devra encore attendre.

De profonds sillons coururent sur le visage de lumière, des rides strièrent le front, les joues et la bouche.

— Sois maudit, Rohel Le Vioter ! Jamais tu ne reverras la femme qui hante tes souvenirs, car tu vas mourir.

Un ricanement effrayant déchira le silence. Mérédith n'avait plus besoin de se dissimuler sous des apparences trompeuses. Sa face était à présent celle d'une vieille femme que la haine et le poids des siècles rendaient particulièrement hideuse. Le Vioter refoula énergiquement la peur qui commençait à l'envahir. Quelque chose lui disait qu'il devait absolument garder la tête froide. La terreur était l'arme principale de Mérédith.

— Bien raisonné ! tonna la voix. Mais, souviens-toi, je t'ai touché tout à l'heure, je t'ai même mordu le doigt. Maintenant, je préfère t'envoyer quelques-uns de mes fidèles alliés. Leurs morsures sont beaucoup plus profondes.

Des silhouettes sombres surgirent autour de lui. Il se rua aussitôt sur le vibreur et la machette, les saisit et attendit, campé sur ses jambes. Les silhouettes convergèrent en sa direction, des monstres tout droit sortis d'un cauchemar. Ils n'étaient pas armés mais possédaient de longs tentacules écailleux terminés en leur extrémité par des pinces ou des dards. Ils formaient un improbable mélange de Reskwins, de mutants végétaux, de dragons-vampires et de cropoulpes. Leurs yeux rubis jetaient des lueurs furtives sur les crocs qui saillaient de leurs mandibules.

Glacé d'effroi, Le Vioter désamorça le cran de sécurité du vibreur cryogénique et pressa la détente. Les ondes blanches percutèrent les premiers assaillants, mais ils continuèrent d'avancer. Leur marche en avant avait quelque chose d'implacable, d'irréversible. Les rayons cryogénisants les traversaient sans laisser la moindre trace.

Une rage meurtrière saisit Le Vioter. Perdant sa lucidité, il appuya sans discontinuer sur la détente. Chaque impact des ondes sur les créatures qui le cernaient semblait avoir pour seul effet de décupler sa propre haine. Elles ne se pressaient pas, comme si elles n'avaient aucun doute sur l'issue du combat. Elles se contentaient d'agiter leurs tentacules en émettant des grognements sourds, des chuintements menaçants, des bourdonnements monocordes. Le Vioter comprit qu'il allait tôt ou tard s'engluer dans l'abominable filet qu'elles dressaient devant lui.

Le vibreur s'enraya. La réserve d'azote liquide était vide. Le Vioter le lança sur l'assaillant le plus proche. De son autre main, il leva la machette et l'abattit sur le tentacule le plus proche de sa tête. Un flot de substance noire jaillit de la plaie béante. Pas du sang mais quelque chose qui ressemblait à une vague d'énergie condensée. Des convulsions agitaient l'extrémité sectionnée de l'excroissance écailleuse qui gisait sur le sol gelé.

Le Vioter la vit avec horreur augmenter de volume et prendre peu à peu la forme d'une créature encore plus monstrueuse et effrayante que les autres. Alors sa colère se gonfla d'un terrible sentiment

d'impuissance. Le torrent de sa haine emporta tout sur son passage, il perdit tout contrôle sur lui-même, une barbarie venue du fond des âges s'empara de tout son être. Il lui fallait tuer, enfoncer le fer dans la chair, humer l'odeur du sang. Les monstres de l'entité, invincibles, ne pouvaient lui servir de cible. La seule proie envisageable, susceptible d'assouvir sa frénésie de meurtre, c'était lui-même.

CHAPITRE XIV

À demi inconscient, Le Vioter se baissa, tendit le cou et leva la machette au-dessus de sa tête.

Les monstrueuses créatures de Mérédith s'immobilisèrent, comme si elles attendaient tranquillement qu'il achevât le travail à leur place. Elles l'observaient en silence. Les imperceptibles ondulations de leurs tentacules, leurs yeux rouges et brillants composaient un fond visuel lancinant, hypnotique.

Un ricanement s'échappa de la gorge de Rohel. Il ne faisait plus qu'un avec la machette. Il partageait l'ivresse du fer impatient de mordre la chair. Un linceul de sueur glacée le recouvrait du sommet du crâne jusqu'à la plante des pieds.

La lame mugissante, affamée, se rua sur sa nuque.

Une voix s'éleva tout à coup dans son esprit.

« Dans le monde d'illusions où vous êtes sur le point de vous rendre, sire… Dans ce monde d'illusions…»

En une fraction de seconde, il identifia la voix du mendiant, de cet homme étrange et de son dragon-vampire apprivoisé qui l'avaient agressé sur le quai du port de Radao.

Un monde d'illusions, le mendiant l'avait averti…

Un réflexe désespéré lui permit de dévier la trajectoire de la lame au dernier moment. Le souffle de l'acier lui effleura les cheveux. Son mouvement avait été si brusque, si violent, qu'il lâcha la machette et qu'elle se ficha en vibrant sur la croûte volcanique.

Les créatures s'avancèrent à nouveau vers lui. Leurs tentacules dansaient un ballet exaspéré, la fureur qui les habitait paraissait sans limite. Le Vioter prit conscience qu'elles n'avaient pratiquement pas progressé depuis leur apparition. Qu'elles donnaient seulement l'impression de s'avancer. Elles n'étaient que des adversaires

chimériques, elles ne pouvaient pas le toucher, contrairement à ce qu'avait prétendu Mérédith. La seule fin de leur présence était de déclencher peur et haine en lui. Elles existaient uniquement parce qu'il leur permettait d'exister. L'entité spirituelle Mérédith Mac Fraw avait utilisé toute son énergie pour composer une Saphyr dense, palpable, vraisemblable, mais, épuisée par ce fantastique effort, elle était de nouveau dans l'impossibilité d'agir directement sur le plan de la matière et jetait ses derniers feux pour amener Le Vioter à se donner la mort.

Il ferma les yeux, respira le plus lentement possible pour chasser les ultimes lambeaux de terreur qui s'accrochaient à lui, recouvra peu à peu son calme. À cet instant, un horrible vacarme s'éleva alentour. Un concert de voix, de hurlements, de grondements, de craquements, de grincements, de sifflements : un sabbat infernal semblait se tenir sur la zone interdite. Il résista à la tentation d'ouvrir les yeux, de contempler le déchaînement des forces occultes de Mérédith. En restant enfermé en lui-même, en faisant abstraction de ses sens, il ne lui présentait plus aucune prise, plus aucune faille.

Des souffles d'air froid léchèrent la peau de Rohel. D'invisibles mains l'effleurèrent, l'agrippèrent, il se sentit happé par un flux d'énergie, secoué, ballotté, soulevé de terre. L'entité tentait encore de le déstabiliser, mais plus les éléments se liguaient contre lui et plus il s'emmurait dans son silence intérieur. Il en était désormais persuadé : la porte de sortie de ce monde se situait en lui-même, au-delà de ses sens, au-delà des apparences.

Une froidure intense, insupportable, lui transperça les os.

L'haleine glaciale de la mort. Il perdit connaissance.

*

Les diamants témoins de la Ceinture de Silence étincelaient de mille feux. Marus Alter poussa un long soupir de soulagement. La terrible tempête qui avait soufflé sur la zone interdite s'était subitement calmée.

Mère Illith n'avait pas réussi à briser la barrière érigée par les chants infranchissables. Le Maître Sonneur tira sur le bas de la bure verte. Il n'avait pas eu le temps de se changer. Le corps inerte de Rohel Le Vioter reposait au milieu des autres, sur la pelouse émeraude cernant le dôme. Il ne manquait plus que le cadavre de Jaïmi, la guide indigène.

Marus Alter se leva et se rendit dans une salle annexe où était installé le tableau de contrôle. Ce qu'il découvrit le stupéfia. Le cristal capteur de la vitalité de l'entité était vitreux, opaque. Il crut d'abord qu'une panne s'était produite. Fébrile, il vérifia les connexions

antennaires, les paraboles magnétiques, les écrans alvéolaires. Tout semblait en ordre.

Il dut se rendre à l'évidence : la teinte uniformément grise du morceau de cristal enchâssé dans la tablette de quartz indiquait que Mère Illith avait cessé de vivre. Il courut comme un dément vers la console du transmetteur. Tremblant, éprouvant les pires difficultés à maîtriser ses gestes, il composa le code confidentiel d'accès du bureau permanent. La face ronde d'un correspondant se dessina sur l'écran mural.

— Identifiez-vous, grinça une voix excédée.

— Frère Marus Alter. En poste sur Illith.

— Prenez garde, frère. Vous savez que l'usage du transmetteur est réservé aux communications urgentes. Que voulez-vous ?

— Une vérification au sujet de l'entité surnommée Mère Illith. Le cristal capteur local s'est éteint.

Marus Alter vit distinctement la surprise s'incruster sur la physionomie de son correspondant.

— Avez-vous envisagé la possibilité d'une panne ?

— Tout est en ordre ! répondit Marus Alter d'un ton cassant.

— En ce cas, votre demande est prise en considération. Nous nous mettons en rapport avec le fichier des capteurs centraux. Veuillez, par mesure de sécurité, déconnecter le transmetteur. Nous vous rappelons.

Marus Alter appuya sur le bouton de fin de communication. L'écran mural recouvra son uniformité grise. Le Maître Sonneur jubilait. L'extinction de l'entité signifiait la fin de son interminable séjour sur Illith.

Il jeta un coup d'œil par la baie cristalline, laissa errer son regard sur les toits translucides des sept pyramides érigées sur le pourtour du dôme. Il abandonnerait bientôt derrière lui ce paysage familier, maintes fois contemplé, maintes fois haï. Un mouvement fugitif attira son attention. Il réalisa que l'un des corps allongés sur l'herbe remuait faiblement.

Le Vioter ouvrit lentement les yeux. La luminosité du ciel clair, presque blanc, l'éblouit.

À ses côtés gisaient les cadavres d'Urtelande, de Maj Huni, d'un Ultime du Chêne Vénérable et d'autres hommes. Leurs traits figés par la mort exprimaient une indicible terreur. Leurs yeux fixes, grands ouverts, contemplaient l'horreur pour l'éternité. Les mains d'Urtelande étaient restées crispées sur son cou, comme si elle cherchait encore l'air qui lui avait manqué. Elle s'était probablement empoisonnée : les courtisanes tapissaient toujours leur corps de minuscules fioles de poison foudroyant. Dans les cas désespérés, le poison était une façon relativement douce et rapide de mourir. Le Vioter reconnut l'Ultime du Chêne : il avait croisé sa route une fois, dans la base souterraine

des trafiquants de Racinn. Il s'était lui-même fracassé le crâne avec la crosse d'un vibreur cryogénique poissé de débris de cervelle et de sang.

Une brûlure sourde parcourait les veines de Rohel. Le poison du Jahad tirait profit de l'extrême faiblesse de son hôte, complètement vidé de ses forces, pour renforcer son emprise. Les rayons aveuglants de Blanc Boira se réfléchissaient sur les murs arrondis d'un grand dôme de cristal. Autour de l'imposante coupole se dressaient les pics effilés de pyramides translucides reliées les unes aux autres par des allées rectilignes de quartz blanc. Plus loin se devinait la masse sombre de la jungle. Une cascade dévalait la pente abrupte d'une muraille rocheuse.

Le Vioter se demanda brièvement si ce mince filet d'eau n'était pas la source du Jahong.

Au moment où il se relevait, une voix retentit derrière lui.

— Bienvenue à Mérédith, Rohel Le Vioter.

Il se retourna et reconnut la haute silhouette de fra Robinn. Le missionnaire braquait un vibreur à ondes mortelles sur lui.

— N'ayez donc pas l'air autant surpris. Vous aviez deviné que je n'étais pas un vrai missionnaire. Je suis le Maître Sonneur Marus Alter. Vous êtes parvenu au bout de votre périple.

Il désigna les corps sans vie.

— Eux n'ont pas eu votre chance… ou votre talent. Vous avez vaincu Mère Illith. C'est là une prouesse dont je dois vous féliciter.

— Elle s'est vaincue elle-même, murmura Le Vioter. Elle n'était qu'un esprit emprisonné dans la matière. Une experte en illusions, un miroir de l'inconscient.

— Peut-être, mais vous nous avez fait courir un grave danger : si Mère Illith était parvenue à recueillir la formule, plus rien ne l'aurait arrêtée.

Ainsi, les Maîtres Sonneurs savaient que Le Vioter détenait le secret du Mentral. Il commençait à comprendre les raisons de l'attitude menaçante de Marus Alter.

— D'ailleurs, mon correspondant au palais épiscopal d'Orginn m'a certifié que vous représentiez un risque permanent, Rohel Le Vioter. À quel sombre tyran comptiez-vous livrer votre secret ? Pour que personne n'ait un jour à répondre à cette question, la Confrérie a décidé de vous éliminer.

Le Maître Sonneur releva le canon de son vibreur. Un étau de glace comprima les poumons de Rohel. Cette fois, il n'y avait aucune issue possible. Une vague de tristesse infinie le submergea. Il avait revu Saphyr et, même si la rencontre avec la féelle n'avait été que le fruit de l'illusion, elle lui avait donné une formidable envie de poursuivre sa route, de vivre.

Marus Alter prononça la formule d’usage.

— Que ton voyage te soit pro…

Le Maître Sonneur n’eut pas le temps d’achever sa phrase. Le visage blême, les yeux exorbités, la bouche entrouverte, il porta soudain ses mains à son cou comme s’il manquait d’air. Il oscilla un bref instant sur ses jambes avant de basculer à la renverse et de s’effondrer lourdement sur l’herbe rase.

Le Vioter balaya les environs du regard. Une forme sombre se déplaçait entre les pyramides de cristal. Elle déboucha bientôt sur la pelouse et se précipita vers lui.

— Lam-Dera, tu es vivant !

Jaïmi lâcha sa sarbacane noire, la sarbacane à rayons-mort, et se jeta dans les bras de Rohel. Il respira son parfum d’humus et de vieux bois.

— Je ne croyais pas que tu sortirais vivant de la zone interdite. Quand je t’ai perdu de vue, tout s’est effacé. C’était comme si rien n’avait jamais existé. Je me suis retrouvée ici, parmi ces morts, sans bien comprendre ce qui m’arrivait. Je me suis cachée dans une de ces pyramides et je t’ai attendu.

Il saisit son visage entre ses mains.

— Mère Illith ne pouvait te faire le moindre mal : il n’y a pas assez de haine en toi. Elle a préféré te relâcher.

Les lèvres de Jaïmi se posèrent sur le cou de Rohel.

— Et maintenant, Lam-Dera, que vas-tu faire ?

— Partir.

— Comment ? Le Maître Sonneur est mort.

— Il y a peut-être une solution à l’intérieur de ce dôme.

— Reste avec moi. Je t’aime.

— Je ne peux pas.

Il la repoussa doucement. Un voile de tristesse assombrit les traits de la Mohage. Il aperçut, par l’échancrure de sa tunique, de petites excroissances noires et vertes sur sa peau fendillée, qui ressemblaient à des bourgeons. Elle enveloppa Le Vioter d’un long regard, puis retira sa tunique, son pantalon bouffant et ses sandales. Un entrelacs de feuilles vertes lui couvrait la poitrine, le ventre et le dos, des racines noires saillaient de ses plantes de pieds.

— Tu n’as pas répondu à ma question l’autre nuit, dit Le Vioter. Pourquoi as-tu trahi les tiens ?

— Mon père était un Mohage et ma mère une mutante Mac Fraw. J’espérais, en travaillant pour des humains, devenir moi-même complètement humaine. J’aurais tant voulu que quelqu’un comme toi m’aime. Les Seigneurs du Smerill me procuraient des hormones qui ralentissent les métamorphoses. Pendant toute la durée de l’expédition, j’ai eu l’impression d’être une vraie femme. C’était

stupide : on ne peut changer sa nature.

— Tu es belle, fit Le Vioter.

Elle se détourna avec brusquerie et s'élança en direction de la jungle.

Le Vioter pénétra dans le grand dôme de cristal. Un silence profond, presque solennel, régnait à l'intérieur du bâtiment.

Marus Alter était mort en emportant avec lui le secret du voyage par le son. La chance de trouver une solution de fortune dans le dôme était bien mince, mais il fallait la tenter : Le Vioter n'avait plus le temps de retourner à Radao par la voie fluviale et de gagner le Monde des Franges par un vaisseau de contrebande. Un voyage qui durerait entre une et deux années universelles et qui donnerait au poison du Jahad tout le loisir d'achever son œuvre.

Il entra dans une grande salle éclairée. Il n'y avait dans cette pièce rien d'autre qu'un cercle tracé sur le sol lisse. Sur la circonférence étaient disposées des pierres précieuses de toutes tailles et de toutes couleurs. L'écran géant et alvéolaire d'un transmetteur holographique était enchâssé dans l'un des murs concaves.

— Frère Marus Alter.

Le Vioter sursauta. La voix avait surgi d'un amplificateur situé sur le côté de l'écran.

— Frère Marus Alter.

Une face ronde, excitée, apparut sur les alvéoles.

— Je sollicite d'urgence un entretien avec le frère Marus Alter.

La face ronde parut perdre patience.

— Ceci est un message enregistré qui s'effacera aussitôt que vous l'aurez redéroulé, frère. L'entité connue sous le nom de Mère Illith et recensée sous le nom de Mérédith Mac Fraw est bel et bien éteinte. Le cristal capteur central s'est désactivé. Le poste local d'Illith est à présent fermé. Le bureau permanent de la Confrérie vous félicite de votre vigilance, frère Marus Alter, et vous offre une période de repos de deux semaines universelles. Vous pouvez choisir une destination de votre choix. Consultez votre carte de contrôle. Le chant correspondant sera automatiquement émis dans le cercle. Nous vous attendons au siège de la Confrérie dans deux semaines.

La communication s'interrompit. Le Vioter se rendit dans une petite pièce contiguë et examina les appareils complexes qui s'y trouvaient. L'homme avait parlé d'une carte de contrôle. Il fouilla dans les tiroirs d'un vieux bureau de bois et finit par mettre la main sur un livre holographique enfoui sous un amoncellement de petits cristaux.

Il l'ouvrit au hasard. Des systèmes planétaires réduits se formèrent au-dessus de la page émettrice. Une carte en trois dimensions assez peu précise, mais qui donnait une bonne vue d'ensemble des galaxies recensées. Le livre disposait d'un minuscule clavier-lexique. Il

composa le nom du Monde des Franges. Immédiatement, un nouvel hologramme planétaire vint se substituer au premier.

C'était un monde composé de dix planètes principales gravitant autour de deux soleils pourpres. Au hasard, Le Vioter sélectionna la plus grosse d'entre elles, dotée d'un petit satellite. Le nom de Madrilange s'incrusta sur le minuscule écran de contrôle. Puis il pressa une touche du clavier pour valider son choix.

Un message clignota sur l'écran : Veuillez vous rendre dans le cercle des mages.

Le Vioter retourna dans la grande salle et s'installa au centre du cercle. Il ne se passa rien dans un premier temps. Le doute commença à s'infiltrer en lui. Rien ne prouvait qu'il fût tombé sur la bonne carte, qu'il eût fait les bons gestes. La Confrérie avait peut-être parsemé les accessoires personnels des Maîtres Sonneurs de codes confidentiels d'identification.

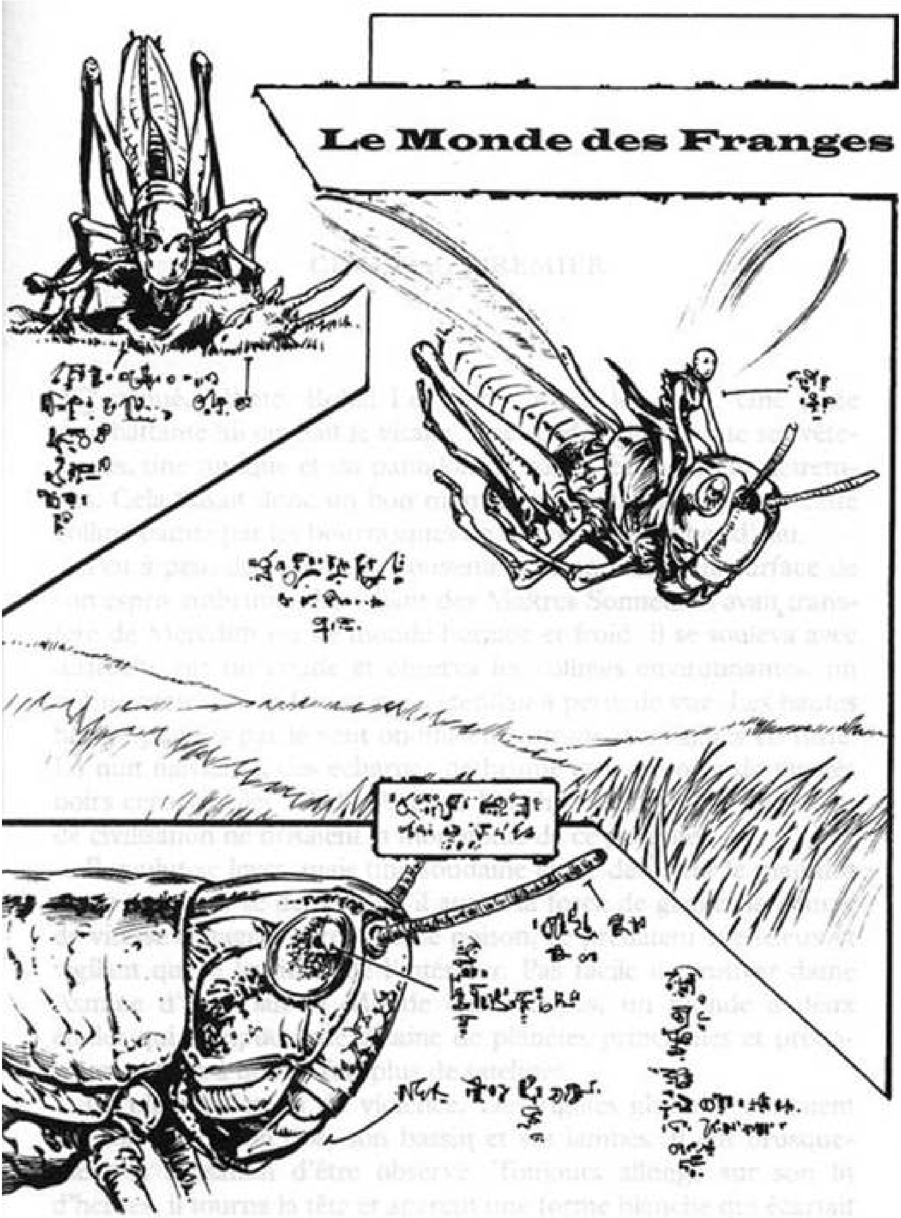
Un léger bourdonnement retentit.

Puis un son grave, puissant.

Et enfin une multitude de voix qui semblaient provenir de partout à la fois. Le chant du voyage pénétra comme une lame dans la chair de Rohel. Une chaleur intense l'envahit. Les pierres précieuses entourant le cercle brillaient de tous leurs feux.

Des images désordonnées traversèrent son esprit. Le mendiant et son dragon-vampire, la jungle, le fleuve, le filar, les Ronelongs, les cadavres d'Urtelande et de Maj Huni, la métamorphose de Jaïmi, l'enfant-roi des Smithines, la grotte du tertre rocheux, le Garloup, Mérédith Mac Fraw, Marus Alter… La confrérie des Maîtres Sonneurs l'avait traité comme un ennemi. Son secret attisait la convoitise des uns et provoquait peur, rejet et haine chez les autres. Il lui fallait désormais lutter contre tous. Et survivre. Pour Saphyr.

Tout devint flou. Les sons étaient des milliers d'aiguilles qui s'enfonçaient dans sa peau, dans ses organes. Il eut la sensation d'exploser, d'être projeté dans l'infini, là où les pierres se métamorphosaient en étoiles.



Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

CHAPITRE PREMIER

Exténué, hébété, Rohel Le Vioter ouvrit les yeux. Une pluie battante lui cinglait le visage. Il se rendit compte que ses vêtements, une tunique et un pantalon de coton léger, étaient détrempés. Cela faisait donc un bon moment qu'il était allongé sur cette colline battue par les bourrasques de vent et les trombes d'eau.

Peu à peu, des bribes de souvenirs remontèrent à la surface de son esprit embrumé. Le Chant des Maîtres Sonneurs l'avait transféré de Mérédith sur ce monde humide et froid. Il se souleva avec difficulté sur un coude et observa les collines environnantes, un moutonnement verdoyant qui s'étendait à perte de vue. Les hautes herbes ployées par le vent ondulaient comme des vagues en furie. La nuit naissante, des écharpes de brume et les hordes de nuages noirs cernaient les reliefs. Aucune lumière, aucun signe de vie ou de civilisation ne brisaient la monotonie de ce paysage.

Il voulut se lever, mais une soudaine envie de vomir le maintint cloué au sol. Il se demanda s'il aurait la force de gagner la course de vitesse engagée entre lui et le poison, ce prédateur silencieux et vigilant qui le laminait de l'intérieur. Pas facile de trouver dame Asmine d'Alba sur le Monde des Franges, un monde à deux étoiles qui comptait une dizaine de planètes principales et probablement trois à quatre fois plus de satellites.

La pluie redoubla de violence. Des rigoles glaciales couraient sur son torse, son dos, son bassin et ses jambes. Il eut brusquement la sensation d'être observé. Toujours allongé sur son lit d'herbes, il tourna la tête et aperçut une forme blanche qui écartait les ténèbres naissantes et s'avançait en sa direction.

Une femme, vêtue d'une robe ample que le vent et la pluie plaquaient sur son corps. Ses longs cheveux blonds dessinaient une

auréole mouvante, un improbable soleil, autour de sa tête. Le Vioter se demanda par quel miracle elle était apparue au beau milieu de cet océan de collines. Il parvint à se relever. Elle était apparemment seule et sans arme. Elle s'immobilisa à trois mètres de lui et le dévisagea. Il discerna les nombreuses ridules qui sillonnaient son front et ses pommettes. Sa beauté originelle s'inscrivait en filigrane sur son visage las perlé de gouttes d'eau. Ses yeux clairs, presque blancs, étaient dénués d'expression.

— Vous ne devriez pas rester dehors par ce temps, sire, dit-elle d'une voix traînante. Venez plutôt vous abriter dans mon terrier.

Le Vioter remarqua que sa robe, taillée d'une seule pièce dans un tissu grossier et épais, était sèche par endroits. Il en déduisit qu'elle n'habitait pas loin. Il jeta un bref coup d'œil panoramique sur les environs mais ne distingua rien d'autre que l'interminable étendue émeraude qui se jetait dans la brume ourlant l'horizon.

— Décidez-vous, sire, reprit la femme d'un ton plus ferme. Nous ne pouvons pas rester plus longtemps dehors.

— Bah, je suis déjà trempé de la tête aux pieds, répliqua Le Vioter. Cette pluie ne me…

— Qui vous parle de la pluie ? coupa-t-elle, impatiente. C'est la première fois que vous mettez les pieds sur Madrilange, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas. Des sifflements prolongés retentirent dans le lointain. Alarmé, il l'observa percer le mur diffus de grisaille. Les sifflements, mêlés aux hurlements du vent, provenaient de partout à la fois et se rapprochaient rapidement. Ils évoquaient les chuintements produits par les moteurs de glisseurs à voiles captrices.

— C'est le jour des cavaliers du Jeho, murmura la femme. Ils vont débouler d'un instant à l'autre. Si vous voulez rester libre, sire, vous feriez mieux de me suivre.

Malgré son épuisement et le goût de fiel qui lui submergeait la gorge, Le Vioter esquissa un sourire.

— Vous savez parler aux hommes, ma dame.

Elle haussa les épaules, tourna les talons et commença à dévaler la pente raide et glissante de la colline. Il la laissa prendre une vingtaine de mètres d'avance et la suivit à distance. Elle marchait vite, un peu trop vite pour Rohel, exténué par sa translation et dont le poison engourdissait les centres nerveux. Les herbes étaient tellement hautes qu'il ne distingua bientôt plus que l'or de ses cheveux entre les lourds épis verts fouettés par le vent. Elle augmentait régulièrement son avance.

Les chuintements s'amplifiaient et dominaient à présent le vacarme produit par la tempête. Pressentant le danger, Le Vioter tenta de forcer l'allure, mais il trébucha sur l'arête d'une pierre et s'étala de tout son long sur un épais tapis d'herbe. Lorsqu'il se releva, la tache dorée de la

chevelure de la femme avait disparu.

Il aperçut alors dans le lointain les coques noires et les voiles gonflées d'une flotte de glisseurs. Déployés sur une largeur de plus de deux cents mètres, ils progressaient en ligne, franchissaient en souplesse les échines arrondies des collines, fendaient les vagues vertes et ondulantes. Leurs étraves métalliques luisantes crissaient sur les herbes et creusaient derrière elles de profonds sillons. Le glisseur central disposait de trois mâts sur lesquels étaient envergués une grand-voile et deux focs frappés d'un cheval holographique pourpre. Les autres, plus petits, n'étaient mus que par une brigantine hissée sur un mât d'artimon. Le Vioter aperçut d'étranges figures de proue, des bulles transparentes enluminées dans lesquelles s'agitaient des formes humaines, des vigies probablement.

Propulsés à la fois par le vent et par leurs moteurs auxiliaires, les glisseurs avançaient à une allure soutenue. Le Vioter fouilla brièvement les environs du regard. La femme s'était évanouie aussi inopinément, aussi mystérieusement qu'elle était apparue quelques secondes plus tôt. Sans doute s'était-elle réfugiée dans un abri souterrain. Il se dirigea vers l'endroit où il l'avait aperçue la dernière fois avant sa chute. Ses vêtements détrempés lui collaient à la peau. Les épis durs et piquants, giflés par le vent, lui sabraient le visage.

Il ne remarqua rien qui pût ressembler à une trappe ou une ouverture. Les glisseurs n'étaient plus maintenant qu'à une cinquantaine de mètres de lui. Les ululements des moteurs et les claquements des voiles lui perforaient les tympans. Il écarta fébrilement les herbes du pied, mais leur densité d'une part, l'obscurité et la pluie d'autre part l'empêchèrent de distinguer quoi que ce soit. Il ne comprenait pas pourquoi cette femme, qui était venue d'elle-même lui proposer son hospitalité, l'avait brusquement abandonné à son sort.

Il fut soudain aspiré par les tourbillons des puissants coussins d'air du glisseur central. Les turbulences allaient le précipiter sous l'étrave qui crevait la terre comme le soc affûté d'une charrue géante. Il s'agrippa à une touffe d'herbe, mais ses doigts glissèrent sur les tiges et les épis humides.

Au moment où la proue effilée de l'immense coque émergeait à quelques mètres de sa tête, le sol s'escamota sous ses pieds. Pendant un instant qui lui parut durer une éternité, Rohel demeura suspendu au-dessus du vide. Il y eut comme une lutte indécise et acharnée entre les deux forces, la gravité et l'attraction centrifuge des coussins d'air. Il entrevit le fil incurvé et luisant de l'étrave. Le chuintement du moteur se transforma en un rugissement assourdissant. Deux hélices latérales abandonnaient dans leur sillage de somptueuses gerbes d'herbe pulvérisée.

Le vide le happa enfin. Il tomba comme une pierre le long d'un tube aux parois métalliques et se reçut, cinq mètres plus bas, sur un amas de couvertures et de chiffons qui amortit sa chute. Il vit encore, au-dessus de lui, le bouquet d'étincelles soulevé par le frottement de l'étrave sur le sas circulaire qui se refermait.

*

Le terrier de la femme blonde se composait de trois pièces voûtées en enfilade, une cuisine, un salon et une chambre. Le mobilier, rustique, se réduisait à l'essentiel : une table, quelques chaises, des coussins épars, deux fauteuils, un lit, une armoire, une coiffeuse, un grand miroir… Des appliques magnétiques fixées aux parois de pierre diffusaient un éclairage maladif. Le régénérateur d'oxygène, un appareil oblong enchâssé dans le plafond du salon, ronronnait en sourdine. La tache gris clair et scintillante de l'écran d'un vieux système périscopique de surveillance se découpait sur une étagère de bois.

La femme sortit de la chambre. La courte robe de chambre échancrée qu'elle avait troquée pour sa robe ne dissimulait pas grand-chose de sa poitrine et de ses jambes.

— Il va encore falloir que je répare mon périscope, soupira-t-elle en désignant l'écran d'un mouvement du menton. Ainsi que mon récepteur d'énergie magnétique… À chaque passage des glisseurs du Jeho, c'est la même chose.

Elle fixa Le Vioter.

— Excusez-moi pour tout à l'heure, sire, reprit-elle. Le boîtier de commande de la trappe s'est enrayé.

Visiblement, elle lui mentait. Le tremblement de ses doigts aux ongles écaillés montrait qu'elle était sous l'emprise de la peur. Ses cheveux défaits, humides, emmêlés, son teint blême et ses yeux hagards lui donnaient l'air d'une folle.

— C'est avec ce système de surveillance que vous m'avez repéré ? demanda Rohel.

— Un capteur mobile et ultrasensitif qui détecte toute présence sur un rayon de deux kilomètres et le transcode en image sur l'écran, précisa-t-elle. Je l'ai déjà réparé dix-sept fois.

— Ces glisseurs, c'était quoi ?

— Je vous l'ai dit, sire : les cavaliers du Jeho. Les milices du gouvernement. En général, ils établissent leur campement de nuit à moins de deux lieues d'ici, sur l'aire commerçante de Liosel. Il ne vous reste plus qu'à attendre que ces démons aient fichu le camp. Demain matin, peut-être. Voulez-vous manger quelque chose ?

Le Vioter hocha la tête. Il n'avait pas faim, mais il lui fallait

absolument ingurgiter un peu de nourriture pour reconstituer ses forces.

— Je m'appelle Korinen, dit la femme. Et vous ?

— Hual-Ar-Bha, mentit Rohel.

C'était le surnom dont l'avaient affublé les trafiquants de Racinn après sa victoire sur le redoutable Blouster. Une identité de rechange qui en valait une autre.

— Allons dans la cuisine. Je vais vous préparer quelque chose.

Le Vioter emboîta le pas à son hôtesse dont le comportement éveillait en lui un sentiment de méfiance. Il apprécia le frugal repas et le vin acidulé qu'elle lui servit. Lorsqu'il eut fini de manger, elle s'éclipsa pendant quelques minutes et revint avec un paquet de vêtements et une paire de bottes.

— Mettez ça, sire, vous êtes trempé. Ils appartenaient à mon mari. Il était à peu près de votre taille.

— Était ?

Les yeux clairs de Korinen s'embuèrent et une moue de tristesse étira ses lèvres.

— Les cavaliers du Jeho l'ont capturé il y a deux ans de cela. Depuis je n'ai plus de nouvelles… Ils l'ont probablement envoyé combattre les Sabars du continent sud ou les armées des Ducs du Gimino, aux confins de la stratosphère. Madrilange est en guerre depuis plus de vingt ans. Et vous, sire, qu'êtes-vous venu faire dans cet enfer ?

Elle posa les vêtements sur un coin de la table et demeura un long moment penchée en face de lui. L'échancrure de sa robe de chambre bâillait et découvrait les aréoles roses de ses seins.

— Je recherche quelqu'un, répondit évasivement Le Vioter.

— Dites-moi qui. Je le connais peut-être…

Il hésita quelques secondes, puis se dit qu'il ne risquait pas grand-chose à lâcher un nom :

— Une certaine dame Asmine d'Alba.

— La guérisseuse ! s'exclama Korinen. Mais, sire, vous vous êtes trompé de planète !

Il redressa la tête et enfonça son regard dans celui de son hôtesse.

— Vous la connaissez ?

— Sur les Franges, tout le monde a entendu parler de dame Asmine d'Alba au moins une fois dans sa vie.

Des frissons d'excitation coururent sur la peau de Rohel. Il s'efforça de masquer son trouble et demanda d'un ton neutre :

— Sur quelle planète habite-t-elle ?

— Sur la Lune Noire des Miracles, un satellite d'Agondange, dit Korinen. Mais c'est un monde tabou, réservé aux Jadgë, aux hors-mondes. Ils contrôlent entièrement ce secteur du Monde des Franges

et massacrent tous ceux qui n'appartiennent pas à leur peuple. La seule façon de s'y rendre, c'est d'être adopté par une de leurs matriarches. Essuyez-vous et changez-vous, sire, vous allez finir par attraper la mort.

Elle farfouilla dans le tas de vêtements, en extirpa une éponge végétale qu'elle lui tendit. Le Vioter se leva, repoussa sa chaise du pied et retira sa tunique et son pantalon détrempés. Les yeux de Korinen, statufiée devant lui, s'égarèrent sur son corps. Ce regard intense le brûla mais il décida de n'y prêter aucune attention. Il saisit l'éponge végétale et essuya énergiquement les éclats de boue et les brins d'herbe qui lui parsemaient les cheveux, le visage et le torse. Toutefois, le fait d'être épié, nu, dans cette sombre cuisine souterraine lui procurait un désagréable sentiment de vulnérabilité. Il dépendait entièrement du bon vouloir de cette Madrilangienne. Si elle était venue le chercher dans les collines et l'avait invité à se réfugier dans sa demeure, c'était sans doute qu'elle avait une idée derrière la tête.

— Il y a si longtemps que je n'ai pas tenu un homme dans mes bras…

Elle dénoua sa ceinture, contourna la table et s'avança vers lui. Sa robe de chambre glissa silencieusement sur le tapis qui recouvrait le carrelage grossier. Du coin de l'œil, il entrevit ses seins ronds, son ventre plat, ses cuisses longues et fermes. Contrairement à son visage, son corps avait conservé tout l'éclat de la jeunesse.

— Vous me plaisez, sire Hual-Ar-Bha.

La main de Korinen s'aventura dans la masse des cheveux bruns et bouclés de Rohel. Il ne réagit pas dans un premier temps, voulant à tout prix éviter de l'humilier, de la blesser. Au cours de ses nombreuses missions pour le compte du Jahad du Chêne Vénérable, il avait constaté, parfois à ses dépens, qu'une femme bafouée se transformait souvent en adversaire implacable.

Les doigts et les paumes de la Madrilangienne rampèrent avec intrépidité sur la nuque et les épaules de Rohel, qu'une flambée de désir embrasa.

— Donnez-moi un peu de votre chaleur, sire. J'ai froid depuis si longtemps.

Sa voix résonnait comme une complainte déchirante. Le Vioter s'évertua à garder la tête froide : les micropoires intravaginales, de minuscules poches tapies dans les replis des nymphes et emplies de substances anesthésiantes, étaient l'un des moyens les plus répandus de neutraliser un homme en douceur.

Les bras de Korinen se nouèrent autour de son cou, ses seins s'écrasèrent sur son torse, les dents de la Madrilangienne se refermèrent sur sa lèvre inférieure ; la pointe de sa langue s'insinua dans sa bouche. L'espace d'un instant, Rohel fut tenté de répondre aux

avances de son hôtesse dont le désir brutal, animal, exsudait par tous les pores de la peau. Électrisé, il fut traversé par une violente envie de s'étourdir dans la fièvre des sens, d'oublier sa solitude pour quelques caresses dérobées au temps. Il se détourna d'elle au prix d'un terrible effort de volonté. Le souffle tiède et précipité de Korinen lui effleura le creux de l'épaule.

— Je ne vous plais pas, sire, gémit-elle avec des larmes dans les yeux.

— Il ne s'agit pas de ça. Je suis empoisonné.

Elle recula d'un pas et le dévisagea. Ses traits prématurément usés n'exprimaient pas la colère mais une déception empreinte de fatalisme.

— Je comprends maintenant pourquoi vous cherchez à joindre dame Asmine d'Alba, dit-elle d'une voix éteinte. Veuillez me pardonner. Vous êtes beau, sire, et j'ai cru que…

Elle se pencha, ramassa sa robe de chambre, s'en recouvrit hâtivement et en resserra les pans sur ses jambes et sa poitrine. Le Vioter vit les larmes couler derrière le rideau mouvant et ajouré de ses cheveux. Il éprouva un sentiment de compassion à l'égard de cette femme emmurée vivante dans sa solitude et son désespoir. Le destin avait brièvement entremêlé leurs routes, mais elles ne se rejoignaient pas.

Korinen noua la ceinture de sa robe de chambre et essuya ses joues d'un furtif revers de manche.

— La nuit va tomber, soupira-t-elle. Vous dormirez dans le salon. Je vais vous préparer un lit.

Elle disparut par l'ouverture basse et arrondie séparant le salon de la chambre. Le Vioter enfila le confortable sous-vêtement de laine, la combinaison de cuir et les bottes qu'elle avait posés sur la table.

— Comment fait-on pour se rendre sur la Lune Noire des Miracles ? demanda-t-il.

— Il faut prendre une navette inter-mondes pour Agondange, répondit-elle depuis la chambre. (Sa voix lasse était imprégnée d'amertume.) Les compagnies marchandes proposent parfois du travail à ceux qui n'ont pas les moyens de payer leur passage. Le premier astroport se trouve à Port-Vert, la capitale du désert d'herbe, à peu près à deux cents kilomètres universels d'ici. Une fois que vous serez sur Agondange, sire, à vous de vous débrouiller avec les Jadgë…

— Et pour aller à Port-Vert ?

— Le plus simple est de prendre un sarcophage de transport à l'aire marchande de Liosel. Un des nombreux services gratuits du Jeho.

*

Couvert de sueur, Le Vioter se réveilla au milieu de la nuit, se redressa et prêta l'oreille. Un silence oppressant régnait sur le terrier de Korinen. Il eut l'impression que des ombres rôdaient dans les ténèbres.

Quelques heures plus tôt, il s'était allongé tout habillé sur l'amas de couvertures que la Madrilangienne avait installé dans un recoin du salon. La fatigue avait eu raison de lui et il avait fini par céder à l'appel du sommeil.

Tous sens aux aguets, il scruta l'obscurité, ne décela aucun mouvement suspect, mais sa voix intérieure lui souffla avec insistance que l'encre nocturne recelait une foule d'invisibles dangers. Son intuition, développée par sa longue formation de princeps d'Antiter et ses cinq années de missions pour le compte du Jahad, n'avait pas pour habitude de le tromper. Il perçut un subtil froissement d'étoffe qui provenait de la cuisine ou du tube d'entrée, puis un crissement étouffé. Il laissa à ses yeux le temps de s'accoutumer à l'obscurité, se releva, longea la paroi rugueuse et pénétra dans la chambre de Korinen. Les draps blancs et défaits du lit de la Madrilangienne étaient vides.

Il traversa précautionneusement le salon, la cuisine, déboucha sur le petit espace circulaire du tube d'entrée, inondé d'une lueur diffuse qui s'engouffrait par la trappe béante. Un pan de ciel étoilé se découpait quelques mètres au-dessus de lui. Les barreaux amovibles de l'échelle de montée se dressaient tout le long de la gaine métallique. Il se dit que Korinen avait peut-être eu tout simplement envie de prendre l'air et qu'elle n'avait pas voulu le réveiller. Il secoua la tête pour se débarrasser des ultimes vestiges de sommeil, puis se hissa souplement jusqu'en haut du tube de montée. Il ne vit rien d'autre, dans un premier temps, que les hautes herbes qui frissonnaient et bruissaient sous les caresses d'une douce brise. Le gigantesque œil blafard d'un satellite nocturne jaunissait les dunes figées du désert d'herbe.

Une tache de lumière mouvante auréolait le sommet de la colline voisine. Il distingua la silhouette claire de Korinen dont la peau opaline et le triangle sombre de la toison pubienne crevaient le tissu transparent de la chemise de nuit. Elle avait ramené ses cheveux en chignon. Juchée sur un petit escabeau, elle brandissait une torche-laser qu'elle éteignait et allumait à intervalles réguliers, comme pour indiquer sa position.

Un sifflement aigu s'insinua dans le friselis des herbes. Un glisseur, mû par la seule force de la brise qui tendait sa brigantine, surgit des profondeurs de la nuit et s'immobilisa à proximité de la

Madrilangienne. C'était l'un des appareils que Rohel avait entrevus quelques heures plus tôt, un glisseur de la flotte du Jeho. Un lourd foret relié à une corde tomba de la bulle de vigie qui surmontait la proue effilée et se ficha en vibrant dans la terre meuble. La voile se détendit et se recroquevilla autour du mât d'artimon.

La tête d'une passerelle jaillit du flanc rebondi du glisseur, se déroula et se stabilisa à hauteur de Korinen. Un groupe d'hommes vêtus de combinaisons noires aux plastrons rigides frappés d'un cheval holographique pourpre se ruèrent sur le pont autosuspendu. Leurs yeux lançaient des lueurs de démence et des rictus vénéneux fleurissaient sur leurs trognes couturées de cicatrices. Des hommes d'autant plus dangereux qu'ils étaient conditionnés par des poudres fanatisantes et insensibilisantes. Tapi en contrebas dans les herbes, Le Vioter entendit nettement leurs voix colportées par la brise.

— Où est l'entrée de votre terrier ?

— Pas si fort, vous allez le réveiller, chuchota Korinen. Je vais vous y conduire. Je… je voudrais être bien sûre que vous tiendrez votre promesse, capitaine.

— Bien sûr, dame, rétorqua l'homme d'un ton bourru. Mais je vous donnerai l'ordre de démobilisation de votre mari lorsque nous tiendrons son suppléide. Pas avant. Et j'espère pour vous que nous ne nous sommes pas dérangés pour rien…

La Madrilangienne hocha la tête, sauta de son escabeau et fit signe aux hommes en noir de la suivre. La petite colonne se fraya un passage entre les herbes hautes et denses qui coiffaient la colline.

Korinen avait trahi Le Vioter dans l'espoir d'obtenir la démobilisation de son mari. Ou elle était naïve, ou la solitude l'avait rendue stupide : en cet univers, jamais une armée ne se résolvait à libérer l'un de ses hommes avant la fin d'un conflit. Sans compter que le mari de la Madrilangienne était peut-être déjà mort. Mais Korinen s'accrochait à n'importe quelle promesse de la même façon qu'elle était prête à se donner au premier inconnu qui passait dans sa vie.

Courbé, Rohel contourna lentement la colline en écartant les herbes le plus délicatement possible pour ne pas révéler sa présence. Puis, lorsqu'il s'estima suffisamment éloigné, il se redressa et, insensible aux épis qui lui fouettaient le visage, courut droit devant lui. À moins que les milices du Jeho ne disposent de sondes olfactives ou de chiens de battue, ils ne pourraient pas le retrouver dans cet inextricable fouillis.

Un long hurlement déchira la nuit, se répercuta de colline en colline.

Il crut reconnaître la voix éplorée de Korinen.

CHAPITRE II

Le Vioter erra dans le grand désert d'herbe pendant deux jours.

Deux jours sous une pluie battante qui ne cessait qu'à la tombée de la nuit. Comme les nuages bas et la brume rendaient toute orientation impossible, il ne pouvait se fier qu'à son intuition, à son instinct.

Lorsque le poison du Jahad, la fatigue et la faim se conjuguaient pour le vider de ses dernières forces, il arrachait des herbes, les liait en gerbes et se confectionnait un abri provisoire sous lequel il tentait de se reposer. Mais ces quelques instants de répit ne suffisaient pas à le régénérer, et il se sentait décliner au fur et à mesure que s'écoulaient les heures. Il devait pourtant repartir, affronter de nouveau la pluie, le vent, l'inextricable forêt de tiges et d'épis gorgés d'eau, marcher tel un somnambule au milieu de ces collines toutes identiques, comme façonnées dans le même moule. À plusieurs reprises, il aperçut dans le lointain les voiles blanches et les coques sombres de flottilles de glisseurs dont les sifflements aigus se jetaient dans les hurlements du vent.

Il aurait été incapable de dire quelle distance il avait parcourue depuis qu'il s'était enfui du terrier de Korinen. Il avait parfois l'impression de tourner en rond et il s'attendait presque à buter sur la trappe d'ouverture de la demeure souterraine de la Madrilangienne. La faim le tenaillait de plus en plus. L'odeur rance des herbes, une odeur de décomposition exaltée par la pluie, lui soulevait le cœur. Son corps n'était plus qu'un puits de douleur et de lassitude, une mécanique usée qui ne fonctionnait plus que par ses relais autonomes de survie. À peine formées, ses pensées se diluaient dans le brouillard froid qui lui enveloppait le cerveau. Parfois, sur l'écran sale de sa mémoire, se formait le visage bouleversant de Saphyr. Malgré ses cinq années universelles de captivité, malgré les millions d'années-lumière qui les

séparaient, elle pressentait qu'il était en perdition et traversait en pensée l'espace et le temps pour lui redonner du courage, pour le réchauffer de sa lumière. Il se disait alors qu'il n'avait pas le droit de renoncer, d'écouter le chant des sirènes de l'au-delà. Les Grands Devins d'Antiter avaient prédit que, de l'union de Saphyr et de Rohel, naîtrait une fille aux pouvoirs extraordinaires qui incarnerait l'ultime espoir des mondes recensés. Il s'agrippait à cette idée comme un naufragé de l'espace à une corde antidérive de survie. La féelle l'attendait, là-bas, dans la Seizième Voie Galactica, elle n'avait jamais perdu espoir, elle continuait d'avoir foi en lui. Perdu dans cette immensité verte, agressé par le poison du Jahad qui exploitait sa faiblesse pour démanteler les dernières lignes de défense immunitaire érigées par la potion de Larhma Mâthi, il continuait d'avancer, de progresser, de se battre contre le vent, la pluie, la végétation étouffante, il résistait aux voix enchanteresses qui l'imploraient de s'allonger, d'attendre que la mort vienne enfin le délivrer de ses tourments. Sa lutte contre cet environnement hostile était inégale, absurde, mais il ne voulait pas s'avouer vaincu. Pas encore. Si chaque pas lui coûtait une débauche d'énergie, chaque pas représentait une victoire sur le néant.

Il décida de ne plus se reposer. Il titubait, en proie au vertige, mais il savait que s'il s'arrêtait maintenant, il n'aurait plus la force de se relever. Un voile sombre lui glissa sur les yeux. Était-ce la nuit qui tombait, la pluie qui redoublait, le vent qui poussait une nouvelle cohorte de nuages noirs et bas ? Était-ce la main de la mort qui se posait sur lui ? Pas encore… Un pas, puis un autre… Survivre. Pour Saphyr. Les herbes, de plus en plus lourdes, de plus en plus difficiles à écarter, se resserraient comme une armée acharnée, ivre de sang, décidée d'en finir avec l'ultime survivant des rangs ennemis. Les membres de Rohel vibraient à chaque impact des gouttes d'eau qui le percutaient avec la puissance destructrice d'ondes sonores. Le vent s'engouffrait dans sa combinaison de cuir et cherchait à le renverser, à le déraciner. C'était comme si la nature l'avait trop longtemps autorisé à vivre, qu'elle perdait désormais patience et concentrait toutes ses forces pour l'achever. Il devenait un intrus, un humain dérisoire dont la rage de survie incongrue, irritante, lançait un insupportable défi à la face des éléments.

Combien de temps déambula-t-il comme un automate au cœur du grand désert d'herbe ? La tentation d'abandonner se fit omniprésente, obsédante, un oiseau de proie qui déployait sournoisement ses ailes, emprisonnait son esprit dans ses serres, étouffait peu à peu toute velléité de révolte intérieure. *Abandonne… Tu n'as aucune chance… À quoi bon souffrir ? Il n'y a personne, ici, aucune ressource, rien à espérer…* Sans même s'en rendre compte, il commença à admettre l'éventualité

d'une capitulation, une idée qui lui procurait un indicible soulagement. Le visage de Saphyr était de plus en plus imprécis, de plus en plus nébuleux. Un feu dévorant se répandait dans ses veines, dans ses artères, dans ses organes. Le poison du Jahad fredonnait déjà son chant de victoire.

Au moment où il était sur le point de se laisser tomber de tout son long au pied d'une colline, il perçut un appel au fond de lui, un murmure à la fois proche et confus. Il se dit d'abord qu'il délirait, que l'épuisement, la faim et le poison l'avaient entraîné à franchir la frontière incertaine séparant la réalité du rêve, la vie de la mort. Le chuchotement s'amplifia, se précisa. Le Vioter s'immobilisa, oublia tout à coup les rafales de vent, les cordes de pluie, les coups de fouet des herbes. Il se rendit alors compte qu'il ne délirait pas, qu'une voix étrangère s'élevait dans son esprit, que quelqu'un tentait d'établir une communication télépathique avec lui.

Il focalisa toute son attention sur ce murmure surgi de nulle part. Il crut d'abord déceler des suites de mots sans signification, des bribes de phrases. Il comprit que les barrières de son mental, désorienté par ce mode de communication, l'empêchaient de recevoir correctement les pensées de son correspondant. Le premier réflexe de sa physiologie était de se défendre contre ce qu'elle considérait comme une violation. Progressivement, il instaura le calme en lui et ouvrit en grand les portes de sa perception. Il eut l'impression que ses capteurs intérieurs se déployaient comme des pétales de fleur.

« Tu découvriras une trappe derrière cette colline… murmurait la voix. Il ne te reste que quelques mètres à parcourir… Nous sommes dans un terrier abandonné… Nous t'attendons, homme des lointaines étoiles… Tu as besoin de nous et nous avons besoin de toi… Une trappe derrière cette colline… Plus que quelques mètres à parcourir…»

Le Vioter reprit espoir et contourna la dune herbeuse. C'est alors seulement qu'il se rendit compte que la nuit était tombée et que la pluie avait cessé. Les nuages effilochés désertaient le ciel dans le plus grand désordre, dispersés par un vent mollissant. L'œil blafard du grand astre nocturne s'allumait par intermittences.

Le Vioter eut beau fouiller chaque mètre carré du versant opposé de la colline, il ne découvrit pas les linéaments caractéristiques du sas d'accès d'un terrier. Il se demanda pourquoi son mystérieux correspondant télépathique n'ouvrait pas lui-même la trappe de l'intérieur, ce qui lui aurait considérablement facilité les recherches. Il pensa furtivement que cette histoire avait peut-être été inventée par son esprit aux abois et se sentit de nouveau envahi d'un sentiment d'impuissance, d'abattement. Si les grands déserts de sable créaient des illusions d'optique, des mirages, le désert d'herbe de Madrilange

pouvait fort bien fabriquer des illusions télépathiques, des pensées factices.

« Non… Tu es juste au-dessus de la trappe, homme des lointaines étoiles, reprit la voix. La végétation l'a entièrement recouverte. Il faut que tu trouves en toi la force de la dégager… Nous sommes dans l'impossibilité de t'ouvrir… »

Au point où il en était, et même s'il poursuivait une chimère, même si son interlocuteur télépathique n'était autre que lui-même, Le Vioter n'avait plus le choix. Il s'accroupit et commença à arracher les herbes flexibles, résistantes, coupantes. Harassé, il devait s'arc-bouter de toutes ses forces pour les déraciner. Le disque crayeux de l'astre nocturne semblait semer les étoiles qui étincelaient sur l'écrin noir et dégagé de la voûte céleste. De temps à autre, Rohel s'interrompait pour reprendre son souffle. Il n'avait plus qu'une perception incertaine et floue de son corps, de ses muscles. Les battements affolés de son cœur lui martelaient la cage thoracique et les tympans.

Ses doigts rencontrèrent soudain quelque chose de métallique et de froid. Il dégagea fébrilement la trappe de descente, d'un diamètre de deux mètres. Il ne pouvait se défaire de la sensation qu'il était prisonnier d'un cauchemar, que c'était quelqu'un d'autre qui agissait à sa place. Il n'avait plus de prise sur le réel et pourtant la plaque métallique était là, sédimentée par la rouille. Il essaya une première fois de la soulever, mais elle ne bougea pas d'un millimètre. Cette tentative lui avait coûté une telle débauche d'énergie qu'il s'effondra sur le dos et qu'il eut besoin de longues minutes pour récupérer. Il se sentait aussi faible qu'un nouveau-né. Les paumes de ses mains, lacérées par les tiges, saignaient en abondance. Des gouttes d'une sueur acide lui piquetaient les yeux.

Quelques instants plus tard, il s'accroupit, glissa ses doigts sous le bord de la trappe et tenta une deuxième fois de la desceller. Un effort qui s'avéra aussi vain que le premier. Découragé, le dos en charpie, il s'assit, laissa errer son regard, vit un éclat de lumière sous le tas d'herbes qu'il avait arrachées. Il s'en approcha, distingua une courte barre métallique, aux embouts recourbés et plats, sur laquelle s'accrochait un rayon de l'astre nocturne. Probablement un levier de secours abandonné à côté du sas pour pallier une éventuelle défaillance du système automatique d'ouverture.

Il s'empara de la barre, coinça un embout sous le rebord de la plaque et appuya de tout son poids sur l'autre extrémité. Les charnières résistèrent, grincèrent, crissèrent, puis la lourde trappe finit par s'entrebâiller. Pas beaucoup, mais assez pour que Rohel puisse enfoncer son levier plus profondément et recommencer son manège. Lorsqu'elle fut suffisamment relevée, il la bloqua avec la barre qu'il plaça à la verticale, empoigna la tranche circulaire et, d'une brusque

poussée, la fit basculer sur elle-même. Au bord de l'évanouissement, emporté par son élan, il perdit l'équilibre. Il n'eut ni la volonté ni le réflexe de se raccrocher aux herbes environnantes. Il tomba comme une pierre dans le tube de descente.

Dix mètres plus bas, un matelas de réception amortit sa chute. Avant de perdre connaissance, il entrevit des formes incertaines qui s'approchaient de lui. Il crut distinguer des enfants et une femme au crâne rasé.

*

Le Vioter ouvrit les yeux. Son regard rencontra d'abord une voûte rocheuse, puis un plafonnier au phanéon qui distillait une faible lumière, et enfin une ronde de visages penchés sur lui, dévorés par d'immenses yeux brillants.

Quatre enfants, dont un qui ne devait pas avoir plus de cinq ans, un adolescent et une jeune femme le dévisageaient avec une curiosité mêlée de crainte et de respect. La lueur anémique de la lampe plate se reflétait sur leurs crânes glabres. Ils étaient vêtus de longues tuniques de laine écrue aux manches évasées.

Le Vioter voulut redresser le torse mais des échardes de douleur le clouèrent sur le lit.

— Restez allongé, murmura la jeune femme d'une voix à la fois musicale et chaude. Vous êtes encore très faible. Il vous faut d'abord reprendre des forces.

Ses traits, ses mains, son cou étaient d'une finesse extraordinaire. D'elle émanait à la fois une grande autorité et une grande douceur. Rohel remarqua que le plus jeune des enfants, dont la tête émergeait à peine au-dessus du lit, le fixait avec une attention soutenue, comme s'il cherchait à sonder ses intentions, ses pensées, son mystère. Il sentit de subtiles vibrations à l'intérieur de son crâne. Il eut la très nette sensation que l'enfant puisait des informations dans son cerveau. Un tel parfum d'étrange s'exhalait de cette pièce nue, de ces êtres silencieux et attentifs, qu'il se demanda s'il ne rêvait pas.

Le plus jeune enfant se tourna vers la femme.

— Son sang est tout noir, fit-il d'une petite voix aiguë. Nous devons unir nos pensées pour qu'il redevienne rouge. Sinon, il mourra dans moins d'une heure et il ne pourra pas nous être utile…

— Est-ce que cela le guérira ? demanda la femme.

— Non, mais cela lui laissera peut-être le temps de nous aider et de retrouver la magicienne qui le soignera, répondit l'enfant. Il a besoin de nous comme nous avons besoin de lui. La substance qui l'empoisonne est très violente. Essayons quand même…

La femme approuva d'un hochement de tête. Comme s'ils n'avaient

attendu que ce signal, les quatre enfants se penchèrent aussitôt vers l'avant, joignirent les mains au-dessus de Rohel et fermèrent les yeux. Leurs bras étaient si courts qu'ils étaient pratiquement obligés de se coucher sur le lit pour entrelacer leurs doigts. La femme fit un signe à l'adolescent. Ils sortirent tous les deux de la pièce.

Les enfants restèrent immobiles pendant un temps que Le Vioter aurait été bien incapable d'évaluer. Leurs mains blanches et soudées formaient une curieuse étoile à quatre branches quelques centimètres au-dessus de sa tête. En dépit de leur inconfortable position, à aucun moment ils ne montrèrent des signes de lassitude ou d'agacement. Ils étaient figés dans une sérénité que rien ne paraissait devoir perturber.

Des convulsions de plus en plus violentes secouèrent Rohel, qui se tordit de douleur sur le lit. Des courants contradictoires, brûlants, glacés, le traversèrent de la tête aux pieds. Un liquide brun, visqueux, nauséabond exsuda par tous les pores de sa peau. Il avait l'impression qu'une armée d'invisibles lutins tentait d'expulser le poison hors de ses veines, mais que le prédateur intérieur refusait d'abandonner une place qu'il avait eu tant de mal à conquérir. Les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur le front et les tempes des enfants indiquaient que son corps était devenu le théâtre d'une bataille intense, furieuse. Il coulait à pic dans un océan sombre et traversé de fulgurances pourpres. Il manquait d'oxygène, il suffoquait, il étouffait. Il lui fallait respirer. Respirer. Endiguer la montée du flot noir dans ses poumons. Il libéra un long hurlement, se recroquevilla sur le lit, les mains autour de la gorge. Un voile rouge, un voile de sang, lui tomba sur les yeux. Il se dit que la mort n'avait probablement pas l'intention de lui accorder un nouveau sursis. Il glissa dans un gouffre froid et sans fond où plus rien n'avait d'importance. Il crut entendre un ricanement effrayant avant de sombrer de nouveau dans l'inconscience.

*

Tandis que les enfants dormaient serrés les uns contre les autres, épuisés par la lutte intense qu'ils avaient menée contre le poison, Li Chi Kin, la sœur aînée, et Mo Hin, le cadet, ne quittèrent pas le chevet de l'humain des lointaines étoiles. Ils lui avaient retiré sa combinaison, ses sous-vêtements, ses bottes et, conformément aux recommandations de So Quin, l'enfant-roi, ils passèrent toute la nuit à veiller sur lui et à essuyer, à l'aide de chiffons imbibés d'eau froide, l'étrange liquide brun et odorant qui suintait de sa peau.

Cette besogne harassante déplaisait à Mo Hin, qui n'en retenait que l'aspect dégoûtant, dégradant. Mais Mo Hin, le rebelle, était prisonnier de son serment : il avait juré à sa mère mourante qu'il obéirait aveuglément aux ordres de So Quin, le plus jeune des enfants de la

famille régnante de Florilange, le petit prince que les prêtresses des Montagnes Noires avaient élevé au rang d'enfant-roi. Certes, Mo Hin n'ignorait pas que les potentialités psychiques de So Quin étaient très largement supérieures aux siennes, mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un cruel sentiment d'injustice et de dépit. Il ruminait sa rancœur tout en épongeant sans relâche les rigoles brunes qui ruisselaient sur le corps nu de l'étranger.

En revanche, Li Chi Kin prodiguait ses soins avec application, voire avec une certaine volupté. Il lui plaisait, bien plus qu'elle ne voulait se l'avouer, de s'occuper de cet inconnu. Il lui plaisait de toucher son visage, ses épaules, son torse, son ventre, ses bras, ses jambes. Elle aimait poser les compresses fraîches sur son front, sur ses yeux, sur ses lèvres. Toutefois, ce qui la fascinait le plus – et qui la dérangeait en même temps –, c'était sa chevelure brune et bouclée, c'était la toison épaisse qui recouvrait son bas-ventre. Avant l'exil, avant la fuite et l'enfermement dans ce terrier abandonné du désert d'herbe de Madrilange, Li Chi Kin n'était jamais sortie du palais royal des Montagnes Noires et n'avait jamais connu d'humains dotés de système pileux. Tous ceux qui avaient gravité autour d'elle, membres de la famille gouvernante, serviteurs, conseillers, courtisans, gardes, prêtresses, faisaient tous partie, comme elle, de la race des Florilangiens, une race de mutants apileux.

Cela faisait maintenant plus d'un an que les Seigneurs des Tombes, décryogénisés par les missionnaires fanatiques du Chêne Vénérable, avaient renversé sa famille du trône de Florilange. Le règne de So Quin, proclamé roi à l'âge de trois ans, n'avait duré que quelques semaines. Les prêtresses étaient parvenues à sauver l'enfant-roi, Li Chi Kin et leurs frères du massacre en les enfermant dans la cale d'une navette royale automatique et en les expédiant dans l'espace où ils avaient erré de longues semaines durant. La navette à court de carburant avait dérivé jusqu'à la stratosphère de Madrilange et avait fini par s'écraser dans le grand désert d'herbe. Grâce aux extraordinaires facultés mentales de So Quin, ils s'en étaient tirés indemnes. Ils avaient ensuite découvert le sas de ce terrier inhabité, où les occupants précédents avaient abandonné une importante réserve de vivres. Du haut de ses trois ans, So Quin avait décrété qu'ils ne sortiraient pas de leur abri tant qu'un être venu des lointaines étoiles, porteur d'un terrible secret, ne se serait pas manifesté. Les autres ne comprenaient pas toujours les décisions de l'enfant-roi, ni même ses paroles, mais ils savaient qu'il voyait des choses qui leur échappaient et ils acceptaient de se soumettre à sa volonté.

Ha Jin, le technicien, âgé de dix ans, s'était assuré du bon fonctionnement du régénérateur d'oxygène ainsi que du récepteur d'énergie magnétique. So Quin avait commandé la fermeture de la

trappe, le retrait des barreaux de l'échelle du tube d'accès, puis avait piétiné le boîtier de commande et détruit le système de surveillance périscopique.

— Tu es fou ! avait protesté Mo Hin, hors de lui. Nous ne pouvons plus sortir. Et les vivres ne seront peut-être pas suffisants…

— Peut-être, mais maintenant personne ne pourra nous trouver, avait répliqué So Quin.

— Mais alors, ce soi-disant être venu des étoiles ne le pourra pas non plus, avait lancé Mo Hin.

L'enfant-roi avait enveloppé son frère aîné d'un étrange et terrible regard.

— S'il ne vient pas, nous mourrons. Mais nous n'aurons rien à regretter : sans lui, il nous sera impossible de chasser les Seigneurs des Tombes.

C'est ainsi qu'ils avaient vécu pendant un an à l'intérieur de ce terrier, coupés du monde. La réserve de vivres s'était dangereusement amenuisée. À de nombreuses reprises, l'irascible Mo Hin s'était emporté contre l'enfant-roi :

— À cause de toi, nous allons crever comme des rats.

So Quin ne répondait jamais aux provocations de son frère aîné. La plupart du temps, il s'enfermait dans un mutisme dont il ne sortait que pour exhorter ses autres frères et sa sœur à la patience. Jusqu'au jour où il avait capté la présence de l'humain venu des lointaines étoiles. Il l'avait guidé dans son errance, attiré vers leur terrier, aidé à tenir le coup, à surmonter ses crises de découragement, puis, lorsqu'il avait estimé le moment venu, il avait établi la communication télépathique.

Les autres avaient été soulagés, heureux, de voir la trappe s'entrouvrir. Ce sinistre crissement signifiait la fin de leur interminable enfermement. L'homme avait perdu l'équilibre et était tombé comme une pierre sur le matelas de réception. Ils avaient tout d'abord cru qu'il était mort : la vie paraissait avoir déserté ses traits livides, il ne respirait pratiquement plus.

— Posez-le sur le grand lit, avait ordonné So Quin.

Alors, sous l'impulsion du petit roi, les quatre plus jeunes enfants de l'ancienne famille gouvernante de Florilange avaient uni leurs pensées et lui avaient redonné vie.

— J'en ai marre ! grogna Mo Hin. Les corvées, c'est toujours pour moi. Sa Majesté, elle, elle dort !

— Tu es injuste avec So Quin, fit Li Chi Kin en plongeant un morceau de tissu dans un récipient d'eau froide posé au pied du lit. Tu oublies qu'il nous a sauvé la vie. Va te reposer, je crois que notre hôte est définitivement tiré d'affaire.

Elle n'eut pas besoin de le dire deux fois. Mo Hin jeta rageusement ses compresses, se rendit dans l'autre pièce et s'allongea sur l'amas de

couvertures qui lui servait de matelas. Il se demanda quel terrible secret détenait cet inconnu.

Un secret, selon So Quin, qui les aiderait à reconquérir le trône de Florilange livré aux griffes des Seigneurs des Tombes et des missionnaires du Chêne Vénérable.

Un secret qui, si Mo Hin se montrait assez habile pour s'en emparer, lui serait de la plus grande utilité pour éliminer l'enfant-roi et établir sa propre dynastie. Un secret qui réparerait enfin l'injustice dont il s'estimait victime. Tant pis pour le serment que sa mère mourante lui avait extorqué.

CHAPITRE III

Suivi d'un missionnaire du Chêne Vénérable, le consul de Florilange s'avança dans l'immense salle des réceptions officielles et salua un à un les six membres du conseil planétaire du Jeho de Madrilange qui avaient pris place autour d'une table semi-circulaire.

La cape noire du consul, fermée par une broche en forme de scorpion, s'enroula autour de son corps comme l'aile d'une chauve-souris géante. Le missionnaire resta légèrement en retrait. Un chêne holographique stylisé était enchâssé dans le tissus épais et rêche de sa bure verte. La lumière, tombant d'un grand lustre cristallin, se réfléchissait sur leurs crânes lisses : le Florilangien était un mutant apileux, l'homme d'Église se rasait la tête comme tous ses coreligionnaires.

Les conseillers du Jeho observèrent les nouveaux arrivants avec une attention soutenue. C'était la première ambassade officielle que leur dépêchaient les anciens et nouveaux maîtres de Florilange, les légendaires Seigneurs des Tombes ressuscités des glaces.

— Que nous vaut l'honneur de votre visite, Excellence ? demanda le conseiller principal au bout d'un long moment de silence.

Le consul de Florilange esquissa un sourire cruel qui dévoila des dents blanches et acérées. Son visage cireux, privé de sourcils et de cils, était à la fois infiniment vieux et parfaitement conservé. Âgé de plus de mille ans, il sortait en droite ligne d'un passé révolu. Un passé ténébreux où les siens avaient semé la désolation et la mort sur les planètes du Monde des Franges.

— J'apporte le salut des Seigneurs des Tombes au Jeho de Madrilange, déclama-t-il d'une voix vibrante, impersonnelle.

— Eh bien, eh bien, nous avons, failli attendre, Excellence, ironisa le conseiller principal. Après tout, cela ne fait qu'un an que vos

maîtres ont massacré la famille régnante des Montagnes Noires et sont réinstallés sur le trône de Florilange.

Les yeux rouges du consul brillèrent d'un éclat menaçant.

— Une année entière aura été nécessaire au nouveau gouvernement et à ses alliés, les représentants du Chêne Vénérable, pour remettre un peu d'ordre sur Florilange, répliqua-t-il d'un ton parfaitement maîtrisé. Les Seigneurs des Tombes sont restés prisonniers des glaces pendant plus d'un millénaire, et les Florilangiens en ont profité pour prendre de bien mauvaises habitudes qu'il a fallu corriger, messeigneurs. L'urgence et l'importance de cette tâche ont requis tout notre temps.

Les membres du Jeho se consultèrent du regard. Le gouvernement de Madrilange éprouvait les pires difficultés à rétablir la paix intérieure, à soumettre les Sabars du continent sud et les Ducs rebelles du Gimino, retranchés dans leur cité orbitale, et voilà qu'il se trouvait brusquement confronté à une nouvelle et terrible menace : l'alliance entre les Seigneurs des Tombes, des tyrans sanguinaires dont le long sommeil de glace n'avait probablement pas altéré la soif de conquête, et les missionnaires du Chêne Vénérable, des fanatiques prêts à tout pour étendre l'influence de leur Église.

— Je présume que vous ne vous êtes pas déplacé dans le seul but de nous transmettre les salutations de vos maîtres, Excellence, avança le conseiller principal.

Le consul libéra un rire sardonique qui fit frémir ses interlocuteurs. Les histoires les plus horribles couraient sur le compte des Seigneurs des Tombes. Certains historiens de Madrilange, spécialistes de la grande guerre qui avait embrasé le Monde des Franges une dizaine de siècles plus tôt, soutenaient qu'ils aspiraient l'énergie vitale de leurs prisonniers mâles et qu'ils se nourrissaient de la chair encore palpitante des femmes et des enfants.

— Établir de saines relations diplomatiques avec les planètes sœurs est pourtant une démarche tout à fait louable, déclara le consul. Mes maîtres sont disposés à faire table rase du passé. À oublier les différends qui nous ont jadis opposés. À oublier, par exemple, que vos ancêtres ont participé à la coalition qui nous a renversés du trône de Florilange et condamnés à la cryogénisation perpétuelle.

Il s'interrompit et alla chuchoter quelques mots à l'oreille du missionnaire. Leurs silhouettes se reflétaient à l'infini sur les hauts miroirs biseautés et les boiseries laquées qui ornaient les murs de la salle des réceptions officielles. Les six membres du Jeho, vêtus de leur costume noir et coiffés du bicorne doré, attendirent patiemment que le Florilangien et l'homme d'Église veuillent bien mettre un terme à leur conciliabule.

— Nous n'avons pas, comme vous l'avez affirmé tout à l'heure,

massacré la famille régnante, reprit soudain le consul. So Quin, l'enfant-roi, sa sœur et ses frères nous ont échappé. D'après nos renseignements, leur navette spatiale se serait échouée dans le grand désert d'herbe de Madrilange.

Cette information ne surprenait pas vraiment les conseillers. D'autant moins qu'ils avaient été depuis longtemps avertis du naufrage du petit roi So Quin sur leur planète. Ils avaient même lancé de multiples cohortes de cavaliers munis de sondes à sa recherche. Elles avaient passé le désert d'herbe au peigne fin, mais n'étaient parvenues à mettre la main que sur la carcasse disloquée et carbonisée de la navette spatiale. Le monceau de ferraille noircie avait été rapatrié jusqu'au siège régional du Jeho de Port-Vert et examiné de fond en comble. Les spécialistes avaient estimé improbable, voire impossible, que les passagers aient pu survivre à un tel choc. Et pourtant, les cohortes n'avaient retrouvé aucun cadavre, aucun ossement.

— Vous vous êtes donné beaucoup de mal, messeigneurs, mais, contrairement à ce que vous ont affirmé vos… soi-disant spécialistes, So Quin et les siens ont survécu à l'accident, insinua le consul avec un sourire hideux.

Les traits des six conseillers demeurèrent impassibles tandis que de violentes tempêtes de pensées se levaient sous leur crâne. Seule leur pâleur trahissait leur saisissement : ainsi, malgré le luxe de précautions dont s'entourait le Jeho, les Seigneurs des Tombes étaient informés de tout ce qui se tramait sur Madrilange.

— Comment… comment pouvez-vous être certain qu'ils sont restés en vie ? bredouilla le conseiller principal.

— Nous le savons, c'est tout ce que je suis autorisé à vous dire, répondit le consul, visiblement ravi de son effet. Et tant que l'usurpateur So Quin vivra, il représentera un danger. Nous comprenons fort bien que vous ayez entrepris des recherches pour le récupérer, messeigneurs : vous espériez compter sur l'appui de ses fidèles dans le cas où nous vous aurions déclaré la guerre. Dans l'esprit des Florilangiens, il représente encore une certaine légitimité. Sa famille est au pouvoir depuis mille ans, un intermède qui laisse des traces.

Le cinquième conseiller, un vieillard assis à l'extrémité de la grande table en fer à cheval, prit la parole :

— Qu'attendez-vous de nous, Excellence ?

Le consul se retourna avec vivacité et darda ses yeux rouges sur le nouvel intervenant.

— Que vous nous aidiez à le neutraliser. Définitivement. Il est sur votre territoire et, plutôt que de nous lancer dans un conflit inutile, nous préférons respecter votre souveraineté et solliciter votre collaboration.

Le cinquième conseiller s'efforça de soutenir le regard flamboyant du Florilangien.

— Qu'aurons-nous à gagner dans cette affaire ?

— D'abord un traité de paix durable entre nos deux planètes. Ensuite, mais seulement si vous le souhaitez, notre appui dans la guerre civile qui vous oppose depuis plus de vingt années universelles aux Sabars du continent sud et aux Ducs du Gimino.

— Ce marché me paraît quelque peu… disproportionné, Excellence, intervint le conseiller principal. Un roi déchu, un enfant inoffensif qui plus est, ne vaut pas qu'on se donne cette peine !

La face pâle, lunaire, du consul se recouvrit d'un masque de dureté. Les fers de ses hautes bottes crissèrent sur les dalles de marbre blanc et poli. D'imperceptibles souffles d'air jouèrent dans sa cape.

— So Quin n'est pas aussi inoffensif que vous le croyez. Si les prêtresses des Montagnes Noires l'ont élevé à la dignité royale malgré son très jeune âge, c'est qu'il est doté de pouvoirs psychiques hors du commun. Il n'est pas venu s'échouer dans le grand désert d'herbe par hasard. Il y attendait quelqu'un… Quelqu'un qui détient le secret d'une arme absolue.

— Ce que vous prétendez là ressemble fort à une affabulation, Excellence, objecta le troisième conseiller, un petit homme brun au faciès grêlé. Le désert d'herbe n'est pas exactement l'endroit idéal pour fixer un rendez-vous. La probabilité que deux êtres se rencontrent dans une telle immensité est infime, pour ne pas dire nulle.

Cette intervention sembla divertir le consul.

— Vous raisonnez comme des humains ordinaires, messeigneurs, cracha-t-il d'un ton méprisant. So Quin est un mutant, le fruit d'une évolution génétique complexe : son esprit capte et attire les pensées comme un puissant aimant interstellaire.

Le conseiller principal retira son bicorne doré qui abandonna une trace circulaire sur sa chevelure grise collée par la transpiration. Puis il se pencha en avant et posa son menton sur ses mains croisées.

— Ce que vous nous affirmez n'est effectivement guère aisé à croire pour des… humains ordinaires, Excellence. (Sa voix grave n'était plus qu'un faible murmure.) Mais nous voulons bien prendre votre hypothèse en compte…

— Votre ouverture d'esprit me va droit au cœur, persifla le Florilangien.

Le conseiller principal jeta un regard de biais à ses pairs mais ne releva pas l'impertinence du consul. Le Jeho de Madrilange, affaibli par deux décennies de guerre civile, n'avait pour l'instant aucun intérêt à défier les redoutables Seigneurs des Tombes. Dans le doute, il lui fallait endurer avec résignation la morgue des anciens et nouveaux maîtres de Florilange. Le temps que les réseaux d'agents extérieurs

établissent des rapports détaillés sur l'état des légions exterminatrices libérées de leur gangue de glace. La proposition du consul offrait un appréciable sursis au Jeho, pour peu, bien entendu, que les Seigneurs des Tombes soient subitement résolus à respecter un éventuel traité de paix.

— Vous avez parlé d'un homme qui détiendrait le secret d'une arme absolue, je crois, reprit le conseiller principal. Êtes-vous autorisé à nous en dire un peu plus sur ce mystérieux individu ?

— Non seulement on m'y a autorisé, mais on me l'a chaudement recommandé, répondit le consul. Je vais laisser le soin à pra Murillo, légat du Chêne Vénérable sur Florilange, de vous le présenter.

Le missionnaire s'avança jusqu'au bord de la table semi-circulaire et se fendit d'une courbette disgracieuse. La lumière blanche du lustre central embrasa le chêne holographique enchâssé dans sa chasuble verte et souligna les arêtes de son visage émacié. Sa pomme d'Adam saillait sous la peau parcheminée de son cou.

— Notre sainte Église pourchasse un ancien agent du Jahad, un certain Rohel Le Vioter.

Ses mots se fichaient dans la poitrine de ses interlocuteurs comme des dagues aux lames empoisonnées.

— Ce traître a dérobé au Chêne Vénérable le secret d'une formule qui a demandé plus de six siècles de travail aux Ulmans chercheurs du palais épiscopal d'Orginn. Une formule mentale et sonore qui, dès qu'on la prononce à haute voix, bouleverse les écosystèmes et entraîne des catastrophes naturelles telles que tremblements de terre, raz de marée, révolutions climatiques…

— Quel but poursuivait donc le Chêne Vénérable en élaborant cette formule ? s'enquit le troisième conseiller.

Le missionnaire balaya cette question, une question de bon sens pourtant, d'un ample geste du bras : sa hiérarchie ne l'avait apparemment pas autorisé à y répondre.

— Ce Rohel Le Vioter nous a échappé une première fois dans l'espace, une deuxième fois sur Racinn et une troisième fois sur Illith… Les Seigneurs du Smerill de Radao, des pirates du fleuve Jahong, nous ont appris que Le Vioter avait été transféré sur le Monde des Franges, précisément sur Madrilange, par la confrérie des Maîtres Sonneurs : le livre-carte qu'on a retrouvé dans le repaire de ces sorciers nous a renseignés sur sa destination.

— Très impressionnant ! railla le conseiller principal en s'épongeant le front d'un revers de manche. Toutefois, rien ne nous prouve qu'il existe un quelconque lien entre cet ancien agent du Jahad et le petit roi. Rien ne nous prouve que votre déserteur ait atterri dans le désert d'herbe… comme rien ne nous prouve que So Quin soit encore vivant.

— Je vous demande, messeigneurs, de nous faire confiance, lança le consul. So Quin n'est après tout qu'un gosse de quatre ans et il a encore de gros besoins affectifs. Tout exceptionnel qu'il soit, son esprit reste tendre, mal protégé. Il ne maîtrise pas tout son potentiel psychique. Il présente d'importantes failles qui nous ont permis de mettre au point un système pour le repérer et le suivre… disons, par la pensée.

— Pourquoi, en ce cas, n'êtes-vous pas intervenu plus tôt ? interrogea le deuxième conseiller, un individu au visage osseux et aux doigts décharnés.

— À la demande de nos amis du Chêne, dit le consul. Un marché où chacune des parties trouve son compte est un marché équitable. En unissant nos forces, messeigneurs, nous avons maintenant la possibilité de réaliser un magnifique triplé : l'Église du Chêne Vénérable récupérera sa formule, les Seigneurs des Tombes se débarrasseront de l'enfant-roi et aideront le Jeho de Madrilange à réprimer la fronde des Sabars du continent sud et des Ducs du Gimino. La formule à l'Église, la vengeance aux proscrits des glaces, la victoire au conseil planétaire. Nous disposions de deux éléments : l'endroit – le désert d'herbe –, et le petit roi. Il ne nous manquait que le troisième, le déserteur du Jahad. Voilà pourquoi nous avons été contraints de retarder le moment de notre rencontre, messeigneurs.

Un silence tendu ponctua la tirade du Florilangien. Ce fut le conseiller principal qui le rompit :

— Si je comprends bien, Excellence, le troisième élément vient d'entrer en contact avec les deux premiers…

— Vous faites des progrès considérables, messeigneurs, cracha le consul. C'est exactement ça : Rohel Le Vioter et So Quin sont maintenant réunis dans un terrier abandonné du désert d'herbe. Le croiseur de l'une de nos légions exterminatrices est actuellement en orbite au-dessus de Madrilange. Mes hommes n'attendent que votre autorisation pour atterrir et se mettre immédiatement en chasse.

— Hum, la présence de votre légion ressemble fort à une violation de notre espace aérien, Excellence, protesta le conseiller principal, ulcéré par l'outrecuidance du consul.

— N'y voyez aucune tentative d'intimidation ou d'agression de notre part, monsieur le conseiller. Si nous l'avons expédiée dans votre espace aérien sans vous en avertir, c'est uniquement pour gagner du temps.

— Et si nous refusons vos propositions, Excellence ?

— C'est très simple : le croiseur de cette légion se déroutera vers une cité spatiale et ira grossir l'armée des Ducs du Gimino.

Le cinquième conseiller frappa la table du poing.

— Ce chantage est intolérable ! rugit-il en pointant un index

tremblant sur le Florilangien.

— Appelez ça chantage si vous avez envie de chanter, riposta froidement le consul. Ou nos intérêts convergent, et les légions exterminatrices des Seigneurs des Tombes combattront à vos côtés. Ou nos intérêts divergent, et elles combattront aux côtés de vos ennemis. Quant à moi, j'appelle ça de la diplomatie.

Le conseiller principal craignit soudain que la discussion ne s'envenime et jugea prudent de désamorcer l'agressivité de ses pairs.

— Pouvez-vous nous accorder quelques heures de réflexion, Excellence ? Nous avons besoin de débattre de vos propositions dans le calme.

Le consul s'inclina cérémonieusement. Le bas de sa cape forma une flaque mouvante et noire sur les dalles de marbre.

— Bien entendu, monsieur le conseiller. Je vous donne jusqu'à la tombée de la nuit pour me signifier votre décision. Vous pourrez me joindre à tout moment dans mes appartements de la navette spatiale.

Il s'enveloppa dans sa cape, tourna les talons et se dirigea d'une allure décidée vers la porte de sortie. Les claquements de ses talons ferrés résonnèrent dans la grande pièce des réceptions officielles du palais du Jeho. Le missionnaire du Chêne Vénérable lui emboîta le pas. De ces deux êtres, à la fois si proches et si dissemblables, le conseiller principal se demanda lequel était le plus dangereux.

*

Par le large hublot de la cale, Kyu contemplait le lent embrasement de la stratosphère de Madrilange. Le croiseur de la légion exterminatrice, placé sur orbite, survolait pour la sixième fois le point où le jour et la nuit se rencontraient.

Devant ce spectacle, Kyu oublia un instant ses tourments. Les soleils jumeaux du Monde des Franges s'abîmèrent à l'horizon dans un somptueux éclaboussement de couleurs flamboyantes. Puis les ténèbres remplacèrent progressivement la clarté mordorée, et Kyu ne distingua bientôt plus que le ballet confus des lointains luminaires.

La fillette fut de nouveau assaillie par les remords. Elle ne pouvait pas bouger de la cuve transparente dans laquelle les Seigneurs des Tombes l'avaient confinée. À l'intérieur de cet immense récipient aux parois vitrées, la pressurisation de l'air avait été réglée de manière telle qu'elle ne pouvait même pas remuer le petit doigt. Elle ne sentait plus son corps ni les étranges fils qu'on lui avait enfoncés dans le cerveau. Ils l'avaient gênée au début, comme l'avait gênée le fait d'être exhibée toute nue devant ces hommes, elle s'y était habituée à présent.

Lorsque les émissaires des Seigneurs des Tombes étaient venus

l'acheter à ses parents, ils avaient employé de curieux termes à son sujet : une antenne, une captrice supérieure, un aimant à pensées…

Kyu, âgée de six ans, n'avait pas tout compris dans le discours des émissaires, mais elle avait cru deviner qu'ils souhaitaient se servir d'elle dans le but de retrouver quelqu'un de très important. Elle n'avait pas compris non plus pourquoi ses parents, les deux personnes qu'elle aimait le plus au monde, avaient accepté de la livrer aux Seigneurs des Tombes. Elle préférait imaginer qu'ils n'avaient pas eu le choix, qu'ils auraient été massacrés s'ils avaient refusé d'accéder à la requête des anciens maîtres évadés de leur prison de glace. Elle préférait penser que son père et sa mère lui gardaient une petite place dans leur cœur.

Depuis toujours, elle entendait des voix dans sa tête. Avant que les Seigneurs des Tombes lui ouvrent le crâne et plantent des fils dans son cerveau dénudé, ces voix étaient des murmures lointains qui surgissaient du néant et s'entremêlaient en un brouhaha confus. C'était comme si une multitude de gens prenaient possession d'elle et se mettaient à parler en même temps.

En revanche, depuis qu'on l'avait cloîtrée dans cette cuve, elle ne captait plus qu'une voix. La voix claire de So Quin, le petit roi de Florilange, un enfant âgé seulement de quatre ans mais dont les pensées étaient tellement puissantes qu'elles reléguaient en permanence les autres au second plan. Kyu recevait les pensées de So Quin aussi facilement qu'elle avait autrefois ressenti les caresses du vent, de la pluie ou des soleils jumeaux sur sa peau. Elle avait ainsi appris qu'il s'était évadé du palais des Montagnes Noires, que sa navette spatiale s'était écrasée dans le désert d'herbe de Madrilange et qu'il s'était réfugié, en compagnie de sa sœur aînée et de ses frères, dans un terrier abandonné.

Elle avait su qu'il attendait un homme d'une lointaine galaxie, porteur d'un terrifiant secret. Elle avait vécu à son rythme, avait épousé son désespoir, ses frayeurs, ses doutes, avait eu parfois l'envie de pleurer avec lui. Elle éprouvait pour So Quin une compassion qui était à la mesure de sa propre souffrance. C'était, comme elle, un enfant qu'on avait brutalement arraché à ses parents. Comme elle, on l'avait privé de la tiédeur de la poitrine maternelle, de cet accueillant coussin sur lequel il faisait si bon plaquer son visage. So Quin avait beau être roi, il n'en était pas moins un être fragile que personne ne savait aimer, que personne ne savait consoler. Pas même sa sœur aînée. Li Chi Kin faisait de son mieux, bien sûr, elle veillait sur So Quin avec patience, avec douceur, mais c'était insuffisant pour combler le vide affectif qu'avait laissé la disparition de sa mère. Et puis il y avait ce frère, ce Mo Hin, un individu malfaisant et jaloux dont l'enfant-roi devait sans cesse se méfier. So Quin était seul parce

qu'il était roi, Kyu était seule parce qu'elle avait eu la mauvaise fortune d'être son aimant psychique. Leurs destins étaient liés.

Kyu regrettait amèrement que les dieux l'aient faite antenne à pensées. Les Seigneurs des Tombes enregistraient toutes les informations qui transitaient par son cerveau et l'utilisaient pour pister So Quin. Or, à force de vivre dans les pensées de l'enfant-roi, elle en était arrivée à se considérer comme son amie d'enfance et elle avait désormais l'atroce impression de trahir un être cher. Elle aurait voulu arracher ces maudits fils qui la reliaient aux machines et aux écrans tapissant les parois métalliques de la cale, mais ses membres paralysés ne lui obéissaient plus.

So Quin avait sauvé de la mort l'inconnu qui était venu le rejoindre dans le terrier du désert d'herbe. Il semblait réellement persuadé que cet homme l'aiderait à vaincre les Seigneurs des Tombes. Kyu en était également persuadée, mais, quelque part au fond d'elle, elle savait que ce n'était que le fruit de son désir et non l'expression de la réalité. Plus elle était solidaire de So Quin et plus elle l'entraînait à sa perte.

Parfois, lorsque son sentiment de culpabilité devenait trop étouffant, Kyu essayait désespérément d'établir une communication télépathique avec So Quin. Elle aurait tant voulu l'avertir de ce qui se tramait contre lui, elle aurait tant aimé renverser l'abominable processus qui la conduisait à le livrer pieds et poings liés aux Seigneurs des Tombes. Mais elle n'était qu'une antenne, une réceptrice, sa propre pensée s'avérait trop faible pour traverser l'espace. Réduite à l'impuissance dans cette prison de verre, crucifiée par la pression de l'air, elle n'avait d'autre ressource que d'endurer son interminable calvaire. Elle ne pouvait même pas hurler : elle croyait se souvenir qu'on lui avait coupé la langue. Elle ne pouvait pas davantage se soulager par les larmes, ses yeux s'étaient asséchés.

Une vibration de forte amplitude secoua soudain le croiseur spatial. Kyu perçut le rugissement assourdissant qui transperçait la coque de métal. La porte de la cale s'ouvrit et livra passage au gardien de la cuve, un homme à la face bestiale surmontée d'un gazon ras de cheveux noirs. Des auréoles sombres maculaient son plastron de cuir et d'acier ainsi que le collant qui lui recouvrait les cuisses. Il s'approcha de la cuve, colla ses lèvres sur la paroi vitrée et se livra aux grimaces obscènes dont il était coutumier. Sa grosse langue râpeuse abandonna un sillon opaque sur le verre.

Kyu détestait le gardien. Il passait son temps à se moquer d'elle. Il introduisait régulièrement des légionnaires, des êtres aussi répugnants que lui, dans la cale. Ils la contemplaient avec des lueurs libidineuses dans le regard. Bien que l'air pressurisé empêchât leurs paroles de parvenir jusqu'à elle, elle lisait sur leurs lèvres et comprenait tout ce

qu'ils disaient. Lorsqu'ils avaient vidé leurs sacs d'insanités, ils repartaient après avoir glissé une pièce ou deux dans la main calleuse du gardien.

Le croiseur piqua droit sur Madrilange. Déséquilibré par la brutale poussée des moteurs d'extraction, le gardien eut le réflexe de se rattraper au bord supérieur de la cuve.

Quelques minutes plus tard, après que le lourd vaisseau se fut stabilisé en vitesse de croisière, il vida le contenu d'un récipient dans un transfuseur extérieur d'où partait un tube de nutrition relié à l'estomac de Kyu. Comme à chaque fois, elle sentit l'afflux de liquide dans son ventre et la montée d'énergie dans ses veines.

La saveur des aliments, la mastication, le plaisir de manger, tout ça aussi lui manquait.

Le gardien lui parla en exagérant les mouvements de sa bouche. Il ressemblait à un crapaud affairé à gober des mouches.

— Bon appétit, comprit Kyu. C'est le grand jour : on descend sur Madrilange pour aller chercher ce petit salopard de So Quin.

Kyu aurait voulu détourner la tête ou clore ses paupières pour ne plus voir s'agiter ce masque démoniaque. Mais l'air maintenait sa tête fixe et ses yeux grands ouverts.

— Grâce à toi, ma mignonne, poursuivit l'impitoyable gardien, nous aurons bientôt du petit roi au menu… assaisonné avec les restes de la petite Kyu !

Les éclats de son rire traversèrent le verre, l'air, et effleurèrent les tympans de la fillette.

À cet instant, le responsable du programme « K », un homme au crâne lisse et vêtu d'une longue toge pourpre, fit son apparition. Kyu avait eu affaire à lui avant d'être enfermée dans la cuve. Il s'appelait Jovert et était le fils du Seigneur Brudehaut. Jadis, à l'issue de la grande guerre et de la défaite des Seigneurs des Tombes, il s'était réfugié dans la stratosphère de Florilange. Il avait été capturé et condamné à la cryogénisation perpétuelle quelque trente années plus tard. Dégelé, il paraissait donc plus âgé que son père. Contrairement au gardien et aux autres légionnaires, il faisait partie, comme Kyu, de la race des mutants apileux.

Il jeta un coup d'œil distrait à la fillette puis s'installa devant une console qui reposait sur une petite table fixée à la paroi. L'écran transcripteur s'éclaira. Des lueurs grises dansèrent sur son crâne.

Kyu pria tous les dieux de ses ancêtres pour que So Quin cessât de penser. Les supplications de la fillette demeurèrent vaines : des lettres, des mots, des phrases se formèrent sur les écrans, et ces phrases étaient l'exacte retranscription des pensées de l'enfant-roi qui transitaient par son cerveau ouvert.

L'inconnu venu des lointaines étoiles allait beaucoup mieux. So

Quin envisageait maintenant de sortir de son terrier du désert d'herbe et de partir à la reconquête du trône de Florilange.

L'enfant-roi était loin de se douter qu'une légion exterminatrice, constituée des plus ignobles assassins que le Monde des Franges eût un jour connus, allait bientôt atterrir sur Madrilange et se lancer à ses trousses. Par la faute de Kyu.

CHAPITRE IV

— Nous avons besoin de la formule que tu as volée à l'Église du mal pour détruire les légions exterminatrices des Seigneurs des Tombes, dit So Quin d'un air buté.

— Les effets de la formule sont imprévisibles, répéta Le Vioter. Elle peut très bien détruire la planète entière.

Cela faisait la septième ou huitième fois que l'enfant-roi revenait à la charge depuis que Rohel était sorti de son état cataleptique. Les soins mentaux que lui avaient prodigués les enfants et les compresses d'eau froide que lui avait sans relâche appliquées Li Chi Kin l'avaient entièrement régénéré. Le poison du Jahad le laissait pour l'instant en paix. Ils avaient tous les trois pris place autour de la table de la cuisine. Les autres attendaient dans la pièce qui faisait office de salon et de dortoir.

Li Chi Kin sortit de son mutisme pour étayer les arguments de son plus jeune frère. La faible lumière du plafonnier jouait sur son crâne lisse et soulignait la pureté cristalline de son visage.

— Vous devez faire confiance à So Quin, sire. Il voit des événements passés ou futurs qui échappent à notre compréhension. Ce n'est pas un enfant ordinaire.

Le Vioter esquissa un sourire : difficile d'ignorer que So Quin n'était pas un enfant ordinaire…

— Si nous ne chassons pas les Seigneurs des Tombes du trône de Florilange, le Monde des Franges sera bientôt à feu et à sang, argumenta encore Li Chi Kin avec fougue.

— Je ne comprends pas que vos ancêtres les aient condamnés à la cryogénisation, dit Rohel. On peut revenir des glaces et de l'azote liquide, on ne peut pas revenir de la mort. Pourquoi ne pas les avoir exécutés s'ils étaient aussi dangereux que vous le prétendez ?

— Les gens étaient las de la mort, las du sang, répondit So Quin. (Sa voix fluette, sa bouille ronde et ses immenses yeux noirs, autant de caractéristiques propres à un enfant de quatre ans, contrastaient étrangement avec la gravité de ses paroles, qui semblaient sortir de la bouche d'un vieux sage.) Aussi, lorsqu'elle est venue au pouvoir, notre famille a-t-elle jugé préférable de les congeler et de les exposer dans des tombes de glace.

— C'était également une manière de lutter contre l'oubli, ajouta Li Chi Kin. Nos ancêtres croyaient à la vertu pédagogique de l'exemple.

— C'était surtout une erreur, intervint So Quin. En refusant de couper avec le passé, nous avons perpétué le souvenir. Perpétuer le souvenir des Seigneurs des Tombes, c'était, tôt ou tard, leur redonner une chance de vivre. Ils étaient prisonniers des glaces mais nous, nous étions prisonniers de notre mémoire. Alors sont arrivés les missionnaires du Chêne Vénérable. En réveillant les Seigneurs des Tombes, ces fanatiques n'ont fait que réveiller nos propres fantômes. Nous avons besoin de ton aide, homme des étoiles : seule la formule du mal est apte à détruire l'alliance du mal. Cela comporte un risque, c'est vrai, mais si nous ne courons pas ce risque, alors ce sera peut-être pire…

— Vous savez que je suis empoisonné, objecta Le Vioter, ébranlé par la tirade de l'enfant-roi. Vous ne disposez d'aucun moyen de locomotion : ni glisseur ni vaisseau spatial… Même en admettant que nous réussissions à traverser ce désert d'herbe, je serai probablement mort avant d'arriver à Florilange.

— Mes frères et moi te maintiendrons en vie tant que tu nous accompagneras, affirma So Quin. Et, si nous parvenons à nos fins, nous te donnerons un vaisseau et une escorte pour te rendre sur la Lune Noire des Miracles, où tu trouveras celle qui te guérira. Sans nous, tu ne t'en sortiras pas. Sans toi, nous n'aurons aucune chance. Tu as besoin de nous comme nous avons besoin de toi.

— Au point où j'en suis, ça ne coûte rien d'essayer, soupira Rohel après un instant de silence. Mais à une condition : qu'à tout moment vous me laissiez seul juge de l'opportunité de prononcer la formule.

Le petit garçon et sa sœur se consultèrent brièvement du regard.

— Quand tu verras les légions exterminatrices des Seigneurs des Tombes, murmura So Quin, tu ne te poseras même pas la question.

— J'aviserai sur place.

Folle de joie, Li Chi Kin se pencha brusquement par-dessus la table et déposa un baiser furtif sur la joue de Rohel. Puis elle se recula précipitamment, rouge de confusion, effrayée par sa propre audace.

Ils déchirèrent des draps épais et fabriquèrent des capes et deux sacs à dos sommaires dans lesquels ils entassèrent les vivres restants, principalement composés de sachets d'aliments déshydratés, ainsi

qu'un réchaud de survie, une petite bonbonne d'énergie magnétique munie d'un brûleur et un grand récipient métallique.

Le Vioter glissa un couteau de cuisine à cran d'arrêt dans la poche de sa combinaison de cuir et se chargea d'un sac, Mo Hin, le plus âgé des garçons, se chargeant de l'autre.

— Comment allons-nous grimper dans le tube d'accès ? demanda l'adolescent d'un ton rogue. Ce crétin de So Quin a détruit le boîtier de commande. Les barreaux rétractiles de l'échelle sont condamnés.

— Nous trouverons bien une solution, répondit Rohel.

À cet instant, Ha Jin, le garçon de dix ans, s'approcha, un petit sourire au coin des lèvres.

— J'ai réparé le mécanisme de l'échelle et je l'ai reconnecté sur un interrupteur, avança-t-il timidement.

Les yeux de Mo Hin lancèrent des éclairs.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Ça fait plus d'un an que nous croupissons dans ce trou.

Le visage de Ha Jin se crispa. Il leva le bras comme pour se protéger d'un coup. Li Chi Kin, affairée à revêtir les trois plus petits des larges capes de drap, se redressa, inquiète. Elle craignait les réactions de Mo Hin, un être brutal dont les tendances paranoïaques l'entraînaient à soupçonner l'univers entier de se liguer contre lui. Lors de ses crises de violence, de plus en plus fréquentes, il lui arrivait de frapper ses frères et sa sœur aînée. L'enfant-roi était le seul sur lequel il n'osait pas porter la main.

— So Quin voulait que personne ne quitte le terrier, bredouilla Ha Jin. Il fallait que nous restions tous ensemble. De toute façon, tu n'aurais pas réussi à soulever la trappe…

— Qu'est-ce que tu en sais ? rugit Mo Hin, hors de lui. Espèce de petit…

— Ça suffit ! gronda Le Vioter. Gardez votre énergie pour le désert d'herbe.

Mo Hin se détourna rageusement, cala le sac sur son épaule et se dirigea vers le tube d'accès. Sur un signe de tête de Rohel, Ha Jin s'accroupit contre la paroi voûtée, déplaça un morceau de roche et pressa le bouton du vieil interrupteur qui se dissimulait dans la niche découverte. Des claquements métalliques s'égrenèrent dans le terrier.

*

Ils marchèrent jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à ce que les enfants, épuisés par leur longue lutte contre les herbes imbibées d'eau et fouettées par le vent, s'écroulent de fatigue au pied d'une haute colline.

Le crachin tenace avait fini par transpercer les capes de drap et les

tuniques de laine. Les quatre plus jeunes, Ha Jin, Ki Phin, Tsa Han et So Quin, grelottaient, transis jusqu'aux os. Leurs lèvres, bleuies par le froid, ne cessaient de trembler, leurs dents s'entrechoquaient. Contrairement aux habituelles conditions climatiques du désert d'herbe, la pluie ne cessa pas avec la nuit naissante.

— Nous ne pouvons pas rester toute la nuit sous ce déluge ! cria Li Chi Kin.

Le Vioter essuya d'un revers de manche les rigoles qui s'écoulaient de sa chevelure détrempée. Il posa son sac et embrassa du regard l'interminable moutonnement vert pris d'assaut par les brumes et les ténèbres. Il avait fait confiance à So Quin pour la direction à suivre, mais il se demanda s'ils n'étaient pas bel et bien perdus.

— Recueillez de l'eau, ordonna-t-il à Li Chi Kin.

La jeune femme sortit le récipient métallique et le réchaud de survie du sac. Elle avait retiré sa propre cape et l'avait posée sur les épaules de l'enfant-roi. Sa tunique, battue par la pluie et le vent, épousait étroitement son corps. L'entrelacs violacé de ses veines tranchait sur sa peau émerisée et blême.

— Unissons nos pensées pour nous redonner de la chaleur, proposa So Quin d'une voix éteinte. La tempête d'équinoxe approche : demain matin, nos amis seront là.

— Quels amis ? demanda Le Vioter.

So Quin ne répondit pas. Des quatre plus jeunes, c'était lui qui semblait le plus souffrir du froid. Un voile terne s'était déposé sur ses grands yeux.

Les enfants se blottirent les uns contre les autres, joignirent leurs mains et fermèrent les yeux. Assis sur son sac, Mo Hin demeura à l'écart, visage enfoui sous le capuchon de sa cape.

Le Vioter entreprit de couper des herbes avec le couteau de cuisine. Les gouttes d'eau s'infiltraient sous sa combinaison. Il avait l'impression de mariner dans un bain glacé. Lorsqu'il eut rassemblé une grande quantité d'herbes, il les lia en bottes avec les tiges les plus solides, puis fabriqua un abri en les appuyant les unes contre les autres, une tâche qui lui prit environ une heure, le temps que le récipient métallique se remplisse d'eau. Une heure pendant laquelle les quatre enfants restèrent complètement immobiles, soudés les uns aux autres. Les ténèbres profondes envahirent le désert d'herbe.

Ils se glissèrent sous le toit formé par les bottes alourdies sur lesquelles les bourrasques de vent s'acharnèrent en pure perte. Le Vioter entra en dernier et tira une botte devant l'entrée. L'intérieur n'était ni confortable ni spacieux mais au moins la pluie n'y pénétrait pas. Ils s'assirent autour du réchaud dont la petite flamme grésillante et bleutée réchauffa peu à peu l'atmosphère et exalta la suffocante odeur d'herbe pourrie. Li Chi Kin ouvrit les sachets de nourriture

déshydratée, un mélange de céréales et de légumineuses, puis en plongea le contenu dans le bac d'eau bouillante.

Ils mangèrent en silence, puisant directement dans le récipient avec leurs doigts. Lorsqu'ils eurent terminé leur repas, Li Chi Kin, assise à côté de Rohel, se pencha sur le réchaud.

— Si tu l'éteins, je mourrai, dit calmement So Quin, blotti entre Ki Phin et Tsa Han.

La jeune femme suspendit son geste.

— Si nous le laissons brûler toute la nuit, nous allons vider la réserve d'énergie, fit observer Le Vioter. Et nous en avons probablement pour plusieurs jours à errer dans ce…

— Mes frères et moi ne parvenons pas à nous redonner de la chaleur par l'union des pensées, coupa So Quin. Nous sommes des mutants apileux, des êtres désarmés contre le froid. Si tu éteins la flamme, la mort se glissera dans notre sang comme elle s'est déjà glissée dans le tien, homme des étoiles. Nos amis voyagent sur la tempête. Demain matin, ils nous transporteront jusqu'à la frontière du désert.

— Quels amis ? insista Rohel.

So Quin haussa les épaules. Il luttait contre l'engourdissement qui s'emparait de son petit corps, s'efforçait de maintenir ouvertes ses paupières dépourvues de cils qui se faisaient visiblement de plus en plus lourdes.

— Je ne sais pas exactement, répondit-il d'une voix traînante. J'entends leurs voix… leurs cris… Laissez la flamme… la chaleur…

Ses yeux se fermèrent et il s'abandonna au sommeil sur l'épaule de Tsa Han, qui, tout comme Ki Phin et Ha Jin, dormait déjà. Plus âgé et plus résistant, Mo Hin, à demi allongé au fond de l'abri, laissa échapper un ricanement cynique.

Li Chi Kin jeta un regard désespéré à Rohel. La vapeur qui se dégageait des herbes humides s'épaississait au fur et à mesure que l'air se réchauffait. L'abri allait bientôt se transformer en étuve.

À l'aide du couteau de cuisine, Le Vioter perça deux étroites ouvertures dans les bottes pour permettre à l'oxygène de se renouveler. Puis il dégrafa le haut de sa combinaison, dont le cuir usé avait perdu ses propriétés imperméabilisantes, et se pencha au-dessus de la flamme du réchaud pour tenter de sécher son sous-vêtement de coton.

Les heures s'égrenèrent lentement. La tempête qu'avait annoncée So Quin se déchaîna au cœur de la nuit. À plusieurs reprises, Rohel crut que les rafales mugissantes allaient emporter leur abri comme un fétu de paille. Des courants d'air s'infiltrèrent dans les interstices et giflèrent la flamme du réchaud, des trombes d'eau se déversèrent sur les bottes. Le Vioter s'évertua à colmater, à l'aide de bouchons d'herbe

et de terre, les gouttières qui apparaissaient çà et là. Inquiète, Li Chi Kin veillait sans relâche sur ses frères, y compris sur Mo Hin. Elle leur avait retiré leurs capes pour que leurs tuniques de laine puissent sécher, ainsi que leurs chaussures, des bottes montantes de tissu aux semelles de cuir qu'elle avait placées à côté du réchaud. En dépit de son propre épuisement, décelable aux cernes profonds qui soulignaient ses yeux, elle refusait farouchement de se laisser gagner par le sommeil.

Les hurlements du vent, amplifiés par la nuit, étaient comme de longs cris de fureur traversant le désert. Parfois, Le Vioter croyait percevoir des rugissements plus rauques, plus sourds, qui semblaient traduire une présence humaine ou animale. La construction précaire tremblait, gîtait, craquait, des ombres de terreur glissaient sur les visages des enfants endormis, caressés par la lueur de plus en plus chétive de la flamme du réchaud. La réserve d'énergie magnétique diminuait rapidement.

Des éclairs blancs griffèrent la nuit et éclaboussèrent l'intérieur de l'abri. Un premier coup de tonnerre éclata comme une bombe au-dessus d'eux. Des gémissements de terreur se glissèrent dans le souffle court de Li Chi Kin. Spontanément, la tête de la jeune femme vint se nicher sur l'épaule de Rohel. Ses mains glacées, tremblantes, nerveuses, se faufilèrent sous sa combinaison de cuir.

— Nous sommes perdus, balbutia-t-elle.

Il sentit la tiédeur de son haleine sur son cou. Il l'entoura de ses bras et lui caressa délicatement la nuque. La jeune femme s'apaisa dans un premier temps, puis, terrassée par la fatigue, elle se pelotonna contre lui et finit par s'assoupir.

La paume et les doigts de Rohel ne se lassèrent pas d'effleurer la peau douce et lisse de Li Chi Kin : elle possédait la texture d'un duvet d'oisillon. Au fur et à mesure qu'elle sombrait dans un profond sommeil, elle se laissait complètement aller contre lui. Malgré les épaisseurs de cuir et de laine, il percevait nettement leurs deux chaleurs qui se mêlaient, il percevait le mouvement régulier de sa poitrine, la fermeté de ses seins, la moiteur de ses lèvres sur son torse. Ces sensations exhumèrent des souvenirs enfouis au plus profond de lui. Il se remémora, avec une acuité douloureuse, la chaleur du corps de Saphyr, leurs peaux embrasées par les frottements, leur apaisement mutuel et serein dans les nuits tièdes et parfumées d'Antiter. Il se souvint qu'il la regardait dormir pendant des heures, auréolée de sa chevelure d'ambre, couverte de sueur, abandonnée et confiante dans son sommeil, comme l'était Li Chi Kin en ce moment. Perdu au milieu du désert d'herbe de Madrilange, réfugié sous ce fragile abri chahuté par les éléments enragés, il fut envahi d'un sentiment profond de solitude. Les cinq années universelles qui s'étaient écoulées depuis

qu'il avait quitté Déviel, le fief du Cartel des Garloups, lui apparurent soudain comme une éternité. Il avait vécu des milliers d'existences, qui, toutes à leur manière, avaient eu pour seul but de l'éloigner un peu plus de Saphyr. Des frémissements glacés parcoururent son sang. Il reprit empire sur lui-même et chassa énergiquement le désespoir qui s'instillait dans ses veines. Il ne fallait pas offrir de prise au poison du Jahad, qui, bien que neutralisé par l'enfant-roi et ses frères, profiterait de ses moindres failles pour refaire surface et accomplir son œuvre.

Engourdi, bercé par la respiration et la chaleur de Li Chi Kin, il demeura un moment suspendu entre veille et torpeur, entre rêve et réalité. Il décela d'étranges bruits autour de l'abri de bottes. Se dit que les mystérieux amis dont avait parlés So Quin étaient peut-être arrivés. Puis, lorsque l'orage se calma, que les bourrasques de vent se transformèrent en soupirs mélancoliques, il finit par s'assoupir.

✲

Li Chi Kin réveilla Rohel d'une pression de la main. La clarté livide de l'aube entrait à flots par l'entrée dégagée de l'abri. Une ride verticale barrait le front bombé de la jeune femme dont les yeux larmoyaient.

— Mo Hin a disparu, souffla-t-elle.

Il jeta un bref coup d'œil vers le fond de l'abri. Ha Jin, couché de tout son long, occupait la place laissée vacante par Mo Hin.

— Il a emporté le réchaud et les deux sacs, ajouta Li Chi Kin à voix basse. Il… il…

Elle éclata en sanglots et enfouit son visage dans ses mains. Le Vioter la prit par les épaules.

— Il ne peut pas être bien loin. Nous le rattraperons.

Il se faufila hors du toit de bottes. La luminosité du ciel, d'un blanc étincelant, l'éblouit. Un double arc-en-ciel aux teintes chatoyantes dessinait une arche gigantesque au-dessus de la végétation encore humide et figée. Un calme serein baignait le désert d'herbe.

Le Vioter se redressa et jeta un regard panoramique sur les dunes avoisinantes. C'est alors qu'il remarqua des formes brillantes disséminées dans les herbes. Il pensa d'abord qu'il s'agissait des reflets des arcs-en-ciel sur les perles de rosée, puis se rendit compte que ces formes étaient compactes, mouvantes, qu'elles émettaient des bourdonnements, des craquètements, des chuintements, qu'elles étaient pourvues de longues antennes vertes, de gros yeux globuleux et noirs, de mandibules coupantes comme des lames, de pattes interminables et d'ailes translucides.

La nuée d'insectes géants, déposée par la tempête, cernait l'abri de bottes. Les plus proches étaient à quelques pas, immobiles, tapis dans

les herbes. Ils mesuraient entre trois et quatre mètres de long. Leurs abdomens irisés reposaient sur le sol, leurs antennes, terminées par des renflements semblables à des épis, ondulaient au gré des imperceptibles souffles de brise.

Le Vioter observa l'océan d'herbe : aux innombrables scintillements qui transformaient les collines en éphémères mosaïques de lumière, il comprit qu'elles étaient toutes occupées par les centaines d'individus que comportait l'essaim. Pour l'instant, la fraîcheur de l'aube les maintenait dans leur léthargie, mais cela ne durerait pas longtemps. Les soleils jumeaux faisaient leur apparition à l'horizon et commençaient à réchauffer l'atmosphère. Machinalement, Le Vioter glissa la main dans la poche de sa combinaison et serra le manche du couteau.

Il entendit des bruits de pas derrière lui. Dans un réflexe, il déclencha l'ouverture de la lame et se retourna, campé sur ses jambes, prêt à frapper.

Surprise par sa réaction, effrayée, Li Chi Kin se recula, trébucha sur la botte posée en travers devant l'entrée de l'abri. Il lui saisit le poignet au vol pour l'empêcher de tomber. Elle leva de grands yeux étonnés sur lui. Son visage était creusé par la fatigue et le chagrin, et ses joues encore baignées de larmes.

À cet instant, un insecte géant sortit de sa torpeur et s'avança vers eux d'une démarche dandinante, maladroite, couchant les herbes sur son passage. Le claquement de ses mandibules résonna sinistrement dans l'aube froide.

Li Chi Kin poussa un hurlement de terreur. Le Vioter brandit le couteau et fit face au monstre dont les extrémités extensibles des antennes supérieures se promenaient maintenant à quelques centimètres de sa tête.

Les enfants, réveillés par le cri de leur sœur aînée, se ruèrent hors de l'abri. Lorsqu'ils aperçurent les insectes géants, ils se serrèrent craintivement les uns contre les autres. Si l'abri de bottes et la flamme magnétique leur avaient permis de passer la nuit, il ne leur restait aucun espoir de s'en tirer contre ces centaines de monstres qui émergeaient un à un de leur engourdissement. Seul So Quin, les yeux encore bouffis de sommeil, gardait le sourire.

Un concert de bourdonnements et de sifflements s'éleva du désert d'herbe. Les insectes s'ébranlèrent, affluèrent de toutes parts, dévalèrent les versants des collines, tracèrent leurs sillons dans l'épaisse végétation. Le Vioter maudit Mo Hin : seul le feu aurait pu les faire reculer, mais l'adolescent, en emportant le réchaud, les avait privés de leur seule chance de survie.

— Retournez dans l'abri ! lança-t-il aux enfants et à Li Chi Kin, sans quitter des yeux l'insecte qui avait pris de l'avance sur les autres

et qui ne se trouvait maintenant qu'à deux mètres de lui.

Plus il se rapprochait et plus ses antennes supérieures paraissaient prises de démence : elles virevoltaient autour de Rohel, cherchaient visiblement un endroit où se poser, où enfoncer les dards érectiles qui saillaient de leurs extrémités renflées. Le long corps translucide avançait par saccades, propulsé par ses pattes arrière repliées.

Les mandibules coupantes, perchées à un mètre cinquante au-dessus du sol, allaient bientôt se refermer sur Le Vioter.

*

Le consul et pra Murillo, le légat du Chêne Vénérable, s'engouffrèrent dans la cabine spécialement aménagée pour recevoir la cuve de Kyu.

Le glisseur mis à la disposition de la légion exterminatrice par le Jeho de Madrilange avait été secoué par la tempête qui s'était abattue sur le désert d'herbe. Il avait fallu jeter l'ancre pour réparer la grand-voile et l'un des focs déchirés, une perte de temps qui n'avait pas été prévue au programme.

Jovert était assis devant un écran retranscripteur sur lequel s'alignaient des phrases chaotiques. Le consul écarta les innombrables fils qui convergeaient vers la cuve, se plaça devant la paroi et observa la fillette, immobilisée par l'air pressurisé. Il constata qu'il ne lui restait plus que la peau et les os. En revanche, le cerveau mis à nu de Kyu, farci d'électrodes, se dilatait chaque jour un peu plus : il débordait largement de sa calotte crânienne et formait une sorte de champignon rose et visqueux au-dessus de son visage creusé et inexpressif.

Pra Murillo contempla d'un œil distrait le paysage monotone qui défilait par le hublot ovale de la cabine. Le traitement réservé à cette fillette, une créature innocente selon les textes originels du Chêne Vénérable, le révulsait.

Alarmé, le consul se tourna vers Jovert.

— Combien de temps tiendra-t-elle encore ?

Jovert haussa les épaules. Sa toge pourpre ondula comme si elle abritait un nid de serpents.

— Pourquoi ? Vous vous souciez de sa santé maintenant ? Ou peut-être avez-vous peur qu'il ne lui reste plus assez de viande pour votre prochain festin ?

Les yeux rouges du consul flamboyèrent, mais il s'abstint de répliquer. Son interlocuteur était le fils du Seigneur Brudehaut, un homme dont il valait mieux éviter de froisser la susceptibilité. Ses doigts jouèrent nerveusement avec la broche en forme de scorpion qui maintenait fermé le col de sa cape.

— Les dernières nouvelles ne sont guère réjouissantes, reprit Jovert. À cause de cette maudite tempête, nous n'avons pas pu capturer l'enfant-roi et l'ancien agent du Jahad cette nuit. Or…

— Quelle importance ? coupa le consul. Ce que nous n'avons pas réussi à faire hier, nous le ferons aujourd'hui. Ils ne peuvent pas nous échapper.

Le glisseur franchissait en souplesse les collines herbeuses et avançait à un train soutenu. Les sifflements de ses moteurs auxiliaires transperçaient les lattes rugueuses du plancher. Les soleils jumeaux des Mondes des Franges, deux disques argentés reliés par un cordon de lumière, étaient haut dans le ciel.

— Cette tempête ne nous a pas seulement retardés : elle a également entraîné la migration des sauterelles géantes du cœur du désert d'herbe, lâcha Jovert d'une voix sourde.

— Je ne vois pourtant rien ici qui pourrait ressembler à une sauterelle, géante ou non, marmonna pra Murillo en se collant au hublot.

Jovert se leva, poussa son tabouret du pied, prit le missionnaire par le bras et l'entraîna devant l'écran posé sur une tablette enchâssée dans la cloison.

— Vous ne cherchez pas au bon endroit, pra.

D'un air excédé, pra Murillo baissa les yeux sur le rectangle scintillant où les mots s'impressionnaient et s'évanouissaient comme des taches holographiques superposées. Il eut beau se concentrer pour tenter de comprendre quelque chose à cette succession syncopée, il ne réussit pas à lui trouver un semblant de cohérence.

— Désolé, votre système est trop compliqué pour moi, murmura-t-il en haussant les épaules. Il me faut un traducteur.

Jovert libéra un petit rire sinistre qui vrilla les tympans du missionnaire. Il en coûtait à pra Murillo de traiter avec les Seigneurs des Tombes. La hiérarchie d'Orginn lui avait ordonné de les décongeler et s'il s'était exécuté, en serviteur loyal du Chêne Vénérable, il le regrettait amèrement à présent. Il avait l'impression d'avoir ressuscité une multitude d'entités démoniaques surgies tout droit du Grand Enfer des Déchets. L'expansion de l'Église et la formule du Mentral ne valaient pas qu'on mît le Monde des Franges à feu et à sang, qu'on jouât avec des millions de vies comme on jouait de manière atroce avec l'esprit de la petite Kyu.

— So Quin et ses compagnons sont cernés par une nuée de sauterelles géantes, déclara Jovert. Des insectes carnivores à qui il ne faut que quelques secondes pour dévorer un animal de la taille d'un bœuf. Nous risquons fort de perdre l'enfant-roi, et vous votre déserteur… Pour nous, ce n'est pas trop grave : nous voulions seulement capturer So Quin, l'exposer en public et le laisser pourrir à

petit feu dans l'un de vos fours à déchets. De la même manière que ses ancêtres nous avaient exposés dans les tombes de glace. En revanche, pour vous… C'est curieux, on dirait que…

Jovert se figea dans une lecture intensive et silencieuse de l'écran. Intrigué, le consul se rapprocha et, machinalement, chercha à relier entre eux les mots qui défilaient de plus en plus rapidement, qui avaient à peine le temps de se former qu'ils étaient aussitôt chassés par les suivants. Il ne maîtrisait pas toutes les subtilités du système « K », mais il saisit au hasard des bribes de ce qui ressemblait à une conversation. Il crut deviner que l'enfant-roi essayait d'établir une communication télépathique avec les… insectes. Une hypothèse qui parut tellement absurde au consul qu'il se demanda si Kyu, l'antenne réceptrice, n'était pas définitivement hors d'usage. Il se retourna et jeta un bref coup d'œil sur la cuve. La fillette arborait toujours la même expression, ou plutôt la même absence d'expression.

— So Quin ne s'est pas dirigé vers la tempête par hasard, dit Jovert, sortant soudain de son mutisme. Il est plus malin que nous le pensions. Il n'a que quatre ans, mais il sait parfaitement se servir de son potentiel télépathique. Et maintenant, tout dépendra de la réaction des sauterelles…

— Que voulez-vous dire ? demanda pra Murillo. Ces monstres ne possèdent pas d'intelligence au sens où nous l'entendons. C'est une race inférieure régie par ses seuls instincts.

Jovert fixa le missionnaire d'un air mauvais.

— Perdez donc vous-même l'habitude de raisonner comme un être… inférieur, pra. Nous ne poursuivons pas seulement votre stupide déserteur mais également So Quin, le produit d'une évolution génétique supérieure.

À cet instant, le consul poussa un cri et désigna l'écran d'un index tremblant.

— Là ! Ces mots ! Bordel de Dieu… Qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe que le fameux instinct des sauterelles semble avoir repris le dessus, commenta Jovert, laconique. Nous ne retrouverons que des squelettes. Vous aviez raison sur un point, pra Murillo : on ne peut pas faire appel à l'intelligence de ces monstres.

Le missionnaire n'en tira aucune vanité. La fin imminente de l'enfant-roi de Florilange et du déserteur du Jahad aurait au moins le mérite de mettre un terme au supplice de Kyu. La perte définitive du Mentral le laissait de marbre. Tout en récitant machinalement la prière des morts, il ne put s'empêcher de penser que les vrais monstres étaient en sa compagnie, enfermés dans la cabine et la cale de ce glisseur.

CHAPITRE V

L'essaim bruissant se refermait sur l'abri de bottes. Il formait à présent une muraille compacte de têtes allongées, de globes oculaires insondables, de mandibules noires et coupantes, de carapaces irisées, de pattes velues et d'élytres translucides. Aux extrémités des antennes les plus proches, les dards érectiles oscillaient comme des poignards prêts à frapper.

Tendu, Le Vioter s'était placé devant So Quin, qui était tombé à genoux, avait fermé les yeux et s'était figé dans une immobilité que rien ne paraissait devoir perturber, pas même le concert assourdissant des stridulations produites par les frottements des élytres et des pattes sur les abdomens. L'enfant-roi avait refusé de se faufiler sous l'abri de bottes où s'étaient déjà réfugiés Li Chi Kin et ses trois autres frères, Ha Jin, Tsa Han et Ki Phin.

— Rejoins immédiatement les autres, So Quin ! hurla pour la dixième fois Le Vioter sans quitter des yeux les antennes qui dansaient autour de lui.

Mais l'enfant-roi ne réagit pas, comme s'il n'entendait rien, comme s'il s'était retiré dans son monde intérieur. Les rayons argentés des soleils jumeaux éclairaient son visage sur lequel aucune peur ne glissait.

Le Vioter ne comprenait pas le comportement des insectes, qu'il avait identifiés comme des sauterelles carnivores : quelques minutes plus tôt, elles avaient interrompu leur marche en avant, s'étaient tapies dans les herbes et étaient restées figées un long moment dans une curieuse position, abdomens et mandibules collés au sol, élytres déployés et frémissants. Il avait eu l'impression qu'elles hésitaient sur la conduite à suivre, qu'elles attendaient quelque chose. Puis, aussi inopinément qu'elles s'étaient arrêtées, elles s'étaient de nouveau

mises en branle, comme subitement animées d'une fureur meurtrière. Elles étaient tellement nombreuses qu'elles se bousculaient, qu'elles se battaient presque pour occuper les premiers rangs. Celles qui venaient de l'arrière grimpaient maladroitement sur leurs congénères mieux placés pour avoir une petite chance de participer à la curée. Une odeur fade, doucereuse, émanait du liquide blanchâtre et visqueux qui suintait des oviscaptes en forme de sabre des individus femelles.

Rohel sentit quelque chose de mou et de froid lui effleurer le cou. Il se laissa tomber sur ses talons, se retourna et leva son couteau, une arme bien dérisoire à opposer à cette multitude caparaçonnée, à ces milliers de dards et de mandibules. Une antenne s'enroula autour de son poignet et lui bloqua le bras. Il tenta de se dégager, mais la lanière flexible et résistante accentua sa pression et lui paralysa l'épaule. Des grincements de mâchoires retentirent au-dessus de sa tête. Des frissons glacés coururent sur sa nuque et son dos. Les insectes géants continuèrent de s'agglutiner autour de lui, grouillèrent comme à l'entrée d'un nid, occultèrent les rayons des soleils jumeaux, l'ensevelirent dans une ombre noire et froide.

Il s'effondra sous la poussée désordonnée. Le couteau lui échappa des mains. Il s'attendit à tout moment à recevoir le coup fatal, à être déchiqueté par les pinces acérées et recourbées. Une cascade de pensées échevelées, dérisoires, incongrues, submergea son esprit. Bizarrement, il ne parvint pas à se rappeler le visage de Saphyr. Il était sur le point de mourir dans ce désert d'herbe du Monde des Franges, à des millions d'années-lumière de Déviel, et l'image de celle pour laquelle il avait accompli tout ce périple, l'image de celle à qui il avait dédié son existence, lui échappait. Il se demanda si Saphyr n'avait pas elle-même succombé au désespoir, s'il n'avait pas, pendant toutes ces années, pourchassé une chimère, un spectre.

Un silence épais, à peine troublé par le friselis des herbes, retomba sur les lieux. Le Vioter sentit un brusque afflux de sang dans son bras ankylosé. Il se rendit alors compte que l'antenne qui l'avait emprisonné s'était relâchée. Il s'aperçut également que les insectes, bien que tassés les uns contre les autres, évitaient soigneusement de l'écraser. Il découvrit un étrange spectacle au travers des herbes couchées, des pattes, des élytres, des tarières et des abdomens qui l'environnaient.

La nuée, de nouveau immobilisée, encerclait étroitement So Quin. L'enfant-roi, assis sur ses talons devant l'abri de bottes éclaboussé de lumière, avait ouvert les yeux. Il souriait et, de sa petite main blanche et potelée, caressait à tour de rôle les énormes têtes de trois sauterelles inclinées devant lui comme si elles lui rendaient hommage.

Le Vioter récupéra son couteau et avança en rampant vers So Quin. Il prit soin de ne pas commettre de gestes brusques, de ne pas heurter

les pattes repliées. Il craignait que la fureur de ces monstres bardés de chitine ne se réveille à tout moment. Il émergea à côté de l'enfant-roi et se redressa. Les trois sauterelles les plus proches se reculèrent en claquant des mandibules, ailes vibrantes, antennes ondulantes, yeux noirs parcourus d'éclairs blancs et électriques.

À perte de vue, les collines étaient recouvertes de carapaces sur lesquelles jouaient les rayons des soleils jumeaux. La nuée devait comporter non pas des centaines, comme Rohel l'avait estimé dans un premier temps, mais des milliers d'individus.

— Nos amies les sauterelles acceptent de nous aider, dit So Quin, placide.

— Il y a quelques secondes, ça ne paraissait pas très évident, lâcha Rohel sans quitter les insectes des yeux.

— Elles sont affamées. Les grands troupeaux des gazelles du cœur du désert d'herbe ont entamé leur transhumance. Et puis je ne parvenais pas à entrer en contact avec elles. C'est moi qui les ai attirées ici, mais au début, j'ai eu peur qu'elles ne reconnaissent pas ma voix… Il a fallu que je me concentre… Je suis si fatigué…

Le Vioter remarqua alors les cernes bleuâtres sous les yeux fiévreux de So Quin. Il n'était qu'un enfant de quatre ans, un petit être dont les exceptionnelles capacités psychologiques faisaient trop souvent oublier l'extrême fragilité de la constitution.

La tête de Li Chi Kin, intriguée par le silence, s'immisça entre les deux premières bottes de l'abri. Éblouie par la luminosité des soleils jumeaux, la jeune femme cligna des paupières à plusieurs reprises. La vision des sauterelles regroupées, parfois sur deux ou trois niveaux, autour des bottes d'herbe lui arracha un cri d'effroi. Malgré sa terreur, elle se glissa entièrement hors de l'abri, s'agenouilla à côté de So Quin et le serra à l'étouffer dans ses bras.

— Il n'y a plus rien à craindre, murmura l'enfant-roi enfoui dans la poitrine de sa sœur aînée. Elles sont nos alliées, elles vont nous transporter jusqu'à la frontière du désert d'herbe.

Des larmes roulèrent sur les joues de Li Chi Kin.

— Pourquoi n'es-tu pas venu te réfugier sous l'abri ? J'ai cru que ces horribles monstres t'avaient dévoré. Comme ils ont peut-être dévoré Mo Hin… Ô mon Dieu, j'avais promis à notre mère de veiller sur vous, de vous ramener tous sains et saufs sur Florilange, et…

Elle ne put terminer sa phrase. Sa voix se brisa en sanglots. Elle demeura un long moment secouée de spasmes et pelotonnée autour de l'enfant-roi.

— Mo Hin n'est pas mort, affirma So Quin. Je perçois encore la lumière de sa vie.

Ha Jin, Tsa Han et Ki Phin sortirent à leur tour de l'abri. Ils ne prêtèrent aucune attention à l'effrayante armée rassemblée devant

eux : dès qu'ils aperçurent leur grande sœur livrée à sa détresse, ils s'assirent dans l'herbe, fermèrent les yeux, joignirent leurs mains et tentèrent de lui redonner un peu d'espoir, un peu de chaleur. Depuis qu'ils avaient quitté les remparts protecteurs du palais de Florilange, Li Chi Kin avait veillé jour et nuit sur eux sans jamais se plaindre, sans jamais perdre patience ni courage. Elle les avait soignés quand ils étaient tombés malades, apaisés quand les cauchemars les avaient réveillés, elle avait recueilli leurs larmes dans le creux de ses mains, et maintenant que c'était enfin à son tour de pleurer, leur premier réflexe était d'unir leurs pensées pour lui rendre une petite partie de ce qu'elle leur avait donné.

Au bout de quelques minutes, Li Chi Kin, rassérénée, tourna son beau visage vers Le Vioter.

— Veuillez me pardonner, sire, j'ai eu un accès de faiblesse mais cela ne se reproduira plus.

— Je vous pardonnerai seulement si vous cessez de m'appeler sire, dit-il avec un sourire. Je suis Rohel Le Vioter, de la planète Antiter, l'un des deux derniers représentants du peuple de la Genèse.

Il pouvait leur faire confiance, ils étaient, comme lui, des bannis, des proscrits. Comme l'avait affirmé So Quin dans le terrier, ils avaient autant besoin de lui qu'il avait besoin d'eux. Ils avaient scellé un pacte et il jugeait préférable de ne rien leur cacher. De plus, il y avait tellement longtemps qu'il ne s'était pas présenté sous son vrai nom qu'il éprouvait le désir pressant de le prononcer à haute et claire voix. C'était une façon de renouer avec le fil de son existence.

— Où se trouve l'autre représentant de votre peuple ? demanda Li Chi Kin.

— Loin, très loin d'ici…

— C'est une femme, n'est-ce pas ?

La voix de Li Chi Kin tremblait légèrement. Rohel la dévisagea et acquiesça d'un mouvement de tête. Li Chi Kin se mordit nerveusement la lèvre inférieure qui blanchit sous la pression de ses dents. Un frissonnement soudain parcourut la nuée de sauterelles.

— Nos amies nous pressent de partir, fit So Quin.

L'enfant-roi écarta les bras de sa sœur aînée, se releva et se dirigea d'un pas assuré vers un insecte géant.

*

Les pensées de l'enfant-roi s'étaient enfin réchauffées. Kyu ne se souvenait plus vraiment des sensations que produisait le froid ou le chaud sur la peau, mais c'est ainsi qu'elle qualifiait spontanément les ondes mentales de So Quin qui transitaient par son cerveau : froides quand tout allait mal, chaudes quand tout allait bien.

Le froid qui avait envahi Kyu quelques instants plus tôt avait été d'une rare intensité. Elle avait bien cru que la dernière heure de So Quin était arrivée. Il avait été tellement glacé d'effroi par l'aspect des êtres du désert d'herbe qu'il avait eu du mal à établir la communication avec eux et qu'ils avaient failli se jeter sur lui pour le dévorer.

Kyu focalisa son regard sur Jovert, le missionnaire et le consul, groupés autour de l'écran transcripteur. Ces trois hommes au crâne luisant lui faisaient horreur, tout comme le gardien de la cuve, tout comme les légionnaires, même si leurs manières étaient un peu moins grossières. Ils s'étaient lancés dans une discussion animée dont elle ne saisissait que quelques mots épars sur leurs lèvres en mouvement.

Elle se concentra sur le visage de Jovert, placé à côté du hublot ovale et dont l'élocution était moins rapide que celle de ses deux vis-à-vis. La lumière du jour entrait à flots dans la cabine lambrissée. Les vagues d'herbe et les moutonnements nuageux défilaient en accéléré par le hublot. Les soleils jumeaux avaient déserté le ciel assombri. La fillette se rendit compte que les pensées de So Quin devenaient confuses, distordues, incohérentes : l'enfant-roi, terrassé par la fatigue et bercé par un bourdonnement monocorde, s'était assoupi.

Au bout d'un moment, Kyu parvint à comprendre les paroles de Jovert :

— Nous ne pourrons pas le rattraper dans le désert… Il ne faut que deux jours aux sauterelles pour parvenir jusqu'à la lisière extérieure…

Il y eut un long moment d'immobilité pendant lequel Jovert s'efforça d'écouter les arguments du consul, puis ceux du missionnaire.

— Je ne suis pas de votre avis, pra… J'ai l'impression que So Quin sait qu'il est suivi…

Le missionnaire éprouvait visiblement les pires difficultés à contenir sa colère. Ses bras traçaient de furieuses arabesques et les yeux lui sortaient de la tête. Kyu voyait les courbes scintillantes et éphémères des éclats de salive qui jaillissaient de sa bouche.

— Pas question, pra… Tant que Kyu nous sera utile, elle restera à l'intérieur de cette cuve. De toute façon, elle ne peut plus vivre normalement… Si vous vous obstinez, j'informe le palais épiscopal d'Orginn de votre opposition à nos projets… Lorsque nous aurons capturé So Quin et Le Vioter, nous favoriserons l'expansion de l'Église sur le Monde des Franges, un monde où elle était ultra minoritaire depuis des siècles… Cela vaut bien le sacrifice d'une gamine de six ans, non ?… Vos problèmes de conscience ne me concernent pas.

Le missionnaire haussa les épaules et sortit d'un pas rageur. Kyu n'entendit qu'un bruit feutré, mais la vibration de l'air pressurisé et des fils de la cuve lui indiqua qu'il avait claqué la porte à toute volée.

Jovert s'assit devant la tablette de l'écran transcripteur. Comme il

tournait le dos à Kyu, la fillette résolut de lire sur les lèvres du consul, dont les yeux rouges lui évoquaient irrésistiblement les rémures albinos des Montagnes Noires, de petits rongeurs qu'elle allait souvent observer avec d'autres enfants de son village. Ou peut-être avec son père, elle ne se souvenait plus. Les images s'effaçaient de sa mémoire comme les pensées de So Quin sur l'écran. Elle avait l'impression d'avoir rêvé toute son existence d'avant la cuve. Elle ne parvenait plus à reconstituer les visages de son père et de sa mère. D'eux ne subsistaient plus que de vagues silhouettes de géants sombres et tristes. Son univers familier, désormais, c'était l'air pressurisé, les fils aux gaines vives, les parois transparentes, le tube nutritif qui s'enfonçait dans son estomac, les ombres roses et figées qu'elle apercevait du coin de l'œil, ses bras et ses jambes sans doute… Sa seule famille, c'était Jovert et sa sempiternelle toge rouge, le gardien et ses odieuses grimaces, un répugnant cercle d'intimes auquel il fallait ajouter, depuis qu'elle avait été transférée dans le glisseur, le consul et le missionnaire. Parfois, l'esprit de Kyu s'envolait par les hublots, les fenêtres, les sas, toutes ces ouvertures qui, au hasard des voyages, lui jetaient en pâture des portions de paysage, des fragments d'univers extérieur. Elle s'imaginait alors marcher dans les rues des villes, courir à travers les bois, voler entre les astres, nager dans les eaux des mers ou des fleuves.

Quelques instants plus tôt, Jovert avait confirmé ce qu'elle avait pressenti depuis bien longtemps : elle ne sortirait de la cuve que pour mourir. Mais cela ne lui faisait pas peur. Elle attendait la mort avec une impatience proportionnelle à l'affection qu'elle portait à So Quin. Elle serait enfin délivrée du terrible sentiment de le trahir.

— Nous avons eu tort de parler de la formule du Chêne Vénérable au Jeho de Madrilange, disait le consul. Il espère bien la récupérer pour lui-même. La vigie a repéré une flotte de glisseurs dans notre sillage. La tempête de cette nuit a probablement déréglé leurs instruments de bord et… (Kyu ne comprit pas la phrase suivante.) Le Jeho fait semblant d'accepter nos accords mais n'a aucune intention de les respecter… Le glisseur mis à notre disposition est bourré de mouchards magnétiques qui indiquent à tout moment notre position…

Le consul s'interrompit et, l'air soucieux, écouta Jovert, toujours de dos par rapport à la cuve. Tout en parlant, le fils du Seigneur Brudehaut pianota sur son clavier. Une tache verte bordée de noir et criblée de points lumineux apparut sur l'écran.

— À mon avis, les sauterelles (ah, c'était donc ça, les êtres du désert, des sauterelles, pensa Kyu) emprunteront le trajet le plus court, reprit le consul dont l'index remonta vers le haut de l'écran. Deux destinations possibles : l'aire marchande de Mer-Morte ou celle de Pharaül… Je pencherais plutôt pour Mer-Morte, car Pharaül n'est pas

équipée en sarcophages de transport… Oui, bien sûr : trois agents permanents, des Sabars du Sud, des opposants au Jeho… Je les préviens immédiatement par le canal codé… Hé ! Qu'est-ce que…

Le glisseur ralentit brutalement. Le consul perdit l'équilibre, bascula vers l'arrière et roula sur le plancher. Empêtré dans les plis de sa cape noire, il heurta de plein fouet le bas d'une cloison. Jovert eut le réflexe de s'accrocher au rebord de la tablette qui, comme tous les instruments du système « K », était scellée dans le bois. Les fils de la cuve oscillèrent et Kyu eut la sensation de se déplacer au ralenti dans l'air pressurisé.

Le glisseur s'immobilisa complètement dans un sifflement aigu. Le consul se releva tant bien que mal, furieux. La peau de son crâne avait éclaté sous le choc et des rigoles d'un sang clair lui barbouillaient le front et le nez. Kyu ne saisit pas tout ce qu'il disait, car ses lèvres tremblantes s'agitaient de manière désordonnée, convulsive, mais elle comprit qu'il se répandait en imprécations. Elle crut également deviner un sourire narquois sur la face de Jovert, qu'elle voyait maintenant de profil.

Un officier de la légion, reconnaissable à son plastron et son collant dorés, fit irruption dans la cabine. Kyu reporta immédiatement son attention sur le nouvel arrivant. Ses paroles étaient faciles à lire : à l'instar de tous les officiers, il articulait chaque syllabe comme s'il s'adressait à des enfants ou à des attardés mentaux.

— …un adolescent qui errait dans le désert avec un réchaud de survie et quelques vivres… Il dit qu'il s'appelle Mo Hin et qu'il est le frère de So Quin… Nous l'avons bouclé dans la cale…

Jovert, le consul et l'officier sortirent précipitamment de la cabine. Quelques minutes plus tard, le glisseur s'ébranla et prit peu à peu de la vitesse.

Restée seule, Kyu laissa vagabonder ses pensées. L'enfant-roi dormait toujours, se débattait dans des cauchemars confus, effrayants. C'était dans ces moments où il s'abandonnait au sommeil que la fillette se sentait le plus proche de So Quin. Il lui semblait alors qu'elle était un récipient sans fond dans lequel il déversait son trop-plein d'angoisse, qu'elle absorbait ainsi ses peurs et lui permettait de se réveiller plus tranquille, plus serein. Elle chérissait ces instants passés dans l'intimité de son jumeau mental. Elle, elle ne pouvait plus clore ses paupières et les liquides qu'on lui injectait la maintenaient toujours en état d'éveil. Autrefois, elle avait entendu dire que ceux qu'on privait trop longtemps de sommeil devenaient fous. Elle était sûrement devenue folle.

Le gardien de la cuve s'engouffra dans la cale. Comme à chaque fois, il colla ses grosses lèvres sur la paroi transparente et mima un baiser que Kyu jugea particulièrement obscène.

*

Les sauterelles survolaient les crêtes sombres et dentelées d'un plateau volcanique, une île abrupte et brûlée au milieu de l'océan émeraude. Le ciel était de nouveau couvert de nuages lourds et bas. À l'horizon ondulaient les vagues d'herbes ourlées d'une écume brillante et verte.

Assis à califourchon sur le cou d'une sauterelle, Le Vioter s'agrippait d'une main à l'excroissance cartilagineuse qui saillait de l'occiput de sa monture. De l'autre, il maintenait le petit corps recroquevillé de So Quin, endormi, contre lui. Le vent et les déplacements d'air des élytres à la phénoménale envergure lui plaquaient les cheveux sur le front et les tempes.

Cela faisait maintenant plusieurs heures que la nuée avait pris son envol. Li Chi Kin avait dû surmonter sa terreur pour se jucher, en compagnie de Tsa Han, sur un insecte géant. Ha Jin et Ki Phin, âgés de dix et huit ans, chevauchaient fièrement leurs étranges montures et prenaient visiblement beaucoup de plaisir à voyager de la sorte.

Les quatre sauterelles transporteuses, isolées, volaient en formation serrée au milieu de la nuée irisée. Tout autour, les individus qui semblaient dévolus à leur surveillance, des femelles reconnaissables à leurs longs oviscaptes luisants, se tenaient à une distance d'environ cinquante mètres. En l'air, elles étaient encore plus impressionnantes qu'à terre. Elles étaient tellement nombreuses qu'elles semblaient occuper toute la surface de la plaine céleste. Leurs élytres vibrants produisaient un vacarme assourdissant.

Le Vioter jeta un bref coup d'œil en direction de Li Chi Kin, située à sa droite. Le bras crispé de la jeune femme enserrait la taille de Tsa Han, assis sur l'arrière de la tête de la sauterelle. Leurs tuniques écrues se gonflaient comme une voile et ils devaient s'accrocher de toutes leurs forces à l'excroissance cartilagineuse pour ne pas être désarçonnés. Li Chi Kin se mordillait les lèvres pour ne pas libérer les hurlements qui ne demandaient qu'à jaillir de sa gorge.

Ils venaient tout juste de dépasser le massif volcanique que, dans le lointain, d'innombrables taches jaunes et mouvantes attirèrent l'attention de Rohel. Intrigué, il se pencha légèrement sur le côté et tenta de les observer. Il ne décela pas grand-chose de précis dans un premier temps, d'une part à cause de l'altitude, d'autre part à cause des sauterelles qui volaient à basse altitude et qui lui obstruaient la vue.

Un concert de bourdonnements, de chuintements, de sifflements s'éleva subitement de l'essaim. Les sauterelles amorcèrent une descente en piqué au-dessus du désert d'herbe. Déséquilibré par ce changement de cap inopiné, Le Vioter faillit être précipité dans le

vide, mais il serra les cuisses, parvint à redresser le torse sans relâcher So Quin et raffermit sa prise sur l'excroissance cartilagineuse. Du coin de l'œil, il entrevit les silhouettes de Li Chi Kin et Tsa Han, pratiquement couchés sur la tête de leur sauterelle. Malgré l'infernal tapage des insectes géants, il entendit dans son dos les gloussements de plaisir de Ki Phin et d'Ha Jin, ravis de ce nouveau jeu.

— Cramponnez-vous ! hurla-t-il à l'attention des deux garçons.

Rohel comprit que les taches claires et fuyantes, deux cents mètres plus bas, constituaient l'objectif des sauterelles. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait du sol, il discerna progressivement un grand troupeau de gazelles aux cornes noires et à la robe jaune. Affolées par l'apparition de la nuée, elles galopaient droit devant elles, couchant les herbes, creusant un immense fleuve de terre sur leur passage. Déjà, les insectes de l'avant-garde s'abattaient sur les attardées. Ralenties par le poids des prédateurs ailés, les gazelles avaient encore la force de se traîner sur une trentaine de mètres avant de s'effondrer sur le flanc. Elles n'avaient ni le temps ni le réflexe de ruer, de donner des coups de corne ou de pousser un ultime bêlement : d'un coup précis de mandibules, les sauterelles leur tranchaient le cou et entamaient immédiatement le dépeçage. Elles aspiraient d'abord goulûment le sang, les viscères, les organes encore palpitants, puis arrachaient d'énormes morceaux de chair qu'elles enfournaient dans leur gueule aux mâchoires aiguisées. Il ne leur fallait qu'une dizaine de secondes pour laisser une carcasse nettoyée et blanche derrière elles. Alors, l'abdomen coloré d'une teinte carmin, alourdies mais pas encore rassasiées, elles reprenaient leur envol et se mettaient en chasse d'une nouvelle proie.

Les quatre insectes transporteurs se déroutèrent et se dirigèrent vers le sommet de la colline la plus proche où ils atterrirent en douceur. Une fois au sol, ils baissèrent la tête tout en émettant de longs gémissements sourds, comme pour inviter leurs passagers à débarquer. Leurs antennes ondulaient mollement, des éclats de lumière embrasaient leurs yeux globuleux et noirs.

So Quin, réveillé, garda les yeux fermés et resta un moment blotti contre Rohel.

— Elles me disent qu'elles ont faim, dit-il de sa petite voix encore ensommeillée. Elles vont participer à la chasse et ensuite elles reviendront nous prendre. Moi aussi, j'ai faim.

Le Vioter descendit, saisit l'enfant-roi par les aisselles et le posa à terre. Li Chi Kin, livide, en fit autant avec Tsa Han. Ils se regroupèrent au milieu des hautes herbes, rejoints par Ha Jin et Ki Phin qui se chamaillaient en riant. Les quatre insectes décollèrent et se fondirent rapidement dans le nuage bruissant et instable de leurs congénères.

Autour de la colline, c'était un véritable carnage. Rares étaient les

gazelles qui avaient réussi à échapper au ballet mortel des sauterelles. Des milliers de carcasses jonchaient déjà les herbes couchées, l'air était saturé de l'odeur de sang frais colportée par le vent. Comme les proies n'étaient pas en nombre suffisant pour nourrir chaque individu de la nuée, des batailles sanglantes éclatèrent entre les sauterelles. Les vaincues étaient immédiatement décapitées et dévorées par les vainqueurs, y compris les yeux, les antennes, les pattes et les élytres. Li Chi Kin se serra machinalement contre Le Vioter.

— C'est monstrueux, murmura-t-elle d'une voix sourde.

— C'est leur ordre naturel, intervint So Quin. Les faibles n'ont pas de place dans leur monde. Et ce sera la même chose sur Florilange si nous ne triomphons pas des Seigneurs des Tombes : ils élimineront les faibles, hommes, femmes et enfants, et institueront la terreur. Puis ils s'attaqueront aux autres planètes du Monde des Franges, à l'univers entier. Ils trafiqueront le cerveau de leurs prisonniers qui viendront grossir les rangs de leurs légions exterminatrices. Ce sera le retour à la barbarie, à l'obscurantisme, on mangera de la chair humaine ou mutante, on pillera, on violera, on torturera, on brûlera. Le règne du fer et du feu, le fer des Seigneurs des Tombes, le feu de l'Église verte, l'alliance des brutes et des fanatiques…

— Tu cherches à nous faire peur ? demanda Ha Jin qui mâchait nerveusement une brindille.

So Quin fit quelques pas, se retourna et embrassa le groupe du regard. Sa bouille ronde et ses grands yeux noirs étaient pénétrés de gravité. Il avait le physique d'un enfant de quatre ans mais l'expression d'un homme âgé de plus de mille ans.

— Mes visions ne me trompent pas, affirma-t-il calmement. Mais ce n'est qu'une route et le futur nous en offre d'autres… J'ai faim.

À peine avait-il dit cela qu'une sauterelle vola en leur direction. Elle tenait entre ses pattes le cadavre décapité et intact d'une gazelle du désert.

Lorsqu'elle fut au-dessus d'eux, elle laissa tomber sa charge qui atterrit lourdement à leurs pieds. Une gerbe de sang éclaboussa le bas de leurs tuniques.

— Nos amies nous offrent une partie de leur festin, s'exclama So Quin.

— Mais nous n'avons pas de feu ! protesta Li Chi Kin. Nous n'allons tout de même pas manger de la viande crue. Comme des barbares.

— Il faut savoir être barbare pour survivre aux barbares, dit l'enfant-roi. Et puis nous vexerions nos amies : il leur en a coûté de nous faire ce don.

Le Vioter hocha la tête, extirpa le couteau de la poche de sa combinaison et se pencha sur le cadavre de la gazelle. Il la coucha sur

le dos, écarta du genou les pattes postérieures et, de la pointe de la lame, lui incisa lentement l’abdomen.

CHAPITRE VI

Le vent et la pluie balayaient l'aire marchande de Mer-Morte.

L'eau s'écoulait des gouttières de zinc qui pendaient des dômes à demi enterrés et disposés de chaque côté de l'allée principale. De hautes machines bleues et luisantes continuaient de faucher l'herbe folle qui envahissait les alentours de la petite agglomération.

Enfouis dans d'amples cirés noirs, Main-Noire et Papillon-Fou, deux Sabars du continent sud, surgirent d'une venelle et coururent en direction du dôme du Transport Postal. À chacun de leurs pas, leurs bottes soulevaient des gerbes de boue. De larges flaques jaunes hérissées d'épines de pluie parsemaient la terre battue de l'allée centrale.

Le mauvais temps arrangeait bien les affaires des deux hommes : les cavaliers du Jeho de Mer-Morte, terrés au fond de leur caserne souterraine, ne mettraient pas le nez dehors tant que durerait la tempête.

Le sigle holo du TP crevait la grisaille au-dessus du grand dôme rouge et vert. La porte vitrée coulissa lorsque les deux Sabars, dont les cirés dégouttaient de boue, s'engouffrèrent sous le porche d'entrée. Ils pénétrèrent dans le salon d'accueil où l'hôtesse, une femme sans âge vêtue d'un uniforme bleu marine, leur jeta un regard sévère. Les lampes au phanéon enchâssées dans le faux plafond vomissaient des colonnes de lumière crue.

L'hôtesse se pencha au-dessus du comptoir et apostropha les nouveaux arrivants :

— Veuillez retirer vos cirés et les laisser dehors, messieurs.

Cela faisait plus de vingt ans qu'elle accueillait les voyageurs du Transport Postal. Elle connaissait donc tout son monde à Mer-Morte et cherchait visiblement à savoir qui se cachait sous ces larges capuchons

dégoulinants.

Les deux hommes restèrent figés au milieu de la pièce. Leur immobilité avait quelque chose d'inquiétant.

— Pour la deuxième et dernière fois, veuillez retirer vos cirés. Ou bien sortir immédiatement !

La peur commençait à gagner l'hôtesse. Son index se dirigea machinalement vers un bouton holographique dissimulé sous le rebord du comptoir : le signal d'alarme de l'agence du Transport Postal, relié au central de la caserne du Jeho.

Main-Noire entrouvrit son ciré. L'hôtesse décela un éclat brillant mais elle comprit trop tard et n'eut ni le temps d'appuyer sur le bouton du signal d'alarme ni celui de crier. Une sorte d'araignée métallique, de la grosseur d'un poing, fusa de la poitrine du Sabar et lui sauta à la gorge. Six pattes coupantes et animées se refermèrent sur son cou, lui broyèrent le pharynx, lui déchiquetèrent les chairs. Le sang jaillit des multiples lésions, sema des fleurs pourpres sur le col de son chemisier et le haut de sa veste d'uniforme. Ses yeux se révulsèrent, elle laissa échapper un long soupir puis, après une dernière convulsion, elle s'effondra derrière le comptoir.

Les deux hommes ne perdirent pas de temps. Main-Noire traîna le cadavre de l'hôtesse dans un recoin sombre et le recouvrit du large morceau d'étoffe qu'il avait dissimulé sous son ciré. Après quoi il effaça les traces de sang à l'aide d'une éponge végétale. Papillon-Fou, le technicien, pianota sur la console lumineuse située dans une niche murale et déclencha le système de fermeture automatique de l'agence. Un volet magnétique bleuté et grésillant se déploya devant la porte d'entrée.

— Je préviens Mouette-Cendrée de se tenir prête.

Il dégagea un transmetteur holographique personnel d'une poche de sa combinaison et composa le code du canal confidentiel. L'image d'une jeune femme à la peau sombre et à la longue chevelure noire se dessina sur les alvéoles du minuscule l'écran.

— Première partie de l'opération terminée. Réouverture de l'agence du TP dans cinq minutes.

— J'y serai, répondit simplement Mouette-Cendrée.

Quelques secondes plus tard, les deux Sabars empruntèrent la plate-forme descendante qui les déposa sur le palier intermédiaire du terrier. À ce niveau, interdit aux clients, il n'y avait qu'un technicien chargé de programmer le parcours des sarcophages de transport. Ils l'aperçurent au travers des parois transparentes de la salle de programmation : désœuvré, assis devant un clavier et une immense carte murale d'aiguillage, les pieds posés sur la table, il feuilletait distraitement une revue holographique technique. C'était un gros homme comprimé dans une combinaison grise maculée de taches et

dont la nuque ondulait en vagues graisseuses au-dessus des épaules.

Il perçut un bruit dans son dos mais ne jugea pas utile de se retourner.

— C'est toi, Silphinen ? lança-t-il d'une voix grasseyante. Tu t'ennuies là-haut, hein ? Je me demande pourquoi on a ouvert l'agence. Avec ce temps pourri…

Saisi d'un brusque pressentiment, il fit pivoter son siège. Ses jambes épaisses dessinèrent un arc de cercle et ses pieds retombèrent lourdement sur la moquette.

Ses lèvres grasses s'arrondirent de surprise. La revue lui échappa des mains, quelques pages holo se brisèrent sur le sol dans un tintement cristallin. Il s'était attendu à voir la silhouette familière de l'hôtesse et il se trouvait devant deux hommes dont les yeux, dans la pénombre des capuchons de leurs cirés, jetaient des éclats meurtriers. Des Sabars du Sud, pensa-t-il comme dans un songe. Des sauvages. Silphinen est complètement dingue de les avoir laissés passer.

— Hé, qu'est-ce que vous fichez ici ? bredouilla-t-il d'une voix blanche. Vous n'avez pas le droit de…

Le bras de Main-Noire se détendit comme un ressort. Une lame courbe de plus de trente centimètres s'enfonça sous le pectoral gauche du technicien, dont les mains poupardes griffèrent l'air, cherchant d'invisibles prises auxquelles se raccrocher. L'acier lui fouailla le cœur. Il eut la curieuse impression que cette scène ne le concernait pas, qu'il était devenu étranger à lui-même. Il aurait bien dit à ces deux-là qu'il y avait erreur sur la personne, mais la boule de glace qui s'était formée dans sa gorge l'empêchait de parler. Il était tellement stupéfait qu'il glissa dans la mort en croyant seulement glisser de son siège.

Lorsque le technicien du Transport Postal se fut effondré sur la moquette, Main-Noire retira la lame empoissée de sang et la lécha consciencieusement avant de la rengainer dans son fourreau.

— Il ne reste plus que les deux boudeurs du bas, dit-il. Je m'en occupe.

Papillon-Fou hocha la tête, se débarrassa de son ciré et hala le cadavre par les aisselles derrière l'armoire métallique du disque central de programmation. Il n'estimait pas nécessaire de s'entourer d'un luxe de précautions : Mouette-Cendrée tiendrait parfaitement son rôle d'hôtesse et personne ne songerait à descendre à ce niveau.

Main-Noire sortit une araignée métallique d'un carquois en cuir qu'il portait à la ceinture, la posa sur un mécanisme projeteur fixé sur son torse et s'esquiva discrètement. Comme tous les Sabars du Sud, il savait se mouvoir aussi silencieusement qu'une ombre.

Papillon-Fou prit la place du gros homme devant la console et la carte lumineuse. Il observa le matériel : dans les provinces reculées comme la frontière du désert d'herbe, le Transport Postal n'avait pas

renouvelé son système de programmation depuis plus de vingt années universelles. Pour lui, ancien employé du TP avant la guerre civile entre les Sabars et le Jeho, ce serait un jeu d'enfant que de trafiquer les aiguillages. Cependant, il n'approuvait pas la sinistre tâche que leur avaient confiée les représentants des Seigneurs des Tombes : tuer par surprise quatre innocents, les quatre employés de l'agence, n'était pas un principe guerrier très honorable. Papillon-Fou se faisait une tout autre idée de la guerre.

Main-Noire réapparut deux minutes plus tard. Le capuchon de son ciré avait glissé sur ses épaules, dévoilant sa face émaciée et bistre, son front ceint d'un bandeau de cuir, ses petits yeux enfoncés, son nez aquilin, ses longues tresses noires, autant de caractéristiques propres à la race des Sabars. En comparaison, Papillon-Fou, avec ses cheveux coupés en brosse, ses yeux noisette et sa peau tirant sur le brun clair, pouvait fort bien passer pour un Madrilangien de l'Est ou du Nord.

— C'est fait, souffla Main-Noire. Je monte ouvrir l'agence. Mouette-Cendrée doit attendre là-haut.

Papillon-Fou lui jeta un regard de biais.

— Ne sommes-nous pas en train de commettre une erreur ? demanda-t-il sans desserrer les dents.

Les traits de Main-Noire, sculptés par la lumière crue tombant des lampes au phanéon, se durcirent. Ses doigts agrippèrent machinalement le manche d'ivoire de son poignard.

— Quelle erreur ?

Papillon-Fou hésita avant de répondre. Il ne connaissait que trop bien le caractère impulsif et le fanatisme de son compagnon de mission.

— L'erreur d'aider les Seigneurs des Tombes à capturer l'enfant-roi de Florilange, finit-il par se décider. Premièrement, rien ne prouve qu'il atterrira à Mer-Morte, et nous aurons sacrifié ces gens pour rien. Deuxièmement, et d'après les renseignements du réseau, les Seigneurs des Tombes ont proposé une alliance au Jeho…

— Un traité bidon, coupa sèchement Main-Noire. Les Seigneurs des Tombes n'ont pas l'intention de tenir leur promesse.

— Tu crois peut-être qu'ils ont l'intention de la tenir vis-à-vis des nations sabars ? argumenta Papillon-Fou. Les Seigneurs des Tombes sont comme des mangoustes de l'Erg Blanc : quand deux serpents se battent, elles se débrouillent pour croquer l'un et l'autre. Les inconscients qui les ont libérés des glaces ne savaient pas quelle…

— Ça suffit ! rugit Main-Noire. Ça fait plus d'une année que les Seigneurs des Tombes soutiennent le sénat des nations contre le Jeho. Assez parlé, maintenant. Il y a un temps pour la parole et un temps pour l'action. Parler au moment de l'action, c'est trahir.

Papillon-Fou n'insista pas : s'il ouvrait encore une fois la bouche,

Main-Noire, un membre de la nation des Wahalars, le poignarderait sans la moindre hésitation. Les Wahalars préféraient encore perdre une bataille et se faire hacher menu sur place plutôt que de combattre aux côtés de guerriers couards et aussi bavards que les femmes. Ils ne supportaient pas le verbiage, cette manie des faibles qui déguise mal leur lâcheté et qu'ils considéraient comme une insulte à leur propre courage.

— Je monte ouvrir à Mouette-Cendrée. Toi, préviens le Seigneur Jovert et le consul que tout est prêt.

Lorsque Main-Noire eut disparu, Papillon-Fou poussa un long soupir de lassitude et s'absorba dans ses pensées. Puis il sortit le transmetteur de la poche intérieure de sa combinaison et composa le code de la fréquence holo du glisseur de Jovert et du consul. Un grésillement s'éleva du minuscule micro greffé dans le conduit auditif de son oreille gauche.

La voix nasillarde de Jovert lui perfora désagréablement le tympan. Comme le miaulement aigrelet d'une mangouste de l'Erg Blanc.

*

La tempête rendait malaisée la progression des sauterelles. La nuée entière volait maintenant en un groupe allongé et compact, une immense lance qui perforait le rideau de vent et de pluie.

Les individus de tête, épuisés au bout de quelques minutes, étaient régulièrement relayés par ceux qui les suivaient et se laissaient décrocher pour se reposer en queue de l'essaim. Seules les quatre sauterelles transporteuses restaient abritées au cœur de la multitude bruissante et ruisselante.

Le Vioter, penché vers l'avant, rivé à l'excroissance cartilagineuse, abritait So Quin de son mieux. Enfoui dans sa cape et dans celle de Li Chi Kin, l'enfant-roi ne bougeait pas. La tunique écrue de la jeune femme, gorgée d'eau et collée à son corps, n'offrait plus de prise aux rafales de vent. La tête de Tsa Han dodelinait sur sa poitrine. Ha Jin et Ki Phin ne riaient plus : ils avaient mal aux cuisses, aux fesses, au dos, ils étaient transis de froid et ne trouvaient plus le voyage très amusant. De cette hauteur, on ne voyait pratiquement plus le désert dont la nuit naissante estompait les reliefs.

Le Vioter se demanda si les sauterelles savaient où elles allaient. So Quin était le seul à leur avoir « parlé » et il ne connaissait pas le désert. Il leur avait demandé de les transporter jusqu'à la lisière, mais avaient-elles compris qu'elles devaient les déposer près d'une aire marchande ou d'une ville, c'est-à-dire près d'un endroit équipé en moyens de transport ? Rien n'était moins sûr : en général, les animaux

sauvages évitaient soigneusement de fréquenter les endroits habités par les humains. Le Vioter avait encore à la gorge le goût âpre de la viande crue. Les enfants avaient mangé en s'appliquant, sur les conseils de Li Chi Kin, à bien mâcher. Elle-même avait donné l'exemple malgré le dégoût visible que cette pitance avait suscité en elle. So Quin avait dévoré à belles dents près de la moitié du cœur sanguinolent. Il y avait eu de la surprise, puis de l'horreur dans le regard que lui avait jeté sa sœur aînée. Les quatre sauterelles transporteuses avaient consciencieusement nettoyé la carcasse avant de se mettre à la disposition de leurs passagers et de reprendre leur envol.

Sous les assauts d'une pluie de plus en plus froide, le sous-vêtement de Rohel avait fini par se détremper. L'intérieur de ses cuisses le brûlait à force de frotter la carapace rêche de sa monture. Il releva la tête et crut apercevoir, entre les innombrables élytres mouvants qui le précédaient, des lumières dans le lointain, sans doute des étoiles dans un îlot de ciel dégagé.

Non, ça ne pouvait pas être des étoiles, elles se trouvaient sous la ligne d'horizon ourlée d'une frange pâle. Une flotte de glisseurs, alors ? Peu probable : les lumières auraient bougé.

— Rohel, vous voyez là-bas ?

Un fol espoir imprégnait la voix de Li Chi Kin qui avait hurlé de toutes ses forces pour couvrir le tumulte.

Le vol des sauterelles se ralentit subitement. Elles donnèrent rapidement l'impression de ne plus avancer, de lutter contre le vent uniquement pour ne pas dériver sur les puissants courants aériens. Puis des mouvements divers et apparemment désordonnés parcoururent la nuée. Les insectes de l'avant-garde émirent des bourdonnements et des stridulations qui retentirent comme autant de signaux d'alarme.

— Elles ne veulent pas aller plus loin ! cria soudain So Quin en se tournant vers Rohel. Elles disent qu'il y a des filets gluants autour des nids des hommes.

La tête de l'enfant-roi disparaissait sous la capuche de drap. Le Vioter ne distinguait que son menton et ses lèvres bleuies par le froid.

— Mais cette ville est encore à quatre ou cinq kilomètres d'ici, objecta-t-il. Au moins. À pied, ça nous prendrait plusieurs heures. Et dans ton état…

So Quin hocha la tête puis se pencha sur la tête de la sauterelle suspendue entre ciel et terre et rendue instable par les bourrasques sifflantes. Ses élytres alourdis tentaient de corriger les effets produits par les turbulences mais elle ne pouvait empêcher sa carapace d'être agitée de fortes secousses. Elle s'évertuait à maintenir ses antennes à l'horizontale pour offrir le moins de prise possible au vent. L'eau

ruisselait sur ses globes oculaires saillants. So Quin releva la tête.

— Les quatre transporteuses acceptent de nous déposer le plus près possible du nid des hommes, déclara-t-il. Les autres ne suivront pas. Elles ne les attendront pas non plus.

À peine eut-il prononcé ces paroles que l'essaim se déchira comme un morceau d'étoffe. Les insectes de l'avant s'écartèrent dans un ensemble parfait, les uns par le haut, les autres par le bas. Les quatre transporteuses se retrouvèrent complètement isolées du reste de la nuée ordonnée en rangs serrés une trentaine de mètres derrière elles.

So Quin se pencha sur le côté et adressa un petit signe d'adieu à destination de l'essaim absorbé par la nuit. Les quatre sauterelles libérèrent un étrange bourdonnement, une sorte de chant triste et grave, puis battirent vigoureusement des élytres pour les délester de leur surcharge en eau et foncèrent en direction des lumières. Elles savaient qu'elles allaient mourir, mais le sacrifice de quelques individus faisait partie du mode de vie de l'essaim.

Les lumières, qui se rapprochaient peu à peu, émanaient de dômes éclairés, de toits de terriers. À première vue, ce n'était pas une aire très importante, une centaine d'habitations tout au plus. La tempête s'était calmée et les sauterelles progressaient maintenant à une allure soutenue.

Ha Jin et Ki Phin gloussaient et riaient de nouveau. La perspective de reprendre contact avec la civilisation après une année d'exil dans le désert d'herbe leur faisait oublier la fatigue et la douleur. Li Chi Kin semblait également rassurée. Elle continuait de souffrir du froid, de l'humidité, et surtout de la disparition de Mo Hin, mais les lumières de cette petite ville de la lisière du désert d'herbe brillaient comme des promesses de jours meilleurs.

Au moment où les insectes géants entamaient leur descente, Le Vioter repéra de longs tuyaux luisants dressés vers le ciel. C'est alors que, dans un fracas de tonnerre, jaillit le filet, craché par les bouches arrondies des tuyaux, immense, aux mailles resserrées et enduites de glu, au pourtour lesté de boules de plomb. Les sauterelles n'eurent pas le temps d'infléchir leur trajectoire. Le filet se déploya comme un champignon géant au-dessus d'elles. Leurs élytres et leurs pattes s'empêtrèrent dans les mailles collantes.

— Couchez-vous et cramponnez-vous ! cria Le Vioter dont le bras se resserra autour de la taille de So Quin.

Les hurlements de panique d'Ha Jin, de Ki Phin et de Tsa Han se mêlèrent aux stridulations perçantes des sauterelles. Le lourd filet leur percuta de plein fouet la nuque et les épaules. Le Vioter eut l'impression de recevoir une charge de plusieurs tonnes sur le dos. Les nœuds des cordes arrachèrent des pans entiers de sa combinaison de cuir. La glu, une substance corrosive, acide, s'infiltra dans les

égratignures et lui rongea les chairs.

Les sauterelles perdaient rapidement de l'altitude. Elles donnaient de violents coups de tête pour tenter de se dégager de la nasse, mais leurs soubresauts désespérés ne réussissaient qu'à les emberlificoter un peu plus dans les cordelettes de nylon tressé aussi résistantes et coupantes que des filins métalliques.

Rohel entendit un choc sourd. La monture de Ki Phin était tombée comme une pierre et s'était écrasée sur le versant d'une colline. Il entrevit fugitivement le corps du garçon dont le crâne lisse formait une flaque claire sur les herbes assombries, coincé sous un morceau détaché de carapace. Sa propre sauterelle, paralysée par le filet, cessa de lutter et partit soudain en vrille. Des spasmes semblables à des sanglots secouèrent le corps de l'enfant-roi, à demi écrasé sous lui. Les herbes ondulantes se rapprochèrent d'eux à une vitesse hallucinante. Les muscles de Rohel se contractèrent sous l'afflux d'adrénaline, So Quin laissa échapper des gémissements plaintifs.

La sauterelle parvint à glisser les extrémités de ses élytres au travers des mailles. L'essaim l'avait chargée de la responsabilité de ses passagers, et tout particulièrement du petit homme qui parlait le langage des insectes, et, jusqu'au bout, elle tentait de remplir sa mission, de préserver leur vie. Les fines ailes se déployèrent tant bien que mal mais se déchirèrent pratiquement dans le même temps.

La sauterelle rebondit plusieurs fois sur les herbes avant de s'immobiliser, se disloquant un peu plus à chacune de ses cabrioles. Le Vioter fut projeté par-dessus la tête de l'insecte avec une telle violence qu'il lâcha So Quin. Il atterrit quelques mètres plus loin, étourdi, le souffle coupé. Il essaya de se soulever mais le filet s'abattit comme une serre sur ses épaules et le cloua sur place. Il sentit quelque chose de tiède couler des commissures de ses lèvres. Il se rendit alors compte qu'il s'était profondément entaillé la langue. Les herbes denses et humides l'empêchaient de reprendre sa respiration. Des aiguilles de douleur lui lardaient la cage thoracique. Il pensa que ses propres côtes lui avaient perforé les poumons. Il n'entendait plus rien. Il avait l'impression d'être emprisonné dans une bulle de silence.

Quelques instants plus tard, il perçut de vagues gémissements non loin de lui. Il voulut redresser le torse mais le poids du filet lesté interdisait tout mouvement. Il entrevit des lumières mouvantes, des faisceaux de torchelase, puis discerna des éclats de voix et de rires. Levant les yeux, il distingua des silhouettes qui avançaient en sa direction. Il tenta d'attirer leur attention mais sa gorge n'émit qu'un gargouillement inaudible.

*

Le corps de Kyu se raidit. Du moins, c'est la sensation qu'elle en eut après ce qui venait de se passer.

So Quin n'émettait plus de pensées. Il y avait d'abord eu cette intense surprise quand cette chose gigantesque (quelle chose ? Un squale des airs ? Un vaisseau spatial ?) s'était abattue sur lui, puis une immense panique quand la sauterelle avait cessé de voler.

Kyu avait ressenti seconde après seconde ce qu'avait éprouvé l'enfant-roi : il était parvenu à surmonter sa peur et avait uni ses pensées à celles de ses frères pour amortir leur chute. C'est de cette manière qu'il leur avait sauvé la vie un an plus tôt, lors du naufrage de la navette spatiale. Mais, lorsqu'il s'était rendu compte que la flamme de vie de Ki Phin avait cessé de briller, un terrible désespoir s'était emparé de lui. Terrassé par son chagrin, il n'avait plus songé à se protéger, ni à protéger sa sœur et ses autres frères. So Quin était aussi attaché aux siens, sauf peut-être à Mo Hin, que Kyu l'avait autrefois été à ses parents (enfin, elle le supposait, c'est le souvenir qu'elle avait choisi de garder).

Devant elle, Jovert, le consul et Mo Hin, debout, rivaient leur regard sur l'écran transcripteur. Il n'avait pas fallu longtemps à Kyu pour savoir dans quelle catégorie classer le grand frère de So Quin : il avait beau être issu du même ventre que l'enfant-roi, il ne faisait pas partie de la même couvée. Sa vraie place était ici, dans ce glisseur, en compagnie des représentants des Seigneurs des Tombes. La fillette s'était demandé pourquoi le même père et la même mère avaient produit deux êtres aussi dissemblables. Pourquoi il y avait de l'amour dans l'esprit de l'un et de la haine dans l'esprit de l'autre. Pourquoi l'un ne songeait qu'à servir son peuple et l'autre ne pensait qu'à l'asservir.

Jovert et le consul avaient été ravis de l'aubaine : au cas où les choses ne tourneraient pas comme ils le souhaitaient, le frère de l'enfant-roi pourrait toujours servir de monnaie d'échange. Kyu les avait vus discuter à ce sujet. En revanche, elle ne comprenait pas le comportement de Mo Hin, mais elle se doutait que, s'il était venu se jeter volontairement dans la gueule du loup, c'était qu'il avait une idée derrière la tête.

— On dirait que cette fois il est bel et bien mort, dit le consul. Ça fait plus de quinze minutes que l'antenne n'a rien capté. Bordel, qu'est-ce qui a pu se passer ?

— Probablement un filet antisauterelle, avança Jovert. Les aires marchandes du désert d'herbe disposent de canons automatiques à filet pour prévenir les attaques des nuées. So Quin et les siens ont échoué à quelques mètres du but.

Le poing du fils du Seigneur Brudehaut s'abattit rageusement sur la tablette.

— Et nous ne savons même pas si le déserteur de l'Église a survécu à la chute…

— L'Église n'aura qu'à renoncer à sa formule, voilà tout, dit le consul.

Jovert le toisa d'un air méprisant.

— Pourquoi, monsieur le consul, croyez-vous que nous avons monté cette expédition ? Ne me dites pas que vous n'aviez rien deviné ! Ou alors vous êtes le dernier des… (Kyu ne comprit pas le mot suivant.) So Quin n'était qu'un prétexte : ce qui intéresse les Seigneurs des Tombes, c'est le Mentral, la formule du Chêne Vénérable.

Mo Hin écoutait les explications de Jovert avec un intérêt non dissimulé. Il s'agrippait au dossier du siège scellé pour ne pas être déséquilibré par les brusques embardées du glisseur pris dans une tempête.

— Mais alors pourquoi en avoir parlé au Jeho ? demanda le consul qui, mortifié, s'efforçait de donner le change en se drapant à la fois dans sa cape et dans sa fierté. Et quel intérêt d'emmener pra Murillo avec nous ?

— Si nous ne lui avions pas parlé de la formule, le Jeho n'aurait pas mis ce glisseur à notre disposition et aurait lancé ses vaisseaux à l'assaut de notre croiseur. Les Madrilangiens n'ont jamais cru à notre traité de paix, mais ils ont fait semblant de l'accepter. Par intérêt. Pour avoir une chance de récupérer la formule. C'est pourquoi ils nous suivent depuis le début. Mais nous l'avions prévu et nous leur préparons une petite surprise. Quant au Chêne Vénérable, nous avons encore besoin de lui pour extirper la formule de la tête de ce Rohel Le Vioter. Une équipe de leurs chercheurs est venue de la galaxie d'Orginn et a installé une cellule capitonnée dans les soubassements du palais des Montagnes Noires. Ils ne savent pas que l'un des nôtres s'est glissé parmi eux. Une fois que nous serons en possession du Mentral, rien ni personne ne pourra nous arrêter…

Jovert s'interrompit et enveloppa Mo Hin d'un regard trouble.

— Votre plan reposait entièrement sur So Quin, objecta le consul. S'il ne donne plus signe de vie, nous aurons définitivement perdu le contact avec le déserteur de l'Église.

— Grâce à l'enfant-roi, nous savons au moins une chose : Le Vioter se trouve près de l'aire marchande de Mer-Morte. S'il a survécu, il cherchera tôt ou tard à entrer en contact avec le Transport Postal. Et donc il tombera immanquablement dans la souricière que lui ont tendue les Sabars.

Kyu cessa de lire sur les lèvres de Jovert. Elle savait maintenant quelle idée germait dans la tête de Mo Hin. L'adolescent voulait lui aussi la formule et se servait de l'attirance qu'il exerçait sur le fils du

Seigneur Brudehaut pour parvenir à ses fins.

Mais tout cela n'avait plus d'importance : So Quin, son frère de pensées, était mort et elle ressentait un grand vide au fond d'elle.

Elle espérait à présent que les Seigneurs des Tombes arracheraient le plus rapidement possible les fils qui la maintenaient artificiellement en vie. Peut-être que dans les territoires de l'au-delà elle pourrait enfin s'adresser à l'enfant-roi de Florilange et implorer son pardon.

CHAPITRE VII

Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? tonna une voix grave. On dirait qu'il y des… gosses là-dessous !

Le rayon de la torchelase du chasseur balaya le filet à plusieurs reprises. Les autres coururent le rejoindre dans un froissement de cirés huilés. La pluie avait pratiquement cessé.

— Hé, là, y a une femme. Une apileuse. Merde, elle est presque toute nue. La colle lui a arraché sa robe. Elle respire encore…

Les exclamations fusaient à mesure qu'ils découvraient les corps allongés sous les mailles et mêlés aux cadavres des sauterelles. Aux lueurs mouvantes des torchelases, ils dégainèrent leurs courtes machettes et entreprirent de sectionner les cordelettes de nylon en poussant des ahanements sourds.

Ils soulevèrent le pan découpé du filet en veillant à ne pas arracher brutalement les mailles engluées sur les peaux ou les vêtements. Pour le corps de l'homme, le seul qui ne fut pas un mutant apileux, la manœuvre s'avéra délicate : la colle s'était solidifiée dans ses blessures et il fallut lui couper de larges lambeaux de peau pour le dégager entièrement.

Les chasseurs allongèrent les corps les uns à côté des autres. Deux enfants ne respiraient plus. Les autres étaient mal en point mais vivants. Le visage de la femme, une très belle femme pour une mutante apileuse, était couvert d'ecchymoses. Le regard exorbité d'un rabatteur ne parvenait pas à se détacher de son corps immaculé et glabre qui contrastait étrangement avec les herbes noircies par la nuit. Le rayon de sa torchelase caressait avec insistance la poitrine, le ventre et les jambes dénudés.

— Ça a l'air tout doux, murmura-t-il en crachant sur le côté. Y paraît qu'les apileuses sont d'bonnes affaires au lit. J'f'rais bien un

p’tit essai pour vérifier…

Un chasseur s’approcha de lui et lui décocha un violent coup de poing au foie. Le rabatteur se plia en deux, à la recherche de son souffle.

— Je ne veux plus entendre une autre parole de ce genre, dit le chasseur d’une voix dure. Ces gens-là sont blessés. Elle comme les autres, elle a besoin de notre aide. Alors, garde tes bijoux de famille dans ton pantalon ou je te les arrache, compris ?

Le rabatteur, un jeune type roux à la face grêlée, acquiesça d’un mouvement de menton mais, dans son for intérieur, il se promit qu’il ne laisserait pas passer une aussi belle occasion. Lui, la fraternité, l’entraide, la tradition d’accueil et tous ces vestiges de l’ancienne civilisation du désert d’herbe, ce n’était pas vraiment son truc. Et, lorsqu’il aurait assez d’argent pour monter sa propre société de chasse, il se vengerait du coup de poing de son patron. À la différence près qu’il se servirait d’une bonne lame d’acier qu’il lui enfoncerait avec plaisir entre les omoplates.

Vingt minutes plus tard, deux véhicules équipés de chenilles dévalèrent les versants des collines environnantes et s’immobilisèrent à proximité des blessés. Les chasseurs avaient fait prévenir Wonnen, une vieille guérisseuse qui tenait lieu de médecin à Mer-Morte. Elle descendit d’un véhicule et, de sa démarche dandinante, s’approcha des corps allongés sur l’herbe. Elle s’accroupit, posa ses doigts momifiés sur les poignets des enfants, puis sur ceux de la femme et de l’homme. Elle resta ensuite un long moment immobile à marmonner d’incompréhensibles paroles.

— Qu’est-ce qu’on fait, Wonnen ? s’impatienta un chasseur. On prévient les cavaliers du Jeho ?

Les phares des véhicules soulignaient les crevasses sur la face ratatinée de la vieille femme, vêtue de sa sempiternelle robe bleue. Le vent soulevait des mèches de sa longue chevelure grise.

— Non, il faut les transporter dans un terrier, lâcha-t-elle d’une voix éraillée. L’homme, la femme et ces deux-là ne sont que commotionnés. Une bonne nuit de repos, quelques compresses d’herbe macérée, et à l’aube ils seront remis sur pied.

— Qu’est-ce qu’on fait des deux qui sont morts ? On les enterre ?

Wonnen secoua la tête.

— On les emmène. Un seul est mort. Les pouls vitaux de l’autre sont toujours vigoureux. Mais il ne faut pas les séparer tout de suite…

— Pourquoi ça ?

La guérisseuse se releva péniblement et fixa longuement le petit groupe des chasseurs. Ses yeux clairs, presque blancs, transperçaient les ténèbres.

— Vous ne pourriez pas comprendre, murmura-t-elle. Faites ce que

je vous dis, c'est tout.

Comme elle les avait tous guéris à un moment ou à un autre, ils lui firent confiance. Après avoir jeté des couvertures sur les corps, ils les installèrent sans piper mot sur des brancards de toile dépliée.

— Il y a quand même quelque chose de bizarre dans cette histoire, ajouta Wonnen d'un air pensif. Ce n'est pas seulement le filet qui a provoqué leurs blessures…

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda un chasseur.

— Qu'ils sont tombés en même temps que les sauterelles. Et, s'ils sont tombés en même temps, ça veut dire qu'ils voyageaient… sur les sauterelles.

— Qu'est-ce que tu radotes ? s'exclama l'homme. Jamais entendu pareille connerie ! Ces saloperies de bestioles se ruent sur tout ce qui bouge…

Wonnen libéra un petit rire enroué.

— Peut-être qu'il faut apprendre à leur parler avec autre chose que des filets gluants et des pistolets à ondes sonores…

Les chasseurs et la vieille femme s'entassèrent dans le véhicule où ils avaient chargé les brancards. Ils laissèrent l'autre à la disposition des rabatteurs afin que ces derniers puissent convoyer les cadavres de sauterelles jusqu'aux entrepôts.

*

Le Vioter reprit connaissance. Il était allongé sur un matelas de coton. On lui avait retiré ses vêtements et posé de larges compresses tièdes maintenues par des lanières sur le torse et le dos. À part sa langue entaillée qui l'élançait, il ne sentait pratiquement plus aucune douleur, seulement une gêne au niveau des poumons. Il se trouvait dans une pièce voilée aux murs de pierre. Une applique autosuspendue diffusait un éclairage tamisé. Des images syncopées déferlèrent dans son esprit engourdi : le filet, la chute de la sauterelle, les chasseurs, la vieille femme, l'intérieur métallique du véhicule, le tube de descente du terrier, des mouvements divers et confus, une ronde de visages burinés… Il était tellement vaseux qu'il avait la tenace impression d'avoir rêvé toute cette histoire.

Mais, lorsque son regard heurta deux autres matelas de coton sur lesquels dormaient Ha Jin et Tsa Han, il se rendit compte que ce n'était pas un rêve.

Un silence paisible régnait dans le terrier, à peine troublé par la respiration régulière des deux garçons. Rohel se demanda où étaient So Quin, Ki Phin et Li Chi Kin. Probablement dans une autre pièce. À moins que… Son sang se glaça. Ils n'avaient peut-être pas survécu à leurs blessures. Un besoin pressant de savoir l'étreignit. Il repoussa le

drap, se leva, fit quelques pas pour vérifier le bon état de ses muscles et articulations. Apparemment tout était en ordre, même si chacun de ses mouvements ravivait de petites épingles de douleur dues aux multiples lésions, courbatures et contusions. Il se dirigea vers la porte basse, l'ouvrit lentement. Il se retrouva à l'extrémité d'un couloir tournant plongé dans la pénombre, laissa à ses yeux le temps de s'accoutumer à l'obscurité. Les compresses enveloppaient sa poitrine d'une gangue molle et tiède. Des souffles d'air frais sur son bassin et ses jambes lui firent prendre conscience qu'il était entièrement nu.

Il hésita sur la conduite à suivre, puis, toujours taraudé par ce désir impérieux de savoir ce qu'étaient devenus So Quin, Li Chi Kin et Ki Phin, il se résolut à remonter l'étroit corridor. Il ne les connaissait que depuis quelques jours, mais il se préoccupait de leur sort avec autant de sollicitude que s'il s'était agi de ses propres frères et sœur de sang. Il était désormais lié à eux par une affection profonde, sincère, pas seulement par intérêt. Il avait envie de les retrouver vivants, de les serrer dans ses bras, de sentir leur souffle et leur chaleur sur sa peau. Comme il avait senti le souffle et la chaleur de Li Chi Kin sous l'abri de bottes.

La porte suivante était restée entrouverte. Il s'immobilisa, prêta l'oreille, perçut des bruits confus provenant de l'intérieur de la pièce. Un mélange de halètements, de frottements, de froissements, un peu comme ceux qu'auraient produits deux lutteurs.

Intrigué, Le Vioter se faufila dans la chambre éclairée par deux appliques murales. Il découvrit d'abord un grand lit sur lequel reposaient, main dans la main, les corps inertes de So Quin et de Ki Phin.

Les bruits venaient d'une seconde pièce en enfilade, séparée de la première par une étroite ouverture latérale. Pétrifié par le spectacle hideux de ces deux petits corps figés dans la mort, Rohel ne réagit pas jusqu'à ce qu'un cri étouffé vienne le tirer de sa torpeur.

Il se rendit en deux bonds dans l'autre pièce. Il y vit un homme de dos, un rouquin, le pantalon baissé sur les chevilles, les cuisses battues par les pans de sa chemise ouverte. Sous lui, Li Chi Kin, nue, bâillonnée, recroquevillée, se débattait farouchement. D'une main, l'homme la maintenait plaquée sur le matelas, de l'autre, il tentait de lui écarter le genou. Il était sur le point de parvenir à ses fins car la jeune femme, en sueur, épuisée, était visiblement à bout de résistance.

Le Vioter aperçut un poignard à double tranchant qui gisait à côté du matelas. Il s'en approcha silencieusement, mais, au moment où il allait s'en emparer, le rouquin, saisi d'un brusque pressentiment, lâcha Li Chi Kin et se retourna. La peur agrandit encore ses yeux exorbités. Le Vioter plongea sur le poignard, mais trop tard. L'autre donna un petit coup de pied dans le manche. L'arme glissa sur le sol carrelé et

heurta la plinthe du mur du fond.

Le rouquin récupéra le poignard, se rétablit en souplesse et attendit Rohel dans la venelle, bien campé sur ses jambes. Sans quitter son adversaire des yeux, il parvint à se débarrasser de l'entrave de son pantalon. Son sexe violacé, tendu, perdit rapidement de sa superbe. Des larmes silencieuses baignaient les joues de Li Chi Kin, prostrée sur le matelas.

Le Vioter se releva à son tour. À en juger par ses réactions et par la manière qu'il avait de tenir son couteau, juste sous la ligne des hanches, le rouquin à la face grêlée et aux pectoraux saillants sous sa chemise ouverte était un redoutable combattant. Son bras décrivit un fulgurant arc de cercle du bas vers le haut. Rohel se jeta en arrière pour esquiver la lame, mais la pointe acérée lui entailla l'épaule. Déséquilibré, il percuta le matelas et retomba de tout son long sur le carrelage. L'autre bondit aussitôt comme un fauve enragé sur son adversaire à terre, referma une main sur sa gorge et leva son bras armé pour frapper. Le contact avec le bas-ventre et les cuisses empoissés de sueur du rouquin ainsi que son haleine fétide révulsèrent Le Vioter, mais il garda la tête froide et ne se laissa pas emporter par le flot de sa colère et de sa répulsion. Il agrippa de ses deux mains l'avant-bras dressé pour l'empêcher de frapper. L'autre réagit exactement comme il l'avait prévu : au lieu de rompre, de chercher un nouvel angle, il insista, mobilisa toute son énergie pour forcer le passage.

Dans la plupart des cas, il suffisait de contrarier un lutteur sur ce qu'il considérait comme son point fort pour l'amener à perdre sa lucidité. Le rouquin, obnubilé par la résistance de son adversaire, ne sentit pas la jambe qui se glissait dans la pliure de son genou ni celle qui se plaçait en porte à faux sous son tibia. Rohel feignit de capituler. La lame se rapprocha dangereusement de son visage. Le rouquin, cramoisi, laissa échapper un ricanement sardonique. Soudain, l'une de ses jambes se souleva, ce qui lui fit perdre ses appuis. Il tenta de transférer son centre de gravité et de se récupérer sur son autre jambe, mais elle se déroba sous lui. Avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il effectua un demi-tour sur lui-même et se retrouva sur le dos, pantelant, le souffle coupé. Sans perdre une seconde, Le Vioter lui saisit le poignet, lui cala le coude contre son pied et détendit sa jambe comme un ressort. L'articulation craqua comme du bois mort. Le rouquin poussa un hurlement. Son bras inerte forma un angle insolite sur le carrelage. Le Vioter ramassa le couteau et réfréna tant bien que mal son envie de le planter dans le ventre blanc et huileux qui palpitait devant lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? gronda une voix.

Un homme revêtu d'une robe de chambre molletonnée s'engouffra

dans la pièce. Son visage carré, buriné, surmonté de cheveux poivre et sel, était vaguement familier à Rohel. Ses yeux d'un bleu pâle se promenèrent plusieurs fois de suite du rouquin à Li Chi Kin, toujours bâillonnée et effondrée sur le matelas, puis revinrent se poser sur Le Vioter.

— Ce petit salopard a voulu la violer, hein ? Je ne pensais pas qu'il pousserait l'ignominie jusqu'à faire ça dans la chambre d'un mort. Heureusement que vous vous êtes réveillé. Vous lui avez mis le bras en charpie. Ce gars-là, c'est un vrai scorpion. Je l'avais pourtant prévenu. Je le confierai aux cavaliers du Jeho demain à la première heure. Je suis Phran Moulik, patron d'une petite société de chasse et propriétaire de ce terrier. Vous devriez aller vous recoucher : vous semblez exténué.

Le Vioter se releva. La blessure à son épaule avait cessé de saigner. Des gouttes d'une substance épaisse et verte s'échappaient de ses compresses déchirées dans le combat. Il se pencha sur Li Chi Kin, tremblante, lui retira délicatement son bâillon et rabattit le drap sur son corps.

— J'aimerais autant que vous ne parliez pas de nous aux cavaliers du Jeho. Pas pour moi, mais pour elle et pour ceux de sa famille qui sont encore vivants…

Phran Moulik enjamba le rouquin, tordu de douleur sur le carrelage, s'avança de deux pas et dévisagea son interlocuteur.

— La vieille Wonnen prétend que vous n'êtes pas des gens ordinaires, que vous avez voyagé sur le dos des sauterelles. C'est vrai ?

— Ça se pourrait, répondit évasivement Rohel.

— Faudra un jour m'expliquer comment ce genre de chose est possible, grommela Phran Moulik. Ne vous tracassez pas pour le Jeho : je réglerai moi-même son compte à ce petit fumier.

— Vous avez parlé de la chambre d'un mort. Ils sont pourtant deux, à côté.

Phran Moulik marqua un petit temps d'hésitation avant de répondre.

— Encore une divagation de Wonnen… Enfin, peut-être pas si on considère qu'elle a dit vrai pour les sauterelles… Elle raconte qu'il y en a un qui est encore vivant mais qu'il accompagne l'autre dans le domaine des morts.

Puis, comme s'il voulait couper court à d'autres questions embarrassantes – embarrassantes parce que ces choses-là dépassaient son entendement et que, comme tout chasseur, il vouait une crainte superstitieuse à tout ce qui touchait à la mort –, il saisit le rouquin par le col de sa chemise et, sans tenir compte de ses gémissements, le contraignit à se relever.

— Dans d'autres circonstances, j'aurais été fier et heureux de vous

souhaiter la bienvenue, sire. Mais, à cause d'individus comme lui, les traditions se perdent. Pour l'heure, je me contenterai de vous souhaiter une fin de nuit un peu plus paisible. Demain, Wonnen vous refera vos compresses et soignera votre blessure.

Après avoir prononcé ces paroles, il poussa brutalement son assistant devant lui et sortit. Le Vioter entendit encore sa voix grave dans le couloir :

— Viens par là, toi. J'ai de quoi calmer les obsédés dans ton genre.

Rohel s'assit sur le bord du matelas et contempla Li Chi Kin. Le visage de la jeune femme portait les stigmates de sa chute dans le désert d'herbe. De larges ecchymoses soulignaient ses yeux clos, des égratignures sillonnaient son front, ses pommettes et ses joues. Son immobilité et sa respiration régulière semblaient indiquer qu'elle s'était rendormie. Mais, alors que Le Vioter s'apprêtait à se lever et à regagner sa chambre, la main de Li Chi Kin se posa sur son poignet.

— Reste avec moi, Rohel, chuchota-t-elle. J'ai peur. J'ai froid. Je ne veux pas dormir seule.

C'était davantage une supplique, une plainte déchirante, qu'une invitation. Il lui effleura délicatement l'oreille, le cou, puis se glissa sous le drap et s'allongea contre elle. Une nouvelle fois, la douceur de sa peau l'émerveilla.

Ils s'endormirent enlacés.

*

Jovert, Mo Hin et le consul sortirent, éteignirent les lumières et laissèrent Kyu seule dans le noir. La tempête s'était apaisée. La fillette perçut des éclats de clarté laiteuse par le hublot. L'astre nocturne de Madrilange occupait de nouveau le ciel d'encre bleu marine et enluminait les sommets arrondis des dunes d'herbe. L'écran transcripteur, en veilleuse, inutile désormais, ressemblait à l'œil vitreux d'un aveugle.

Le pénible sentiment de solitude de Kyu s'était considérablement accru depuis qu'elle ne captait plus les pensées de So Quin. Maintenant que l'enfant-roi était mort, elle ne comprenait pas pourquoi Jovert la maintenait en vie. Il n'y avait vraiment aucune clémence à attendre de cet homme. Pas même la mort. Les Seigneurs des Tombes ignoraient totalement la notion de pitié.

Le temps s'écoulait avec une lenteur exaspérante. Kyu ne flottait pas seulement dans l'air pressurisé, mais également dans un gouffre insondable et froid. Les yeux rivés sur le hublot, elle n'avait rien d'autre à faire que compter les minutes qui s'égrenaient, aussi longues que des siècles… Que se passait-il hors de la cuve ? À quoi s'occupaient les deux silhouettes sombres et tristes qui s'agitaient dans

les souvenirs de Kyu ? Étaient-elles en train de lui fabriquer un petit frère ou une petite sœur dans leur maison de Florilange ? Avaient-elles un reste d'amour à donner ? Maintenant qu'elle avait perdu son seul ami, son jumeau mental, que plus rien n'avait d'importance, la fillette pouvait enfin contempler la vérité en face : les silhouettes, celle massive de papa et l'autre menue de maman, l'avaient vendue comme une vulgaire marchandise. Les émissaires des Seigneurs des Tombes n'avaient même pas eu besoin de recourir à la menace ou à la violence. Bien sûr, les silhouettes n'étaient pas riches et la nourriture faisait parfois défaut sur l'immense table de bois. Bien sûr, les épis de paille saillaient des déchirures des matelas sur lesquels ils dormaient. Bien sûr, l'eau gelait dans les canalisations au moment des grands froids… Combien Kyu leur avait-elle rapporté ? S'étaient-ils acheté une nouvelle maison, plus spacieuse, plus confortable ? Mangeaient-ils à leur faim ? Se lavaient-ils dans une eau tiède et parfumée ? Avaient-ils installé la parabole et le récepteur holo dont ils rêvaient pour regarder les émissions des grands médias d'Agondange ? Allaient-ils passer des vacances dans les satellites ? Est-ce que Kyu valait moins que tout ça ? Est-ce que tous les papas et mamans de l'univers se comportaient de la sorte ? Pourquoi est-ce qu'on ne permettait pas à une fillette écrasée de chagrin de pleurer ?

Kyu capta soudain une pensée lointaine, ténue, qui semblait provenir du fin fond de l'espace. Elle fixa machinalement l'écran, mais ce dernier demeura obstinément neutre, vitreux. Cette pensée surgie de nulle part était tellement subtile qu'elle n'imprégnait pas les circuits du système « K ». Intriguée, la fillette refoula ses souvenirs dans un recoin de son cerveau et se concentra sur ce murmure qui retentissait en elle comme un chant d'amour et d'espoir. Elle se rendit compte que l'inconnu tentait d'établir une communication avec elle mais que les ondes grossières de sa propre excitation l'empêchaient de comprendre. Elle se calma, déploya toutes les ressources de son potentiel mental et descendit à des niveaux de silence intérieur qu'elle n'avait encore jamais atteints. Alors, elle reconnut la voix à la fois familière et inhabituelle de So Quin, l'enfant-roi de Florilange, et une vague de chaleur la submergea.

Je ne suis pas mort, j'ai seulement accompagné mon frère Ki Phin dans son dernier voyage, disait la pensée de So Quin. Tu as beaucoup souffert à cause de moi… Tu croyais me trahir mais en fait, tu m'as toujours servi… Je sais depuis le début que tu captes mes pensées, je sais que les Seigneurs des Tombes t'ont utilisée pour me retrouver. Mais comme tu vois, je ne leur fournis que les indications que j'ai envie de leur fournir…

Chacune des paroles de l'enfant-roi agissait comme un baume sur les plaies intérieures de Kyu. Une joie ineffable l'envahissait et la

laissait dans un état proche de l'extase. Aucune impulsion holo n'agitait la surface grise de l'écran. Il lui parlait à elle seule sans qu'aucun Jovert de malheur ne soit en mesure d'intercepter leur conversation. Pour la première fois depuis qu'on l'avait crucifiée dans cette cuve, elle éprouvait le bonheur d'être une antenne. L'air de la cuve lui parut subitement plus léger. Si léger qu'elle avait l'impression de voler.

Je viens te demander pardon, poursuivit So Quin. J'aurais pu, j'aurais dû te parler plutôt… Je n'ignorais rien de ta souffrance et pourtant je me suis tu… Nous sommes de la même race, toi et moi… Et ni toi ni moi n'avons notre place dans cet univers… Nous sommes des mutants, les maillons d'une nouvelle chaîne… Ici, nous sommes des monstres, des animaux qu'on enferme dans une cage ou qu'on traque… Ailleurs nous serions des dieux… Lorsque tout sera fini, lorsque nous aurons vaincu les Seigneurs des Tombes avec la formule du mal, lorsque j'aurai installé ma sœur Li Chi Kin sur le trône de Florilange, je te rejoindrai dans un autre monde, là où nos esprits ne seront plus limités par nos corps… En attendant, nous devons accomplir notre tâche… Notre dernière tâche… Maintenant, je vais réintégrer mon corps d'enfant avant qu'il ne soit trop tard… À bientôt, ma sœur de pensées… Sois en paix…

La pensée de So Quin s'interrompit. Kyu ne ressentit plus rien, dans un premier temps, puis elle éprouva une désagréable sensation de rétrécissement de son espace. C'était comme si quelqu'un cherchait à la comprimer tout entière dans l'une de ces petites boîtes à poupée avec lesquelles elle avait autrefois joué. Elle se heurta à des parois dures et blessantes, à des obstacles qui ressemblaient à des os, des veines, des organes, des muscles, des tendons. Au début, elle suffoquait, elle étouffait, tout semblait mort et froid à l'intérieur de cette étrange et étroite grotte. Elle se sentait comme une énergie pure chargée de ramener la vie dans une demeure d'où elle s'était absentée depuis trop longtemps : une pompe rouge se mit à battre dans un fracas de tonnerre, des alvéoles roses se gonflèrent d'air, un liquide pourpre circula dans un entrelacs de tubes transparents, des impulsions électriques crépitèrent le long de cordons blanchâtres. Pourtant, elle n'avait pas bougé, elle était toujours immobilisée par l'air pressurisé.

Kyu se remémora alors les pensées de So Quin et comprit qu'elle expérimentait, étape par étape, le processus utilisé par l'enfant-roi pour réintégrer son corps d'enfant. Leur communication avait été tellement intense, tellement féconde, qu'elle ne se contentait plus de capter ses pensées : émetteur et antenne formaient désormais une entité globale, unique, que ni l'espace, ni le temps, ni les hommes ne pourraient un jour dissocier.

Un flot de lumière crue inonda subitement la cuve. Le gardien et le missionnaire en robe verte firent irruption dans la cale. Le gardien était équipé d'instruments qui ressemblaient à des pinces coupantes, le missionnaire avait passé une étole blanche autour de son cou. Ils s'avancèrent vers la cuve : le faciès bestial du gardien s'ornait d'un étrange sourire, le missionnaire arborait une expression de gravité douloureuse et marmonnait d'incompréhensibles phrases entre ses lèvres serrées.

Un affreux pressentiment envahit Kyu : Jovert, pensant que So Quin était mort et que le système « K » s'avérait désormais inutile, avait ordonné aux deux hommes de débrancher les fils et de vider l'air de la cuve. Une scène du passé remonta à la surface de l'esprit de la fillette : cachée avec d'autres enfants derrière les colonnes d'un temple du Chêne Vénérable, elle avait assisté à une cérémonie funèbre exercée par un missionnaire. Il portait également une étole blanche par-dessus sa bure verte.

Ils venaient donner la mort à Kyu juste au moment où elle reprenait goût à sa misérable vie.

Comme à chaque fois, le gardien colla ses lèvres sur la paroi de la cuve. Comme à chaque fois, elle trouva particulièrement répugnantes ses dents jaunes et sa langue râpeuse recouverte d'une pellicule verdâtre.

— Adieu, Kyu ! articula l'abominable bouche. On ne pourra pas t'assaisonner avec les restes du petit roi, mais on te mangera quand même avec plaisir…

L'air et les fils vibrèrent aux éclats de son rire tonitruant. Le missionnaire interrompit ses prières et jeta un regard au vitriol au gardien.

— Ça suffit. Un peu de décence, ou je vous fais jeter dans un four à déchets. Je vous préviens que…

Kyu ne prêta plus attention à la suite de son discours. De toutes ses forces, de toutes ses fibres, elle implora So Quin d'imprimer ses pensées sur les circuits du système « K ». Mais l'écran continua d'étaler son absurde neutralité. Peut-être l'enfant-roi était-il tellement épuisé par son rétablissement dans son corps qu'il n'avait plus assez d'énergie pour communiquer.

Lorsqu'il en eut assez d'être tancé par le missionnaire, le gardien haussa les épaules et se pencha sur la valve de purge au pied de la cuve. Kyu ne distinguait plus que sa nuque, ses épaules massives et la tache de buée que produisait son haleine sur la vitre.

Quelques secondes plus tard, il se releva et brandit la valve comme un trophée. La fillette regretta amèrement de ne pas pouvoir hurler. Des courants d'air lui caressèrent la peau. Lui rappelèrent la brise qui s'infiltrait sous sa robe collante de sueur quand les deux soleils

jumeaux s'abîmaient derrière les Montagnes Noires… Un autre temps, une autre vie… L'air s'allégeait rapidement dans la cuve et Kyu se sentait tirée vers le bas. Elle prit conscience de ses bras, ses jambes, puis de tout son corps. Le gardien souriait, le missionnaire priait, les yeux clos. Que fabriquait So Quin ? Pourquoi n'imprimait-il pas ses pensées sur les circuits du système « K » ? Ne devinait-il pas qu'on allait la tuer ? Allaient-ils être séparés alors qu'ils venaient juste de se rencontrer ? Viendrait-il la chercher dans les mondes de l'au-delà ?… Non, il l'abandonnerait. Comme les autres, comme les tristes silhouettes qui avaient pour noms papa et maman…

Elle crut déceler des mouvements sur l'écran gris. Une illusion probablement. Elle était victime de sa tardive envie de vivre.

Elle fixa l'écran jusqu'au vertige : les mouvements, d'abord confus, se précisèrent, formèrent des traits, puis des mots, des phrases. Elle captait de nouveau la voix de l'enfant-roi, mais ni le gardien ni le missionnaire n'avaient l'idée de se retourner et de jeter un ultime coup d'œil sur l'écran transcripteur du système « K ».

Au moment où les pieds de Kyu prenaient contact avec le bas de la cuve, le gardien s'empara d'une pince extractrice et la leva vers le tube d'alimentation en oxygène.

CHAPITRE VIII

Sous le regard incrédule de Li Chi Kin, So Quin mangeait de bel appétit. Il avait émergé de son coma un quart d'heure plus tôt et il se comportait exactement comme s'il sortait d'une courte sieste.

— J'ai très très faim.

C'étaient pour l'instant les seuls mots qu'il avait daigné prononcer depuis qu'il s'était levé. Wonnen, la vieille guérisseuse, assise en face de lui, attendait avec impatience qu'il eût fini son assiette pour lui poser les questions qui lui brûlaient les lèvres. Le Vioter, Phran Moulik et les deux frères de l'enfant-roi avaient pris place autour de la grande table de la cuisine. Une adolescente blonde et mince, la fille du chasseur, s'affairait devant les plaques magnétiques de cuisson posées sur un plan de travail dans un renfoncement du mur.

L'enfant-roi mangeait avec une telle voracité que la sauce lui dégoulinait sur les lèvres et le menton.

— Eh bien, pour quelqu'un qui revient de chez les morts, il a de l'appétit ! murmura Phran Moulik. On dirait une sauterelle géante en train de dévorer une cornue jaune.

So Quin, enfin rassasié, repoussa son assiette et, d'un signe de tête, refusa le plat que lui présentait l'adolescente.

La fille de Phran Moulik avait déniché des vêtements d'enfant, d'épaisses combinaisons soigneusement conservées et pliées dans une armoire, et les avaient donnés à So Quin, Tsa Han et Ha Jin. Elle avait également fourni un blouson fourré et un pantalon bouffant à Li Chi Kin, ainsi que des bottines en cuir. Le Vioter, quant à lui, était vêtu d'un uniforme traditionnel de chasseur composé d'une ample veste verte (couleur de l'herbe, idéale pour le camouflage dans le désert, avait certifié Phran Moulik), d'un pantalon matelassé et de cuissardes. Les compresses de Wonnen avaient fait des miracles : ils ne se

ressentaient plus de leurs blessures et les ecchymoses s'estompaient sur leur crâne, leur visage ou leur cou.

Li Chi Kin essuya la bouche de So Quin à l'aide d'une serviette en tissu.

— Est-ce que tu sais que… Ki Phin… balbutia-t-elle.

Elle se détourna pour dissimuler ses larmes. L'enfant-roi posa sa petite main sur celle plus grande et tremblante de sa sœur.

— De temps à autre, les mondes de l'au-delà réclament leur dû, déclara-t-il avec un sourire. Nous n'avons pas à nous plaindre : les sauterelles, elles, n'ont pas hésité à sacrifier quatre des leurs pour nous venir en aide. Et puis Ki Phin est bien là où il est.

Wonnen ouvrit la bouche pour poser une question mais Phran Moulik la devança :

— Par les cornes du diable, je ne comprends rien à cette histoire de sauterelles ! Ça fait plus de trente ans que je les traque, je les ai vues dépecer mon fils et cinq de mes amis. J'ai beau faire des efforts, je n'arrive pas à croire que ces foutus monstres vous aient épargnés.

Les yeux noirs et fendus de So Quin se levèrent sur le chasseur.

— Lorsque l'on propose le jeu de la chasse aux sauterelles, dit-il, il faut accepter que la mort fasse partie des règles du jeu.

— Un jeu ? s'exclama Phran Moulik, décontenancé par la réponse de l'enfant-roi. Je parle de mon métier, de mon gagne-pain. Leur chair, leurs carapaces, leurs élytres, leurs antennes, je récupère et je vends le tout. Quand on se retrouve sous une nuée et qu'on se demande si le filet ne va pas céder, bon Dieu, on n'a pas le cœur à jouer.

— Tu aimes vivre dans le danger, les sauterelles s'arrangent pour te satisfaire et prélèvent leur récompense. Propose-leur un autre jeu et elles s'adapteront aux nouvelles règles. Elles ne sont pas compliquées.

Bien qu'il refusât de se l'avouer ouvertement, Phran Moulik fut obligé d'admettre que So Quin avait raison : jamais il ne pourrait se passer des sensations enivrantes que lui procurait la chasse malgré le tribut exorbitant que sa passion l'avait amené et l'amènerait encore à payer. Il avait déjà perdu son fils, ses amis, savait que son tour viendrait tôt ou tard, mais cela ne le dissuadait pas de sillonner le désert d'herbe pour y traquer les prédateurs géants. Les interminables veilles sur les postes de guet, le lever du jour sur les collines verdoyantes, le vent, la pluie, les rayons brûlants des soleils jumeaux, le frémissement de l'air à l'approche des nuées, la peur au ventre, le lâcher de filet et l'odeur de chitine carbonisée le grisaient, l'exaltaient, lui donnaient l'illusion de posséder le plus précieux des biens : la liberté.

Il n'avait pas fallu longtemps à cet étrange enfant de quatre ans pour débusquer Phran Moulik et le placer devant ses contradictions.

Le chasseur se claquemura dans un silence renfrogné. L'adolescente, remarquant la mélancolie qui se déposait sur les traits de son père, s'approcha dans son dos, lui enlaça la taille et enfouit son visage dans le creux de ses larges épaules.

Wonnen estima qu'elle avait assez attendu et ne laissa à personne d'autre le soin de prendre la parole.

— Dis-moi ce que tu as vu, là-bas, dans le royaume des morts…

La voix chevrotante de la vieille femme s'étranglait d'excitation. Elle semblait à ce point intriguée que les yeux lui sortaient de la tête, que ses innombrables rides se creusaient, que les tendons saillaient sur la peau parcheminée de son cou.

— Pourquoi es-tu tellement pressée de le savoir ? rétorqua calmement So Quin. Chaque chose en son temps. Tu n'es pas bien ici ?

Wonnen revint à la charge à plusieurs reprises mais ce fut la seule réponse qu'elle réussit à obtenir. De guerre lasse, la guérisseuse finit par se lever et sortit de la cuisine en ronchonnant et en secouant sa longue chevelure grise.

— Tu n'as pas été très gentil avec elle. Elle nous a soignés.

So Quin ne tint aucun compte de la remontrance de Li Chi Kin. Il haussa les épaules et déclara :

— Il nous faut partir maintenant. Nous avons déjà perdu trop de temps.

Le Vioter se tourna vers Phran Moulik.

— Quel est l'astroport le plus proche d'ici ?

— Celui des Gorges de l'Orguedon, répondit le chasseur, sortant de sa morosité. Il est desservi par les lignes souterraines du Transport Postal. Là-bas, vous ne trouverez que des compagnies marchandes intermondes, mais elles prennent parfois des passagers. Vous êtes des Florilangiens, pas vrai ?

Li Chi Kin éluda la question de Phran Moulik.

— Nous n'avons pas d'argent. Nous ne pourrons pas payer le Transport Postal.

— Pas de problème, il est gratuit. Aux Gorges de l'Orguedon, vous dénicherez certainement une compagnie qui a besoin de personnel temporaire. Je vous confierais bien toutes mes économies, mais elles seraient insuffisantes pour vous payer le passage. Je vous donnerai de quoi subvenir à vos besoins.

Le chasseur, pourtant de nature généreuse, avait maintenant hâte que ses hôtes déguerpissent de son terrier. Sa curiosité dévorante était loin d'être satisfaite, mais, pour ne pas compromettre davantage son équilibre mental, il se contenterait de savoir qu'ils avaient voyagé sur des sauterelles et que le plus petit avait l'étrange manie de se promener chez les morts. Le reste, d'où ils venaient, ce qu'ils faisaient dans ce coin perdu de Madrilange, où il allaient, ne le regardait pas.

— Mon équipe m'attend, lança-t-il en se levant. Nous devons partir pour une nouvelle campagne. On annonce une nuée à une trentaine de kilomètres. Ma fille vous remettra l'argent et vous conduira à l'agence du TP. Adieu, et que votre voyage se déroule sous les meilleurs auspices.

Il se dirigea à grandes enjambées vers l'ouverture arrondie de la cuisine.

— Merci pour tout, sire ! cria Li Chi Kin avant que la silhouette massive ne se fût complètement engagée dans le vaste couloir qui conduisait au tube de montée.

Phran Moulik ne se retourna pas. Ces mutants apileux et cet homme au physique étrange lui flanquaient la frousse. Bien plus que les plus grandes et les plus féroces sauterelles des nuées du désert d'herbe.

*

Mouette-Cendrée accompagna le jeune homme qui partait sur le front sud – elle ne lui avait rien demandé, mais les clients se croyaient obligés de raconter leur vie – jusqu'à la plate-forme de descente.

Cela faisait maintenant deux jours que le commando sabar avait investi l'agence du TP. Ils n'avaient rencontré aucun problème pour l'instant, mais Mouette-Cendrée avait l'intuition que cet état de choses ne durerait pas. La veille, elle avait reçu la visite de deux cavaliers du Jeho, des anciens combattants ivrognes et réformés. La présence de Mouette-Cendrée à la place de l'hôtesse habituelle avait d'abord éveillé leur méfiance, mais ils n'avaient pas insisté lorsqu'elle leur avait montré le faux hologramme de mission de la Compagnie. Pas davantage ne les avait alarmés le fait que Mouette-Cendrée fût une Sabar : certaines tribus s'étaient retirées du conseil des nations, avaient déposé les armes, et leurs membres avaient essaimé sur les trois continents de Madrilange. De plus, comme la nouvelle hôtesse, noiraude piquante, était nettement plus gracieuse que l'ancienne, blonde entre deux âges et fadasse, les deux cavaliers avaient adhéré sans restriction au remplacement effectué par le TP. Le charme exotique de Mouette-Cendrée les avait à ce point troublés qu'ils avaient oublié de descendre saluer les techniciens des niveaux inférieurs.

C'était la même chose pour les voyageurs, peu nombreux mais réguliers : cette jolie sauvageonne au teint mat, au sourire éclatant et aux somptueux cheveux noirs leur convenait parfaitement. Mouette-Cendrée enregistrait les données de leur voyage sur le clavier, puis ils descendaient par la plate-forme au quai des sarcophages où ils étaient pris en charge par Main-Noire. La présence d'un autre Sabar dans les

sous-sols de l'agence les étonnait bien un peu, mais ils présumaient que le TP avait procédé à un complet renouvellement de ses effectifs et ne faisaient aucune difficulté à se laisser boucler dans les capsules oblongues et noires.

Les Sabars avaient jeté les cadavres des employés dans un incinérateur à déchets. Ils avaient fermé l'agence à la tombée de la nuit, puis s'étaient rejoints dans la salle de contrôle des aiguillages où ils s'étaient aménagé un coin pour dormir. Une dispute violente avait éclaté entre Main-Noire, le Wahalar extrémiste, et Papillon-Fou, un Durbar. Mouette-Cendrée s'était courageusement jetée entre eux pour empêcher Main-Noire de plonger son long poignard recourbé dans le cœur de Papillon-Fou. Puis elle avait immédiatement entonné un chant d'apaisement afin de désamorcer leur agressivité. En tant que membre de la nation matriarcale des Chevipares, elle était experte dans l'art de la manipulation mentale. Là où les autres employaient la force, elle utilisait des armes plus subtiles et finalement plus efficaces. Les matriarches chevipares laissaient les chefs des autres nations débattre entre eux des questions d'honneur, de préséance et de stratégie guerrière, mais toutes les décisions importantes se prenaient dans l'ombre de leurs terriers. Elles avaient été les instigatrices de l'alliance secrète avec les Seigneurs des Tombes de Florilange, car elles supposaient qu'elles parviendraient à contrôler les tyrans libérés des glaces et leurs redoutables légions aussi facilement qu'elles dominaient les responsables sabars.

Mouette-Cendrée avait ensuite fredonné un chant de séduction, s'était déshabillée et avait fait l'amour avec ses deux compagnons. Un farouche guerrier ensorcelé par le ventre, les mains et la bouche d'une femme chevipare devenait aussi inoffensif qu'un palisat doré, un oiseau siffleur du continent sud. Main-Noire et Papillon-Fou, incapables de résister au charme de Mouette-Cendrée, n'avaient pas dérogé à la règle. Maîtresse experte et infatigable, elle s'était appliquée – sans oublier de prendre son propre plaisir – à leur voler leur énergie virile, à recueillir les dernières gouttes de leur liqueur de vie. Abrutis de fatigue, ils s'étaient endormis comme des masses, l'un sur son ventre, l'autre sur son sein. Cajoler les petites lances de deux guerriers ennemis était pour les femmes chevipares l'une des manières les plus agréables et les plus sûres de mettre fin à un conflit.

La jeune femme s'absorbait dans la contemplation distraite des rigoles de pluie sur la vitrine de l'agence quand un voyageur entra : un Madrilangien du Nord au visage couperosé, à la chevelure de neige et au ventre proéminent.

— Bienvenue au Transport Postal, sire, dit Mouette-Cendrée avec un sourire avenant.

Le voyageur s'immobilisa au milieu du salon d'accueil et darda des

yeux méfiants sur la Chevipare.

— Où est Silphinen ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— L'ancienne hôtesse ? Je la remplace, sire, répondit Mouette-Cendrée, impassible.

— Elle ne serait pas partie sans me prévenir !

— Voulez-vous voir mon hologramme de mission, sire ?

Le Madrilangien du Nord haussa les épaules.

— Je n'en ai rien à foutre, de votre hologramme de mission ! Je veux savoir où est passée Silphinen.

Une petite voix alarmiste souffla à Mouette-Cendrée que l'intrusion de ce gros homme au caractère épineux annonçait le début des ennuis. Les trois Sabars n'avaient pas prévu d'occuper l'agence du TP aussi longtemps. Au cœur de la nuit, le consul des Seigneurs des Tombes, croyant que l'enfant-roi était mort, avait appelé du glisseur et leur avait demandé de vider les lieux. Main-Noire et Papillon-Fou, mal remis du traitement de faveur que leur avait infligé Mouette-Cendrée, avaient rencontré certaines difficultés à se lever. Au moment où ils s'apprêtaient à partir, le canal codé du transmetteur holographique avait de nouveau grésillé : l'enfant-roi était inexplicablement revenu de son coma et le consul leur ordonnait de rester et de poursuivre la mission.

— Si vous ne savez pas dans quelle agence elle a été mutée, qu'est-ce que vous attendez pour appeler un responsable de votre Compagnie ? aboya le Madrilangien du Nord.

— Bien, sire.

Mouette-Cendrée feignit de composer le code du canal interne du TP et glissa discrètement sa main dans la poche de sa veste d'uniforme. Elle devait parer au plus pressé, elle n'avait pas le temps de l'amadouer avec un chant d'envoûtement. Le gros homme s'approcha, posa ses coudes volumineux sur le comptoir et se pencha pour l'observer. Elle sentit les effleurements de son souffle tiède sur sa nuque.

Le bras de la Chevipare se détendit comme la lanière d'un fouet. Une petite araignée métallique aux pattes articulées se ficha dans l'œil du Madrilangien du Nord qui se recula en hurlant. Le sang s'écoula entre les doigts de sa main crispée sur sa pommette. Mouette-Cendrée sauta souplement par-dessus le comptoir. Fou de douleur et de peur, l'homme tenta de regagner la sortie. Les pinces de l'araignée métallique lui cisaillaient le nerf optique. Le sang et l'humeur vitrée de son œil crevé se répandaient sur son menton, sur le col de sa chemise.

Mouette-Cendrée le contourna, remonta sa jupe et lui décocha un violent coup de pied dans le bas-ventre. Il se plia en deux, la bouche ouverte, comme elle l'avait escompté. Elle dégagea une deuxième

araignée de sa poche et, adroitement, la lui glissa entre les dents. Puis, sans perdre une seconde, elle retourna derrière le comptoir et appuya sur le bouton qui commandait le déploiement du volet magnétique. Elle n'avait que peu de temps devant elle : la fermeture intempestive d'une agence en plein jour, aux heures ouvrables, déclenchait automatiquement le système d'alarme au bout de sept minutes.

Le Madrilangien du Nord bascula à la renverse et s'effondra de tout son long sur la moquette. Sa gorge lacérée par les pattes métalliques n'émettait plus qu'un faible gargouillis. L'araignée mécanique commençait à lui déchiqueter la trachée, l'œsophage.

Mouette-Cendrée sortit son transmetteur holo personnel et appela Papillon-Fou. Seule, elle ne réussirait pas à traîner le gros corps qui gesticulait comme un pantin entre les fauteuils du salon d'accueil.

*

— Il pleut toujours, ici ! maugréa Tsa Han.

Guidé par la fille de Phran Moulik, le petit groupe avançait le long d'une allée latérale de l'aire de Mer-Morte. Le crachin diluait les formes. Les masses sombres des dômes disparaissaient sous les cataractes qui tombaient des gouttières. Des flaques d'eau sale parsemaient la terre battue. Les violentes rafales de vent ne parvenaient pas à dissiper les nuages gris et lourds.

— Pas toujours, mais souvent, corrigea la fille de Phran Moulik. Il fait beau à peu près un jour sur vingt…

Les enfants avaient rabattu le capuchon de leur combinaison sur leur tête. Li Chi Kin avait relevé le large col de son blouson, autant pour se protéger de la pluie que pour masquer son chagrin. Ils avaient enterré Ki Phin à la sauvette dans le terrain vague qui ceinturait le terrier de Phran Moulik. En guise de pierre tombale, ils avaient fiché un piquet de bois dans la terre meuble. Ils y avaient gravé, avec la pointe d'un couteau, cette simple épitaphe : Ki Phin, huit ans.

Le Vioter, qui fermait la marche, ne pouvait se défaire d'un sentiment d'inquiétude. Le calme qui régnait sur l'aire de Mer-Morte semblait abriter une foule de dangers.

Ils débouchèrent dans l'avenue centrale, une artère rectiligne et déserte. La fille de Phran Moulik désigna le sigle holo rouge et vert qui clignotait une centaine de mètres plus loin.

— L'agence du Transport Postal. Je vous laisse ici : je dois retourner au terrier préparer le repas des chasseurs de mon père. N'oubliez pas : les Gorges de l'Orguedon. Adieu et bon voyage.

La flamme mouvante de sa chevelure disparut derrière un dôme. Le crépitement absorba peu à peu le bruit de ses pas.

Le Vioter, Li Chi Kin et ses frères franchirent au pas de course la

distance qui les séparait du dôme du TP. Avec toute la fougue de ses six ans, Tsa Han ne résista pas au plaisir de sauter à pieds joints dans une flaque. Des taches brunes fleurirent sur le bas de sa combinaison.

— Tsa Han, ce n'est pas le moment de jouer ! le morigéna Li Chi Kin.

Il prit un air bougon, poussa un long soupir et maugréa :

— Avec toi, c'est jamais le moment.

Ils se ruèrent tous ensemble sous le porche du grand dôme mais se heurtèrent au volet magnétique déployé dont les émulsions bleutées et crépitantes occultaient la porte d'entrée.

La voix puissante de Rohel les cloua sur place.

— N'y touchez pas ! Vous seriez foudroyés au moindre contact avec l'énergie magnétique !

Ils demeurèrent figés par la surprise et la déception. Ni Phran Moulik ni sa fille n'avaient évoqué la possibilité de la fermeture de l'agence du Transport Postal. Li Chi Kin s'essuya le visage avec le col de son blouson.

— Qu'allons-nous faire ?

— Trouver un autre moyen de transport, répondit Le Vioter. Phran Moulik nous a dit qu'il vendait le produit de ses chasses : il utilise probablement les services de transports marchands entre Mer-Morte et d'autres aires.

Même si elle compliquait leur situation, la fermeture de l'agence lui procurait un certain soulagement. Il avait gardé le poignard à double tranchant du rouquin, qu'il avait glissé dans la poche intérieure de sa veste de chasse. Avec la somme d'argent que leur avait donnée la fille de Phran Moulik, ils trouveraient certainement une caravane marchande ou une expédition à travers le désert d'herbe qui accepterait de les emmener jusqu'à la prochaine aire. Un voyage qui représenterait une nouvelle et importante perte de temps, mais Le Vioter préférait encore cette solution : l'utilisation des services du Transport Postal, une compagnie entièrement contrôlée par le Jeho de Madrilange, comportait un pourcentage trop élevé de risques.

— Jamais nous ne reverrons Florilange, gémit Li Chi Kin.

— Allons fouiner du côté des entrepôts de chasse, proposa Le Vioter. Avec un peu de chance…

À cet instant, le volet magnétique s'escamota, la porte vitrée s'ouvrit et une femme au teint mat, sanglée dans un uniforme bleu marine maculé d'auréoles sombres, fit son apparition sous le porche. Elle transpirait à grosses gouttes.

— Veuillez m'excuser, dame et messires, dit-elle d'une voix essoufflée. Le volet s'est rabattu par accident et je ne parvenais pas à le rouvrir. Vous pouvez entrer…

Elle tentait de se composer un visage avenant, mais la fièvre de ses

yeux et le léger tremblement de ses mains contredisaient son expression commerciale. Des mèches emmêlées de sa longue chevelure noire et ondulée se collaient à ses tempes humides. Elle ressemblait à une femme adultère prise en faute et qui se serait rhabillée à la hâte. Le Vioter jeta un coup d'œil de biais à So Quin, mais les traits inexpressifs de l'enfant-roi lui indiquèrent qu'il s'était absenté de lui-même, comme cela lui arrivait fréquemment.

— Entrez, répéta l'hôtesse.

Ha Jin et Tsa Han s'engouffrèrent dans le salon d'accueil. Li Chi Kin, soulagée, leur emboîta le pas.

Depuis le seuil, Mouette-Cendrée examina l'homme et l'enfant restés en arrière sous le porche. Se référant aux portraits sommaires que lui avaient brossés le consul et Jovert, elle les identifia sans l'ombre d'une hésitation. Le déserteur du Chêne Vénérable, un bel homme aux yeux vert émeraude et aux cheveux bruns et bouclés, répugnait visiblement à entrer. Il fit à la Chevipare l'effet d'un redoutable guerrier, d'une tout autre trempe que ses deux compagnons de mission. Un guerrier dont elle aurait volontiers, si les circonstances en avaient décidé autrement, dérobé l'énergie virile et cajolé la petite lance. Elle avait également entendu parler de l'esprit de So Quin (un esprit qu'on pouvait difficilement tromper selon les matriarches chevipares) mais pour l'instant elle ne voyait en lui qu'un petit être inoffensif emmitouflé dans une combinaison trop grande pour lui.

Mouette-Cendrée craignit subitement que la méfiance du déserteur du Jahad ne l'entraîne à rebrousser chemin. L'intrusion intempestive de ce crétin de Madrilangien du Nord risquait de tout compromettre. Les événements s'étaient précipités et elle n'avait pas eu le temps de remettre de l'ordre dans sa tenue et dans ses idées.

— Je suis vraiment désolée de vous avoir fait attendre, messires. Je dois vous paraître bien négligée : la plate-forme de descente était occupée et j'ai dû emprunter l'escalier de secours pour remonter du niveau technique.

La frimousse impatiente de Tsa Han s'immisça dans l'entrebâillement de la porte d'entrée.

— Alors, qu'est-ce que vous fabriquez ?

Le Vioter se rendit compte qu'il ne parviendrait pas à dissuader Li Chi Kin et ses frères d'employer les sarcophages souterrains du Transport Postal. Ils avaient tellement hâte de revoir Florilange qu'ils refuseraient d'écouter ses arguments. Tous sens aux aguets, tenant So Quin par l'épaule, il pénétra lentement à l'intérieur de l'agence.

Une odeur doucereuse, indéfinissable, flânait dans le salon d'accueil. L'hôtesse s'installa derrière le comptoir.

— Où désirez-vous vous rendre ?

— Aux Gorges de l'Orkodon ! s'écria Tsa Han, enthousiaste.

— De l'Orguedon, le reprit l'hôtesse en souriant. Vous serez donc deux adultes et trois enfants. Veuillez patienter un instant. Je programme les données d'aiguillage.

Mouette-Cendrée avait recouvré tout son calme. Ses doigts pianotèrent agilement sur les touches de la console lumineuse. La destination s'afficha sur l'écran de contrôle. La Chevipare avait saisi les bonnes données. Papillon-Fou, en poste dans la salle de contrôle, se chargerait de les annuler et de programmer de nouveaux aiguillages. L'enfant-roi, sa sœur et ses frères se retrouveraient à Port-Vert, où un groupe de légionnaires et de cavaliers du Jeho avait investi l'agence locale. Le déserteur du Jahad, bouclé dans un sarcophage anesthésiant (l'un de ceux qu'employait le TP pour les voyageurs qui souffraient de claustrophobie), se réveillerait à Bosphren, un astroport isolé où attendait le croiseur de la légion exterminatrice. Mouette-Cendrée se demanda pourquoi les Seigneurs des Tombes et le Chêne Vénérable prenaient la précaution de l'endormir. Le craignaient-ils donc à ce point ?

— C'est fait, dame et messires, dit-elle en relevant la tête. Aucun de vous n'est sujet à la claustrophobie ?

— Je ne crois pas, répondit Li Chi Kin. Pourquoi ?

— Nous disposons de sarcophages spéciaux qui aident à supporter l'enfermement.

— C'est fait comment, un sarcophage ? demanda Ha Jin.

— C'est une boîte allongée qui glisse sur un rail souterrain. Mais tu verras, elles sont très confortables.

Le Vioter trouva faux le sourire de l'hôtesse. Malgré ses efforts pour ne rien en laisser paraître, elle était en proie à une grande nervosité. Il croisa les bras, glissa discrètement la main sous sa veste et agrippa le manche lisse du poignard.

— Et on voyage tout seul, là-dedans ? insista Ha Jin.

— Tout seul comme un grand. Veuillez me suivre sur la plateforme, s'il vous plaît. Sur le quai, un assistant vous désignera votre sarcophage et procédera à toutes les vérifications.

Elle les précéda jusqu'à la surface plane et circulaire qui surplombait un tube de descente. Lorsque le petit groupe s'y fut rassemblé, elle tira sur un levier niché dans un renfoncement mural.

— Je vous souhaite un bon voyage, dame et messires.

La plate-forme amorça sa descente. Han Jin et Tsa Han, impressionnés, criaient et riaient pour masquer leur anxiété. So Quin, toujours muré dans son indifférence, les fixait sans les voir. La main glacée de Li Chi Kin se posa sur le bras replié de Rohel.

Statufiée au bord du tube, l'hôtesse les accompagna du regard. Lorsqu'ils furent à hauteur de ses jambes, Le Vioter décela d'infimes perles pourpres sur le bas de sa jupe et ses bas. Des traces de sang… Il

établit le lien avec l'odeur fade qui régnait sur le salon d'accueil et referma les doigts sur le manche du poignard.

La plate-forme s'enfonça en chuintant dans le tube aux parois métalliques et arrondies.

CHAPITRE IX

À cause de vous, pra Murillo, nous avons failli perdre définitivement la trace de Rohel Le Vioter. Si Mo Hin n'était pas intervenu, Kyu serait morte à l'heure qu'il est et nous serions bien avancés.

Les yeux de Jovert, assis devant l'écran scintillant, étincelaient de colère. Debout en face de lui, le missionnaire, les mâchoires serrées, soutenait froidement son regard. Mo Hin et le consul se tenaient en retrait, immobiles à côté de la cuve.

— Votre hiérarchie n'est pas satisfaite, c'est le moins qu'on puisse dire, de votre comportement, pra, poursuivit Jovert.

Le glisseur s'était dérouté et fonçait toutes voiles dehors vers l'astroport de Bosphren où la veille, le croiseur de la légion avait atterri en omettant de solliciter l'autorisation officielle du Jeho. Avant de traverser tous feux éteints l'atmosphère de Madrilange, le commandant du croiseur avait procédé, sur l'ordre de Jovert, à l'installation d'un leurre holo, un artefact de même densité vibratoire que l'original destiné à tromper les satellites de surveillance. La présence d'un croiseur des Seigneurs des Tombes sur le sol madrilangien constituait un *casus belli* et, pour l'instant, Jovert n'avait ni l'intention ni les moyens de se lancer dans un conflit armé avec le Jeho. Il lui fallait d'abord capturer Rohel Le Vioter, extirper la formule de son cerveau avec l'aide des techniciens du Chêne Vénérable. Ensuite, mais seulement ensuite, les Seigneurs des Tombes pourraient engager l'opération de conquête de tous les Mondes des Franges.

— Je suis un missionnaire, un homme d'Église, articula pra Murillo avec force. Je ne puis tolérer le traitement que vous infligez à cette fillette, une créature innocente selon les dogmes originels d'Idr El Phas, fondateur du Chêne Vénérable. Je ne voyais pas l'intérêt de prolonger son supplice…

Jovert frappa la tablette du plat de la main.

— On ne vous demande pas de penser, pra, et on se contrefout de votre Idr-El-Phas ! rugit-il, hors de lui. Il me semble vous avoir déjà dit que So Quin n'est pas un être ordinaire. Nous l'avons cru mort, c'est vrai, mais c'est à moi seul qu'il revient de décider le moment où nous déconnecterons le système « K » ! Ne vous avisez surtout plus de prendre ce genre d'initiative.

L'état de Kyu n'était pas très brillant lorsque Jovert, prévenu par Mo Hin, s'était engouffré dans la cale : il n'y avait pratiquement plus d'air dans la cuve. Elle gisait la face contre le plancher, les yeux grands ouverts et vitreux. Son cerveau dilaté, entièrement sorti de la cavité de son crâne, retombait de chaque côté de son visage. Le gardien avait arraché tous les tuyaux et la regardait agoniser en riant stupidement. Le missionnaire s'était abîmé dans une prière silencieuse. Les pensées de So Quin s'imprimaient encore sur l'écran, mais de manière sporadique et ténue. Jovert avait d'abord reconnecté le tube d'oxygène, puis le tube d'alimentation. Lorsque Kyu avait repris connaissance (elle avait légèrement remué), il avait revissé la valve de purge et rebranché l'arrivée d'air pressurisé. Le corps de la fillette s'était élevé et avait peu à peu repris sa position initiale, à l'horizontale, bras et jambes en croix. Seul son cerveau, qui n'avait pas entièrement réintégré la cavité crânienne, avait changé d'aspect : il occupait davantage de place et dessinait une étrange auréole rosâtre autour de sa tête. Jovert avait craint qu'il ne fût irrémédiablement endommagé, mais les solutions chimiques qu'il avait injectées à doses massives dans les tuyaux annexes de conservation étaient parvenues à en sauvegarder les fonctions essentielles. Il était parfaitement conscient des risques qu'il prenait : Kyu ne résisterait pas plus de quelques jours à ce traitement de choc. La désastreuse initiative de pra Murillo, qui avait soudoyé le gardien, ne lui avait guère laissé le choix.

Mais Kyu captait de nouveau les pensées de So Quin et le transcripteur convertissait les ondes mentales en mots et en phrases. So Quin et Le Vioter étaient entrés dans l'agence du Transport Postal de Mer-Morte. Dans quelques minutes, ils seraient bouclés dans des sarcophages anesthésiants et expédiés, l'un vers Port-Vert, l'autre vers Bosphren. Le Vioter n'aurait pas le temps de se réveiller : on lui inoculerait un produit paralysant, on le transférerait dans le croiseur, on le réceptionnerait dans une cellule capitonnée du palais des Montagnes Noires de Florilange et, là, les chercheurs de l'Église lui arracheraient sa formule. Après, ce serait à l'agent substitué à l'un des chercheurs de jouer.

Quant à So Quin, les légionnaires en poste à Port-Vert avaient reçu la consigne de le convoyer jusqu'à la navette et d'attendre que le

croiseur revienne les chercher dans l'espace.

— Puis-je me retirer ? demanda pra Murillo.

— Faites donc, cracha Jovert. Et, à partir de maintenant, veuillez rester le plus loin possible de cette cuve.

Le missionnaire se dirigea à pas rageurs vers la porte. Les pans de son étole blanche, qu'il avait oublié de retirer, voletaient comme les ailes d'un papillon géant autour de ses épaules.

— Ce crétin devient dangereux, lâcha Jovert quand pra Murillo eut refermé la porte. On ne peut pas faire confiance aux gens d'Église. Une guerre ne se gagne pas avec des âmes faibles. J'espère au moins que vos trois Sabars se montreront à la hauteur, monsieur le consul. Tout dépend d'eux, maintenant.

— Le conseil des nations sabars nous a dépêché trois de ses meilleurs éléments, s'empressa de préciser le consul. Un Wahalar, un Durbar et une Chevipare.

— Ces maudites femelles chevipares croient nous manipuler avec leur foutue sorcellerie. Elles imaginent qu'il leur suffit de chanter et de remuer les fesses pour tout régenter. Les Seigneurs des Tombes ne sont pas les minables roitelets des autres nations sabars. Elles déchanteront lorsque vingt croiseurs déferleront au-dessus de leur territoire. Elles devront se soumettre ou mourir, comme tous les autres. Comme le Jeho, comme les Ducs du Gimino.

Des lueurs meurtrières dansaient dans les yeux de Jovert. Une haine implacable, une haine conservée dans les glaces pendant plus de mille ans, imprégnait ses traits fins, presque féminins. Ses longs doigts tapotaient nerveusement le bois de la tablette.

Mo Hin, collé contre la paroi vitrée de la cuve, se rendait à présent compte de la folie qu'il avait commise en venant se jeter dans les griffes des Seigneurs des Tombes. Son ressentiment à l'encontre de So Quin l'avait non seulement entraîné à trahir sa famille mais également à s'exposer au désir odieux de Jovert. Il avait cru naïvement qu'il réussirait à dérober la formule d'une manière ou d'une autre (partager l'intimité de Jovert, par exemple…) et, qu'une fois en sa possession, il s'installerait enfin sur le trône de Florilange. Son orgueil démesuré, blessé par la décision des prêtresses des Montagnes Noires un an plus tôt, lui avait fait perdre la raison. Ses illusions et son honneur s'étaient fracassés sur la toge pourpre du fils du Seigneur Brudehaut. Il avait abandonné le cocon familial pour s'introduire dans un nid de scorpions venimeux et il s'apercevait, un peu tard, qu'il n'était pas de taille à les affronter. Il regrettait amèrement les tendres remontrances de Li Chi Kin, sa grande sœur qui avait veillé sur eux avec une patience infinie, les facéties de Tsa Han, les éclats de rire de Ki Phin et le sérieux d'Ha Jin. Il regrettait même la compagnie de So Quin, ce petit frère qu'il avait haï de toutes ses forces. Il comprenait

maintenant que, si les prêtresses des Montagnes Noires avaient élevé So Quin à la dignité de roi malgré son très jeune âge, c'était tout simplement qu'il était plus compétent que les autres membres de la famille, qu'il possédait une intelligence supérieure, une clairvoyance rarement prise en défaut.

Lui, Mo Hin, lui dont le cerveau n'était pas plus gros que celui d'un oisillon, il avait vendu son âme aux Seigneurs des Tombes, et la seule récompense qu'il en retirait c'était un profond dégoût de lui-même. Il étouffait à l'intérieur de cette cale de malheur. Son regard erra sur le corps squelettique et écartelé de Kyu, l'antenne, la captrice. Les yeux écarquillés de la fillette semblaient l'accabler de mépris.

— Viens près de moi, Mo Hin, cria Jovert. Il va se passer des choses intéressantes dans l'agence du Transport Postal de Mer-Morte…

*

Les cinq sarcophages s'immobilisèrent le long du quai d'embarquement plongé dans la pénombre.

— On dirait une fête foraine ! s'exclama Ha Jin.

Le Vioter, sur la défensive, ne quittait pas des yeux l'assistant affairé à déverrouiller les hublots. Un homme au visage émacié et sombre, au front ceint d'un bandeau de cuir, aux tresses noires, aux yeux enfoncés et luisants. Un homme dont la félinité naturelle et la vivacité de gestes s'accommodaient assez mal avec la combinaison bleu marine amidonnée, empesée, qui, visiblement, le gênait dans ses mouvements.

— Ça va être marrant de voyager là-dedans ! cria Tsa Han qui trépignait d'impatience.

Les sarcophages, des boîtes oblongues, lisses et noires, ressemblaient effectivement aux capsules volantes des manèges de foire. Leur capot arrière légèrement surélevé contenait un réservoir d'oxygène et un filtre de régénération qui assuraient au passager une autonomie de dix heures. Par l'entrebâillement des hublots, on pouvait apercevoir l'intérieur entièrement capitonné de mousse recouverte d'un satin rose et brillant. La coque, protégée par un pare-chocs de caoutchouc, s'encastrait sur un rail métallique rond qui s'enfonçait de part et d'autre dans l'obscurité du tunnel.

— Tout est en ordre, dit l'homme de quai en se retournant vers eux. Les enfants voyageront dans les trois premiers, la dame dans le quatrième et vous, sire, dans le dernier.

Tsa Han et Ha Jin ne se firent pas prier pour se glisser dans les deux sarcophages de tête. Li Chi Kin prit So Quin par la main et s'avança vers le bord du quai.

— Je préfère voyager dans le quatrième, dit soudain Le Vioter.

Il décela l'infime tressaillement de l'assistant boudeur dont les yeux lancèrent des éclairs.

— Et pourquoi, sire ?

— Je suis superstitieux. Ça ne pose pas de problème, j'espère ?

Cela en posait un. Un gros même. Main-Noire avait placé la cartouche anesthésiante dans le cinquième sarcophage. Le consul avait insisté à plusieurs reprises pour qu'on endorme le déserteur du Jahad, un homme extrêmement dangereux. Le Wahalar ne pouvait plus sortir son transmetteur de poche et appeler Papillon-Fou car ce dernier avait déjà programmé les nouveaux aiguillages. Restait la possibilité de boucler le déserteur du Jahad dans un autre sarcophage, d'y installer une cartouche anesthésiante et de ressaisir les données. Mais tout cela prendrait du temps, plus de trois minutes, et d'ici là le hublot se serait automatiquement rouvert, comme le prévoyait le système de sécurité du TP.

Li Chi Kin lança un regard intrigué en direction de Rohel. Elle n'aurait jamais imaginé qu'il pût être superstitieux. Elle ne cherchait plus à combattre le sentiment qu'elle éprouvait pour cet homme surgi comme par enchantement dans sa vie : ce petit défaut – la superstition était un défaut à ses yeux – ne le rendait que plus cher à son cœur. Elle ne désespérait pas de lui faire oublier l'autre femme, celle qui attendait son retour à des millions d'années-lumière des Franges. Pour une fois, elle avait envie d'être égoïste, de ne penser qu'à elle. Elle s'était assez occupée des autres. Pensive, elle hissa So Quin au-dessus du hublot et l'allongea dans le sarcophage. L'absence totale d'expression de l'enfant-roi ne l'alarma pas outre mesure. Elle était accoutumée aux absences de son frère, à ses « balades dans les mondes de Tailleurs » comme il les définissait lui-même.

— Vous ne m'avez pas répondu. Ça ne pose pas de problème ? répéta Le Vioter.

— Non, non, bien sûr, répondit Main-Noire. C'est simplement que… le cinquième sarcophage est un peu plus grand que les autres… Étant donné votre taille, j'ai pensé que vous y seriez plus à l'aise.

— Je ne vois pas de différence entre les deux.

— L'intérieur n'est pas aménagé de la même façon.

Le pressentiment de Rohel s'était désormais transformé en certitude. L'étrange comportement de l'hôtesse, les gouttelettes pourpres sur ses bas, l'odeur de sang frais dans le salon d'accueil, l'obstination de l'assistant, un homme de la même race qu'elle, toutes ces coïncidences le confortaient dans l'idée qu'on leur avait tendu un piège. Le Transport Postal s'y prêtait à merveille : des sarcophages clos, des produits anesthésiants ajoutés dans les réservoirs d'oxygène, des aiguillages programmables à volonté…

La bouille de Tsa Han émergea au-dessus de l'ouverture ronde.

— Pourquoi on ne part pas ?

Le Vioter, qui avait gardé les bras croisés, tira lentement le poignard du rouquin hors de la poche intérieure de sa veste.

Main-Noire, en guerrier confirmé, perçut la tension soudaine qui figeait l'atmosphère confinée du quai et comprit que le déserteur du Jahad avait éventé leur stratagème. Il se dit que le consul et Jovert ne verraient aucun inconvénient à accueillir un mort à l'astroport de Bosphren : jusqu'à preuve du contraire, un homme mort était encore moins dangereux qu'un homme endormi. Après tout, ce n'était pas le déserteur qu'ils voulaient, mais So Quin, l'enfant-roi de Florilange. Et puis Main-Noire était un Wahalar, un extrémiste que galvanisait la perspective de montrer son habileté au combat, de faire couler le sang, de se gorger du courage d'un adversaire. Il se tourna sur le côté et dégrafa discrètement quelques boutons de la combinaison récupérée sur le cadavre de l'employé. Puis, de la paume de la main, il arma l'araignée mécanique qu'il avait eu la sage précaution de poser sur le mécanisme projeteur fixé sur son torse.

Alarmée, Li Chi Kin se redressa.

— Rohel, qu'est-ce…

— Reste accroupie et ne bouge pas d'où tu es !

Main-Noire écarta les pans de sa combinaison et se tourna vers Le Vioter. Un sifflement aigu déchira le silence.

Rohel entrevit un éclat métallique. Dans un réflexe désespéré, il se jeta sur le côté, mais le projectile l'atteignit au creux de l'épaule. Des griffes acérées et articulées se plantèrent dans sa peau. Une vague de douleur lui paralysa le côté gauche. Les extrémités des pattes de ce qui ressemblait à une grosse araignée ronde et ventrue furetèrent dans ses chairs. Il lâcha le manche de son poignard, qui retomba dans sa poche intérieure, et saisit la boule noire empoissée de sang. Les articulations des pattes, agitées de mouvements frénétiques, lui écorchèrent les doigts.

Recroquevillée contre le sarcophage de So Quin, Li Chi Kin vit avec horreur l'employé de l'agence dégainer un long coutelas à la lame recourbée et s'avancer vers Rohel, le visage orné d'un rictus. Tsa Han et Ha Jin avaient passé la tête par le hublot et ouvraient de grands yeux ahuris.

Le Vioter parvint à glisser ses doigts sous le ventre de l'araignée, l'arracha d'un coup sec et la jeta au sol. Au passage, les tiges coupantes lui prélevèrent des lambeaux de chair et de peau. La douleur lui coupa le souffle. Les pattes articulées et sanglantes de l'araignée, gisant sur le dos, gigotaient dans le vide et éclaboussaient la paroi du quai de gouttelettes pourpres. Au bord de l'évanouissement, Le Vioter distingua la silhouette imprécise du faux employé. La voûte du tunnel, les sarcophages alignés, le rail luisant,

les formes dansaient, s'effilochaient comme dans un songe.

Le Wahalar estima qu'il avait fait le plus difficile : un guerrier touché par une araignée perdait pratiquement tous ses moyens. Le déserteur avait eu un réflexe foudroyant, ce qui démontrait sa grande valeur, mais sa blessure à l'épaule représentait dorénavant un handicap trop important face à un combattant de la trempe de Main-Noire. Il s'approcha comme un fauve de son adversaire titubant.

Le Vioter plongea sa main droite dans la poche intérieure de sa veste et agrippa son poignard. Il cessa de lutter contre la douleur – « Douleur et fatigue ne deviennent des adversaires que si tu t'obstines à leur fermer la porte, disait son vieil instructeur d'Antiter. Accepte-les, explore-les, elles t'enseigneront la vigilance… » – et se concentra sur ses gestes. Il admit sa souffrance comme une partie intégrante de lui-même, comme une alliée. Il atteignit progressivement l'état de vigilance au repos, l'état second où s'établissait une communication fluide entre le cerveau, le système nerveux et les muscles. La souffrance s'évanouit comme une pensée superflue. Et c'est ce qu'elle était : une pensée superflue, une création du mental.

Main-Noire ne désirait pas tuer le déserteur du Jahad de n'importe quelle manière. Un bon Wahalar enfonçait la lame dans le cœur, le siège du courage, puis léchait aussitôt la lame pour s'abreuver de l'âme de son adversaire. Pour l'instant, le bras du déserteur passé en travers de son torse l'empêchait de concrétiser ses intentions. Le Sabar sautillait d'un pied sur l'autre, attendant patiemment que l'ouverture se présente, négligeant la gorge, le siège de la parole et de la lâcheté, et le ventre, le siège des déjections, pourtant découverts.

Le bras gênant se déplaça enfin et le cœur s'offrit à la convoitise de Main-Noire. Son geste fut rapide, précis. Sa lame recourbée se rua en sifflant vers la poitrine du déserteur. Le Wahalar fut surpris de ne rencontrer que le vide. L'esquive de son adversaire avait été si inattendue, si fulgurante, qu'il ne put maîtriser son élan, qu'il perdit l'équilibre et qu'il se retrouva sur les genoux quelques pas plus loin. Sans réfléchir, il sauta sur ses pieds, brandit son coutelas et se retourna en poussant un rugissement sauvage.

L'étonnement le cloua sur place : le déserteur avait disparu. Il pensa avec effroi qu'il n'avait pas affaire à un guerrier mais à un démon des mondes intermédiaires. Il décela un bruit dans son dos, sa nuque se crispa. Il devina que son adversaire, se déplaçant à une vitesse sidérante, avait profité de sa chute pour le contourner.

Le Vioter plongea son poignard entre les omoplates du Sabar. La lame à double tranchant crissa sur les vertèbres, perfora la plèvre, s'enfonça dans les alvéoles pulmonaires.

Un flot de sang jaillit de la bouche de Main-Noire. Il tenta une dernière fois de riposter, mais ses gestes s'effectuaient au ralenti,

comme s'il évoluait dans l'eau. La main glacée de la mort s'étendait déjà sur lui. Un étrange sourire s'esquissa sur ses lèvres exsangues. Il mourait en brave, l'arme à la main ; personne ne pourrait mettre en doute son courage, son honneur ; ses ancêtres l'accueilleraient avec joie dans les champs fleuris de l'éternité. Ses jambes se dérobèrent sous lui. Il s'effondra sur le ciment brut du quai et s'immobilisa définitivement après une série de violentes convulsions.

Li Chi Kin se précipita vers Le Vioter, couvert de sang de la tête aux pieds. La blessure à son épaule n'était pas belle à voir : les pattes de l'araignée avaient creusé un cratère d'un diamètre de six ou sept centimètres dans la chair. Le mental reprenait ses droits et la douleur se manifestait à nouveau, aiguë, cinglante, aiguisée par chaque battement de cœur.

— Mon Dieu, souffla Li Chi Kin, livide.

Ha Jin et Tsa Han s'extirpèrent de leur sarcophage et rejoignirent leur sœur aînée.

— On va le soigner, dit Ha Jin.

— So Quin s'est absenté. Vous n'êtes plus que deux, objecta la jeune femme.

— L'union des pensées de deux, c'est mieux que pas d'union du tout, répliqua Tsa Han.

Les garçons saisirent les pans de la veste de Rohel et le contraignirent à s'asseoir. Puis ils s'accroupirent de chaque côté de lui, joignirent leurs mains autour de sa taille, fermèrent les yeux et s'abîmèrent dans la pensée de guérison, comme dans le terrier, lorsqu'il avait fallu neutraliser le poison. La chaîne qu'ils formaient ne comportait que deux maillons, mais ils étaient tellement désireux de faire quelque chose pour leur ami des lointaines étoiles que ces deux maillons-là en valaient bien quatre. Ils entrèrent dans le corps de Rohel, se focalisèrent sur la plaie, prièrent les chairs de se reformer, le sang de se coaguler, les veines de se refermer. Le Vioter sentit l'engourdissement gagner peu à peu son épaule, s'étendre à tout son flanc. Leur pensée agissait comme un baume apaisant. La douleur s'atténua jusqu'à devenir une sensation sourde, diffuse.

— Rohel ! hurla soudain Li Chi Kin.

Saisis, Le Vioter, Ha Jin et Tsa Han ouvrirent précipitamment les yeux et regardèrent dans la direction qu'indiquait la jeune femme.

Mouette-Cendrée sauta de la plate-forme de descente qui avait atterri en douceur sur le quai. Elle jeta un bref coup d'œil au cadavre de Main-Noire, dégrafa sa jupe, se débarrassa de sa veste d'uniforme et de ses chaussures. Les vêtements constituaient une entrave au moment du combat. Parée de ses seuls sous-vêtements et de ses bas, elle plongea la main dans le petit carquois en cuir calé sous son aisselle et en sortit deux araignées mécaniques. Des modèles plus

petits et moins destructeurs que ceux utilisés par Main-Noire, mais qui présentaient l'avantage de ne pas nécessiter de projeteur à ressort. Leur mécanisme se déclenchait au moindre impact sur une masse compacte. Elle avait bien fait de suivre son intuition : elle avait pressenti que les choses tournaient mal, en bas. Ce stupide Wahalar s'était fait manœuvrer comme un enfant. Il revenait à une Chevipare d'achever le travail. Comme d'habitude.

— Attention ! cria Le Vioter.

Il récupéra le poignard, se releva et fit face à l'hôtesse qui s'était arrêtée à quelques mètres d'eux. Ses sous-vêtements blancs tranchaient sur sa peau bistre. Elle entonna une étrange mélopée, syncopée et grave. Sa voix frappa Rohel au niveau du plexus. Souffle coupé, envoûté, il ne parvint pas à se défaire de l'emprise de son chant. Ses membres gourds ne lui obéissaient plus. Li Chi Kin et ses deux frères, hypnotisés par la voix de l'hôtesse, ne bougeaient pas.

Sans cesser de fredonner, Mouette-Cendrée leva lentement la main. La petite araignée noire accrocha un reflet de lumière.

Elle ne put achever son geste. Un rayon lumineux, surgi de l'obscurité, lui percuta l'occiput et lui traversa le crâne. Une fleur aux pétales crénelés et noirs s'épanouit sur son front. Une suffocante odeur de brûlé se propagea dans l'air confiné du quai.

L'onde lumineuse envoya la Chevipare heurter de plein fouet la paroi concave du tunnel, puis elle bascula vers l'arrière et s'affala de tout son long sur la chape de ciment. Une dizaine d'araignées aux pattes grinçantes se répandirent hors du carquois. Leur mécanisme s'était déclenché dans le choc.

Un homme apparut à l'extrémité du quai. Malgré ses cheveux coupés court et son teint plus clair, ses caractéristiques physiques étaient identiques à celles de l'hôtesse et de l'assistant boudeur. Son index était encore crispé sur la gâchette d'un vibreur lumineux dont la bouche étroite et ronde vomissait une fumée blanche.

— Je suis Papillon-Fou, un Sabar de la nation des Durbars, déclara-t-il en s'avançant vers Le Vioter.

Il enveloppa du regard les cadavres de ses deux compagnons de mission. Le sort de Main-Noire l'indifférait. En revanche, il regrettait d'avoir été obligé de tuer Mouette-Cendrée : aucune femme ne lui avait cajolé la petite lance avec autant de talent.

— Lui, c'était un Wahalar et, elle, une Chevipare, reprit-il d'un ton las. Sur l'ordre du conseil des nations sabars, nous avons été expédiés ici pour vous livrer aux Seigneurs des Tombes de Florilange. J'étais chargé de programmer les aiguillages.

Le Vioter fixa son interlocuteur.

— Pourquoi avez-vous trahi les vôtres ?

Papillon-Fou marqua un petit temps d'hésitation avant de

répondre :

— Je n'étais pas d'accord avec l'objet de cette mission. Aider les Seigneurs des Tombes, cela revient à aiguiser les crocs du fauve qui s'apprête à vous dévorer. Ils ne sont devenus nos alliés que pour affaiblir le Jeho. Tôt ou tard, ces tyrans se retourneront contre nous. Et puis s'acharner sur un enfant de quatre ans n'entre pas dans ma conception de la guerre.

— Nous sommes donc suivis ?

— Les Seigneurs des Tombes ont toujours su où se terrait So Quin. Ils ont mis au point un mystérieux système qui permet de le suivre à la trace. En revanche, je ne puis vous dire pourquoi ils ont attendu un an avant de se lancer à sa poursuite. Peut-être est-ce vous qui détenez la réponse ? Vous êtes un déserteur du Jahad, or l'Église du Chêne Vénérable tente par tous les moyens d'étendre son influence sur les Mondes des Franges.

Li Chi Kin, Tsa Han et Ha Jin s'étaient regroupés près du sarcophage de So Quin. Les deux garçons se serraient craintivement contre leur sœur aînée.

— Vous voulez vous rendre aux Gorges de l'Orguedon, je crois, dit Papillon-Fou.

Le Vioter approuva d'un mouvement de tête.

— Voici ce que je vous propose : je remplace la cartouche anesthésiante par une cartouche d'oxygène, je vous boucle dans les sarcophages et je reprogramme les aiguillages pour les Gorges de l'Orguedon.

— Au nom de quoi vous ferions-nous confiance ?

— Vous n'avez guère le choix, répondit placidement le Durbar. Il faut parfois savoir reconnaître l'ami dans les rangs ennemis. Mais prenez une décision rapide : le central du Transport Postal est probablement averti qu'il se trame des choses bizarres dans cette agence. Je dois vider les lieux au plus vite. Je ne tiens pas à être pendu par les cavaliers du Jeho.

Le Vioter, conscient que le Chêne Vénérable avait retrouvé sa piste, n'hésita pas longtemps. Le temps lui était à présent compté. Le piège tendu par leurs poursuivants n'avait pas fonctionné, et cet échec leur permettait de bénéficier d'une petite avance, de reprendre l'initiative. Son épaule ne le faisait presque plus souffrir.

— Où sont les cartouches d'oxygène ? demanda-t-il à Papillon-Fou.

— Au niveau technique. Suivez-moi. Pendant que vous changerez la cartouche, je saisirai les données d'aiguillage, puis je descendrai boucler les sarcophages.

Le Durbar se dirigea à pas rapides vers la plate-forme gravitationnelle.

— J'ai peur de cet homme, lança Li Chi Kin à Rohel lorsqu'il passa

devant elle. J’ai peur pour toi.

Il lui posa la main sur la joue. Sa peau était glacée.

CHAPITRE X

Depuis la cabine de pilotage, Jar Phar, le bosco du *Marijiv,* un vaisseau marchand délabré, observait les lointaines dunes verdoyantes du désert d'herbe. Les soleils jumeaux régnaient sans partage sur un ciel blanc et dégagé. Jar Phar distinguait, juste au-dessus de la ligne d'horizon, la sphère minuscule et sombre de la cité orbitale. Cela faisait plus de dix ans que les Ducs du Gimino s'étaient retranchés à l'intérieur de cette forteresse spatiale blindée. Dix ans que le Jeho de Madrilange essayait de les en déloger. Dix ans que lui, Jar Phar, trompait la vigilance des patrouilles aériennes et ravitaillait les assiégés en armes et en produits de première nécessité.

Il espérait que la guerre civile se poursuivrait aussi longtemps qu'il vivrait. Non seulement elle lui avait rapporté une petite fortune (les gens sont prêts à payer n'importe quoi à n'importe quel prix lorsqu'ils dépendent exclusivement du monde extérieur), mais elle lui avait également valu les sensations les plus excitantes de sa chienne de vie. Les parties de cache-cache entre les lourds navires des cavaliers du Jeho et le *Marijiv,* un engin rapide et maniable en dépit de son aspect vétuste, offraient d'inoubliables moments de plaisir. Jar Phar avait l'art et la manière de créer des fausses pistes : il semait à profusion des artefacts, des leurres vibratoires, dans l'espace aérien de Madrilange. Les radars du Jeho détectaient subitement une foule de vaisseaux surgis de nulle part et aiguillaient les navires frappés du cheval pourpre sur de fausses pistes. En dix ans, le *Marijiv* n'avait pas été repéré une seule fois et continuait de passer, aux yeux des autorités madrilangiennes, pour une paisible navette faisant la liaison régulière avec les planètes sœurs du Monde des Franges.

T-Baril, le maître-quart, un vieil homme au visage raviné, entra dans la cabine de pilotage.

— Le chargement est terminé, bosco, dit-il d’une voix éraillée. On peut appareiller.

Jar Phar revint s’asseoir devant la console de pilotage. Sa barbe de plusieurs jours, ses cheveux plats et huileux, les innombrables taches sur sa combinaison grise et ses bottes éculées lui donnaient un aspect aussi négligé que son vaisseau. Ses hommes le respectaient pourtant : il connaissait l’espace mieux que personne, il payait les soldes à jour fixe et sa manière toute personnelle de régler les conflits – au stylet laser dans une salle abusivement baptisée tribunal – suffisait à empêcher les mutineries.

— Tous les hommes sont dessaoulés ? demanda Jar Phar.

— On s’occupe de réveiller les plus atteints, répondit le maître-quart.

— Pas un qui traîne au bordel ?

— On les a ramenés par la peau des fesses…

— Pas de problème avec les milices du Jeho ?

— Pas à ma connaissance.

Toujours les mêmes questions, toujours les mêmes réponses. C’était devenu un rituel entre le bosco et son second. Le *Marijiv* faisait souvent escale aux Gorges de l’Orguedon, une aire située aux confins du désert d’herbe où n’existaient ni bordel, ni bar, ni caserne du Jeho. Seulement un astroport, une tour de contrôle, d’immenses entrepôts, des sociétés de chasse, d’interminables quais et une minable agence du Transport Postal.

Jar Phar libéra un rire tonitruant.

— Bordel de Dieu, toujours aussi coincé, T-Baril, hein ? Pas une goutte d’alcool à lamper, pas une femme à forcer. Mes hommes ne risquent pas de faire de mauvaise rencontre dans ce trou à rats ! Pourquoi est-ce que tu t’obstines à répondre à mes questions ?

— Parce que vous vous obstinez à me les poser, bosco. La routine… Vrai, les hommes sont vraiment pressés de foutre le camp et de retrouver la civilisation.

Dans la bouche du maître-quart, le mot civilisation prenait une signification particulière : il évoquait en fait les quartiers interlopes principalement fréquentés par des prostituées, des truands et des hommes d’équipage en goguette.

— Eh bien, ne les faisons pas attendre davantage. Préviens tout le monde de se tenir prêt. Décollage dans dix minutes.

— Bien, bosco.

La silhouette voûtée de T-Baril disparut par le sas de la cabine. Jar Phar pianota sur les touches de la console. Les moteurs d’extraction, placés sous la carlingue, ronronnèrent doucement au début, puis montèrent progressivement en volume et en puissance au fur et à mesure qu’ils chauffaient. Les véhicules à chenilles qui grouillaient

autour du *Marijiv* comme des insectes autour de leur reine s'écartèrent les uns après les autres et se dirigèrent vers les entrepôts.

Jar Phar déclencha le balayage automatique de vérification. Les circuits électroniques du vaisseau s'affichèrent sur l'écran ovale enchâssé dans la console. Le bosco suivit des yeux la lente avancée du fil lumineux sur les lignes noires enchevêtrées. Il esquissa un sourire : le *Marijiv* était un fidèle compagnon. Jamais une panne depuis que le bosco l'avait indélicatement soustrait à une organisation de pirates de l'espace. Le créateur d'artefacts, une grosse boule transparente placée à la droite du tableau de bord, fonctionnait comme au premier jour. Les anciens propriétaires avaient programmé des centaines de formes de leurres holo et il suffisait au pilote de saisir un code sur le clavier annexe pour que le créateur fabrique un champ d'ondes de même densité qu'un véritable vaisseau. Les radars tombaient immanquablement dans le panneau. Jar Phar avait tenu à établir la plus grande distance possible entre l'organisation de pirates à qui il avait emprunté le *Marijiv,* des gens qui avaient finalement un sens très aigu de la propriété, et lui-même. C'est ainsi qu'il était arrivé dans le Monde des Franges, un système oublié où nul ne le connaissait. Il avait constitué son équipage et avait commencé à vivre de divers trafics plus ou moins avouables. Jusqu'à ce que la guerre civile éclate entre le Jeho et les Ducs rebelles du Gimino.

Subitement, des points rouges clignotèrent sur divers points du circuit électronique de vérification.

— Bon Dieu, qu'est-ce que cette saloperie d'engin a dans le ventre ? marmonna Jar Phar.

Il appuya fébrilement sur la touche de lecture des données. Des lettres s'affichèrent sur un bandeau bleu en bas de l'écran.

Défaut sur le moteur gauche d'extraction… Défaut sur le moteur gauche d'extraction… Réparation urgente demandée…

Le poing du bosco s'abattit sur le bois de la console.

Le *Marijiv* avait mal choisi son jour pour le lâcher. Il devait livrer dans les plus brefs délais les dernières pièces du canon à vibration infrasonique que lui avaient commandé les Ducs du Gimino. Un marché de plus d'un million de frangels, la bonne et solide monnaie du Monde des Franges. Les assiégés de la cité orbitale craignaient une alliance du Jeho avec les Seigneurs des Tombes, les tyrans des glaces de Florilange, et seul un canon de cette puissance était capable d'arrêter les croiseurs des légions exterminatrices.

Il faudrait au moins deux jours pour réparer le moteur d'extraction. Et encore, à condition que les techniciens des Gorges de l'Orguedon trouvent les pièces de rechange. Le *Marijiv* n'était pas un type d'engin très courant dans ce coin-ci d'univers.

Jar Phar fixa l'écran à s'en crever les yeux. Il espéra un moment

qu'il ne s'agissait que d'une simple défaillance du contrôle automatique, d'un court-circuit par exemple. Mais il dut rapidement se rendre à l'évidence : s'il avait eu affaire à un court-circuit, le message se serait déjà modifié, aurait perdu de sa cohérence. Il ne pouvait prendre le risque de décoller avec un moteur défectueux.

Le maître-quart T-Baril s'engouffra dans la cabine, l'air inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe, bosco ? Les moteurs d'extraction chauffent depuis plus de cinq minutes et vous n'avez pas encore commandé le retrait des boucliers stabilisateurs.

— Il se passe que cette foutue machine a décidé de nous faire des misères, grogna Jar Phar sans se retourner.

— Merde, pas lui, pas le *Marijiv*, souffla T-Baril.

— Une avarie sur le moteur gauche. Préviens les hommes : il faudra qu'ils boivent de l'eau et qu'ils se la gardent dans le pantalon encore quelques jours.

— Et les Ducs ? Ils attendent les pièces de leur canon.

Jar Phar haussa les épaules. Il contempla la voûte céleste par la large baie de la cabine. Il ressentait déjà le manque de l'espace, du vide. L'accélération foudroyante du vaisseau, les spasmes, les violentes décharges d'adrénaline qui lui électrisaient le corps.

— La chance nous a souri un peu trop souvent, T-Baril. Quand tu auras calmé les hommes, tu iras me chercher un technicien de l'atelier de réparation.

*

L'assistant boudeur du Transport Postal lança un regard ébahi aux cinq sarcophages qui s'étaient sagement alignés au bord du quai. Cinq à la file, c'était quelque chose de rarissime aux Gorges de l'Orguedon où l'agence n'en accueillait qu'un ou deux par jour. Un trafic tellement dérisoire que le TP n'avait pas jugé utile de forer un tunnel et que le rail arrivait directement au niveau du sol. À titre de curiosité touristique et parce qu'il fallait bien meubler la conversation, l'hôte d'accueil – ici, une hôtesse aurait été considérée comme une véritable provocation – racontait à chaque voyageur que l'arrêt des Gorges de l'Orguedon était la seule station de plein air de tout Madrilange.

Les hublots s'ouvrirent automatiquement au bout des trois minutes réglementaires. Le boudeur avait présumé qu'une bande de vagabonds en quête de petits boulots s'était donné rendez-vous dans ce coin perdu de la lisière du désert d'herbe. Quelle ne fut pas sa surprise de voir débarquer des mutants apileux, une femme et trois gosses, et un individu vêtu d'une veste de chasse tachée de sang.

Intrigué, il s'approcha d'eux et demanda :

— C'est bien aux Gorges de l'Orguedon que vous souhaitiez être

programmés, dame et messires ?

L'homme lui décocha un regard froid, un regard à flanquer la frousse à un modeste employé du TP. Il avait à l'épaule une vilaine blessure mal camouflée par un bout de tissu noué sous le col de sa veste.

— Nous cherchons un vaisseau marchand qui pourrait nous transporter jusqu'à Florilange, dit Le Vioter, ébloui par la luminosité des soleils jumeaux.

La canicule écrasait le bâtiment de l'agence, un baraquement aux planches gondolées et disjointes. De là, on pouvait apercevoir les toits de gigantesques entrepôts métalliques et le sommet arrondi et transparent d'une tour de contrôle. Au loin se profilaient les courbes douces des dunes verdoyantes du désert d'herbe.

— Non, fit So Quin, sortant soudain de son long mutisme. Nous devons d'abord nous rendre sur la cité orbitale des Ducs du Gimino.

— Tu es fou, la cité orbitale est en guerre, protesta Li Chi Kin. Nous n'avons rien à faire là-bas…

— La petite dame a raison, approuva le boudeur. Et puis, vous ne trouverez pas un capitaine de vaisseau assez fou pour s'amuser à forcer le blocus des navires du Jeho. Quoique… il y a bien ce forban de Jar Phar. On dit çà et là qu'il traficote avec les Ducs du Gimino. Son vaisseau, le *Marijiv* qu'il s'appelle, devait décoller y a vingt bonnes minutes de ça, mais m'est avis qu'il est tombé en rade.

— Où pouvons-nous rencontrer ce Jar Phar ? demanda So Quin.

Li Chi Kin ignorait quelle idée germait dans la tête de So Quin, mais elle savait que, lorsqu'il prenait cet air buté, ses décisions étaient irrévocables.

— Voyez-vous ça, ça n'a pas quatre ans que ça veut déjà fricoter avec les pires bandits de l'espace ! s'esclaffa le boudeur. Moi je vous conseille plutôt de rebrousser chemin jusqu'à Port-Vert et de vous adresser à des compagnies de transport. Le coin n'est pas très sain pour une femme et des gosses.

— Je veux proposer une alliance aux Ducs du Gimino, insista l'enfant-roi.

Le Vioter interrogea Li Chi Kin du regard. Tsa Han et Ha Jin, statufiés sur le quai, n'en croyaient pas leurs oreilles : leur espoir, ce fol espoir qu'ils avaient entretenu comme on souffle sur les flammes fragiles d'un feu vacillant, s'éloignait de revoir Florilange, le palais de cristal rose, les Montagnes Noires, les majestueuses chutes d'eau, les pins géants, les écureuils roux… Ils n'étaient sortis de leur exil dans le terrier du désert d'herbe que pour aller s'enfermer dans une cité orbitale de fer, une prison de l'espace. Non seulement la décision de So Quin les étonnait, mais elle les effrayait : il leur faudrait affronter le feu de la flotte spatiale du Jeho, puis, s'ils parvenaient à pénétrer

sans encombre à l'intérieur de la forteresse blindée, subir le blocus décidé par le gouvernement de Madrilange. Mais, à la différence de Mo Hin, Tsa Han et Ha Jin avaient accepté de se soumettre à la volonté de l'enfant-roi et ne s'avisaient pas de contester ses choix. Ils devinaient que leur petit frère agissait, sinon dans leur intérêt, du moins dans l'intérêt général. Ils feraient donc, comme d'habitude, contre mauvaise fortune bon cœur.

À les entendre discuter entre eux, l'employé du TP réalisa que ces voyageurs étaient des gens vraiment pas ordinaires. Il prit brusquement peur d'être mêlé à une histoire qui le précipiterait la tête la première dans une fourmilière d'ennuis. Il jugea prudent de se débarrasser d'eux avant d'en apprendre davantage.

— Vous trouverez sûrement Jar Phar à l'atelier de réparation, débita-t-il d'un ton haché. À côté des hangars de l'astroport.

Il se détourna avec brusquerie et disparut à l'angle du baraquement sans demander son reste.

Le Vioter, Li Chi Kin et ses frères traversèrent la rue principale – une rue, aux Gorges de l'Orguedon, était un ruban de pelouse jaune et tondue à ras – et se dirigèrent vers l'astroport, une immense esplanade de béton noirci et fendillé comme une peau de reptile. Les rares piétons qu'ils croisèrent leur jetèrent des regards ahuris. On ne voyait jamais de mutants apileux, ni de femmes, ni d'enfants aux portes du désert d'herbe. Or là ils en découvraient qui étaient tout ça à la fois. Le temps de remettre un minimum d'ordre dans leurs pensées, ils ne se souvenaient déjà plus s'ils avaient éprouvé de l'étonnement, de la répulsion, du désir ou de la sympathie. Lorsqu'ils avaient repris leurs esprits, ils croyaient se souvenir que la femme était jolie pour une mutante mais que l'homme qui l'accompagnait, un grand aux cheveux bruns et bouclés, n'avait pas l'air commode.

Quatre vaisseaux stationnaient sur leur aire de décollage. Des véhicules à chenilles, traînant des remorques chargées de caisses de bois, grouillaient autour d'eux comme une nuée d'insectes bourdonnants. Des hommes vêtus de combinaisons grises supervisaient les opérations de chargement. Les passerelles roulantes happaient les caisses et les montaient jusqu'aux sas ouverts sur les flancs rebondis des carlingues. Des hurlements et des rires éclataient comme des fleurs sonores et légères dans l'atmosphère empuantie par les relents des carburants de génération superfluide.

Les tôles des hangars scintillaient. Autant les enfants avaient souffert du froid et de l'humidité, autant la chaleur semblait leur convenir parfaitement. Le Vioter surprit un sourire timide sur les lèvres de Li Chi Kin. Elle-même s'épanouissait comme une corolle sous les rayons ardents et conjugués des soleils jumeaux. Le Vioter ne savait pas trop quoi penser de l'obstination de So Quin. Il ne

comprenait pas quel motif poussait l'enfant-roi à exposer sa vie et celle des siens dans l'espace aérien de Madrilange. Il supposait qu'il avait une idée derrière la tête, un plan dont lui seul connaissait les tenants et les aboutissants. Ce séjour imprévu dans l'enceinte assiégée de la cité orbitale n'arrangeait pas les affaires de Rohel. Les frémissements subtils qui parcouraient ses veines annonçaient une reprise imminente de l'activité du poison du Jahad.

Il repéra l'atelier de réparation, un hangar ouvert sur deux côtés où des mécaniciens s'affairaient autour d'une gigantesque fosse. Un vaisseau en mauvais état était posé sur un pont métallique surélevé. Des hommes, regroupés sous une mezzanine, s'étaient lancés dans une conversation animée. Les éclats de leurs voix dominaient le vacarme des différents instruments de réparation.

— Attendez-moi là, dit Le Vioter.

— Nous allons avec toi. Nous sommes liés, déclara So Quin. Jusqu'au bout.

Un silence sépulcral tomba sur l'atelier lorsqu'ils franchirent le seuil du portail d'entrée. Les mécaniciens interrompirent leur travail et coupèrent machinalement les moteurs de leurs instruments, les hommes rassemblés sous la mezzanine suspendirent leur conversation.

— Nom de Dieu ! murmura Jar Phar.

— Ben merde ! renchérit T-Baril.

Les autres, le chef d'atelier, le responsable de la tour de contrôle et le grossiste en armes, demeurèrent bouche bée au spectacle de cette femme, de ces gamins au crâne lisse et de ce grand escogriffe à la veste tachée de sang qui avançaient en leur direction. Leur présence en cet endroit leur semblait aussi incongrue, aussi improbable que l'apparition soudaine d'un cavalier du Jeho. Et encore, avec un cavalier du Jeho, on savait à quoi s'attendre, on pouvait réagir, on pouvait lui tirer dessus par exemple.

— Évite de répandre le bruit de la présence d'une femme aux Gorges de l'Orguedon, souffla Jar Phar à l'oreille du maître de bord. Si les hommes apprennent ça, on ne les tiendra plus. Même si c'est une mutante, ils se jetteront sur elle comme des sauterelles géantes sur une cornue.

— Et alors ? rétorqua le maître-quart. Vous vous souciez de la santé d'une apileuse, maintenant ?

— Tu fais ce que je te dis ou je te convoque au tribunal interne du *Marijiv*. J'ai déjà vu cette fille quelque part.

Comme T-Baril ne tenait que moyennement à affronter le jugement du tribunal (le bosco cumulait les rôles de procureur, de juge, d'avocat et d'exécuteur, ce qui réduisait considérablement les chances de l'accusé), il estima plus raisonnable de se taire et d'obéir aux ordres de son supérieur hiérarchique.

— Nous cherchons un certain Jar Phar ! cria le plus jeune des enfants à la cantonade.

Sa voix était bien celle d'un gamin de quatre, cinq ans mais sa façon de s'exprimer était plutôt celle d'un adulte. Jar Phar eut l'étrange impression que son regard transperçait les âmes comme un vaisseau réel transperçait les artefacts holo disséminés dans l'espace.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu lui veux ? demanda T-Baril, hargneux.

— Lui proposer un marché, répondit l'enfant.

— Tu crois peut-être que le bosco a du temps à perdre avec une bande de mutants apileux, lâcha le maître-quart d'un ton méprisant. Allez, foutez le camp, toi et tes comiques, avant que je vous botte le cul.

T-Baril ne comprit pas très bien ce qui se passa par la suite. Il crut deviner que le grand escogriffe qui accompagnait les apileux fondait sur lui à la vitesse d'une sauterelle géante, le saisissait par le cou et le soulevait de terre.

— C'est toi Jar Phar, n'est-ce pas ? dit So Quin en pointant son bras sur un homme mal rasé, aux cheveux huileux et dont la combinaison grise était constellée d'auréoles sombres.

— Ça se pourrait, répondit le bosco. On se connaît ?

— J'ai un marché à te proposer.

Un pâle sourire effleura les lèvres de Jar Phar.

— Vous pouvez lâcher mon maître-quart, sire. Ce malappris a eu ce qu'il méritait mais, si vous insistez, il risque d'y passer et j'ai encore besoin de lui.

Le Vioter reposa le maître-quart, dont la face ratatinée avait viré au bleu, sur le sol carrelé du hangar. Plié en deux, T-Baril toussa, cracha et, tout en essayant de se remplir les poumons, se dit que la prochaine fois il tournerait sept fois sa langue dans sa bouche avant d'ouvrir sa grande gueule.

Jar Phar fit signe à So Quin et à Rohel de le suivre. Ils sortirent de l'atelier, suivis de Li Chi Kin, Tsa Han et Ha Jin. T-Baril, qui respirait toujours avec difficulté, leur emboîta le pas.

Une fois qu'ils furent dehors, les mécaniciens reprirent leur travail et les crissements, les grondements, les tintements, les crépitations des outils rejouèrent leur cacophonie familière.

Le bosco les entraîna jusqu'au pied de la tour de contrôle. L'ombre du bâtiment s'étirait sur le béton écaillé de l'astroport. Un vaisseau décolla dans un rugissement assourdissant. La mini tornade provoquée par le déplacement d'air de ses réacteurs renversa plusieurs débardeurs qui ne s'étaient pas reculés assez rapidement.

— Un marché, tu disais, petit ?

Jar Phar avait été obligé de crier pour couvrir le tumulte. So Quin

attendit que le calme fût rétabli pour répondre.

— Nous cherchons un vaisseau qui fasse la liaison avec la cité orbitale.

— Faut être cinglé pour vouloir aller se fourrer dans ce guêpier, lança le bosco. Ce serait peut-être encore possible d'y entrer, mais pour en sortir, c'est une autre paire de manches. Et puis…

Jar Phar s'interrompit. Il se rappelait où il avait vu cette fille : au palais des Montagnes Noires de Florilange. Une escale qui remontait à un peu plus d'un an, juste avant que les Seigneurs des Tombes décryogénisés ne renversent la famille régnante. Le *Marijiv* avait atterri à l'astroport privé du palais pour y livrer du tissu précieux d'Agondange. Jar Phar l'avait aperçue au travers de la verrière de l'entrepôt. (Curieux de nature, il n'avait pas pu s'empêcher de regarder, bien que cela fût strictement interdit…) Elle était occupée à vérifier la conformité de la marchandise. Elle était environnée d'une armée de servantes, des mutantes apileuses également, des recluses, aussi excitées que des mouches… Bon Dieu, il se trouvait en ce moment précis devant la famille régnante de Florilange ! Tout le monde les croyait morts et voilà qu'ils surgissaient comme des fantômes dans ce trou perdu du désert d'herbe. Il était prêt à parier cent mille frangels que le plus petit, ce gamin à peine sevré qui s'exprimait comme un adulte et qui avait une drôle de manière de dévisager ses interlocuteurs, était l'enfant-roi de Florilange.

— Bon, en admettant que j'accepte de vous transborder dans la cité orbitale, qu'est-ce que j'aurai à gagner dans l'affaire ? De plus, si vous êtes pressés, je préfère vous prévenir que mon vaisseau est en panne…

— C'est justement ce que tu gagneras, déclara So Quin. Mes frères et moi pouvons réparer ton vaisseau en moins de dix minutes.

Le bosco éclata de rire. T-Baril, resté prudemment à l'écart, n'avait pas saisi grand-chose de leur conversation, mais, manière de montrer qu'il partageait l'opinion de son chef, il s'efforça de ricaner de concert.

— Dix minutes ? Alors que trois jours sont nécessaires à vingt mécaniciens ? Tu te fous de moi, petit.

— Qu'est-ce que ça coûte d'essayer ? Si nous réussissons, tu nous prends comme passagers. Si nous échouons, tu autorises ton maître-quart à nous donner des coups de pied au cul, affirma tranquillement So Quin.

Comme tout un chacun sur le Mondes des Franges, Jar Phar avait entendu parler des formidables pouvoirs psychiques de l'enfant-roi. Cependant, il doutait fort que ses exceptionnelles facultés mentales soient en mesure de remettre en état un moteur d'extraction d'un vaisseau, une turbine complexe qui pesait tout de même ses dix tonnes.

D'un autre côté, si l'enfant-roi réussissait ce prodige, Jar Phar gagnerait un temps précieux. Le manque d'espace commençait à lui vriller le système nerveux. Les hommes, frustrés d'alcool et de femmes, étaient de plus en plus difficiles à contenir. Ça ne coûtait rien d'essayer, le gosse avait raison sur ce point. Le bosco du *Marijiv* risquait seulement de récolter la mauvaise humeur et le mépris des mécaniciens et du chef d'atelier.

— D'accord. Mais, si ça ne marche pas, je me serai couvert de ridicule.

Lorsque le bosco du *Marijiv* annonça au chef d'atelier qu'il voulait essayer une nouvelle équipe de réparateurs, ce dernier faillit s'étrangler de colère. Puis de rire quand il vit les trois petits mutants apileux, hauts comme trois crêpes, s'asseoir à côté du *Marijiv* joindre leurs mains et fermer les yeux. Les mécaniciens, éberlués, avaient cessé le travail, s'étaient tous machinalement regroupés autour de leur responsable et observaient la scène d'un œil à la fois narquois et inquiet. Cette conception de la réparation ressemblait à s'y méprendre à de la sorcellerie. Ils en oublièrent même de loucher sur la femme, debout au bord de la fosse à côté de l'homme à la veste de chasse maculée de sang.

La main de Li Chi Kin se glissa dans celle de Rohel. Il sentit, au creux de sa paume, la moiteur et le pouls précipité de la jeune femme. Le silence épais régnant sur le hangar était irrespirable.

T-Baril se demandait si son patron n'était pas devenu fou. Il aurait volontiers rigolé avec les mécaniciens mais, comme il ne décelait aucune trace d'humour sur la face burinée du bosco, il préféra y renoncer.

Le chef d'atelier apostropha Jar Phar.

— La plaisanterie a assez duré. On n'a pas de temps à perdre avec tes conneries, nous autres.

À cet instant, les enfants ouvrirent les yeux. Le petit bâilla, s'étira, se leva et trottina de toutes ses petites jambes en direction du bosco.

— Ça y est, Jar Phar, ton vaisseau peut décoller.

L'un des mécaniciens se rua vers la fosse de réparation, sauta sur l'aile du *Marijiv,* plongea dans la cabine par le sas extérieur ouvert. Il réapparut deux minutes plus tard, le visage défait :

— Le gosse a dit vrai, chef. Le balayage de vérification ne signale plus aucune anomalie.

CHAPITRE XI

Kyu allait mourir.

Le froid glacial et persistant qui se déposait en chacune de ses cellules l'avertissait que sa vie ne tenait plus qu'à un fil : le fil de la pensée de So Quin. L'enfant-roi lui transmettait une partie de son énergie pour l'aider à résister, à remplir son rôle jusqu'au bout. C'était lui qui était venu à son secours lorsque le missionnaire et le gardien avaient débranché les tubes et dévissé la valve de purge. Sans l'intervention télépathique de son jumeau mental, elle n'aurait pas survécu aux injections massives des produits chimiques de conservation. Jovert avait cru la sauver, il avait été tout près de l'achever.

Désormais, la vue de Kyu se troublait, elle éprouvait les pires difficultés à ordonner et retenir ses pensées, les connexions nerveuses de son cerveau l'élançaient douloureusement. Parfois, elle avait l'impression de quitter la cuve, de traverser les parois vitrées, de transpercer la coque du glisseur, de voler entre les nuages blancs du ciel de Madrilange. Elle ne faisait plus tout à fait partie de ce monde. L'écran du transcripteur était de plus en plus terne, comme s'il s'éteignait en même temps qu'elle. Les mots s'imprimaient en pointillé et il fallait que Jovert utilise des lunettes spéciales pour réussir à les décrypter.

Des sentiments contradictoires agitaient Kyu : la mort lui apparaissait comme un soulagement, comme une délivrance, elle était impatiente d'emprunter le passage vers son nouveau monde, vers sa nouvelle vie, là où ne rôdaient aucun inventeur d'un système « K », aucun consul aux yeux rouges, aucun gardien à la bouche dégoûtante, aucun missionnaire à la mine sinistre… En même temps, elle s'arc-boutait de toutes ses forces à son existence végétative de ce monde-ci :

elle ne voulait pas partir avant que So Quin ait eu le temps d'accomplir son œuvre. L'enfant-roi avait encore besoin d'elle pour attirer les Seigneurs des Tombes dans le piège qu'il leur destinait.

Une certaine effervescence régnait dans la cale. Kyu entrevoyait des silhouettes surexcitées au travers des parois brouillées : la toge rouge, ça devait être Jovert, la cape noire, le consul, la tunique écrue, Mo Hin. Les éclats de leurs voix se transformaient en murmures dans l'air pressurisé.

Jovert avait été fou de rage lorsqu'il avait appris que So Quin et le déserteur du Jahad avaient échappé aux trois Sabars de l'agence de Mer-Morte. Il s'en était pris violemment au consul :

— Vous m'aviez pourtant certifié que ces sauvages étaient des éléments sûrs. Vous n'êtes qu'un… (Kyu n'avait pas compris le mot suivant.) Vous me répondrez de votre incompétence, monsieur le consul.

Une heure plus tard, So Quin avait envoyé une nouvelle salve de messages : il souhaitait se mettre sous la protection des Ducs du Gimino dans la cité orbitale, une forteresse spatiale assiégée par le Jeho.

— Ce petit monstre se croit malin ! avait jubilé Jovert. Soit, Rohel Le Vioter nous a échappé à Mer-Morte, mais, étant donné qu'il pousse la prévenance jusqu'à s'enfermer de lui-même dans cette prison de l'espace, nous aurons tout le loisir de préparer le comité d'accueil.

S'en était suivie une longue conversation holographique avec les Seigneurs des Tombes rassemblés au palais des Montagnes Noires de Florilange. Puisque So Quin et Le Vioter allaient quitter le territoire madrilangien, les tyrans des glaces ne voyaient plus aucun intérêt à respecter le traité de paix avec le gouvernement de Madrilange. Ils avaient donc décidé de laisser entrer leurs deux proies à l'intérieur de la cité orbitale, au besoin même de les y aider en neutralisant discrètement les navires du Jeho, puis de lancer tous les croiseurs des légions exterminatrices à l'assaut de la forteresse spatiale. Ensuite, sous la menace des feux nucléaires des croiseurs, ils exigeraient des Ducs du Gimino qu'ils leur livrent l'enfant-roi et le déserteur du Jahad endormi ou cryogénisé. Des agents avaient informé Jovert que les Ducs rebelles n'avaient pas encore reçu les pièces manquantes du mystérieux canon qu'ils étaient en train d'assembler.

La manœuvre désespérée de So Quin avait précipité les choses. Les Seigneurs des Tombes avaient assez rongé leur frein. Ils avaient soif de guerre, de feu, de sang. Ils humaient déjà l'odeur des chairs carbonisées, ils jouissaient déjà des ventres tremblants des femmes qu'ils forceraient, ils palpaient déjà les métaux précieux et les bijoux qui leur rouleraient entre les doigts… On bouclerait Le Vioter dans le croiseur du Seigneur Brudehaut pendant que les autres détruiraient la

cité orbitale et commenceraient à semer la terreur dans le Monde des Franges. On ramènerait le déserteur du Jahad pieds et poings liés sur Florilange où on le confierait aux bons soins des Ulmans chercheurs du Chêne Vénérable. Puis Brudehaut mémoriserait la formule, tuerait les hommes d'Église et, dès lors, personne ne pourrait arrêter les Seigneurs des Tombes, les invincibles conquérants au terme de mille ans d'un exil de glace.

— Bosphren, enfin ! s'exclama Jovert, penché sur le hublot.

Kyu distingua une digue de béton qui se rapprochait lentement, puis, plus loin, une gigantesque masse sombre qui était probablement celle du croiseur de la légion.

Les ultimes souvenirs de la fillette s'étaient enfuis. Papa et maman, les silhouettes tristes, n'étaient plus que des concepts abstraits, absurdes. Son esprit était désormais vide d'odeurs, vide de saveurs, vide de couleurs.

Lorsque le glisseur se fut immobilisé le long de la jetée, une dizaine de légionnaires engoncés dans leur plastron de cuir et d'acier s'introduisirent dans la cale et se figèrent au garde-à-vous. Le gardien de la cuve ne faisait pas partie du groupe. Kyu croyait savoir qu'on lui avait arraché la tête avec une pince à exécution.

— Nous n'avons pas le temps de prendre les précautions habituelles, aboya Jovert. Le transfert de la cuve dans le croiseur se fera…

Kyu n'eut ni la force ni l'envie de lire la suite de son discours.

Elle se sentait si lasse. La fin de ses tourments était proche.

*

Le *Marijiv* avait atteint sa vitesse de croisière après le premier saut quantique. Le Vioter, assis sur la couchette de sa cabine, contemplait la voûte étoilée d'un œil distrait. Des traînées lumineuses éclataient de temps à autre sur le fond de velours nocturne, d'autres vaisseaux accomplissant leur saut quantique, probablement.

So Quin, qui se trouvait dans une autre cabine avec ses deux frères et sa sœur aînée, avait refusé de répondre à ses questions. L'enfant-roi s'était retiré dans son monde et ne semblait pas décidé à en sortir.

— Il faut lui garder notre confiance, avait affirmé Li Chi Kin. Il sait ce qu'il fait. Il cherche à employer au mieux ton secret.

— Et si je ne veux pas prononcer la formule ?

— Il se débrouillera pour la prononcer à ta place.

Le désespoir de la jeune femme n'avait pas duré longtemps. Elle était de nouveau l'ange de patience et de douceur qui veillait inlassablement sur les siens. Ils avaient embarqué discrètement, après que T-Baril eut rassemblé tous les hommes au fond de la cale pour

d'obscurs et curieux travaux de nettoyage. Jar Phar avait ensuite distribué les cabines à ses passagers en leur recommandant de ne pas en sortir avant l'atterrissage sur l'astroport suspendu de la cité orbitale.

— Si mes hommes découvrent une femme dans le *Marijiv,* il faudra que je les bombarde à coups de rayon gelant pour les calmer !

Les mécaniciens des Gorges de l'Orguedon s'étaient tous regroupés sur l'astroport pour voir décoller le vaisseau. Ils n'étaient pas prêts d'oublier que trois gamins au crâne lisse n'avaient eu qu'à s'asseoir, joindre les mains et fermer les yeux deux minutes pour remettre en état un moteur sur lequel ils avaient prévu de trimer pendant trois jours entiers.

Bercé par le ronronnement sourd du vaisseau, Le Vioter se laissa dériver sur le fil de ses souvenirs. Il contempla les somptueux paysages d'Antiter, petite planète bleue perdue dans une galaxie lointaine, il se promena dans les rues de sa ville natale, une splendide cité de cristal, il revit le visage de son père, l'un des pairs du peuple de la Genèse, il sentit la douce chaleur du soleil sur sa peau, il croisa le regard d'une jeune fille rieuse à la somptueuse chevelure d'ambre et aux merveilleux yeux d'aigues-marines. Les Garloups avaient besoin du Mentral pour créer des trous noirs, des brèches dans l'espace, pour lancer leur opération de conquête de la Seizième Voie Galactica. Comme le Chêne Vénérable, comme les Seigneurs des Tombes, comme tous ceux dont le seul but était de semer la haine, la terreur et la destruction…

La pression d'une main sur son bras le tira de sa somnolence. Li Chi Kin s'était glissée dans la cabine sans qu'il l'ait entendue entrer. La lumière du globe lumineux se réfléchissait sur son crâne lisse.

— Mes frères dorment, murmura-t-elle avec une précipitation qui trahit sa confusion. Je n'ai pas encore eu le temps de soigner ta blessure à l'épaule.

— Aucune importance, je ne sens presque plus rien.

— Ce n'est pas une raison. Elle pourrait s'infecter. J'ai trouvé un tube de pommade antiseptique dans la pharmacie de notre cabine. Retire ta veste et allonge-toi.

Il s'exécuta docilement. Les chairs se boursouflaient, se reformaient déjà à l'endroit où les pattes de l'araignée métallique s'étaient enfoncées. Li Chi Kin s'agenouilla au bord de la couchette, s'enduisit le bout des doigts de pommade et commença à l'étaler sur la plaie. Rohel ferma les yeux et goûta la douceur et la tiédeur ensorcelantes de ses mains aussi légères que des plumes d'oiseau.

Elle lui caressa ensuite le visage, la nuque, les épaules, le torse. Il sentit sur sa peau les effleurements de son souffle chaud, le trouble qui la gagnait, la sensualité qui émanait de ses paumes, de ses doigts.

— Rohel…

Leurs bouches volèrent l'une vers l'autre et se capturèrent. Sans cesser de l'embrasser, elle se défit fébrilement de ses vêtements et s'allongea à son tour sur la couchette. Il se redressa, dégrafa son propre pantalon, le fit glisser sur ses jambes.

Il s'embrasa au contact de l'épiderme soyeux de Li Chi Kin, de ses seins arrogants, de son ventre lisse et moite, de ses hanches rondes, de ses cuisses tendres. Le temps se suspendit et il s'abandonna sans réserve au vertige de ses sens. Il ne fut plus Rohel Le Vioter, l'exilé, le prisonnier d'un passé douloureux et complexe, l'être qui était à la fois le porteur du malheur des humanités des étoiles et le premier maillon de la chaîne de reconquête, l'amant qu'une jeune fille à la chevelure d'ambre et aux yeux d'aigues-marines attendait à des millions d'années-lumière… Dans la cabine du *Marijiv,* rien n'existait plus qu'un homme et une femme reliés par la seule force de leur désir, deux corps en sueur qui s'étreignaient, des lèvres qui s'épousaient, des mains qui s'égaraient. L'air confiné résonna de leurs soupirs, de leurs gémissements, de leurs halètements.

Ils jouèrent un long moment avec la montée de leur plaisir. Li Chi Kin était une fille du palais des Montagnes Noires, une recluse, une gardienne du temple, une prêtresse de l'amour. Elle ne s'unissait pas à Rohel pour lui subtiliser son énergie virile mais pour l'exalter, la magnifier, la prolonger. Son ventre d'une sensibilité exacerbée se dérobait agilement dès qu'elle pressentait que son amant était sur le point de céder. Elle n'acceptait pas que l'épée de chair qui la transperçait délicieusement se brise à l'intérieur de son fourreau. Le fourreau de la femme avait le pouvoir de glorifier l'épée de l'homme et la responsabilité d'en entretenir la pérennité. L'homme, d'essence guerrière, devait à tout prix sortir victorieux du duel. Le rôle de la maîtresse était d'apprendre à l'amant à triompher à la fois d'elle et de ses propres instincts. Lorsqu'elle parvenait à ses fins, elle pouvait alors admirer et cajoler la lame orgueilleuse qui l'avait si joliment vaincue.

Li Chi Kin n'avait pas besoin de forcer son talent. Rohel jouait la même partition qu'elle, il n'avait pas envie de la posséder mais d'explorer à l'infini les territoires communs de leurs sens, il n'avait pas envie de rompre, de mourir en elle.

Pourtant, au milieu de l'espace, à l'intérieur de ce vaisseau qui fonçait vers la cité orbitale, Li Chi Kin eut le désir pressant d'être ensemencée. De garder à jamais la trace du compagnon qui la visitait. Sa peau et son ventre moites se firent soudain suppliants, envoûtants. Elle le griffa, le mordit jusqu'au sang, les mouvements de son bassin s'accélérèrent, s'amplifièrent. Elle oublia tout son savoir, tous ses principes. La maîtresse, la prêtresse, la gardienne vigilante s'effacèrent devant l'aspiration de la mère. Elle poussa un interminable

gémissement et faillit s'évanouir de plaisir lorsque l'épée de chair vibra et se brisa en elle, lorsqu'elle sentit se répandre en elle la semence de son amant de l'espace.

*

Des traces lumineuses traversèrent le radar du *Marijiv,* tout autour de la forme sombre qui représentait la cité orbitale. Comme prévu, le vaisseau avait émergé de son saut quantique à environ mille kilomètres de la forteresse assiégée.

— Les navires du Jeho, soupira T-Baril, penché sur l'écran. Ils ont dû nous repérer à l'heure qu'il est. Va être temps de leur jeter quelques artefacts en pâture, bosco.

Jar Phar hocha la tête. Ses doigts coururent sur le clavier annexe. Le programmateur de leurres holo lui proposa plusieurs types de vaisseaux, allant de la petite corvette marchande jusqu'au plus grand des bâtiments de guerre. Le bosco estima que cinq artefacts seraient largement suffisants pour forcer le blocus. Il regrettait d'avoir à livrer les dernières pièces du canon infrasonique aux Ducs du Gimino. Avec un engin de cette puissance, ils pourraient abattre toute la flotte du Jeho et mettre provisoirement fin au siège. Bien sûr, le gouvernement de Madrilange réagirait, s'équiperait de nouveaux vaisseaux plus performants, plus puissants, et reviendrait donner l'assaut. Mais pendant un, voire deux mois, Jar Phar serait frustré de ses enivrantes parties de cache-cache dans l'immensité céleste, un manque qui pouvait le conduire tout droit à la folie. Au bout de seulement trois jours d'escale, il tournait en rond comme un fauve en cage, devenait irascible, agressif, méchant même. Aucune femme, aucun alcool, aucune poudre euphorisante n'étaient en mesure d'égaler les sensations vertigineuses que lui procurait le vide interstellaire. Sa seule drogue, c'était l'espace.

— Hé, bosco, vous rêvez ou quoi ? l'interpella T-Baril, les yeux rivés sur le radar. Les navires du Jeho grouillent autour de nous comme des mouches sur une charogne.

Jar Phar se secoua, saisit les données d'un modèle d'artefact et les coordonnées d'un nouveau cap. La boule transparente du créateur grésilla et s'emplit de lumière blanche. Le bosco enfonça le levier d'ouverture du conduit holo.

Un champ dense et bleuté environna le *Marijiv*. Pour mystifier les poursuivants, il fallait d'abord qu'ils ne détectent qu'une seule masse sur leurs radars. Le leurre ne fonctionnait qu'à la condition de se former autour de son point d'émission. Ensuite, après que la densité de l'artefact avait atteint la même vibration que celle du vaisseau réel, il suffisait à ce dernier de sortir de la gangue holo et de dériver tous

moteurs éteints, sans engendrer de traînée de propulsion. Comme les ondes investigatrices des radars s'étaient focalisées sur lui, le leurre faisait le reste : il simulait un premier saut quantique et baladait un long moment les poursuivants avant de se dissoudre dans le néant.

Jar Phar coupa les moteurs. Un silence presque palpable envahit la cabine. Au travers de la baie vitrée, T-Baril scruta la voûte céleste criblée d'étoiles comme s'il s'attendait à voir surgir des ennemis de partout à la fois.

De fait, ils surgirent de partout à la fois : une dizaine de navires, de longs engins cylindriques munis de six ailes et frappés d'un gigantesque cheval holographique pourpre, émergèrent d'un saut quantique et se matérialisèrent de part et d'autre du *Marijiv*.

— Bordel de merde ! bêla le maître-quart. Ces salopards de cavaliers nous ont pris de vitesse !

Jamais T-Baril n'avait contemplé ces monstres armés jusqu'à la gueule de si près. Pétrifié devant la baie, incapable de réagir, il ne pouvait détacher son regard des courts canons à ondes sonores qui saillaient des meurtrières entrouvertes. Il en aurait pissé dans son pantalon s'il n'avait été se soulager quelques minutes plus tôt. L'escadre du Jeho se resserrait autour du *Marijiv* comme une meute de charognards autour d'un fauve blessé.

— Faites quelque chose, bosco ! gémit-il. Ils vont nous transformer en purée.

— Ferme-la, T-Baril, rétorqua Jar Phar, galvanisé, secoué par une formidable décharge d'adrénaline.

La partie de cache-cache s'annonçait plus excitante que prévu. Le bosco réenclencha les moteurs d'extraction et passa en pilotage manuel. Un rugissement déchira les cloisons métalliques.

Les canons des navires du Jeho vomirent leurs premières ondes sonores, décelables à l'infime traînée d'un noir absolu qu'elles abandonnaient dans leur sillage.

Jar Phar tira d'un coup sec sur le levier de dérive. Le *Marijiv* piqua du nez avec une telle violence que sa structure parut se disloquer. T-Baril perdit l'équilibre, fut projeté sur le plancher métallique et percuta de plein fouet le socle du créateur d'artefact.

Une onde sonore frappa le fuselage arrière du vaisseau qui, emporté par son élan, partit immédiatement en vrille. Jar Phar, arraché de son siège, se rattrapa du bout des doigts au manche de pilotage manuel. Une âcre odeur de brûlé se répandit dans la cabine, les sirènes d'alarme ululèrent de concert.

T-Baril, le nez fracassé, les lèvres et une arcade ouvertes, ballotté par les soubresauts du *Marijiv,* n'en finissait pas de rebondir d'une cloison sur l'autre. Déjà des feuilles entières de métal se détachaient de la carlingue et fusaient dans le vide.

Les navires du Jeho convergèrent dans un ensemble parfait vers le vaisseau à la dérive : ils l'avaient sévèrement touché et ils se préparaient à lui donner le coup de grâce. Leurs courts canons pivotèrent sur leurs socles orientables.

— Ces fumiers nous attendaient ! hurla le maître-quart, crachant le sang. Y a un salopard qui nous a donnés ! Cette fois, c'est la fin… Bosco ?

Son uniforme gris s'ornait de longues traînées pourpres. Il était parvenu à enrayer sa folle glissade en se rattrapant à la barre centrale du sas.

— Boucle-la, T-Baril, répondit sobrement le bosco.

Bien que chahuté par chaque embardée du *Marijiv,* Jar Phar réussit à se hisser sur le siège de pilotage. Il examina brièvement les instruments de bord et l'écran de balayage électronique de vérification. La première salve de l'escadre du Jeho avait endommagé les deux turbines de propulsion.

Les navires frappés du cheval pourpre lâchèrent une deuxième bordée d'ondes sonores.

— Ils nous canardent ! glapit T-Baril.

Jar Phar se jeta de tout son poids sur la manette des ancres stabilisatrices. Une formidable secousse ébranla le *Marijiv,* torturé par le champ gravitationnel brutalement déployé sous ses ailes. Le bosco eut l'impression que sa tête pesait subitement plusieurs tonnes, se séparait de son cou. Il vola par-dessus le tableau de bord et entra en contact avec la première couche de verre dépoli de la baie qui éclata comme du bois sec.

Le front criblé d'éclats de verre, aveuglé par le sang qui lui dégoulinait dans les yeux, Jar Phar retomba lourdement sur son siège. Il s'essuya le visage d'un revers de manche. Grâce à sa manœuvre désespérée, il avait évité le pire : le *Marijiv* avait cessé de tournoyer comme un morceau de papier giflé par une rafale de vent et les ondes sonores avaient manqué leur cible. Les navires du Jeho, lancés à toute allure, trompés par la brusque immobilisation de leur proie, furent emportés par leur propre force d'inertie et s'éparpillèrent dans l'espace.

Le maître-quart, le visage en sang, se releva et regagna le poste de pilotage.

— Bien joué, bosco !

— On n'est pas encore tirés d'affaire, grogna Jar Phar. Les turbines de propulsion sont hors d'usage. Et ces salopards ne vont pas tarder à revenir à la charge.

La suffocante odeur de brûlé et le ululement ininterrompu des sirènes d'alarme indiquaient que le vaisseau agonisant n'en avait plus pour longtemps. Il suffisait que l'incendie, pour l'instant circonscrit

aux matériaux composites des compartiments étanches, gagne les réservoirs de carburant superfluide pour qu'il explose et se désintègre en une pluie de microparticules. Le *Marijiv* n'était pas un bâtiment de guerre et les coupe-feu au carbone n'étaient prévus que pour des courts-circuits anodins.

L'escadre des navires du Jeho, de nouveau reformée, amorçait son changement de cap.

— Reste plus qu'une solution, murmura Jar Phar en retirant les plus gros éclats de verre fichés dans son front.

La première couche éclatée et empourprée de la baie s'effritait comme une motte de terre sèche.

— Quelle solution ? demanda T-Baril d'une voix blanche.

— Tu sais très bien ce que je veux dire : le saut quantique…

Des serres de glace se plantèrent dans les poumons de T-Baril.

Il avait effectivement deviné la réponse du bosco mais il n'en tirait aucune vanité, seulement une frousse carabinée. Sa main posée sur son arcade blessée retomba le long de sa cuisse.

— Un deuxième saut quantique ? croassa-t-il, les yeux hors de la tête. Mais aucun vaisseau n'est capable de résister à deux sauts quantiques de suite ! Un saut quantique par voyage, c'est la règle fondamentale de l'espace. Et puis, en admettant que ça marche, les contrôleurs aériens de la cité orbitale n'auront pas le temps de nous identifier. Ils vont nous prendre pour un navire du Jeho et nous tirer dessus.

— Si tu préfères attendre les navires du Jeho, maître-quart, je te boucle dans une combinaison de survie et je te lâche dans l'espace.

Ils se débrouilleront pour te récupérer…

Ce n'était pas une proposition très décente. Les cavaliers du Jeho avaient la fâcheuse manie d'ouvrir le ventre de leurs prisonniers avant de les jeter, les tripes à l'air, dans des fosses grouillant de vers carnivores. T-Baril prit rapidement sa décision : il préférait encore être instantanément pulvérisé dans l'espace qu'être lentement rongé par de la vermine. Cette fois, il crut bien sentir quelques gouttes de liquide tiède se répandre dans son pantalon.

— Prêt, T-Baril ?

Jar Phar saisit sur la console les coordonnées de la cité orbitale. Si le *Marijiv* ne se disloquait pas au moment du saut, les contrôleurs de l'astroport suspendu risquaient une attaque cardiaque. Le maître-quart avait raison sur un point : dans le doute, les assiégés accueilleraient le vaisseau fantôme à coups de canon à ondes sonores. Et il n'était pas question de les prévenir par le transmetteur holo. Les Ducs refusaient toute communication extérieure pour éviter de fournir de précieux renseignements à l'ennemi. Une précaution qu'approuvait le bosco mais qui, en l'occurrence, pouvait fort bien se retourner contre lui.

Les feux rouges et blancs des navires du Jeho, disposés en ligne, se rapprochaient à grande vitesse. Jar Phar appuya sans hésiter sur la touche ronde des quantas. Un message se déroula en continu sur la bande bleue de l'écran :

Un saut quantique déjà effectué… Un saut quantique déjà effectué… Un saut quantique déjà effectué…

— On ne te demande pas ton avis, saloperie de bécane ! grommela le bosco.

Il effaça fébrilement les données antérieures.

Les gueules rondes des canons de l'escadre crachèrent toutes en même temps leurs ondes sonores, tellement compactes qu'elles tracèrent un large fleuve de néant sur la plaine céleste.

Jar Phar pressa une deuxième fois le bouton du saut quantique.

— Bosco, les ondes arrivent sur nous ! s'étrangla T-Baril.

Des vibrations de forte amplitude parcoururent la structure du *Marijiv*. Les sirènes retentirent de plus belle, comme si tous les systèmes d'alarme se déclenchaient simultanément. Des volutes de fumée noire s'infiltrèrent par les interstices du tableau de bord, par le plancher, par les plinthes des cloisons.

— Bordel de Dieu, tu vas te décider, saloperie ?

L'air surchauffé de la cabine de pilotage devint irrespirable. Les circuits du programmateur quantique n'avaient pas eu le temps de refroidir, et les gaines, les fils, les filtres fondaient sous la nouvelle poussée d'énergie.

Tétanisé devant la baie, T-Baril se protégea le visage de ses mains. Un réflexe dérisoire. Au liquide chaud qui lui dégoutta sur les jambes, le maître-quart se rendit compte que sa vessie possédait des réserves insoupçonnées.

Une formidable déflagration embrasa l'espace.

Avant de perdre connaissance, le bosco se demanda quelle idée saugrenue avait pris à l'enfant-roi de Florilange de venir se fourrer dans un tel guêpier.

Quelle importance ? Ils allaient tous mourir.

CHAPITRE XII

Le Duc Chanfrin, responsable de la tour de contrôle de l'astroport, braqua le télescope sur les fleurs de lumière qui s'épanouissaient sur la voûte céleste.

Il pensa d'abord que le vaisseau du bosco Jar Phar, qui devait incessamment leur livrer les dernières pièces manquantes du canon infrasonique, avait été intercepté et détruit par les navires du Jeho.

Le Duc Chanfrin se mordilla les lèvres : ses pairs avaient tout misé sur ce canon. La cité orbitale était au bord de l'implosion. Les vivres et les produits de première nécessité commençaient à manquer. Le Gimino avait dû sévèrement réprimer les émeutes qui avaient éclaté dans les rues suspendues. Les meneurs, les fortes têtes, avaient été crucifiés vivants sur les immenses vantaux métalliques intérieurs. Mais cela ne dissuadait pas les citadins, lassés de la guerre, de réclamer ouvertement la capitulation. Les Ducs avaient promis de forcer le blocus avec le canon infrasonique qu'ils avaient patiemment assemblé, pièce après pièce. Le siège avait duré trop longtemps.

La visée électronique du télescope se focalisa sur les formes sombres qui se déplaçaient dans l'espace. Le Duc Chanfrin ne put s'empêcher de sursauter. Cela faisait deux ans qu'on lui avait confié la responsabilité de l'astroport et, jusqu'alors, les seuls vaisseaux dont il avait eu à surveiller les évolutions étaient ceux du Jeho, de lourds navires ornés d'un cheval holographique pourpre et dont les canons à ondes sonores s'avéraient impuissants à transpercer les blindages externes de la cité orbitale.

Et voilà qu'il découvrait subitement une armada composée de plus de cent bâtiments frappés d'un scorpion noir. Il identifia instantanément les croiseurs des légions exterminatrices des Seigneurs des Tombes, des vaisseaux d'un modèle antique qui ne bénéficiaient

pas de la technologie du saut quantique. Ils avançaient par la seule force de leur propulsion nucléaire, abandonnant de somptueux panaches de feu dans leur sillage. Les fleurs lumineuses blanches et pourpres qui avaient attiré l'attention de Chanfrin n'étaient rien d'autre que les déflagrations des navires du Jeho, qui, surpris par l'attaque soudaine des croiseurs et bombardés de missiles à fission, n'avaient pas eu le loisir de fuir ou d'organiser leur défense. Ce que les Ducs avaient redouté le plus était en train de se produire : les scorpions venimeux, réveillés après un sommeil de mille ans dans les glaces des Montagnes Noires, sortaient de leur nid et se lançaient à la conquête du Monde des Franges. Par malheur, la cité orbitale semblait être leur premier objectif.

Chanfrin se demanda brièvement si le blindage de la forteresse serait en mesure de résister aux missiles à fission. Sans quitter des yeux les croiseurs menaçants déployés sur tout le front de l'espace, le Duc composa immédiatement le code confidentiel de son canal holo et appela le siège du Gimino.

Le visage fané du Duc Martel se dessina sur les alvéoles du minuscule écran cristallin.

La voix nasillarde du vieil homme grésilla désagréablement dans le micro tympanal de Chanfrin.

— Nous sommes en pleine réunion, Duc Chanfrin. Veuillez rappeler ultérieurement.

Le responsable de la tour de contrôle s'appliqua à respirer profondément pour endiguer la vague de panique qui déferlait en lui. Alentour, les techniciens et les contrôleurs, vêtus d'uniformes bleu roi à parements dorés, avaient suspendu leurs gestes. Ils avaient remarqué la pâleur extrême qui était tombée sur le visage du jeune Duc et pressentaient qu'il se passait quelque chose de grave. Les crépitations des écrans écorchaient le silence pesant, tendu, qui régnait sur la tour de contrôle. Pourtant, les radars n'avaient détecté aucun mouvement suspect à l'horizon, aucun vaisseau en approche critique. Les membres du personnel de la tour de contrôle avaient bien entrevu de nombreuses et inhabituelles taches lumineuses quelques secondes plus tôt, mais ils avaient présumé qu'elles étaient le fruit d'une tempête stellaire, d'une explosion météoritique ou d'un autre phénomène naturel.

— Priorité absolue à l'urgence, déglutit péniblement Chanfrin.

En dépit de la surface réduite de l'écran de son transmetteur, il décela très nettement l'inquiétude qui assombrit les traits de son correspondant. Cette phrase codée, synonyme d'alerte noire, n'avait pas du être prononcée plus de trois fois depuis le début du siège.

— Mesurez bien la portée de vos paroles, Duc Chanfrin, lança le Duc Martel d'un ton sec.

Les techniciens et les observateurs désertèrent leur poste de travail, se regroupèrent au centre de la salle et tentèrent de deviner la suite de la conversation sur les lèvres du jeune Duc.

— Les scorpions de Florilange ont détruit la flotte du Jeho et se lancent sur le Gimino, articula Chanfrin d'une voix tremblante. Plus de cent croiseurs…

— Quoi ? croassa le Duc Martel.

— Je viens de les capter sur le télescope.

— Qu'est-ce qui se passe avec les radars ? Pourquoi n'ont-ils rien détecté ?

Chanfrin haussa les épaules.

— Nos radars sont focalisés sur les quantas et les fréquences des matériaux modernes. La technologie des croiseurs des Seigneurs des Tombes date de plus de mille ans. Peut-être le spectre de nos appareils est-il trop sensible pour détecter les ondes grossières. Peut-être encore que les Seigneurs des Tombes disposent d'artefacts dissimulateurs…

— Pas de nouvelles du bosco Jar Phar ? Du canon ?

— Aucune…

— Savez-vous de quelles armes disposent les Seigneurs des Tombes ?

— Des missiles à fission, je crois…

Le front du Duc Martel se barra de deux profondes rides verticales. Des lueurs de désespoir s'allumèrent dans ses petits yeux renfoncés et cernés.

— Le blindage de la cité ne résistera pas longtemps aux impacts nucléaires, murmura-t-il dans un souffle. Il ne nous reste plus qu'à évacuer la population citadine et préparer notre retraite vers Agondange avant qu'il ne soit trop tard. Je convoque immédiatement l'assemblée générale du Gimino. Restez en poste, laissez votre canal holo ouvert en permanence et tenez-moi au courant, seconde après seconde, de la progression des croiseurs.

Les yeux clairs de Chanfrin larmoyèrent. Son père, le Duc Hallat, avait perdu la vie dans la guerre absurde qui opposait depuis plus de dix ans le Gimino au Jeho. Son sacrifice aurait été vain. Ils devaient abandonner leur belle cité orbitale, la forteresse spatiale que leurs ancêtres avaient bâtie quelque vingt siècles plus tôt à l'issue de l'épidémie de peste nucléaire qui avait ravagé le Monde des Franges. Elle allait être livrée au pillage, à la rage de destruction des tyrans des glaces. En quelques heures, quelques jours, vingt siècles d'histoire seraient balayés par un feu d'apocalypse.

Les croiseurs grossissaient rapidement dans le viseur du télescope. Chanfrin distinguait désormais, au-dessus des scorpions holographiques, des bannières déployées au sommet de courts mâts érectiles. Des bannières de guerre, noires, brunes ou rouge sang,

ornées des motifs symboliques des clans : l'épée à trois lames du Seigneur Vasconder, la masse d'armes du Seigneur Tradabant, la lance à pointe courbe du Seigneur Joribil, le poing d'acier du Seigneur Ka Ti Mio, le serpent dressé du Seigneur Brudehaut, l'araignée à neuf pattes du Seigneur Jeury des Monts, le marteau pointu du Seigneur Basil… Ils étaient tous là, rassemblés dans l'espace, à seulement quelques centaines de kilomètres de la forteresse. Dans trois ou quatre heures, ils s'abattraient comme un orage magnétique sur la cité orbitale, sur le fleuron du Gimino. Chanfrin serra les poings à s'en faire craquer les phalanges.

— Que se passe-t-il, Duc Chanfrin ? demanda quelqu'un.

Le Duc jeta un regard panoramique sur ses hommes, figés au milieu de la salle de contrôle. Il estima qu'ils avaient le droit de savoir.

— Les Seigneurs des Tombes lancent une attaque sur la cité, déclara-t-il d'une voix blanche. Ils seront sur nous dans trois ou quatre heures.

Ces mots déclenchèrent un début de panique parmi les techniciens et les contrôleurs. Leurs ancêtres avaient transmis de génération en génération la terrible légende des Seigneurs des Tombes, ces assassins sanguinaires qui avaient semé la terreur dans le Monde des Franges dix siècles plus tôt. Fous de terreur, ils se ruèrent en direction du sas principal de sortie de la tour, se bousculèrent sans ménagement, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, pour prendre immédiatement d'assaut les navettes d'évacuation installées dans les zones intermédiaires d'éjection.

La voix puissante de Chanfrin les coupa net dans leur élan :

— Tout abandon de poste sera considéré comme une trahison ! Nous avons la responsabilité d'organiser l'évacuation, pas de la précéder. J'abats sans sommation le premier qui tente une nouvelle fois de franchir ce sas.

Le jeune Duc, les yeux flamboyants, avait dégainé son vibreur d'ordonnance. Un à un, la tête basse, les membres du personnel de la tour réintégrèrent leur poste de travail.

À cet instant, un éclat intense illumina le dôme de verre. Une puissante détonation fit trembler les planchers, les cloisons, les tablettes, les radars, les écrans, le télescope. Une forme indéfinie, ruisselante de particules enflammées, surgit du néant à une centaine de mètres de l'astroport. Chanfrin distingua peu à peu des ailes, une cabine de pilotage, un fuselage auquel il manquait des pièces. C'était un vaisseau mal en point, en dérive, enveloppé d'un épais nuage de fumée noire. Émergeant d'un saut quantique, il s'était rematérialisé tellement près de la cité orbitale que les batteries antiaériennes, équipées de détecteurs ultrasensibles, se mirent instantanément en

action et firent pleuvoir une grêle de rayons étincelants sur la carlingue.

Le Duc Chanfrin s'empara des petites jumelles à visée autofocale qui traînaient sur son bureau et les braqua en direction du vaisseau.

Il vit d'abord les alvéoles aux bords crénelés et noircis qui criblaient la coque chauffée à blanc. Bien que la fumée l'empêchât d'affiner son observation, il se rendit compte que ce n'était ni un navire du Jeho ni un croiseur de la légion, mais une navette de fret. Il se demanda ce qui avait poussé le pilote à programmer son saut aux coordonnées de la cité orbitale. Dans le Monde des Franges, aucun navigant, quelle que fût son activité, n'ignorait les risques qu'il prenait à violer l'espace rapproché du Gimino.

Les batteries aériennes continuèrent de démanteler systématiquement le vaisseau en flammes. La couche supérieure du fuselage, déjà torturé par la violence du saut quantique, s'arrachait par feuilles entières.

Les jumelles de Chanfrin capturèrent soudain une ombre qui s'agitait derrière la baie de la cabine de pilotage. La visée optique se focalisa progressivement sur la silhouette aux contours flous, imprécis. Le jeune Duc distingua alors un visage ensanglanté, des bras qui faisaient des signes désespérés, une combinaison grise maculée de taches pourpres… Cet homme, c'était Jar Phar, le bosco du *Marijiv.*

— Désactivez les batteries et ouvrez le vantail de l'astroport ! hurla Chanfrin.

— Mais, Duc Chanfrin, ce vaisseau est en approche critique, protesta le technicien de maintenance de la défense rapprochée. Et nous n'avons pas le droit de…

— Faites ce que je vous dis ! J'en prends la responsabilité !

Chanfrin devinait maintenant pourquoi le *Marijiv* était en si piètre état : il avait dû être touché au cours d'une escarmouche et ce fou de Jar Phar n'avait pas eu d'autre choix, pour échapper à ses poursuivants, que de tenter un deuxième saut quantique.

Les batteries cessèrent de cracher leur déluge de feu et le vantail géant de l'astroport suspendu s'ouvrit lentement. Le vaisseau disloqué fut immédiatement happé par le champ de gravité de la cité et, abandonnant de grandes gerbes d'étincelles dans son sillage, pénétra tous moteurs éteints à l'intérieur de l'astroport.

— Prenez ma place et surveillez la progression des croiseurs des Seigneurs des Tombes, ordonna Chanfrin à l'un de ses assistants. Si le Duc Martel me demande, dites-lui que je suis allé à la rencontre du bosco Jar Phar.

Chanfrin dévala quatre à quatre l'escalier qui menait aux plates-formes de descente. Quelques minutes plus tard, il s'engouffrait dans le bâtiment administratif de la deuxième zone d'atterrissage, la zone

de quarantaine.

Les employés de l'astroport, vêtus de scaphandres autonomes, avaient déjà tiré, avec un tracteur à chenilles, le *Marijiv* sur l'aire de stationnement. Plusieurs d'entre eux, équipés de lances souples, arrosaient de neige azotée la carcasse fumante. Le vantail étanche qui séparait les deux zones se refermait dans un chuintement prolongé.

Le Duc Chanfrin, contemplant le vaisseau du bosco depuis la baie vitrée du bâtiment administratif, se dit qu'il y avait peu de chance de retrouver des survivants – à l'exception de ce trompe-la-mort de Jar Phar – à l'intérieur de ce tas de ferraille carbonisée. Et c'est ce qu'ils seraient tous bientôt s'ils n'évacuaient pas la cité orbitale dans les plus brefs délais : des cadavres sous des ruines métalliques incendiées.

*

Kyu ne voyait plus rien.

Elle ne savait pas si elle était devenue complètement aveugle ou si la soute du croiseur était plongée dans une nuit noire et sans fond. Elle n'apercevait même plus la tache grise de l'écran transcripteur. La douleur était maintenant insupportable. Elle avait l'impression qu'une aiguille chauffée à blanc lui perforait le cerveau. Elle se rappelait vaguement que Jovert, toujours flanqué de Mo Hin, avait hâtivement reconnecté les fils de l'écran transcripteur avant de sortir de la soute. Le croiseur avait pris son envol dans un grondement terrifiant et, depuis, le fils du Seigneur Brudehaut ne s'était plus manifesté.

So Quin n'émettait plus de pensées. Ou bien Kyu ne les captait plus. Elle se sentait écrasée de solitude et de chagrin. Les silhouettes tristes de papa et maman avaient définitivement déserté son esprit. Plus aucun souvenir auquel se raccrocher. Elle flottait dans son malheur comme un satellite oublié dérivant sans fin dans l'espace. Seul le vrombissement continu du croiseur la reliait encore à la réalité temporelle. La soute était placée juste au-dessous des moteurs de propulsion et le bruit infernal transperçait les parois et l'air pressurisé de la cuve.

Les Seigneurs des Tombes et l'enfant-roi avaient utilisé Kyu pour organiser leur rencontre et, maintenant que leurs routes se croisaient, elle ne servait plus à rien, elle n'était plus rien d'autre qu'un corps décharné, un cerveau dilaté et une âme brisée. La vitre d'un hublot avait accroché le reflet de la cuve lorsque les légionnaires l'avaient transbordée dans le croiseur. La fillette avait alors furtivement aperçu ce que le traitement de Jovert avait fait d'elle : un monstre hideux bardé de fils et de tuyaux.

Un rayon lumineux et mouvant crucifia subitement les ténèbres. Kyu se rendit alors compte qu'elle n'était pas aveugle. Un réflexe

l'entraîna à vouloir tourner la tête. Il lui arrivait de plus en plus fréquemment d'oublier qu'elle était immobilisée par l'air pressurisé. Peut-être parce qu'elle se trouvait déjà dans les mondes de Tailleurs, ces mondes mystérieux où l'esprit n'était plus limité par le corps, où l'esprit volait comme un papillon de fleur en fleur.

Le rayon éblouissant frappa les yeux grands ouverts de Kyu, puis se promena sur son corps écartelé, sur les fils, sur les tuyaux et sur les cloisons, sur le sas rond et étanche qui se découpait sur le plancher.

La fillette sut alors que la mort allait venir par la personne qui se dissimulait derrière la lampe. Qui qu'elle fût, quel que fût son motif, Kyu lui voua sur-le-champ une reconnaissance éperdue. Elle était l'envoyée de la mort et venait enfin la délivrer de ses tourments.

La silhouette s'accroupit et posa la lampe sur le plancher. Le rayon rasant heurta les reliefs du sas, les attaches fixantes, la grande roue d'ouverture. C'était par ce dégagement, le sas à déchets, que les légionnaires avaient hissé la cuve dans la soute. En dessous, il y avait le vide.

Kyu discerna de fines mains qui agrippaient les rayons de la roue, puis un corps frêle qui s'arc-boutait pour la débloquer. Il n'y parvint pas dans un premier temps. Un pied dérapa, heurta la lampe qui pivota sur elle-même et bascula sur son manche. La tramée lumineuse gifla les chevrons croisés de soutènement de la structure du croiseur, caressa au passage un dos recouvert d'un tissu écru, un long cou, une nuque lisse. Puis elle se stabilisa et dévoila le profil apeuré de Mo Hin.

La poitrine secouée de spasmes, les joues brouillées de larmes, le frère de l'enfant-roi transpirait à grosses gouttes. Il balbutiait une suite incohérente de phrases qui se brisaient en sanglots. Kyu en saisit quelques bribes au passage :

— Pardon, papa, maman… Pardon, So Quin… Pardon, Li Chi Kin… Je vous ai trahis… Jovert, un Seigneur des Tombes, un monstre des glaces… Il m'a sali et je me suis laissé faire… Pardon… Pardon…

Il banda tous ses muscles. Les veines saillaient sous la peau diaphane de ses tempes. Un masque de souffrance s'incrustait sur sa face crispée. Kyu éprouva une compassion infinie pour Mo Hin. Il y avait plus malheureux qu'elle en ce monde. Il y avait par exemple ce garçon que l'orgueil et la frustration avaient poussé à renier sa famille, à se renier lui-même. Il avait été prisonnier de son rêve insensé de gloire comme elle avait été prisonnière de l'air de la cuve. Même si son corps pouvait se mouvoir en toute liberté, même si ses membres, ses muscles, ses tendons lui obéissaient, il n'avait jamais été libre. Et, comme Mo Hin, tous les autres, Jovert, le consul, le missionnaire, le gardien, les légionnaires, enfermés dans leur ressentiment, dans leur peur, dans leurs dogmes, dans leurs instincts, dans leur folie… Ils avaient construit leur propre prison, ils n'avaient jamais été libres.

Seul So Quin, le plus jeune de tous, avait l'aptitude d'agir en toute sérénité. Il n'y avait pas de haine en lui. Il luttait contre les Seigneurs des Tombes tout simplement parce que c'était son rôle. Il mettait ses formidables capacités au service des humanités du Monde des Franges pour éviter un trop grand gaspillage de vies, pour retarder l'avènement de l'âge des ténèbres, mais il n'était pas mû par un quelconque esprit de revanche ni par la soif de domination. So Quin, l'enfant-roi, était un être libre, et Kyu l'aimait.

Le crâne de Mo Hin, marbré de taches rose vif, ruisselait. À force d'insister, il parvint à débloquer le moyeu d'acier de la roue. Ricanant et pleurant à la fois, il la fit tournoyer comme une toupie. Les joints d'étanchéité jaillirent brusquement de leurs gaines et se gondolèrent comme des serpents furieux sur le plancher.

Le sas s'arracha de ses gonds. Le vide spatial happa Mo Hin, toujours rivé à la roue. Son cri de désespoir domina le grondement des moteurs et vrilla les tympans de Kyu. Un à un, les innombrables objets qui encombraient la soute se ruèrent vers le trou béant : les malles des vivres, les caisses des armes, les véhicules à chenilles, l'écran transcripteur, les fils, les tubes, la cuve…

La mort invitait Kyu. Elle eut la sensation de glisser à grande vitesse sur le sol métallique. Elle était heureuse. Elle précédait l'enfant-roi dans les mondes de Tailleurs. Elle n'aurait pas longtemps à attendre, elle savait qu'il la rejoindrait bientôt.

La cuve prit de la vitesse et fut expulsée avec une puissance inouïe dans le vide. Kyu vit encore les formes lointaines des croiseurs, fonçant en rangs serrés vers une grosse boule noire suspendue dans l'espace. Ils ressemblaient à des insectes malfaisants se précipitant la tête la première dans un piégeur lumineux.

Kyu se volatilisa dans le ciel. Enfin.

*

Une grande effervescence régnait autour du *Marijiv*. Les employés de l'astroport dégageaient des corps inertes de la carcasse disloquée. D'autres extrayaient les pièces manquantes du canon infrasonique dont le Gimino avait ordonné le montage immédiat.

Debout à côté de son vaisseau, le front ceint d'un bandeau blanc taché de sang, les vêtements en lambeaux, Jar Phar surveillait avec une angoisse grandissante les opérations de secours. Aucune trace de ses passagers pour l'instant. Il était le premier navigant à avoir tenté l'expérience de deux sauts quantiques dans un même voyage mais son anxiété l'empêchait de goûter l'exploit à sa juste mesure. Le bosco n'imaginait pas qu'il fût encore capable d'accorder de l'intérêt au sort de ses semblables, et pourtant il se faisait un sang d'encre pour ces

gosses, pour leur sœur, pour l'individu qui les accompagnait. Les brancardiers avaient hissé le maître-quart T-Baril, grièvement brûlé et gémissant, sur une civière autoportante.

— L'enfant-roi de Florilange, vous êtes sûr ? répéta pour la troisième fois Chanfrin.

Le bosco jeta un coup d'œil agacé à son voisin. Le jeune Duc, sanglé dans son uniforme noir à parements argentés, était sans doute un homme de valeur, comme son père avant lui, mais il avait la détestable manie de mettre en doute la parole des autres, et particulièrement celle de Jar Phar.

— Aussi sûr que les croiseurs des Seigneurs des Tombes piquent tout droit sur nous, rétorqua le navigant d'un ton cassant.

— Mais ce gamin est mort depuis plus d'un an. Lui et tous les membres de la famille régnante.

— Faut croire que non.

Chanfrin attendait d'avoir confirmation de l'incroyable nouvelle avant d'avertir le Gimino. Déjà que les événements se précipitaient un peu trop à son goût, il ne se voyait pas ajouter à la confusion en répandant une rumeur dénuée de tout fondement.

Jar Phar aperçut enfin un petit corps au crâne lisse que des sauveteurs en combinaison blanche extrayaient délicatement d'une ouverture pratiquée sur le flanc rebondi de la coque. Il planta là le Duc et se précipita aussi vite que le lui permettaient ses jambes endolories vers l'un des secouristes.

— Les trois gosses sont vivants ? cria-t-il hors d'haleine.

— Tout ce qu'il y a de plus vivants ! répondit l'homme avec un sourire. Ils n'ont même pas une égratignure. Un miracle !

— Et la femme ? Et l'homme qui était avec eux ?

Le secouriste haussa les épaules et désigna le vaisseau d'un mouvement de menton.

— Pas vus ! Ils sont sûrement coincés sous les tôles.

Les trois frères furent déposés l'un après l'autre sur le sol métallique de la base. Le plus petit repoussa les infirmiers qui voulaient le contraindre à s'allonger sur une civière autoportante et s'approcha du bosco. Jar Phar remarqua la tristesse infinie qui imprégnait sa bouille ronde et ses grands yeux noirs.

— Ma sœur est morte, murmura So Quin.

Jar Phar s'accroupit et effleura délicatement la joue de l'enfant-roi du revers de la main.

— Désolé. J'ai fait ce que j'ai pu…

— Je sais.

Chanfrin, intrigué, se rapprocha et examina l'enfant. Ce forban de Jar Phar avait dit la vérité : ce petit mutant apileux était l'ancien roi de Florilange. Un marchand légitimiste des Montagnes Noires lui avait

récemment montré un portrait holo de tous les membres de la famille régnante.

— Bienvenue à la cité orbitale, sire, déclara Chanfrin d'un ton grandiloquent que le bosco, en d'autres circonstances, aurait jugé amusant.

So Quin leva les yeux sur le nouvel arrivant.

— Tu es un Duc ?

Chanfrin se fendit d'une courbette compliquée qui, selon le protocole, avait valeur d'acquiescement officiel.

— Peux-tu me conduire d'urgence devant le Gimino ? Les Seigneurs des Tombes font actuellement route vers la cité orbitale…

— Je le sais, sire. J'ai repéré leurs croiseurs grâce au télescope de la tour de contrôle. Ils seront sur nous dans environ trois heures. Nous sommes sur le point de procéder aux opérations d'évacuation civile. Nous pensons être en mesure de les tenir en respect grâce au canon infrasonique, mais nous ne voulons pas exposer inutilement la vie de nos citadins.

Ha Jin et Tsa Han échappèrent à leur tour à la nuée d'infirmiers et vinrent se placer derrière l'enfant-roi. L'astroport bourdonnait d'une activité fébrile et désordonnée.

— Votre canon ne pourra rien contre les croiseurs des légions exterminatrices, affirma tranquillement So Quin. Ils sont fabriqués dans des alliages de métaux anciens et indestructibles.

Le Duc fronça les sourcils.

— De toute façon, ils n'ont pas l'intention de vous attaquer dans l'immédiat, poursuivit l'enfant-roi. Ils veulent d'abord vous contraindre à nous livrer à eux, moi et surtout l'homme qui m'a escorté jusqu'ici.

— Ouais, mais ce gars-là est mort, intervint Jar Phar.

— Non, il vit. D'ailleurs le voici, dit So Quin sans se retourner.

Chanfrin et le bosco relevèrent la tête dans le même mouvement : un homme aux cheveux bruns et bouclés enjambait le bord coupant de l'ouverture de la carlingue. Il était entièrement nu, ainsi que la mutante apileuse qui le suivait. Apparemment, ils étaient tous les deux en bonne santé.

— Hé, tu ne m'as pas dit que ta sœur était morte ? lança Jar Phar, éberlué.

— Je ne te parlais pas de ma sœur de sang, bosco, mais de ma sœur de l'espace, de ma sœur de pensées…

Le bosco ne chercha pas à en savoir davantage. Tout paraissait tellement extravagant avec ce fichu gamin qu'il valait mieux penser à autre chose. Par exemple à ce magnifique couple qui se dirigeait vers eux, main dans la main, enfouis dans les amples couvertures que leur avaient jetées les infirmiers.

Le bosco se dit que son vaisseau n'avait pas seulement servi de refuge au roi de Florilange. Il avait également abrité les amours de sa grande sœur. Cela le réconciliait avec la nature humaine en général et mutante en particulier. Et avait le mérite de lui faire oublier momentanément la perte définitive du *Marijiv,* son fidèle compagnon de l'espace.

CHAPITRE XIII

So Quin, Li Chi Kin et Le Vioter faisaient face au Gimino de la cité orbitale, présidé par le Duc Martel.

Les Ducs, assis en demi-cercle sur des trônes d'or fin, s'étaient revêtus de leurs habits d'apparat : long manteau moiré, chemise de soie à col évasé, large chapeau à plumes, bottes cavalières, bâtonnets holographiques des ancêtres.

Le dôme transparent de la salle de réception créait une brèche dans le blindage extérieur de la cité orbitale et donnait directement sur l'espace. Les croiseurs des Seigneurs des Tombes, taches mouvantes et lumineuses parfaitement visibles à l'œil nu, grossissaient de seconde en seconde.

— Les Seigneurs des Tombes ne nous ont pas encore fait parvenir de demande officielle vous concernant, sire, dit le Duc Martel.

— Si tu veux sauver ta cité, Duc, il faut que tu prennes une décision immédiate, déclara So Quin d'une voix posée.

L'enfant-roi employait un tutoiement fort peu protocolaire mais, étant donné l'urgence de la situation, les Ducs fermèrent les yeux sur cette entorse à la courtoisie diplomatique.

— Vous nous affirmez, sire, que vous possédez une arme susceptible d'anéantir d'un seul coup toute la flotte des Seigneurs des Tombes. Donnez-nous cette arme et nous nous chargerons de la tâche, proposa le Duc Martel.

— Nul n'est en mesure de prévoir les conséquences de l'utilisation de cette arme, intervint Le Vioter. Elle bouleverse les écosystèmes, engendre des catastrophes naturelles. So Quin a raison : si nous l'employons trop près de votre cité, elle peut très bien l'engloutir dans un trou noir.

— Un trou noir, vraiment ?

— Il ne s’agit pas de trou noir à proprement parlé mais d’une faille sur le vide, d’une fenêtre ouverte sur un autre monde. Les naviguants qui ont assisté au phénomène le confondent avec les véritables trous noirs.

Le Duc Martel se pencha vers son voisin de gauche, le Duc Charles, pour lui glisser quelques mots. Le Duc Charles, un gros homme à la face congestionnée et aux petits yeux noyés dans la graisse, se pencha à son tour vers son voisin, le Duc Bouvigny. Et ainsi de suite jusqu’à ce que la petite phrase du président du Gimino eût fait le tour complet des membres de l’assemblée.

Le Vioter jugea particulièrement insupportable le formalisme des Ducs. Leurs manières affectées, leur obsession poussée jusqu’à l’absurde de la règle protocolaire représentaient une perte de temps. Les premières syllabes du Mentral tentèrent de forcer le barrage de ses lèvres. La formule du Chêne Vénérable, une succession en apparence incohérente de sonorités sans signification était pressée d’accomplir ce pour quoi elle avait été conçue, détruire. Par instants, elle semblait douée d’une intelligence propre, diabolique. Une chaleur intense se propagea dans tout le corps de Rohel, vêtu, comme Li Chi Kin, d’une épaisse combinaison blanche et rouge d’infirmier. Il avait désormais compris le projet de So Quin : l’enfant-roi, sachant depuis le début qu’il était repéré, avait fait en sorte de rassembler tous les Seigneurs des Tombes dans l’espace, l’endroit où le Mentral provoquerait le moins de dégâts. So Quin savait également que ce n’était pas lui que pourchassaient les Seigneurs des Tombes, mais Le Vioter à travers lui. Voilà pourquoi il ne cessait de répéter qu’ils étaient indissociablement liés. Il s’était d’abord servi de lui comme d’appât : les tyrans des glaces, aveuglés par leur désir de posséder la formule, se ruaient tête baissée dans la nasse. Et maintenant So Quin s’apprêtait à leur faire exploser l’appât à la figure. En revanche, Rohel ignorait par quel biais ce gosse de quatre ans avait réussi à manœuvrer ses poursuivants. Il ne disposait d’aucun réseau, d’aucun agent, il comptait seulement sur son formidable potentiel télépathique et son intelligence hors du commun.

— Que désirez-vous donc que nous fassions, sire ? demanda le Duc Martel lorsque ces beaux messieurs du Gimino eurent cessé leur horripilant petit manège.

— Que vous nous confiez, à Rohel et à moi, une navette spatiale. Nous sortirons dans l’espace et irons à la rencontre des croiseurs.

— Grands dieux ! gloussa le Duc Charles. Et cette fameuse arme secrète, c’est quoi ?

— Si je te le dis, Duc, elle ne sera plus secrète, répliqua So Quin d’un ton malicieux.

— Bien entendu, bien entendu, sire, marmonna Charles, l’air pincé.

— Il faudra également prévoir deux bouées antidérive de survie à l'intérieur de la navette, ajouta l'enfant-roi. Nous nous y enfermerons après avoir lancé notre arme. Sait-on jamais ? Nous pourrions peut-être en réchapper.

Li Chi Kin laissa échapper un gémissement étouffé et des larmes lui embuèrent les yeux. Elle enlaça Rohel et posa la tête sur son épaule.

— Tu ne viendras pas avec moi, So Quin, protesta Le Vioter. Je n'ai pas besoin de toi.

— Je suis le roi. C'est à moi qu'il revient d'accomplir ce qui doit être accompli, affirma So Quin. En revanche, toi tu n'es pas obligé de m'accompagner. Dans le terrier du désert d'herbe, tu nous avais donné ton accord à la condition que nous te laissions seul juge de tes actes. Confie-moi le secret de ton arme. Je te charge d'escorter ma sœur Li Chi Kin et mes frères Tsa Han et Ha Jin jusqu'au palais des Montagnes Noires de Florilange.

Le Duc Martel s'éclaircit la gorge à deux reprises.

— J'espère que nous ne vous dérangeons pas, sire… Si mes collègues du Gimino y consentent, nous vous accordons le prêt d'une navette spatiale qui, à la condition que vous réussissiez dans votre entreprise, jettera les premières bases de relations commerciales suivies et, j'espère fructueuses entre nos deux peuples.

Les Ducs hochèrent la tête. Ils avaient en effet beaucoup à gagner dans cette affaire : le renvoi des tyrans des glaces dans les oubliettes de l'histoire, la préservation de leur cité, une alliance avec l'ancienne famille gouvernante de Florilange, la reprise d'échanges commerciaux interrompus depuis plus d'une décennie…

Le Duc Martel leva les yeux et observa les taches lumineuses qui s'amoncelaient au-dessus de leurs têtes. Le roi de Florilange avait sa manière toute personnelle de s'exprimer mais le petit diable n'était pas dépourvu de bon sens. La décision ne souffrait aucun retard. Il sortit son transmetteur personnel de la poche de sa redingote et composa le code du canal confidentiel du jeune Duc Chanfrin, le responsable de l'astroport.

— Préparez une navette rapide à l'attention du roi de Florilange. Et installez-y… euh… sire ? Une, deux bouées de survie ?

— Une seule et de grande taille, fit Le Vioter.

— Une de petite taille suffira, dit So Quin.

— Eh bien nous disons deux bouées antidérive de survie, Duc Chanfrin. Une de grande taille et une de petite taille. Mais, pour l'amour du ciel, faites vite.

*

Les files d'attente des citadins s'étiraient à l'infini devant les

navettes alignées le long des vantaux ouverts des zones intermédiaires. Les premiers instants de panique passés, l'évacuation s'effectuait dans un calme et un ordre satisfaisants. La population semblait soulagée de quitter la cité orbitale où depuis plus de dix ans elle avait enduré les rigueurs du blocus institué par le Jeho de Madrilange. Dès qu'une navette avait fait le plein de passagers, la passerelle d'embarquement s'enroulait sur elle-même comme la langue d'un batracien, le sas se refermait dans un chuintement mou et, sur un signe du pilote, un tracteur à chenilles remorquait l'appareil jusqu'à son socle de décollage.

Le Duc Chanfrin avait laissé à ses assistants le soin de superviser les opérations. Il s'occupait personnellement de la préparation de la corvette rapide destinée à l'enfant-roi et à son passager. Le bosco Jar Phar avait sauté du lit de la salle de soins où les infirmiers l'avaient enfermé de force, avait enjambé la baie vitrée et s'était débrouillé pour se joindre au groupe des hommes de Chanfrin.

Le jeune Duc faisait preuve d'une énergie, d'une rage presque, proportionnelle à son désir de sauver la cité orbitale. Le Gimino lui avait certifié qu'il subsistait peut-être un espoir d'arrêter les Seigneurs des Tombes avant que leurs croiseurs n'atteignent la forteresse spatiale bâtie par ses ancêtres. Il avait fait installer deux bouées antidérive de survie, une grande et une petite, dans la cabine de pilotage de la corvette. C'étaient de longs sarcophages munis de boucliers stabilisateurs qui se déploieraient lorsque, après le naufrage de la corvette, So Quin et son compagnon auraient parcouru une centaine de kilomètres dans l'espace. Les bouées étaient également équipées d'émetteurs automatiques d'ondes de détresse détectables par les radars des vaisseaux.

So Quin ne pouvait prévoir les conséquences de l'emploi de l'arme mystérieuse dont il disposait. Les Ducs avaient donc lancé le plan d'urgence « ville morte ». Ils évacueraient la cité en dernier et se tiendraient à deux mille kilomètres du point d'impact.

Les moteurs de la corvette déjà placée sur son socle de décollage montaient progressivement en régime. Le bosco contemplait ce petit vaisseau élégant et ultrarapide avec envie. Le fait de savoir qu'un tel bijou allait s'abîmer dans le vide interstellaire l'emplissait d'un sentiment étouffé de colère et de dépit : les navigants avaient du mal à accepter que l'on sacrifiât volontairement l'un de leurs compagnons de l'espace, même pour une bonne cause. Une idée germa dans la tête de Jar Phar : il pourrait peut-être mettre à profit la confusion générale pour soustraire délicatement un vaisseau au Gimino. Il savait que les ateliers de réparation des zones inférieures abritaient quelques modèles plus ou moins anciens, réformés ou en restauration. L'un d'entre eux ferait probablement un excellent et nouveau compagnon.

Certes, le bosco devrait quitter dans les plus brefs délais le Monde des Franges, où le vol de vaisseau était puni de la peine de mort, mais il existait d'autres galaxies dans cet univers, d'autres mondes à découvrir, d'autres marchés à conquérir, d'autres aventures à vivre… Ayant pris sa décision, il s'esquiva discrètement et se dirigea vers les plates-formes de descente qui desservaient les zones inférieures de l'astroport.

So Quin et Le Vioter, escortés par Li Chi Kin, Ha Jin, Tsa Han, l'aréopage des Ducs au grand complet et une trentaine de gardes en uniforme d'apparat, se présentèrent devant la corvette. Les techniciens s'écartèrent rapidement, ne laissant que Chanfrin devant la passerelle d'embarquement.

Le jeune Duc claqua des talons et se figea en un garde-à-vous caricatural.

— Tout est prêt, sire.

So Quin s'immobilisa et dévisagea Chanfrin.

— Il advient toujours ce pour quoi nous nous sommes préparés, Duc, dit-il d'un ton badin.

Chanfrin ne fut pas certain d'avoir bien compris les paroles sibyllines de l'enfant-roi, mais il s'efforça de prendre un air pénétré d'intelligence et de gravité. Le rugissement des moteurs de la corvette avait empêché les autres Ducs d'entendre. Cependant, comme ils présumaient que So Quin avait prononcé une parole historique ou quelque chose d'approchant, ils opinèrent ostensiblement du chef.

Li Chi Kin saisit la main de Rohel, l'entraîna à l'écart et le fixa longuement, douloureusement.

— Confie la formule à So Quin et viens avec moi, murmura-t-elle d'un ton implorant.

— Je ne peux pas l'abandonner seul dans l'espace, répliqua Le Vioter.

— Et moi je ne veux pas vous perdre l'un et l'autre, gémit-elle.

So Quin est roi : personne ne le fera revenir sur sa décision. Mais toi, tu n'es pas de notre monde. Rien ne t'oblige à… à…

Elle se détourna. Il lui effleura tendrement les lèvres, le cou, lui saisit le menton et la contraignit à redresser la tête.

— Tes frères m'ont sauvé du poison. Je paye seulement ma dette. Et puis, avec de la chance…

Il tourna les talons, s'engagea sur la passerelle et s'engouffra dans la cabine de pilotage. Chanfrin lui emboîta le pas.

— Voulez-vous que je vous explique le maniement de cette corvette, monsieur ? demanda le jeune Duc.

— Inutile. Je sais piloter ce type de vaisseau.

Chanfrin s'inclina cérémonieusement.

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne

chance pour votre mission, monsieur.

So Quin embrassa longuement sa sœur aînée, sa douce Li Chi Kin, et ses deux frères, Tsa Han le facétieux et Ha Jin le réfléchi. Les deux garçons pressentirent qu'ils ne reverraient plus jamais leur petit frère et enfouirent leur visage et leur chagrin dans la poitrine de Li Chi Kin.

L'enfant-roi s'installa à côté de Rohel, sur le siège du navigateur. La passerelle d'embarquement s'enroula sur elle-même dans un claquement sec, le sas de la corvette coulissa en émettant un crissement aigu. Le Vioter déclencha les moteurs de propulsion. Un miaulement rauque lacéra les minces cloisons de la cabine.

Le vantail de séparation se referma sur la zone de décollage. Le Vioter et So Quin aperçurent une dernière fois les silhouettes de Li Chi Kin, de Tsa Han, d'Ha Jin, des Ducs, des employés avant que la muraille métallique étanche ne les isole définitivement de la zone intermédiaire de quarantaine.

Le plafond de l'astroport s'ouvrit sur la voûte étoilée. Les croiseurs des Seigneurs des Tombes formaient une nuée compacte de points lumineux et mobiles. Le Vioter pressa la touche de décollage. La corvette jaillit hors de son socle et se rua vers l'immensité céleste.

*

La cité orbitale n'était plus qu'une boule noire de la grosseur d'un poing. La corvette, en phase d'hyperpropulsion, piquait droit sur l'essaim des croiseurs.

— Pourquoi es-tu venu avec moi, Rohel ? demanda So Quin sans quitter des yeux la baie vitrée.

— Il fallait bien achever le travail, répondit Le Vioter.

Ils étaient obligés de crier pour couvrir le rugissement des moteurs de propulsion.

— J'aurais pu l'achever tout seul, c'est ainsi que je l'avais prévu, dit l'enfant-roi.

— Nous sommes liés jusqu'au bout, c'est toi qui le disais. Par quel moyen est-ce que tu faisais parvenir certaines informations aux Seigneurs des Tombes ?

So Quin s'absenta quelques minutes pendant lesquelles aucune expression ne passa sur son visage caressé par les lumières de la cabine.

— J'avais une antenne, une sœur spirituelle, reprit-il soudain d'une voix triste. Elle captait mes pensées et les Seigneurs des Tombes les décryptaient grâce au système qu'ils avaient inventé. Elle était mon seul agent, ma seule alliée. Elle s'appelait Kyu et était âgée de six ans. Elle a beaucoup souffert. Comme elle n'entendait rien, ils ne se méfiaient pas d'elle. Ils ne se doutaient pas qu'elle lisait sur leurs

lèvres et comprenait toutes leurs paroles. C'est de cette façon que j'obtenais mes renseignements sur eux. Kyu est morte maintenant, elle est enfin libre.

Ils s'approchaient rapidement de l'armada des croiseurs.

— Tu as tout prévu depuis le début, n'est-ce pas ? demanda Le Vioter.

— Non, pas tout. Pas le traquenard de l'agence du Transport Postal de Mer-Morte, par exemple. Ni le filet antisauterelles… Et bien d'autres choses. Il faut parfois compter sur la chance. J'ai également essayé de te voler la formule, mais je n'y suis pas parvenu : elle refuse de se donner.

— Les chercheurs du Chêne Vénérable avaient trop peur qu'elle tombe entre des mains impies. Ils l'ont conçue de telle manière qu'elle ne puisse se transmettre que par la volonté de son détenteur.

— Cette formule, c'est le mal personnifié. Si tu l'as dérobée, je suppose que c'est parce que tu n'avais pas d'autre choix. Le destin t'a choisi, Rohel Le Vioter. Ta responsabilité est immense.

— Bah, je n'en ai peut-être plus que pour quelques instants à vivre…

Le Vioter s'était efforcé d'employer un ton badin mais les paroles de l'enfant-roi firent couler en lui un puissant fleuve de mélancolie. Son existence lui parut subitement absurde. Il était le point de départ, le noyau d'un complot fomenté par d'obscurs et inquiétants pouvoirs. Le jouet de forces qui le dépassaient, qui le ballottaient. Le destin ne l'avait pas choisi comme le prétendait So Quin, il s'était abattu sur lui comme un prédateur sur sa proie.

— Il advient toujours ce pour quoi nous nous sommes préparés, répéta l'enfant-roi.

*

Brudehaut, engoncé dans son plastron d'acier frappé d'un serpent dressé, contemplait son fils Jovert. Le visage et le crâne lisse du Seigneur s'ornaient de longues balafres, séquelles des terribles batailles que les Seigneurs des Tombes avaient disputées contre la coalition des alliés quelque mille ans plus tôt. Il ne parvenait pas à se faire à l'idée que son fils, ce frêle garçon dans lequel il avait jadis placé tous ses espoirs et toute sa fierté, était désormais plus âgé que lui.

L'armada allait bientôt atteindre la cité orbitale du Gimino. Cinq minutes plus tôt, le croiseur de Jovert et celui de Brudehaut avaient opéré leur jonction dans l'espace. Un tube étanche d'accès avait été jeté entre les deux bâtiments. Le Seigneur, pressé d'étreindre son fils, n'avait pas eu la patience d'attendre et de remettre la rencontre à plus

tard.

— Tu sembles préoccupé, Jovert, dit Brudehaut.

— Je me demande ce que mijote So Quin. Nous n'avons plus d'antenne.

— Plus besoin d'antenne ! Le petit roi et le déserteur du Jahad se sont enfermés dans cette maudite boule de fer. Il n'y a plus qu'à les cueillir au nid. Les Ducs chieront dans leur froc et ne feront aucune difficulté à nous les livrer.

— So Quin est malin, père.

— Malin ou pas malin, je ne vois pas comment il pourra s'en tirer.

Un sombre pressentiment envahissait Jovert. Il ne savait pas si son humeur maussade était due au suicide de Mo Hin, à la perte définitive du système « K » ou à l'impression que les opérations se déroulaient un peu trop facilement à son goût, mais il ne pouvait se défaire de la désagréable sensation de s'être laissé berner et d'avoir entraîné l'ensemble des Seigneurs des Tombes dans le piège que leur avait tendu So Quin.

Le consul se tenait respectueusement à l'écart, près de la porte des appartements de Jovert. Un officier de la légion s'introduisit dans la cabine, effectua son salut et attendit que le Seigneur Brudehaut l'invite à parler.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Les radars ont intercepté un vaisseau léger qui avance à grande vitesse dans notre direction, mon seigneur, répondit l'officier.

— Les Ducs. Ils crèvent de frousse et nous délèguent une ambassade. Tant mieux : les négociations seront plus rapides que prévu.

— Non ! cria soudain Jovert. Il faut rebrousser chemin.

Éberlué, Brudehaut se rapprocha de son fils. De haute taille et de forte corpulence, il le dominait d'une bonne tête. Ses doigts enserraient nerveusement le pommeau de la longue épée métallique qui lui battait les bottes. Brudehaut, comme tous les Seigneurs des Tombes, aimait le froissement feutré des lames qui déchiraient les chairs. Il répugnait à se servir des vibreurs à ondes sonores ou lumineuses, des armes dépourvues de noblesse, des armes de légionnaires.

— Qu'est-ce que tu racontes ? gronda le Seigneur. Rebrousser chemin, fuir comme les derniers des pleutres, nous, les Seigneurs des Tombes ?

Jovert s'efforça de soutenir le regard incendiaire de son père et de mettre toute la force de sa conviction dans ses paroles.

— Je n'ai plus le temps de tout vous expliquer, père. Il faut que vous me fassiez confiance.

— Plus de cent croiseurs armés jusqu'à la gueule et bourrés de

légionnaires se dérouter devant un seul vaisseau léger ?

Brudehaut dégaina rageusement son épée et en plaça la pointe effilée sur la gorge de Jovert.

— Une autre parole de ce genre et je t'embroche comme un vulgaire gibier, lâcha-t-il avec mépris. Ton séjour dans la glace ne t'a pas réussi, Jovert. Autrefois, tu étais un garçon fougueux, toujours prêt à en découdre, à faire le coup de poing ou à tirer l'épée. Et regarde ce que tu es devenu : une vieille femme tremblante…

— Essayez plutôt de faire fonctionner le légume qui vous sert de cerveau, père ! articula Jovert avec force. Ce vaisseau qui vient à notre rencontre est équipé de l'arme la plus puissante qui ait jamais existé à ce jour.

La pointe de la lame s'abaissa. Le consul et l'officier de la légion, statufiés, retenaient leur respiration. L'affrontement des deux hommes, le père à la face haineuse et le fils âgé, avait quelque chose d'étrange et de fascinant.

— Le Mentral ! poursuivit Jovert. La formule de l'Église ! Ce ne sont pas les Ducs qui volent vers nous mais So Quin et Le Vioter !

— Absurde ! Si la formule est aussi puissante que le prétend le Chêne Vénérable, ils auraient toutes les chances d'y perdre la vie, objecta Brudehaut. Ce serait un suicide…

— Oui mais un suicide qui nous détruira tous. Père, je vous en prie : prévenez immédiatement les autres croiseurs de rebrousser chemin.

— Cette parole était en trop, dit simplement Brudehaut.

Et, sans l'ombre d'une hésitation, il enfonça son épée au travers du corps de son fils.

*

Vu de la corvette, le front silencieux des croiseurs, d'immenses bâtiments de guerre aux coques triangulaires et criblées de meurtrières, aux étraves luisantes et aiguisées, aux innombrables mâts porteurs d'amples bannières, donnait une impression de puissance phénoménale. Ils occupaient toute la plaine céleste et traçaient un fleuve de feu sur leur passage.

— Ça va être le moment, dit So Quin. Si tu survis, Rohel, installe ma sœur Li Chi Kin sur le trône de Florilange. Elle est aimante, elle a souffert, elle fera une bonne reine. L'esprit des mères est directement relié aux dieux. Après, poursuis ta route vers Agondange. Là-bas, tu trouveras bien un moyen de te rendre sur la Lune Noire des Miracles.

— Si je survis, tu survivras aussi, protesta Le Vioter.

— Peut-être pas… Ma sœur de pensées m'aime et m'attend. Lorsque tu auras prononcé la formule, ne te soucie pas de moi : tire

sur la manette d'éjection et enferme-toi dans la bouée antidérive de survie. Je ne t'ai connu que peu de temps mais tu es à jamais mon ami, Rohel Le Vioter.

L'enfant-roi se leva et se planta résolument devant la baie, comme s'il défiait l'armada des Seigneurs des Tombes. Lorsque la corvette fut prise dans les turbulences générées par la propulsion nucléaire des croiseurs, Le Vioter passa en pilotage automatique, puis se rendit près des bouées antidérive de survie. Il les traîna à côté de la manette d'éjection, juste au-dessus du sas d'urgence, ouvrit les hublots et dévissa les valves des bonbonnes d'oxygène disposées à l'intérieur d'un compartiment étanche. Le rugissement des moteurs de la corvette absorba le léger sifflement de l'air qui se répandait à l'intérieur des sarcophages.

Puis Rohel vint se placer à côté de So Quin. Sa main se posa machinalement sur l'épaule de l'enfant. Le visage rond du petit roi de Florilange se tourna vers lui et s'illumina d'un large et beau sourire.

Le Vioter embrassa du regard l'inextricable forêt de coques et d'étraves suspendues dans le vide. Alors il ouvrit la bouche et prononça la formule. Les syllabes du Mentral se répandirent comme autant de fleurs sonores ivres de destruction.

Une secousse de forte amplitude secoua instantanément le petit vaisseau. Le Vioter saisit So Quin par la taille et l'entraîna de force vers les bouées de survie. L'enfant-roi se débattit, lui échappa et le fixa d'un air farouche.

— Mon temps sur ce monde est fini, Rohel. Mais toi, il faut que tu vives. Et si je viens avec toi, tu ne pourras pas vivre.

Les premières couches de la baie de la cabine se lézardaient, s'effritaient. Une nouvelle secousse déséquilibra Le Vioter, qui bascula à la renverse et retomba à côté des bouées. So Quin avait raison : il devait vivre. Pour la jeune fille aux cheveux d'ambre et aux yeux d'aigues-marines qui espérait son retour à des millions d'années-lumière de là. Pour Saphyr.

Il tâtonna à la recherche du levier d'éjection, le saisit, l'enfonça brutalement. Il lui restait cinq secondes avant que la trappe s'ouvre. Il se faufila à l'intérieur de la bouée, referma fébrilement le hublot, boucla les sangles de sécurité.

Il entrevit fugitivement l'enfant-roi, immobile devant la baie, contemplant le trou noir qui se creusait lentement sur la voûte céleste et dont les bords tourbillonnants commençaient à happer les croiseurs des Seigneurs des Tombes. Il pensa que jamais il ne pourrait échapper à la fantastique attraction de la blessure du vide.

La bouée fut expulsée hors de la corvette. La force de l'éjection fut telle que son crâne heurta un arceau métallique de la structure et qu'il perdit connaissance.

CHAPITRE XIV

Chanfrin s'était porté volontaire pour partir à la recherche des naufragés. Une heure plus tôt, il avait sauté avec trois de ses hommes dans une petite navette inter-vaisseau. Les Ducs, la sœur et les frères du souverain de Florilange, rassemblés dans le navire amiral de la flotte du Gimino, avaient perçu la gigantesque déflagration qui avait embrasé l'espace. Li Chi Kin, la belle mutante apileuse, avait éclaté en sanglots.

Chanfrin chantonnait : la cité orbitale avait été préservée du chaos, les bâtiments du Jeho avaient été détruits et les croiseurs des Seigneurs des Tombes anéantis. Plus de blocus, plus de guerre, plus de menace. La vie allait de nouveau couler à flots dans les rues suspendues du fleuron du Gimino.

Pour l'instant, le radar de la navette ne détectait aucune onde de détresse. À voir la paix radieuse qui régnait sur l'espace, jamais on n'aurait pu deviner qu'il venait de s'y produire une explosion d'une telle intensité. Aucune carcasse de vaisseau, aucun débris éparpillé, aucun cadavre… Chanfrin avait l'impression que le vide s'était refermé sur son secret.

— Duc Chanfrin ! cria un homme. Il y a quelque chose par là.

Des lignes lumineuses clignotaient sur l'écran noir du radar.

— Des ondes de détresse, murmura le jeune Duc. Saisissez les coordonnées spatiales et commandez le retrait des boucliers de dérive.

Chanfrin était presque déçu. Non pas qu'il se réjouît de la mort d'un enfant et d'un homme, mais il s'était promis de rédiger un somptueux discours pour célébrer le geste héroïque de leurs sauveurs. Le Duc Martel lui avait promis, sous le sceau du secret, que lui reviendrait l'honneur de prononcer l'éloge funèbre de l'enfant-roi et de son compagnon. Chanfrin entendait bien profiter de l'occasion pour

faire étalage de son éloquence, qu'il estimait particulièrement brillante.

Quelques instants plus tard, la navette s'immobilisait devant une bouée antidérive de survie. La plus grande des deux. Allons, se dit Chanfrin, tout ne va pas si mal : il me reste à faire l'éloge du plus important, du petit roi de Florilange.

Un grappin autopropulsé remorqua la bouée jusqu'au sas du compartiment d'étanchéité. Puis deux hommes la hissèrent dans la cale, ouvrirent le hublot et tirèrent le corps inerte sur le plancher.

Le compagnon de l'enfant-roi respirait encore.

*

Le palais des Montagnes Noires était silencieux. Le Vioter et Li Chi Kin n'avaient pas sommeil. Debout sur le balcon de la chambre, enlacés, ils contemplaient le ciel étoilé.

Les cérémonies du couronnement de la nouvelle reine de Florilange s'étaient achevées la veille.

Le Monde des Franges n'aspirait plus qu'à une chose : la paix. Le Jeho de Madrilange avait signé un armistice avec les nations sabars et les Ducs du Gimino. Les missionnaires du Chêne Vénérable, les alliés des tyrans des glaces, avaient été expulsés vers leur galaxie d'origine.

Le jeune Duc Chanfrin s'était fendu d'un discours particulièrement pompeux et assommant pour célébrer le souvenir de So Quin, cet enfant-roi de quatre ans qui n'avait pas hésité à faire le don suprême de sa vie pour rejeter les Seigneurs des Tombes dans le néant, là d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Le Vioter sentait des fourmillements familiers dans ses veines. Le poison du Jahad se rappelait à son bon souvenir.

— L'esprit de So Quin veille sur nous, dit Li Chi Kin en désignant la voûte céleste.

— Il m'a sauvé la vie, murmura Rohel d'un air songeur. Sans l'aide de sa pensée, je n'aurais pas pu échapper au trou noir…

— Tu vas partir, murmura Li Chi Kin.

Il ne répondit pas.

— Tu n'as pas oublié l'autre femme, n'est-ce pas ? Tu l'aimes toujours.

Une lune rousse soulignait les crêtes découpées de la chaîne des Montagnes Noires. La ville se répandait à profusion en contrebas, dans les vallées, sur les plateaux. Les maisons blanches se serraient les unes contre les autres comme un troupeau apeuré et frileux. Les minces ruelles et les larges avenues charriaient une encre dense et noire.

Li Chi Kin mordilla l'épaule de Rohel.

— Demain, je mettrai un vaisseau à ta disposition.

Elle frissonna.

— Demain. En attendant, je veux que tu m'aimes une dernière fois.

Il ressentit avec acuité le désespoir qui imprégna chacun de ses gestes, chacune de ses caresses, chacun de ses baisers.

Il partit à l'aube. Comme elle l'avait promis, le vaisseau l'attendait sur l'astroport du palais. Il n'était qu'un voyageur, un être de passage.

La reine Li Chi Kin, penchée sur la rambarde du balcon, contempla un long moment le ciel après le décollage du vaisseau. Le point lumineux décrut peu à peu, jusqu'à se noyer dans les premiers ruisseaux de clarté. Les larmes roulèrent silencieusement sur ses joues. L'inconnu des lointaines étoiles ne saurait jamais qu'il lui avait fait le plus précieux des cadeaux : un enfant.

Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

CHAPITRE PREMIER

La Barabane, capitale du continent sulfidien de la planète Agondange. Une immense cité qui étale son opulence et masque sa misère comme une femme flétrie se farde et se pare des plus beaux bijoux. En haut de la ville, de chaque côté des larges avenues rectilignes, les quartiers suspendus des grands médias se hérissent de tours de verre, de dômes aux feuilles dorées ou de bulles holo géantes. Autant de miroirs sur lesquels se reflètent à l'infini les rayons des soleils jumeaux, un grand disque argenté et un petit disque mordoré reliés par un cordon de lumière…

Le Vioter se pencha sur la rambarde du gigantesque pont intermédiaire et observa la ville basse, un troupeau hétéroclite de maisons et d'immeubles lépreux qui se serraient autour des neuf collines centrales, se répandaient à profusion sur les bords du fleuve Baronaré et finissaient par se disperser sur les vastes étendues sablonneuses du delta. Des flottilles de pêche, environnées des nuages bruissants et bleutés des mouettes azurées, s'enfonçaient dans les bancs de brume et se dirigeaient, toutes voiles dehors, vers la tache grise ourlée de blanc de l'océan Sulfidé.

La chaleur était encore supportable à cet instant du jour. Les ruelles étroites et sinueuses bourdonnaient d'une activité fébrile ponctuée de salves de cris et de rires. Vue du pont suspendu, la vieille ville ressemblait à un vaste rucher. Les bouches arrondies des passages creusés à flanc de colline vomissaient des flots ininterrompus de piétons qui venaient s'agglutiner dans les tavernes du bord du fleuve. Les funiculaires transparents, bondés, dévalaient les flancs abrupts et déversaient leurs cargaisons de passagers quelques centaines de mètres plus bas sur les places circulaires. En dehors des pêcheurs, partis en campagne dès l'aube, la plupart des citadins semblaient sacrifier au

rite collectif et matinal du téchaé, une boisson brûlante à la fois épicée et sucrée.

— Un spectacle fascinant, n'est-ce pas, sire ?

Rohel se retourna. Un petit homme chauve et replet se tenait devant lui. À première vue, rien ne le distinguait des autres passants qui traversaient le pont : même veste grise et ample au col rehaussé de broderies pourpres, même pantalon bouffant resserré aux chevilles, même bottes de tissu aux fines semelles de cuir. Rien si ce n'était un petit orifice percé au milieu du front et d'où émergeait l'extrémité d'un microtube brillant.

— Vous êtes étranger à notre belle planète, n'est-ce pas ? dit encore le petit homme dont le menton flasque tremblotait à chacun des mouvements de la mâchoire inférieure. À La Barabane, aucun habitant ne s'aviserait d'aller prendre son travail sans avoir bu son téchaé dans une taverne. Une tradition qui se perpétue depuis la nuit des temps.

Le Vioter éprouva une sensation de malaise devant son étrange interlocuteur, mais il ne put déterminer si cela était dû à ses yeux éteints, vitreux, qui le fixaient sans le voir, à sa voix mielleuse ou à ses gestes onctueux. Le petit homme scruta brièvement le ciel argenté strié de lignes et de rosaces mordorées.

— Hum, nous devrions nous mettre à l'abri, murmura-t-il comme s'il s'adressait à lui-même.

Devant le regard étonné de Rohel, il ajouta :

— Le climat d'Agondange est capricieux. La stratosphère est criblée de tunnels énergétiques d'où peuvent à tout moment surgir des orages magnétiques. Et mon œil me signale qu'une tempête spatiale se forme juste au-dessus de nous. Les sirènes ne vont pas tarder à retentir.

Le petit homme pivota sur lui-même et se dirigea vers l'extrémité du pont qui se jetait dans la ville artificielle des grands médias.

— Libre à vous de rester ici, sire, cria-t-il sans se retourner.

Mais je tiens à vous prévenir que vous risquez d'être pulvérisé par un éclair magnétique. Où faudra-t-il envoyer vos cendres ?

Le Vioter observa à son tour la voûte céleste : aucun mouvement, aucun frémissement ne laissait présager l'imminence d'un orage. De même, en contrebas, aucun remous n'agitait la surface lisse et jaunâtre du fleuve. La ville s'éveillait paisiblement au jour, aussi insouciante, joyeuse, bruissante qu'une volière.

Le vaisseau royal de Florilange avait déposé Rohel sur l'astroport de La Barabane en plein cœur de la nuit. Le capitaine lui avait remis une somme d'argent, à peu près mille frangels, et un petit vibreur à ondes mortelles qu'il avait dissimulé dans la ceinture de son pantalon. Il avait passé le reste de la nuit dans la salle d'attente, puis, à l'aube,

avait emprunté une rame aérienne qui faisait la liaison avec les faubourgs de la capitale du continent sulfidien. Il lui fallait maintenant trouver un moyen de gagner la Lune Noire des Miracles, le satellite nocturne d'Agondange où résidait dame Asmine d'Alba, la guérisseuse, la seule personne dans l'univers capable de le délivrer du poison du Jahad.

— Venez, sire, je vous offre le téchaé.

Le petit homme, immobilisé au bout du pont, paraissait l'attendre. Sa silhouette se découpait à contre-jour sur le flot lumineux réverbéré par les tours de verre et les dômes à feuilles dorées. Rohel se dit qu'il ne risquait pas grand-chose à boire une tasse de téchaé avec un Agondangien. Il pourrait même tenter de glaner au passage quelques renseignements sur la fréquence des navettes spatiales entre Agondange et la Lune Noire des Miracles.

— Je suis Théo Van Bee, dit le petit homme avec un large sourire lorsque Le Vioter l'eut rejoint. Mais, pour davantage de commodité, appelez-moi Tibi. Allons-y, le temps presse.

Ils s'engagèrent dans une large avenue rectiligne, bordée de luxueuses vitrines regorgeant de marchandises importées des planètes du Monde des Franges ou de galaxies lointaines : tissus précieux, bijoux, objets de décoration, gadgets en tous genres, livres-lumière, enluminures holo, épices rares… Le Vioter avait l'impression d'avoir franchi une porte temporelle, de pénétrer dans un monde parallèle : autant la vieille ville lui était apparue populeuse, bruyante, sale, désordonnée, autant le quartier des grands médias était calme, propre et désert. De somptueux massifs floraux ornaient les placettes octogonales plongées dans un silence feutré. Des sondes brumisatrices de couleur pourpre planaient au-dessus des contre-allées et, par les multiples cavités de leur circonférence, lâchaient de temps à autre des nuages de parfum purificateur. Rohel remarqua également des boules noires suspendues qui flottaient au gré des imperceptibles souffles d'air.

— Des sphères de rééquilibrage atmosphérique, précisa Théo Van Bee. Elles se chargent d'abaisser la température dès que la chaleur devient trop lourde. On présente généralement ce quartier comme le fleuron de La Barabane, mais, croyez-moi, sire, ce vernis clinquant ne sert qu'à masquer la férocité qui règne à l'intérieur des bâtiments : les médias holo se livrent une guerre impitoyable depuis plus de quatre cents années universelles.

Le petit homme entraîna Le Vioter dans une taverne qui n'avait pas grand-chose en commun avec les gargotes surpeuplées du bord du fleuve. Le comptoir derrière lequel s'agitaient deux serveurs en uniforme blanc était en bois précieux. Une nuée de jeunes femmes vêtues de courtes robes noires au décolleté plus qu'audacieux allaient

et venaient, plateau en main, entre les tables séparées par de basses cloisons végétales parsemées de fleurs aux reflets chatoyants. Les consommateurs ne se bousculaient pas : ils n'étaient en tout qu'une petite vingtaine, disséminés par groupes de deux ou trois. Ils parlaient à voix basse et leurs murmures se perdaient dans le babil musical des fontaines enchâssées dans leurs niches murales.

— Installons-nous près de la baie vitrée, proposa Théo Van Bee. Nous serons aux premières loges pour admirer le courroux des cieux.

Une fille de salle, une brune aux cheveux ondulés et bleutés, se dirigea lentement vers eux. Rohel fut immédiatement frappé par l'absence d'expression de son regard, par son teint blême, par ses lèvres tremblantes et par les mouvements saccadés de sa poitrine.

— Bienvenue à la taverne Schulté, messires, articula-t-elle d'une voix morne.

Théo Van Bee ne lui prêta aucune attention. Il prit Le Vioter par le bras et le conduisit vers la baie vitrée du fond de la pièce.

— Si on écoute ces filles, elles s'arrangent pour vous placer le plus près possible du bar, grommela-t-il. Ça leur fait moins de chemin à parcourir. La plupart d'entre elles sont sous dépendance d'hallucinel, un mélange de produits chimiques et de plantes très en vogue ici. Elles accourent de tout l'univers pour vivre le grand rêve médiatique. Une belle connerie ! Le rêve se transforme souvent en cauchemar et elles en épaves : presque toutes en sont réduites à proposer des services… disons, très spéciaux, aux clients de la taverne pour subvenir à leurs besoins grandissants en hallucinel.

Les sirènes d'alarme retentirent deux minutes après qu'ils se furent attablés. La baie vitrée, qui donnait sur un jardin intérieur et offrait un large panorama, se couvrit soudain d'une teinte légèrement grise.

— Un volet de protection antimagnétique, souffla Théo Van Bee.

D'innombrables bouches noires s'ouvrirent tout à coup sur le ciel argenté. Elles crachèrent des éclairs blancs, éblouissants, qui giflèrent les tours et dômes alentour de lueurs livides et menaçantes. Un véritable déluge de lumière submergea bientôt la cité, à tel point que Rohel ne parvint plus à distinguer les immeubles les plus proches. Des courants magnétiques se formaient spontanément aux points de convergence des éclairs, se heurtaient aux murs sur lesquels ils abandonnaient des traces sombres et fumantes, s'engouffraient dans les massifs floraux et les arbustes qu'ils incendiaient en une fraction de seconde, puis repartaient dans une autre direction, comme animés d'une nouvelle et formidable rage de destruction. Mais ce qui impressionnait le plus Le Vioter, c'était que ce déchaînement de forces célestes s'accomplissait dans un silence sépulcral, glacial. Aucun roulement de tonnerre, aucun crépitement, aucun sifflement n'accompagnait les corolles étincelantes qui s'épanouissaient et se

superposaient sur la voûte céleste. Ce ballet mortel de lumière était d'autant plus dangereux qu'il était muet. Le ciel ne lançait aucun coup de semonce avant de frapper, et il avait fallu que les autochtones se dotent d'un système de prévisions météorologiques particulièrement efficace pour anticiper ses attaques. Rohel se félicita d'avoir accepté l'invitation de Théo Van Bee. Un éclair, léchant la baie vitrée, explosa silencieusement en une gerbe de particules dorées qui retombèrent sur la pelouse du jardin dévasté où elles s'évanouirent.

Les éclats de lumière s'estompèrent progressivement. Puis les courants prirent de la hauteur et convergèrent vers les bouches sombres des tunnels énergétiques à nouveau visibles sur la voûte céleste apaisée. Quelques instants plus tard, elles se refermèrent et le ciel recouvra sa teinte argentine brisée par les archipels mordorés.

— Bienvenue sur Agondange, sire ! s'exclama le petit homme chauve. Le spectacle vous a plu ?

Une fille de salle blonde posa deux tasses fumantes sur la table. Le Vioter surprit le regard furtif de son interlocuteur, cet étrange regard vitreux, qui s'égarait dans le décolleté profond et lâche de sa robe noire.

— Ces orages sont fréquents ?

— Ça dépend des saisons, mais en moyenne ils éclatent une fois par mois local, répondit Théo Van Bee.

— Tout à l'heure, j'ai vu des bateaux de pêche qui gagnaient la haute mer…

— Les pêcheurs mènent une vie très risquée sur Agondange. Ils sont trop pauvres pour équiper leurs bateaux de boucliers antimagnétiques.

Théo Van Bee trempa ses lèvres dans le téchaé brûlant. À la manière dont il l'observait, Le Vioter comprit qu'il ne se servait pas de ses yeux pour voir mais du petit tube brillant planté en plein milieu de son front. N'avait-il pas parlé de son « œil » sur le pont ? Il devina également que l'Agondangien ne s'était pas dressé sur son chemin par hasard. La taverne se remplissait peu à peu. Des humains et des mutants aux vêtements sophistiqués, extravagants, se pressaient devant le bar. Un brouhaha confus se substituait à présent au murmure mélodieux des fontaines murales.

— Que me voulez-vous exactement ? demanda Rohel d'un ton cassant. Je suppose que vous ne m'avez pas invité à boire le téchaé dans le seul but de me soustraire à l'orage…

Théo Van Bee reposa sa tasse sur la table. Ses lèvres luisantes s'élargirent en un demi-sourire.

— Vous avez raison, sire : inutile de tourner plus longtemps autour du pot. Vous vous êtes rendu compte que je voyais par mon œil artificiel, n'est-ce pas ? Je fais partie de la Confrérie des chasseurs de

tête, des spécialistes en recrutement : ce tube frontal, dont les connexions sont directement greffées sur les terminaisons nerveuses du cerveau, recèle un microcapteur de champ aurique et permet de découvrir certaines choses indécelables à l'œil naturel.

— Champ aurique ?

Théo Van Bee but une deuxième gorgée de téchaé. Le liquide bouillant lui arracha des larmes mais il sembla ne même pas s'en apercevoir.

— Vous devriez boire pendant que c'est encore chaud, sire. Le téchaé perd sa saveur en refroidissant. L'aura, si vous préférez, ou le champ énergétique qui se dégage de chaque être vivant. Une mine de renseignements pour qui sait interpréter les couleurs.

Le Vioter fit le rapprochement entre les paroles de l'Agondangien et la luminosité des auréoles qu'évoquaient certains guérisseurs de la galaxie d'Orginn, lesquels étaient accusés d'hérésie par le clergé du Chêne Vénérable et condamnés aux fours à déchets. En tant que membre du Jahad, le service secret du Chêne, Rohel avait lui-même participé à plusieurs missions dirigées contre ceux que les gens du peuple surnommaient les « lecteurs d'auréoles ».

— J'ai ainsi pu me rendre compte que vous êtes empoisonné, sire : le liseré d'un noir mat qui entoure chacune de vos couleurs ne laisse planer aucun doute à ce sujet. Vous êtes même en phase terminale. J'en ai donc déduit que vous souhaitiez vous rendre sur la Lune Noire des Miracles pour rencontrer la magicienne du Monde des Franges, dame Asmine d'Alba. Me trompé-je ?

Le mutisme de Rohel équivalant à un aveu, Théo Van Bee reprit tranquillement le cours de sa démonstration :

— En revanche, j'ai été très impressionné par la largeur, la profondeur et la luminosité de votre chemin de vie, du trait de lumière qui sort de votre crâne et se jette dans les cieux. Une ligne exceptionnelle. Je n'en ai encore jamais vu de pareille. Je ne saurais être affirmatif, sire, mais je crois que vous entrez pour une bonne part dans l'avenir des humanités des étoiles. En outre, l'énergie flamboyante de votre rouge m'indique que vous êtes un homme d'action, un guerrier, un combattant de première force. Votre rouge est lui-même cerné par un cercle gris et renferme un point vert très intense : j'en conclus que vous êtes pourchassé, harcelé même, et que le mécanisme de votre destin est lié à l'amour. Un membre de votre famille, une femme peut-être…

Le Vioter plongea les lèvres dans le liquide brûlant pour masquer son trouble. Théo Van Bee et son drôle de tube frontal lisaient en lui comme dans un livre holo ouvert. Les multiples saveurs des épices contenues dans le téchaé lui submergèrent le palais. D'épaisses gouttes de sueur ruisselèrent sur son front, ses tempes et son cou.

— Le téchaé. Lorsqu'on n'y est pas habitué, il génère une abondante sudation, fit le petit homme en désignant le visage de son interlocuteur. Rassurez-vous, sire : en tant que membre de la Confrérie des chercheurs de tête, je suis tenu par le secret professionnel.

— Pour la deuxième et dernière fois, que me voulez-vous ?

— Je travaille actuellement pour le compte d'un grand média : le HIG, le Holo Inter Groupe. Ils recherchent un homme pour accompagner l'une de leurs holoïstes sur un reportage très dangereux.

— En quoi cela peut-il m'intéresser ? grogna Le Vioter qui réfrénait tant bien que mal sa furieuse envie d'envoyer balader Théo Van Bee et son tube de lecture aurique.

Il n'avait plus qu'une hâte : se lever, quitter cette taverne, le quartier des médias, et se fondre dans la foule grouillante de la vieille ville. C'était encore la meilleure manière de conserver l'anonymat. Il se débrouillerait ensuite pour dénicher un vaisseau de contrebande à destination de la Lune Noire des Miracles.

— Hum, vous avez des fourmis dans les jambes, sire, murmura le petit homme. Écoutez d'abord ce que j'ai à vous dire. Après, mais après seulement, vous serez entièrement libre de prendre votre décision. Il n'existe *aucune,* je dis bien aucune, liaison spatiale avec la Lune Noire des Miracles : les Jadgë, les hors-monde, les errants de l'espace, en contrôlent entièrement l'espace aérien. Connaissez-vous les Jadgë, sire ?

— J'en ai entendu parler, comme tout le monde.

Théo Van Bee vida sa tasse et claqua des doigts. La serveuse blonde s'approcha avec nonchalance de leur table.

— Deux autres tasses.

Il ajouta, tandis qu'elle s'éloignait :

— Savez-vous que le téchaé est la boisson traditionnelle des Jadgë ? Et, comme les Jadgë, il ne dévoile pas ses secrets au premier inconnu qui passe… Où en étions-nous, déjà ? Ah oui : le seul moyen d'accéder à la Lune Noire des Miracles, c'est d'être adopté par la matriarche d'un clan jadgë. Sur Agondange, vous ne trouverez pas un capitaine de vaisseau, qu'il soit de compagnie régulière ou de contrebande, assez fou pour s'aventurer sur ce que les hors-monde considèrent comme leur territoire, leur centre intergalactique. Ils ont fait de la Lune Noire leur lieu de culte et de dame Asmine d'Alba leur déesse exclusive.

— Quel rapport avec le HIG ? coupa impatiemment Le Vioter.

— J'y viens : dans deux jours, va débuter le grand pèlerinage des Jadgë. Les clans vont affluer de tous les univers, se rassembler dans l'espace aérien d'Agondange et se diriger en procession vers la Lune Noire des Miracles. Un événement qui se produit tous les cinquante ans universels mais qu'aucun média holo n'a jamais retransmis. Et

pour cause. Les holoïstes qui s'y sont essayés ont été retrouvés égorgés, émasculés, éventrés ou dépecés dans des sarcophages de dérive. Un petit message à l'intention des médias : les matriarches n'aiment pas qu'on vienne fourrer le nez dans leurs affaires.

— Si je comprends bien, le HIG n'a pas renoncé à son reportage.

— Exactement, sire. Les chaînes holo sont prêtes à débourser une véritable fortune pour avoir l'exclusivité du grand pèlerinage jadgë. Une jeune holoïste de l'HIG est prête à tenter l'aventure mais, étant donné le sort qui a été réservé à ses collègues il y a cinquante ans, elle ne trouve personne pour l'accompagner.

— Mon intérêt dans cette histoire ?

— Évident, sire : votre guérison. Si vous ne vous infiltrez pas dans un clan jadgë, vous ne réussirez jamais à contacter dame Asmine d'Alba. L'holoïste dont je vous ai parlé est une grande spécialiste, probablement la plus grande, des errants de l'espace. Elle sait quelles sont les… euh, disons, formalités à remplir pour être adopté par une matriarche.

— Pourquoi ne remplit-elle pas ces formalités elle-même ?

L'Agondangien libéra un petit rire de gorge qui vrilla les tympans de Rohel.

— Chez les Jadgë, le mot « formalité » prend une signification particulière, sire. Mais l'holoïste saura certainement mieux vous l'expliquer que moi. D'ailleurs, la voici.

Le Vioter se retourna : une jeune femme avançait d'une allure décidée en leur direction. Le gazon blond cendré qui surmontait son visage accentuait la dureté de ses traits, pourtant fins et réguliers. Elle portait une ample veste de soie noire, resserrée à la taille par une large ceinture de cuir, et une jupe-culotte de lin écru. Mais ce qui attira surtout l'attention de Rohel, ce furent ses chaussures, de véritables sculptures de métal torsadé et de bois précieux qui se promenaient dix centimètres au-dessus du sol et dont les semelles à air condensé étaient complètement invisibles. Théo Van Bee se leva et se fendit d'une courbette disgracieuse au-dessus de la table :

— Quand on parle de la louve…

Elle esquissa un sourire qui dévoila ses longues dents blanches. Contrairement à la plupart des femmes présentes dans la taverne, elle n'était pas maquillée, exception faite du trait noir qui soulignait ses yeux, d'un bleu soutenu aux reflets gris et métalliques.

— Du nouveau, Tibi ? dit-elle en s'asseyant à côté du petit homme.

— Peut-être, chère amie. Je vous présente… je ne sais toujours pas votre nom, sire.

— Peu importe, lâcha Le Vioter.

— Eh bien, sire Peu Importe, reprit Théo Van Bee, imperturbable, laissez-moi au moins vous présenter Crista Dorr, l'holoïste la plus

talentueuse d'Agondange. Une célébrité locale.

Le Vioter ressentit toute l'intensité du regard gris-bleu qui se levait sur lui. Les innombrables clochettes des énormes boucles d'oreille de Crista Dorr tintinnabulèrent de concert. Il comprit, aux sensations contradictoires que captait sa peau, qu'elle était à la fois dévorée d'ambition et sujette à de violents débordements émotifs. Une intrigante doublée d'une passionnée. Chez elle, la froideur du reptile se combinait à la chaleur éruptive du volcan. Elle tentait de dissimuler sa sensibilité, qu'elle considérait probablement comme un aveu de faiblesse, derrière une impassibilité trompeuse, mais les mouvements incessants de ses doigts aux ongles rongés trahissaient une nervosité à fleur de peau.

— Cessez donc de me flatter, Tibi, lança-t-elle d'une voix rauque sans quitter Rohel des yeux. En général, vos flagorneries ne servent qu'à masquer votre incompétence. Dites-moi plutôt où vous en êtes de notre affaire.

— Hum, toujours aussi aimable, Crista Dorr, soupira le petit homme. Puis-je me permettre de vous offrir le téchaé du matin ?

— Ho, ho, ça cache quelque chose, Tibi. D'habitude, vous ne vous gênez pas pour mettre vos consommations sur le compte du HIG.

— Que voulez-vous, ma chère, les frais…

Il héla la serveuse blonde et commanda trois téchaés. Lorsqu'il eut fini sa deuxième tasse, Le Vioter fut obligé d'admettre que l'Agondangien avait raison sur un point : plus on en absorbait et plus le téchaé dévoilait de nouvelles et subtiles saveurs qui ensorcelaient le palais.

— J'ai peut-être l'homme qu'il vous faut, Crista dit Théo Van Bee.

— Je ne peux pas me contenter d'un peut-être. Je vous rappelle que le rassemblement des Jadgë commence dans deux jours. Deux jours, bon Dieu… Où se trouve cet homme ?

— Devant vous, ma chère.

Les yeux de Crista Dorr s'agrandirent de surprise, puis se livrèrent à un examen soutenu, détaillé, de Rohel.

— Un homme dont vous ne connaissez même pas le nom ? Êtes-vous devenu fou, Tibi ?

— Je respecte vos compétences professionnelles et je vous prie de respecter les miennes, riposta froidement le petit homme. Je suis membre actif de la Confrérie des chasseurs de tête. Et je vous affirme que le sire Peu Importe est *exactement* l'homme dont vous avez besoin.

— D'accord. Ne vous fâchez pas, Tibi. Admettons que je vous fasse confiance, murmura la jeune femme entre ses lèvres serrées. Pourquoi m'avez-vous dit… peut-être ?

— Tout simplement parce que le sire Peu Importe n'a pas encore eu le temps de me donner sa réponse, chère amie. Il souhaite se faire

une idée plus précise sur les formalités d'usage pour être adopté par une matriarche jadgë.

Crista Dorr se pencha sur le côté, fouilla dans le sac qu'elle avait posé au pied de la chaise et en extirpa un paquet de cigarettes de kla qu'elle présenta à Théo Van Bee puis à Rohel.

— Je ne vois toujours pas l'intérêt qu'il y a à fumer cette saloperie de kla, dit l'Agondangien.

— C'est vrai que vous, vous faites tout par intérêt, lâcha-t-elle d'un ton méprisant.

Elle alluma la cigarette avec un petit briquet magnétique recouvert de nacre dorée. Un nuage de fumée verdâtre l'environna. L'odeur âcre du kla se répandit dans la taverne, une odeur tellement forte que les consommateurs assis aux tables voisines se retournèrent avec des lueurs de reproche dans le regard.

— Je vous rappelle, ma chère, que le kla est interdit depuis deux cents ans universels, insista Théo Van Bee.

— L'interdit est fait pour être transgressé, rétorqua-t-elle calmement. Et, s'il vous plaît, Tibi, gardez vos leçons de morale pour vous…

Puis elle dévisagea froidement Le Vioter.

— Quant à vous, sire sans nom, je veux une réponse immédiate. Hors de question que je me lance dans une explication des coutumes jadgë avant que vous ayez signé votre contrat d'engagement.

Le Vioter se dit que le petit monde des médias d'Agondange devait être particulièrement féroce pour qu'elle se revête d'une telle armure de dureté. Les luttes incessantes qu'elle était obligée de mener flétrissaient sa beauté et, à ce train-là, elle aurait rapidement dilapidé sa jeunesse.

Il soutint sans ciller le feu du regard de Crista Dorr.

— À combien estimez-vous nos chances de survie ?

Elle ne parut pas surprise par la question.

— Entre cinq et dix pour cent…

Elle était intraitable mais honnête, un bon point pour elle. Les cinq années passées dans le sein du Jahad du Chêne Vénérable avaient appris à Rohel qu'il valait mieux faire équipe avec des individus revêches mais lucides et résolus qu'avec de doux rêveurs sympathiques. Et puis il n'avait pas vraiment le choix : le temps jouait contre lui. Le poison du Jahad démantelait chaque jour, chaque heure, chaque seconde ses défenses immunitaires. Les subtils frémissements glacés qui lui parcouraient les veines étaient les symptômes avant-coureurs d'une reprise imminente de l'activité sournoise de l'invisible prédateur qui le laminait de l'intérieur. Pour l'instant, la potion provisoire de Larhma Mâthi, le fondateur du réseau des Magiciens, et les soins mentaux de So Quin, l'enfant-roi de Florilange, étaient

parvenus à éviter le pire, mais Rohel n'ignorait pas que ces remparts de fortune étaient sur le point de céder. Dame Asmine d'Alba, la guérisseuse du Monde des Franges, représentait son dernier espoir.

— Ce contrat d'engagement, où dois-je le signer ? demanda-t-il simplement.

Le visage de Crista Dorr s'éclaira d'un beau et franc sourire.

— Dans mon bureau du dôme HIG. Il est prêt.

— Eh bien, on dirait que ma mission s'achève en cet instant précis, intervint Théo Van Bee. J'ai eu beaucoup de plaisir… si, si je vous assure, du plaisir, à travailler pour vous, Crista.

— Fasse le ciel que je n'aie jamais à regretter d'avoir fait appel à vos services, murmura la jeune femme d'un air sombre.

Les coudes posés sur la table, elle tirait nerveusement sur sa cigarette de kla. Les volutes de fumée qui s'évadaient des commissures de ses lèvres et de ses narines s'entrelaçaient et formaient des figures géométriques mouvantes autour de sa tête.

— Un discours pessimiste bien étonnant de votre part ! s'exclama le petit homme. Vos couleurs sont de plus en plus ternes, ma chère. Qu'en est-il de votre fameux appétit de vivre ?

— Mon pauvre Tibi, vous avez beau avoir accès aux champs auriques, vous ne comprendrez jamais rien à vos semblables. Pour le règlement de vos honoraires, veuillez vous adresser au service comptable du HIG. Et encore merci pour le téchaé.

Elle écrasa sa cigarette dans sa tasse, se leva et, sans un regard pour Van Bee pétrifié sur sa chaise, se dirigea vers le comptoir.

— Ah, les femmes et leur sale caractère ! soupira Théo Van Bee. Elle n'a pas pris le temps de me dire comment elle comptait se débarrasser du changetemps…

Puis, s'adressant à Rohel :

— Vous devriez aller la rejoindre, sire Peu Importe. La patience n'est pas son point fort.

— Dites-moi d'abord ce qu'est le changetemps.

— Vous le saurez bien assez tôt, répondit le petit homme en esquissant un sourire lugubre.

Et, sans plus se soucier de son interlocuteur, il finit tranquillement sa tasse de téchaé.

CHAPITRE II

Raphanul-Le-Vif, le plus jeune des quatre pilotes de la caravanelle matriarcale, entama les manœuvres de raccordement à l'embryon flottant qui s'était déjà formé dans l'espace aérien d'Agondange. Le clan de Mère Assidra venait de la lointaine galaxie du Cou de la Tortue et il avait fallu procéder à de nombreux hypsauts pour arriver jusqu'au Monde des Franges.

Malgré son épuisement, Raphanul se sentit envahi d'une joie venue du fond des âges. Il lui sembla également que son change-temps frétillait d'allégresse. C'était la première fois qu'il participait au rassemblement cinquantenaire des Jadgë, mais, comme tout Assidrien, il avait tellement entendu parler du grand pèlerinage lors des longues veillées spatiales qu'il avait l'impression de l'avoir déjà vécu aussi intensément que les anciens. Il était seul dans la cabine de pilotage, une pièce exiguë plongée dans une pénombre à peine effleurée par les lueurs des étoiles les plus proches et les lumières du tableau de bord. Lorsque la caravanelle ruisselante d'étincelles avait enfin fait irruption dans la stratosphère de la planète Agondange, les trois autres pilotes de l'équipe s'étaient retirés en prétextant un urgent besoin de repos. Raphanul n'avait pas été dupe : ils s'étaient esquivés dans l'unique but de le laisser accomplir les manœuvres de raccordement. Un témoignage d'amitié et de confiance qui lui allait droit au cœur. Ils le considéraient désormais comme un membre à part entière de la fratrie des navigants de Mère Assidra, comme un compagnon de l'hypsaut. Il avait achevé son apprentissage.

Raphanul tourna lentement la roue directionnelle et orienta la caravanelle, un engin de plus de sept cents mètres de long, de deux cents mètres de large et de quelques millions de tonnes, de manière à ce qu'elle présente le flanc au premier vaisseau extérieur de

l'embryon. Puis il coupa les moteurs de propulsion, commanda le retrait des voiles à capteurs d'énergie magnétique et s'évertua à corriger la dérive d'inertie. Une certaine nervosité le gagna : le moment aurait été mal venu d'échouer. Une faute de raccordement jetterait l'opprobre sur le clan et Mère Assidra n'aurait pas d'autre choix que de condamner son fils Raphanul-Le-Vif à être séparé de son changetemps. Des gouttes d'une sueur acide lui picorèrent les yeux. Comme à chaque fois qu'il était la proie de l'anxiété, une douleur aiguë lui vrilla la nuque : le changetemps réagissait à la moindre variation d'humeur comme s'il cherchait instantanément à s'adapter à un nouveau métabolisme. Pour Raphanul, ainsi d'ailleurs que pour tout errant de l'espace, le changetemps ne servait pas seulement à corriger les effets de la relativité, il faisait également office de baromètre biologique.

Le jeune navigant jeta un bref coup d'œil par la baie convexe de la cabine. Les deux ombilics, les tunnels étanches qui permettaient de se transborder d'un vaisseau à l'autre et formaient les rues extérieures de la ville flottante, achevaient de se déployer dans l'espace. Ils ressemblaient aux pattes d'un insecte géant cherchant une proie sur laquelle se refermer. Raphanul vit grossir le fuselage du premier vaisseau extérieur de l'embryon, une véritable muraille métallique de plus de cent mètres frappée d'un gigantesque emblème holographique : une roue et une lance, le voyage et la guerre, les symboles du clan de Mère Coïlimb.

Raphanul se dit qu'il aurait pu tomber plus mal : aucune querelle, du moins à sa connaissance, n'opposait les clans de Mère Assidra et de Mère Coïlimb. De ce côté-ci, le voisinage serait relativement agréable et paisible jusqu'à la fin du pèlerinage. Il espéra que la vigie de l'embryon avait détecté son approche. Les navires jadgë ne disposaient d'aucun moyen de communication, ni holo ni radio. Chaque matriarcat devait se débrouiller par lui-même et n'avait aucune assistance à attendre des autres clans. Cette loi, l'une des dix lois fondamentales de l'Édit d'Errance, démontrait, bien mieux que toute savante exégèse, le formidable esprit d'indépendance des errants de l'espace, de ceux que les humanités sédentaires, les goyë, surnommaient avec mépris les hors-monde, les parasites ou encore les damnés du temps.

Deux sas circulaires s'ouvrirent enfin sur le fuselage scintillant de la caravanelle de Mère Coïlimb. Il ne fallut que quelques secondes pour que s'y glissent les extrémités molles des ombilics. Raphanul leur laissa le temps de s'adapter aux embouts des accès intérieurs du vaisseau déjà raccordé à l'embryon, puis actionna le levier des ancres stabilisatrices.

Après une secousse de forte amplitude, la caravanelle de Mère

Assidra s'immobilisa et devint l'un des vaisseaux extérieurs récepteurs de l'embryon. Ce serait maintenant au tour du prochain clan en approche de venir se raccorder. Soulagé, Raphanul s'essuya le front d'un revers de manche et tâta machinalement la naissance de sa bosse à la base du cou. Il songea qu'ils seraient bientôt des milliers accrochés les uns aux autres, qu'ils formeraient une chaîne splendide qui couvrirait la plaine céleste sur des lieues et des lieues, qu'ils reconstitueraient entièrement en quelques jours le grand peuple des Jadgë, qu'ils s'inventeraient de nouveaux souvenirs communs pour cinquante années universelles. Il deviendrait alors un père, un transmetteur du savoir, un chevalier de Mère Assidra. Au-delà de la fierté légitime que lui procurait son indéniable réussite de pilote, il éprouva le sentiment exaltant d'être devenu l'un des héros de la légende des errants.

— Hé, Raphanul-Le-Vif, hé, fils ! Magnifique raccordement ! Viens là que je t'embrasse.

Yahoul-Le-Chaud, le plus expérimenté des pilotes, un homme qui avait accompli cinq pèlerinages et qui connaissait pratiquement tous les passages entre les galaxies, s'engouffra dans la cabine, se précipita vers Raphanul et le serra à l'étouffer. Puis surgirent Gabrel-Le-Rat, ainsi nommé parce qu'il possédait un nez allongé qui évoquait irrésistiblement le museau d'un rongeur, et Natanal-Trois-Femmes, hilares. Raphanul comprit qu'ils s'étaient tenus dans la coursive d'accès à la cabine, prêts à intervenir à la moindre défaillance de leur cadet. Le jeune pilote jeta un regard ému et respectueux – envieux également – à la bosse qui déformait la nuque de ses aînés. Ce prolongement ovoïde et glabre qui donnait l'impression qu'un second crâne avait poussé au-dessus du cou était la marque des navigants expérimentés. Le change-temps des compagnons de l'hypsaut, exposé en permanence aux variations temporelles de l'hyperespace, était davantage sollicité, et donc nettement plus développé que celui des autres membres du clan, qui les surnommaient communément les « bossus ».

— Raphanul-Le-Vif, tu es né sous la protection du Golem, s'exclama Natanal-Trois-Femmes en ébouriffant les cheveux lisses et noirs du jeune pilote. Les ombilics de raccord se sont jetés dans le ventre fécond de Mère Coïlimb, une amie très chère de notre Mère Assidra.

— Je n'y suis pas pour grand-chose, protesta Raphanul que commençaient à embarrasser les compliments de ses aînés. Les ombilics sont directement reliés au cerveau-moteur de la caravanelle…

— Un bon voisinage fait partie d'un raccordement réussi.

La caravanelle se mit automatiquement en veilleuse et les lumières

du tableau de bord s'éteignirent les unes après les autres. Les ululements de joie des eunuques du gynécée transpercèrent les minces cloisons de la cabine à présent silencieuse et plongée dans la nuit spatiale.

— Les petites sœurs vont bientôt tenir conseil, murmura respectueusement Yahoul-Le-Chaud.

— Comme à chaque raccordement à un embryon spatial, intervint Gabrel-Le-Rat.

— Surveille ta langue, Gabrel ! gronda l'ancien. Cet embryon-là n'a rien à voir avec les embryons de rencontre : il s'agit du rassemblement cinquantenaire, du grand pèlerinage. En présence de tous les clans, nous, Assidriens, devons veiller à ne rien faire qui puisse ternir l'image de notre honorable et respectée Mère.

— Bien entendu, bredouilla Gabrel-Le-Rat, conscient qu'une autre parole de ce genre pouvait tout droit le conduire dans la salle des supplices.

Pendant les pèlerinages, les petites sœurs, un groupe de femmes vierges et recluses qui recueillaient et transmettaient les paroles de Mère Assidra, n'avaient pas pour habitude de plaisanter avec les fauteurs de troubles. Tout homme, toute femme, tout adolescent surpris à transgresser la loi du clan assidrien était mis à mort sans autre forme de procès. Et le manque d'enthousiasme à la perspective d'assister au conseil tenu par les petites sœurs pouvait être assimilé à une transgression de la loi.

Natanal-Trois-Femmes, ainsi surnommé parce qu'il avait eu l'imprudence de lever les yeux sur trois femmes en même temps lors d'un conseil – il avait été condamné à les épouser, à les entretenir et à les satisfaire toutes les trois, faute de quoi, sur plainte de l'une seule d'entre elles, il perdrait ses attributs virils et irait rejoindre l'armée pépiante des eunuques du gynécée –, Natanal-Trois-Femmes, donc, retira le petit bonnet de coton qui lui couvrait le sommet du crâne et déclara :

— J'ai faim. Nous avons peut-être le temps de manger avant le début du conseil.

Les trois autres sourirent : l'appétit et l'épuisement de Natanal étaient devenus un objet rituel de plaisanterie entre les compagnons de l'hypsaut. Il avait toujours faim et se plaignait sans cesse de la fatigue. Mais, avec trois épouses à honorer à chaque fois qu'il se retirait dans ses appartements après son quart de pilotage, il n'y avait là rien de très étonnant.

— J'ai faim aussi, dit Raphanul-Le-Vif que la tension consécutive à la manœuvre de raccordement avait vidé de ses forces.

— Bon, allons au restaurant des navigants, mais vite, concéda Yahoul-Le-Chaud. Il ne ferait pas bon arriver en retard au conseil.

Mère Assidra aura sans doute d'importantes révélations à faire au sortir de son sommeil de vision.

Les hommes du clan entrèrent lentement, la tête baissée, dans la grande salle où se jetaient toutes les coursives inférieures de la caravanelle. Tant que durerait le conseil, ils éviteraient soigneusement de relever la tête et de poser par mégarde le regard sur l'une des femmes qui se pressaient, en compagnie des eunuques du gynécée et des enfants de moins de quinze ans, autour du dais holo. Les petites sœurs, au nombre de cinq – comme les cinq doigts de la main, c'est pourquoi on les surnommait parfois « la Main de la Mère » –, étaient à demi allongées sur les trônes assidriens, des meubles antiques qui tenaient à la fois du fauteuil et du divan. Les bannières, dans lesquelles jouaient d'imperceptibles courants d'air libérés par les souffleries, flottaient sous le haut plafond métallique. Elles étaient toutes frappées des symboles du clan : un écu noir – la protection –, et un glaive de feu – la justice et la vengeance.

Les compagnons de l'hypsaut, les bossus, sanglés dans leurs uniformes blancs à liserés dorés, se rangèrent par ordre d'ancienneté sur la gauche de l'estrade. Les autres, les seigneurs de guerre, les gardiens de l'ordre, les charognards, les récupérateurs d'épaves, les guérisseurs et les agriculteurs, se répartirent à l'intérieur des limites de leurs emplacements respectifs.

Natanal-Trois-Femmes rivait obstinément les yeux sur le bout de ses bottes ou sur les dessins recouvrant le plancher de la salle. Mieux que quiconque, il savait ce qu'il en coûtait de croiser le regard d'une femme dans cette salle. Dans son malheur, il avait eu de la chance : ses regards, d'innocents regards de curiosité, s'étaient posés sur des femmes libres et les petites sœurs l'avaient simplement condamné à les épouser. Bien sûr, trois femmes dans un appartement exigu, trois bouches à nourrir, trois ventres à combler et les reproches multipliés par trois, cela ne lui garantissait pas une tranquillité à toute épreuve, mais il avait préservé l'essentiel : ses attributs d'homme et son statut privilégié de compagnon de l'hypsaut.

Les vantaux de la porte de la salle du conseil se refermèrent dans un sifflement prolongé. Raphanul-Le-Vif refoula énergiquement la tentation de relever la tête. Le changetemps s'agita légèrement à l'intérieur de son nid de chair. Les hommes n'étaient autorisés à fixer les petites sœurs que lorsqu'elles les faisaient demander et les recevaient individuellement dans le conversoir de leurs appartements. N'ayant jamais été convoqué, Raphanul-Le-Vif n'avait pas encore eu le privilège de les contempler. Encore moins Mère Assidra, que seuls de très rares anciens avaient eu le bonheur de rencontrer. Un silence pesant ensevelit la salle du conseil.

— Bien-aimées sœurs, bien-aimés frères.

Une lame acérée transperça les entrailles de Raphanul-Le-Vif. La voix de la petite sœur qui avait pris la parole était chuintante, puissante, comme si elle sortait en même temps d'une profonde caverne et d'un tube étranglé. Raphanul jeta un regard de biais à son voisin, un apprenti navigant un peu moins âgé que lui et qui peinait à maîtriser son tremblement nerveux.

— Voici le moment tant attendu : notre peuple, le grand peuple des Jadgë, est sur le point de couvrir tout l'espace aérien entre Agondange et la Lune Noire des Miracles. Que soit louée la fratrie des navigants du clan, les compagnons de l'hypsaut qui ont vaincu l'insondable vide interstellaire et nous ont menés sans encombre à l'embryon de pèlerinage.

Une bouffée d'orgueil submergea Raphanul-Le-Vif. Il eut une folle envie de se redresser, de bomber le torse et de clamer à la face des membres du clan, et surtout aux orgueilleux seigneurs de guerre, qui affichaient un mépris souverain vis-à-vis des bossus de la fratrie des navigants, que c'était lui, et lui seul, qui avait procédé aux manœuvres de raccordement avec l'embryon.

— Sœurs et frères bien-aimés, en ce jour béni, votre Mère Assidra ne vous fera pas les recommandations d'usage. Les plus anciens connaissent les traditions et se chargeront de les transmettre aux plus jeunes. Ouvrez votre esprit et votre cœur, filles et fils de l'espace : par ma bouche, votre Mère Assidra vous entretiendra aujourd'hui des sombres visions qui sont venues hanter son sommeil.

Un long murmure parcourut l'assemblée. Puis, sous les exhortations des eunuques, le silence retomba progressivement sur la salle.

— Notre peuple, le grand peuple des errants de l'espace, est sur le point de célébrer son soixante-deuxième pèlerinage à la Lune Noire des Miracles. Cela fait plus de trente siècles que, tous les cinquante ans, se forme l'embryon de départ dans le ciel d'Agondange. Plus de trois mille ans que nous rendons hommage à la magicienne du Monde des Franges, l'immortelle dame Asmine d'Alba, celle que nous avons choisie pour Golem et qui veille inlassablement sur notre destinée…

La peau de Raphanul-Le-Vif se hérissait sous le tissu épais et rêche de son uniforme. Il ressentait la tristesse poignante qui imprégnait la voix vibrante, frémissante, de la petite sœur. Pour la première fois de sa courte vie, il fut saisi d'une peur immense. C'était comme si le froid du vide interstellaire s'infiltrait lentement dans ses veines. Une épingle de douleur lui lacéra le haut de la colonne vertébrale. Il eut l'affreuse sensation que son changetemps était en train de se dessécher et de pourrir à l'intérieur de lui.

— Sœurs et frères bien-aimés, vous savez que les mânes du clan rendent visite à votre Mère Assidra pendant ses sommeils de vision.

Elle ne prend jamais une décision sans les consulter. Juste avant notre raccordement à l'embryon, les mânes lui ont ouvert les portes des temps. Les temps anciens où les Mères fondatrices furent vaincues par les armées du Tyran du Grand Carusq et condamnées à errer sans fin dans l'immensité céleste. Les temps de l'espérance où les clans, disséminés dans les univers, se rassemblèrent dans le ciel d'Agondange et effectuèrent leur premier pèlerinage en l'honneur de dame Asmine d'Alba, qui accepta de devenir leur Golem, leur protectrice. Les temps difficiles où les clans intouchables, les clans contaminés par le virus de Barimor, firent sécession…

La petite sœur marqua un temps de pause, épuisée par l'évocation des visions de Mère Assidra. Aidé en cela par la réputation de vigilance des eunuques, des êtres redoutables et malfaisants à qui rien n'échappait à l'intérieur de la caravanelle, Raphanul-Le-Vif refoula tant bien que mal son envie de lancer un bref coup d'œil en direction du dais lumineux. Il ne tenait que moyennement à ce qu'on lui arrache son changetemps. Il avait assisté à plusieurs châtiments publics et il se souvenait avec acuité des suppliciés fous de douleur qui se contorsionnaient vainement à l'intérieur de leurs sarcophages transparents.

— Le temps des prophéties où le clan de Mère Surar, le clan des voyantes, annonça, il y a mille ans de cela, l'avènement d'un messie, d'un rédempteur, d'un guide qui nous conduirait jusqu'à notre monde d'élection. Et puis les temps à venir, les jours difficiles… Ouvrez vos cœurs, mes sœurs et frères bien-aimés, ouvrez vos âmes, car ce pèlerinage sera peut-être le dernier.

Des gémissements étouffés, des glapissements stridents, des ululements prolongés, des cris de peur et de détresse fusèrent de l'assistance et composèrent une cacophonie assourdissante dans la salle du conseil. Par la bouche de la petite sœur, Mère Assidra venait de balayer d'une simple petite phrase trente siècles de légende. Le pèlerinage, le grand rassemblement jadgë, était la seule raison de vivre des membres du clan. Leur douloureuse errance dans l'hyperespace ne valait que par l'espoir de se rassembler tous les cinquante ans avec les autres fragments de leur peuple éparpillé. Annoncer la fin des pèlerinages, cela équivalait à jeter de l'eau froide sur les braises de leur feu intérieur.

Raphanul-Le-Vif se sentit brusquement abandonné, orphelin, et ses yeux s'embuèrent. L'image qu'il se faisait de Mère Assidra variait en fonction des déclarations des petites sœurs : autant il la supposait douce, belle et attirante lorsqu'elles fredonnaient les chants du clan lors des veillées spatiales, autant elle lui paraissait sèche, vieille et effrayante lorsqu'elles prononçaient les sentences des châtiments publics. Et là, l'image qui occupait entièrement son esprit était celle

d’un monstre hideux, d’une reine bouffie et difforme qui jouait de manière cruelle avec les espérances de ses enfants. Il perçut la très nette rétraction des tentacules de son changetemps.

La voix forte de la petite sœur domina le tumulte.

— Sœurs et frères bien-aimés, les mânes du clan n’ont pas pour habitude de tromper Mère Assidra et Mère Assidra ne s’estime pas en droit de vous tromper. Les mânes ont entrebâillé les portes du futur, et le futur est fait de feu, de sang et de larmes. Les clans maudits, les clans contaminés par le virus de Barimor se sont regroupés à quelques années-lumière de l’espace aérien d’Agondange. Les visions de votre Mère lui ont montré un homme qui prétend être le Fédérateur annoncé depuis mille ans et qui exhorte les clans maudits à détruire le grand embryon cinquantenaire. La haine est dans leur cœur. Ils veulent s’emparer de la Lune Noire des Miracles et contraindre dame Asmine d’Alba, notre Golem, à les guérir de la maladie qui ronge leurs changetemps.

Un cri rageur monta de l’emplacement des seigneurs de guerre.

— Que ces maudits essaient d’attaquer l’embryon et nous les taillerons en pièces !

Interrompre les petites sœurs lors d’un conseil était considéré comme une violation de la loi mais, étant donné la gravité de la situation, elles n’en tinrent pas compte.

— Votre Mère ne doute pas du courage de ses fils de guerre, de ses fiers guerriers. Elle n’ignore pas que vous êtes prêts à donner votre sang pour votre clan. Mais que savons-nous des intouchables ? Que savons-nous de leur nombre, de leur puissance ? Nous pensions qu’ils n’étaient qu’une misérable poignée. C’était une erreur. Les mânes ont montré à Mère Assidra des milliers de caravanelles raccordées les unes aux autres, des milliers d’hommes en armes, aux visages déformés par la maladie et la haine. Avant, ils étaient dispersés et ne représentaient aucun danger. Mais cet homme, ce prêcheur fanatique qui se fait passer pour le Fédérateur, a su les rassembler. Ils grouillent autour de lui comme des vers autour d’un piégeur lumineux. La guerre est inévitable, sœurs et frères. Les mânes ont refermé les portes du temps avant que Mère Assidra n’en connaisse l’issue, mais elle est certaine d’une chose : beaucoup des nôtres mourront au cours de l’affrontement et de nombreux clans seront anéantis.

— Notre Golem veille sur nous ! hurla une femme. Dame Asmine ne permettra pas aux intouchables de détruire l’embryon de pèlerinage.

— Qui peut dire ce qui se passe dans le cœur du Golem ? répliqua la petite sœur. Dame Asmine d’Alba considère peut-être les intouchables comme ses enfants…

— Jamais ! glapit un compagnon de l’hypsaut. Ces maudits ne lui

rendent jamais hommage : ils ne font pas de pèlerinage.

— Parce que les Mères des clans purs les en ont toujours empêchés. Elles avaient tellement peur qu'ils nous contaminent qu'elles les ont exclus du grand rassemblement. Mère Assidra pense que cela aussi, c'était une grave erreur : les rejeter, c'était perdre tout contrôle sur eux. Ils ont multiplié les cérémonies d'adoption et ont proliféré comme des insectes malfaisants.

Une vague de colère submergea Raphanul-Le-Vif. Pendant un quart de pilotage, Yahoul-Le-Chaud lui avait raconté l'histoire des clans maudits : quinze siècles plus tôt, à l'occasion d'un raid sur une planète de la galaxie To-Hi-Xu, le clan de Mère Jurion avait été contaminé par le virus de Barimor, un germe contagieux qui s'attaquait dans un premier temps aux changetemps et qui rongeait ensuite les terminaisons nerveuses du cerveau. Mais, avant que les guérisseurs ne décèlent les premiers symptômes de la maladie, les Jurionistes avaient eu le temps de contaminer six autres clans lors d'un embryon de rencontre, lesquels avaient à leur tour propagé le virus. Raphanul n'avait jamais rencontré d'intouchables, mais les histoires les plus horribles couraient sur leur compte : selon les plus anciens, ils s'étaient transformés en d'abominables créatures ivres de sang et de vengeance qui semaient la terreur un peu partout dans l'univers. La mort ne faisait pas peur à Raphanul-Le-Vif, mais, à l'idée que ces damnés puissent s'emparer de la Lune Noire des Miracles et de dame Asmine d'Alba, il frémissait de colère. Les intouchables s'apprêtaient à confisquer la légende des errants de l'espace, à voler l'âme même des Jadgë.

— Sœurs et frères bien-aimés, Mère Assidra comprend et aime votre colère, reprit la petite sœur d'un ton las. Mais, tant que le grand conseil des Mères ne se sera pas tenu, elle vous demande de garder secrète cette nouvelle. Nous, Assidriens, nous ne devons pas souffler le vent de la panique. Il reviendra à chaque Mère de prévenir ses enfants. Pour l'instant, et même si sommes entrés dans une ère de grande inquiétude, nous participerons aux réjouissances coutumières avec les clans déjà raccordés à l'embryon. Si nous recevons des demandes d'adoption de notre bureau permanent d'Agondange, nous procéderons aux formalités d'usage. Pendant ce temps, Mère Assidra préparera notre défense avec les autres Mères. Les intouchables n'ont pas encore gagné la guerre. Ils ont beau être aussi nombreux que les étoiles, aussi haineux que les sbires du Tyran du Grand Carusq, aussi fanatiques que les religieux des mondes figés, ils devront encore vaincre les seigneurs de guerre, les gardiens de l'ordre et toute femme, tout homme des clans sains capable de tenir une arme !

Un tonnerre d'exclamations, de rugissements, d'applaudissements ponctua la diatribe de la petite sœur. Les fers des bottes des hommes

claquèrent en cadence sur le plancher. Les cloisons vibrèrent sous les cris stridents des eunuques et des enfants. Puis les petites sœurs entonnèrent l'hymne assidrien, un chant venu du fond des âges qui évoquait la triste grandeur des Jadgë condamnés à l'éternelle errance par le Tyran du Grand Carusq. Les paroles de l'hymne pénétrèrent comme des lames chauffées à blanc dans la poitrine de Raphanul-Le-Vif.

Jadgë, peuple errant, peuple de l'infini,
Jadgë dont le seul ami est le vide glacial,
Jadgë qui nourrit de ton sang ton serviteur changetemps,
Jadgë en marche perpétuelle vers la gloire
Jadgë qui cherche une terre parmi les étoiles…

Malgré lui, Raphanul fredonna la mélodie nostalgique qui avait bercé son enfance. Mais, dans le même temps, il ne put s'empêcher de penser que les Jadgë avaient rejeté les intouchables de la même manière que les goyë, les humanités sédentaires, avaient rejeté les Jadgë. Pendant que le chœur de tous les membres du clan se joignait aux voix aigrelettes des petites sœurs, il se dit que les vrais errants, les vrais damnés du temps, ceux que le virus de Barimor avait condamnés à l'oubli, venaient tout simplement revendiquer leur droit à la reconnaissance, à la vie.

Alors, Raphanul-Le-Vif, membre de la fratrie des navigants assidriens, nouveau compagnon de l'hypsaut, fit ce qu'il n'avait encore jamais osé faire : il releva discrètement la tête et observa le dais holo par-dessus l'épaule du pilote qui se trouvait devant lui.

Il vit d'abord les eunuques aux vêtements amples et chatoyants, qui formaient un rempart coloré autour des trônes assidriens. Ils étaient tellement emportés par la ferveur de l'hymne assidrien qu'ils avaient relâché leur vigilance et qu'ils ne remarquèrent pas son manège.

Puis, sous les lumières ruisselantes du dais, il aperçut les têtes recouvertes d'un voile translucide des petites sœurs. Il croisa un regard terrible, impitoyable, qui le transperça de part en part. Il eut alors l'impression que son changetemps se liquéfiait à l'intérieur de son cerveau et regretta amèrement son audace.

CHAPITRE III

La navette aérienne s'arracha en hurlant de la stratosphère d'Agondange. La secousse, brutale, cloua les passagers sur leurs sièges. Après que le petit appareil oblong se fut stabilisé en vitesse de croisière, une voix nasillarde retentit par les haut-parleurs enchâssés dans le faux plafond.

— Bienvenue à bord, dames et sires. Raccordement à l'embryon spatial jadgë dans une heure et trente minutes universelles.

Le Vioter jeta un regard de biais à Crista Dorr, assise à côté de lui. La jeune holoïste, vêtue d'une robe fourreau noire généreusement décolletée, sortit une cigarette de kla d'une petite boîte en bois laqué et l'alluma en dépit des panneaux d'interdiction disposés à intervalles réguliers au-dessus des travées. Elle ne tint aucun compte des grognements indignés qui retentirent derrière eux.

— Ces crétins sont tous des réprouvés et ils se comportent exactement comme des petits-bourgeois, soupira-t-elle en recrachant un épais nuage de fumée verdâtre.

— Ils n'ont pas tout à fait tort, murmura Rohel. Ça empeste, votre truc.

— Vous n'allez pas vous y mettre vous aussi.

Les yeux gris-bleu de Crista Dorr brillaient étrangement dans la pénombre de la cabine. L'extrémité rougeoyante de sa cigarette jetait des lueurs intermittentes sur ses hautes pommettes.

— Vous devriez me regarder avec davantage de sympathie, ironisa Le Vioter. Vous oubliez que vous êtes ma femme…

— Au contraire ! Nous sommes très crédibles dans le rôle du vieux couple !

— Qu'est-ce que vous savez des vieux couples ?

— J'ai commis l'erreur de me marier.

Une grande amertume imprégnait sa voix rauque.

— Cela m'a valu trois jours de lune de miel, trois semaines d'indifférence, trois mois de haine et trois ans de formalités pour en sortir…

Le sourire qui se dessinait sur ses lèvres pincées avait toutes les apparences d'une grimace.

— À propos de formalités, vous ne pensez pas que le moment est venu de me parler de l'adoption ?

Par le hublot, Crista Dorr fixa le vide spatial criblé de points lumineux. Les murmures des autres passagers, tous candidats à l'adoption jadgë, se mêlaient au ronronnement sourd des moteurs de la navette.

— Vous avez raison, sire Peu Importe, reprit-elle en écrasant sa cigarette sur la cloison de la cabine. Je craignais que vous ne me fassiez faux bond au dernier moment : je n'accorde qu'une confiance limitée aux talents de recruteur de cet escroc de Tibi. Mais, maintenant, vous ne pouvez plus reculer. Moi non plus, je suppose… Au fait, comment dois-je vous appeler ? Les vieux couples ont beau se détester cordialement, ils accolent toujours un nom à l'objet préféré de leur ressentiment.

— N'importe quel nom fera l'affaire.

Elle se tourna vers lui et l'examina avec attention.

— Hum, j'ai comme l'impression que vous ne voulez pas qu'on en sache trop sur votre compte. Après tout, vous pouvez jouer les cachottiers si cela vous amuse, cher mari anonyme. De toute façon, les Jadgë nous rebaptiseront… à la condition, bien entendu, que vous remplissiez les formalités d'adoption.

Les veines de Rohel furent parcourues de frémissements glacés. Il se demanda s'il aurait le temps de joindre dame Asmine d'Alba avant d'être terrassé par le poison du Jahad. L'image poignante de Saphyr traversa son esprit comme une comète lointaine et mélancolique.

— Vous m'avez l'air bien sombre, sire mon mari. Songeriez-vous par hasard à une autre femme que moi ? Je vous préviens : je suis de nature plutôt jalouse…

Crista Dorr se montrait aussi perspicace que désagréable. Il se ressaisit : se concentrer sur le présent restait encore la meilleure manière de lutter contre le découragement.

— Parlez-moi donc de ces formalités, rétorqua-t-il sèchement.

— Oh, oh, on dirait que j'ai visé juste. Je gage qu'elle est belle, douce et soumise, comme on les apprécie en général. Bon, parlons affaires : j'ai fait la demande d'adoption au clan de Mère Assidra. Un clan majeur. Les sommeils de vision de Mère Assidra sont réputés et les autres Mères lui vouent une grande estime. Le reportage n'aura que plus de valeur s'il est vécu à l'intérieur d'un matriarcat puissant. En

revanche, les Assidriens viennent du Cou de la Tortue, un monde qui reste très mystérieux, et je n'ai pas réussi à récupérer des tonnes d'infos sur leurs formalités d'adoption. J'ignore donc à quelle épreuve vous serez soumis… Un combat contre un seigneur de guerre, un parcours dans un labyrinthe, un passage dans un créateur d'illusions psychiques ou que sais-je encore ?

— Pourquoi moi ? Pourquoi pas vous ?

L'holoïste du HIG libéra un petit rire acide.

— Il faut bien que les hommes servent à quelque chose ! Nous sommes dans un univers matriarcal, ne l'oubliez pas. En tant que femme seule, j'aurais pu demander l'adoption directe et j'aurais été admise sans formalités. Mais cela aurait entraîné des complications insurmontables. J'aurais eu le choix entre jeter mon dévolu sur un homme du clan, donc fonder une famille, et rejoindre les recluses du gynécée. Paradoxalement, je n'aurais eu aucune intimité si je m'étais présentée seule. Vous êtes la clef de ma réussite, sire Peu Importe, le garant de mon indépendance : en tant que couple déjà constitué, nous disposerons d'un appartement privé.

— Si j'échoue ?

— Chez les Jadgë, l'échec est synonyme de mort.

— Et que se passerait-il pour vous ?

— Eh bien je deviendrais une veuve éplorée ! Je me retrouverais dans la peau d'une femme célibataire, donc dans un cas de figure identique à celui que je viens de vous décrire. Avec, toutefois, une possibilité supplémentaire : retourner sur Agondange. Dans un cas comme dans l'autre, mon reportage serait compromis… Fasse le ciel que Tibi ne se soit pas trompé sur votre compte. Sinon, je lui arracherai moi-même son tube frontal à mon retour sur Agondange.

— Ça vous arrive de penser à autre chose qu'à votre réussite professionnelle ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle avec vivacité. Je pense parfois à mes échecs professionnels.

Elle lui décocha un regard mauvais, presque haineux, puis haussa les épaules.

— Vous êtes finalement comme les autres, sire le ténébreux, ajouta-t-elle en désignant la cabine d'un large geste du bras. Comme tous ces imbéciles qu'horripilent la fumée du kla et tout ce qui n'est pas dans la norme…

— Vous oubliez que la norme change selon les mondes, objecta calmement Rohel. Autre chose : qu'est-ce que le changetemps ? Théo Van Bee l'a évoqué juste avant que nous ne sortions de la taverne, mais il n'a pas voulu en dire davantage.

Elle alluma une deuxième cigarette et fuma silencieusement, les yeux rivés sur le hublot. Elle n'avait visiblement pas envie d'aborder le

sujet. Au loin, une interminable chaîne de lumière se découpait sur la voûte céleste comme un collier de pierres précieuses sur son écrin de velours noir.

— Les Jadgë errent dans l'hyperespace, finit-elle par répondre. Cela signifie qu'ils sont soumis à de perpétuelles variations temporelles, à des compressions ou des étirements de temps. Un traitement auquel les cellules humaines ne peuvent résister longtemps…

— La maladie d'Éphraïm, intervint Le Vioter.

— Exactement : les données variables, souvent contradictoires, de l'hyperespace finissent par endommager et détruire les cellules humaines, entraînant un vieillissement accéléré. Lorsque les tribus nomades du Carusq furent condamnées à l'errance sidérale, elles embarquèrent avec elles un parasite particulièrement difficile à localiser et à extirper : le veraloë, une larve qui se niche à la base du cou et qui se nourrit du sang de ses hôtes. Les Jadgë se rendirent compte que ceux des leurs qui vivaient le plus longtemps dans l'espace, parfois même jusqu'à plusieurs centaines d'années, étaient tous porteurs du parasite. Ils comprirent que les veraloë, en régulant instantanément les variations temporelles de l'hyperespace, effaçaient de la mémoire cellulaire de leurs hôtes les effets nocifs de la relativité. Dès lors, le veraloë, rebaptisé changetemps, devint l'un des signes distinctifs des Jadgë. Le symbole de la protection spatiale. On l'introduit chez les enfants lorsqu'ils atteignent l'âge de trois ans, au cours d'une grande cérémonie dite du *Serviteur des Étoiles*… Le problème est que…

Le Vioter devina où elle voulait en venir.

— Si nous sommes adoptés, nous recevrons notre change-temps, n'est-ce pas ?

Une perspective qui semblait la plonger dans un abîme de répugnance. Elle tira nerveusement sur sa cigarette.

— Je hais l'idée qu'une écœurante bestiole puisse se gaver de mon sang. D'autant plus qu'elle ira sans cesse en grossissant et qu'elle me déformera le cou. Et je ne suis même pas certaine de pouvoir m'en débarrasser, j'ai consulté les meilleurs chirurgiens d'Agondange. Il existe une connexion cervicale et nerveuse tellement complexe entre le veraloë et son porteur qu'ils n'ont pas pu me garantir le succès d'une éventuelle opération. Je serai peut-être condamnée à vivre toute ma vie en compagnie de cette abominable larve. Moi qui ai déjà une sainte horreur des insectes !

— Vous pouvez encore renoncer à l'adoption, dit Le Vioter.

Elle le foudroya du regard.

— Et renoncer à mon reportage ? Jamais ! La seule chose qui me console, sire l'anonyme, c'est que vous serez logé à la même enseigne

que moi.

— Charmante attention.

— Ne me remerciez pas : c'est une chose tout à fait naturelle entre époux…

*

L'embryon jadgë se composait maintenant de plus de trois mille caravanelles liées les unes aux autres par les ombilics de raccord et qui formaient une impressionnante muraille grise sur l'espace. Les ponts supérieurs des caravanelles, d'antiques vaisseaux à voiles captrices dont la taille variait entre deux cents mètres pour les plus petites et neuf cents mètres pour les plus grandes, se hérissaient de mâts ornés d'oriflammes et de bannières colorées. De loin, l'ensemble faisait penser à une gigantesque guirlande posée sur un pan de ciel.

La navette aérienne d'Agondange se dirigea vers une haute tour dressée sur un socle métallique en forme de pyramide et surmontée d'antennes paraboliques. Elle semblait être le centre, le point de départ de l'embryon.

— La tour des Mères, précisa Crista Dorr. La permanence jadgë. Elle sert à contrôler l'espace aérien de la Lune Noire des Miracles. Elle abrite plus de dix mille sédentaires, seigneurs de guerre, gardiens de l'ordre et administrateurs. Qu'un vaisseau goyë – c'est le nom de tous ceux qui ne sont pas jadgë – s'aventure sans autorisation dans le secteur, et il se retrouve immédiatement encerclé par une nuée de petites bulles de guerre jadgë. Les goyë qui tiennent à conserver la tête sur les épaules ont rayé ce coin d'univers de leurs cartes.

La navette plongea au ralenti vers le socle suspendu de la tour. Le Vioter aperçut de minuscules formes humaines mouvantes au travers des parois transparentes des quatre ombilics de raccord jetés entre la tour et les deux caravanelles qui l'encadraient. Il distingua aussi des symboles holographiques géants enchâssés dans les fuselages noircis.

— À gauche, la masse d'armes et le stylet, la puissance et la précision, le blason de Mère Phan, commenta Crista Dorr d'une voix morne. À droite, le sabre et le serpent, le jugement et la ruse, le blason de Mère Saphri. Les blasons sont antérieurs à l'Édit d'Errance : les emblèmes des tribus matriarcales du Carusq existaient bien avant la guerre contre le Tyran. Vaincues et condamnées à l'éternelle errance, les Mères fondatrices ont perpétué leurs traditions dans l'espace.

— Et comment règlent-elles leur succession ?

La question parut divertir Crista Dorr. La navette spatiale d'Agondange s'immobilisa devant une paroi luisante où se devinaient les linéaments de sas circulaires.

— L'immortalité des Mères est la quatrième loi de l'Édit d'Errance.

Elles ont été condamnées à errer pour l'éternité, ne l'oubliez pas. Un cadeau empoisonné du Tyran du Grand Carusq, qui, lui, est mort depuis bientôt trois mille ans. Chez les Jadgë, la question de la succession ne se pose pas.

— Comment comptez-vous effectuer votre reportage ? demanda encore Rohel.

— Moins vous en saurez et mieux je me porterai. Certains psychomaîtres prétendent que la clef de la réussite d'un mariage, c'est que chacun des membres du couple préserve secrète une partie de son jardin. Une chose que vous devriez comprendre : vous semblez peu désireux qu'on vienne fouiller dans le vôtre…

Les moteurs de propulsion de la navette se turent et les ancres stabilisatrices se déployèrent dans un sifflement aigu. L'excitation gagnait maintenant les autres passagers massés près des hublots et dont les éclats de voix et les rires fusaient au-dessus des appuie-tête.

— Ces idiots riront moins dans quelques minutes, murmura l'holoïste du HIG. Ils n'ont pas la moindre idée des épreuves qui les attendent.

— Pourquoi ont-ils demandé l'adoption ?

— Pour la plupart, ils n'ont aucun avenir sur leur monde : ce sont des repris de justice ou des prisonniers politiques. Sur certaines planètes du Monde des Franges, l'adoption jadgë constitue la seule façon de sortir de prison. Les gouvernements encouragent cette pratique : elle leur permet de se débarrasser des indésirables à moindre frais. D'autres, mais ils sont plus rares, sont atteints de maladies incurables et croient que dame Asmine d'Alba, le Golem des Jadgë, les guérira lors de leur passage sur la Lune Noire des Miracles… Ils risquent d'être déçus.

— Pourquoi ? demanda Le Vioter en s'efforçant de masquer son trouble.

L'holoïste le dévisagea avec stupeur, comme si une soudaine évidence venait de la frapper.

— Ne me dites pas que… Bon Dieu, je croyais faire équipe avec un type sain de corps et d'esprit ! Ce salopard de Tibi m'a collé un moribond dans les pattes. Vous êtes malade, n'est-ce pas ?

La colère qui déformait ses traits la rendait presque laide. Des rides profondes barraient son large front bombé. Elle secoua la tête à deux reprises et les clochettes de ses boucles d'oreille firent tinter leurs aigres grelots.

— Ce maudit chasseur de têtes s'est foutu de moi, poursuivit-elle d'une voix sourde. De vous aussi : dame Asmine d'Alba n'existe pas. Ou, plus exactement, elle n'existe plus. Les Jadgë entretiennent sa légende, mais elle est morte il y a plus de deux mille ans universels de cela… Le Golem des Jadgë n'était pas condamné à l'immortalité,

contrairement aux Mères. Et Tibi, ce fumier de Tibi, le savait. Alors, tirez un mouchoir sur vos espérances, sire le naïf : il n'y a plus de miracles sur la Lune Noire.

Rohel avait tout misé sur la guérisseuse du Monde des Franges, il s'était raccroché à l'existence de dame Asmine d'Alba comme un naufragé se raccroche à une corde antidérive de survie, et les paroles de Crista Dorr, maintenant renfrognée dans un silence hostile, lui faisaient soudain prendre conscience qu'il n'avait peut-être poursuivi qu'un spectre, une chimère. Il eut l'étrange et nette impression d'entendre la morne litanie du poison diffusé dans son sang.

Le vantail d'un sas coulissa sur le socle de la tour, dévoilant la bouche obscure d'une galerie d'accès. Par le hublot, Le Vioter embrassa du regard les millions d'étoiles qui tapissaient la voûte céleste. Saphyr l'attendait quelque part dans cette immensité. Elle ne désespérait pas, elle avait toujours foi en lui. Comme à chaque fois qu'il était sur le point d'abandonner, de renoncer, elle utilisait son formidable potentiel télépathique pour traverser l'espace et le temps et lui venir en aide. Elle était une féelle du peuple de la Genèse, une femme experte dans l'art millénaire du chant et de la pensée extatiques. Avant l'intrusion des Garloups et l'anéantissement de la civilisation d'Antiter, les humains et les mutants affluaient de tous les mondes de la Seizième Voie Galactica pour l'écouter chanter. Sa voix, aussi pure que le diamant, aussi puissante et chaude que les rayons des astres solaires, réconfortait l'âme, chassait les démons intérieurs, balayait les peurs, les doutes, les maladies…

Là, dans la cabine de cette navette, dans ce monde perdu des franges de l'univers, Rohel entendit de nouveau le rire de Saphyr, respira l'odeur de sa peau, but à la source de sa bouche, sentit la tiédeur de sa poitrine et de ses bras, caressa ses épaules, ses hanches, son ventre… Ils furent réunis par la pensée comme leurs corps s'étaient autrefois réunis dans les nuits tièdes et parfumées d'Antiter. Et il fut traversé par une impérieuse envie de vivre, par un puissant fleuve d'énergie, ce même fleuve qui traçait son chemin paisible dans le corps et l'esprit de ceux qui, autrefois, repartaient d'Antiter après avoir entendu le chant extatique de la féelle Saphyr.

Alors, tandis que la navette aérienne s'enfonçait lentement dans la galerie d'accès de la tour des Jadgë, il fixa résolument l'holoïste du HIG :

— Les naïfs, comme vous dites, ont un gros avantage sur vous, dame Crista Dorr : la source de leur vie n'est pas encore tarie.

— Par pitié, sire Peu Importe, gardez vos envolées philosophiques pour vous, répondit-elle avec une moue dédaigneuse.

Le vantail du sas se referma sur le passage de la navette. Un silence tendu, pesant, retomba sur la cabine subitement plongée dans la nuit.

Depuis son bureau suspendu, l'administrateur jadgë, un homme aux cheveux blancs et aux yeux perçants, observa les candidats à l'adoption rassemblés au soixantième étage de la tour des Mères.

— Comme à chaque fois, ces stupides goyë nous expédient leur rebut, grogna-t-il avec une grimace de mépris. J'espère qu'aucun de ces culs-de-plomb ne survivra aux formalités d'adoption.

— Ta pensée n'est guère charitable, Tahir-Le-Boiteux, dit un capitaine des gardiens de l'ordre debout près de la baie vitrée. Après tout, l'adoption n'est proposée que toutes les cinquante années universelles.

— C'est déjà beaucoup trop ! lança l'administrateur. Eux, les goyë, sont-ils charitables avec nous ? Ils nous méprisent, ils refusent l'accès de leurs astroports à nos caravanelles, ils nous tiennent pour des pillards, des égorgeurs, des violeurs. Le Tyran du Grand Carusq a fait de nous des hors-monde, des individus sans terre, des errants, des parasites, des damnés pour l'éternité…

Le capitaine pivota sur lui-même et fit quelques pas en direction de l'armoire des archives d'adoption. Le cuir de ses gantelets crissa contre l'acier de son plastron, frappé sur le devant d'une tour holo stylisée. Un reflet de lumière s'accrocha sur la lame de son stylet, passé dans la ceinture de son pantalon.

— Notre force justement, le garant de notre liberté, c'est l'errance, déclara-t-il avec emphase. Le Tyran du Grand Carusq nous a rendu un fier service en faisant de nous des proscrits. L'espace est notre domaine, notre royaume infini, et le change-temps est notre fidèle serviteur. De plus, lorsque le Fédérateur, le Messie…

— Le Messie ! coupa l'administrateur. Plus de mille ans que nous l'attendons. Un fantôme, tout comme dame Asmine d'Alba, notre Golem : après plus de soixante pèlerinages, nous n'avons toujours pas eu le privilège de contempler son visage. Certains prétendent même qu'elle est morte. Nous nous inventons des croyances pour oublier que nous n'avons nulle part où poser les pieds, pour ne pas crever de désespoir dans le vide interstellaire.

— Tu vieillis mal, Tahir-Le-Boiteux, dit le capitaine d'une voix dure. Avant, tu gardais tes pensées pour toi. Tu n'ignores pas le châtiment qui t'attend si quelqu'un vient à rapporter tes paroles aux Mères.

L'administrateur hocha la tête, puis il se releva et se rendit de sa démarche claudiquante près d'une plate-forme gravitationnelle immobilisée quelques centimètres au-dessus d'un puits circulaire.

— Allons donc nous occuper de ces lourdauds, murmura-t-il d'une voix lasse en prenant pied sur la surface plane et métallique. Puisqu'il nous faut faire preuve de charité…

Du pouce, il pressa le bouton holo d'un boîtier de commande. Le

capitaine eut tout juste le temps de le rejoindre avant que la plate-forme ne s'enfonce dans son puits aux parois grises et lisses.

En bas, les assistants et les gardiens de l'ordre avaient déjà opéré un premier tri parmi les candidats à l'adoption : les femmes, peu nombreuses, avaient été placées à l'écart, et les hommes, que Le Vioter estima au nombre de deux mille – il avait probablement fallu vingt allers-retours à la navette pour transporter tout ce monde –, se pressaient en colonnes relativement ordonnées devant des pupitres blancs disposés en enfilade. Au fond de l'immense salle, des baies concaves en poltrène, un matériau transparent et indestructible, donnaient directement sur l'espace. La tour, un bâtiment de plus de deux kilomètres de haut, avait été conçue avec le même souci de sobriété, de fonctionnalité que l'intérieur d'un vaisseau : coursives, échelles et sas circulaires tenaient lieu de couloirs, d'escaliers et de portes. Quant aux cloisons, elles étaient dépourvues de tout ornement autre que les poignées d'équilibre, des arceaux auxquels les passagers pouvaient se raccrocher en cas de fortes turbulences. Bien que la tour des Mères ne sortît de son ancrage spatial qu'à l'occasion des pèlerinages cinquantenaires, il y régnait une perpétuelle ambiance de départ, d'astroquai, comme si les permanents jadgë qui vivaient là et qui se considéraient avant tout comme des errants refusaient farouchement d'être assimilés aux sédentaires, aux culs-de-plomb, aux goyë.

Rohel se retourna et croisa furtivement le regard de Crista Dorr, parquée avec les autres femmes près du sas principal d'entrée.

— Nous ne nous reverrons peut-être jamais, avait soufflé l'holoïste lorsque les gardiens de l'ordre les avaient séparés. Vous resterez seul jusqu'à la fin des formalités. Mais que cette cruelle séparation ne vous dissuade pas de sortir vivant de votre épreuve d'adoption. D'une certaine manière, je tiens à vous, sire mon mari…

Pour la première fois depuis leur rencontre dans la taverne de La Barabane, il avait cru déceler une lueur de sympathie dans les yeux gris-bleu de la jeune femme. Et, bien que la sympathie ne fût que rarement gratuite chez quelqu'un comme Crista Dorr, il lui en avait été reconnaissant.

CHAPITRE IV

Le troisième volet d'isolation se referma. La bulle aérienne franchit lentement la deuxième zone de quarantaine et s'immobilisa sur le quai du port interne de la caravanelle assidrienne.

Le surveillant de cabine invita Le Vioter et ses compagnons à descendre. Les six candidats à l'adoption empruntèrent docilement la passerelle autosuspendue et se retrouvèrent sur le quai, face à un imposant comité d'accueil composé uniquement d'hommes, vieux ou jeunes, aux mines aussi engageantes que des sabres aux lames ébréchées.

Le Vioter ignorait totalement ce qu'était devenue Crista Dorr. La jeune holoïste du HIG avait disparu avec les autres femmes au moment où les administrateurs jadgë avaient commencé à répertorier les candidats à l'adoption. Trois ou quatre heures sidérales avaient été nécessaires pour répartir les goyë à l'intérieur des bulles qui faisaient la liaison spatiale entre la tour des Mères et les caravanelles.

Le vaisseau de Mère Assidra, doté d'un port intérieur aussi vaste que de nombreux astroports planétaires, était l'un des plus grands de l'embryon. Un des plus anciens également, comme l'attestaient l'usure des matériaux et la vétusté des canalisations superfluides.

La passerelle s'enroula sur elle-même dans un claquement sec. La bulle de liaison amorça un mouvement tournant, se dirigea vers le volet d'isolation de nouveau ouvert et s'enfonça dans la pénombre de la première zone de quarantaine. Le bruit de ses moteurs décrut peu à peu, et le silence, un silence sépulcral, glacial, retomba sur la caravanelle.

— Ils ont l'air aussi sympathiques que les scorpions du désert S'baïl, souffla l'un des candidats, un homme au visage taillé à la hache et dont les muscles épais, noueux, tendaient la combinaison de coton

sauvage.

Les cinq compagnons de Rohel venaient tous du même endroit : un pénitencier de La Barabane où ils purgeaient de longues peines pour meurtre. Ils avaient pratiquement perdu tout espoir d'en sortir lorsque les surveillants étaient venus leur proposer l'adoption jadgë. Non pas que l'administration pénitentiaire fût saisie d'un soudain accès d'humanisme : elle commençait à manquer de place et avait vu dans le pèlerinage cinquantenaire un excellent moyen de se débarrasser de quelques-uns de ses encombrants pensionnaires.

Ces cinq-là avaient accepté et, s'ils avaient choisi le clan de Mère Assidra, c'était tout simplement parce qu'il était le premier sur la liste.

Des notes aiguës et prolongées brisèrent soudain le silence. Un signal probablement, car les Assidriens baissèrent immédiatement la tête. Le Vioter distingua très nettement le sommet des bosses occipitales des anciens, plus développées que celles des plus jeunes.

Une silhouette menue et furtive surgit de l'obscurité à l'extrémité du quai. Une femme, vêtue d'une longue robe blanche, tête et épaules recouvertes d'un voile translucide. Elle s'avança, s'immobilisa à une dizaine de pas des six goyë et les contempla un long moment. Puis sa voix claqua comme un coup de fouet.

— Seulement six ?

— Oui, petite sœur, répondit un vieillard.

— Tant mieux. Nous perdrons moins de temps en formalités.

Le Vioter perçut du dépit dans sa voix. Il eut également l'impression que son regard, dont il devinait l'éclat flamboyant sous le voile, s'attardait sur lui.

— Un seul sera adopté : celui qui sortira vivant du labyrinthe inférieur.

— Bien, petite sœur.

Elle disparut comme elle était venue, aussi discrète et mystérieuse qu'une ombre. Les Assidriens attendirent encore quelques minutes avant de relever la tête, puis, sans dire un mot, ils entraînèrent les six candidats dans une interminable succession de coursives, d'échelles et de plates-formes gravitationnelles. Les cinq anciens détenus, nerveux, regimbèrent à plusieurs reprises, mais les lames de stylets ou de rapières vinrent aussitôt leur caresser les côtes et les contraignirent à rentrer dans le rang. Ils descendirent dans le ventre profond de la caravanelle, un endroit lugubre où les coursives étaient de plus en plus chichement éclairées, où le métal suintait et se couvrait d'une lèpre verdâtre, où d'âcres odeurs de moisissure rendaient l'atmosphère irrespirable, où quelques fils dénudés pendaient de conduits éventrés…

La petite troupe déboucha bientôt sur une esplanade circulaire plongée dans une pénombre que ne parvenaient pas à percer deux

bulles-lumière agonisantes. Un vieillard sortit un boîtier de la poche de sa combinaison. Ses doigts secs pianotèrent sur les touches holo du clavier. Il y eut une succession de cliquetis, puis des sas circulaires coulissèrent en grinçant le long de la paroi rugueuse sur laquelle se découpèrent six bouches obscures. Sur un signe du vieillard au boîtier, des Jadgë caparaçonnés de plastrons de cuir et de gantelets d'acier fouillèrent les six candidats. Ils mirent la main sur le petit vibreur à ondes mortelles de Rohel et le lui confisquèrent. Les anciens détenus de La Barabane, accoutumés aux fouilles quotidiennes, écartèrent les jambes et les bras sans protester. Les Jadgë ne trouvèrent aucune arme sur eux.

— Je vous rappelle la décision de la petite sœur, dit le vieillard d'une voix à la fois chevrotante et ironique. Un seul sera adopté : celui qui sortira vivant du labyrinthe.

Les anciens détenus se jetèrent des regards où se lisait la promesse d'une lutte sans merci. À partir de cet instant, il n'existait plus d'amitié ni de solidarité : chacun des candidats ne songeait plus qu'à sauver sa peau et devenait le plus implacable des ennemis pour l'autre. La peur déformait leurs traits livides, peur de la mort, peur de leurs étranges hôtes, ces maudits de l'espace sur lesquels couraient des histoires toutes plus effrayantes les unes que les autres.

Les Assidriens poussèrent sans ménagement un goyë dans la première entrée, puis procédèrent de la même façon pour les cinq autres candidats, les précipitant à tour de rôle à l'intérieur d'une bouche sombre.

Le sas se referma lentement sur Le Vioter. Il se retrouva dans un réduit carré plongé dans une nuit fuligineuse. Il entendit encore un vague brouhaha provenant de l'autre côté de la paroi, puis le silence, seulement troublé par des infiltrations d'eau, redescendit progressivement sur la soute inférieure de la caravanelle. Les yeux de Rohel s'accoutumèrent peu à peu à l'obscurité. Ne distinguant aucun linéament de sas ou de porte, il se demanda comment faire pour sortir de ce réduit hermétiquement clos.

Soudain, le plancher s'ouvrit avec une telle violence que les deux pans de la trappe claquèrent contre les parois inférieures. Il fut happé par le vide et tomba comme une pierre le long d'un tube de descente. Il griffa fébrilement la matière froide et lisse mais ses doigts ne rencontrèrent aucune prise à laquelle se raccrocher. Les Jadgë lui avaient attribué une entrée piégée, il allait s'écraser plusieurs dizaines de mètres plus bas. Ils ne lui avaient laissé aucune chance dans la course à l'adoption. Des images syncopées défilèrent sur l'écran de ses souvenirs. Le film accéléré de sa vie… Son enfance sur Antiter, une petite planète bleue des bords de la Seizième Voie Galactica… Sa formation de princeps… Les corps inertes de ses parents massacrés

dans le patio de leur maison, le sang, les cadavres, les charognards dans les rues de la cité de cristal… Le message holo des Garloups, la rencontre avec les émissaires du Cartel sur Déviel, son départ pour la galaxie d'Orginn, son engagement dans le Jahad du Chêne Vénérable, les missions pour l'Église, l'effondrement du laboratoire du palais épiscopal, l'Ulman chercheur agonisant, la formule du Mentral… Et puis Saphyr… La jeune femme aux cheveux d'ambre et aux yeux d'aigues-marines pour laquelle il avait accompli cet interminable et vain périple…

*

Raphanul-Le-Vif ne méritait plus guère son nom : il était plus mort que vif dans le vestibule de l'appartement des petites sœurs. Deux eunuques étaient venus le chercher une heure plus tôt dans la salle de repos des compagnons de l'hypsaut. Même s'il s'était préparé à ce moment – on ne croise pas le regard d'une petite sœur dans la salle du conseil sans en subir les terribles conséquences –, une gangue de glace avait emprisonné son cœur lorsque les eunuques s'étaient dirigés droit sur lui et lui avaient demandé de les suivre.

Il avait maintes fois rêvé d'être reçu par les petites sœurs de son clan, les prêtresses de Mère Assidra, mais les circonstances dans lesquelles s'effectuait cette visite étaient bien différentes de celles qu'il avait imaginées. Il sentait, à l'intérieur de son cerveau, onduler les antennes de son changetemps qui s'adaptait au brutal changement de son métabolisme. Pour la centième fois en quelques minutes, il maudit l'accès de curiosité qui l'avait entraîné à commettre l'irréparable. Il se vit à l'intérieur d'un sarcophage transparent avec un trou sanguinolent à la base du cou. Séparé de son changetemps, de son fidèle serviteur de l'espace, il agoniserait pendant des heures dans d'atroces souffrances.

Du vestibule partaient plusieurs coursives éclairées dont les entrées étaient dissimulées par des rideaux diaphanes. Incapable de bouger, recroquevillé sur la banquette, Raphanul-Le-Vif fixait ces pans de tissu à s'en faire mal aux yeux, comme s'il s'attendait à tout moment à voir surgir l'envoyé de la mort. Il n'avait pas prévu de mourir comme un misérable agriculteur ou un récupérateur d'épaves bouclé vivant dans son cercueil. Il était un compagnon de l'hypsaut, un membre de la fratrie des navigants de Mère Assidra, un être noble qui affrontait tous les jours les dangers du vide interstellaire.

Les deux eunuques vêtus de vestes et de pantalons bouffants réapparurent dans le vestibule. Les rayons obliques des appliques murales caressaient leurs crânes rasés et huileux. Leurs petits yeux noyés dans la graisse luisaient de malveillance. La respiration de

Raphanul se suspendit.

— Suis-nous. La petite sœur Zadria va te recevoir.

Le jeune pilote fut traversé d'une brusque envie de leur ouvrir le ventre à l'aide du court poignard passé dans la ceinture de sa combinaison. Les eunuques, ces êtres qui n'étaient plus des hommes et qui singeaient les femmes qu'ils ne seraient jamais, le révulsaient. Ils étaient comme une insulte vivante à sa propre virilité, du moins à l'idée qu'il s'en faisait car il n'avait encore jamais connu de femme. Yeux et oreilles des petites sœurs, ils prenaient un plaisir pervers à inspirer la terreur dans l'enceinte de la caravanelle – leur façon de se venger de leur disgrâce.

Raphanul se dit qu'il ne servirait à rien de se rebeller. Il pourrait tuer ces deux-là, bien sûr, mais il en viendrait d'autres, aussi nombreux et agressifs qu'un essaim de lucioles mange-fer des Mondes des Grands Anciens. Il les suivit donc docilement lorsqu'ils s'engagèrent dans l'une des coursives. La suffocante odeur de graisse qui s'exhalait d'eux se mêlait aux relents de parfum poivré qui imprégnait l'atmosphère. Le renflement à la base de leurs cous était léger, à peine perceptible. Leur changetemps, moins sollicité que celui des autres membres du clan, se développait plus lentement.

Plus ils s'enfonçaient dans le cœur de l'appartement – Raphanul n'aurait jamais pensé qu'il pût y avoir des appartements aussi spacieux dans la caravanelle – et plus le silence devenait pesant, irrespirable. Les eunuques eux-mêmes avaient cessé leur babil. Ils arrivèrent bientôt devant une lourde tenture surchargée de motifs colorés.

Les deux eunuques s'immobilisèrent de chaque côté de la tenture et enveloppèrent le navigant d'un dernier regard de mépris.

— Entre. Peut-être que lorsque tu sortiras d'ici, brave compagnon de l'hypsaut, tu prendras toi aussi tes quartiers dans le gynécée. Tu verras, on se sent plus léger sans ces trucs inutiles entre les jambes !

Ils partirent d'un rire gras, obscène. Raphanul dut se contenir pour ne pas les étriper. Il se contenta de serrer les poings et se promit fermement de se planter le poignard dans le cœur plutôt que de subir le déshonneur de la castration. Il ne comprenait pas pourquoi les eunuques s'obstinaient à rester en vie. Il haussa les épaules, écarta les pans de la tenture et pénétra dans la chambre de la petite sœur.

Elle était là, debout au milieu de la pièce capitonnée de pourpre, vêtue d'une longue robe blanche, le visage dissimulé sous un voile translucide. Un réflexe entraîna Raphanul à baisser la tête.

— Tu n'oses plus me regarder, frère Raphanul-Le-Vif ? Il me semble pourtant que tu ne t'es guère gêné dans la salle du conseil…

Sa voix aiguisée transperça le ventre du compagnon de l'hypsaut. Une douleur fulgurante lui déchira le cerveau. Le change-temps peinait à s'adapter au désordre cellulaire provoqué par les vagues de

panique qui déferlaient dans son hôte.

— Eh bien, frère Raphanul, regarde-moi maintenant.

Les yeux hagards du jeune pilote papillotèrent sur les tapis recouvrant le plancher, sur les pieds recourbés d'une coiffeuse, sur l'écu noir et le glaive de feu du blason holo, sur le grand lit placé au fond de la chambre, mais ils n'osèrent pas se poser sur la petite sœur Zadria.

— Regarde-moi !

La voix était devenue menaçante. Des gouttes de sueur glacée sillonnèrent le creux de l'échine de Raphanul-Le-Vif. Il se redressa lentement et fixa la petite sœur comme il se serait jeté dans le vide. Les contours, flous dans un premier temps, se précisèrent peu à peu. Il distingua bientôt ses traits sous le voile que son souffle faisait onduler, son front haut et bombé, ses yeux clairs, son nez fin et droit, sa bouche aux lèvres pleines. Sa beauté le stupéfia. Il se rendit alors compte qu'il ne s'était jamais demandé si les petites sœurs étaient jeunes ou vieilles, laides ou belles. Pour lui, comme pour l'ensemble des membres du clan, les petites sœurs n'étaient pas des femmes mais des êtres lointains, désincarnés, qui servaient d'intermédiaires entre Mère Assidra et ses enfants. Les Assidriens les considéraient à la fois comme des anges et des démons de l'espace, pas comme des créatures de chair et de sang.

— Tu connais le châtiment réservé à ceux de nos frères qui enfreignent la loi ?

Il opina d'un mouvement de menton. Bizarrement, sa frayeur le déserta. Il n'ignorait pas ce qu'il encourait, mais il ne pouvait s'empêcher de penser que la petite sœur ne lui voulait pas de mal. Il avait l'impression qu'elle éprouvait de la sympathie pour lui, malgré la dureté de sa voix. Mais n'était-ce pas un désir inconscient de sa part ? Il avait remarqué que les compagnons de l'hypsaut, y compris les plus expérimentés, étaient toujours prêts à croire en la mansuétude de l'espace, une manière de combattre l'angoisse qui les saisissait devant le vide insondable. Pourtant, comme le clan assidrien, l'espace avait ses propres lois et le navigant qui s'avisait de les transgresser n'avait aucune clémence à attendre de sa part.

La petite sœur s'avança vers lui. Elle paraissait voler et le bas de sa robe droite léchait délicatement le tapis. Parvenue à un mètre de lui, elle lui posa les mains sur les épaules. Troublé, il tressaillit et refoula énergiquement son envie de battre en retraite. La chaleur des paumes de Zadria lui irradia le dos.

— Les femmes te font peur, frère Raphanul…

Il y avait de l'amusement dans sa voix mais aucune trace de méchanceté. En dépit du voile, il percevait la tiédeur de son souffle. Sa peau fut parcourue de frissons.

— Tu es né sous la protection du Golem, petit frère, chuchota-t-elle. Mère Assidra a décidé de suspendre les châtiments : nous avons besoin de tous les hommes valides pour lutter contre les clans intouchables. Mais, puisque tu as transgressé la loi, je vais te confier une mission. L'accepteras-tu ?

C'était une question de pure forme. Raphanul n'avait pas le choix et, d'ailleurs, elle n'attendit pas sa réponse pour continuer :

— Six goyë ont demandé leur adoption à Mère Assidra. Six, c'est peu quand on songe qu'ils étaient autrefois des centaines.

Les questions se bousculèrent dans l'esprit de Raphanul. Combien de pèlerinages avait-elle accomplis ? Quel était son âge exact ? Était-ce son changetemps qui lui permettait de conserver cette apparente jeunesse ?

— L'un de ces six goyë m'intrigue. J'ai lu dans ses yeux et j'y ai vu une force exceptionnelle en même temps qu'une grande faiblesse. S'il sort du labyrinthe inférieur, petit frère, je veux que tu le protèges, que tu deviennes son ami, son confident. Je veux que tu essaies de percer son secret : peut-être nous sera-t-il de la plus grande utilité lors de la bataille contre les intouchables.

— Mais… pourquoi moi ? bredouilla Raphanul.

Les ongles de la petite sœur s'enfoncèrent brutalement dans les chairs du compagnon de l'hypsaut.

— Parce que tu es jeune, pur, et que je ne puis le faire moi-même, petit frère.

Sa voix s'était subitement transformée en un souffle craintif. Elle jetait des regards furtifs alentour. Il pensa alors qu'elle était elle aussi sous l'emprise de la peur.

— Pour des raisons que je ne peux pas t'expliquer, il nous faut agir discrètement. Le secret de ce goyë ne doit à aucun prix tomber aux mains des intouchables.

— Les… intouchables ? croassa Raphanul, les yeux hors de la tête. Ils… ils sont ici, dans la caravanelle ?

L'index de la petite sœur vint se poser avec la légèreté d'un papillon sur les lèvres du navigant.

— Cela fait longtemps qu'ils préparent la guerre. Mais tout ceci ne doit pas sortir de cette pièce. À partir de cet instant, garde à l'esprit que chaque membre du clan assidrien est peut-être ton ennemi. Ce goyë représente notre dernier espoir. Tu seras mon ambassadeur personnel auprès de lui mais, pour l'instant, tu ne lui parleras pas de moi. Tu disposeras d'un transmetteur holo relié sur ma fréquence personnelle. Je te donnerai mes instructions en fonction de l'évolution de la situation.

Abasourdi par les révélations de la petite sœur, Raphanul eut néanmoins le réflexe de demander :

— Comment sais-tu que je ne suis pas moi-même un intouchable ?

Elle libéra un rire cristallin qui le fit frémir de la tête aux pieds.

— Je l'ai su quand tu m'as regardée dans la salle du conseil.

— Et ce goyë, pourquoi lui avoir fait subir l'épreuve du labyrinthe ?

— Pour deux raisons : d'une part, je ne voulais pas éveiller les soupçons, et pour cela il fallait procéder aux formalités d'usage. D'autre part, s'il n'en revient pas, cela signifiera que je me serai trompée sur son compte.

— Comment le reconnaîtrai-je ?

— Moi je le reconnaîtrai et je t'en informerai.

Des sentiments contradictoires agitaient Raphanul : il était à la fois soulagé d'échapper au châtiment, inquiet de savoir que des intouchables, des porteurs du virus de Barimor, déambulaient en toute liberté dans la caravanelle de Mère Assidra et fier de la mission de confiance que lui confiait la petite sœur Zadria.

— Si le goyë ne sort pas du labyrinthe, petite sœur, cette entrevue n'aura servi à rien, murmura-t-il avec une pointe de dépit.

— À rien ? Ne crois pas cela, petit frère. Un pacte se doit toujours d'être scellé.

Elle retira son voile en un geste théâtral. Une cascade de cheveux soyeux et bruns tomba sur ses épaules et sa poitrine. Puis, devant un Raphanul médusé, subjugué, elle fit lentement glisser sa robe sur son corps d'une blancheur immaculée.

— Il est temps pour toi de connaître certains aspects de la vie, frère Raphanul.

Elle le prit par la main et l'entraîna vers le lit.

*

Tous sens aux aguets, Le Vioter avançait prudemment dans l'étroite coursive. Il entendait des bruits de pas ou de frottements contre les parois métalliques, mais il avait perdu toute notion de distance et il ignorait d'où ils provenaient. Il n'était pas encore habitué à la nouvelle intensité de pesanteur : le moindre mouvement lui coûtait une énergie folle.

Quelques minutes plus tôt, lors de sa chute dans le tube de descente, il avait traversé un filet lumineux composé de rayons rouges entrecroisés. Il avait probablement déclenché un neutralisateur de GAV (gravité artificielle des vaisseaux), car sa chute s'était subitement enrayée et il s'était mis à flotter dans le vide comme un naufragé de l'espace.

Le premier instant de surprise passé, il avait entamé sa descente en s'aidant de ses bras et de ses jambes à la façon d'un plongeur. Il s'était

posé sans encombre sur le plancher inférieur pavé d'étriers antidérive, des arceaux rivés au sol que l'on retrouvait dans les soutes de nombreux vaisseaux et que les navigants surnommaient les « chaussures graves ». Puis, sans oublier de caler les pieds dans les étriers pour ne pas repartir en dérive d'apesanteur, il s'était déplacé vers une ouverture ogivale découpée sur une cloison et tendue d'un léger voile lumineux.

Il s'était retrouvé dans un réduit carré chichement éclairé et sur les murs duquel se découpaient les entrées noires de coursives. Il avait alors eu l'impression de recevoir une charge de plusieurs tonnes sur le dos. Le générateur de GAV s'était réactivé et l'intensité de pesanteur s'était brutalement accrue. Tétanisé, il avait lutté un long moment pour simplement rester debout, puis, lorsque son corps avait commencé à s'adapter et avait recouvré une partie de sa motricité, il s'était péniblement traîné jusqu'à la bouche d'une coursive.

Il crut apercevoir une ombre mouvante à quelques pas de lui, mais, en affinant son observation, il se rendit compte que ce n'était qu'une illusion. Il se demanda si le labyrinthe n'était pas truffé de générateurs de leurres optiques, ces petits créateurs de fac-similés holo employés comme antivols dans certains mondes et qui, combinés aux changements incessants d'intensité de pesanteur, avaient toutes les chances de détraquer le système nerveux et d'entraîner la perte totale du sens de l'orientation.

Il avait la désagréable sensation d'effectuer ses gestes au ralenti, de se mouvoir dans un liquide tiède et gluant. Dans cet endroit où il lui fallait mobiliser toute son énergie, le poison du Jahad représentait un lourd handicap. Ses muscles insuffisamment oxygénés se faisaient durs, douloureux.

La coursive débouchait sur une pièce carrée en tous points identique à celle qu'il venait de quitter : même lumière anémique, mêmes bouches noires et mystérieuses. Indécis, immobile, il chercha un point de repère, une indication. Un crissement retentit derrière lui. Il se retourna aussi rapidement que le lui permettait l'intensité de pesanteur.

— Bienvenue en enfer, sire.

L'homme, l'un des cinq anciens détenus de La Barabane, sortit de l'ombre et s'avança vers lui. Ses yeux fendus et jaunes, des yeux de serpent, saillaient de leurs orbites. La sueur ruisselait sur son front et ses tempes.

— Désolé : il n'y a de place que pour un seul d'entre nous, lança-t-il avec un sourire vénéneux.

Le Vioter remarqua alors les corolles pourpres qui s'épanouissaient sur le haut de sa combinaison.

— J'en ai déjà éliminé trois, poursuivit l'Agondangien. Plus que

deux, et je sortirai de ce foutu labyrinthe. Ensuite, je me débrouillerai pour fausser compagnie à ces maudits Jadgë.

À peine eut-il prononcé ces paroles que le bras collé le long de sa hanche se détendit comme un ressort. Le Vioter se jeta sur le côté. Des pointes acérées lui griffèrent la joue. L'intensité de pesanteur modifiant ses points d'appui, il ne parvint pas à se rétablir sur ses jambes, s'effondra lourdement sur le plancher et alla percuter le bas d'une cloison. L'autre se rua sur sa proie et lui laboura la cage thoracique à coups de pied. Chaque impact des semelles ferrées avivait la douleur dans le corps de Rohel, qui se recroquevilla sur lui-même, se protégea de ses bras et s'évertua à gagner l'état de veille au repos. Un état où penser devenait superflu. Il ralentit sa respiration, la descendit dans le bas-ventre, puis il cessa de lutter contre sa souffrance, l'explora, l'admit comme une partie intégrante de lui-même, comme une alliée. Dès lors, elle revêtit la même importance qu'un organe, la même légitimité qu'une fonction biologique et s'évanouit d'elle-même. « Une note juste se fond dans la symphonie », avait coutume de dire son vieil instructeur d'Antiter. Dégagé de toute émotion ou sensation parasite, Le Vioter recouvra toute sa lucidité, toute sa sérénité, et attendit patiemment son heure.

L'Agondangien, saisi d'une rage incontrôlable, frappa encore et encore, puis, lorsqu'il constata que sa proie ne réagissait plus, il s'accroupit et leva son bras pour donner le coup de grâce. Ces stupides Jadgë n'avaient pas deviné que les énormes chevalières qui encerclaient chacun de ses doigts de la main droite recelaient des poinçons télescopiques et rétractables d'une longueur de dix centimètres. Une arme redoutable qui lui avait maintes fois sauvé la vie dans l'enceinte du pénitencier. Il visa la nuque de son adversaire et abaissa son bras de toutes ses forces.

L'Agondangien n'avait pas prévu que les poinçons heurteraient de plein fouet le plancher métallique. Il crut que l'onde de choc lui brisait les doigts et le poignet. L'autre, cet autre qui semblait si mal en point quelques secondes plus tôt, s'était volatilisé.

— Merde !

L'ancien détenu se demanda brièvement s'il n'avait pas eu affaire à un démon de l'espace égaré dans le labyrinthe. Il se rendit compte qu'une ombre se déplaçait dans son dos. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait, encore moins de se retourner. Ses vertèbres cervicales éclatèrent comme du bois mort. Il tenta, dans un ultime réflexe, de se rattraper à la cloison proche, bascula à la renverse puis, après une série de spasmes, s'immobilisa pour le compte.

Le Vioter essuya rapidement le sang qui s'écoulait de sa joue. Il avait frappé avec une telle puissance que la vibration s'étendait de sa

main jusqu'à son épaule. Il reprit son souffle puis entreprit de retirer les chevalières des doigts crispés du cadavre. Son cœur affolé martelait sa cage thoracique. La douleur revenait au fur et à mesure qu'il sortait de l'état de veille au repos, un état que son épuisement l'empêchait de prolonger plus longtemps. À chaque inspiration des échardes effilées lui perforaient les côtes. Il parvint enfin à dégager les chevalières et les glissa sur ses propres doigts.

Un peu grandes pour lui, il ferma le poing pour les maintenir en place.

Restait un homme dans le labyrinthe. Un homme forcément plus retors que celui qui était allongé sur le plancher. Un homme qui avait tranquillement attendu que les candidats à l'adoption s'éliminent les uns les autres.

Le Vioter voulut se relever, mais il était tellement faible qu'il ne parvint pas à vaincre la gravité. Le labyrinthe disposait peut-être d'une forme de clepsydre : une augmentation progressive de l'intensité de pesanteur qui finirait par l'écraser comme un vulgaire insecte.

Il réussit à se mettre debout puis, chancelant, s'engagea dans une coursive.

CHAPITRE V

Par le large hublot de sa cabine, Silvo d'Armacht contemplait l'interminable chaîne des caravanelles intouchables liées par les cordons de raccord. Le misérable troupeau dont il était le berger… Combien étaient-elles maintenant ? Mille, deux mille ? La plupart des vaisseaux étaient dans un état déplorable : coques et tuyères rongées par la rouille noire de l'espace, carènes cabossées, bannières déchirées, symboles holo recouverts de poussière météoritique…

Il se demanda comment certains pouvaient encore accomplir leurs hypsauts sans se désintégrer. Il apercevait le mince croissant de la Lune Noire des Miracles. Il esquissa un sourire : il ne croyait pas en l'existence de dame Asmine d'Alba, évidemment, mais il s'était habilement servi de sa légende, de la ferveur qu'elle inspirait aux intouchables, pour les rassembler dans l'espace aérien d'Agondange, à quelques milliers de kilomètres de l'embryon de pèlerinage. La première phase du plan s'était déroulée exactement selon les prévisions de Su-pra Mesguir, l'Ultime du Chêne Vénérable responsable du programme « E.J. ». Silvo d'Armacht, agent du Jahad, n'avait pas eu de difficultés à se glisser dans la peau du Fédérateur, le messie annoncé depuis plus de mille ans par les voyantes de Mère Surar. Les intouchables, les clans jadgë contaminés par le virus de Barimor et rejetés par les autres, constituaient un terreau idéal, un ferment rêvé : leur mysticisme exacerbé par la privation des pèlerinages, leur haine féroce et leur formidable désir de revanche servaient parfaitement le dessein du Chêne Vénérable, qui avait donné le coup d'envoi de son vaste programme d'extermination. De fait, il avait suffi à Silvo d'Armacht de s'introduire dans un embryon de rencontre et d'évoquer l'injustice qui frappait les intouchables pour que ces derniers lui prêtent une oreille attentive. Le bruit s'était

aussitôt répandu qu'un humain surgi d'un lointain univers, un prédicateur à la bouche d'or, venait rendre l'espoir aux maudits de l'espace. Instruit dans l'art de la manipulation des foules comme tout bon agent du Jahad, d'Armacht avait rapidement conquis l'ensemble des clans contaminés, lesquels avaient décidé d'en faire le Fédérateur des prophéties, le messie qui les guiderait jusqu'à la terre promise. Ensuite, l'agent du Jahad avait eu beau jeu de prêcher la révolte contre les clans purs, contre les Mères qui interdisaient le pèlerinage aux intouchables. De quel droit empêchait-on dame Asmine d'Alba de guérir ses enfants malades ? N'était-ce pas d'eux, des malheureux contaminés par le germe de l'espace, que le Golem devait s'occuper en priorité ?

Pendant que Silvo d'Armacht préparait les intouchables à la guerre, d'autres agents du Chêne Vénérable et des Jadgë infectés s'étaient introduits dans les caravanelles des clans purs dont ils étaient chargés d'affaiblir les défenses par tous les moyens. Ainsi, après une année de labeur, l'Église d'Orginn était sur le point de toucher les dividendes de son programme E.J. : les Jadgë se massacreraient les uns les autres, les survivants – intouchables ou purs – seraient discrètement achevés par les cohortes armées du Jahad basées sur une station orbitale proche, le Chêne Vénérable investirait la Lune Noire des Miracles et exploiterait la légende de dame Asmine d'Alba à son profit. Les voies interstellaires, débarrassées de la menace jadgë, se rouvriraient et l'Église n'aurait plus qu'à mettre en scène quelques guérisons factices, quelques miracles artificiels pour que les conversions se multiplient et que la pieuvre verte étende ses tentacules sur tout le Monde des Franges.

Après voir frappé, deux femmes s'introduisirent dans la cabine. Comme à chaque fois, Silvo d'Armacht dut masquer le dégoût qui s'emparait de lui lorsqu'il faisait face aux intouchables. Cela faisait plus d'un an qu'il les fréquentait, mais il ne s'était pas encore habitué à leur aspect physique. Le désordre cellulaire provoqué par la maladie de Barimor générait une répugnante métamorphose : les changetemps, localisés à la base du cou, se mettaient à grossir démesurément et leurs porteurs se transformaient peu à peu en larves. Des caractéristiques humanoïdes ne subsistaient plus que les membres inférieurs et supérieurs, les organes sexuels, la bouche et les yeux. Le reste, la chevelure, le nez, le front, les joues, le cou disparaissait sous des masses informes, granuleuses, gélatineuses, d'où s'exhalait une doucereuse odeur de chitine. Les intouchables, mortifiés par leur transformation, se dissimulaient autant que possible sous des amas d'étoffe grossièrement noués les uns aux autres. C'était le cas de ces deux femmes dont Silvo d'Armacht ne parvenait qu'à entrevoir la face bosselée dans l'ombre du profond capuchon qui leur ensevelissait la

tête.

— Les chefs de guerre t’attendent dans la salle du conseil, Père, dit l’une d’elles d’un ton révérencieux.

D’Armacht avait également des difficultés à s’accoutumer à ce titre de Père dont avaient cru bon de l’affubler les intouchables. Père, mère, frère, sœur, ces gens-là avaient vraiment un sens très aigu de la famille. Probablement un vestige des temps révolus où ils n’étaient pas encore des errants du vide spatial mais des tribus matriarcales et nomades des déserts du Carusq. Lorsqu’il avait été élevé au rang de Fédérateur, le premier soin de Silvo d’Armacht avait été de réduire les petites sœurs au silence définitif. Les chefs de guerre brûlaient tellement de prendre les affaires en main qu’il n’avait pas été très difficile de les convaincre d’égorger, de dépecer ou d’empoisonner celles qui s’étaient érigées en symboles de l’autorité des Mères. Les Mères fondatrices étaient décédées depuis des siècles, mais les petites sœurs s’étaient montrées suffisamment habiles pour entretenir le mythe de leur immortalité. La surprise des chefs de guerre avait été totale lorsqu’ils s’étaient rendu compte que les appartements tabous des Mères étaient vides. Les petites sœurs avaient régné sans discontinuer depuis plus de vingt siècles au nom de fantômes.

— Les chefs de guerre t’attendent, Père, répéta la femme.

Il hocha la tête et les suivit dans la coursive qui menait à la grande salle du conseil. Les intouchables avaient récupéré une caravanelle abandonnée, l’avaient réparée et l’avaient mise à l’entière disposition du Fédérateur.

Les chefs de guerre des principaux clans étaient là, assis à même le sol, vêtus de hardes bariolées, brandissant des bannières frappées de symboles à demi effacés. Silvo d’Armacht eut l’impression de pénétrer dans la cour des miracles d’une planète décadente. Une formidable clameur salua son entrée.

— Père.

La manière dont ils prononçaient ce mot, avec de l’extase plein les yeux et la bouche, avait quelque chose de dérisoire. Silvo d’Armacht traversa les rangs et gagna sa place réservée, une petite estrade bâtie de bric et de broc au milieu de la pièce. Puis il laissa errer son regard sur ces créatures vaguement apparentées à l’être humain : il n’éprouvait aucune pitié à leur égard, seulement un désir pressant de les lancer dans la bataille et d’achever une mission qui commençait à lui peser. Il ressentit la présence de la capsule de poison greffée sur le ventricule gauche de son cœur. Il songea avec amertume que, s’il n’était pas contaminé par le virus de Barimor, il portait tout de même son propre parasite : eux étaient peut-être des maudits de l’espace, mais lui, il était prisonnier à vie des tentacules de cette implacable pieuvre verte qui avait pour nom Chêne Vénérable.

*

Le Vioter aurait été incapable de dire combien de coursives il avait parcourues depuis qu'il avait affronté l'ancien détenu de La Barabane. Elles se ressemblaient à un point tel qu'il avait l'impression de déambuler dans la même depuis le début. Comme il l'avait prévu, l'intensité de pesanteur allait sans cesse s'accroissant et rendait sa progression de plus en plus malaisée. S'il n'entendait plus aucun bruit, il était l'objet de mirages répétés : à plusieurs reprises, il avait cru apercevoir une silhouette furtive dans la perspective fuyante des parois de la coursive. Sa cage thoracique l'élançait douloureusement. Les poumons comprimés par un étau, il rencontrait des difficultés grandissantes à respirer. Ses tempes bourdonnaient, ses jambes flageolantes, brûlées par l'afflux d'acide lactique, avaient du mal à le porter.

D'après les paroles de l'ancien détenu de La Barabane, il ne restait qu'un seul survivant à l'intérieur du labyrinthe. Or les coursives avaient beau former un enchevêtrement inextricable, Rohel s'étonnait de ne pas avoir encore croisé la route de son dernier adversaire. Le silence sépulcral qui régnait sur les lieux lui donnait à penser qu'il était seul. À moins que l'autre ne fût plus en mesure de lutter contre la force d'inertie qui gagnait l'ensemble du labyrinthe.

Il tomba encore une fois sur un réduit carré d'où partaient d'autres coursives, d'autres allées qui ne menaient probablement nulle part. C'était toujours le même décor, les mêmes parois baignant dans la même lumière sale, le même métal rongé par la même lèpre verte, les mêmes bouches sombres. La seule différence, c'était que l'intensité de pesanteur l'écrasait à chaque fois davantage, que la charge invisible ployant ses épaules et son dos augmentait au fur et à mesure que s'égrenaient les minutes.

Il fut traversé par l'envie d'abandonner, de s'asseoir contre une cloison et d'attendre la fin. Puis l'image de Saphyr emplit son esprit et il repartit, affronta de nouveau l'air confiné aussi épais que de la boue. Mais, cette fois, il décida de disséminer des points de repère sur son passage : à l'aide des poinçons des chevalières, il arracha de petits morceaux de sa combinaison, en commençant par les manches, et les sema derrière lui. Il lui fallait au moins savoir s'il ne tournait pas en rond et, avec la gravité, les bouts d'étoffe, si légers fussent-ils, ne risquaient pas de s'envoler.

Il franchit une succession de coursives et de pièces carrées sans retomber sur ses pas. Lorsqu'il ne resta plus rien de ses manches, il entreprit de taillader les jambes de sa combinaison. Le simple fait de lacérer l'épais tissu rêche représentait un effort considérable. De sa chevelure détrempée s'écoulaient des rigoles d'une sueur acide qui lui

picorait les yeux. Les poinçons déchiraient autant de peau que d'étoffe.

Il se demanda pourquoi il s'acharnait à survivre. Il portait la destruction des peuples de l'univers recensé. Survivre, c'était regagner la Seizième Voie Galactica, remettre le Mentral à ses commanditaires, fournir l'arme absolue aux Garloups de Déviel. Leurs congénères débarqueraient en masse des trous noirs et déferleraient sur les humanités des étoiles de la même manière que l'avant-garde avait déferlé sur le peuple de la Genèse. Rohel avait payé très cher pour savoir qu'il n'y avait aucune pitié à attendre de leur part. Ils sèmeraient la mort et la destruction comme une nuée de sauterelles géantes du grand désert d'herbe de Madrilange et ne laisseraient derrière eux que des ruines.

Face à cette terrifiante perspective, Le Vioter ne pouvait se raccrocher qu'à la prophétie des Grands Devins d'Antiter : de son union avec Saphyr naîtrait une fille aux pouvoirs extraordinaires qui organiserait la reconquête et rendrait leur liberté aux humanités réduites à l'esclavage. La féelle et lui étaient le centre d'un complot qui se tramait à l'échelle de l'univers.

Il choisit une coursive au hasard et s'y engagea comme un automate. Il ne fallait plus réfléchir mais avancer, aller jusqu'au bout de ses forces. Les jambes de sa combinaison s'effilochaient rapidement. Des filets de sang coulaient avec une lenteur exaspérante le long de ses cuisses, de ses mollets, s'infiltraient dans les tiges de ses bottes.

Une silhouette lointaine se découpait sur un cercle de lumière à l'extrémité de la coursive. Une nouvelle illusion, sans doute. À demi aveuglé par sa propre sueur, Le Vioter s'en approcha. Il s'attendait à la voir s'évanouir à chaque instant mais, contrairement aux fois précédentes, elle persista et grossit dans son champ de vision. Il se rendit alors compte que ce n'était pas une illusion mais le dernier des cinq détenus de La Barabane, qui, adossé à la cloison incurvée de la coursive, attendait tranquillement son adversaire, un petit sourire vissé au coin des lèvres. Rohel s'immobilisa à cinq pas de lui.

— Tu t'es fait attendre, s'exclama l'homme.

D'un geste du bras, il désigna les chevalières et leurs poinçons.

— Je vois que tu as réussi à te débarrasser de ce crétin de Phron. Je croyais que j'aurais affaire à lui. Je pensais qu'il t'éliminerait avec les trois autres. Moi, je n'ai pas bougé depuis que j'ai atterri ici. J'ai réfléchi et je me suis dit comme ça que l'entrée avait toutes les chances d'être aussi la sortie. Il suffit que le générateur de GAV soit de nouveau neutralisé pour qu'on remonte dans le tube et qu'on se retrouve au point de départ, pas vrai ? M'est avis que le neutralisateur de GAV se remettra en route quand il ne restera qu'un survivant. Mais

je ne me suis pas encore présenté : je suis Lullo Trabant, d'Agondange.

Le raisonnement de Lullo Trabant se tenait, malgré un inconvénient majeur : si les six candidats à l'adoption avaient suivi la même logique, ils auraient passé de très longues heures à s'attendre les uns les autres. Et l'intensité de pesanteur, la clepsydre du labyrinthe, aurait fini par avoir raison d'eux. En l'occurrence le pari de l'Agondangien avait payé : il avait épargné ses forces et il ne lui restait plus qu'un adversaire à évincer, un adversaire bien mal en point.

— Bien, nous n'avons plus de temps à perdre, reprit l'Agondangien, toujours adossé à la cloison. La pesanteur devient insupportable.

Il se dressa dans la position du lutteur, bras et jambes écartées, face à Rohel. Apparemment il ne disposait d'aucune arme. Bien que de taille moyenne, il était fortement charpenté. Ses cheveux ras et sa barbe de quelques jours accentuaient la dureté de ses traits. Ses yeux renfoncés sous ses arcades saillantes n'exprimaient aucune émotion.

Le Vioter resserra ses phalanges autour des chevalières et se campa à son tour sur ses jambes. Il tenta de battre le rappel de toutes ses capacités mentales et physiques, mais ni sa physiologie ni son esprit ne répondirent à ses sollicitations. Il évoluait comme dans un brouillard, comme dans un cauchemar.

L'Agondangien fit un mouvement de tête et feignit de se jeter sur son adversaire. Le Vioter recula de deux pas, mais avec un temps de retard. Il se déplaçait deux fois plus lentement que Lullo Trabant. Il accusait la fatigue de sa longue errance dans le labyrinthe et de son premier combat. L'Agondangien exécuta plusieurs fausses attaques auxquelles Rohel répondit en lançant son poing armé des poinçons, mais ses ripostes ne frappèrent que le vide. L'autre était trop frais, trop vif, trop agressif pour lui.

Petit à petit, sous l'incessante pression de Lullo Trabant, les deux hommes s'enfoncèrent dans le cœur de la coursive, là où la lumière s'effaçait peu à peu devant un clair-obscur diffus, où les cloisons resserrées limitaient la marge de manœuvre. Le crâne de Rohel heurta violemment le bas du cintre d'une paroi métallique. L'Agondangien fondit aussitôt sur lui, lui saisit le bras et lui faucha les jambes d'un coup de pied sec et précis. Le Vioter s'effondra sur le plancher. Lullo Trabant ne relâcha pas sa prise. Il tordit le bras de son adversaire puis s'agenouilla sur sa colonne vertébrale sur laquelle il s'appuya de tout son poids. Écrasé, comprimé, Rohel ne pouvait plus esquisser un geste sans se déboîter l'épaule ou se casser une vertèbre. L'Agondangien ricana, glissa son avant-bras libre autour du cou de sa proie et entreprit de l'étrangler.

Un voile rouge tomba sur les yeux de Rohel. Il sentait le souffle chaud de Lullo Trabant sur sa nuque, ses deux genoux qui

s'enfonçaient comme des épées dans ses reins. Il allait mourir dans la soute de cette caravanelle mais ce n'était pas le plus grave : son sort, aussi exécrable qu'il parût, était encore enviable en comparaison de celui qui attendait Saphyr dans les geôles du Cartel des Garloups de Déviel.

*

Une femme au visage ridé et aux cheveux blancs rassemblés en chignon s'introduisit dans la salle où l'on avait enfermée Crista Dorr. L'holoïste du HIG, assise sur une banquette sommaire, était en train de fumer sa dixième cigarette de kla. L'attente lui était devenue insupportable. Lorsque la bulle de liaison l'avait transbordée dans la caravanelle de Mère Assidra, deux femmes du clan l'avaient escortée jusqu'à cette lugubre pièce plongée dans un silence déprimant, avaient refermé la porte à clef et l'avaient abandonnée à son sort.

— Le labyrinthe a rendu son verdict, croassa la vieille Jadgë. Il ne reste qu'un candidat.

Crista Dorr s'efforça de dissimuler l'angoisse qui l'étreignait. Elle se pencha pour écraser sa cigarette sur le plancher métallique.

— Les petites sœurs et les gardiens de la tradition vont bientôt se rendre à l'entrée du labyrinthe, poursuivit la vieille femme. Je suis venue te chercher.

— Est-ce que… vous savez qui est le survivant ? demanda Crista d'une voix mal assurée.

Elle avait peur de la réponse, peur d'entendre que son mystérieux compagnon de mission n'avait pas survécu à l'épreuve d'adoption. Et elle était parfaitement consciente que ce n'était pas seulement pour la bonne fin de son reportage. Les yeux vitreux de la vieille se posèrent comme des papillons morts sur l'holoïste.

— Non. Les témoins lumineux du labyrinthe ont viré au blanc. C'est le signal qu'il ne reste qu'un homme vivant à l'intérieur. Celui-là sera adopté et deviendra un Jadgë, un Assidrien… Tu te fais du souci pour ton mari, n'est-ce pas ?

— Ça semble légitime, répondit Crista Dorr avec une légère pointe d'agressivité.

Un sourire narquois étira les lèvres fanées de la vieille Jadgë, vêtue d'une invraisemblable robe aux motifs criards et ornée de pitoyables fanfreluches, une robe de cérémonie probablement.

— Une réponse de goyë, de cul-de-plomb, grogna-t-elle avec dédain. Si ton mari ne réussit pas les formalités d'adoption, c'est qu'il n'est pas digne de vivre. Un homme, c'est facile à remplacer. Ici, si tu décides de rester, tu auras l'embarras du choix. Allons-y maintenant.

Crista Dorr se leva et, de la pointe de la langue, appuya sur le

déclencheur dissimulé dans sa fausse dent. Elle perçut l'infime vibration du microcapteur holo greffé dans la cornée de son œil.

Ce n'est pas parce qu'elle était morte d'inquiétude au sujet de l'énigmatique sire Peu Importe qu'elle devait oublier l'objet de sa présence dans cette sinistre caravanelle. Le survivant du labyrinthe, quel qu'il fût, constituait en lui-même un excellent reportage. Même si elle refusait l'adoption, elle ne rentrerait pas totalement bredouille. Les images d'un homme qui venait d'affronter la mort valaient leur pesant d'émotion, et elle dénicherait bien deux ou trois grands médias d'Agondange qui accepteraient de diffuser le sujet.

En suivant la vieille femme dans le dédale des coursives, Crista s'arrangea pour obtenir quelques plans du plus bel effet : le visage parcheminé, la bosse du changetemps à la base du cou, les couleurs hurlantes de la robe, les pieds nus foulant le plancher rongé par la rouille… Un goût d'authentique qui donnerait le frisson à des millions d'holospectateurs.

Les deux femmes empruntèrent des plates-formes gravitationnelles si antiques qu'elles semblaient tout droit sorties d'un musée. D'autres Jadgë, hommes, femmes, enfants, surgirent des coursives intermédiaires et se joignirent à elles. Crista s'en donna à cœur joie : avec une jubilation qui confinait à la démence, elle capta la ronde des visages sculptés par les lumières sales des appliques, les vêtements extravagants, les bosses des changetemps… Elle était de nouveau une holoïste, une chasseresse d'images, une impitoyable prédatrice des comportements humains. De longs frissons naissaient et mouraient en vagues successives sur sa nuque.

Ils débouchèrent bientôt sur une esplanade nue. Les membres du clan semblaient s'être tous donné rendez-vous dans la soute du vaisseau. Ils affluaient de toutes parts, se pressaient autour d'un groupe de femmes voilées qui se tenaient devant un tableau lumineux enchâssé dans une colonne cylindrique.

La tête de Crista pivota avec une lenteur calculée de gauche à droite, puis de droite à gauche. Malgré l'excitation qui gagnait chaque fibre de son corps, elle était parfaitement maîtresse d'elle-même. Elle recommença son manège à plusieurs reprises, s'attarda une bonne vingtaine de secondes sur les femmes voilées. Puis elle se rendit compte que tous les hommes, quel que fût leur âge, baissaient la tête comme des enfants pris en faute. Elle se souvint que la loi jadgë leur interdisait de contempler les femmes en public. Elle appuya longuement sur sa dent, modifia la focale de son capteur, alterna les gros plans sur les bosses occipitales et les épaules des hommes, sur les visages droits et altiers des femmes. Elle voyait déjà les images défilant sur les récepteurs holo, le contraste saisissant entre les deux attitudes, soumise d'un côté, arrogante de l'autre, entre les taches

vives des vêtements et la grisaille des matériaux de la caravanelle.

L'holoïste fendit la foule et se rapprocha des cinq femmes voilées, les petites sœurs du clan, encadrées d'hommes rasés et obèses, des eunuques du gynécée sans doute. Crista changea encore une fois la focale de son capteur. Son œil percevait exactement la même chose que le viseur. La différence de perception entre ses deux yeux l'avait déroutée la première fois qu'elle avait utilisé le capteur oculaire, mais elle avait rapidement appris à ne se concentrer que sur l'image emprisonnée par l'objectif. Le reste se transformait en un fond visuel neutre. Elle devinait les traits des petites sœurs sous les voiles translucides. À chacune de leurs expirations, le fin tissu était agité de subtils frémissements, d'ondulations aussi légères que le friselis des herbes sous la brise.

Subitement, une petite sœur se tourna vers Crista et son regard, un regard perçant, terrifiant, la transperça avec la puissance d'un rayon laser. Le sang de l'holoïste se figea. Craignant d'avoir été découverte, elle se détourna et fixa le tableau où brillaient deux témoins lumineux blancs. L'excitation du reportage retomba aussi brutalement qu'elle était apparue. Du feu dévorant qui lui avait ravagé la tête et le corps ne subsista qu'un monceau de cendres froides.

Une petite sœur prit la parole :

— Sœurs et frères bien-aimés, le labyrinthe a donné sa réponse. Que louée soit la grande fraternité de l'errance. Mère Assidra souhaite accueillir le goyë qui a survécu aux formalités comme l'un de ses fils.

Crista Dorr se rendit compte qu'elle tremblait et tenta de se reprendre. Le grand patron du HIG n'admettrait pas qu'une holoïste de sa qualité lui ramène des images floues, inexploitables. Mais elle avait beau se raisonner, elle ne parvenait pas à maîtriser les trémulations de ses bras, de ses jambes et de son tronc.

— Le neutralisateur de gravité s'est déclenché, dit la petite sœur. Procède à l'ouverture des sas, frère Juhal.

La tête baissée, un vieillard s'avança de trois pas et composa un code sur un boîtier de commande. Des crissements prolongés retentirent, puis les sas circulaires glissèrent sur leurs coulisses, des bouches sombres se découpèrent sur la cloison. Un silence mortuaire ensevelit l'esplanade.

Crista élargit machinalement la focale du viseur de manière à ce qu'il englobe toutes les entrées du labyrinthe. Pourtant, elle n'avait pas le cœur à son reportage, elle ne songeait qu'à son équipier de fortune, elle espérait de toutes ses forces voir surgir le sire Peu Importe, cet homme qui passait dans sa vie comme des centaines d'autres étaient passés avant lui. Dire qu'elle ne connaissait même pas son nom.

Une ombre vacillante, hésitante, fit son apparition dans la

pénombre d’une entrée.

CHAPITRE VI

La petite sœur Zadria se haussa sur la pointe des pieds et, le cœur battant, observa la silhouette qui s'extirpait lentement de la bouche obscure du labyrinthe. Le survivant paraissait bien mal en point : l'une de ses épaules formait un angle insolite avec son torse, ses joues étaient marbrées de sang, ses jambes et ses bras nus couverts d'ecchymoses. Il ne restait pas grand-chose de sa combinaison déchiquetée et maculée de fleurs pourpres. Les ululements des eunuques du clan composaient une symphonie criarde, assourdissante, lancinante. Malgré leur curiosité, les hommes n'osaient pas lever la tête de peur de croiser le regard d'une femme.

Cette fois-ci, Zadria identifia le survivant sans l'ombre d'une hésitation. Elle avait eu un doute lorsqu'elle l'avait vu la première fois (elle n'avait laissé à personne d'autre le soin de s'occuper des formalités d'adoption), mais elle était formelle à présent. Cet homme qui semblait puiser au plus profond de lui-même pour poser un pied devant l'autre, cet homme à la chevelure brune et bouclée, cet homme au visage tuméfié était… Rohel Le Vioter. Par un incroyable concours de circonstances, Zadria se trouvait en ce moment précis à quelques pas de l'ancien agent du Jahad qui avait dérobé la formule du Mentral au Chêne Vénérable, du traître recherché en permanence par plus de vingt cohortes du service secret de l'Église.

Pour autant qu'elle pût en juger, il n'avait pas changé. Quatre ans plus tôt, il avait été chargé d'une mission sur Silvaïr, une planète reculée de la galaxie d'Orginn. Une mission à laquelle elle-même avait participé sous son vrai nom de Silène N-Tan. Elle ne l'avait rencontré qu'à deux reprises mais, même si leurs routes ne s'étaient plus jamais croisées, elle ne l'avait pas oublié.

Le Vioter s'avança encore de quelques pas, s'immobilisa, oscilla sur

lui-même et s'écroula sur le plancher. Une jeune femme aux cheveux blonds et ras se détacha alors de la foule regroupée autour des petites sœurs et courut vers lui. Silène N-Tan présuma qu'il s'agissait de son épouse, ou du moins de celle qui se présentait comme telle. Elle se demanda comment Le Vioter avait bien pu atterrir dans la caravanelle de Mère Assidra et pourquoi cette femme et lui se faisaient passer pour un couple marié. Quelle importance ? Quelles que fussent leurs raisons, il était venu se jeter dans la gueule du loup. Elle se félicita d'avoir convoqué et séduit Raphanul-Le-Vif : grâce à lui, elle serait tenue informée des moindres faits et gestes de l'ancien agent du Jahad sans qu'elle ait à se découvrir. Le compagnon de l'hypsaut n'avait pas la moindre idée des pièges que recelait le ventre de celle qu'il prenait pour une petite sœur. Les minuscules poires disséminées dans ses nymphes avaient éclaté dès que Raphanul l'avait pénétrée et les substances chimiques qu'elles renfermaient (et contre lesquelles Silène s'était immunisée) s'étaient instantanément diffusées dans le sang de son jeune amant. Il était ressorti complètement envoûté de la chambre. Comme d'autres avant lui, il était devenu son sujet, un serviteur fanatique qui obéirait aveuglément au moindre de ses ordres. Depuis qu'elle s'était substituée à la petite sœur Zadria, substitution largement facilitée par le port permanent du voile, Silène N-Tan avait ensorcelé une centaine d'hommes, mariés ou non, du clan assidrien : seigneurs de guerre, charognards, compagnons de l'hypsaut… Elle avait parfaitement rempli le contrat que lui avait fixé l'Ultime Su-pra Mesguir. Quelques heures avant l'attaque des intouchables, elle ordonnerait à sa petite troupe de saboter les défenses et de déverrouiller les sas latéraux de la caravanelle de Mère Assidra.

Silène N-Tan et quatre intouchables, des eunuques, s'étaient introduits dans le clan assidrien à la faveur d'un embryon de rencontre. Ils avaient investi le gynécée, puis l'appartement de Zadria qu'ils avaient égorgée, dépecée et jetée morceau par morceau dans l'espace. Silène n'avait pas rencontré de difficultés à se glisser dans la peau de la petite sœur : elle lui ressemblait, elle avait suivi une formation accélérée qui lui permettait de tenir son rôle à la perfection. Elle n'avait pas eu besoin de se faire greffer un changetemps : personne dans la caravanelle n'aurait eu l'idée sacrilège de soulever sa longue chevelure et son voile. Les quatre autres petites sœurs, ses amants d'infortune, absorbés par leur plaisir, et le clan tout entier n'y avaient vu que du feu.

Le silence était retombé sur l'esplanade. Le Vioter ne remuait toujours pas. La femme blonde, accroupie à côté de lui, semblait désemparée. Silène N-Tan craignit que l'ancien agent de Jahad ne succombe à ses blessures. Sa mort aurait signifié la perte définitive du Mentral. Elle ne devait à aucun prix laisser filer la chance inespérée

qui s'offrait à elle.

— Il faut le soigner, murmura-t-elle à l'adresse des autres petites sœurs.

— Pourquoi intervenir dans son destin ? rétorqua sœur Slizia. S'il mérite de vivre, il vivra. S'il ne le mérite pas, il mourra.

Silène pesta intérieurement contre l'absurde notion de *fatum* qui gouvernait l'existence des Jadgë. C'était leur manière de supporter l'errance perpétuelle, de se protéger contre le désespoir de l'espace, contre les pulsions suicidaires qui guettaient tous ceux dont le vide insondable constituait le seul horizon. Silène refoula son envie d'envoyer paître ces stupides errants et leur fatalité.

— Devons-nous offrir à nos sœurs et frères l'image d'une Mère qui laisse mourir ses enfants ? reprit-elle à voix basse. L'adoption n'est proposée que tous les cinquante ans. Nous sommes dans une période de liesse, de fête. Il l'a prouvé, il mérite d'être des nôtres.

— Que se passe-t-il, petite sœur Zadria ? Avant, tu ne te serais guère souciée de la vie d'un goyë.

— Avant, mes sœurs, nous n'étions pas sous la menace d'une guerre. Nous aurons besoin de guerriers pour affronter les intouchables.

Silène N-Tan exploitait parfaitement la peur qui s'était emparée des Assidriens – et probablement de tous les autres clans raccordés à l'embryon de pèlerinage – à la perspective de la bataille qui était sur le point de les opposer aux clans contaminés par le virus de Barimor. Elle se montrait d'autant plus à l'aise pour exploiter la psychose qu'elle l'avait elle-même orchestrée.

— Sœur Zadria, es-tu réellement certaine de la menace que les intouchables font peser sur nous ?

— Mes contacts sont formels : ils sont plus de trois mille clans contaminés raccordés à quelques milliers de kilomètres d'ici.

Lors des conseils qui rassemblaient l'ensemble des petites sœurs gouvernantes, Silène avait pu constater l'efficacité de la rumeur, qui s'était répandue comme un lent venin dans l'embryon de pèlerinage. Conjuguée à l'action des intouchables et des agents du Jahad infiltrés, elle sapait le moral des clans purs comme l'eau sape une falaise. Pourtant, la horde menée par Silvo d'Armacht, le pseudo-Fédérateur, était deux à trois fois moins nombreuse et nettement moins bien équipée que l'armée formée par les pèlerins.

— Tu as raison, sœur Zadria : nous aurons besoin de toutes nos forces, souffla la petite sœur Slizia. Mère Assidra ne négligera aucun de ses fils.

Puis elle s'adressa à voix haute au groupe de guérisseurs qui se tenaient, la tête baissée, parmi les premiers rangs de l'assistance.

— Emmenez ce goyë dans la salle de soins, occupez-vous de lui et

inoculez-lui un changetemps. Lorsqu'il sera rétabli, nous organiserons la cérémonie d'adoption pour lui et son épouse.

Soulagée, Silène s'inclina pour signifier sa reconnaissance à ses sœurs. Elle ne doutait pas que les mystérieux onguents des guérisseurs assidriens accompliraient des miracles et remettraient rapidement le blessé sur pied. Maintenant, il lui fallait informer l'Ultime Su-pra Mesguir, en poste avec les cohortes du Jahad sur la station spatiale de l'Église, de la présence de Rohel Le Vioter dans la caravanelle de Mère Assidra. Le projet E.J. servirait non seulement à débarrasser l'univers de tous les Jadgë, mais encore à ramener le Mentral dans le giron du Chêne Vénérable.

Silène se demanda comment Le Vioter avait pu survivre au poison du Jahad. Elle, elle en était certaine, n'aurait pas résisté plus de trois secondes à l'ouverture de sa propre capsule. Cela faisait plus de six ans qu'elle œuvrait pour le compte de l'Église. On lui avait proposé le choix suivant : ou elle acceptait de s'engager dans les rangs du service secret du Chêne Vénérable, ou elle était jetée dans un four à déchets. Silène N-Tan, fille d'hérétiques brûlés en place publique d'une ville de Silvaïr, n'aimait pas les basses besognes qu'on lui demandait d'accomplir, mais la menace permanente du poison tapi près de son cœur comme un animal malfaisant gelait ses révoltes.

Suivis de la femme aux cheveux blonds et courts, les guérisseurs emportèrent Le Vioter vers la salle de soins. Les Assidriens désertèrent peu à peu l'esplanade du labyrinthe.

*

Le Vioter reprit connaissance dans une vaste pièce éclairée par deux hautes lampes au phanéon et ornée de quelques meubles disparates et de tentures aux couleurs agressives.

Crista Dorr, assise sur le bord de lit, lui adressa son plus beau sourire. Il se redressa sur un coude. Il ne sentait pratiquement plus aucune douleur, seulement une étrange vibration à la base du cou.

— Bienvenue chez les vivants, Ramai-Yeux-Verts, dit la jeune femme d'une voix amusée.

Elle n'avait pas oublié de déclencher le capteur holo greffé dans son œil. Réflexe professionnel : dans la logique du reportage, le survivant du labyrinthe méritait bien quelques plans rapprochés.

— Votre nouveau nom vous plaît, mon mari ? Eh oui, c'est ainsi que vous surnomment les Jadgë. À moi, ils m'ont proposé de garder mon prénom. Ils vous ont inoculé votre changetemps. Moi non plus, je n'ai pas pu échapper à ça. Nous constituons désormais le menu favori de larves de l'espace. Charmante perspective, n'est-ce pas ? Les guérisseurs assidriens ont fait des prodiges : vous n'étiez pas beau à

voir lorsque vous êtes sorti du labyrinthe.

Le flot tumultueux qui jaillissait de ses lèvres traduisait un besoin urgent d'évacuer son angoisse. Elle portait à présent une robe jadgë taillée d'une seule pièce dans un tissu amidonné et bariolé.

— Voici nos appartements, reprit-elle en désignant la pièce d'un geste du bras. Nous disposons d'une chambre, d'un coin cuisine et d'une penderie. Quel luxe ! Pendant que vous dormiez, je suis allée faire quelques courses à la coopérative. J'en ai profité pour visiter la zone agricole et les quartiers des animaux domestiques. Vous avez faim ?

Le Vioter acquiesça d'un léger mouvement de tête. Non pas qu'il fut affamé, mais il lui fallait d'urgence reconstituer ses forces, autant pour aider son corps à accepter la présence du parasite que pour renforcer ses défenses immunitaires face au poison du Jahad.

— Si vous pouvez vous lever, accompagnez-moi dans le coin cuisine. Vous me raconterez comment vous vous êtes sorti du labyrinthe. Passez cette combinaison. La vôtre était irrécupérable. On m'a également remis votre arme.

Le petit vibreur à ondes mortelles gisait sur le lit à côté d'une combinaison blanche soigneusement pliée. Rohel se leva, esquissa quelques pas pour vérifier l'état de ses muscles et articulations. Apparemment, et même si ses jambes le portaient encore avec difficulté, tout était en ordre.

— Vous devriez vous rhabiller, Ramai-Yeux-Verts, lança Crista Dorr. Désormais, nous sommes membres d'un clan matriarcal jadgë et, si vous refusiez de répondre à mes avances, je serais en droit de demander réparation de l'outrage aux petites sœurs. Alors ne tentez pas le diable.

— Excusez-moi, je croyais que je ne risquais rien. Vous m'avez confié que le mariage vous faisait horreur.

— Le mariage, pas le devoir conjugal. Allons dans la cuisine.

Le Vioter enfila la combinaison, glissa le vibreur dans une poche et rejoignit l'holoïste dans la minuscule cellule qui faisait office de cuisine. Pendant qu'elle préparait le repas, il lui raconta, avec aussi peu de détails que possible, la fin de son séjour dans le labyrinthe. Il avait bien cru sa dernière heure arrivée lorsque le bras puissant de Lullo Trabant lui avait comprimé le larynx. Asphyxié, il avait peu à peu sombré dans l'inconscience. L'ancien détenu de La Barabane, pensant à tort que son adversaire avait rendu l'âme, avait relâché sa prise. Une erreur assez fréquente chez ceux qui n'avaient pas l'habitude de tuer par étranglement. Il y avait un court moment pendant lequel le cerveau privé d'oxygène cessait de fonctionner, mais seulement de manière provisoire. Une simple perte de conscience, un banal évanouissement. L'afflux soudain d'oxygène avait réanimé

Rohel, qui avait eu l'impression d'émerger d'un mauvais rêve. Puis il avait repris ses esprits, avait compris la méprise de Lullo Trabant et avait fait le mort. Pressé de sortir, Lullo Trabant n'avait même pas pris le soin de tâter le pouls de sa victime. Il s'était relevé, s'était dirigé vers le tube de descente et avait attendu que le neutralisateur de GAV se remette en route. Au bout de quelques minutes, il avait constaté que l'intensité de pesanteur, bien loin de s'alléger, continuait de s'accentuer. Il avait perdu patience :

— Hé ! Les Jadgë ! avait-il vociféré. Il n'en reste qu'un ! Remontez-moi, bon Dieu ! J'en ai terminé avec ces putains de formalités !

Un sombre pressentiment l'avait soudain envahi. Et si l'autre… Il s'était retourné comme un fauve juste à temps pour se rendre compte que le présumé mort se dressait à un mètre de lui et que quatre poinçons effilés se ruaient vers son cœur. L'ancien détenu avait tenté de se jeter sur le côté pour les esquiver. Trop tard. Les lames s'étaient enfoncées avec sauvagerie dans sa cage thoracique, déchirant les chairs, crissant sur les os. Il avait hoqueté, vomi un flot de sang, puis, le premier instant de surprise passé, il s'était dit qu'il s'était conduit comme le dernier des crétins. La mort avait cueilli Lullo Trabant dans ce cruel mépris de lui-même.

Exténué par la violence de son effort, Le Vioter s'était écroulé sur le plancher à côté du cadavre de Lullo Trabant. Le neutralisateur de GAV s'était déclenché quelques instants plus tard et le survivant avait été aspiré par le tube, toujours accompagné du corps inerte de l'ancien détenu flottant dans un nuage de sang. Lorsque Rohel était parvenu en haut du tube, le plancher s'était refermé, la gravité avait recouvré son intensité ordinaire et le sas s'était déverrouillé.

— Si je comprends bien, commenta Crista Dorr, vous avez eu la vie sauve parce que cet idiot n'a pas songé à établir le constat de votre décès. Tant mieux. Je vais pouvoir travailler dans de bonnes conditions. Et je ne serai pas tenue d'arracher le lecteur aurique de Tibi ! Finalement, cet escroc de chasseur de têtes n'avait pas tout à fait tort : vous êtes peut-être bien l'homme qu'il me faut.

Elle jeta des morceaux de viande et de légumes dans les récipients métalliques qui rougissaient sur des plaques magnétiques. Lorsque la vapeur se fit envahissante, le vieux système d'aspiration enchâssé dans le plafond bas se mit en branle dans un grondement de tonnerre. Assis sur un tabouret rivé au plancher, Rohel observa discrètement l'holoïste. Par rapport à la femme agressive qu'il avait rencontrée dans la taverne de La Barabane, elle était transfigurée. Le masque de dureté qu'elle arborait en permanence dans le quartier des grands médias s'était délité. Probablement qu'ici, dans le vide interstellaire, elle s'estimait hors d'atteinte, elle ne se sentait plus obligée de jouer un rôle pour laquelle elle n'était pas taillée. Si, à La Barabane, sa beauté

singulière s'inscrivait en filigrane sur ses traits tendus, elle s'exprimait ici dans tout son éclat. Crista Dorr, aussi mal à l'aise dans les couloirs vénéneux du dôme HIG qu'un albatros pourpre échoué sur une grève de l'océan Tlantic d'Antiter, était dans son élément à l'intérieur de la caravanelle assidrienne.

Elle suspendit ses gestes et dévisagea Rohel :

— Cessez de me regarder comme ça. Et parlez-moi plutôt de votre maladie…

— Vous vous souciez de ma santé maintenant ?

Elle sortit des assiettes métalliques, des couverts et des verres d'un placard mural et posa le tout sur la table étroite encastrée d'un côté dans la cloison.

— Je m'inquiète seulement de savoir quand débutera mon veuvage. Si vous en êtes réduit à croire en dame Asmine d'Alba, à espérer un miracle, c'est que vous avez fait le tour de toutes les autres possibilités. Je suppose donc que votre maladie a été jugée incurable…

Rohel se frotta la nuque. Le changetemps, encore à l'état larvaire, creusait dans la chair pour accéder au cerveau de son hôte et provoquait des démangeaisons d'autant plus désagréables qu'il n'existait aucune possibilité de les soulager.

— Je suis empoisonné, murmura-t-il. Et il n'y a aucun remède contre ce poison.

Soudain claquemurée dans un mutisme surprenant de sa part, comme anéantie par l'aveu de son équipier, Crista Dorr remua distraitement les aliments à l'aide d'une longue spatule de bois. Les senteurs capiteuses des épices, mêlées au fumet de la viande, flottaient dans l'air confiné de la cuisine.

La main de l'holoïste vint soudain agripper l'épaule de Rohel.

— Ne tenez pas compte de ce que j'ai pu vous raconter au sujet de dame Asmine d'Alba. Continuez de croire en la chance, de croire en vous. Après tout, les légendes ont parfois un fond de vérité.

*

Le clan s'était rassemblé dans la grande salle du conseil. Un groupe de musiciens, des eunuques du gynécée, avait pris place au pied de l'estrade où se tenaient les petites sœurs allongées sur les trônes assidriens et autour duquel se pressaient les femmes et les enfants. Le grand dais holo s'ornait des torsades lumineuses et changeantes réservées aux cérémonies officielles. Fixés sur une stèle autosuspendue, les symboles du clan, l'écu noir et le glaive de feu, dominaient l'assemblée.

Les notes aigrelettes des fanjos, les instruments à cordes

traditionnels des errants de l'espace, s'égrenaient dans le silence, déchirantes de tristesse. La musique jadgë exprimait toujours la même chose : la nostalgie de la terre originelle, la désespérance du vide insondable et l'attente lancinante du messie, de la terre promise.

Raphanul-Le-Vif éprouvait les pires difficultés à contenir les larmes qui ne demandaient qu'à jaillir de ses yeux. Comme à chaque fois qu'il entendait les fanjos, un flot de mélancolie le submergeait, comme si les instruments, originaires du Carusq, traversaient les siècles pour lui rappeler ce qu'était vraiment la condition d'errant : un voyage éternel et absurde dans l'immensité glaciale et hostile, une vie entière passée dans l'atmosphère artificielle des vaisseaux, un endroit clos où l'on étouffait, des lois drastiques qui régissaient la vie quotidienne et auxquelles l'on finissait par se heurter de la même manière qu'on se cognait sans cesse aux cloisons d'acier de la caravanelle…

Pour une fois, Raphanul-Le-Vif ne regrettait pas d'avoir à baisser la tête. Il s'enfonçait le menton dans la poitrine comme s'il voulait rentrer en lui-même. Fort heureusement, il se trouvait au beau milieu du groupe des compagnons de l'hypsaut et il voulait croire que personne n'était en mesure de remarquer le voile de souffrance qui glissait sur son visage.

En revanche, Yahoul-Le-Chaud, en homme expérimenté, avait parfaitement décelé le subtil changement intervenu chez son cadet.

— Dis-moi donc le nom de cette femme, Raphanul, avait insinué le vieux pilote alors qu'ils se retrouvaient tous les deux seuls dans la cabine de pilotage.

— Quelle femme ? avait bredouillé Raphanul.

— Ne fais pas l'innocent : celle qui t'as rendu homme.

— Comment est-ce que tu sais que… que…

Effaré par la perspicacité de son aîné, le jeune compagnon de l'hypsaut avait craint que ce dernier n'ait eu vent de ses ébats avec la petite sœur Zadria. Or celle-ci lui avait ordonné de garder jalousement le secret de leur relation : les petites sœurs du clan n'étaient pas censées consommer l'acte de chair avec les fils de Mère Assidra. Si le bruit se répandait que Zadria s'adonnait à de coupables plaisirs, les autres ne feraient preuve d'aucune clémence à son égard. Raphanul avait glissé sa main dans la poche de sa combinaison et refermé ses doigts sur le manche de son poignard. Il aurait tué Yahoul-Le-Chaud sans l'ombre d'une hésitation plutôt que de le laisser salir l'honneur de la petite sœur Zadria. Raphanul était prêt à tout, y compris à égorger l'être qui lui avait appris les rudiments du métier de pilote, pour protéger la femme qui l'avait initié au plaisir.

— Certaines choses se voient, avait répondu Yahoul-Le-Chaud. Ton comportement a changé, petit frère. Mais si tu ne veux pas dire son nom, libre à toi.

Raphanul bouillait d'impatience de rendre une nouvelle visite à Zadria, de la serrer dans ses bras, de lui mordiller les lèvres, de sentir son corps ramper sous le sien, de vautrer son visage sur ses seins. Lorsqu'ils s'étaient quittés, elle lui avait promis qu'elle le reconvoquerait. Pour l'instant, il n'avait reçu qu'une communication laconique sur le petit transmetteur holo qu'elle lui avait remis : elle lui confirmait de chercher à entrer dans l'intimité et de surveiller les faits et gestes du goyë qui était sorti du labyrinthe inférieur. Depuis, il guettait le subtil grésillement de l'écouteur placé dans l'un de ses conduits auditifs. Il attendait qu'elle le somme de la rejoindre dans l'obscurité de ses appartements. Jamais personne n'exécuterait un ordre avec autant de zèle et de plaisir. Cela ne faisait que quelques heures qu'ils s'étaient séparés et, déjà, il souffrait du cruel manque de son ventre chaud et palpitant, de son odeur, de sa sueur. Elle avait peut-être jeté un sort à Raphanul-Le-Vif, mais existait-il en cet univers un homme aussi heureux d'avoir été ensorcelé ?

Les dernières notes des fanjos se brisèrent dans le silence.

— Qu'entrent la nouvelle fille et le nouveau fils de Mère Assidra, dit la petite sœur Slizia.

Raphanul s'enhardit à relever la tête. D'une part, il n'avait plus à dissimuler sa mélancolie, qui l'avait déserté dès que la musique s'était arrêtée, et, d'autre part, sa relation privilégiée avec la sœur Zadria lui procurait un tel sentiment d'impunité qu'il s'arrogeait le droit d'outrepasser la loi du clan. Personne ne prêta attention à lui.

Les regards des femmes, des enfants et des eunuques étaient tous rivés sur une porte dérobée qui livrait passage au couple adopté par les Assidriens. Entre les bosses occipitales de ses coéquipiers de l'hypsaut, Raphanul entrevit l'homme, un grand goyë brun aux yeux verts, et son épouse, la blonde aux cheveux ras qu'il avait déjà aperçue sur l'esplanade du labyrinthe. Il ne comprenait pas pourquoi Zadria prétendait que ce goyë possédait une force exceptionnelle. À première vue, il paraissait tout à fait ordinaire : il baissait humblement la tête comme n'importe quel autre homme présent dans cette salle.

Le Vioter et Crista s'avancèrent jusqu'au pied de l'estrade. L'holoïste avait bien recommandé à son équipier de ne pas lever la tête tant que durerait la cérémonie. En cet instant, elle profitait à fond de son statut privilégié de femme : elle pouvait poser ses regards où bon lui semblait et elle ne s'en privait pas. Les membres du clan en tenue de fête, le dais holo baroque, l'écu noir et le glaive de feu, les peaux tendues et les manches nacrés des fanjos, les mains grasses et les ongles manucurés des eunuques, les petites sœurs allongées sur leur trône antique, les bouilles extasiées des enfants, les hommes parqués dans leurs emplacements, rien n'échappait au viseur de son capteur. Elle avait pris soin de vérifier le fonctionnement du

mémodisque stockeur d'images dissimulé dans ses sous-vêtements et collé sur sa peau. Elle craignait que sa transpiration n'altère les fonctions de cette plaquette de la minceur d'une feuille de papier et de la taille d'un paquet de cigarettes, mais pour l'instant le viseur ne signalait aucune anomalie.

— Filles et fils de l'espace, déclara la petite sœur Slizia d'une voix forte, voici que, par la grâce de Mère Assidra, une nouvelle sœur et un nouveau frère nous sont donnés. La fraternité jadgë n'est pas un vain mot, un concept vide de sens. Gardons à l'esprit le cinquième commandement de l'Édit d'Errance : à ton frère goyë, tu permettras de devenir Jadgë, tu lui apprendras la beauté du vide et l'amour du clan…

Le reste du discours se perdit dans les ululements stridents des femmes et des eunuques. L'excitation de Crista était à son comble.

Avant elle, jamais personne n'était parvenu à holographier une cérémonie d'adoption jadgë. Elle fit encore quelques gros plans sur les petites sœurs. Elle remarqua que l'une d'elles, figée dans une attitude d'oiseau de proie, fixait ardemment son équipier anonyme. C'était celle-là même dont elle avait croisé le regard intimidant devant le labyrinthe. L'holoïste appuya la pointe de sa langue sur le poussoir de sa fausse dent. Les yeux de la petite sœur grossirent démesurément dans le viseur. Ils luisaient comme des braises sous le voile. Crista pensa d'abord que la petite sœur avait jeté son dévolu sur son équipier. Elle en fut d'abord étonnée : elle avait longuement étudié les mœurs jadgë avant de se lancer dans ce reportage et elle savait que les petites sœurs restaient recluses et vierges jusqu'à leur mort. Puis elle en fut jalouse et elle combattit instantanément ce dépit qu'elle jugea indigne d'elle. Ramai-Yeux-Verts n'était qu'un partenaire de travail et ce n'était pas parce qu'ils jouaient – mal – la comédie du mariage qu'elle avait des droits sur lui.

— Souhaitons donc la bienvenue à dame Crista et à son époux, Ramai-Yeux-Verts, continua Slizia. L'administrateur de la caravanelle leur attribuera leur fonction après le deuxième quart de repos.

Puis elle entonna l'hymne assidrien, repris en chœur par tous les membres du clan. La tête de la petite sœur au regard de feu pivota et se tourna vers Crista. L'holoïste, interloquée par l'expression farouche qui transperçait le voile, comprit alors que, si le sire Peu Importe et elle devaient avoir des ennuis, ils viendraient de cette femme.

CHAPITRE VII

Mesurez la portée de vos paroles, d'Armacht !

La voix aigre de l'Ultime Su-pra Mesguir perfora les tympans de Silvo d'Armacht. En dépit de la taille réduite de l'écran alvéolaire de son transmetteur personnel, l'agent du Jahad décela parfaitement la surprise qui s'affichait sur la face émaciée du responsable du programme E.J.

— Silène N-Tan est formelle, Votre Grâce : le goyë que les Assidriens viennent d'adopter est Rohel Le Vioter. Elle l'a rencontré deux fois au cours d'une mission sur Silvaïr. En revanche, elle ne connaît pas la femme qui l'accompagne.

— Notre sainte Église a perdu la trace de Rohel Le Vioter sur la planète Florilange et, alors qu'elle avait pratiquement abandonné tout espoir de le retrouver, vous venez m'annoncer qu'il vient de lui-même se jeter dans la gueule du loup. Avouez qu'il y a de quoi être pour le moins sceptique.

— Une explication possible à cela : dame Asmine d'Alba, argumenta Silvo d'Armacht. La capsule de Rohel Le Vioter a été malencontreusement ouverte et, si l'on ignore comment il a pu survivre au poison, il n'est probablement pas encore tiré d'affaire. Il a entendu parler de la guérisseuse du Monde des Franges et il cherche à la contacter pour…

— Absurde ! coupa Su-pra Mesguir. Un homme comme lui ne peut pas croire à ces sornettes. Il sait aussi bien que vous et moi comment se fabriquent les légendes.

D'Armacht se contint pour ne pas envoyer promener son auguste interlocuteur. Su-pra Mesguir, l'un des Ultimes qui constituaient la garde rapprochée du Berger Suprême Gahi Balra, avait ce défaut de ne jamais laisser ses interlocuteurs aller jusqu'au bout de leur idée. Bien

sûr que dame Asmine d'Alba, la magicienne du Monde des Franges, n'était qu'une fable créée par les Mères des clans jadgë, mais cela n'empêchait un homme au bout du rouleau, fût-il un ancien membre du service secret de l'Église, de miser ses dernières chances de survie sur un mythe. D'Armacht, lui, avait immédiatement établi la relation entre l'empoisonnement du fugitif et la légendaire guérisseuse que les Jadgë avaient choisie pour Golem.

— Votre Grâce, comment expliquer d'une autre manière sa présence dans la caravanelle assidrienne ? demanda-t-il en s'efforçant d'adopter un ton neutre.

Les lèvres de son correspondant s'agitèrent d'abord silencieusement sur les alvéoles de l'écran. Le son suivit quelques secondes plus tard. Ce décalage, dû aux interférences stellaires, exaspérait toujours autant l'agent du Jahad.

— Chez les errants, Le Vioter est à l'abri, disait l'Ultime. Nous ne les contrôlons pas. Ils voyagent sans cesse, nous ne répertorions pas leurs empreintes mentales, nos sphères de recensement sont inopérantes sur eux. Je pense que Le Vioter a profité de l'embryon de pèlerinage pour s'introduire dans une caravanelle et sortir tranquillement du Monde des Franges. Il compte probablement gagner une galaxie proche.

D'Armacht jugea inutile d'insister. Pourtant, le raisonnement de Su-pra Mesguir ne se tenait pas tout simplement parce qu'il connaissait mal l'univers jadgë. Une fois le pèlerinage terminé, les errants se disséminaient dans le vide insondable et les vaisseaux ne faisaient jamais d'escale. Les membres des clans n'avaient donc aucune possibilité de quitter le monde clos des caravanelles. On pouvait s'introduire dans un clan à la faveur d'un embryon, comme d'Armacht et les autres agents du Jahad l'avaient fait – et encore, avec quelle difficulté ! –, mais on ne pouvait plus en sortir. Les Jadgë ne foulaient la terre ferme, celle de la Lune Noire, qu'une fois toutes les cinquante années sidérales. La seule opportunité qui se présentait à un fugitif comme Le Vioter, c'était de débarquer sur le satellite d'Agondange à la fin du pèlerinage et de s'arranger pour ne pas remonter dans la caravanelle assidrienne. Pour d'Armacht, il ne faisait aucun doute que la Lune Noire constituait la destination finale de l'ancien agent du Jahad.

De toute façon, d'Armacht ne pouvait pas prolonger davantage la communication avec Su-pra Mesguir. Il avait certes tiré le verrou de la porte de sa cabine, mais les intouchables admettraient difficilement que le Fédérateur, le Père, se coupe ainsi trop longtemps de ses fils. Déjà, des chefs de clan avaient cherché à entrer à trois reprises et il avait perçu leurs cris de surprise et de déception de l'autre côté de la cloison.

— Où en êtes-vous avec vos ouailles ? demanda Su-pra Mesguir.

— Les clans contaminés sont pratiquement tous raccordés à l'embryon. Ils bouillent d'impatience d'en découdre avec les clans purs. J'ai de plus en plus de difficultés à les contenir.

— Si votre information se révèle exacte, et vous devrez en vérifier l'authenticité auprès de votre source, il nous faut retarder le début de la bataille et réfléchir au moyen de récupérer Rohel Le Vioter vivant. N'oubliez pas que vous êtes le Fédérateur, le messie de ces mécréants, sieur d'Armacht.

— En revanche, vous, vous oubliez les principes fondamentaux du maniement des masses, Votre Grâce, riposta froidement d'Armacht. Nous avons allumé un gigantesque brasier et, à trop tergiverser, les flammes risquent de se retourner contre nous. Les intouchables ne sont pas seulement gangrenés par la maladie de Barimor, ils sont dévorés par la frénésie du meurtre. Si nous ne les lançons pas sur leur cible dans les heures qui viennent, nous ne parviendrons plus à les contrôler et Idr El Phas seul sait ce qu'il adviendra.

— N'invoquez pas indûment le nom de notre prophète et débrouillez-vous pour obtenir un sursis de deux jours sidéraux ! cracha l'Ultime. Il en faut à peu près cinq à l'embryon de pèlerinage pour se rendre jusqu'à la Lune Noire. Vous avez donc largement le temps de saisir de nouvelles coordonnées de jonction.

S'il n'y avait eu des milliers de kilomètres entre eux, Silvo d'Armacht aurait volontiers étranglé l'Ultime. Su-pra Mesguir ne courait aucun risque dans la station spatiale ancrée au-dessus de la stratosphère de la Lune Noire. Sa seule tâche consistait à lancer les cohortes armées du Jahad pour achever les survivants après la bataille. Il cueillerait tranquillement les fruits de l'action menée par d'autres depuis plus d'une année universelle. Silvo d'Armacht, lui, se trouvait aux premières loges : seul face à la horde des intouchables dont il avait à longueur de temps attisé la haine, il savait que le moindre souffle de contrariété pouvait déclencher une déflagration dont il n'était pas certain de sortir indemne.

— Comprenez-moi bien, d'Armacht, insista pra Mesguir. À partir de cet instant, le Mentral devient prioritaire sur le programme E.J. Mais, si nous prenons le temps de nous coordonner, nous pouvons parfaitement faire d'une pierre deux coups.

Évidemment, pensa d'Armacht, et vous n'aurez plus qu'à rentrer en triomphateur sur Orginn et postuler pour le trône de Berger Suprême à la prochaine élection. Vous, les Ultimes, vous n'êtes motivés que par l'espoir obsessionnel de devenir un jour le souverain pontife du Chêne Vénérable.

L'agent du Jahad tenta une dernière fois de plaider sa cause.

— Un vieux proverbe dit « Qui trop embrasse, mal étreint », Votre

Grâce…

L'écran du transmetteur scintilla l'espace d'un bref instant. Le crâne rasé et luisant de son interlocuteur, brusquement agité, avait accroché un éclat de lumière.

— Et moi je dis que si vous persistez à me contredire, sieur d'Armacht, j'ordonne au commandant de cohorte d'ouvrir votre capsule de poison.

Une menace qu'il ne mettrait pas à exécution dans l'immédiat mais qui s'avérait suffisamment dissuasive pour contraindre d'Armacht à capituler.

— Que proposez-vous, Votre Grâce ?

— Je vous transmettrai mes ordres dans dix heures sidérales. En attendant, faites patienter vos monstres par tous les moyens. Vous n'ignorez pas quelles conséquences aurait un échec pour vous, Silvo d'Armacht.

Le visage de Su-pra Mesguir s'effaça de l'écran cristallin et le grésillement des micros tympanaux de l'agent du Jahad s'interrompit. Il enfouit son transmetteur dans la poche intérieure de son vêtement, une longue tunique de laine écrue censée être l'un des attributs du Fédérateur. Quelques bribes des stances prophétiques des voyantes de Mère Surar lui revinrent en mémoire : « Il viendra des lointaines galaxies, vêtu d'une simple robe de laine… Les paroles qui jailliront de sa bouche auront la consistance de l'or des anciennes civilisations… Il rassemblera les Jadgë dispersés dans le vide et les guidera vers leur nouvelle terre…»

Silvo d'Armacht frissonna. Si les intouchables se rendaient compte qu'il n'était qu'un usurpateur, ils lui arracheraient les nerfs l'un après l'autre, puis le laisseraient agoniser pendant des heures dans un sarcophage transparent.

Il s'efforça de chasser les noires pensées qui l'assaillaient et se rendit près de la porte. Lorsqu'il l'eut déverrouillée, trois chefs de guerre firent brusquement irruption dans la cabine. Ils semblaient tellement inquiets qu'ils avaient oublié de rabattre leur capuchon sur leur visage. Des taches sombres maculaient leur ample tunique serrée à la taille par une grossière ceinture de tissu ; un liquide odorant et visqueux suintait des masses gélatineuses qui se formaient un peu partout sur leur corps.

— Que se passe-t-il, Père ? Pourquoi t'es-tu enfermé ?

— J'avais besoin de silence pour me retirer en moi-même, répondit d'Armacht.

Malgré le dégoût que lui procurait la vue de ces faces déformées, il s'efforçait de soutenir le regard des trois intouchables. Maintenant, le plus dur commençait : il lui fallait convaincre plus de dix mille enragés de surseoir à la guerre contre les clans purs. Autant dire

persuader plus de dix mille démons de se métamorphoser en anges de patience.

*

Crista Dorr retira rapidement sa robe et plongea la main à l'intérieur du collant de soie qui l'enserrait jusqu'à la taille. Elle tira sur les attaches adhérentes de son mémodisque stockeur d'images fixé juste au-dessous de son nombril. En se décollant, les attaches lui lacérèrent la peau. Elle se mordit les lèvres pour ne pas lâcher un hurlement. Du coin de l'œil, elle vérifia pour la dixième fois qu'elle avait bien fermé la porte à clef. Lorsque la plaquette fut enfin dégagée, elle observa les zébrures sanguinolentes qui se dessinaient sur son ventre. Elle ne jugea pas nécessaire de soigner ces égratignures superficielles. Elle se contenta de penser qu'elle se devait de composer avec certains aspects déplaisants du métier d'holoïste.

Elle posa le mémodisque sur le lit puis, fébrilement, glissa un ongle dans une fente minuscule et appuya sur le loquet de retour en arrière. Un bourdonnement à peine audible s'éleva de la plaquette. Quelques secondes plus tard, un claquement lui indiqua que le stockeur d'images était repositionné sur son point de départ. Impatiente, elle pressa du pouce le bouton de visionnage, situé sur une tranche du mémodisque. Le petit appareil se transforma instantanément en projecteur de fortune. Les premières images, d'une hauteur de trente centimètres, apparurent en trois dimensions au-dessus du lit.

Crista revit toute la scène du labyrinthe. Malgré la lumière maladive qui régnait sur la soute de la caravanelle, les images en relief étaient de bonne qualité. Les holospectateurs ne rateraient aucun détail, ni le tableau lumineux de la colonne, ni le groupe des petites sœurs, ni les visages des femmes aux cous enfouis dans d'amples foulards colorés, ni les nuques et les bosses occipitales des hommes… Puis il y eut la succession de gros plans sur les petites sœurs, les voiles subtilement agités par les expirations… Et puis le regard étrange et terrible de l'une d'entre elles, qui procura à Crista un sentiment de malaise identique à celui qu'elle avait éprouvé sur place… Ensuite, son équipier qui émergeait lentement d'une bouche obscure, ses jambes titubantes, dénudées, ensanglantées… Une image forte, à la limite du soutenable, une bonne image donc. Brusquement, tout s'emballait, tout devenait flou, incohérent. Crista se souvint qu'elle avait couru comme une folle en direction de Ramai-Yeux-Verts (faute de connaître son vrai patronyme, elle l'appelait par son nom jadgë) lorsqu'il s'était effondré sur le plancher. Une réaction idiote : elle s'était laissé déborder par son inquiétude, par une pulsion sentimentale indigne d'une professionnelle des médias.

Elle entendit soudain des bruits de pas en provenance du couloir. La poignée de la porte pivota sur elle-même à plusieurs reprises, puis des coups sourds ébranlèrent le panneau métallique.

Affolée, Crista tira rapidement la couverture du lit sur le mémodisque. Il continuait de projeter les images mais le tissu rembourré de laine les empêchait de passer. Le cœur battant, vêtue de ses seuls sous-vêtements, elle se rendit près de la porte :

— Qui est là ?

— Depuis quand une femme empêche-t-elle son mari d'entrer chez lui ? lui fut-il répondu de l'autre côté de la cloison.

— Ah, c'est vous…

Soulagée, Crista déverrouilla et entrebâilla la porte.

— Vous m'avez fait peur, soupira l'holoïste.

Le Vioter se glissa dans l'appartement.

— Entrez et fermez à clef, fit-elle d'un ton haché. Je suis en train de visionner les premières prises. Je croyais ne pas vous revoir avant le deuxième quart de pilotage.

— Le responsable de quart m'a proposé d'aller me reposer. Il estime que j'en ai assez appris pour l'instant.

— Comment ça se passe là-bas ?

— Les compagnons de l'hypsaut ne parlent que de la guerre imminente contre les intouchables. Ils me considèrent toujours comme un goyë. Sauf un, un jeune, qui paraît éprouver de la sympathie pour moi. Sinon, ça peut aller : l'administrateur m'a affecté dans le corps navigant parce que j'ai suivi une formation de pilote et le maniement des caravanelles n'est pas très compliqué.

Elle retourna s'asseoir sur le lit, dégagea le mémodisque et observa les images qui s'élevaient de nouveau au-dessus de la couverture. Le Vioter se demanda pourquoi elle s'était crue obligée de retirer sa robe pour visionner son reportage, puis il distingua la naissance de zébrures sur son ventre et comprit qu'elle dissimulait son matériel sous ses vêtements. Immobile au milieu de la chambre, il laissa errer son regard sur les lignes délicates de son cou, de ses épaules, sur le sillon qui se creusait à la naissance de sa gorge, sur ses hanches rondes, sur le pli délicieux de son ventre, sur ses jambes longues et fines… Elle était mille fois plus attirante dans la simplicité actuelle de sa tenue que dans les atours sophistiqués dont elle se parait sur Agondange.

— Cessez de me détailler comme une vulgaire marchandise, sire Ramai-Yeux-Verts, marmonna Crista, toujours penchée sur les images holo qui transformaient le lit en une étrange petite scène de théâtre. Venez plutôt près de moi : je veux vous montrer quelque chose…

Le mémodisque reconstituait à présent la scène de l'adoption officielle. Le Vioter, accroupi au pied du lit, se concentra sur le spectacle réduit auquel il avait participé mais dont il n'avait

quasiment rien vu. Il découvrit le dais holo orné de torsades lumineuses mouvantes, les trônes dans lesquels se pavanaient les petites sœurs, le groupe de musiciens au pied de l'estrade, les femmes et les enfants regroupés autour du dais, les bosses occipitales des hommes pétrifiés dans une attitude soumise. Il avait l'impression d'assister à une pièce jouée par des poupées de lumière.

— Bientôt, souffla Crista.

La tête d'une petite sœur emplit tout l'espace de projection. Elle remuait les lèvres, mais Rohel ne percevait qu'un gargouillis inaudible et ne comprenait rien de son discours.

— Le mémodisque n'est pas équipé d'amplificateur de son, précisa l'holoïste. Peu importe. Ce n'est pas ça qui m'intéresse…

D'autres visages voilés vinrent se superposer au premier.

— Là.

Crista glissa son ongle dans la petite fente et appuya deux fois de suite sur le loquet. La représentation holo se figea. Les émulsions lumineuses de projection cessèrent d'être balayées par le mouvement perpétuel : elles se cristallisèrent et formèrent un cône renversé d'une subtile luminosité bleutée au-dessus du mémo-disque. L'intérieur en était entièrement rempli par un plan rapproché : deux yeux brillants d'une hauteur de dix centimètres. Des yeux dont l'énergie transperçaient le voile. Le reste du visage, le front, les lignes sombres des sourcils, l'arête du nez, s'évanouissait sous la trame grossie de l'étoffe.

Crista Dorr fit le tour du lit et vint s'accroupir à côté de Rohel.

— Cette petite sœur vous a dévoré des yeux tout le temps qu'a duré la cérémonie d'adoption. Elle en pince pour vous, sire mon mari.

Subitement, ce regard figé, intense, immense, évoqua quelque chose à l'ancien agent du Jahad.

— Vous vous trompez, dit lentement Le Vioter. Cette femme, j'ai l'ai déjà vue quelque part.

— Impossible ! se récria l'holoïste en se relevant avec vivacité. Les petites sœurs sont des recluses. Elles ne sortent de la caravanelle qu'à l'occasion des conseils inter-clans. Vous devez la confondre avec quelqu'un d'autre…

Pourtant, ces yeux immobiles, comme prisonniers pour l'éternité du cône bleuté, réveillaient des souvenirs enfouis au plus profond de Rohel. C'était une sensation diffuse, engourdie, qui émergeait lentement d'une zone oubliée de son cerveau. Il ne savait pas encore qui était cette femme ni où il l'avait rencontrée, mais il avait la certitude qu'elle était gravée dans son inconscient. Pour l'instant, il ne parvenait pas à se reconnecter avec cette phase précise de son passé, il butait sans cesse sur le mur de sa volonté. Il comprit qu'il ne servirait à rien d'insister. Comme pour un mémo-disque surchargé de données,

il lui fallait entrer le code approprié pour avoir accès à l'information, et la seule solution pour y parvenir consistait à programmer son cerveau en recherche automatique. On ne pouvait forcer l'inconscient : c'était une banque jalousement gardée qui ne délivrait ses renseignements qu'au moment où elle le jugeait opportun. De plus, il fallait compter avec la présence du changetemps dont la lente adaptation bouleversait les données initiales et ne facilitait pas les choses.

— On dirait que cette petite sœur vous fascine, sire mon mari, intervint Crista, soudain hargneuse. Dois-je en déduire qu'il s'agit d'un coup de foudre réciproque ?

Le Vioter haussa les épaules et se leva à son tour.

— Ne soyez pas stupide. N'oubliez pas que les Jadgë sont en situation de guerre. Cette femme n'est peut-être pas une petite sœur. En tant que spécialiste des médias, vous devez savoir que les guerres ne se gagnent pas uniquement sur les champs de bataille.

— Vous voulez dire que c'est une intouchable ?

— Une intouchable ou un membre d'une organisation souterraine dont l'intérêt est de pousser les Jadgë à la guerre. Nous nous sommes peut-être fourrés dans un drôle de guêpier, dame Crista : ce que nous prenons pour une simple escarmouche entre les clans contaminés et les clans purs pourrait bien être une guerre totale, impitoyable. Et votre reportage risque fort d'errer à jamais dans le vide spatial avec les restes de nos cadavres…

Elle croisa les bras sur sa poitrine comme pour se redonner un peu de chaleur. Puis elle demeura figée au milieu de la chambre pendant un long moment où seul le mouvement saccadé de ses dents qui mordillaient sa lèvre inférieure la différenciait d'une statue.

— Ce n'est qu'une hypothèse, finit-elle par murmurer dans un souffle.

— Oui, mais nous devons en tenir compte et trouver un moyen de quitter ce vaisseau.

En cet instant, Crista Dorr n'était plus l'holoïste arrogante de La Barabane mais un être aux défenses effondrées, une femme émouvante dans sa vulnérabilité. Le Vioter s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras et la serra contre lui. Elle résista quelques secondes à son étreinte avant de s'abandonner sur son épaule. Sa peau était glacée.

*

Raphanul-Le-Vif volait le long des coursives de la caravanelle. Le grésillement du transmetteur l'avait réveillé au cours de son quart de repos.

— Viens me rejoindre, petit frère…

La voix de Zadria avait résonné comme une musique céleste.

— Viens vite, j'ai congédié les eunuques. La voie est libre.

Il avait sauté dans sa combinaison qu'il avait achevé de boutonner sur le palier de sa cabine. Il habitait dans le quartier des célibataires, situé dans la partie haute de la caravanelle. Il avait croisé des silhouettes furtives dans l'ombre des coursives intermédiaires mais personne n'avait fait attention à lui.

Lorsqu'il s'était engagé dans le gynécée, il avait inconsciemment ralenti son allure. Il craignait à tout moment de tomber sur un eunuque ou, pire, sur une autre petite sœur à qui il aurait été bien en peine d'expliquer sa présence en ces lieux. Les moteurs auxiliaires de la caravanelle ronronnaient sourdement. Cela faisait maintenant cinq quarts, soit un peu plus d'un jour sidéral, que l'embryon et la tour des Mères s'étaient mis en route vers la Lune Noire des Miracles. Une certaine tension régnait dans le poste de pilotage. L'espace paraissait encore plus hostile et froid que de coutume : les compagnons de l'hypsaut s'attendaient à chaque instant à voir surgir les caravanelles intouchables et devenaient nerveux, irritables, comme en témoignait la fréquence inhabituelle des disputes. Raphanul avait même dû se jeter entre Natanal-Trois-Femmes et Gabrel-Le-Rat pour les empêcher d'en venir aux mains.

Il s'engouffra dans la coursive qui menait à l'appartement de sœur Zadria. Une telle impatience de la revoir l'envahit qu'il en oublia toute prudence. Il franchit en quelques bonds les derniers mètres qui le séparaient de sa terre promise.

Elle l'attendait, allongée sur le lit. Ses longs cheveux bruns s'écoulaient en ruisseaux noirs et brillants sur ses épaules et sa poitrine nues. Elle avait tiré le drap sur ses jambes et ses hanches.

Raphanul s'élança vers le pied du lit, mais la voix tranchante de la petite sœur le cloua sur place :

— Pas si vite, frère Raphanul. Dis-moi d'abord ce que tu as appris au sujet de ce goyë.

Les entrailles du compagnon de l'hypsaut se contractèrent douloureusement. Zadria soufflait un vent glacial sur le feu de son désir. À cet instant, il sut que plus elle le repousserait, plus il aurait faim d'elle. Elle avait pris entièrement possession de lui comme ces cruels démons de l'espace qui s'introduisaient dans les rêves des errants et qui hantaient les arcanes de leur âme. Il se rendait compte qu'il n'aurait ni la volonté ni l'envie de l'expulser hors de lui. Il était trop heureux d'être son prisonnier, son pantin, son objet, et cette constatation lui procurait à la fois une joie extatique et une détresse infinie.

— Pas grand-chose, répondit-il d'un ton dépité. Pas facile de lui soutirer des renseignements. C'est un ancien pilote. Il ne lui a fallu

que quelques heures pour apprendre à gouverner la caravanelle. Il vient d'Agondange.

— Et la femme qui l'accompagne ?

— Je n'ai rien appris sur elle…

Il voyait bien que ses réponses ne satisfaisaient pas Zadria : son visage, ce visage merveilleux qu'il aurait tant aimé prendre entre ses mains et couvrir de baisers, restait toujours aussi imperméable, aussi lointain. Il eut soudain affreusement peur d'être obligé de repartir sans l'avoir touchée ou même simplement effleurée. Peur de se retrouver dans sa cabine à ruminer sa frustration, peur de ces interminables heures pendant lesquelles sa respiration serait suspendue au grésillement du transmetteur.

Silène N-Tan contempla le compagnon de l'hypsaut pétrifié au milieu de la pièce. Elle n'éprouvait d'habitude que du mépris pour les hommes qui se glissaient dans son lit mais, lui, il l'émouvait presque avec son air de petit garçon pris en faute. Sa fougue et sa naïveté en faisaient un amant aussi maladroit qu'attachant. Toutefois, ce n'était pas le moment de se laisser aller. Silvo d'Armacht lui avait transmis de nouvelles instructions lors de leur dernière communication. Les événements se précipitaient : dans quelques heures, les intouchables, de plus en plus difficiles à contenir, déferleraient sur l'embryon de pèlerinage. D'Armacht n'avait pas paru particulièrement enchanté de la présence de Rohel Le Vioter dans la caravanelle assidrienne. Silène avait cru déceler quelques reproches voilés dans les paroles de son collègue du Jahad : il l'accusait à demi-mot d'avoir mis en péril le plan E.J., un plan qui avait demandé plus d'une année sidérale de travail. Silène en était restée interloquée : il lui faisait grief d'avoir identifié Rohel Le Vioter, l'homme qui avait volé le Mentral, la formule sonore qui avait nécessité non pas quelques mois mais plus de sept siècles de travail aux Ulmans chercheurs du Chêne Vénérable ! D'ailleurs, Silène comptait bien exploiter la part de mérite qui lui revenait. Les textes du Jahad comportaient une clause d'amnistie qui permettait aux agents de recourir à la clémence du Berger Suprême pour services exceptionnels rendus à l'Église. Elle envisageait de demander sa libération et la neutralisation définitive de sa capsule de poison à la fin de cette mission. Elle pourrait enfin retourner sur Silvaïr où elle tenterait de refaire sa vie, même si, elle en était consciente, elle ne réussirait jamais à redevenir la jeune fille insouciante et rieuse qu'elle avait jadis été.

En attendant, il lui fallait encore torturer ce jeune Jadgë hagard, aussi docile et tremblant qu'un animal domestique des quartiers agricoles de la caravanelle. Les hommes piégés exécutaient les ordres avec un zèle inégalable lorsqu'ils étaient frustrés de leur récompense.

— Tu m'a déçue, petit frère, fit-elle d'une voix traînante. Mais,

comme je t'aime beaucoup, je t'offre une deuxième chance. Si tu me donnes satisfaction, je t'ouvrirai les portes du plaisir. Tu m'obéiras ?

Les yeux de Raphanul se remplirent de larmes. Il eut l'impression de s'enfoncer dans une eau noire et glacée. Il fixa jusqu'à la souffrance le drap qui dissimulait le corps de la petite sœur Zadria, ce corps qu'il mourait d'envie de posséder et qui se refusait à lui.

— Je ferai tout ce que tu voudras, petite sœur…

CHAPITRE VIII

Le Vioter observait l'embryon de pèlerinage par la baie latérale de la cabine de pilotage. De ces innombrables caravanelles raccordées les unes aux autres par les ombilics se dégageait une impression de puissance phénoménale. Elles se déplaçaient au ralenti, mues par leurs seuls moteurs auxiliaires. Raphanul-Le-Vif avait expliqué à Rohel que les pilotes devaient régler la vitesse de leur vaisseau sur celle de la tour des Mères et que, par conséquent, ils ne pouvaient pas utiliser la propulsion de l'hypsaut.

De toute façon, l'embryon était d'une importance telle qu'ils n'avaient guère le choix. En mode de propulsion hypsaut, il leur aurait été impossible de synchroniser l'allure de leur caravanelle avec celle des trois mille autres qui progressaient sur un front de plusieurs centaines de kilomètres. Les navigants se contentaient de maintenir les intervalles qui séparaient chacun de ces gigantesques engins spatiaux. Il leur fallait seulement éviter les fausses manœuvres qui comprimeraient et broieraient les ombilics de raccord.

Raphanul-Le-Vif tendit une tasse fumante à Rohel. Un petit distributeur de téchaé trônait sur une étagère à côté du tableau de bord.

— Au grand peuple des Jadgë, fit le jeune compagnon de l'hypsaut.

Le Vioter prit la tasse et dégusta le liquide bouillant à petites gorgées. Le téchaé des errants était nettement plus savoureux que celui qu'on lui avait servi dans la taverne de La Barabane. Il avait passé la combinaison blanche et dorée des navigants. On lui avait remis un poignard à lame recourbée, l'arme traditionnelle des compagnons de l'hypsaut, mais il ne s'était pas séparé pour autant de son vibreur à ondes mortelles. D'après Crista, les errants se servaient

exclusivement d'armes blanches et les caravanelles n'étaient pas équipées de canons à propagation lumineuse mais seulement de grappins-passerelles et de boucliers magnétiques de sécurité. Leur conception de la guerre se rapportait, toujours d'après l'holoïste, au code d'honneur qui avait autrefois régi les tribus nomades du Carusq.

Raphanul-Le-Vif et Le Vioter étaient tous les deux seuls dans la cabine. Gabrel-Le-Rat et Natanal-Trois-Femmes, leurs équipiers de quart, étaient partis se restaurer à la salle commune. Tout en surveillant les paramétreurs du tableau de bord, Le Vioter épiait du coin de l'œil le jeune Jadgë dont l'attitude singulière avait fini par éveiller sa méfiance. Raphanul ne faisait pas seulement preuve d'une sollicitude excessive à son égard, il était aussi parfois agité de spasmes nerveux qui précédaient de longues périodes d'abattement où il demeurait totalement prostré sur son tabouret. Rohel avait demandé à Crista si ce genre de comportement pouvait s'expliquer par l'action du virus de Barimor (ce qui aurait confirmé la thèse de l'infiltration des clans purs par les intouchables), mais elle lui avait répondu qu'elle n'en connaissait pas les symptômes.

Le regard de la petite sœur figé à l'intérieur du cône bleuté l'obsédait toujours autant. Il se superposait à la moindre de ses pensées, au moindre de ses gestes, mais il ne parvenait pas à exhumer le souvenir précis qui se conjuguait avec ces immenses yeux noirs et brillants. Une sensation horripilante, semblable à celle que procure un insecte dont on perçoit l'incessant bourdonnement mais qu'on ne réussit jamais à capturer du regard.

— Est-ce que tu connais les intouchables, Ramai-Yeux-Verts ? demanda soudain Raphanul.

— J'en ai entendu parler…

— Ce sont des abominations de l'espace, des monstres assoiffés de sang.

— Qu'est-ce que tu cherches à me dire ?

Raphanul jeta son gobelet dans une poubelle broyante, s'assit sur le second tabouret fixé devant le tableau de bord, contempla la voûte étoilée d'un air sombre.

— Nous ne sommes pas sûrs de remporter cette guerre. Ils sont aussi nombreux et aussi enragés qu'un essaim de lucioles mange-fer des Mondes des Grands Anciens.

Il se tourna vers Rohel.

— Ne crois pas que je sois un lâche, frère Ramai, ajouta-t-il avec un sourire triste. S'il le faut, je défendrai Mère Assidra jusqu'au bout. La mort ne me fait pas peur.

— Je n'en doute pas.

Le jeune compagnon de l'hypsaut jeta un coup d'œil furtif en direction de la porte de la cabine. Le Vioter entrevit les mouvements

saccadés de son changetemps sous la peau tendue de sa bosse occipitale.

— Je connais un moyen de quitter la caravanelle si les choses tournent mal, chuchota Raphanul avec une précipitation proportionnelle à l'énormité de l'aveu.

— Pourquoi m'en parler à moi ? demanda Rohel d'un ton sec.

— Parce que les autres ne m'écouteront pas. Ils préféreront se faire massacrer sur place plutôt que de fuir. Et il faut au moins deux hommes…

— Ce moyen, c'est quoi ?

— Une antique dérivelle. Une cellule de naufrage à propulsion nucléaire qui offre à peu près trois jours sidéraux d'autonomie. Avec elle, nous pourrons gagner la Lune Noire des Miracles.

— Où se trouve-t-elle ?

— Sous le labyrinthe, dans une soute condamnée.

— Tu es le seul à en connaître l'existence ?

Le jeune pilote hésita quelques secondes avant de répondre :

— Non, mais nous ne sommes pas nombreux. Quelqu'un m'a donné le code de la…

Des bruits de pas et de voix l'interrompirent. Natanal-Trois-Femmes et Gabrel-Le-Rat s'engouffrèrent dans la cabine. Natanal avait l'air moins fatigué que d'habitude. Ses épouses ne le harcelaient plus : la priorité était maintenant donnée aux consignes des seigneurs de guerre et, tant que dureraient les hostilités, les femmes n'auraient pas le droit d'approcher leurs hommes. Agriculteurs, charognards, récupérateurs d'épaves, guérisseurs ou gardiens de l'ordre, tous les hommes en âge de manier le sabre, le glaive, le poignard ou la lance avaient été réquisitionnés et répartis aux points stratégiques de la caravanelle. Seuls les compagnons de l'hypsaut, en nombre restreint par rapport aux autres communautés du clan, étaient dispensés des manœuvres collectives.

— De plus en plus difficile d'approcher de la cabine, gronda Gabrel-Le-Rat. Ils sont plus de trois cents dans les coursives de dégagement.

— De quoi te plains-tu ? ironisa Natanal-Trois-Femmes. Ça prouve au moins que les seigneurs de guerre se soucient de notre sort.

— Il faut vraiment que ça aille mal pour qu'ils se sentent obligés de protéger les bossus.

Puis Gabrel-Le-Rat s'adressa à Le Vioter et à Raphanul :

— Allez manger, vous deux !

Soudain, Natanal, qui s'était collé contre la baie vitrée, poussa un hurlement :

— Là ! Devant ! Regardez !

Il désignait une mince ligne argentée qui barrait tout l'horizon.

C'était un trait à peine perceptible, une déchirure brillante sur le velours sombre de l'espace. Le Vioter s'empara de l'une des paires de jumelles autofocales qui traînaient au-dessus du tableau de bord. Il capta d'abord des formes grises et floues qui ressemblaient à de gros insectes caparaçonnés et pourvus d'antennes latérales, puis, lorsque les cellules de sensibilité eurent corrigé la dioptrie, il distingua des caravanelles identiques à celles de l'embryon de pèlerinage et reliées par des ombilics de raccord.

— Les intouchables, murmura Gabrel-Le-Rat.

Il braqua une autre paire de jumelles sur le front de vaisseaux qui avançait en leur direction.

— Cette fois, ça y est, ajouta Natanal-Trois-Femmes d'une voix lugubre.

— La jonction devrait s'effectuer dans trois ou quatre heures sidérales. Il faut prévenir les seigneurs de guerre.

— Les vigies l'ont probablement déjà fait.

— Nous devons nous en assurer. Raphanul, tu fonces au poste de commandement.

Avant de sortir de la cabine, le jeune compagnon de l'hypsaut jeta un regard implorant à Rohel. Il n'avait pas eu le temps de tout lui dire. La petite sœur Zadria, qui paraissait savoir tant de choses, s'était au moins trompée sur un point : les intouchables attaquaient quelques heures sidérales plus tôt qu'elle ne l'avait prédit.

*

Entouré des principaux chefs de guerre, Silvo d'Armacht observait l'embryon de pèlerinage qui grossissait de seconde en seconde dans la perspective de la baie vitrée. La jonction n'était plus qu'une question de minutes.

L'agent du Jahad l'avait échappé belle un jour sidéral plus tôt. Lorsqu'il avait ordonné aux chefs de guerre de différer leur attaque, il s'était heurté à des réactions hostiles. Il avait décelé un brutal changement d'attitude à son égard. Les intouchables le considéraient comme le Fédérateur uniquement parce qu'il avait su diriger leur haine sur ceux qu'il avait désignés comme les responsables de leur malheur. Maintenant qu'ils étaient sur le point d'atteindre leur cible, ils avaient du mal à admettre que leur messie, leur guide, retienne leur bras vengeur.

Il s'était passé exactement ce qu'avait craint Silvo d'Armacht : les détourner, même quelques heures, de leur but, c'était les amener à se poser des questions sur l'homme surgi de nulle part qu'ils avaient reconnu comme le Père. Les intouchables n'étaient pas des monstres sans cervelle, contrairement à ce que prétendait l'Ultime Su-pra

Mesguir, mais seulement des êtres humains que le virus de Barimor avait plongés dans l'aigreur et le désespoir.

— C'est pourtant toi qui nous exhortes depuis plus d'un an à les combattre ! avait hurlé Rouge-Long-Pied, chef de guerre du clan jurioniste, le premier clan contaminé.

— Que tu le veuilles ou non, nous n'attendrons pas une minute de plus ! avait renchéri Chien-Fou-Tard, le chef de guerre du clan Folinus.

— Nous n'avons plus besoin de toi ! avait ajouté une voix.

À cet instant, il n'était plus leur Père mais un intrus égaré dans leur monde. Les attributs de Fédérateur dont il s'était prévalu, la robe de laine, les sandales de cuir tressé, le sabre à la poignée en forme de crosse, avaient soudain perdu toute valeur à leurs yeux. Ils refusaient catégoriquement les mots tels que tergiversation, atermoiement, sursis, délai, ils voulaient humer l'odeur de la guerre, du massacre et du sang.

D'Armacht avait voué son supérieur hiérarchique, l'Ultime Su-pra Mesguir, aux mille diables du Grand Enfer des Déchets et avait tenté de redresser une situation qui était sur le point de lui échapper. Première loi du maniement des masses : frapper à la tête, vite et fort. Il était descendu de son estrade, avait dégainé son sabre et l'avait abattu sur la nuque de Rouge-Long-Pied. La tête du chef de guerre jurioniste avait volé dans les airs, comme brutalement propulsée par un geyser de sang. Un silence tendu, uniquement troublé par le gargouillis sinistre qui s'élevait du corps décapité de Rouge-Long-Pied, était tombé sur la grande salle du conseil.

D'Armacht avait alors défié du regard les visages déformés, hideux, qui l'environnaient.

— Voilà ce qu'il advient aux fils qui manquent de respect à leur Père ! avait-il déclaré d'un ton véhément (septième loi du maniement des masses : une voix puissante agit comme un rayon anesthésiant sur les ardeurs protestataires). Et vous, doutez-vous encore de la parole de votre Père ? (quatrième loi : insister autant que possible sur le titre qui légitime l'autorité…). Moi, votre Père, je suis en communication permanente avec nos sœurs et nos frères en place dans l'embryon de pèlerinage. Ils ont encore besoin d'un peu de temps pour préparer le terrain. Votre Père souhaite prendre toutes les précautions.

— Mais, Père, tu nous avais affirmé que tout était prêt, avait encore protesté quelqu'un.

Ils recommencent à m'appeler Père, c'est bon signe, avait pensé d'Armacht.

— Honoreriez-vous un Père qui ne met pas toutes les chances du côté de ses fils ? avait grondé l'agent du Jahad. Dame Asmine d'Alba est venue me visiter dans mes rêves (troisième loi : exalter les

croyances des masses…) et elle m'a confié que votre terre, la terre promise, vous sera donnée après votre victoire sur les clans du pèlerinage. Mes fils, votre impatience, cette impatience que je comprends et que j'aime, ne doit pas vous faire rater l'extraordinaire chance qui s'offre à vous.

Il était seul face à plus de deux cents chefs de guerre. Il venait d'assassiner froidement l'un des leurs. Ils auraient pu se ruer sur lui, le couper en morceaux et décorer la salle du conseil avec ses tripes, mais ils n'avaient pas remué le petit doigt (ou l'appendice blanchâtre qui leur servait d'auriculaire). En l'occurrence, la promptitude avec laquelle il avait réagi lui avait sauvé la vie. Cependant, conscient que sa marge de manœuvre s'était considérablement réduite, Silvo d'Armacht avait contacté Su-pra Mesguir dès son retour dans sa cabine et avait posé ses conditions : ou le délai se réduisait à un jour sidéral, ou lui, d'Armacht, ne répondait plus de rien. L'Ultime avait piqué une terrible colère mais avait fini par se rendre aux arguments de son subordonné.

Désormais, le sort en était jeté. Les deux embryons lancés l'un vers l'autre n'étaient plus séparés que par une distance de dix lieues spatiales. Les agents et les intouchables en poste dans les caravanelles de l'embryon avaient été avertis de l'imminence de l'attaque. À l'heure qu'il était, ils se chargeaient d'annihiler les boucliers magnétiques des vaisseaux.

— Abordage dans sept minutes sidérales. Tous à vos postes, lança d'Armacht aux chefs de guerre. Et rappelez-vous : pas de quartier. Dame Asmine d'Alba vous contemple : à chaque membre d'un clan pur abattu, c'est une parcelle de terre promise qui vous est donnée.

— Gloire au Fédérateur et mort aux traîtres des clans purs ! hurlèrent en chœur les chefs de guerre.

Ils avaient passé une grossière cotte de mailles par-dessus leurs haillons. Ils brandissaient leur sabre, leur épée, leur lance, leur masse d'armes ou leur dague. La rage de destruction qui les animait paraissait sans bornes. Les capuchons rabattus sur les épaules dévoilaient leurs faces grotesques, pitoyables. Leurs petits yeux étincelaient sous les renflements gélatineux qui avaient jadis été des arcades sourcilières. Un suint visqueux et blanchâtre s'écoulait des multiples replis adipeux de leurs bosses. L'odeur était à ce point nauséabonde dans la cabine exiguë que d'Armacht avait les pires difficultés à contenir la nausée qui lui chavirait les tripes.

Les chefs de guerre s'éclipsèrent, mettant en partie fin à son supplice. Il ne resta dans le poste de pilotage que trois navigants qui, à en juger par leur apparence encore humaine, n'étaient pas contaminés depuis très longtemps.

D'Armacht se demanda si Silène N-Tan, une fille ambitieuse dont il

se méfiait, avait eu le temps d'exécuter les ordres de Su-pra Mesguir. Il haussa les épaules : il se fichait éperdument de Rohel Le Vioter et de la formule du Mentral. Sa mission s'achevait avec cette guerre. Maintenant que plus rien ni personne ne pourrait enrayer la machinerie infernale qui s'apprêtait à détruire la race maudite des Jadgë, il lui fallait songer à sa propre sécurité. Il avait dissimulé son scaphandre autonome de survie sous la couchette de sa cabine. Il ne lui restait plus qu'à s'éjecter dans l'espace et attendre tranquillement que les cohortes du Jahad viennent le récupérer à l'issue de la bataille.

— Je me retire quelques instants pour prier, dit-il aux pilotes.

— Bien, Père.

Il franchit rapidement la coursive de séparation, s'enferma dans sa cabine, releva le matelas, descella la plaque métallique rivée sous sa couchette et dégagea un compartiment d'où il extirpa un scaphandre plié, deux bonbonnes d'oxygène ainsi qu'une borne réceptrice d'ondes, un petit appareil qui indiquerait ses coordonnées spatiales aux radars des croiseurs rapides du Jahad.

Il posa le scaphandre en spunstène souple sur le plancher et se pencha pour le dérouler. Subitement, il perçut une présence dans son dos. Une violente décharge d'adrénaline lui électrisa tout le corps. Maîtrisant les ruades de panique qui lui martelaient le bas-ventre, il feignit de ne rien remarquer dans un premier temps, puis il se laissa brusquement tomber sur les talons, pivota sur lui-même et lança sa jambe en direction de l'ombre qui se dressait au milieu de la cabine.

Son pied heurta quelque chose de mou. L'adversaire s'affaissa comme un sac vide en poussant un gémissement étouffé. D'Armacht se rendit alors compte que deux autres silhouettes, silencieuses et immobiles de chaque côté de la porte, lui interdisaient toute possibilité de retraite.

— L'heure des comptes a sonné, Père.

L'agent du Jahad tenta de dégainer son sabre, mais Chien-Fou-Tard, le chef du clan folinien, s'avança d'un pas et lui posa la pointe de sa rapière sur la gorge.

— Un autre mouvement et je t'embroche. Je te soupçonnais depuis quelque temps. Tu as commis ta première erreur en tuant Rouge-Long-Pied… Tu voulais fuir, hein ? Pour qui travailles-tu ? Tu as trente secondes pour te confier à tes fils… Père.

Il avait expulsé ce mot comme un crachat.

L'autre intouchable, probablement un lieutenant de Chien-Fou-Tard, désarma Silvo d'Armacht. L'agent du Jahad regretta amèrement de s'être séparé de son vibreur cryogénique. Désormais, il en était réduit à espérer un miracle. Qu'un commandant de cohorte déclenche par inadvertance l'ouverture de sa capsule de poison par exemple.

*

Les longs mugissements des sirènes d'alarme concouraient à accentuer la panique qui déferlait sur la caravanelle assidrienne.

Le Vioter jouait des épaules et des coudes pour traverser les coursives où se bousculaient des groupes d'hommes complètement affolés. Raphanul-Le-Vif n'avait pas eu le temps de lui dire où se trouvait la dérivelle de secours et Rohel estimait qu'il n'aurait aucune chance d'en apprendre davantage en restant cloîtré à l'intérieur de la cabine de pilotage. L'excitation était telle que personne ne lui avait prêté attention lorsqu'il s'était glissé hors du secteur des navigants. Il emprunta une coursive descendante qui débouchait sur les quartiers agricoles, où ne déambulaient que quelques vieillards ployés sous l'énorme bosse de leur changetemps. Les fanes des légumes pourrissaient sous les lampes énergétiques des serres artificielles. Les animaux, des races bovines et ovines qui avaient pour la plupart disparu des mondes sédentaires, tournaient en rond dans les enclos débordant de déjections. Les purificateurs d'air s'étaient arrêtés de fonctionner. L'odeur pestilentielle et les émanations de méthane rendaient l'atmosphère pratiquement irrespirable.

Il aperçut un panneau lumineux vertical au bout d'une allée : le plan général de la caravanelle. Comme il n'était encore jamais passé par la zone agricole, il s'approcha du plan afin de déterminer le chemin le plus court jusqu'à son appartement situé dans la partie du vaisseau que les Assidriens appelaient la Molécule. Quand il eut repéré les deux quartiers, celui où il se trouvait et celui qu'il voulait gagner, il mémorisa brièvement la succession de lignes blanches, les coursives, et de points rouges, les plates-formes gravitationnelles, qui les reliaient entre eux. Il reçut soudain un coup cinglant sur le trapèze gauche.

— Pourquoi n'es-tu pas à ton poste, bossu ?

Rohel eut besoin d'une seconde pour se souvenir qu'il portait la combinaison blanche et dorée des navigants et que l'homme, un seigneur de guerre, s'adressait donc bien à lui.

— Je t'ai posé une question, bossu.

Le seigneur de guerre leva sa badine en un geste menaçant. Un couvre-chef ridicule, probablement un vestige de casque, recouvrait sa tête. Il était également équipé d'un écu noir, d'un glaive à courte lame et d'un fanion aux emblèmes du clan planté dans sa large ceinture de cuir.

Le Vioter n'avait pas l'intention de perdre du temps à discuter avec lui. La souveraineté des seigneurs de guerre, maîtres absolus de la caravanelle en période de guerre, confinait le plus souvent à l'autoritarisme borné.

— Je suis nouveau, je me suis perdu.

— À d'autres, glapit le seigneur de guerre. À l'heure actuelle, tous les hommes valides, y compris les bossus, ont été assignés à un poste de combat. Si tu n'avais pas quitté ton poste, tu ne te serais pas perdu. Malheureusement pour toi, nous effectuons des rondes de surveillance. C'est la guerre, bossu, et les lâches n'ont pas leur place dans le clan de Mère Assidra.

Il lâcha sa badine, tira son glaive hors de son fourreau et frappa d'estoc vers le cœur de Rohel. Le Jadgë était vif, rapide, mais la pointe de son arme se planta dans le panneau lumineux. Il s'attendait à être aspergé par le sang du compagnon de l'hypsaut, il fut seulement arrosé par une somptueuse gerbe d'étincelles. Le temps de dégager son glaive, il se rendit compte que le navigant s'était déjà glissé derrière lui. Il sentit aussitôt quelque chose de tranchant et de froid s'insinuer entre ses omoplates et lui fouailler les chairs. Un voile trouble lui tomba sur les yeux, ses jambes flageolantes se dérobèrent sous lui. Jamais il n'aurait cru qu'un minable bossu, l'un de ces rêveurs qui avaient toujours la tête dans les étoiles, se montrât aussi rapide et efficace au combat. Il s'effondra contre le panneau lumineux sur lequel il glissa en abandonnant une large trace pourpre.

Les animaux, affolés par l'odeur du sang, s'agitèrent dans les enclos proches. Les meuglements et les bêlements se mêlèrent au martèlement sourd des sabots et des cornes sur les barrières métalliques.

Le Vioter essuya la lame de son poignard sur la veste du seigneur de guerre agonisant. Il jeta un bref coup d'œil devant et derrière lui : la coursive était déserte. Il se releva et, en suivant les indications qu'il avait mentalisées, prit la direction de la Molécule.

Il gagna le premier puits gravitationnel et sauta sur la plate-forme dont il programma la descente sur la console autosuspendue. Deux niveaux plus bas, il atterrit au beau milieu d'un groupe en faction, composé d'agriculteurs reconnaissables à leurs combinaisons brunes et armés de sabres d'abattage. Ils lui jetèrent des regards soupçonneux mais, cette fois-ci, il décida de prendre l'initiative :

— J'ai un message pour le seigneur de guerre qui commande la défense de la Molécule.

L'un d'eux, probablement le responsable du groupe, s'avança d'un pas.

— Les seigneurs de guerre ont pourtant des transmetteurs personnels, marmonna-t-il en frottant la bosse de son changetemps.

— Les intouchables sont tellement proches de nous que les seigneurs de guerre ont suspendu les communications holo.

— Sage précaution, approuva l'agriculteur d'un air pénétré de gravité. Ces maudits, il vaut mieux qu'ils en sachent le moins possible

sur nous, pas vrai ?

Le Vioter hocha la tête et, sans laisser à son interlocuteur le temps de reprendre ses esprits, s'enfonça dans la coursive de dégagement. Il se demanda pourquoi Raphanul-Le-Vif avait attendu le dernier moment pour lui parler de la dérivelle de secours. La caravanelle était maintenant sur le pied de guerre, ce qui ne facilitait pas les choses. Visiblement, le jeune compagnon de l'hypsaut n'agissait pas de sa propre initiative. Il n'était qu'un pantin dont quelqu'un manipulait les fils. Mais qui ? Dans quel but ? Et cela avait-il un rapport avec la femme qui s'était glissée sous le voile d'une petite sœur, cette femme énigmatique qui hantait son passé ?

Rohel atteignit rapidement la coursive circulaire qui entourait la Molécule. Le quartier des familles, le cœur du clan, était l'un des mieux protégés de la caravanelle. D'importants bataillons en gardaient chaque intersection, chaque carrefour. Rencogné dans l'embrasure d'une porte de secours, Le Vioter hésita : il se voyait mal les abuser comme il avait abusé la petite troupe inexpérimentée des agriculteurs. Pourtant, il lui fallait impérativement regagner son appartement. L'idée ne l'effleurait même pas d'abandonner Crista Dorr à son sort, et il restait persuadé que c'était le seul endroit où Raphanul-Le-Vif chercherait à le recontacter.

À cet instant, une formidable secousse ébranla la caravanelle. Déséquilibré, il se rattrapa *in extremis* à une saillie métallique. Un concert de hurlements s'éleva des grappes d'hommes enchevêtrés sur le plancher qui gesticulèrent comme des insectes gisant sur leur carapace.

— Les grappins des intouchables. Nous sommes abordés.

Rohel exploita immédiatement l'affolement général. Il sortit de sa cachette, enjamba un monticule de corps empêtrés les uns dans les autres, s'engagea dans un passage perpendiculaire, déboucha sur un carrefour d'où partaient d'autres coursives. L'intérieur de la Molécule était désert. Les cris et les pleurs des femmes et des enfants, barricadés à l'intérieur des appartements, transperçaient les portes et les cloisons. Les seigneurs de guerre, en stratèges mal avisés, n'exploitaient pas les multiples ressources qu'offrait la structure complexe de la caravanelle. Si les intouchables parvenaient à enfoncer les lignes de défense, les femmes et les enfants se retrouveraient livrés à eux-mêmes. Le Vioter, lui, aurait tranquillement laissé les intouchables se répandre dans les appartements où il aurait au préalable disposé des groupes de quatre à cinq hommes. Il lui paraissait évident que les femmes saines constitueraient l'objectif principal des assaillants. Il les aurait donc attirés et divisés en leur ouvrant les habitations du cœur du vaisseau.

D'autres secousses de moindre amplitude ébranlèrent la caravanelle dont la structure grinça de manière inquiétante. Le Vioter

arriva en vue de son appartement. La porte, ouverte, claquait contre le chambranle métallique. Il s'arma de son vibreur à ondes mortelles et s'en approcha à pas de loup.

Une fois parvenu à un mètre de l'embrasure, il prêta l'oreille mais ne décela aucun bruit suspect. Il décocha un violent coup de pied dans le panneau. La porte pivota brusquement sur ses gonds. Il s'engouffra à l'intérieur de l'appartement et, replié sur lui-même, il pointa le canon de son vibreur sur les deux silhouettes qu'il capta dans son champ de vision.

— On n'a pas idée de flanquer une frousse pareille à sa propre femme ! s'exclama Crista Dorr.

L'extrême pâleur de l'holoïste trahissait à la fois son saisissement et sa nervosité.

— J'étais morte d'inquiétude.

Le Vioter se redressa. Elle se précipita vers lui et se jeta dans ses bras. Ses ongles longs traversèrent l'étoffe de sa combinaison et s'enfoncèrent dans la chair de son dos. Son souffle tiède et précipité lui effleura le cou.

— Tu ne peux pas savoir à quel point je suis contente de te revoir, Ramai-Yeux-Verts, chuchota-t-elle. Ce Jadgë prétend qu'il connaît un moyen de sortir de cet enfer…

Le Vioter leva les yeux sur Raphanul-Le-Vif.

— Ce n'est pas une raison pour laisser la porte ouverte.

CHAPITRE IX

La belle ordonnance de l'embryon de pèlerinage s'était brisée sous l'impact des caravanelles intouchables. Juste avant l'abordage, les vaisseaux assaillants avaient, sur les conseils du Fédérateur, procédé au retrait de leurs cordons de raccord. Gagnant ainsi en autonomie et en mobilité ce qu'ils perdaient en solidarité, ils avaient percuté leurs cibles comme des béliers. Les coques s'étaient entrechoquées avec une violence telle que certains ombilics de l'embryon de pèlerinage avaient éclaté comme du bois mort. Une entame qui avait semé un vent de panique à l'intérieur des caravanelles des clans purs, pris au dépourvu : ce genre de manœuvre ne faisait pas partie des us et coutumes de guerre admis par les Jadgë.

Les intouchables avaient ensuite lancé leurs lourds grappins munis de forets et de passerelles étanches sur les fuselages de leurs proies. Les clans purs avaient voulu riposter en ouvrant leurs boucliers magnétiques, mais les champs à haute densité, prévus pour empêcher quiconque de pénétrer à l'intérieur des caravanelles, ne s'étaient pas déployés. Pire : les sas latéraux et ventraux s'étaient ouverts les uns après les autres, offrant de nombreux passages vers lesquels d'autres passerelles étanches s'étaient aussitôt déroulées comme des langues de batraciens. Les seigneurs de guerre et les gardiens de l'ordre s'étaient alors rendu compte, un peu tard, que des traîtres s'étaient glissés dans leurs troupes pour saboter les défenses. Ils avaient aussi compris qu'ils auraient de sérieuses difficultés à se sortir de ce traquenard et, en désespoir de cause, avaient exhorté leurs hommes à vendre chèrement leur vie.

Après que les embouts souples se furent adaptés aux ouvertures, les pompes d'oxygène et les générateurs de GAV entrèrent automatiquement en fonction et les intouchables se ruèrent par vagues

successives dans les passerelles d'abordage. Sur les trois mille caravanelles de l'embryon de pèlerinage, environ mille cinq cents, y compris la tour des Mères, furent ainsi prises d'assaut.

Les premières lignes de défense du clan assidrien, composées pourtant de seigneurs de guerre et de gardiens de l'ordre, furent enfoncées en quelques minutes. Démoralisés par la facilité déconcertante avec laquelle leurs adversaires avaient créé des passages, tétanisés par leur monstrueuse apparence – les intouchables attaquaient à visage découvert, selon les conseils du Fédérateur –, les Assidriens refluèrent en désordre vers le cœur de la caravanelle.

Une âpre odeur de sueur et de sang se répandait dans les coursives, sur les esplanades, dans les soutes. Un peu partout retentissaient le cliquetis des armes, les ahanements des combattants et les hurlements des blessés. Armés de sabres, de rapières, de lances ou de masses d'armes, protégés par de grossières cottes de mailles, les assaillants gagnaient inexorablement du terrain. Animés d'une frénésie meurtrière, ils éventraient, ils décapitaient, ils embrochaient à tour de bras, et les ruisseaux empourprés qui s'écoulaient le long des coursives se gonflaient sans cesse, s'abîmaient en cascades dans les puits de descente au fond desquels ils formaient des mares épaisses et visqueuses. Des plaies béantes des intouchables s'échappait un curieux mélange de sang et de gelée blanchâtre qui évoquait la substance de larve.

Galvanisés par Spinado-Grand-Mangeur, le chef de guerre du clan Uronal, les assaillants progressèrent vers le centre du vaisseau, vers les habitations des familles, vers le gynécée et les appartements des petites sœurs.

Les défenseurs se regroupèrent en rangs compacts devant chaque bouche d'entrée de la Molécule. À partir de cet instant, les distinctions claniques tombaient comme des peaux dérisoires, inutiles. Il n'existait plus de seigneurs de guerre, plus de gardiens de l'ordre, plus d'administrateurs, plus de charognards, plus de récupérateurs d'épaves, plus de soigneurs, plus de compagnons de l'hypsaut, plus d'agriculteurs, seulement des Assidriens unis, soudés par un même désir de protéger ce qu'ils possédaient de plus cher. Ils n'ignoraient pas l'horrible sort qui attendait leurs femmes, leurs enfants, les petites sœurs de leur clan et surtout leur Mère Assidra s'ils cédaient sous la pression de leurs adversaires.

Alors qu'ils n'avaient pratiquement rencontré aucune difficulté jusqu'alors, Spinado-Grand-Mangeur et les siens se heurtèrent soudain à une résistance opiniâtre. La violence et l'intensité de l'affrontement se traduisirent par de nombreuses pertes de part et d'autre. Les combattants pataugèrent rapidement dans un véritable marécage de sang, de viscères, de membres et de têtes coupés. Les cloisons se

tendaient de rideaux carmin de plus en plus épais. L'étroitesse des coursives réduisait considérablement la marge de manœuvre des intouchables, qui ne pouvaient se lancer à l'assaut que par vagues intermittentes de deux ou trois.

À bout de patience, Spinado-Grand-Mangeur décida de prendre les choses en main. Il se fraya un passage au milieu de ses troupes et gagna les premiers rangs. Là, il leva sa lourde épée à double tranchant, la fit tournoyer au-dessus de sa tête comme une vulgaire fronde et avança d'un pas résolu vers la bouche ogivale d'une coursive. Les Assidriens restèrent un moment pétrifiés devant ce géant à la trogne hideuse qui fondait sur eux comme un oiseau de proie. Prise de folie, l'épée du chef du clan Uronal opéra un véritable carnage parmi les défenseurs. Frappant sans discontinuer de taille et d'estoc, lâchant un hurlement continu, repoussant de l'épaule ou de la cuisse les corps qui s'effondraient sur lui, Spinado parvint à lézarder la muraille humaine qui protégeait le cœur de la caravanelle. Les intouchables s'engouffrèrent dans la brèche à la suite de leur chef et franchirent une, puis deux, puis trois entrées. Les seigneurs de guerre assidriens tentèrent de rameuter et de réorganiser leurs troupes, mais en pure perte. Les cordons de défense, de plus en plus clairsemés, n'eurent pas le temps de se reformer et rompirent les uns après les autres. Les intouchables du clan Uronal se répandirent comme un essaim dans les coursives de la Molécule. Ils massacrèrent les derniers Assidriens qui se dressaient sur leur route, puis se ruèrent à l'intérieur des appartements dont ils fracassèrent les portes à coups d'épée, de sabre ou de masse d'armes. Ils trouvèrent quatre petites sœurs du clan dans une pièce de l'appartement tabou de Mère Assidra, où elles s'étaient réfugiées en compagnie des eunuques.

Spinado-Grand-Mangeur rêvait depuis longtemps de l'instant où il tiendrait au bout de son épée celles que les intouchables considéraient comme les responsables de leur disgrâce. N'étaient-ce pas elles, les petites sœurs des clans purs, qui avaient décidé d'interdire le pèlerinage aux clans contaminés ? N'étaient-ce pas ces femmes qui, au nom des Mères disparues, avaient fait d'eux des maudits de l'espace ? N'étaient-ce pas elles qui les avaient empêchés de recourir à la grâce du Golem, dame Asmine d'Alba ? Elles étaient alignées, immobiles, contre la cloison du fond. Seuls les imperceptibles friselis qui agitaient leur voile trahissaient leur effroi. Spinado essuya d'un revers de manche le sang qui dégouttait des renflements gélatineux de sa face. Les gémissements des eunuques ne parvenaient pas à briser le silence mortuaire retombé sur le gynécée. Le chef du clan Uronal tendit son épée empourprée vers la tête de la petite sœur Slizia. Elle esquissa un mouvement de recul. La légère protubérance de son changetemps, enfouie sous sa chevelure, heurta la paroi métallique.

— De quoi as-tu peur, petite sœur ? lança Spinado d'une curieuse voix vibrante qui rappelait le bourdonnement d'un insecte. Nous sommes des Jadgë, des membres à part entière de la grande fraternité de l'errance. Vous vous pensiez à l'abri dans l'appartement tabou, hein ? Il y a bien longtemps que nous, les intouchables, nous savons que les Mères fondatrices sont mortes.

Il glissa la pointe de sa lame sous le voile et la retira d'un coup sec. Le morceau d'étoffe se déchira de bas et haut et s'affaissa sur les épaules de la petite sœur. Sa beauté stupéfia Spinado et ses hommes massés dans l'entrée de la pièce. Ils vivaient en permanence avec les visages grotesques, difformes, repoussants de leurs épouses, ces miroirs haïssables dans lesquels ils ne cessaient de se contempler, et ils avaient désappris la splendeur des femmes pures, ils avaient désappris la finesse de leurs traits, la délicatesse de leur cou, la magnificence de leur chevelure.

Toujours de la pointe de son épée, Spinado dévoila les trois autres petites sœurs. Bien que différentes, elles parurent toutes également désirables aux intouchables. Ils avaient l'impression d'avoir découvert un trésor d'autant plus fabuleux qu'il leur faisait oublier, l'espace d'un instant, leur propre laideur, leur propre misère. Lorsque le chef du clan Uronal commença à lacérer leurs vêtements, trois eunuques, incapables de contenir leur rage, se précipitèrent en sa direction. L'épée de Spinado siffla comme un serpent furieux. La tête du premier eunuque vola dans les airs, le second tomba à genoux en essayant de retenir les entrailles qui s'échappaient de son abdomen, le troisième fut pratiquement coupé en deux au niveau de la taille. L'odeur capiteuse du sang frais se répandit dans le gynécée.

— Finis-en vite, maudit, souffla la petite sœur Slizia, livide.

— Oh non ! répliqua Spinado-Grand-Mangeur. Crois-moi sur parole, petite sœur, je saurai faire durer le plaisir. Après le traitement de faveur que je vous réserve, à toi et aux tiennes, vous me supplierez réellement de vous tuer et, à ce moment-là, le mépris se sera effacé de vos visages.

Et il acheva tranquillement de les dénuder en faisant attention de ne pas trop égratigner leur peau.

*

— On dirait que ça se calme, murmura Raphanul-Le-Vif.

L'assaut avait été mené avec une telle rapidité que Le Vioter, Crista Dorr et le jeune compagnon de l'hypsaut n'avaient pas eu le temps de gagner les soutes. Ils avaient failli être surpris par un groupe d'intouchables alors qu'ils attendaient au bord d'un large puits gravitationnel dont la plate-forme était restée bloquée au niveau

inférieur. Ils avaient entendu des clameurs et des bruits de pas qui convergeaient vers eux. Ils n'avaient pas eu d'autre solution que de se jeter dans le tube. Rohel avait dû tirer Crista, qui hésitait à sauter, par le bras. Ils s'étaient écrasés cinq mètres plus bas sur la plate-forme qui avait oscillé un long moment sous le choc. Le Vioter était parvenu à amortir sa chute, mais l'holoïste, cherchant d'abord à protéger le mémodisque stockeur d'images collé sur son ventre, s'était mal reçue. Elle était restée allongée un long moment sur le dos, étourdie, souffle coupé. L'espace de quelques minutes, elle n'avait plus senti ses jambes et ses bras, et elle avait cru qu'elle s'était brisé la colonne vertébrale. Puis elle avait peu à peu recouvré sa motricité et seule avait subsisté une douleur sourde au niveau de son bassin.

Ils n'avaient pas bougé dans un premier temps, même si, par chance, la plate-forme donnait sur une place ronde et déserte où se jetaient une dizaine de coursives. Tapis dans la pénombre, ils avaient perçu les rumeurs confuses des nombreux combats qui se déroulaient dans les coursives proches. Au bout d'un moment, le sang avait commencé à dégouliner sur la paroi concave du puits. Le cœur au bord des lèvres, Crista avait enfoui sa tête sous le col relevé de sa combinaison de cuir. Les hurlements avaient perforé le crâne et la bosse du changetemps de Raphanul-Le-Vif. Il était toujours un fils de Mère Assidra et, même s'il ne pouvait pas faire autrement qu'obéir aux ordres de la petite sœur Zadria, il avait souffert de chaque coup porté à ses frères de clan.

Désormais, ils ne distinguaient plus que de longs et lointains gémissements qui provenaient du cœur de la caravanelle.

— Ils sont entrés dans la Molécule, souffla Raphanul en réprimant un frisson.

— C'est le moment, dit Le Vioter.

Il aida Crista à se relever. La jeune femme grimaça de douleur lorsqu'elle se dressa sur ses jambes. La douleur, réveillée, venimeuse, lui harcela tout le côté gauche. Elle dut s'appuyer contre la paroi empoissée de sang pour ne pas s'effondrer.

— Ça va aller ? demanda Rohel, alarmé par son extrême pâleur.

Des larmes roulèrent sur les joues de l'holoïste.

— J'ai mal, mais ça devrait tenir…

— Suivez-moi, dit Raphanul.

Ils traversèrent la place et s'engagèrent dans une coursive. Crista boitait bas mais elle serra les dents et s'efforça de soutenir l'allure des deux hommes. Le capteur holo greffé dans son œil était ouvert en permanence. Si elle échappait à ce cauchemar, et elle en était de moins en moins persuadée, elle aurait de quoi monter un document de plus de trois heures universelles. Elle s'était introduite chez les Jadgë pour réaliser un reportage holo sur le pèlerinage, et elle se retrouvait

au beau milieu d’une guerre totale opposant clans purs et intouchables. Son mémodisque possédait une valeur à la fois historique et ethnologique inestimable. Les grands médias d’Agondange se battraient à coups de millions de frangels, la monnaie principale du Monde des Franges, pour en obtenir l’exclusivité. Oui, mais il fallait d’abord sortir de là, quitter cette caravanelle infestée d’intouchables ivres de haine et de carnage, trouver un moyen de regagner Agondange et enfin se débarrasser du changetemps avant que ses antennes n’aient eu le temps de s’enraciner dans son cerveau. Une accumulation d’aléas et d’obstacles qui lui paraissait insurmontable.

Elle peinait pour ne pas perdre le contact avec les silhouettes gris clair qui la précédaient. Des milliers d’aiguilles chauffées à blanc picoraient le haut de sa cuisse et sa hanche. Au fur et à mesure qu’ils s’enfonçaient dans la coursive, le clair-obscur cédait progressivement le pas à une encre épaisse et noire. Raphanul avait allumé la petite lampe-doigt dont il s’était muni. Désormais, seuls les crissements de leurs semelles sur le plancher métallique et leur halètement incisaient le feutre du silence.

La coursive s’achevait en cul-de-sac. Le mince rayon de la lampe-doigt de Raphanul papillota un petit moment sur la cloison d’étanchéité qui obstruait le passage avant de révéler une étroite cavité pratiquée à même le plancher.

— Un toboggan pour les mécaniciens, précisa le jeune compagnon de l’hypsaut. Un raccourci. Il donne directement sur le quai des soutes. Mais nous ne pourrons pas passer tous en même temps.

Le Vioter jeta un rapide coup d’œil à Crista dont le visage blême, ciselé par l’indéchiffrable obscurité, n’était plus qu’un masque de souffrance.

— Comme tu connais les lieux et que tu disposes d’une lampe, tu passeras en premier, dit-il à Raphanul. Crista te suivra. Tu l’aideras à se réceptionner.

Le jeune compagnon de l’hypsaut hocha la tête, engagea ses jambes dans l’orifice et se laissa glisser dans le toboggan. Au passage, la bosse de son changetemps heurta durement la bordure métallique. Son cri se perdit dans les entrailles du vaisseau.

Le Vioter attendit quelques minutes puis aida Crista à s’introduire dans l’étroit passage. Le moindre mouvement arrachait des gémissements à la jeune femme.

— Encore un effort, l’encouragea Rohel. Une fois dans la dérivelle, tu auras trois jours sidéraux pour te reposer.

Assise sur le bord de la cavité, les jambes pendant dans le vide, elle tourna vers lui ses yeux larmoyants et s’efforça de sourire.

— Je suis heureuse de t’avoir connu, Ramai-Yeux-Verts… ou qui

que tu sois. Tu m'as presque réconciliée avec le mariage.

Il lui effleura la joue du revers de la main.

— Nous n'en sommes pas encore au moment des adieux, dit-il d'une voix douce.

Elle enserra le poignet de Rohel et soupira :

— Je donnerais n'importe quoi pour fumer une cigarette de kla. Pousse-moi maintenant.

Il la saisit par les aisselles, la souleva le plus délicatement possible et la lâcha après avoir vérifié une dernière fois qu'elle était correctement engagée dans le conduit étranglé. Le froissement produit par le frottement de sa combinaison de cuir sur la paroi lisse et incurvée s'évanouit dans le silence.

*

Les six intouchables du clan Uronal ne regrettaient pas de s'être égarés dans les soubassements de la caravanelle assidrienne. Ils n'avaient rencontré qu'une poignée de défenseurs inexpérimentés qu'ils avaient massacrés en deux temps trois mouvements et ils étaient tombés sur un groupe de femmes et d'enfants qui avaient cru intelligent de se réfugier dans les soutes plutôt que de rester dans l'enceinte de la Molécule. Une aubaine pour les six assaillants : alors qu'ils étaient persuadés d'avoir manqué le meilleur de l'assaut, ils se voyaient offrir une part inespérée du butin.

Armés de sabres, les intouchables s'en étaient donné à cœur joie. Ils avaient coincé le groupe de femmes et d'enfants sur un quai dont ils avaient bloqué la seule issue. Ils avaient d'abord décapité les enfants sous les yeux horrifiés de leur mère. Ils avaient poussé la cruauté jusqu'à précipiter les petites têtes sur les cloisons jusqu'à ce qu'elles se transforment en une bouillie de cervelle et d'os. Puis ils avaient dévêtu et violé les femmes à tour de rôle. Ils avaient coupé le nez, la langue, un sein, une main ou un pied à celles qui ne se montraient pas assez coopératives, ils les avaient alignées devant les cloisons et les avaient éventrées.

Les six intouchables ne se lassaient pas de voir ces femmes pures et hautaines se tordre de douleur sur le plancher. À patauger ainsi dans leur sang et leurs entrailles, elles ressemblaient aux larves qu'ils étaient presque devenus. Au bout d'un moment, les Uronaliens décidèrent d'ajouter un peu de piment aux souffrances de leurs victimes. De la pointe de leur sabre, ils écartèrent les cheveux empoissés de sang des agonisantes, incisèrent les légers renflements à la base de leur nuque et sectionnèrent les deux antennes de leur changetemps. La souffrance provoquée par l'éradication brutale du parasite était pire que tout. C'était même la peine capitale chez les

errants : le serviteur de l'espace tenait une importance primordiale dans la gestion des systèmes nerveux et cellulaire de son porteur. Le Jadgë qu'on séparait de son changetemps avait l'atroce impression que des gouttes d'un acide vénéneux rongeaient chaque parcelle de son corps. Les intouchables éclatèrent de rire lorsque les moribondes, prises d'un étrange regain de vitalité, gigotèrent sur le plancher en poussant des glapissements suraigus.

Une forme blanche jaillit soudain par une ouverture qu'ils avaient prise pour une simple bouche d'aération. Ils se précipitèrent vers le nouvel arrivant, un Assidrien vêtu d'une combinaison blanche et dorée. En voilà un qui tombait à pic, ils regrettaient d'en avoir terminé avec les femmes.

Six intouchables aux visages bouffis et aux petits yeux luisants se pressèrent autour de Raphanul-Le-Vif, six lames l'empêchèrent de se relever. Il distingua plus loin les corps nus, tremblants et mutilés de femmes du clan. Leurs plaintes déchirantes lui hérissèrent la peau. Il aperçut, plus loin encore, un monticule composé de petits corps décapités et des débris de cervelle qui glissaient lentement sur les cloisons. Un flot de bile lui dégoulina sur le menton.

— Il crève de peur ! s'exclama un intouchable.

Sa voix semblait traverser un vase empli de boue.

— On lui fait bouffer ses tripes ? demanda un autre.

— Attends ! Il peut en tomber d'autres. Gardons-le en réserve.

Ils traînèrent le jeune compagnon de l'hypsaut à l'écart, lui ligotèrent rapidement les pieds et les mains avec les fines cordelettes d'étranglement dont était équipé chaque membre du clan Uronal, puis retournèrent se poster de chaque côté de la bouche d'aération. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Une jeune femme vêtue d'une combinaison de cuir noir atterrit lourdement à leurs pieds. Ils se dirent qu'ils étaient vraiment nés sous la protection du Golem : ils ne récupéraient pas une Jadgë d'origine mais une adoptée, une goyë reconnaissable à l'extrême finesse de ses traits et à la blondeur de ses cheveux ras. Ils allaient pouvoir jouer avec une femme des mondes sédentaires. Ils ne connaissaient que l'espace profond, le vide insondable et froid, et, dans leur errance sans fin, les femmes goyë leur apparaissaient comme des créatures inaccessibles, des déesses qui ne condescendaient jamais à visiter leurs rêves.

Le cri qui s'échappa de la gorge de Crista fit vibrer toutes les cloisons de l'esplanade. Bien que terrorisée par l'apparence monstrueuse des six intouchables qui l'observaient en silence, bien qu'horrifiée par le spectacle épouvantable qui se jouait sur l'esplanade, l'holoïste du HIG oublia les élancements de son bassin et de sa jambe et garda les yeux grands ouverts. Un réflexe professionnel inconscient : il lui fallait impérativement capter et emmagasiner ces

images de cauchemar, il lui fallait montrer ce que des créatures humaines ou assimilées étaient capables de faire à d'autres créatures humaines, il lui fallait comprendre comment un simple virus de l'espace avait à réussi transformer deux clans autrefois frères en ennemis implacables. Comme toujours chez Crista, la passion du métier reprenait le dessus et l'entraînait à omettre ses propres soucis, ses propres malheurs. Elle ne songea pas à protester lorsque les intouchables, des êtres pourtant répugnants, la traînèrent à côté de Raphanul. Pieds et poings liés, assise contre la cloison, elle continua d'accumuler de longs panoramiques sur les corps éventrés des Assidriennes, sur leurs visages fous de souffrance, sur les mains, les nez, les pieds et les seins sectionnés qui jonchaient le plancher, sur les fragments de chair qui surnageaient dans les flaques de sang, sur les cadavres grossièrement empilés des enfants. En cet instant, Crista Dorr n'avait de sensibilité que la cellule photosensible du capteur holo greffé dans son œil. Elle ne pensait plus à l'avenir, elle ne se rendait pas compte que ce quai de malheur avait toutes les chances d'être sa dernière demeure. Le seul sentiment d'inquiétude qui l'effleurait concernait son mémodisque stockeur d'images : elle craignait que sa chute dans le puits de descente ne l'ait irrémédiablement endommagé.

De nouveau postés devant la bouche du toboggan, les Uronaliens demeurèrent immobiles pendant un moment qui parut interminable à Raphanul-Le-Vif. Si Ramai-Yeux-Verts se précipitait à son tour dans la nasse, ils n'auraient plus aucune chance de s'en sortir, les maudits de l'espace leur réserveraient un sort identique à celui de ces femmes et de ces enfants. Mais ce n'était pas cette sinistre perspective qui accablait le plus le jeune compagnon de l'hypsaut : c'était le fait de ne jamais revoir la petite sœur Zadria. Il se demanda si elle était parvenue à gagner la dérivelle. À l'idée qu'elle était peut-être tombée, elle aussi, aux mains d'intouchables, son cœur se serra.

— Il n'en vient pas d'autre, dit un intouchable.

— Occupons-nous de ces deux-là, proposa un deuxième.

— Par qui on commence ? La femme ou l'homme ? demanda un troisième.

— La femme !

Ils se dirigèrent vers Crista. La pointe d'un sabre se posa sur la gorge de l'holoïste.

— Debout.

Elle s'exécuta docilement. Complètement absorbée par son reportage, elle n'appréhendait pas encore la réalité. Les êtres qui lui faisaient face n'étaient pour l'instant que des images virtuelles, de petits personnages en trois dimensions qui s'élèveraient un jour de milliards de récepteurs holo.

Ce n'est que lorsque les lames de leurs sabres firent sauter les

premiers boutons de sa combinaison qu'elle prit conscience de la situation. Elle voulut se protéger de ses bras, mais la cordelette lui cisailla les poignets. Elle tenta alors de s'enfuir. L'entrave de ses chevilles la déséquilibra et elle s'étala de tout son long sur le plancher. Les rires des intouchables lui vrillèrent les tympans.

Ils la relevèrent, la plaquèrent sans ménagement contre une cloison et lui immobilisèrent les épaules. Puis ils commencèrent à lacérer sa combinaison.

Elle sentit le fil aiguisé et froid d'une lame sur sa peau. Sa respiration se suspendit. Un intouchable extirpa son sexe du fouillis de ses hardes. À la pensée que ce long appendice blanc et rugueux puisse forcer son intimité, que cette peau gélatineuse puisse se frotter à la sienne, que ce suint luisant et visqueux puisse se mêler à sa sueur, elle fut submergée par une puissante vague de terreur et de dégoût.

— Il y a quelque chose de dur sur son ventre ! s'exclama un intouchable.

— Elle aura bientôt quelque chose de dur à l'intérieur ! ricana un autre.

Elle se cabra, se rebiffa, mais immédiatement les sabres lui entaillèrent la peau.

— Encore un mouvement de ce genre, et je te coupe le nez !

Impuissante, désespérée, elle se demanda brièvement ce que fabriquait Ramai-Yeux-Verts. S'était-il enfui en l'abandonnant à son sort ? S'était-elle trompée sur son compte comme elle s'était trompée sur le compte des autres hommes qui avaient traversé sa vie ?

CHAPITRE X

Plusieurs chefs de guerre intouchables, couverts de sang, firent leur entrée dans la grande salle du soixantième étage de la tour des Mères où, lors de son allocution d'avant-guerre, le Fédérateur leur avait donné rendez-vous. Ils se félicitaient mutuellement et bruyamment de la victoire totale qu'ils avaient remportée sur les clans purs : les caravanelles de l'embryon de pèlerinage étaient tombées les unes après les autres. Ils se racontaient, avec de la fièvre dans le regard, les atrocités qu'ils avaient commises, les femmes pures qu'ils avaient forcées, les hommes qu'ils avaient éventrés, les petites sœurs qu'ils avaient écorchées vives, les enfants qu'ils avaient dépecés.

Leurs rires égrillards s'arrêtèrent nets lorsqu'ils découvrirent le Fédérateur nu et crucifié sur une cloison métallique. Ils furent choqués de voir les rigoles de sang qui s'écoulaient de ses orbites vides et de son bas-ventre. Quelqu'un avait osé crever les yeux et trancher les organes sexuels du Père, du messie des prophéties, de l'homme à la parole d'or qui devait les guider jusqu'à la terre promise. Il n'était pas encore mort, de longs tremblements convulsifs parcouraient ses membres écartelés. Les chefs de guerre intouchables brandirent leurs armes et réclamèrent vengeance. Certains se lamentèrent et se reprochèrent amèrement de ne pas avoir assuré sa sécurité.

C'est alors que Chien-Fou-Tard, le chef du clan folinien, sortit d'un recoin sombre de la salle, s'avança face à ses pairs et, d'un ample geste du bras, demanda la parole. Le tumulte s'apaisa peu à peu. Par les baies vitrées de la tour, on pouvait apercevoir des caravanelles dont les ombilics de raccord brisés ressemblaient à des moignons déchiquetés. Certains vaisseaux, accouplés, liés par les passerelles d'abordage, se livraient à un étrange et silencieux ballet nocturne.

— Cet homme nous a trompés ! déclara Chien-Fou-Tard d'une voix

forte en désignant Silvo d'Armacht. Cet homme a usurpé le titre de Fédérateur et de Père ! Cet homme s'apprêtait à fuir au début de la guerre qu'il a lui-même déclenchée !

Des murmures incrédules ponctuèrent la diatribe du Folinien.

— Cet homme est un agent du Jahad, le service secret d'une Église qui s'appelle le Chêne Vénérable, poursuivit Chien-Fou-Tard. Cette Église, basée sur la galaxie d'Orginn, a décidé d'exterminer tous les Jadgë, qu'ils soient intouchables ou purs. Nous avons été manipulés depuis le début.

— Prouve-nous ce que tu avances, Chien-Fou-Tard ! cria quelqu'un. Nous connaissons tous tes ambitions !

— Tu crois peut-être que nous te laisserons prendre la place du Fédérateur ? renchérit une voix.

— Comment comptes-tu nous guider vers la terre promise ?

La colère et la déception s'affichaient sur leurs faces grumeleuses. C'était comme si le sang qui souillait leurs hardes bariolées perdait soudain toute valeur, comme si leur victoire sur les clans purs n'avait plus aucune signification. Ils ne toléraient pas qu'on brise ainsi leur rêve.

Chien-Fou-Tard avait prévu cette réaction. Il la comprenait d'autant mieux qu'il avait eu la même lorsqu'il avait surpris et confondu l'usurpateur. Ne cesseraient-ils donc jamais d'être des maudits, des créatures monstrueuses condamnées à errer sans fin dans le vide glacial ? N'y aurait-il donc jamais de lumière, jamais de chaleur, jamais d'issue ? Sa rage à l'égard de l'imposteur, de ce goyë qui avait joué de manière cruelle avec leurs espérances, avait été à la mesure de sa désillusion. D'une main il brandit un petit appareil muni d'un écran cristallin, de l'autre il déroula un sarcophage souple.

— Voici le transmetteur personnel de cet homme et voici le sarcophage de survie avec lequel il avait prévu de s'enfuir. Il n'a pas parlé, mais j'ai intercepté une communication de l'un de ses chefs, un Ultime du Chêne Vénérable. Il ne promettait pas une terre, mes frères, mais le feu de la destruction ! Plus de cinquante croiseurs rapides armés de bombes à propagation lumineuse sont basés sur une station orbitale à moins de deux mille lieues d'ici : ils vont bientôt décoller et fondre sur nous comme des lucioles mange-fer sur une épave. Leur mission est d'achever tous les survivants, intouchables ou purs. J'ai vu la tête de cet Ultime sur l'écran du transmetteur et je vous le certifie : nous n'avons aucune pitié à attendre de sa part.

Les gémissements sourds de Silvo d'Armacht, cloué par quatre poignards sur la cloison, ne réussirent qu'à rendre presque palpable le silence tombé sur la salle.

— Pourquoi cette Église voudrait-elle nous exterminer ? fit une voix. La galaxie d'Orginn est loin d'ici.

— Je n’en sais rien, répondit Chien-Fou-Tard. Qui peut dire ce qui se passe dans la tête des religieux culs-de-plomb ?

— Que devons-nous faire ?

— Il ne nous reste que quelques minutes pour rameuter nos hommes, regagner nos caravanelles et nous disperser dans l’espace en mode de propulsion hypsaut.

— Il manque des clans. Certains sont encore en train de se battre. Ils n’auront pas eu le temps de nous rejoindre.

— Tant pis pour eux. Libre à vous de les attendre.

Chien-Fou-Tard se dirigea d’un pas rapide vers la porte de sortie. Le Folinien avait déjà pris ses dispositions : il avait transbordé l’imposteur dans la caravanelle de son clan, avait expliqué la situation à ses hommes, les avait consignés à bord, puis il avait tranquillement attendu que d’autres clans intouchables investissent la tour des Mères et massacrent les administrateurs et les gardiens de l’ordre permanents. Ensuite, il avait ordonné à ses navigants d’approcher le vaisseau folinien, avait jeté une passerelle d’abordage et s’était introduit dans la tour, escorté de dix hommes triés sur le volet. Une fois dans la place, il avait préparé sa petite mise en scène et avait attendu l’arrivée des autres chefs des clans. C’était tout ce qu’il pouvait faire pour eux, et c’était déjà beaucoup : il avait perdu trop de temps, il craignait à tout moment de voir surgir les croiseurs rapides du Jahad avant d’avoir eu le temps de mettre les siens hors de portée de la propagation lumineuse des bombes.

Les autres restèrent un moment interdits, hébétés, les yeux baissés sur le plancher comme s’ils contemplaient les fragments éparpillés de leur rêve. Ils se sentaient soudain harassés, nauséeux, honteux. Leur épée, leur hache, leur sabre, leur masse d’armes pesaient des tonnes au bout de leur bras. Ils avaient cru trouver la terre promise en empilant les cadavres, ils avaient cru recouvrer la beauté en profanant les femmes pures, ils avaient cru redevenir des humains en massacrant des enfants et, pour toute récompense, ils n’avaient gagné qu’un profond dégoût d’eux-mêmes.

Alors ils levèrent les yeux sur l’agent du Jahad épinglé sur la cloison. Ils lui tranchèrent d’abord les bras et les jambes, puis, lorsqu’il ne fut qu’un tronc sanguinolent et hurlant gisant sur le plancher, ils le dépecèrent et dispersèrent les morceaux de son cadavre.

*

Dès qu’il avait entendu le cri perçant de Crista, Le Vioter avait posé les pieds et les mains sur la paroi incurvée du toboggan pour enrayer sa glissade. Il était parvenu à s’immobiliser au bout de quelques mètres. Ses paumes brûlées avaient abandonné quelques

lambeaux de peau sur le métal lisse. Ensuite, progressant en crabe, il avait amorcé une lente et silencieuse descente. Il avait redoublé de prudence lorsqu'il avait aperçu, à l'extrémité du conduit, les premières lueurs provenant du quai des soutes. Il avait décelé des voix chuintantes, trop faibles pour comprendre ce qu'elles disaient. Il avait simplement présumé qu'elles avaient un rapport avec le hurlement de Crista.

Il guettait maintenant le moment propice, recroquevillé à l'intérieur du toboggan, à quelques pas de la bouche de sortie. Il avait dégainé son vibreur à ondes mortelles dont il avait désamorcé le cran de sûreté. Une forte odeur de sang imprégnait l'air confiné. Il tentait de deviner les déplacements des agresseurs de Crista, qu'il estimait au nombre de cinq ou six, aux bruits de leurs pas. Pour l'instant, ils semblaient s'être tous regroupés sur un côté du quai. Il entendait leurs rires gras et les petits cris de peur de l'holoïste. Il comprit qu'ils molestaient la jeune femme, une besogne qui les accaparait au point d'en oublier toute prudence, comme tous les soldats tenant une proie facile au bout de leurs armes.

Crista n'était plus vêtue que du collant de soie qui lui couvrait les hanches et le haut des cuisses. Des gouttes de sang perlaient des multiples écorchures semées par les lames des sabres. Les intouchables avaient décollé le mémodisque stockeur d'images et, comme ils n'avaient aucune idée de la valeur et de la fonction de cette petite boîte noire, ils l'avaient jetée sur la plancher. Malgré les puissantes vagues de terreur qui déferlaient en elle, Crista sentait la subtile vibration du capteur d'images greffé dans son œil. Si le mémodisque fonctionnait encore et si ces images parvenaient un jour au HIG, les holospectateurs pourraient assister à son viol et à sa mort en direct. Ils verraient six êtres aux faciès de cauchemar et aux longs sexes blancs et recourbés qui saillaient hors de leurs haillons ensanglantés. Ils apercevraient peut-être des images syncopées du corps mutilé de l'holoïste, un bras, une jambe ou un sein coupés, un bout de ventre ouvert… Bien sûr, ils seraient horrifiés, choqués, écœurés, mais ils ne détacheraient pas leur regard de la scène, ils fixeraient leur récepteur jusqu'au vertige, jusqu'à ce que se close la paupière de l'holoïste, jusqu'à ce que se tire définitivement le rideau de son existence.

Les pensées tourbillonnaient dans l'esprit de Crista. Pourquoi m'as-tu abandonnée, Ramai-Yeux-Verts ? J'aurais pu t'aimer… Les hommes ne comprennent jamais rien. Surtout ne pas pleurer. La prise de vue. Toujours penser à la prise de vue… Mon Dieu, je vais pisser sur moi…

Des doigts visqueux rampèrent sur sa peau, s'acharnèrent sur son collant qu'ils finirent par arracher. Ils sectionnèrent la cordelette qui lui entravait les chevilles, la saisirent par les mollets, l'obligèrent à se coucher et lui écartelèrent les jambes. Elle eut l'impression d'être

environnée d'une nuée de larves déguisées en êtres humains. Elle voulut se rebeller, mais la pointe d'une lame s'enfonça dangereusement dans sa gorge et la maintint clouée sur le plancher. Elle ne put contenir plus longtemps ses larmes. Tant pis, les images seraient floues. Entre ses cils emperlés, elle entrevit la silhouette d'un intouchable qui se penchait sur elle. Une main se referma comme une serre sur son bas-ventre, un pouce et un index écartèrent brutalement ses grandes lèvres. Mon Dieu, tout mais pas ça !

Une violente secousse ébranla l'Uronalien agenouillé entre les jambes de Crista. Il oscilla un long moment sur lui-même avant de s'affaler de tout son long sur l'holoïste. Elle poussa un hurlement lorsque la face gélatineuse vint s'écraser sur sa poitrine. Le contact avec cet épiderme à la fois mou, rugueux et gluant la submergea de dégoût. Elle tourna la tête pour vomir. Puis elle tenta de soulever le corps inerte à furieux coups de bassin, mais les crampes douloureuses qui envahirent ses épaules et ses bras la contraignirent à renoncer. Elle vomit encore lorsque la cervelle tiède de l'intouchable se répandit sur son ventre.

Le Vioter, accroupi devant la bouche du toboggan, lâcha une nouvelle rafale d'ondes mortelles. Un deuxième Uronalien, le cou broyé s'affaissa comme une outre vide. Le premier instant de surprise passé, ses congénères reprirent leurs esprits. Ils s'égayèrent comme une volée de lucioles et plongèrent derrière les femmes mutilées dont certaines remuaient encore faiblement. Ils empoignèrent les malheureuses par le cou, les relevèrent, les plaquèrent devant eux, avancèrent rapidement en direction de Rohel. Ils n'avaient pas souvent affaire à des vibreurs, mais ils savaient que les corps constituaient des masses suffisamment denses pour arrêter les ondes mortelles.

Le Vioter n'hésita qu'une seconde lorsqu'il vit ses quatre adversaires converger vers lui : les femmes estropiées derrière lesquelles ils s'abritaient n'avaient aucune chance de s'en tirer. C'était même leur rendre service que de les achever. Il jeta un bref coup d'œil sur Crista dont il apercevait les gesticulations forcenées sous le cadavre de l'intouchable. Il ne risquait pas de la toucher. Il imprima un mouvement panoramique au canon de son vibreur et appuya sans discontinuer sur le rayon-détente. Les ondes tracèrent leurs sillons rectilignes, compacts, et criblèrent les femmes de points d'impact. Des fleurs aux pétales noircis et crénelés s'épanouirent sur leur visage. Leur tête retomba, inerte, sur leur poitrine. Une âcre odeur de viande grillée se diffusa sur l'esplanade. Deux intouchables n'eurent pas le réflexe instantané de se baisser. Ils furent aussitôt cueillis par une salve d'ondes qui leur déchiqueta le haut du crâne. Ils basculèrent à la renverse, entraînant leurs boucliers humains dans leur chute.

Ramassé sur lui-même, Le Vioter se déplaça comme un fauve le long de la cloison pour contourner ses deux derniers adversaires et chercher un nouvel angle de tir. Sa manœuvre les prit au dépourvu et il les eut tous les deux en même temps dans sa ligne de mire. Il pressa le rayon-gâchette, mais il ne sentit pas la vibration caractéristique du passage des ondes dans la culasse du canon. Son arme s'était enrayée, à moins que le magasin d'énergie magnétique ne fût vide. Il insista, passa et repassa son index sur le court rayon lumineux. En pure perte. Ce maudit vibreur avait mal choisi son moment pour le lâcher. Il s'en débarrassa et dégagea fébrilement son poignard recourbé, le poignard des compagnons de l'hypsaut, de la poche intérieure de sa combinaison.

Les intouchables repoussèrent les cadavres des Assidriennes, désormais plus encombrants qu'utiles.

— Il ne faut jamais faire confiance à ces saloperies d'engins ! glapit l'un d'eux.

— Une bonne lame, elle, ne trahit pas ! ajouta l'autre.

Des lueurs sardoniques brillaient dans leurs petits yeux noirs. Ils levèrent leur sabre et se ruèrent dans le même mouvement sur Le Vioter.

Il se campa sur ses jambes et demeura immobile, tous sens en alerte, le poignard collé le long de sa cuisse. Il lui fallait les laisser se griser de leur sentiment de supériorité. Les sabres sifflèrent et s'abattirent sur lui. Il plongea vers l'avant, dans leurs jambes. Une lame le manqua complètement et l'autre lui entailla le flanc. Les intouchables se renversèrent comme des quilles, ils roulèrent tous les trois enchevêtrés. Leur odeur, une doucereuse odeur d'insecte, agressa les narines de Rohel. Il regroupa ses jambes et sauta sur ses pieds. Gênés par les pans dénoués de leurs hardes, affolés, les intouchables n'avaient encore pas réussi à se dépêtrer l'un de l'autre. Une seule cible à la fois, un principe immuable des combattants d'Antiter. Le Vioter choisit la cible la plus facile, celle qui lui ferait perdre le moins de temps. Il lui fracassa la mâchoire d'un puissant coup de talon, le saisit par les poils épars et rêches qui lui servaient de chevelure, lui tira la tête en arrière et lui ouvrit la gorge d'un geste sec et précis. Un mélange d'air et de sang rosâtre jaillit de la plaie béante en exhalant un curieux borborygme.

La pointe du sabre de l'autre, presque relevé, crissa sur le plancher métallique. Le Vioter se retourna, arma son bras et lança le poignard de toutes ses forces. La lame courbe s'enfonça jusqu'à la garde dans le cœur de l'intouchable qui hoqueta, leva son sabre au ralenti, fit quelques pas vacillants puis s'effondra sur le plancher où il se pétrifia après une série de brèves convulsions.

Sans tenir compte de sa blessure superficielle, Rohel se rendit

auprès de Crista, qui, à force de reptations, avait presque réussi à se dégager. Du pied, il repoussa le cadavre affalé sur elle et l'aida à se relever. Son corps était couvert de débris de cervelle, de sang et de vomissures.

— Bordel de merde ! Qu'est-ce que tu foutais ?

À bout de nerfs, elle lui laboura le torse et le visage à coups d'ongles.

— J'ai failli être violée par ces larves. Tu entends, espèce de salaud ? Tu as laissé ces monstres me toucher ! J'ai cru que tu t'étais tiré ! Où étais-tu ? Tu as vu ce qu'ils ont fait à ces femmes et à ces gosses…

Elle trépignait, pleurait et hurlait en même temps. Les larmes rebondissaient sur ses lèvres en mouvement et éclataient devant sa bouche en gouttelettes éphémères et brillantes. Le Vioter lui saisit les poignets et l'attira doucement à lui. Elle se cabra, résista encore quelques secondes puis finit par se calmer et s'abandonner à son étreinte.

— Si tu savais comme j'ai eu peur…

Elle tremblait de tous ses membres. Le Vioter balaya le quai du regard. Il prit alors réellement conscience de ce qui s'était passé dans cet endroit. Des enfants et des femmes y avaient trouvé une fin misérable pour des motifs qu'ils n'avaient pas compris. Qu'ils fussent humains ou mutants, qu'ils fussent errants ou sédentaires, qu'ils fussent sains ou contaminés, la même lèpre gangrenait les peuples des étoiles, la même rage de destruction les animait.

Il aperçut Raphanul-Le-Vif, affaissé contre une cloison. Le jeune compagnon de l'hypsaut était vivant, mais la terreur et l'horreur l'avaient rendu muet.

*

Silène N-Tan et les quatre eunuques intouchables s'étaient installés dans le compartiment supérieur de la dérivelle de secours, une sphère d'une vingtaine de mètres de diamètre qui gisait depuis des lustres dans une soute condamnée. Dès qu'elle s'était introduite dans le clan assidrien, elle avait cherché un moyen de quitter la caravanelle. Comme tout agent du Jahad en mission, sa première tâche consistait à prévoir et à préparer sa fuite. D'une part pour ne pas laisser de traces de son passage et d'autre part, et c'était sans conteste la motivation la plus importante, pour augmenter les probabilités de survie. Elle avait découvert l'existence de la dérivelle et le code d'accès à la soute sur un plan électronique de l'appartement tabou. Les Assidriens avaient complètement oublié la présence de ce petit vaisseau de secours : il leur paraissait inconcevable que la caravanelle de Mère Assidra pût

faire l'objet d'un naufrage.

— Les piles atomiques fonctionnent, petite sœur, dit un eunuque penché sur un écran de contrôle scintillant.

— Je le sais déjà, imbécile, rétorqua Silène.

Elle ne faisait pas confiance au hasard. Elle était plusieurs fois descendue dans la soute pour vérifier elle-même l'état des piles du moteur atomique.

— Pourquoi n'allons-nous pas rejoindre nos frères intouchables ? demanda l'eunuque. À l'heure qu'il est, ils ont dû se rendre maîtres de la caravanelle.

Elle observa ses quatre compagnons. Parmi les intouchables, les eunuques étaient ceux dont la transformation s'effectuait le plus lentement. Les eunuques assidriens eux-mêmes, des êtres retors et soupçonneux pourtant, n'avaient pas vu la différence.

— Le Fédérateur m'a confié une mission spéciale, répondit-elle d'un ton neutre. Nous devons récupérer un homme et l'emmener sur la Lune Noire des Miracles.

— C'aurait été plus simple de le conduire jusqu'à la tour des Mères. Père y a donné rendez-vous à tous les chefs des clans.

La réflexion ne manquait pas de bon sens. Mais ces quatre-là ne pouvaient pas savoir que Silvo d'Armacht s'était déjà éjecté dans l'espace et que cinquante croiseurs du Jahad allaient bientôt souffler un véritable déluge de feu sur les caravanelles. Ils ne pouvaient pas deviner que le but réel du Fédérateur était de rassembler tous les Jadgë, intouchables ou purs, pour mieux les exterminer.

— Nous n'avons pas à juger les décisions de Père, déclara-t-elle d'un ton péremptoire.

Elle commençait à s'inquiéter. Raphanul-Le-Vif et Rohel Le Vioter auraient déjà dû être là. Ils étaient peut-être tombés sur un groupe d'assaillants dans les coursives intermédiaires. Silvo d'Armacht avait lancé l'attaque trop tôt. Sa précipitation risquait de coûter très cher à l'Église et, par voie de conséquence, à elle-même : Le Vioter représentait sa dernière chance de recouvrer la liberté. Un grésillement caractéristique s'éleva du micro greffé dans l'un de ses conduits auditifs.

— Agent N-Tan. Agent N-Tan.

Elle ne reconnut pas la voix de d'Armacht. Comme elle n'avait eu affaire qu'à lui au cours de cette mission, elle n'avait pas la moindre idée de l'identité de son correspondant. Encore heureux que les eunuques ne fussent pas en mesure de capter les sons qui sortaient de son micro, car il choisissait bien mal son moment pour appeler.

— Veuillez-vous mettre en phase de communication d'urgence.

Une huile probablement. Seuls les Ultimes utilisaient ce genre de formule ampoulée. Entre eux, les agents se contentaient de phrases

lapidaires.

— J'ai besoin d'être seule, dit-elle aux eunuques. Retirez-vous dans le compartiment inférieur.

— Bien, petite sœur.

Ils se glissèrent l'un après l'autre dans l'orifice de dégagement. Silène tira le sas et prit la précaution de le verrouiller. Puis elle retourna s'asseoir sur la banquette latérale. La lumière sale distillée par les ampoules des plafonniers semblait se fondre dans la poussière qui ensevelissait le compartiment. Les hublots ressemblaient à des orbites vides et noires.

Silène sortit son transmetteur et composa son code d'émission sur le clavier intégré. Le minuscule écran alvéolaire s'emplit de particules lumineuses puis le visage réduit de son correspondant lui apparut. Ses yeux renfoncés luisaient comme des braises sous ses arcades sourcilières proéminentes.

— Êtes-vous seule ?

— Oui, Votre Grâce.

— Je suis Su-pra Mesguir, responsable du plan E.J…

Sa voix aigrelette vrillait le tympan de Silène. Elle se demanda ce qui poussait cet Ultime à violer la loi fondamentale et immuable de l'imperméabilité : le Jahad était constitué de niveaux parfaitement cloisonnés, étanches, et les agents de base n'avaient de contacts qu'avec des subalternes, jamais avec les responsables des niveaux supérieurs.

— Silvo d'Armacht ne répond plus, reprit Su-pra Mesguir. Je crains que les intouchables n'aient découvert sa véritable identité.

Les écrans radar de la station orbitale nous signalent des mouvements de vaisseaux autour de l'embryon. Les intouchables commencent à battre en retraite. Le temps presse. Où en êtes-vous avec Rohel Le Vioter ?

— Je l'attends, Votre Grâce. D'Armacht a compliqué les choses en lâchant ses troupes sur l'embryon.

— Comment comptez-vous quitter la caravanelle jadgë ?

— Avec une dérivelle à propulsion nucléaire. Un engin vétuste mais en état de marche.

— Combien de temps pour vous mettre à l'abri d'une propagation lumineuse ?

— Environ vingt minutes sidérales…

— C'est beaucoup. Vingt minutes, cela laisse largement le temps aux clans de se disperser. À trop tergiverser, nous risquons de tout perdre. Qui doit vous amener Le Vioter ?

— Un Assidrien. Un jeune compagnon de l'hypsaut.

— Est-il fiable ?

— Un homme qui me passe entre les jambes est fiable à cent pour

cent, Votre Grâce.

Elle était parfaitement consciente que ce ton provocant pouvait tout droit la conduire dans un four à déchets, mais son interlocuteur, ce prélat au crâne rasé et aux mains propres confortablement installé dans une luxueuse cabine de la station orbitale, avait le don de la faire sortir de ses gonds. Ses questions stupides appelaient des réponses sarcastiques.

— Mesurez vos paroles, agent N-Tan ! glapit Su-pra Mesguir. N'oubliez pas d'où vous venez : vous n'êtes que le rejeton femelle d'hérétiques brûlés en place publique !

Silène recouvra instantanément son calme et sa lucidité. Ce n'était pas le moment de s'en faire un ennemi et de ruiner ses chances de se sortir des tentacules de l'Église.

— Veuillez m'excuser, Votre Grâce. Je ne parlais que de certaines méthodes employées par vos agents… femelles pour s'assurer de la fidélité de certains collaborateurs.

— Bien entendu, agent N-Tan. La capture de Rohel Le Vioter est devenue prioritaire sur le plan E.J., mais, comme vous l'avez vous-même souligné, l'impatience de Silvo d'Armacht risque de modifier nos projets. Je ne tiens pas à rentrer totalement bredouille sur Orginn. Il faut maintenant que je prenne une décision rapide.

Silène comprit où il voulait en venir. Elle savait également que Su-pra Mesguir n'hésiterait pas à la sacrifier aux intérêts de l'Église.

— Donnez-moi encore cinq minutes, Votre Grâce. Si Le Vioter ne s'est pas manifesté dans ce délai, c'est qu'il aura été tué par les intouchables et vous pourrez lâcher les croiseurs sur l'embryon…

En prononçant ces paroles, elle réalisait qu'elle n'aurait aucune chance d'échapper à la propagation lumineuse des bombes, mais quelle importance ? La mort dans l'espace était mille fois préférable à la sombre perspective d'une existence entière passée sous le joug du Chêne Vénérable.

— Cinq minutes, agent N-Tan, répéta l'Ultime. À partir de cet instant, votre transmetteur sera branché en permanence sur le mien…

CHAPITRE XI

Nous y sommes presque ! s'exclama Raphanul-Le-Vif, essoufflé.

Le rayon de la lampe-doigt du jeune navigant balaya une porte à double battant rongée par une lèpre verdâtre. Ils étaient obligés de se pencher pour ne pas se cogner la tête aux énormes tuyères de propulsion hypsaut. Ils pataugeaient dans un liquide noir et huileux. Crista grelottait : la robe en lambeaux qu'elle avait dénichée à côté d'un cadavre et passée à la hâte ne la protégeait guère du froid intense qui régnait à l'intérieur des soutes. Mais elle tremblait surtout de l'intérieur : elle se sentait souillée, avilie, meurtrie par ce qu'elle avait vu et subi sur l'esplanade. Elle n'avait pas oublié de récupérer son mémodisque. Bien qu'elle ne fût pas certaine qu'il fonctionnait encore, elle le serrait contre sa poitrine comme le plus précieux des trésors. Elle se raccrochait à son reportage comme elle se serait raccrochée à une bouée antidérive de survie. C'était le seul moyen qu'elle avait trouvé de ne pas sombrer dans la folie. Raphanul sortit un vieux boîtier électronique d'une poche de sa combinaison. Le Vioter saisit l'avant-bras du jeune compagnon de l'hypsaut.

— Attends. Je veux d'abord que tu me dises pour qui tu travailles.

Une expression farouche glissa comme une ombre sur le visage de l'Assidrien.

— Plus tard…

— Qui ? répéta Rohel d'une voix dure.

Les yeux de Raphanul voltigèrent comme des papillons affolés d'un point à l'autre de la coursive dont les deux extrémités se perdaient dans une encre dense et noire. Le rayon de sa lampe caressa furtivement les tuyères, les câbles et les stalactites formées par les écoulements permanents du carburant superfluide.

— Quelle importance ? bredouilla Raphanul, tiraillé entre l'ordre

de préserver l'anonymat de la petite sœur Zadria et celui de conduire coûte que coûte Ramai-Yeux-Verts jusqu'à la dérivelle.

L'attitude subitement menaçante du goyë adopté le plaçait devant l'obligation d'enfreindre l'un pour exécuter l'autre. Un dilemme dont il tenta de se sortir en lâchant une vague indication.

— Quelqu'un du gynécée…

— Une petite sœur ? insista Rohel.

Le jeune navigant acquiesça d'un mouvement de menton. Cet endroit lugubre, fantomatique lui flanquait une frousse carabinée. Les sons se désintégraient dans le silence, un silence sépulcral, identique à celui des grands cimetières spatiaux. Il avait l'impression qu'une entité maléfique buvait avidement leurs mots.

— C'est elle qui t'a demandé de me parler de la dérivelle de secours ?

Nouvelle approbation muette.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit sur moi ?

La tension soudaine qui se nouait entre les deux hommes ranima l'ardeur professionnelle de Crista. Elle orienta son capteur oculaire, toujours ouvert, sur le faciès effaré de Raphanul puis sur celui, déterminé, de Ramai-Yeux-Verts. En ce moment se jouait une pièce qui valait largement les holo-séries soi-disant réalistes dont les grands médias abreuvaient les planètes du Monde des Franges. La très faible luminosité et le décor sinistre accentuaient l'aspect dramatique de la scène.

— Elle veut t'avoir auprès d'elle, souffla le navigant, la mort dans l'âme. Elle pense peut-être que tu pourras l'aider à vaincre les intouchables.

Il n'avait pas révélé grand-chose – parce qu'il ne savait pas grand-chose – mais il éprouva le terrible sentiment d'avoir trahi la confiance de la femme qu'il aimait. De fines épingles de douleur lui vrillèrent la nuque : les antennes de son changetemps ondulaient à l'intérieur de son cerveau.

— Je parie qu'il s'agit de la petite sœur qui te dévorait des yeux dans la salle du conseil, intervint Crista. Tu crois toujours la connaître ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr, répondit Le Vioter. Mais je n'ai pas encore réussi à mettre un nom sur son visage. Le mieux, c'est d'aller lui poser directement la question. Nous avons assez joué à cache-cache. Ouvre la porte, Raphanul.

Les doigts du compagnon de l'hypsaut pianotèrent nerveusement sur la console du boîtier. Les battants de la porte pivotèrent lentement sur leurs gonds. Le rayon de la lampe heurta les éléments entrecroisés de l'armature interne de la caravanelle qui formaient une véritable forêt de formes blanches et pétrifiées.

Raphanul se souvenait avec précision de chacune des indications de Zadria. Il avait maintenant hâte de la revoir, hâte de lui parler, hâte de se justifier, hâte de la caresser des yeux… Il se glissa sans hésitation entre les tubulures creuses et percées d'ajutages de sécurité. Il leur fallut trois bonnes minutes pour traverser, à force de reptations et d'acrobaties, le réseau complexe, touffu, de la structure. Trois interminables minutes pendant lesquelles Le Vioter et Crista, guidés par le seul et insaisissable rayon de la lampe-doigt du Jadgë, progressèrent pratiquement à l'aveuglette, se cognèrent sans cesse la tête, les épaules ou les membres sur les innombrables saillies et poutrelles métalliques. Le moindre choc résonnait comme un coup de tonnerre et ébranlait l'armature tout entière. Des relents de carburant superfluide empuantissaient l'atmosphère. Des gouttes d'une sueur acide leur brûlaient les yeux. La robe de Crista, agrippée par les excroissances de rouille, perdit au passage quelques-uns de ses lambeaux.

Ils débouchèrent enfin sur un espace dégagé, flanqué à intervalles réguliers de quelques gros piliers de soutènement enfouis dans les replis de l'obscurité comme des spectres. Un bourdonnement grave, à peine perceptible, se diffusait dans le silence. Ils distinguèrent alors les taches lumineuses de hublots.

— La dérivelle ! s'exclama Raphanul.

Il dirigea le rayon de sa lampe sur la sphère brune qui trônait au milieu de la soute. Le Vioter n'eut pas besoin de plus de cinq secondes pour évaluer la vétusté et le degré d'usure des matériaux du vaisseau de secours.

— On ne va tout de même pas voyager là-dedans ! murmura Crista.

La place de cet engin, intéressant sur un plan historique, était dans un musée des technologies du passé, pas dans l'espace.

— Tu as une autre solution à proposer ? demanda Le Vioter.

Crista haussa les épaules.

— Bien sûr ! Je vais tranquillement remonter là-haut et prier les intouchables de me couper en petits morceaux…

Le Vioter sourit : la hargne retrouvée de l'holoïste prouvait qu'elle reprenait du poil de la bête. Comme convenu avec Zadria, le jeune compagnon de l'hypsaut éteignit et ralluma sa lampe à cinq reprises. Un sas coulissa sur le flanc rebondi de la dérivelle.

— La petite sœur n'a pas eu besoin de nous pour mettre ce vaisseau en route, fit Le Vioter. Les moteurs chauffent depuis un bon moment. Tu m'avais pourtant certifié que deux hommes étaient indispensables, Raphanul.

La passerelle pneumatique se déroula dans un sifflement prolongé. Son socle massif se posa sur le plancher.

— C'est aussi ce que je croyais, souffla le Jadgë, sincère.

Ils s'engagèrent sur la passerelle. Lorsqu'ils franchirent le seuil de l'ouverture ogivale, un voile se déchira subitement dans l'esprit de Rohel.

*

Les croiseurs rapides avaient décollé de la base spatiale du Jahad depuis déjà six minutes sidérales lorsque grésilla le micro tympanal de l'Ultime Su-pra Mesguir, assis sur la banquette de sa cabine et assailli de pensées teintes de morosité.

La tête voilée de l'agent N-Tan occupa tout l'écran alvéolaire.

— Votre Grâce, nous venons de nous éjecter dans l'espace.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? gronda Su-pra Mesguir. Votre délai était écoulé, agent N-Tan. Les croiseurs toucheront au but dans moins de cinq minutes sidérales et vous n'aurez aucune chance d'échapper à la propagation lumineuse.

En dépit du voile et de la modicité de l'écran, il décela nettement la pâleur subite qui tombait sur le visage de sa correspondante. Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Qu'il allait renoncer à la dernière phase du plan E.J. pour préserver la vie d'un misérable agent ? L'opportunité d'exterminer la totalité des errants de l'espace ne se représenterait pas de sitôt, tandis que les agents, il en poussait partout sur les mondes contrôlés par l'Église. Certes, Su-pra Mesguir ne regagnerait pas Orginn avec la formule du Mentral comme il l'avait espéré un moment – il eût pourtant remporté un triomphe qui lui aurait procuré de bonnes chances de remplacer Gahi Balra sur le trône de Berger Suprême – mais il rentrerait au moins avec la satisfaction du devoir accompli.

— Vous n'avez aucun moyen de surseoir au bombardement ? demanda Silène.

— Je n'en ai surtout pas envie. Il ne vous reste plus qu'à implorer la clémence d'Idr El Phas, agent N-Tan. Étant donné le dévouement dont vous avez fait preuve vis-à-vis de l'Église, vous…

— Dommage pour vous, Votre Grâce ! coupa sèchement Silène. Rohel Le Vioter est avec moi dans la dérivelle. Et il nous faut encore seize minutes sidérales pour nous mettre hors de portée de la propagation…

— Vous ne pouviez pas le dire tout de suite ? croassa l'Ultime. Je vais immédiatement prévenir les commandants des croiseurs. Laissez votre transmetteur ouvert.

Il se leva d'un bond, franchit à grandes enjambées une succession de coursives intermédiaires et s'engouffra dans une salle vitrée où une dizaine de techniciens en uniforme surveillaient la progression des

croiseurs sur un radar.

— Établissez immédiatement le contact général avec les commandants des croiseurs ! rugit Su-pra Mesguir.

— Mais, Votre Grâce, ils vont bientôt entrer dans la zone de l'embryon jadgë, protesta un technicien.

— Ne discutez pas !

— À vos ordres, Votre Grâce…

À cet instant, une pensée empoisonnée traversa l'esprit de Su-pra Mesguir. Il scruta le visage réduit, voilé, impénétrable, de l'agent N-Tan. Il arrivait parfois que les agents en perdition se résolvent à toutes les extrémités, y compris à tromper leur hiérarchie, pour prolonger leur existence de quelques dérisoires minutes. Après tout, ils n'étaient que des êtres humains conditionnés par l'instinct animal de survie. Su-pra Mesguir avait parfois observé – il était lui-même un être humain – comment les croyances en une vie *post mortem* avaient une tendance marquée à s'effilocher devant la perspective de quitter une vie bien réelle. Les ouailles du Chêne Vénérable n'étaient pas toujours pressées de gagner la Forêt des Délices, le paradis de verdure qu'une attitude pieuse était censée leur garantir.

— Qu'est-ce qui me prouve que Le Vioter est dans cette dérivelle, agent N-Tan ?

Il entrevit le sourire narquois qui se dessinait sur les lèvres de la jeune femme.

— Vous n'avez pas confiance en moi, Votre Grâce ? Oubliez-vous donc que vous pouvez ordonner à un commandant de cohorte d'ouvrir ma capsule de poison ?

Su-pra Mesguir essuya d'un revers de manche les gouttelettes de sueur qui perlaient sur son crâne lisse. Que le Chêne Vénérable fût obligé de recourir à de tels artifices pour palier le manque de conviction de ses membres n'ajoutait rien à la gloire du prophète Idr El Phas et de ses serviteurs.

— Je n'en ferai rien, agent N-Tan. Mais sachez que, si vous m'avez trompé, votre fin sera beaucoup moins douce. Et vous regretterez chaque seconde supplémentaire qui vous sera alors accordée…

— Contact établi avec les croiseurs, annonça un technicien.

L'Ultime se pencha vers le transmetteur central fixe. Un mouvement superflu car les micros d'ambiance, hypersensibles, captaient le moindre souffle, le moindre froissement de vêtement à plus de six mètres à la ronde. Le bas de sa chasuble satinée se figea en une flaque verte et scintillante sur le plancher métallique.

— Ultime Su-pra Mesguir à tous les commandants : veuillez immédiatement suspendre les opérations de bombardement jusqu'à nouvel ordre.

Il y eut un court moment de silence pendant lequel l'homme

d'Église et les techniciens ne perçurent que les crépitements des interférences parasitaires. Puis la voix grave d'un commandant s'éleva de l'amplificateur du transmetteur central :

— Il y a un problème, Votre Grâce. Les instruments de bord annoncent un orage magnétique.

— Les radars de la base l'ont également détecté, Votre Grâce, confirma un technicien.

— Et alors ? glapit Su-pra Mesguir. Les croiseurs disposent de boucliers de protection antimagnétique, que je sache.

— Sur ce type d'appareil, les boucliers sont inopérants en vol, rétorqua le commandant.

L'Ultime jeta un regard courroucé sur les pans de voûte étoilée découpés par le plafond et les baies vitrées. L'espace semblait paisible et rien ne laissait prévoir l'imminence d'un orage.

— Que deux croiseurs se déroutent et regagnent immédiatement la base pour un nouvel ordre de mission, reprit Su-pra Mesguir. Pour les autres, bombardement de l'embryon jadgë dans… (il consulta l'horloge sidérale posée à côté de l'écran du radar) treize minutes sidérales. Cela leur laissera largement le temps de revenir s'abriter avant le déclenchement de l'orage.

— Fasse Idr El Phas que vous ayez raison, Votre Grâce, soupira le commandant.

— Le prochain qui prononce indûment le nom de notre saint prophète finira dans un four à déchets ! Terminé.

Puis l'Ultime approcha le micro de son transmetteur personnel à quelques centimètres de sa bouche et fixa le visage miniaturisé de l'agent N-Tan.

— Avez-vous ce qu'il faut pour cryogéniser ou endormir Le Vioter ?

— Un bon ouvrier ne se sépare jamais de ses outils, Votre Grâce.

— Bien. Je compte sur vous pour le neutraliser dès que possible. Nous gagnerons du temps en opérant une jonction dans l'espace. Et, euh… n'hésitez pas à employer les… outils spécifiques à votre sexe, agent N-Tan.

Les yeux noirs de la jeune femme brillaient d'un éclat singulier derrière le voile et le feu qui les consumait n'était pas celui de l'amour divin d'Idr El Phas mais celui de la haine.

*

Le nez collé sur le hublot poussiéreux, les yeux brouillés de larmes, Raphanul-Le-Vif voyait l'espace se refermer peu à peu sur l'embryon de pèlerinage. Les caravanelles n'étaient plus que d'infimes points gris qui luttaient désespérément pour ne pas être absorbés par le vide. Le

jeune Assidrien réalisait qu'il était désormais, avec la petite sœur Zadria et quelques eunuques, le seul survivant du clan. Il ne reverrait plus jamais les siens, il n'entendrait plus jamais les plaisanteries et les rires des compagnons de l'hypsaut, il ne côtoierait plus jamais ses équipiers de quart, Yahoul-Le-Chaud, Natanal-Trois-Femmes, Gabrel-Le-Rat, il ne respirerait plus jamais l'odeur caractéristique de la caravanelle, il n'assisterait plus jamais aux conseils, il n'aurait jamais le privilège d'être reçu par Mère Assidra… Qu'était-elle devenue, la Mère vénérée de son clan ? Les intouchables lui avaient-ils réservé un traitement identique aux femmes qu'ils avaient torturées sur le quai des soutes ? Pouvait-on vraiment tuer la Mère d'un clan ?

Il ne connaissait pas la réponse à cette dernière question mais il était sûr d'une chose : il quittait le cocon assidrien pour toujours. L'avenir s'annonçait incertain, hostile. Il se sentait aussi perdu et triste qu'un enfant arraché brutalement à ses parents, à son univers familier. Il tremblait de froid et de tristesse, il lui semblait que son changetemps, ce vivant symbole de la condition d'errant, se laissait dépérir à l'intérieur de son nid de chair.

Le fol espoir auquel il tentait de se raccrocher n'était qu'une flamme ténue et vacillante. La petite sœur Zadria avait exigé de lui un terrible sacrifice : à cause d'elle, il avait déserté le champ de bataille, il avait abandonné les siens à leur sort. Il voulait croire qu'elle le récompenserait de son dévouement, au moins pour atténuer les remords qui l'étouffaient, il voulait croire qu'elle et lui s'uniraient pour fonder un nouveau clan.

Le rugissement des moteurs nucléaires de la dérivelle traversait le plancher et les cloisons. Le mince croissant mordoré de la Lune Noire des Miracles grossissait lentement à l'horizon.

Le Vioter et Crista, assis sur une banquette sommaire du compartiment inférieur – davantage une soute qu'un compartiment –, faisaient face aux quatre eunuques, installés sur la banquette opposée. L'holoïste avait réalisé quelques gros plans sur leurs vêtements bouffants, sur leur face et leurs membres enrobés de graisse. Elle les avait entrecoupés d'inserts sur les fils dénudés du plafond et sur les ridelles à claire-voie qui soutenaient les cloisons recouvertes de poussière humide. Elle s'attardait maintenant sur le visage crispé de Raphanul, dont elle devinait les tourments aux rides profondes qui se creusaient sur son front et aux sombres étincelles de désespoir qui poudroyaient dans ses yeux. Si elle continuait ainsi d'emmagasiner les images, c'était surtout pour oublier que ce vaisseau d'un autre âge pouvait à tout moment se désintégrer en vol, pour oublier le véraloë qui se gorgeait de son sang et qui lui encombrait le cerveau, pour oublier la tenace odeur des intouchables qui lui collait à la peau, pour oublier le froid qui se glissait par les innombrables déchirures de sa

robe.

— Nous serions mieux dans le compartiment supérieur, fit soudain Le Vioter. Pourquoi la petite sœur n'ouvre-t-elle pas le sas ?

— Elle avait besoin d'être seule, répondit un eunuque.

— Et où a-t-elle appris à piloter ce vaisseau ? Je croyais que les petites sœurs ne sortaient du gynécée que pour les conseils et les cérémonies du clan…

Les eunuques, embarrassés, se consultèrent brièvement du regard.

— Vous n'êtes pas des Assidriens, n'est-ce pas ? poursuivit Rohel. Vous vous êtes introduits dans la caravanelle pour préparer l'attaque de l'embryon de pèlerinage. Vous êtes des intouchables.

Malgré la frayeur galopante qui la saisit, Crista s'efforça de capter les réactions des quatre castrats. Elle serra convulsivement son mémodisque sur son ventre. Le bord tranchant du petit appareil lui pénétra profondément dans la peau.

Interdits, tendus, les eunuques hésitèrent sur la conduite à suivre. Ils n'osaient pas dégainer les longues dagues passées dans la ceinture de leur pantalon bouffant. Une année plus tôt, le Fédérateur leur avait ordonné d'obéir aveuglément à leur petite sœur de mission. Ils n'étaient donc pas habilités à prendre des initiatives. Lorsqu'elle leur avait parlé de déposer ce goyë sur la Lune Noire des Miracles, elle ne leur avait donné aucun détail, mais ils présumaient qu'elle n'effectuait pas ce périple imprévu pour livrer au Fédérateur un cadavre. Les cadavres, il suffisait de les éjecter dans l'espace.

— Qu'est-ce que cette femme représente pour vous ? demanda encore Le Vioter.

Raphanul se détourna du hublot et posa un regard ébahi sur Rohel.

— En quoi cela te concerne-t-il, goyë ? fit un eunuque d'une voix aigrelette.

— Dites-moi pour qui elle se fait passer et je vous dirai qui elle est en réalité.

— Nous savons déjà qui elle est, rétorqua l'eunuque. Et puisque tu as déjà deviné que nous venons d'un clan intouchable, nous n'avons plus rien à te cacher. Elle fait partie du groupe de petites sœurs dont s'entoure le Fédérateur. Elle occupera d'importantes fonctions sur la terre promise.

Ces paroles frappèrent de plein fouet Raphanul-Le-Vif dont les traits se décomposèrent. Zadria l'avait joué depuis le début. En croyant servir loyalement une petite sœur de son clan, une prêtresse de Mère Assidra, il avait participé à l'anéantissement du clan assidrien.

Mais ce qui l'accablait le plus, c'est qu'il ne parvenait pas à lui en vouloir, qu'il continuait de la désirer, de l'aimer. Elle ne s'était pas contentée de lui voler son honneur, sa dignité, elle lui avait également

volé son âme.

— Vous, les intouchables, vous avez été abusés depuis le début, déclara Le Vioter. J'ai rencontré cette fille cinq ans plus tôt sur Silvaïr, une planète du système d'Orginn. Elle se nomme Silène N-Tan et travaille pour le compte du Jahad, le service secret du Chêne Vénérable.

— Je vois que tu as recouvré la mémoire, intervint Crista. Mais comment es-tu entré en contact avec des agents du Jahad ? C'est pratiquement impossible d'approcher ces gens-là. Je sais de quoi je parle : le HIG a tenté d'effectuer un reportage sur les fanatiques du Chêne Vénérable et les trois holoïstes expédiés sur Orginn n'en sont jamais revenus.

— Très simple : j'étais moi-même en mission sur Silvaïr…

Crista lui jeta un regard incrédule.

— Tu veux dire que… Bon Dieu ! L'empoisonnement, c'est ça, hein ? J'ai entendu parler de cette capsule qu'on greffe sur le cœur des espions de l'Église et qu'on ouvre à distance en cas de désertion. Quelle idée t'a pris de t'engager dans les rangs de ces cinglés ?

Il y avait désormais des nuances de mépris et de reproche dans les yeux gris-bleu de l'holoïste.

— Tu mens, goyë ! hurla un eunuque.

Il sauta comme un fauve de la banquette, se dressa devant Le Vioter et brandit sa dague dont la lame effilée accrocha un reflet de lumière.

— À votre avis, pourquoi est-ce que votre prétendue petite sœur s'est enfermée là-haut ? riposta calmement Rohel. Si elle a besoin de solitude, c'est pour recevoir tranquillement ses instructions. Elle est probablement équipée d'un transmetteur holo personnel. Et celui que vous prenez pour le Fédérateur est également un agent. Peut-être son supérieur hiérarchique.

L'eunuque se dandina d'une jambe sur l'autre. Sans quitter la dague des yeux, Crista se tassa sur le côté de la banquette.

— Tu mens, goyë ! répéta l'eunuque. Les religions culs-de-plomb ne se sont jamais intéressées aux errants.

— Le Chêne Vénérable est prêt à tout pour étendre son influence. L'Église cherche à s'implanter sur le Monde des Franges et la Lune Noire des Miracles…

— Qu'est-ce que c'est que ça ? le coupa Crista. On dirait que ce rafiot pourri est en train de nous claquer entre les doigts !

Des volutes de fumée blanche s'échappaient des multiples orifices criblant le plafond. Le Vioter identifia sans l'ombre d'une hésitation l'âcre odeur qui se répandait dans le compartiment inférieur.

— Ce n'est pas une panne ! Votre soi-disant petite sœur a placé des poudres anesthésiantes dans le circuit de ventilation d'oxygène.

Couvrez-vous le nez et la bouche. Vite !

L'atmosphère devint rapidement irrespirable. Toussant, crachant, pleurant, Rohel s'allongea sur le plancher. Il entrevit les silhouettes vacillantes de Crista, de Raphanul-Le-Vif et des eunuques, puis il ferma les yeux, se remémora les conseils de son instructeur d'Antiter et, tout en s'appliquant à ne sauter aucune étape, il s'efforça d'atteindre le plus rapidement possible l'état de la « mort volontaire », un état proche de la cryogénisation, une technique très dangereuse qui pouvait entraîner l'arrêt définitif des fonctions vitales du corps. Il n'avait plus le choix. Silène N-Tan, en poste chez les Jadgë, l'avait reconnu et l'avait attiré dans la dérivelle pour le livrer aux autorités du Chêne Vénérable. S'il s'endormait maintenant, il se réveillerait pieds et poings liés dans une cellule capitonnée du palais d'Orginn, les Ulmans chercheurs s'arrangeraient pour extirper le Mentral de son cerveau puis ils le jetteraient dans un four à déchets. Et Saphyr resterait prisonnière des Garloups pour l'éternité.

Les poudres anesthésiantes n'avaient pas encore atteint le sol. Il prit une dernière et très longue inspiration. Il disposait maintenant d'une miniréserve d'oxygène, cet oxygène dispensateur de vie qu'il lui fallait utiliser avec une extrême parcimonie.

*

Dans un rugissement assourdissant, les quarante-huit croiseurs rapides du Jahad déferlèrent en formation serrée au-dessus de l'embryon. L'Ultime Su-pra Mesguir leur avait enfin donné le feu vert pour l'assaut final, pour la phase terminale du plan E.J. Des caravanelles intouchables, seule manquait celle du clan folinien. Les autres chefs de guerre, pris de panique, n'avaient pas eu le temps de rassembler tous leurs hommes et de mettre en route les moteurs de propulsion hypsaut.

Les vaisseaux du Jahad se répartirent tout le long de l'embryon. Une poignée de secondes plus tard, ils lâchèrent les bombes à propagation lumineuse, des missiles autoguidés et munis de retardateurs prévus pour leur laisser le temps de s'éloigner de la zone fatidique.

Le ciel s'embrasa au bout de quelques minutes. Les ondes à haute intensité de lumière pulvérisèrent les fuselages des caravanelles qui se désintégrèrent les unes après les autres. L'embryon de pèlerinage se transforma bientôt en une longue guirlande enflammée, en une immense traînée de feu qui s'étendait sur plusieurs centaines de kilomètres.

Ils étaient venus parfois d'univers si lointains qu'ils étaient les seuls à les hanter, dans l'unique but d'accomplir le pèlerinage rituel à la

Lune Noire des Miracles. Le désespoir et le Chêne Vénérable avaient poussé les clans intouchables à massacrer les clans purs. Dans son infinie sagesse, le Golem les avait réunis : c'est ensemble qu'ils entamaient leur ultime errance.

Les croiseurs du Jahad ne réintégrèrent pas leur base spatiale. La propagation lumineuse ouvrit des brèches dans l'espace et ils sombrèrent dans l'orage magnétique d'une violence inouïe qu'ils avaient eux-mêmes déclenché.

Lorsque la caravanelle du clan folinien émergea de son premier hypsaut, quelques milliers de lieues plus loin, le chef de guerre Chien-Fou-Tard, debout dans la cabine de pilotage, pointa son télescope sur les lueurs vives qui incendiaient la plaine céleste.

Il sut alors que les siens et lui étaient désormais les derniers représentants de la race dix mille fois maudite des Jadgë.

CHAPITRE XII

Silène coupa les moteurs nucléaires et commanda le déploiement des boucliers anti-dérive. Une secousse de forte amplitude ébranla le fuselage de la dérivelle qui finit par se stabiliser dans un grincement sinistre.

Elle consulta la carte lumineuse du tableau de bord.

— Coordonnées spatiales : 1. 4198 002 latitude, 698. 70 012 longitude, annonça-t-elle dans le micro de son transmetteur.

— Bien reçu. Nous opérerons la jonction dans douze minutes sidérales, dit Su-pra Mesguir. Êtes-vous certaine d'avoir neutralisé Le Vioter ?

— J'ai entrebâillé le sas intermédiaire et j'ai vu qu'ils étaient tous profondément endormis, Votre Grâce. J'attends un peu avant de descendre. J'ai ouvert les valves du système d'aspiration mais les produits anesthésiants ne se sont pas encore dispersés.

— Avez-vous un vibreur cryogénisant ?

— Oui, Votre Grâce.

— Alors ne temporisez plus. Descendez immédiatement dans le compartiment inférieur et cryogénisez-le. Si vous vous protégez le visage, vous ne devriez pas subir les effets des poudres. Comprenez-moi bien, agent N-Tan : Le Vioter ne doit reprendre conscience à aucun moment. Il ne faut pas lui laisser une seule chance de prononcer le Mentral, sinon, c'en est fini de nous tous.

Silène observa un temps de pause. Le moment était venu d'entamer les négociations.

— Votre Grâce ?

— Qu'y a-t-il encore, agent N-Tan ?

— Vous connaissez certainement les textes du Jahad…

— Bien entendu ! grinça l'Ultime, visiblement excédé. Mais ce n'est

pas le moment de…

— Connaissez-vous la clause exceptionnelle d’amnistie ?

Elle décela l’ombre grise qui glissait sur le visage réduit de Su-pra Mesguir. Elle craignit d’avoir été trop brutale. Il valait mieux assaisonner ce genre de marchandage d’une bonne dose d’humilité, mais le temps lui manquait et elle estimait préférable de lancer l’idée sans tarder de manière à ce qu’elle puisse tracer son chemin dans l’esprit de l’Ultime. Elle ne faisait qu’appliquer une vieille technique du Jahad : implanter un nouveau programme dans le cerveau de son interlocuteur. Même s’il y avait d’abord un phénomène de rejet, la greffe finirait par s’insérer et se développer dans le mécanisme mental de Su-pra Mesguir et, lorsque serait venu le moment de plaider sa cause, il deviendrait le plus ardent de ses défenseurs.

— Seriez-vous malheureuse au sein de notre Église, agent N-Tan ? demanda Su-pra Mesguir d’un ton doucereux.

Une question piège : avouer son désir de quitter le Jahad, c’était confesser son manque de foi, c’était clamer qu’il existait d’autres sentiers que les sentiers défrichés par les serviteurs d’Idr El Phas, c’était penser qu’on pouvait trouver le salut en dehors du Chêne Vénérable. Toutefois, l’argument de Su-pra Mesguir, ce genre d’arguments spécieux propres aux hommes d’Église, ne prit pas Silène au dépourvu.

— Il ne s’agit pas de cela, Votre Grâce. Je souhaite toujours servir le Chêne Vénérable, mais d’une autre manière. J’ai offert plus de six ans de ma vie au Jahad et certains aspects du travail d’agent me pèsent. Entre autres, ces méthodes propres aux femmes dont nous parlions lors de nos communications précédentes…

— Affirmer que vous avez « offert » six années de votre vie est une inexactitude, agent N-Tan. C’est l’Église qui, dans sa grande mansuétude, vous les a offertes ! Mais, quoi qu’il en soit, je réfléchirai à votre proposition. Je dois admettre que vous avez été l’un des éléments essentiels dans la reconquête du Mentral.

À cet instant, Silène sut qu’elle avait gagné la partie : Su-pra Mesguir reconnaissait déjà ses mérites, sa suggestion commençait à influencer chacune de ses pensées. À l’idée qu’elle serait enfin débarrassée de la menace permanente de la capsule de poison, elle se contint pour ne pas exploser de joie.

— Reprenez-vous, agent N-Tan ! grommela Su-pra Mesguir, à qui la jubilation intérieure de Silène n’avait pas échappé. Il vous reste encore une petite tâche à accomplir. Pour la plus grande gloire d’Idr El Phas.

La communication s’interrompit et l’écran du transmetteur recouvra sa limpidité cristalline. Silène posa le front sur le tableau de bord. Elle demeura un long moment immobile, repliée sur elle-même,

pour mieux savourer l'ivresse qui lui montait à la tête et lui procurait un délicieux sentiment d'euphorie. Elle n'aurait plus à trahir, à empoisonner, à poignarder, à mentir, à se dissimuler, à séduire les hommes dans le seul but d'en faire des esclaves. Elle retrouverait une vie normale, se promènerait la tête haute dans les rues et les jardins parfumés de Silvaïr et, même si elle ne recouvrait jamais son innocence d'antan, il ne resterait de ces six années de cauchemar qu'une blessure cuisante qui finirait par se cicatriser.

Elle s'approcha du sas intermédiaire, s'accroupit et le déverrouilla. Puis elle retira son voile, le plia et en noua les deux extrémités sur sa nuque. Seuls ses cheveux, ses yeux et son front dépassaient de la gaze qui, bien que légère, formait un masque filtrant tout à fait acceptable.

Elle releva le sas, engagea ses jambes dans l'ouverture, posa les pieds sur un barreau de l'échelle soudée aux ridelles de la cloison inférieure. Elle sauta de l'échelle avant d'avoir atteint le plancher du compartiment inférieur. Elle s'y réceptionna en souplesse, sortit son vibreur cryogénique, une arme minuscule dont elle ne se séparait jamais – c'était un allié indispensable pour un agent *femelle* du Jahad, selon les propres termes de l'Ultime Su-pra Mesguir –, et s'avança vers les corps allongés. Des spirales blanches et entrelacées flânaient encore dans la pièce silencieuse. Le système d'aspiration, encrassé, n'avait pas entièrement nettoyé l'air du produit anesthésiant.

La poudre avait probablement perdu ses propriétés éthérisantes mais, prudente, Silène respirait lentement pour permettre à la gaze doublée de son voile de filtrer les dernières particules en suspension. Elle contourna les masses inertes des eunuques affalés au pied d'une banquette latérale. À en juger par leurs ronflements, ceux-là n'étaient pas prêts de se réveiller. La jeune femme aux cheveux blonds et ras, la « femme » de Rohel Le Vioter, effondrée sur la banquette opposée, dormait également d'un sommeil paisible, comme l'indiquait le mouvement lent et régulier de sa poitrine. Ses doigts étaient crispés sur une petite boîte noire. Elle était vêtue d'une robe en lambeaux qui ne dissimulait pas grand-chose de son corps. Entre les multiples accrocs du tissu, Silène aperçut des égratignures sur les épaules, les flancs, le ventre et les cuisses de la dormeuse. L'agent N-Tan comprit alors les raisons du retard du petit groupe guidé par Raphanul : ils s'étaient battus avec des intouchables dans les coursives de la caravanelle.

La narcose de Raphanul-Le-Vif était, quant à elle, très agitée : des tremblements convulsifs secouaient ses bras et ses jambes et, de temps à autre, sa bosse occipitale heurtait durement le plancher métallique. Silène eut une pensée émue pour le jeune compagnon de l'hypsaut, le seul homme qu'elle ait tenue dans ses bras qui ne lui ait pas laissé un souvenir nauséeux. Elle avait pris du plaisir dans la fièvre et la fougue

de ses caresses. Si elle l'avait rencontré dans d'autres circonstances, elle aurait pu aimer quelqu'un comme lui.

Elle l'enjamba et s'avança vers le dernier corps couché dans la pénombre au fond du compartiment. Comme la première fois qu'elle l'avait croisé sur Silvaïr, elle trouva particulièrement séduisant le visage détendu de Rohel Le Vioter. Il était beau mais, lui, elle n'aurait pas pu l'aimer : c'était un ancien agent du Jahad et elle aurait eu l'impression de se réfléchir en permanence dans un miroir implacable. Toutefois, elle regrettait ce qu'elle allait faire, elle regrettait de l'expédier dans les griffes du Chêne Vénérable.

Elle n'ignorait pas l'horrible châtiment qui l'attendait. Elle se promit que c'était sa dernière traîtrise, sa dernière bassesse. Ses cils s'emperlèrent de larmes.

Elle leva le canon de son vibreur cryogénique. La vague de désespoir qui la submergea abandonna une écume d'amertume dans sa gorge.

Elle n'eut pas le temps de presser la détente. Quelque chose de dur lui percuta violemment les tibias. La douleur lui arracha un cri. Elle tenta de se ressaisir, de pointer son arme sur la forme qui se déplaçait à ses pieds, mais une main lui saisit l'avant-bras et une autre lui agrippa la cheville. Elle eut l'impression qu'un serpent s'insinuait entre ses jambes. Le sol se déroba subitement sous elle. Elle bascula vers l'arrière et tomba lourdement sur le dos. Le choc lui coupa la respiration. Elle donna des coups de bassin pour se dégager, mais le poids de Rohel Le Vioter, assis à califourchon sur elle, l'en empêcha. Elle tourna la tête, tendit le cou et chercha à mordre la main qui lui emprisonnait le bras. Le Vioter lui tordit le poignet jusqu'à ce qu'elle relâche le vibreur et lui enfonça brutalement le genou dans le plexus.

— Ne m'oblige pas à te tuer, Silène.

Refusant de s'avouer vaincue, elle continua de se tortiller furieusement sur le plancher. Ses yeux noirs lançaient des éclats de haine. Il la gifla à toute volée. Elle sentit un liquide tiède s'écouler des commissures de ses lèvres et la gaze empoissée se coller à sa peau. Étourdie, essoufflée, brisée, elle cessa enfin de se débattre.

Le Vioter récupéra le vibreur cryogénique et le glissa dans sa poche. Il n'y avait pratiquement plus aucune trace de poudre anesthésiante dans le compartiment. Les dernières traînées blanches s'effilochaient près des orifices du système d'aspiration. Un silence profond, le silence impalpable de l'espace, ensevelissait la dérivelle.

Le Vioter releva la jeune femme et la poussa sans ménagement jusqu'à l'échelle du sas. Là, il dénoua son voile, le déchira et, à l'aide des deux morceaux de gaze, lui lia les mains et les chevilles aux barreaux scellés dans les ridelles à claire-voie. Elle redressa la tête et le fixa d'un air farouche. La sueur plaquait des mèches de sa chevelure

sur ses tempes et son front. Le sang dégouttait de ses lèvres tremblantes. Le temps n'avait pas altéré sa beauté.

— Je ne pensais pas te revoir un jour, Silène, murmura Le Vioter.

Elle ne répondit pas.

— Tu as raison : plus tard, les effusions. Je suppose que, si tu as coupé les moteurs de la dérivelle, c'est que tu as donné tes coordonnées spatiales à quelqu'un… À qui ? À celui qu'on appelle le Fédérateur ?

— Tu n'as aucune chance de t'en tirer, Rohel Le Vioter ! cracha-t-elle avec une moue de défi. Les croiseurs sont dix fois plus rapides que la dérivelle. Je ne comprends pas comment tu as pu résister aux poudres anesthésiantes…

Il hocha la tête.

— J'ai mes petits secrets.

En état de mort volontaire, la physiologie fonctionnait au ralenti et ne nécessitait qu'une très faible quantité d'oxygène. Celle qu'il avait inhalée avant que les produits anesthésiants n'envahissent tout le compartiment lui avait suffi pour rester éveillé et lucide. Il avait seulement dû veiller à ce que l'engourdissement qui avait gagné son corps ne s'étende pas à son cerveau. Il avait entendu le grincement du sas qui s'ouvrait, le bruit des pas de Silène, et il en avait déduit que l'air était à nouveau respirable.

— Je peux peut-être aiguiller nos poursuivants sur une fausse piste, reprit-il, mais j'ai besoin de toi, Silène. C'est toi que veut entendre et voir ton correspondant.

La jeune femme esquissa une moue de défi. Les liens de gaze lui comprimaient douloureusement les poignets et les chevilles. Elle commençait seulement à réaliser que son rêve, ce rêve fou qu'elle avait caressé comme on caresse parfois les étoiles, venait de se briser.

— C'est trop tard. C'est un chien enragé. Il sera sur nous d'un instant à l'autre.

*

Su-pra Mesguir observait le petit vaisseau de secours par la baie de la cabine de pilotage. Des frissons d'excitation coururent le long de sa colonne vertébrale. Cette sphère aux allures de fruit pourri recelait la découverte la plus importante de toute l'histoire du Chêne Vénérable : le Mentral, la formule sonore et mentale qui avait coûté plus de sept siècles de travail aux chercheurs de l'Église. Une arme terrifiante à laquelle aucun pouvoir terrestre ou spirituel ne serait en mesure de résister. Les gouvernements et leur peuple devraient se convertir à la seule vraie Foi, au Verbe Feuillu, à la Racine Sacrée du Chêne, ou leur planète serait balayée comme un fétu de paille. Ainsi s'accomplirait la

prophétie d'Idr El Phas, le fondateur : *Ceux qui refuseront de se conformer au nouvel ordre naturel, ceux-là verront la colère des éléments, ceux-là périront sous la terre bouleversée, sous l'eau des océans, sous le feu des volcans. À ceux-là sera donnée la fureur des sons sortant des bouches saintes…*

Et lui, Su-pra Mesguir, il aurait permis cela, il aurait été la pierre angulaire du gigantesque édifice que le Chêne Vénérable était appelé à bâtir. La hiérarchie d'Orginn ne pourrait pas lui tenir rigueur de la perte de quarante-huit croiseurs rapides de la flotte du Jahad. Le contact radio avec les commandants de bord s'était brusquement interrompu et, comme il avait entrevu les premières lueurs de l'orage magnétique, il savait ce que signifiait ce silence. Mais que représentait une misérable poignée de vaisseaux et d'hommes en regard du Mentral ?

— Accostage dans trois minutes. Boucliers de dérive, ordonna le commandant aux trois assistants penchés sur les consoles du tableau de bord. Nous finirons en dérive manuelle.

Les moteurs de propulsion se turent. Un halo bleuté se déploya autour du fuselage.

Su-pra Mesguir se pencha sur le transmetteur fixe – une manie ! – et s'adressa au commandant du second croiseur :

— Vous resterez en inertie jusqu'à la fin des opérations.

— Compris, Votre Grâce.

La sphère brune augmenta lentement de volume dans la perspective de la baie vitrée. Au fur et à mesure qu'il s'en approchaient, l'Ultime et le commandant distinguaient de profondes craquelures sur la coque arrondie. Il leur parut inconcevable que cet engin d'une époque révolue fût encore en mesure d'affronter l'immensité sidérale. Les feuilles métalliques souples qui enrobaient la structure commençaient à se désolidariser les unes des autres. Il suffirait probablement d'un passage dans une stratosphère et de réchauffement brutal qu'il occasionnait pour lui donner le coup de grâce.

Su-pra Mesguir se félicita d'avoir opté pour une jonction dans l'espace. Idr El Phas seul savait ce qu'il serait advenu de la dérivelle si elle avait dû alunir sur le satellite principal d'Agondange. L'Ultime composa son code d'émission sur le clavier de son transmetteur.

— Agent N-Tan…

Le visage de la jeune femme se dessina sur les alvéoles de l'écran. Elle avait retiré son voile. L'extrême pâleur de son teint contrastait durement avec le noir charbon de ses yeux et de ses cheveux. Des taches de sang maculaient ses lèvres tuméfiées.

— Que s'est-il passé, agent N-Tan ?

— Je… Les poudres m'ont assoupie et je me suis heurtée à la

cloison, Votre Grâce, répondit-elle d’une voix mal assurée. Juste quelques contusions…

— Et Le Vioter ?

— Cryogénisé, conformément à vos ordres.

— Où se trouve-t-il ?

— Dans… dans le compartiment inférieur. Les autres dorment toujours.

— Nous allons nous stabiliser à une trentaine de mètres de vous, puis nous jetterons notre passerelle d’abordage. Elle est munie d’un foret et d’un système d’étanchéité. Il ne nous restera plus qu’à transborder Le Vioter à l’intérieur du croiseur.

Le regard éteint de la jeune femme n’exprimait pas son agressivité coutumière mais quelque chose d’indéfinissable qui ressemblait à une supplique muette, à une imploration. Su-pra Mesguir présuma qu’il s’agissait d’une manière sournoise et toute féminine de l’adjurer de la soutenir dans sa démarche d’amnistie. Malheureusement pour elle, il n’avait pas l’intention de partager son triomphe avec quiconque. Le mérite du retour du Mentral dans le giron de l’Église ne devait rejaillir sur personne d’autre que lui. C’est pourquoi, en son for intérieur, il avait déjà scellé le sort de l’agent N-Tan : il la ferait égorger par un homme à sa solde et éjecterait son cadavre dans l’espace. Elle se dissoudrait dans le néant, ce qui, après tout, ne serait qu’un juste retour des choses pour une fille de rien.

— Abordage imminent. Terminé, agent N-Tan.

— Votre Grâce…

Il vit qu’elle était sur le point de fondre en larmes.

— Qu’y a-t-il encore ?

— Non, rien…

Il interrompit la communication d’un geste brusque. La sensiblerie était l’un des traits du caractère féminin qui l’exaspérait le plus. Il se méfiait des êtres humains en général et haïssait les femmes en particulier.

Le croiseur s’immobilisa à proximité de la dérivelle. Elle paraissait encore plus frêle et précaire aux côtés de ce monstre cuirassé de cent mètres de long et trente mètres de haut. La passerelle d’abordage jaillit d’un sas latéral. Les joints d’étanchéité vinrent d’abord se fixer et se dilater sur la partie basse du fuselage de la dérivelle. Puis le tunnel de transbord se tendit comme une peau de tambour et le foret laser se mit immédiatement en action. Ses rayons pulvérisèrent le métal et découpèrent une ouverture de deux mètres de diamètre sur la coque. Enfin, les générateurs d’oxygène et de gravité artificielle recréèrent des conditions atmosphériques identiques à celles du vaisseau lanceur. Les hommes pouvaient maintenant passer d’un appareil à l’autre sans risque ni précaution particulière. Une

technologie empruntée aux Jadgë (l'une des rares que cette racaille léguerait à la civilisation…). L'opération n'avait pas duré plus de quinze secondes.

Quelques instants plus tard, l'Ultime Su-pra Mesguir, le commandant du croiseur et une dizaine d'hommes de troupe s'engagèrent dans le tunnel étanche. Soudain, alors qu'ils étaient arrivés à quelques pas de la dérivelle, une série d'ondulations de forte amplitude parcourut la matière souple et translucide de la passerelle. Ils perdirent l'équilibre et roulèrent les uns sur les autres. La tête de Su-pra Mesguir disparut sous un pan de sa chasuble verte. Ses jambes nues gigotèrent comme des pattes d'insecte englué sur une toile d'araignée. Le commandant évalua la situation en une fraction de seconde. Il se releva aussi vite que le lui permettaient les vibrations de la passerelle. Oubliant la notion de hiérarchie, il enjamba l'Ultime, empêtré dans sa chasuble – depuis le temps, les gens d'Église auraient pu opter pour des vêtements plus pratiques – et se rua vers le sas du croiseur.

Les boucliers stabilisateurs de la dérivelle, des petits ailerons mobiles qui faisaient office d'ancres, se rétractèrent dans leur gaine. Lorsque Su-pra Mesguir parvint enfin à se redresser, ce fut pour voir la sphère brunâtre s'arracher à son inertie. Le brusque déplacement du petit vaisseau distendit les joints d'étanchéité jusqu'à ce qu'ils cèdent, entraînant dans leur décrochage une dizaine de feuilles métalliques de la première couche du fuselage. L'extrémité de la passerelle s'affaissa dans le vide.

L'image incongrue de la manche inutile de la veste d'un manchot traversa l'esprit de Su-pra Mesguir, pétrifié. Il contempla la bouche noire et mouvante qui l'attirait à lui. Un étau d'une puissance inouïe referma ses mâchoires sur ses poumons. Des milliers d'invisibles doigts lui griffèrent la peau. Sa pression sanguine s'accéléra à un point tel qu'il sentit très nettement les gondolements de ses veines et de ses artères. Une immense terreur s'empara de lui. Il ne songea même pas à adresser une ultime prière à Idr El Phas, ou même à un saint mineur du Chêne Vénérable. Il eut la vague impression de glisser le long du tube détendu. Il se dit que le vide allait constituer son tombeau et que ce n'était pas juste car, lui, il n'était pas un homme de rien. La bouche hideuse et noire le happa et se referma sur lui.

*

— La dérivelle s'en va en morceaux ! gémit Crista.

Le Vioter avait ranimé l'holoïste, Raphanul et les eunuques. Ils s'étaient tous réfugiés dans le compartiment supérieur avant l'abordage du croiseur. Pieds et poings liés, Silène gisait sur une

banquette. Les eunuques avaient voulu se jeter sur elle, mais Rohel s'était interposé et leur avait expliqué qu'il avait encore besoin d'elle. Il avait cependant dû donner sa parole de leur remettre la jeune femme une fois qu'ils seraient arrivés sur la Lune Noire des Miracles. Il ne comptait pas tenir sa promesse mais c'était le seul moyen qu'il avait trouvé de les calmer.

— L'étage supérieur est autonome, affirma Le Vioter. Espérons que le fuselage tiendra…

Les moteurs nucléaires se situaient au sommet de l'appareil. Seules les tuyères, passées à l'intérieur de la structure, rejoignaient le socle cylindrique d'atterrissage. Elles ne résisteraient probablement pas longtemps à la dislocation de la partie basse de la coque, mais cela n'aurait qu'une incidence mineure sur le comportement de la dérivelle, tout au plus une augmentation de la température et des vibrations. Le Vioter avait vite compris que le vaisseau de secours avait été conçu de manière à ce qu'en cas de difficulté le compartiment supérieur, où se trouvaient les instruments de bord et les manettes de pilotage, se transforme en cellule indépendante de survie. Le sas intermédiaire assurait une parfaite étanchéité. Cette disposition lui avait permis de sacrifier le compartiment inférieur et de préparer une petite surprise à l'intention des occupants du croiseur. Le plus difficile avait été de contraindre Silène à tenir son rôle. Elle s'était finalement exécutée sous la pression des quatre eunuques : tout le temps qu'avait duré la communication avec Su-pra Mesguir, ils s'étaient tenus très près d'elle et l'avaient menacée avec leurs dagues. Ensuite, Rohel avait tranquillement attendu que la passerelle d'abordage se soit mise en place, que l'Ultime et les hommes du Jahad se soient engagés dans le tunnel étanche, puis il avait commandé le retrait des boucliers stabilisateurs et avait enfoncé brutalement la manette des moteurs de propulsion. La dérivelle avait hoqueté, grincé, gémi, mais elle avait fini par s'extraire de sa zone d'inertie. Cette manœuvre n'avait pas seulement pour but de se débarrasser des quelques hommes fourvoyés dans la passerelle, elle visait également à neutraliser le croiseur. Le Vioter avait escompté que la brutale aspiration du vide opère des ravages dans les soutes du vaisseau du Jahad. Il avait apparemment atteint son but car le vaisseau de l'Église, immobilisé, ne les avait pas pris en chasse. Il n'était plus qu'un point gris et décroissant à l'horizon.

Le Vioter mit le cap sur la Lune Noire, dont il distinguait à présent les reliefs tourmentés de la face éclairée.

— Merde, il y en a un autre ! s'exclama Crista, le visage collé sur le hublot.

Les eunuques et Raphanul se pressèrent devant la vitre ovale.

— Vous n'avez aucune chance de lui échapper, lança Silène d'un

ton provocant. Dès qu'il sera sur vous, il lâchera une bombe à propagation lumineuse.

Avec une vivacité surprenante pour quelqu'un de sa corpulence, un eunuque se retourna, s'approcha d'elle et la gifla. Ses doigts abandonnèrent des marques rouge vif sur la joue de la jeune femme, dont les yeux s'emplirent de larmes. Elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer. Elle lutterait jusqu'au bout pour ne pas leur donner sa détresse en pâture. Elle espérait simplement que la propagation lumineuse de la bombe l'expédierait rapidement dans les mondes de l'au-delà, des mondes qui ne pouvaient pas être pires que ceux d'ici-bas. Elle souhaitait en terminer le plus rapidement possible avec le cauchemar de son existence.

Raphanul serrait les poings à s'en faire craquer les phalanges. Il ne supportait pas qu'on brutalise celle qui restait pour lui la petite sœur Zadria, la femme qui lui avait révélé le mystère de l'amour. S'ils parvenaient à gagner la Lune Noire des Miracles, il empêcherait les intouchables de lui faire du mal. Il se sentait de taille à les affronter tous les quatre. Le poignard d'un compagnon de l'hypsaut valait bien les dagues de quatre castrats. Elle l'avait trahi, elle s'était moquée de lui, mais elle le regarderait d'un autre œil lorsqu'il l'aurait tirée des griffes de ses bourreaux. S'il le fallait, il n'hésiterait pas à combattre Ramal-Yeux-Verts, cet étrange goyë que les poudres anesthésiantes n'avaient pas endormi.

— Bon Dieu ! Tu ne peux pas faire avancer ce rafiot ? hurla Crista. Ce putain de croiseur gagne du terrain.

Elle percevait nettement les antennes vibratiles du véraloë à la base de sa nuque. Son changetemps s'adaptait aux incessantes fluctuations de son métabolisme. Elle n'avait plus le cœur à son reportage, mais le capteur greffé dans son œil continuait d'emmagasiner les images.

Le miaulement aigu du croiseur couvrait les moteurs de la dérivelle qui semait à profusion des feuilles de métal et des éléments de structure dans son sillage. Encore quelques minutes et il surgirait au-dessus d'eux comme un prédateur sur sa proie.

Le Vioter poussa le régime des moteurs nucléaires. Une formidable secousse ébranla la dérivelle. Tentative aussi vaine que dangereuse. Le croiseur était plus rapide que le vaisseau de secours, de surcroît ralenti par le démantèlement progressif de sa structure.

— Il faudrait un miracle ! se lamenta Crista.

— Le Golem ne laissera pas ses enfants dans la peine, déclara un eunuque.

L'holoïste lui décocha un regard au vitriol :

— Votre Golem, votre dame Asmine d'Alba, ce n'est qu'une stupide farce inventée par les Mères !

— Les Mères sont mortes, mais dame Asmine d'Alba, elle, est immortelle, rétorqua calmement l'eunuque.

— J'ai toujours cru que c'était l'inverse. Vous n'en avez pas marre de croire à ces foutaises ? Regardez où cela vous a conduits : votre Fédérateur, votre messie, n'était qu'un imposteur, un fanatique du Chêne Vénérable.

— Qu'est-ce qu'une femme cul-de-plomb peut comprendre aux errants ? lâcha l'eunuque en haussant les épaules.

Un argument irréfutable, définitif. Il se tut, croisa les bras et ferma les yeux pour implorer la grâce du Golem.

CHAPITRE XIII

Le croiseur volait à une lieue spatiale au-dessus de la dérivelle.

Le Vioter jouait sans cesse avec les manettes de pilotage et balançait le petit appareil d'un côté sur l'autre pour ne pas rester dans la ligne de mire du vaisseau du Jahad. La dérivelle gîtait comme un bateau sur une mer en furie.

Crista, Raphanul et les eunuques se cramponnaient aux diverses excroissances métalliques du compartiment, poutrelles, ridelles ou pieds des banquettes, pour ne pas perdre l'équilibre. Seule Silène avait basculé sur le plancher. Comme elle avait les pieds et les mains liés, elle ne pouvait rien faire pour enrayer ses glissades. Les turbulences la ballottaient d'un point à l'autre et sa tête, ses épaules ou son bassin heurtaient durement les plinthes épaisses des cloisons. Des corolles pourpres s'épanouissaient sur son front et le haut de sa robe.

— Tout ça ne sert à rien, Rohel Le Vioter ! hurla-t-elle en vomissant un flot de sang. Les bombes à propagation lumineuse sont équipées d'un système de guidage automatique… Nous allons tous mourir !

Un eunuque lâcha la ridelle à laquelle il se tenait, la saisit au passage par les cheveux et leva sa dague. Une nouvelle secousse les projeta tous les deux vers le fond du compartiment.

Elle grimaça et lui cracha au visage.

— Tue-moi, gros ver ! Tue-moi donc ! Je te promets de t'attendre et de t'accompagner en enfer…

— Non, riposta l'eunuque. Tu vas savoir ce qu'est la souffrance pendant les quelques secondes qui te restent à vivre.

Il la bloqua contre la cloison et, d'une main, s'agrippa à un orifice de ventilation. De l'autre il retroussa sa robe, la dénuda jusqu'à la taille et approcha la pointe de la lame de son bas-ventre. Elle sursauta

lorsqu'elle sentit le métal froid s'insinuer entre ses cuisses.

Raphanul-Le-Vif bondit comme un fauve sur le râble de l'eunuque. Les trois corps enchevêtrés composèrent un éphémère et étrange bouquet de membres gesticulants. Un soubresaut de la dérivelle les envoya rouler tous les trois au milieu du compartiment. L'eunuque laissa échapper sa dague qui percuta le socle du tableau de bord. Raphanul, livide, tremblant, fut le plus prompt à se relever. Il s'agenouilla, dégaina son poignard et, les yeux injectés de sang, se dressa devant la petite sœur Zadria.

— Le premier qui la touche, je l'égorgé !

— Pauvre fou, elle t'a utilisé pour entraîner les tiens à leur perte, siffla l'eunuque.

Le croiseur se rapprochait inexorablement. Crista apercevait à présent les linéaments sombres qui se découpaient sur le fond plat et gris de son fuselage. Dans quelques secondes, ces trappes s'ouvriraient, expulseraient un ou plusieurs missiles dont la propagation lumineuse les désintégrerait. Les doigts de l'holoïste se crispaient sur le mémodisque. Les images fantastiques qu'elle avait captées, un témoignage unique sur les errants de l'espace, allaient se disperser à jamais dans le vide. Elle ne regrettait pas d'avoir organisé cette expédition – elle assumait les risques du métier d'holoïste –, elle était seulement en proie à un sentiment d'absurde gâchis. Une boule oppressante se forma dans sa gorge.

Son attention fut soudain attirée par une balafre sombre au-dessus du croiseur. À cet endroit, l'espace était agité de mouvements convulsifs, il paraissait se plisser, se gondoler, se tordre sur lui-même. Les bords de la faille s'écartèrent et formèrent une bouche noire semblable à l'entrée d'un tunnel. Ce phénomène rappela à Crista les orages magnétiques d'Agondange. Ils s'annonçaient de la même façon : des bouches noires criblaient subitement la plaine céleste grise et mordorée et, quelques minutes plus tard, se mettaient à cracher des éclairs destructeurs d'une éblouissante clarté. Elle ne s'était jamais intéressée aux bizarreries climatiques de la planète des grands médias. Elle ne s'était pas demandé, par exemple, d'où venaient ces orages et cette énergie magnétique à très haute densité. Elle réalisa que la réponse à cette question se trouvait sous ses yeux.

Un premier éclair déchira le velours sombre de l'espace. Puis il en vint d'autres, surgissant des innombrables bouches qui s'ouvraient autour des deux vaisseaux. Les lignes étincelantes et brisées se chevauchaient, se superposaient, tissaient un filet sans cesse renouvelé de lumière.

— Est-ce que cet engin est équipé d'un bouclier antimagnétique ? demanda Crista.

— Bien sûr que non, répondit Le Vioter. À l'époque où il a été

construit, on ne disposait pas de ce genre de technologie.

— Si un seul de ces éclairs nous touche, nous serons réduits en cendres !

— Bah, ça ou une bombe à propagation lumineuse…

Au moment où il prononçait ces mots, une formidable déflagration embrasa l'espace. La dérivelle fut prise dans une épaisse nuée de particules enflammées. Des éclats incandescents crissèrent sur le fuselage, sur les hublots et sur la baie de pilotage.

— Le croiseur ! Il a été touché ! s'exclama Crista.

Du vaisseau du Jahad, ne subsistait plus qu'une carcasse qui achevait de se consumer dans l'espace.

Un éclair jeta une lueur livide à l'intérieur du compartiment, frôla la coque rebondie de la dérivelle. Les masses compactes, et particulièrement les masses métalliques, attiraient l'énergie magnétique comme un aimant. Le Vioter scruta attentivement les entrées des tunnels énergétiques. Il remarqua que les éclairs ne jaillissaient pas en désordre comme il l'avait cru dans un premier temps. S'ils donnaient une telle impression de confusion, de chaos, c'était d'une part parce que leurs lignes étaient brisées et d'autre part parce qu'ils se renouvelaient avant d'avoir eu le temps d'accomplir l'intégralité de leur trajet. Les tunnels les projetaient toujours dans la même direction et à intervalles réguliers, comme des canons à ondes lumineuses braqués sur un invisible objectif. Il vit qu'une seule bouche était pointée sur la dérivelle.

Une nouvelle coulée de lumière s'insinuait dans le sillage faiblissant de l'éclair qui les avait manqués. Il la laissa encore approcher puis, au dernier moment, tira la manette directionnelle vers la gauche. Une brutale embardée jeta le petit vaisseau sur le flanc. Rohel s'accrocha fermement à la manette pour ne pas perdre l'équilibre. Raphanul et Silène rebondirent sur le haut de la cloison et sur les ridelles avant de s'écraser sur le plancher. Une langue éblouissante lécha tout l'intérieur du compartiment. L'éclair transperça l'emplacement où, quelques secondes plus tôt, s'était tenue la masse métallique promise à son appétit de feu. Le changement de cap de la dérivelle avait été tellement soudain qu'il avait été dans l'incapacité d'infléchir sa trajectoire.

Le Vioter redressa aussitôt la dérivelle. Le tunnel énergétique avait déjà réajusté sa mire et envoyé une nouvelle salve.

*

Contrairement à l'orage magnétique de quelques minutes auquel Rohel avait assisté sur Agondange, la tempête spatiale dura des heures. D'interminables heures pendant lesquelles, tétanisé devant la

baie, les yeux rivés sur la voûte céleste éclaboussée de lumière, couvert de sueur de la tête aux pieds, il livra une harcelante partie de cache-cache avec les éclairs.

Il disposait d'une dizaine de secondes entre chaque salve. Il attendait que les zébrures menaçantes se soient suffisamment approchées de leur objectif pour changer de cap. Il ne fallait surtout pas leur laisser le temps de corriger leur trajectoire.

Le ballet démentiel auquel était soumise la dérivelle n'arrangeait pas son état : de la partie inférieure de son fuselage, entièrement disloquée, ne restaient que quelques éléments de l'armature et des ridelles à claire-voie. La fatigue consécutive à la tension nerveuse et au poison du Jahad commençait à gagner Le Vioter. Il se secouait de temps à autre pour garder sa concentration. Il ne percevait plus la subtile vibration de son changetemps. Il en avait deviné la cause : le parasite, encore à l'état larvaire et donc dépourvu de défenses immunitaires, s'était empoisonné avec son sang.

Les autres, plus morts que vifs, s'étaient recroquevillés sur les banquettes, y compris Silène, que Raphanul avait hissée à ses côtés. À chaque ruade du petit vaisseau de secours, ils avaient l'impression de s'abîmer dans un gouffre sans fond. Aucun d'eux ne se hasardait à jeter un coup d'œil sur le hublot. Ils préféraient ne pas savoir à quel moment viendrait le coup de grâce.

La cadence des éclairs augmenta subitement, comme si les éléments célestes perdaient tout à coup patience, comme s'ils décidaient d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette ridicule sphère à moitié démantelée qui s'acharnait à leur échapper. Le Vioter décida de jouer son va-tout : il imprima un mouvement continu de rotation à la manette de direction. La dérivelle, prise de folie, incontrôlable, partit en vrille et s'enfonça dans une spirale descendante dont les bords allèrent sans cesse en s'élargissant. En général, les navigants évitaient ce genre de manœuvre désespérée : il n'y avait pratiquement aucune chance de redresser un vaisseau en torche et les fuselages ne résistaient que quelques minutes aux trépidations.

De larges pétales brillants s'épanouirent autour du petit appareil et zébrèrent le compartiment d'éclats aveuglants. Le Vioter banda tous ses muscles et s'arc-bouta sur la manette. Les autres furent éjectés des banquettes, se télescopèrent mutuellement et percutèrent les cloisons de plein fouet. Un flot de sang jaillit de l'arcade sourcilière éclatée de Crista.

L'orage magnétique se calma aussi soudainement qu'il s'était déchaîné. Les éclairs s'espacèrent de plus en plus, les bouches des tunnels énergétiques se refermèrent et l'immensité céleste recouvra sa sérénité bercée d'étoiles.

— On dirait que l'orage s'est arrêté ! s'écria Crista.

Brinquebalée d'un coin à l'autre du compartiment, elle semait des taches pourpres un peu partout dans son sillage.

Le Vioter tira très lentement sur la manette. Surtout éviter de brutaliser la dérivelle dont tous les composants martyrisés, agonisants, grinçaient de concert. Elle cessa peu à peu de tournoyer. Il déclencha alors l'ouverture du bouclier antidérive du sommet. Le petit volet stabilisateur se déploya dans un claquement bref. La dérivelle oscilla un long moment sur son axe, vibra de manière inquiétante, mais elle tint le choc. Le Vioter estima le moment venu de sortir les autres boucliers. Le petit vaisseau, freiné par ses ancres stabilisatrices, parcourut encore une lieue spatiale en piqué puis, après un dernier soubresaut, finit par s'immobiliser.

Exténué, en sueur, Le Vioter poussa un soupir de soulagement et posa la tête sur le tableau de bord.

— Bon Dieu ! Ramai… comment cette fille t'a appelé, déjà ? Rohel Le Vioter, c'est ça ?

Sans prendre le temps d'essuyer le sang qui giclait de son arcade, Crista glissa ses bras autour de la taille de Rohel.

— Quel que soit ton nom, mon mari de fortune, je te bénis pour l'éternité.

*

La dérivelle progressait à faible allure vers la grosse boule jaune orangé de la Lune Noire des Miracles. Ils avaient mis la main sur la caisse de vivres séchés dont Silène avait eu la précaution de se munir – toujours la prudence des agents du Jahad – et s'étaient restaurés.

Le Vioter avait calculé le cap sur les cartes lumineuses du tableau de bord et programmé le vaisseau en pilotage automatique jusqu'à la stratosphère du satellite d'Agondange. Allongé sur la banquette, il tentait de reconstituer ses forces qu'il sentait décliner à mesure que s'écoulaient les heures. Ses veines étaient parcourues de frémissements glacés, signes avant-coureurs d'une recrudescence de l'activité du poison. Le visage de Saphyr emplissait tout son esprit. Seule l'image de la féelle d'Antiter le retenait de se laisser envoûter par les chants insistants des sirènes de l'au-delà.

Raphanul veillait farouchement sur Silène. Il avait tellement peur que les eunuques assassinent la jeune femme pendant son sommeil qu'il ne dormait plus. Les intouchables attendaient patiemment leur heure. Ils régleraient son compte à l'usurpatrice sur la Lune Noire, ils offriraient son sang au Golem, ils mangeraient les restes de son cadavre et ce n'était pas ce jeune Jadgë des clans purs qui les en

empêcherait.

Le premier soin de Crista avait été de vérifier l'état de son mémodisque. Non seulement il fonctionnait, mais elle avait été sidérée par le visionnage de certaines images qu'elle ne se souvenait pas avoir captées. Il lui faudrait au moins deux semaines agondangiennes de travail pour donner un semblant de cohérence à cette succession syncopée de plans. Les eunuques, Raphanul et Silène avaient été ébahis lorsqu'ils avaient vu les reproductions holographiques s'élever au-dessus de la petite boîte noire. Ils s'étaient rendu compte, avec un mélange de curiosité et d'effroi, que chacune de ces poupées animées de lumière n'étaient autres que des représentations d'eux-mêmes.

L'holoïste s'approcha de la couchette où se reposait Le Vioter.

— Encore combien de temps avant d'arriver sur la Lune Noire ?

Il sourit : c'était la centième fois qu'elle lui posait la question.

— Environ un jour sidéral…

Elle s'accroupit et avança son visage tout près de celui de Rohel. Son souffle lui effleura les lèvres et le menton. La blessure de son arcade commençait à se cicatriser.

— Et… tu comptes vraiment rester sur ce caillou pelé ? Tu crois encore à cette histoire de dame Asmine d'Alba ?

— Je n'ai pas vraiment le choix.

— Et nous ? Comment retournerons-nous sur Agondange ? Je suppose que ce rafiot est incapable d'effectuer le voyage retour.

— Vous n'aurez qu'à utiliser le transmetteur de Silène pour lancer un appel. Il suffira de modifier les ondes d'émission. Et puis, si ça ne marche pas, la Lune Noire est habitable. Vous vous nourrirez de gibier ou de poisson jusqu'à ce qu'un vaisseau atterrisse et vous récupère. Maintenant que les Jadgë ont disparu, les voies vont se rouvrir entre Agondange et son satellite.

— Je n'ai pas envie de moisir dans ce trou.

— C'est vrai, ta carrière… Encore faut-il que la dérivelle supporte réchauffement de la stratosphère.

Elle glissa la main dans l'échancrure de la combinaison de Rohel et lui caressa le torse.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question : pourquoi t'es-tu engagé dans le Jahad ? Tu ne ressembles guère à ces fanatiques.

— J'ai mes raisons. Elles seraient trop longues à t'expliquer.

— Il y a une femme là-dessous, n'est-ce pas ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Les lèvres de l'holoïste capturèrent agilement les siennes. Il ferma les yeux et s'abandonna à son baiser. Mais tant que dura leur étreinte, l'odeur et la saveur de Saphyr se superposèrent à celles de Crista. À travers l'holoïste d'Agondange, il embrassait la féelle d'Antiter.

Crista se déroba. La pointe de sa langue se promena sur ses lèvres

luisantes. La tristesse assombrissait ses yeux gris-bleu.

— Elle a de la chance, soupira-t-elle.

*

Tremblant de fièvre, Le Vioter coupa le système automatique de guidage. Ils survolaient un continent désertique de la Lune Noire des Miracles, traversé de part en part par une haute chaîne montagneuse et bordé d'un océan émeraude. Les soleils jumeaux du Monde des Franges paraient l'horizon de somptueuses rosaces argentines et mordorées.

Le Vioter se demanda si le matériau du plancher, qui faisait désormais office de fuselage, supporterait la brutale montée de température engendrée par réchauffement. La seule chance qu'ils avaient de passer, c'était d'entrer dans les premières couches stratosphériques en rétropropulsion, c'est-à-dire par le sommet encore intact du vaisseau.

— Je vais être obligé de renverser la dérivelle, déclara-t-il.

Regroupez-vous tous autour de moi et accrochez-vous au tableau de bord.

Ils exécutèrent docilement son ordre, y compris Silène qui n'avait pourtant pas desserré les dents depuis la fin de l'orage et qui avait refusé de manger quoi que ce soit. Les eunuques n'avaient pas protesté lorsque Raphanul avait tranché ses liens. Tant qu'elle serait enfermée dans ce compartiment, elle ne pourrait pas leur échapper.

Les volets de protection occultèrent tous les hublots ainsi que la baie de pilotage.

— Cramponnez-vous ! dit Le Vioter.

Il inversa la propulsion. La dérivelle effectua un tour complet sur elle-même. Ils se retrouvèrent la tête en bas. Ils eurent besoin d'une dizaine de secondes pour s'accoutumer à cette position, d'autant plus inconfortable que le brusque afflux de sang leur meurtrissait le cerveau.

— Combien de temps va durer cette plaisanterie ? demanda Crista.

— À peu près cinq minutes sidérales, répondit Le Vioter.

Les moteurs nucléaires émirent un grondement assourdissant lorsque la dérivelle pénétra dans la stratosphère de la Lune Noire. Les lampes du plafonnier et les lumières du tableau de bord s'éteignirent les unes après les autres, plongeant le compartiment dans une obscurité opaque.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla Crista.

— Du calme, c'est normal. Les circuits se coupent automatiquement pour éviter les risques d'incendie.

La chaleur augmenta brutalement. Leurs mains en sueur,

glissantes, eurent plus en plus de mal à se maintenir accrochées aux saillies du tableau de bord.

— Respirez le plus lentement possible.

— Je n'en peux plus… gémit Crista.

— Tiens bon ! l'encouragea Le Vioter. C'est bientôt fini.

Le compartiment se transforma rapidement en étuve. L'air brûlant leur mordait férocement les oreilles, le cou, les épaules. Ils avaient l'impression que leur peau se rétractait et noircissait comme une feuille de papier léchée par une flamme, que des épingles chauffées à blanc s'enfonçaient dans leur gorge, dans leurs poumons. Rohel réalisait maintenant ce qu'était le calvaire des hérétiques dans les fours à déchets. Ils restaient parfois quatre ou cinq jours en vie à l'intérieur de ces abominables mouroirs. Ils n'avaient qu'une hâte, c'était disparaître, oublier cette odieuse souffrance qui les rendait fous, mais les fours, réglés de manière à ce qu'ils agonisent le plus longtemps possible, leur refusaient le moindre instant de répit. Ébouillantés par leur propre sueur, ils se transformaient en monstres hideux et grimaçants que les badauds venaient contempler à travers les vitres.

Crista se sentait trop asséchée pour pleurer. La gorge et les poumons en feu, elle serrait sans s'en rendre compte le rebord métallique du tableau de bord. Elle n'était plus l'arrogante holoïste du HIG, elle n'était plus rien d'autre qu'une bulle de souffrance suspendue dans le vide et lardée de milliers de flèches incendiaires. Il lui semblait inhaler de la poix fondue à chaque respiration. Elle se fichait éperdument d'Agondange, du quartier des grands médias, de la gloire et de l'argent que lui rapporterait son reportage, elle voulait seulement que cesse, ne serait-ce qu'une seconde, cet effroyable supplice. Ils entendaient les crépitements des étincelles sur le fuselage. Un bruit identique à celui produit par des milliers de mandibules en train de broyer la peau séchée d'une carcasse.

La température décrut progressivement. Ce n'était pas encore l'agréable fraîcheur d'une nuit d'été, mais ils purent enfin prendre de profondes inspirations sans risquer de se calciner les poumons. Ils ruisselaient de sueur et rêvaient tous, qu'ils fussent jadgë ou goyë, de plonger dans l'eau glacée d'un torrent.

Le Vioter attendit que la chaleur s'atténue encore un peu, puis il enfonça la manette de rétropropulsion. La dérivelle réintégra sa position initiale et ils se campèrent de nouveau sur leurs jambes.

— Drôle d'attraction foraine, lança Crista en lâchant la saillie du tableau de bord.

Elle essuya ses mains en sang sur sa robe et esquissa un pas prudent sur le plancher, comme si elle craignait encore de se brûler les pieds.

Quelques instants plus tard, les volets protecteurs des hublots et de la baie de pilotage s'escamotèrent et la lumière du jour entra à flots dans le compartiment. Le Vioter coupa les moteurs. La dérivelle acheva sa descente en dérive silencieuse. Elle piqua droit sur un cirque naturel environné de hautes murailles rocheuses et traversé de part en part par un cours d'eau. Un vingtaine de secondes avant que le vaisseau ne touche la terre ferme, Rohel commanda le déploiement des boucliers latéraux. La dérivelle ralentit mais ne s'immobilisa pas. Attirée par la gravité, elle se posa en douceur sur le sol. Les quelques débris du compartiment inférieur se brisèrent comme de la paille sèche et le plancher crissa sur un lit de cailloux.

*

— Le goyë a promis que cette femme serait à nous ! gronda un eunuque.

Raphanul-Le-Vif et Silène tournaient le dos à l'ocre barrière rocheuse qui interdisait toute possibilité de fuite.

— Donne-nous cette femme ! répéta l'eunuque. Les tiens et les nôtres sont morts par sa faute. Le Golem réclame son sang.

Le vent violent qui soufflait sur le plateau soulevait de petits tourbillons de poussière. Il faisait chaud mais, en comparaison de l'enfer qu'ils avaient vécu dans la dérivelle, le temps leur paraissait clément. Des rapaces à l'immense envergure et aux têtes surmontées d'une crête rose planaient dans le ciel en émettant des trompètements rauques.

Le Vioter et Crista se tenaient à l'écart. Assise sur un rocher, l'holoïste observait attentivement les images confuses vomies par son mémodisque. Le Vioter, allongé au bord du cours d'eau, laissait vagabonder ses pensées. Une fièvre virulente le maintenait cloué au sol, il se sentait aussi faible qu'un nouveau-né : le poison du Jahad. Un peu plus loin se dressait la masse informe et noircie de la dérivelle. Ils avaient dû briser un hublot pour s'extirper de l'appareil désormais inutilisable.

— Tu ne vas rien faire pour sortir cette fille de là ? demanda Crista sans se retourner.

— Je n'en ai pas la force, répondit-il d'une voix hésitante.

Raphanul-Le-Vif comprit que la résolution des eunuques serait inébranlable. Il pourrait en tuer un, voire deux, mais les autres finiraient par avoir raison de lui. Il ne pensait pas à lui mais à Zadria : quelles abominations lui feraient-ils subir si elle tombait entre leurs mains ? Cette idée lui était insupportable. Il voulait garder le souvenir de la beauté intacte de la petite sœur Zadria. De sa petite sœur.

Il la contempla une dernière fois, butina du regard ses grands yeux

noirs, ses longs cils, son nez fin et droit, ses lèvres pleines, sa chevelure de jais, la poitrine qui palpitait sous sa robe souillée de sang, son ventre qui n'avait daigné l'accueillir qu'une seule fois… Une immense détresse l'envahit et il laissa couler ses larmes. Elle comprit ses intentions et lui décocha un merveilleux sourire. Ailleurs, ils pourraient peut-être s'aimer.

Il leva son court poignard et l'enfonça sans hésitation sous le sein gauche de Silène. Puis il retira la lame ensanglantée et, tandis qu'elle roulait dans la poussière de la Lune Noire des Miracles, il se la planta dans le cœur.

*

Le Vioter, Crista et les quatre intouchables restèrent quelques jours ensemble. Les eunuques renoncèrent à leur idée de manger le cadavre de Silène, mais ils se révélèrent excellents chasseurs et ils ne manquèrent pas de nourriture. La fièvre déserta Rohel à l'issue de la troisième nuit. Ce n'était qu'un répit : le poison du Jahad continuait son travail de sape.

Les eunuques lui expliquèrent où se situait le sanctuaire de dame Asmine d'Alba :

— Sur l'île d'Alba. Au milieu de l'océan d'émeraude. C'est là que se déroulaient les cérémonies rituelles des pèlerinages.

Dans l'après-midi du cinquième jour, le vaisseau qu'ils avaient contacté par l'intermédiaire du transmetteur de Silène atterrit dans un nuage de poussière et de cailloux pulvérisés.

Le capitaine, un vieil homme bourru, se présenta comme étant un convoyeur de matières minérales rares.

— Pas de blague, la petite dame, vous m'avez promis vingt mille frangels pour le détour et j'espère que vous tiendrez parole ! Et… il faudrait peut-être que vous passiez une robe un peu plus décente, sinon je ne pourrai plus tenir mes hommes.

Il avait ajouté, lorsqu'il avait aperçu la carcasse de la dérivelle :

— C'est avec ça que vous avez échoué ici ? Pas raisonnable. Je n'en voudrais même pas pour voler au-dessus de cette montagne.

Les eunuques décidèrent de rester sur la Lune Noire. L'Église avait décimé leur clan, ils ne réussiraient pas à s'intégrer chez les culs-de-plomb, leur place était par conséquent sur le monde où résidait leur Golem.

Avant de s'engager sur la passerelle, Crista étreignit longuement Rohel.

— Tu peux encore changer d'avis. Il y a de bons médecins sur Agondange…

— Ils réussiront peut-être à te retirer ton changetemps. Le mien n'a

pas voulu de moi : il m'a déjà quitté.

— Je ne t'oublierai jamais, sire Peu Importe. Dès mon retour sur Agondange, j'irai prendre un téchaé à ta santé. Avec ce forban de Tibi : je lui dois bien ça.

— Ton reportage va faire sensation…

— Au diable mon reportage, je suis amoureuse de toi, idiot !

Elle baissa la tête pour dissimuler ses larmes puis, sans se retourner, elle franchit la passerelle à grandes enjambées et disparut dans la pénombre du vaisseau.

La nuit venue, Rohel attendit que les quatre eunuques se soient endormis puis, muni de son seul poignard de compagnon de l'hypsaut, il prit la direction du grand océan d'émeraude.

Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

CHAPITRE PREMIER

Scuroh, l'enfant-limier, s'avança jusqu'à l'extrémité du ponton de bois. Maître Criph, son père, lui emboîta le pas. L'enfant observa l'océan dont la surface se recouvrait d'une somptueuse teinte pourpre.

Le petit groupe des hommes d'Église se tenait à l'écart, au sommet d'une dune qui surplombait la plage de sable blanc. Il y avait là Su-pra Vencez, un Ultime en chasuble verte et satinée, fra Holan, vêtu de la traditionnelle bure des missionnaires, et une dizaine d'agents du Jahad sanglés dans des uniformes noirs. Plus loin, sur la place centrale du village des Lunaires, se dressait l'imposante felouque du Chêne Vénérable, un vaisseau à la proue effilée autour duquel grouillaient des gosses curieux et braillards.

— Pourquoi l'eau est-elle de couleur rouge ? demanda Su-pra Vencez. Je croyais qu'on l'appelait l'océan d'émeraude…

Fra Holan évita de croiser le regard de son supérieur hiérarchique dont les yeux noirs et biseautés, l'aspect ascétique, le crâne allongé et les lèvres pincées le mettaient mal à l'aise.

— Il est habituellement vert mais de temps à autre il devient rouge… J'ignore les raisons de cette transformation, Votre Grâce, bredouilla le missionnaire, parfaitement conscient que cette réponse ne satisferait pas son auguste interlocuteur.

— Vous avez pourtant passé plus de vingt ans sur Agondange et cette planète est son satellite principal, fit Su-pra Vencez d'une voix aussi affûtée qu'un scalpel.

— Certes, Votre Grâce, mais je me suis davantage intéressé aux âmes qu'aux particularités écologiques du Monde des Franges. Ai-je eu tort ?

Un sombre pressentiment s'était emparé de fra Holan lorsque, deux jours plus tôt, Su-pra Vencez s'était engouffré dans la mission de La

Barabane, la capitale du continent sulfidien d'Agondange, et lui avait brandi un tabernacle de légation sous le nez. Fra Holan n'avait guère apprécié que l'Ultime fût accompagné de maître Criph et de son fils, un garçon de six ans, l'une de ces étranges et démoniaques créatures que les gens du peuple surnommaient les enfants-limiers. Le missionnaire doutait fort que la gloire d'Idr El Phas, le prophète fondateur du Chêne Vénérable, s'accommodât de pratiques païennes assimilables à de la sorcellerie. À ce qu'il avait cru comprendre, maître Criph et Scuroh étaient chargés de retrouver les traces d'un déserteur du Jahad qui avait disparu au cours de la guerre totale ayant opposé les clans jadgë deux semaines universelles plus tôt. Une guerre fratricide qui avait eu le mérite de détruire la race maudite des errants de l'espace et de dégager les voies stellaires entre Agondange et son satellite.

— On dirait que la Lune Noire saigne, reprit Su-pra Vencez.

— C'est ce que croyaient également les errants de l'espace, précisa fra Holan. Ils parlaient de…

— De quoi donc ? s'impatienta l'Ultime.

— Des menstrues de leur déesse, dame Asmine d'Alba.

Le missionnaire se rendit compte qu'il aurait mieux fait de se taire.

— Comment peut-on croire des ignominies pareilles ? glapit Su-pra Vencez. Comment peut-on adorer un saignement femelle ? Qu'Idr El Phas soit loué d'avoir débarrassé l'univers de cette racaille.

Fra Holan se mordit les lèvres. L'Ultime était un légat, un plénipotentiaire, le dépositaire du tabernacle personnel de Gahi Balra, le Berger Suprême. Chacune de ses décisions avait donc valeur de bulle pontificale et était frappée du sceau d'infaillibilité.

Bien qu'il lui en eût coûté d'abandonner sa mission de La Barabane, fra Holan avait été placé devant l'obligation d'accompagner son encombrant visiteur sur la Lune Noire. En revanche, il ignorait les raisons pour lesquelles le Chêne Vénérable s'encanaillait avec un être aussi abject que maître Criph pour retrouver la trace – si trace il y avait ! – d'un déserteur.

— À l'avenir, veuillez surveiller vos propos, fra Holan ! grommela Su-pra Vencez. Mon statut de légat m'autorise à vous condamner au four à déchets sans recourir au tribunal d'exception.

— Pardonnez-moi si je vous ai offensé, Votre Grâce, déglutit le missionnaire. J'essayais seulement de vous expliquer certaines coutumes de cette partie de l'univers.

— J'ai cru déceler de la fascination dans vos paroles. Il est déjà arrivé que d'aucuns de nos missionnaires se soient laissé séduire par les croyances indigènes.

Fra Holan tenta de raffermir sa voix.

— Tel n'est pas mon cas, je vous l'assure.

En même temps, il ne put s'empêcher de penser que l'Ultime était malvenu de lui donner des leçons : n'utilisait-il pas lui-même les services d'un enfant-limier, un indigène dont les perceptions sensorielles et psychiques étaient développées et entretenues par la consommation quotidienne d'un mélange de plantes hallucinogènes ? Savait-il, ce légat confit dans sa suffisance, que Scuroh avait été conditionné dans le ventre de sa mère et que celle-ci, comme toutes les génitrices des enfants-limiers, avait été sacrifiée après l'accouchement ? Était-il conscient que maître Criph avait égorgé lui-même sa femme, en avait recueilli le sang, l'avait conservé et reconditionné en gélules pour les distribuer chaque matin à son fils ? Les maîtres-limiers estimaient qu'un sevrage brutal d'amour maternel affinait les perceptions et augmentait l'efficacité des enfants lors des traques : il leur manquait toujours quelque chose qu'ils espéraient inconsciemment trouver en se lançant sur les traces de leur proie. Fra Holan s'était battu de toutes ses forces contre ces pratiques barbares, dégradantes, mais il n'avait récolté que de la haine, du mépris ou de l'indifférence.

Pouvoirs locaux, entreprises, particuliers, tout le monde avait de bonnes raisons de solliciter les talents des enfants-limiers, et leurs crapules de pères en profitaient pour s'enrichir rapidement. Supra Vencez ignorait-il donc que l'on trouvait la composition de ces herbes diaboliques et la description de ces pratiques d'abomination dans les antiques grimoires d'une religion païenne vieille de plus de cent siècles universels ?

Un impérieux besoin saisit fra Holan de savoir si le déserteur du Jahad valait que la très sainte Église se souille avec ce scélérat de maître Criph.

— Puis-je vous poser une question, Votre Grâce ?

— Vous venez de le faire, ironisa Su-pra Vencez avec un détestable petit sourire. Je vous autorise donc à m'en poser une deuxième.

— Pourquoi nous acharnons-nous à poursuivre cet ancien agent du Jahad ?

— Cet homme détient la clef de notre développement, fra. Il s'était infiltré dans nos services secrets dans le seul but de nous dérober la formule du Mentral… Et il y est parvenu !

— Le Mentral ! balbutia fra Holan. Mais je pensais que…

— Que pensiez-vous, fra ?

Échaudé, le missionnaire se garda bien d'avouer qu'il n'avait jamais cru à l'existence de cette formule et que, de surcroît, il avait toujours repoussé l'idée qu'Idr El Phas permît à une telle monstruosité de voir le jour.

— Je… je n'étais pas informé de la réussite des Ulmans chercheurs du palais épiscopal d'Orginn, Votre Grâce.

Le feu ardent du regard de l'Ultime lécha le front et le sommet du crâne du missionnaire. Tout autour d'eux, les agents du Jahad demeuraient aussi immobiles et inexpressifs que des statues. La brise marine colportait les piaillements des mouettes blanches et noires qui dessinaient d'incessantes arabesques au-dessus de l'océan.

— Sept siècles leur ont été nécessaires, mais leur persévérance a porté ses fruits. Malheureusement, Rohel Le Vioter a profité d'un instant de confusion au palais pour s'emparer de la formule avant que les chercheurs n'aient eu le temps de la transmettre à la hiérarchie d'Orginn. Il est désormais le seul détenteur du Mentral. Comprenez-vous maintenant, fra Holan, pourquoi nous déployons tous ces efforts ? Comprenez-vous que je sois contraint d'en appeler aux compétences d'individus aussi peu fréquentables que ce maître Criph et son fils ?

Incapable de soutenir le regard acéré de son supérieur, fra Holan baissa piteusement la tête. Pour se donner une contenance, il jeta un long regard panoramique sur les maisons basses du village des Lunaires (la seule peuplade, à sa connaissance, de la Lune Noire des Miracles), sur les dunes voisines coiffées de chardons et d'herbes folles, puis sur les deux silhouettes qui se découpaient, à l'extrémité de la jetée, sur le fond sanguin de l'océan. Tête et cou tendus vers l'avant, l'enfant-limier semblait en arrêt face à l'horizon, comme si le ciel et l'eau lui délivraient des informations qu'il était le seul à capter. Les soleils jumeaux, un grand disque argenté et un petit disque mordoré reliés par un cordon de lumière, paraient la voûte céleste de rosaces vermeil. Les formes se diluaient dans les brumes de chaleur.

— Cette formule est-elle aussi puissante qu'on le prétend, Votre Grâce ?

— Bien plus que vous ne pouvez l'imaginer. Il suffit de la prononcer pour que le système écologique d'une planète soit totalement bouleversé. Elle provoque des raz de marée, des éruptions volcaniques, des tremblements de terre, de brusques changements climatiques. Notre sainte Église a besoin de cette arme de dissuasion pour accomplir les prophéties et contraindre les gouvernements des mondes recensés à prêter une oreille attentive au Verbe d'Idr El Phas. Là où les hérésies étouffent les racines sacrées du Chêne, le Mentral soufflera le vent du renouveau et transformera les déserts en vallées fertiles.

De longs frissons coururent sur l'échine et le crâne rasé de fra Holan. Pour lui, brandir la menace du Mentral constituait le plus probant des aveux d'échec. Si le Chêne Vénérable cédait ainsi à la tentation de la coercition, c'était que ses membres avaient perdu la foi, qu'ils n'étaient plus que des monceaux de cendres froides dispersées par les vents glacés de l'hiver.

— La façon dont maître Criph traite son fils vous révolte, soit, reprit Su-pra Vencez. Mais, à partir de maintenant, je ne veux plus être importuné par vos états d'âme, fra Holan. Notre mission est d'une importance capitale pour le Chêne Vénérable. Si Le Vioter parvient à remettre le Mentral à ses commanditaires, l'édifice bâti siècle après siècle par nos pères risque de s'effondrer comme un vulgaire château de cartes.

— Qui sont ces commanditaires ?

— Ceci reste un mystère. Cependant, je doute que Rohel Le Vioter agisse dans l'intérêt supérieur de notre sainte Église…

— Il y a de fortes probabilités qu'il ait trouvé la mort à la fin de la guerre entre les errants de l'espace, avança le missionnaire. Leur flotte a été anéantie par des bombes à propagation lumineuse.

— D'après des renseignements recueillis par nos informateurs de La Barabane, il aurait échappé à l'explosion des vaisseaux jadgë et gagné la Lune Noire à bord d'un dériveur de secours. Il chercherait à entrer en contact avec la déesse des errants, cette fameuse Asmine d'Alba… aux saignements si abondants.

— Ce n'est qu'une légende, Votre Grâce, protesta fra Holan.

— Peu m'importe ! Le principal est que Le Vioter soit persuadé de son existence. Il est parvenu – ne me demandez pas comment – à survivre à l'ouverture de la capsule greffée sur son cœur, mais, à ma connaissance, il n'existe aucun remède contre le poison du Jahad. Il se raccroche à une légende.

— Que valent les renseignements de vos informateurs ? insista le missionnaire, qui se surprenait à éprouver une certaine sympathie pour le fuyard. Ce ne sont peut-être que de vagues rumeurs.

— Un vieil homme de ce village nous a affirmé qu'un mystérieux passager avait embarqué à bord du marphot de pêche de l'un de ses fils. Destination : l'île d'Alba. La description de ce passager correspond à celle de Rohel Le Vioter. L'enfant-limier devrait bientôt nous confirmer tout cela.

— Ou nous l'infirmer, ajouta le missionnaire.

Au regard noir que lui lança Su-pra Vencez, il se rendit compte que son supérieur n'avait pas pris cette dernière éventualité en compte. Le rouge carmin de l'océan se transformait progressivement en un brun sale. Sur la gauche, les soleils jumeaux s'abîmaient derrière les crêtes dentelées d'une chaîne montagneuse dont l'ombre étirée léchait l'extrémité de la plage. Les mouettes, poussant des piaillements suraigus, se lançaient dans de vertigineux piqués à l'issue desquels elles brisaient le miroir de l'eau et reprenaient leur envol avec un petit poisson dans l'étau de leur bec.

Perdant patience, maître Criph se pencha sur son fils et lui murmura quelques mots à l'oreille. Fra Holan vit que la réponse de

l'enfant-limier provoquait la colère de son père. Une grêle de coups de poing s'abattit sur le visage et l'abdomen de Scuroh qui n'essaya même pas de se protéger. Une rage froide pinça la gorge du missionnaire dont les muscles se contractèrent convulsivement. Il eut beau faire des efforts, il ne put rester indifférent au spectacle de cet enfant de six ans brutalisé par son prétendu géniteur.

— Votre Grâce, ne peut-on pas empêcher ce monstre de…

— J'ai dit : pas d'états d'âme, fra ! rugit l'Ultime. Une seule autre jérémiade et, dès notre retour sur Agondange, je vous boucle dans un four à déchets.

Maître Criph traîna Scuroh par le bras jusqu'au sommet de la dune. Des filets de sang brouillaient les lèvres tuméfiées de l'enfant-limier.

— Que se passe-t-il ? demanda Su-pra Vencez.

— Ce sale gosse nous fait perdre notre temps ! grogna maître Criph.

D'une bourrade, il envoya Scuroh rouler sur le sable. Il n'y avait pas que son comportement qui fût brutal : son front bas, sa chevelure, ses sourcils et sa barbe en broussaille, son nez en forme de museau, son menton prognathe, son dos voûté, ses mains calleuses aux ongles noirs, sa voix éraillée, ses vêtements de tissu rêche et de cuir usé, tout en lui dénotait l'être fruste, violent, bestial. Le missionnaire se demanda comment la semence de ce monstre avait pu engendrer un fils aussi beau, aussi gracieux que Scuroh. La mère avait probablement été l'une de ces filles à peine pubères que leurs parents vendaient sur les marchés aux mariages. Allongé aux pieds de maître Criph, enfoui dans une ample combinaison de soie grège, l'enfant-limier pleurait en silence. Des spasmes secouaient ses épaules et le sable blanc saupoudrait les longues mèches torsadées de sa chevelure blonde.

— Le passager du marphot de pêche n'est pas Rohel Le Vioter ?

Une inquiétude sous-jacente imprégnait la voix aigrelette de Su-pra Vencez.

— Oh, que si ! s'exclama maître Criph. Ce satané gosse a détecté ses traces ondulatoires dès que nous avons posé le pied sur la Lune Noire. Mais il ne me l'a pas dit tout de suite. Figurez-vous qu'il voulait d'abord parler avec l'océan et le ciel. Une lubie.

— Vous me répondez de la présence de Rohel Le Vioter sur l'île d'Alba ? répéta l'Ultime, maîtrisant à grand-peine l'excitation qui le gagnait.

— Si je vous le dis, Votre Grâce ! Le gosse a parfois des idées bizarres, mais il ne se trompe jamais. Il flaire un gibier à plus de mille kilomètres.

— Qu'est-ce qu'il perçoit ? Son odeur ?

Maître Criph libéra un rire gras.

— Les odeurs sont comme les femmes, Votre Grâce : volages.

— Je ne suis pas le mieux placé pour en juger, lâcha l'Ultime entre ses lèvres pincées.

— Faites excuse. J'avais oublié que vous autres, les Ulmans du Chêne Vénérable, vous prononciez des vœux de chasteté. J'ai entraîné Scuroh à développer son flair ondulatoire. Les humains, les mutants, les animaux, les plantes, tous les êtres vivants sont à la fois des émetteurs et des récepteurs d'ondes. Vous distinguez une succession de plans visuels lorsque vous regardez devant vous : d'abord la jetée, puis la plage, puis les mouettes, l'océan, l'horizon et les soleils jumeaux. Scuroh, lui, détecte et décode différents plans d'ondes sur des centaines de kilomètres.

Il empoigna son fils par le col de sa combinaison et le releva sans ménagement. Le regard effrayé de Scuroh glissa comme une ombre sur les deux hommes d'Église. Ses larmes creusaient des rigoles dans l'épaisse couche de sable qui lui recouvrait les joues.

— Raconte à Sa Grâce ce que tu as perçu, ordonna maître Criph.

L'enfant baissa la tête comme s'il s'apprêtait à recevoir une nouvelle volée de coups.

— Ne fais pas attendre nos amis, cette fois-ci.

Scuroh se redressa et, d'un revers de manche, essuya le sang qui lui dégouttait des lèvres.

— J'ai flairé la présence d'un homme empoisonné, dit-il d'une petite voix tremblante. Quelque chose de terrifiant est caché dans son esprit et ça m'a fait très peur… J'ai flairé les vibrations d'un autre homme et d'un animal géant…

— Comment sais-tu qu'il est empoisonné ? coupa Su-pra Vencez.

— C'est inscrit dans ses ondes…

— Où est-il ?

— Sur l'océan. Il se dirige vers une île.

L'Ultime leva les yeux au ciel comme pour remercier les entités célestes qui gardaient les portes du Jardin des Délices, le paradis de verdure promis par le Chêne Vénérable à ses fidèles. Il préférait penser que ce n'était pas grâce à ces deux misérables hérétiques qu'il avait retrouvé la piste de Rohel Le Vioter, mais parce que telle était la volonté d'Idr El Phas.

— Comme vous pouvez le constater, je ne vous ai pas trompé sur la qualité de nos prestations, crut bon d'ajouter maître Criph d'un air patelin. Il ne vous reste plus qu'à gagner l'île d'Alba d'un coup de vaisseau et à mettre la main sur votre renégat. Du bon boulot.

— Gardez vos commentaires pour vous, maître Criph ! siffla Su-pra Vencez, hors de lui. Je ne vous ai pas payé pour vous entendre jacasser.

L'expédition lui avait coûté deux cent mille frangels, la monnaie officielle du Monde des Franges. Une somme exorbitante qu'il avait la

ferme intention de récupérer. Lorsqu'il aurait neutralisé Le Vioter, maître Criph et l'enfant-limier recevraient le châtiment que méritait tout hérétique : la mort.

Quelques minutes plus tard, la felouque ultrarapide du Chêne Vénérable décolla dans un vrombissement rageur et son sillage de feu traça une somptueuse parabole dorée sur la voûte céleste assombrie. Les enfants du village des Lunaires escaladèrent les dunes et se lancèrent à la poursuite du vaisseau jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un point gris et scintillant à l'horizon.

*

Pour la dixième fois, Scuroh s'assura que maître Criph dormait profondément – son ronflement, qui couvrait le bruit du moteur de la felouque, ne laissait pourtant planer aucun doute à ce sujet.

L'enfant-limier se releva et, tout en essayant de faire le moins de bruit possible, s'assit à l'extrémité de la banquette, près du hublot ovale. Une très forte envie de croquer une gélule le saisit mais il résista à la tentation de fouiller dans les poches de la veste de son père, suspendue à une patère. Deux par jour, c'est la dose, disait maître Criph ; trois, tu serais malade ; quatre, tu pourrais en mourir.

La nuit était tombée sur la Lune Noire. Le vaisseau de l'Église, volant au ralenti, incisait délicatement le feutre des ténèbres. Scuroh observa d'abord la face éclairée de l'énorme boule ocre qui trônait, imposante, obèse, dans le ciel. C'était la première fois qu'il voyait Agondange d'aussi loin et cela lui donna le vertige. Ainsi posée sur la voûte étoilée, sa planète natale lui fit penser à une reine pataude régnant sur un essaim de lucioles. Bien qu'il ne fût pas en phase de flair, cet état second où son cerveau parvenait à isoler les ondes des individus que son père lui demandait de pister, il percevait des milliards de frémissements ténus. Voilà ce qu'était, vue de son satellite, une planète occupée par les humains : un grouillement permanent, une mosaïque de formes, de couleurs, d'impulsions sans cesse mouvantes, sans cesse renouvelées. Les palpitations ondulatoires des Agondangiens, toutes uniques, toutes identifiables, composaient un tableau à la fois fascinant et effrayant.

Subitement, des échardes de douleur transpercèrent le ventre et les poumons de Scuroh. Maître Criph lui avait pourtant certifié que ces manifestations secondaires, provoquées par l'absorption régulière des plantes de flair, s'estomperaient avec le temps. Non seulement elles ne disparaissaient pas, mais elles devenaient chaque jour plus pénibles. Cela se passait toujours de la même façon : il s'endormait, puis, au cœur de la nuit, les douleurs le réveillaient. Pendant quelques minutes, il avait l'impression que ses os éclataient, que ses veines

charriaient de la glace, que sa chair se boursouflait, se putréfiait. Comme il ne voulait à aucun prix tirer son père de son sommeil – ce qui eût signifié prendre de nouveaux coups et, peut-être, se voir privé de ses deux gélules matinales –, il souffrait en silence, se mordait les lèvres pour ne pas hurler, se recroquevillait sur son lit, laissait couler des larmes brûlantes et salées, s'enfonçait les ongles dans les paumes à en éclater la peau.

Dans ces moments-là, seule l'image d'une femme, toujours la même, venait lui apporter un peu de réconfort, un peu de chaleur. Il ne la connaissait pas mais, au fil de ses effroyables insomnies, elle s'était imposée à lui et il l'accueillait maintenant comme la mère qu'il n'avait pas eue. Sa beauté et sa douceur lui faisaient oublier, l'espace d'un trop bref instant, sa solitude glacée. Puis, après que la douleur l'avait transporté sur le rivage de la folie, il finissait par se rendormir jusqu'au petit matin.

Cette nuit-là, dans la cabine du vaisseau de l'Église, l'enfant-limier ne se recoucha pas lorsque la crise se fut calmée. Il laissa errer son regard sur l'océan noirci dont les vaguelettes accrochaient des reflets d'étoiles. Le visage bouleversant de cette femme, de sa « mère », ne le quitta pas. Elle prenait lentement possession de lui à la manière de ces esprits malins qui hantent les âmes des humains. Il lui semblait qu'elle habitait tout près d'ici, qu'elle l'appelait, qu'il allait la rencontrer, qu'il s'enfouirait bientôt dans sa poitrine. Il se plaisait à croire que la brise marine et les mouettes lui en auraient fait la promesse formelle si maître Criph n'avait pas eu l'idée stupide d'interrompre, quelques heures plus tôt, sa communication avec les éléments.

— Qu'est-ce que tu fous devant ce hublot ?

Saisi, Scuroh se retourna et distingua le blanc des yeux de maître Criph, assis sur sa couchette. Comme d'habitude, son père s'arrangeait pour lui confisquer l'un de ses rares moments de bonheur.

— Recouche-toi immédiatement, bordel de Dieu ! Il y aura du travail demain.

Argent, travail, les seuls mots qui ravivaient les braises dans les yeux éteints de maître Criph. La carrière des enfants-limiers était courte : sept ans, parfois huit. Autant dire qu'il n'y avait pas une seconde à perdre. À peine une affaire s'était-elle conclue que maître Criph entraînait son fils dans une nouvelle traque. Si certains maîtres-limiers s'étaient regroupés en une vague confrérie régie par un non moins vague code déontologique, le père de Scuroh, lui, ne s'embarrassait d'aucun principe. Pourvu qu'ils déposent d'épaisses liasses sur la table ou qu'ils composent leur code bancaire sur le clavier de son reconnaisseur de dettes, tous les clients étaient les bienvenus dans son bureau de Craphilage, une métropole régionale située à mille cinq cents kilomètres au sud de La Barabane. Ainsi, il

était arrivé à Scuroh de pister des commerçants qui tentaient d'échapper à l'emprise des cercles de trafiquants, des femmes qui avaient déserté le domicile conjugal, des amants que des maris jaloux pourchassaient pour les assassiner, des filles que leur père voulait vendre sur les marchés aux mariages… Maître Criph ne travaillait pratiquement jamais avec les forces de l'ordre officielles car, selon ses propres termes, ces imbéciles de flics payaient avec trois queues de cerise et un malheureux noyau.

Du haut de ses six ans, Scuroh était parfaitement conscient que ses talents servaient le plus souvent les intérêts d'individus mal intentionnés – comme ces sinistres hommes d'Église –, mais il n'osait pas désobéir à son père : il avait trop peur de devenir fou s'il était frustré de ses deux gélules quotidiennes.

L'enfant-limier se recoucha docilement. Maître Criph éructa bruyamment puis se remit à ronfler sans autre forme de procès.

Une gangue de chaleur enveloppa Scuroh. Il ressentit la présence de sa « mère » avec une telle acuité, une telle intensité qu'il fut bercé par une puissante houle de félicité. Il se plongea tout entier dans le flot de tendresse qui imbibait chacune de ses cellules asséchées par la dureté de maître Criph et par sa triste condition d'enfant-limier.

Scuroh sourit dans le noir. Les hommes d'Église et son père n'avaient pas la moindre idée des difficultés qui les attendaient sur l'île d'Alba. En cet endroit – il était désormais certain que sa « mère » habitait sur l'île – vivait une magicienne qui avait déjà accompli le miracle de redonner de l'espoir à un enfant-limier.

CHAPITRE II

L'île d'Alba ! cria Fol-Fel, le Lunaire, en désignant la ligne sombre qui barrait l'horizon.

L'ombre grise de la peur glissa sur son visage buriné. Çà et là, au-dessus de l'océan qui avait recouvré sa teinte d'émeraude, subsistaient des îlots de ténèbres cernés par la lumière froide et sale du petit jour.

Le Vioter se releva, s'appuya au bastingage du chaland, une embarcation de bois munie d'une longue quille qui la rendait insubmersible, et observa à son tour les côtes lointaines et découpées de l'île. Il touchait enfin au but et ce n'était pas seulement la fraîcheur de l'aube qui le faisait frissonner de la tête aux pieds.

Propulsé par ses gigantesques pattes arrière, abandonnant un large sillage d'écume, le marphot progressait toujours au même rythme. Une longue corde tressée reliait le chaland à l'un des bulbes mous et transparents qui saillaient des multiples orifices de sa carapace. Le reptile géant mesurait plus de quarante mètres de long. Sa tête ronde, crevassée, pourvue de deux petits yeux jaunes et d'un bec allongé, sortait de temps à autre de la niche de sa carapace et se retournait vers Fol-Fel comme pour s'assurer de la présence du Lunaire sur l'embarcation. Le Vioter avait la nette impression que le lien fragile, ténu, qui unissait le marphot, le représentant d'une espèce vieille de plusieurs centaines de millions d'années, à son maître pouvait se rompre à tout moment. Fol-Fel lui avait confié que les hommes précipités à la mer étaient souvent dévorés par leur marphot apprivoisé. Cela ne faisait qu'un siècle que les Lunaires étaient parvenus à domestiquer les grands reptiles. Ils les utilisaient à la fois comme remorqueurs et comme pêcheurs. Ces nageurs infatigables avaient besoin d'ingurgiter des quantités phénoménales de poissons, leur nourriture favorite. L'art du dressage consistait à leur apprendre à

ne pas plonger plus profond que ne l'autorisait la longueur de la corde et abandonner la moitié – ou le tiers pour les plus affamés – de leur pêche à la surface ondulante des flots. Il suffisait ensuite aux Lunaires de ramasser les poissons, éventrés ou décapités d'un coup de bec, à l'aide d'une large épuisette.

La veille, Le Vioter avait demandé à Fol-Fel s'il connaissait les causes de l'insolite changement de couleur de l'océan.

— L'île saigne, avait-il répondu avec de l'effroi dans la voix.

C'était la seule explication que le Lunaire, visiblement terrorisé, avait bien voulu fournir à son passager. Le Vioter n'avait pas insisté, craignant que Fol-Fel ne rebroussât aussitôt chemin : trois jours plus tôt, au village, il avait déjà eu toutes les peines du monde à le convaincre de le déposer sur l'île d'Alba. Le seul fait de prononcer ce nom semblait réveiller une crainte venue du fond des âges chez les superstitieux indigènes de la Lune Noire des Miracles. Des légendes toutes plus effrayantes les unes que les autres couraient sur la déesse des errants de l'espace : lors des pèlerinages, elle buvait avidement les âmes des visiteurs et les transformait en semeurs de nuit, des spectres squelettiques, hideux, grimaçants, et les vents du large colportaient parfois leurs plaintes déchirantes jusqu'au village. Il y avait également des bêtes cornées et cruelles dont les narines crachaient du feu et dont les sabots creusaient des sillons de lave sur la terre calcinée.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient des côtes, Fol-Fel, qui s'était avéré jusque-là un compagnon plutôt agréable et enjoué, devenait de plus en plus fermé, de plus en plus irritable. Ses yeux globuleux et noirs voltigeaient sans cesse du chaland au marphot, du marphot à la barrière de récifs qui ceinturait l'île. Il avait visiblement hâte de débarquer son passager, de quitter cet endroit de malheur et de regagner le large, là où la seule perspective était l'immensité rassurante de l'océan. Ses cheveux noirs et courts se dressaient sur sa tête et ce n'était pas seulement la brise matinale qui en était responsable. D'un geste machinal, il resserra la ceinture de corde qui fermait son épaisse veste de toile.

L'importance de l'île surprit Le Vioter. Aussi loin que portait son regard, il ne parvenait pas à en cerner les limites. De bruissantes nuées de mouettes noires à crête dorée survolaient la haute et interminable muraille rocheuse qui gardait le littoral comme une sentinelle omniprésente et hostile. Rohel se rendit compte que la tâche serait plus ardue qu'il ne l'avait supposé. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit précis où résidait dame Asmine d'Alba (il avait décidé de ne plus remettre son existence en cause, de chasser impitoyablement les doutes qui revenaient de temps à autre l'assaillir, car le fait de se poser sans arrêt des questions à son sujet avait pour seul résultat concret de lui saper le moral et d'affaiblir un peu plus ses défenses

immunitaires) et le poison du Jahad ne lui laisserait pas le temps d'explorer l'île.

— Savez-vous où se déroulait le pèlerinage des errants ? demanda-t-il au Lunaire.

Fol-Fel se recula d'un pas et dévisagea Le Vioter comme si ce dernier venait de cracher des scolopendres et des serpents. Les rides profondes qui sillonnaient son front et ses hautes pommettes se creusèrent de quelques millimètres supplémentaires. Ses doigts jouèrent nerveusement sur la corde tressée et tendue qui partait de la roue directionnelle du chaland et achevait sa course sur la carapace du marphot.

— Au… au sanctuaire, murmura-t-il d'une voix blanche.

— Et savez-vous où se trouve ce sanctuaire ? insista Le Vioter.

Fol-Fel secoua la tête. Chez les Lunaires, le sanctuaire des errants était un sujet tabou. Il jetait des regards furtifs alentour comme s'il s'attendait à voir surgir des spectres noirs, des bêtes cornées à l'haleine de feu ou d'autres monstrueuses créatures issues de l'imaginaire local. Pourtant, les soleils jumeaux entamaient leur longue course dans la plaine céleste et auréolaient les reliefs d'une lumière chaude, paisible.

— Il faut descendre maintenant ! cria soudain Fol-Fel. Descendre ! Descendre !

L'air mauvais, il contourna la roue directionnelle, s'avança vers Le Vioter, le saisit brutalement par le bras et commença à le pousser par-dessus le bastingage.

— La côte pas loin ! Un kilomètre à peine ! Nager maintenant !

La frayeur transformait le doux Lunaire en un fauve prêt à tuer.

Le Vioter ne jugea pas nécessaire de dégainer son court poignard et de gaspiller ses forces déclinantes en un combat inutile.

— D'accord, d'accord, ne vous fâchez pas, dit-il calmement en dégageant son bras.

Il enjamba le bastingage, se tint en équilibre sur le rebord extérieur de la coque et, avant de plonger dans l'océan, se tourna vers Fol-Fel.

— Merci pour tout.

Soulagé, le Lunaire s'efforça de sourire comme pour s'excuser de son emportement.

— Attendre !

Il entrebâilla le couvercle de la caisse des vivres, des galettes composées d'un mélange de poisson séché et de céréales, et tendit une petite boîte en fer-blanc à son passager.

— Manger !

Le Vioter s'empara de la boîte, la glissa dans sa combinaison de coton puis se jeta dans le vide. Saisi par la fraîcheur de l'eau, il dut immédiatement actionner les bras et les jambes pour lutter contre

l'engourdissement qui le gagnait.

*

Exténué, Le Vioter s'assit et retira lentement ses bottes détrempées. Les soleils jumeaux avaient atteint leur zénith, et le sable gris et surchauffé de la grève lui brûla la plante des pieds. Il avait lutté des heures contre les forts courants contraires. Les déferlantes l'avaient projeté à plusieurs reprises sur la barrière de récifs, des roches déchiquetées aussi affûtées que des lames.

Il scruta la surface de l'océan et repéra, dans le lointain, un point minuscule qui s'estompait dans les brumes de chaleur. Le marphot de pêche de Fol-Fel peut-être… Puis il se dévêtit de sa combinaison et examina les multiples égratignures qui lui parsemaient le corps, picorées par le sel marin. Son sang, étrangement noir et épais, se diluait dans les rigoles qui couraient sur sa peau. Il ouvrit la boîte que lui avait remise le Lunaire et mangea les quelques galettes au goût âpre qu'elle contenait.

Les mouettes, attirées par l'odeur rance qui se dégageait du récipient métallique, convergèrent vers Rohel. Agressives, elles se battirent à coups de bec et de pattes quelques mètres au-dessus de lui pour occuper les meilleures places. Leurs piaillements aigus lui vrillèrent les nerfs. Il se releva et lança la boîte le plus loin possible. À peine eut-elle touché le sable qu'elles se précipitèrent sur elle comme une nuée de mouches sur une charogne.

Un moment, il fut tenté de se reposer en attendant que sa combinaison et ses bottes aient fini de sécher. La chaleur se faisait accablante et les innombrables griffes du poison diffusé dans son sang l'oppressaient, l'asphyxiaient. Mais il renonça à cette idée : s'il s'allongeait maintenant, il n'était pas certain de trouver en lui les ressources nécessaires pour se relever et repartir. Il enfila sa combinaison encore humide, chaussa ses bottes et se dirigea vers la muraille abrupte qui dominait la grève de toute sa hauteur.

Il était dans un tel état de fatigue que l'escalade de la falaise lui prit une bonne partie de l'après-midi. Les roches noires et lisses n'offraient que peu de prises et, la plupart du temps, il devait compter sur la seule force des bras pour se hisser sur les méplats. Dans sa lente ascension, il dérangeait des mouettes, réfugiées dans les reliefs pour dévorer de petits poissons ruisselants à l'abri de leurs congénères, et des serpents gris qui paressaient sur les pierres brûlantes. Il avait l'impression d'inhaler de la poix fondue à chaque inspiration et s'efforçait de respirer le plus lentement possible. Il transpirait d'abondance, perdant une eau d'autant plus précieuse qu'il n'était plus en mesure de se réhydrater. Des aiguilles chauffées à blanc

s'enfonçaient sous sa peau, sous ses ongles, dans ses oreilles, dans ses narines, dans sa bouche. Sa sueur devenait visqueuse, noire, nauséabonde. C'était comme si son corps asséché exsudait désormais le poison concentré du Jahad. Le cuir de ses bottes, racorni par le sel, lui comprimait douloureusement les pieds. Il lui semblait distinguer des formes noires et silencieuses qui se déplaçaient autour de lui. Des illusions d'optique, probablement.

Lorsqu'il parvint enfin au sommet, il fut contraint de s'accroupir un long moment contre un éperon rocheux pour récupérer. Les battements affolés de son cœur lui martelaient les tympans. La lumière rasante du crépuscule étirait les ombres qui devenaient les prémices de la nuit.

En contrebas, au pied de la falaise, s'étendait un immense plateau recouvert d'une herbe jaune, rêche, et hérissé à intervalles réguliers de massifs de cactées épineux. Le silence profond, mortuaire, n'était brouillé que par le grondement confus de l'océan et les piaillements lointains des mouettes.

Il fallut deux heures supplémentaires à Le Vioter pour dévaler le versant opposé. À plusieurs reprises, les pierres se dérobèrent sous ses pieds et il dut se rattraper aux saillies pour ne pas être emporté par les éboulements.

L'encre noire et dense de la nuit inonda rapidement le plateau et, en dépit des lueurs vacillantes des lointaines étoiles et du gigantesque luminaire de la planète Agondange, il ne voyait pas à plus de cinquante mètres devant lui. Les replis des ténèbres lui parurent receler des présences sournoises, hostiles. Il glissa la main dans la poche intérieure de sa combinaison et caressa le manche bombé de son poignard. Un geste à la fois rassurant et dérisoire. Jamais de sa vie il n'avait éprouvé un tel sentiment de détresse, d'abattement, de désolation. Il se sentait coupé de tout, non seulement du reste de l'univers, mais également de son propre passé, de sa propre histoire. C'était comme si, en posant le pied sur l'île d'Alba, il avait renoncé à son statut d'être humain, il avait pénétré dans une autre dimension, dans un monde qui effaçait la mémoire et le temps. Il crut déceler le chant doucereux du poison et des frémissements glacés lui parcoururent les veines. Cette solitude écrasante dans la nuit de la Lune Noire avait le goût absurde et amer d'une agonie. À quoi bon lutter encore puisque la seule fin de son long voyage avait été de le conduire tout droit dans le pays de la mort ? Il avança encore de quelques pas, puis s'effondra sur un tapis d'herbes rêches. Il ne pouvait échapper à son destin et son destin était de mourir ici, sur ce plateau abandonné des hommes et des dieux. Désormais, plus rien n'avait d'importance. Les paroles de Fol-Fel lui revinrent en mémoire : *Dame Asmine boit l'âme des visiteurs et les transforme en spectres…*

C'était exactement ce qu'il ressentait : quelqu'un le vidait de sa substance vitale, aspirait goulûment son âme. Ses pensées s'effilochèrent, s'évanouirent. Il n'eut plus qu'une lointaine perception de son corps, de ce temple de chair abandonné qui se transformerait bientôt en une ruine squelettique et anonyme. Il perçut vaguement les trompètements rauques et les bruissements d'ailes de vautours qui, avertis par un mystérieux sixième sens, profitaient de l'obscurité pour se poser l'un après l'autre à quelques pas de lui.

Là-bas, à des millions d'années-lumière, Saphyr d'Antiter réalisa que Rohel était sur le point de se perdre. La pensée de la féelle traversa l'espace et le temps et vint échouer dans l'esprit de son aimé.

J'ai foi en toi, mon amour… Je n'ai jamais perdu l'espoir… Sans toi je ne suis rien et sans moi tu n'es rien… Je suis ton âme mère, ton âme sœur… Nous devons accomplir notre destinée, opérer notre fusion… Je t'aime et je t'attends…

Il eut soudain l'impression qu'il lui suffisait d'allonger le bras pour la toucher, de tendre le cou pour butiner ses lèvres. L'intervention télépathique de la féelle lui permit de renouer avec le fil de son existence. Il n'avait pas le droit de capituler maintenant. Claustrée depuis plus de six années universelles à Déviel, Saphyr n'avait jamais renoncé.

Il se redressa. Il était de nouveau un humain, un être dont les pieds touchaient le sol et la tête se dressait vers le ciel. Il décida de concentrer toutes ses pensées sur le présent, c'était encore la meilleure façon de se forger un avenir. Son épuisement et sa souffrance avaient au moins le mérite de lui prouver qu'il était en vie. Dés lors, il cessa de les considérer comme des entraves, comme des faiblesses, et les accueillit comme des alliés, comme des gardiens attentifs et patients. Puis il fendit l'épais manteau des ténèbres et avança droit devant lui. Les vautours s'envolèrent en poussant des cris de dépit.

Il ne savait pas où le portaient ses pas mais il s'en moquait. Seuls lui importaient les mouvements mécaniques de ses jambes, le crissement répété des semelles de ses bottes sur l'herbe sèche, le soulèvement régulier de sa cage thoracique, le balancement souple de ses bras, les battements accélérés de son cœur, la caresse de l'air froid et vif sur son visage et son cou, la sueur tiède qui furetait dans son dos…

Au bout de quelques heures, sa fatigue se dissipa. Ce ne fut plus lui qui foula la terre, qui affronta la bise nocturne, mais la terre et la bise nocturne qui le poussèrent, qui le portèrent. Il marcha ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aube, sans ralentir son allure, sans prêter attention aux formes grises et torturées des épineux qui se dressaient sur son chemin.

*

Le Vioter aperçut une petite colline rocheuse au-dessus de laquelle tournoyait une nuée de grands vautours. Le seul relief notoire sur cette interminable étendue pelée. La présence massive des charognards l'étonna : en général, ils ne campaient dans un endroit que s'ils étaient sûrs d'y trouver de quoi se nourrir.

Peu à peu, il se rendit compte que cette butte n'était pas un caprice de la nature mais le fruit d'une intervention humaine. La lumière incertaine du petit jour soulignait les arêtes des roches qui s'entassaient les unes sur les autres. Grossièrement taillées et polies, elles constituaient les murs triangulaires et approximatifs d'une pyramide. Une certaine logique, sinon une volonté artistique, semblait avoir présidé à la plantation de cactées aux fleurs et aux fruits pourpres qui entouraient l'édifice. L'ensemble, envahi d'herbes folles, lui fit penser à un mausolée mal entretenu, une impression renforcée par les trompètements rauques des vautours qui, dans le silence matinal, prenaient une résonance funèbre.

Bientôt il distingua des taches claires dans des niches creusées à intervalles réguliers sur les parois aux perspectives fuyantes. En se rapprochant, il vit qu'il s'agissait de crânes aux sourires grimaçants et figés. Il traversa précautionneusement la haie de cactées. Les rayons rasants des soleils jumeaux soulignaient la masse imposante de la pyramide, qui culminait à plus de cent mètres de hauteur. Une écœurante odeur de putréfaction régnait sur les lieux. Un large porche, au plafond étayé par des pierres transversales, se découpait dans le gigantesque mur triangulaire et donnait sur une cour intérieure éclairée par la lumière pâle du jour naissant qui s'infiltrait par les porches des deux autres murs et par l'ouverture du sommet.

Le Vioter s'avança lentement sur les dalles rugueuses recouvertes d'une mousse brunâtre. Sa peau se hérissa sous sa combinaison de coton. Un petit signal d'alarme se déclencha dans un recoin de son esprit. Il glissa la main dans la poche intérieure de sa combinaison et serra le manche de son poignard. Un bruissement soudain le fit sursauter. Deux vautours décollèrent dans un frénétique battement d'ailes et disparurent rapidement par le triangle ouvert du sommet. Il comprit alors que les charognards avaient élu domicile dans la pyramide parce qu'il n'y avait rien d'autre qui ressemblât à une montagne sur ce plateau. Au centre de la cour s'élevait un tertre de terre séchée surmonté d'une pierre oblongue. Le Vioter s'en approcha et discerna un visage de femme sculpté dans le roc.

L'expression d'épouvante qui émanait de ces traits délicats et pétrifiés le stupéfia. Il eut l'impression que ces yeux démesurés contemplaient l'horreur pour l'éternité, que cette bouche grande

ouverte poussait un hurlement que personne ne pouvait entendre. C'était comme si le sculpteur avait emprisonné son modèle vivant dans la matière inerte.

— Dame Asmine, fit soudain une voix mélodieuse.

Saisi, Le Vioter se retourna. Une jeune fille sortit de l'ombre et s'avança en sa direction. Ses pieds nus semblaient à peine effleurer le sol. Elle n'était vêtue que de quelques plumes dont elle avait savamment relié les hampes creuses à l'aide d'aiguilles d'épineux. Sa longue chevelure dorée auréolait son visage, aussi fin que celui de la pierre sculptée. Ses grands yeux couleur de terre brûlée dévisageaient Le Vioter avec ardeur.

— Dame Asmine, répéta-t-elle en désignant le tertre. C'est ainsi que la voyaient les errants de l'espace.

— Cet endroit, c'est le sanctuaire jadgë ? demanda Le Vioter.

Elle acquiesça d'un mouvement de tête. Elle avait un physique d'adolescente mais son regard était celui d'une personne immensément âgée.

— Et toi, qui es-tu ?

— Je suis Orielle, du peuple des Parfaits. Je me suis évadée de l'éther pour retrouver Asmine.

— L'éther ?

Elle libéra un petit rire musical qui le fit frissonner.

— C'est vrai que vous, les Goms, les primitifs, vous croyez que l'éther n'est qu'une légende. Vous nous appelez anges, entités célestes, diables ou encore démons… Pourtant, nous sommes bien réels. Nous vivons seulement sur un autre plan vibratoire, dans un univers parallèle.

Le Vioter se demanda furtivement s'il n'était pas en train de rêver, s'il n'allait pas se réveiller en sursaut dans la nacelle de pêche de Fol-Fel.

— Pourquoi dis-tu que tu t'es évadée ?

Elle escalada agilement le tertre et tendit le bras pour caresser le visage de pierre. Son geste était empreint d'une infinie tendresse.

— Je veux comprendre pourquoi Asmine a été exilée. Cela s'est passé il y a plus de six mille ans de l'échelle éthérique et je n'étais pas encore implantée. Les sages m'ont dit qu'elle a violé les lois de l'éther mais cette explication ne me suffit pas.

— Comment as-tu atterri ici ?

Elle rit pour la deuxième fois. Elle lui jeta un regard espiègle par-dessus son épaule. Chacun de ses mouvements faisait danser les plumes, des plumes noires et blanches de vautour, sur sa peau cuivrée.

— On m'avait dit que les Goms posaient sans arrêt des questions et je m'aperçois que c'est vrai. Je me suis glissée dans le dôme des rêves collectifs et j'ai consulté les archives inconscientes. J'ai appris

qu'Asmine vivait sur ce plan de matière, que des religions, des cultes, des dogmes s'érigeaient sur son nom. Les derniers Goms qui l'avaient choisie pour déesse étaient les errants de l'espace, ceux qu'on appelle les Jadgë. J'ai su que leur lieu de culte était cette île au milieu de l'océan vert de la Lune Noire.

— Tout ça ne me dit pas quel moyen de transport tu as utilisé, insista Le Vioter. Un vaisseau ?

Elle dévala la pente du tertre et le fixa d'un air outré.

— Tu veux parler de ces machines bruyantes et sales qui blessent l'espace ? Nous, les Parfaits, nous voyageons dans le cœur des spirales éthériques. Nous programmons mentalement notre destination et nos données inconscientes se chargent des aiguillages. J'ai mis dix heures de l'échelle gom pour parvenir jusqu'ici.

— Et tu n'as pas trouvé Asmine…

Il parlait autant pour lui que pour elle. Tout ce que contenait le mausolée jadgë, c'était cette pierre sculptée et ces crânes macabres qui ornaient les murs triangulaires de la pyramide.

— Toi aussi, tu cherches Asmine, murmura Orielle.

Il sourit amèrement. Il ressentait à nouveau la fatigue et le travail de sape du poison. Le doute et la détresse, ces charognards de l'esprit, entreprenaient de le déchirer, de le morceler.

— Les forces obscures se sont emparées de toi comme elles se sont emparées d'Asmine, poursuivit la jeune fille. Tu as besoin d'elle pour guérir mais, avant, tu dois la délivrer. Tu es le Gom que j'ai vu dans le dôme du rêve collectif.

— Qu'est-ce que le rêve collectif ? demanda-t-il d'un ton bourru.

La manie d'Orielle de parler par énigmes commençait à l'exaspérer. Elle prit une longue inspiration, comme un adulte irrité par les questions d'un enfant mais qui s'efforce de conserver son calme.

— La fusion des données inconscientes de tous les individus composant le peuple des Parfaits. Après chaque séance, les informations sont conservées dans la salle d'archives. Chacun peut les consulter. Je pensais y trouver les réponses à mes interrogations au sujet d'Asmine, mais les sages ont effacé toutes les traces concernant sa vie éthérique. J'ai seulement appris qu'elle était la déesse d'un peuple primitif et errant, j'ai vu cette île au milieu de l'océan vert, j'ai vu cet édifice au milieu d'un désert, j'ai vu un Gom qui chevauchait une gipaète cornue et j'ai compris qu'Asmine m'envoyait un message. Alors, je me suis enfuie, je me suis installée au cœur d'une spirale éthérique et je me suis réveillée ici.

— Je ne suis pas l'homme de ton rêve, Orielle : je suis venu à pied.

— Ah, l'esprit logique des primitifs ! s'exclama-t-elle. Le présent, le passé et le futur ne s'inscrivent pas toujours de manière linéaire. Vous,

les Goms, vous vous contentez de deux dimensions : l'espace et le temps. Vous n'utilisez qu'une infime partie de votre cerveau et vous restez conditionnés par les sens grossiers que sont la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût.

La chaleur montait rapidement à l'intérieur de la pyramide. La lumière argentine et mordorée des soleils jumeaux entrait à flots et traquait les derniers vestiges de ténèbres. Elle révélait également la beauté d'Orielle, la pureté de ses traits, la finesse de ses membres, l'or de ses cheveux, le dessin de ses lèvres, la rondeur de sa poitrine. Une beauté peu commune, mystérieuse, envoûtante. Les plumes dont elle s'était parée, si elles ne dissimulaient pratiquement rien de son corps, lui donnaient l'allure étrange et gracile d'une femme-oiseau.

— Je t'aiderai à délivrer Asmine ! reprit-elle soudain avec force.

— Délivrer de qui ? Il n'y a personne sur cette île !

— Détrompe-toi ! À l'instant même où je te parle, je sens des forces obscures rôder autour d'elle.

— Je ne vois rien.

Orielle haussa les épaules.

— Les univers sont faits d'ondes et nous n'avons pas le même taux vibratoire. Le spectre de perception des Parfaits est beaucoup plus large que celui des Goms.

Il n'y avait nulle trace de moquerie ou de mépris dans sa voix. Elle énonçait les choses avec la simplicité de l'évidence.

— Lorsqu'un Parfait quitte l'éther et se rend sur un plan de matière, il devient un aimant pour les forces obscures, poursuivit-elle. Elles ont fini par emprisonner Asmine.

— C'est le rêve collectif qui te l'a appris ?

— Non, c'est ça.

Elle pointa l'index sur la pierre sculptée. Puis elle saisit le poignet de Rohel et son regard devint implorant.

— Aide-moi à la retrouver, Gom. Elle est quelque part sur cette île, figée dans la matière. À deux, nous aurons plus de chances.

Le Vioter n'hésita pas longtemps. La chaleur intense qui se dégageait de la paume d'Orielle lui irradiait le bras jusqu'à l'épaule. Elle venait de l'éther et lui d'une petite planète bleue du nom d'Antiter, ils n'étaient pas régis par les mêmes lois de l'espace et du temps, mais ils étaient tous les deux des solitaires, des proscrits. L'une avait bravé les autorités de son monde et l'autre détenait un terrifiant secret, une arme absolue que tous les pouvoirs de l'univers recensé cherchaient à lui arracher.

Orielle avait raison : à deux, ils augmenteraient leurs chances de retrouver Asmine, elle parce qu'elle était dotée de perceptions affinées et qu'elle voyait des choses que lui ne voyait pas, lui parce qu'il pourrait la protéger des dangers d'un univers qu'elle ne connaissait

pas. Elle serait son cerveau, son radar ; il serait son bras, son bouclier.

— D'accord, dit-il. À condition que tu cesses de m'appeler Gom. Mon nom est Rohel Le Vioter. Est-ce que tu as une idée de l'endroit où est enfermée Asmine ?

Un merveilleux sourire illumina le beau et grave visage d'Orielle. Elle retira délicatement l'une de ses plumes et la lui tendit.

— Je sais seulement que nous devons suivre la direction des soleils levants, Gom Rohel Le Vioter. La pierre sculptée est tournée vers l'est.

Ils sortirent du mausolée des errants de l'espace. Une lourde chape de chaleur écrasait le plateau.

CHAPITRE III

L'Ultime Su-pra Vencez ne décolérait pas. La tempête qui faisait rage confinait la petite troupe du Chêne Vénérable dans le compartiment commun de la felouque.

Ils s'étaient posés au cœur de la nuit sur un plateau désertique, au milieu d'arbres épineux qui ressemblaient à des cactus. À l'aube, maître Criph avait donné ses deux gélules quotidiennes à l'enfant-limier qui était immédiatement entré en transe de flair. Il avait fallu trois heures à Scuroh pour repérer les ondes du déserteur.

— Pourquoi a-t-il besoin de tout ce temps ? avait demandé l'Ultime, visiblement agacé.

— C'est comme avec une femme : parfois, c'est simple et rapide, parfois c'est lent et compliqué, avait répondu maître Criph, philosophe à ses heures.

Une explication sommaire qui avait eu le don de faire sortir Su-pra Vencez de ses gonds.

— Ne vous moquez pas de moi, vous pourriez le regretter !

L'Agondangien avait haussé les épaules :

— Je ne me moque jamais de mes clients, Votre Grâce. Ça me ferait une mauvaise publicité.

La voix flûtée et tremblante de Scuroh avait mis un terme à leur discussion.

— L'homme empoisonné, je flaire ses ondes. Il se trouve de l'autre côté de l'île. Loin. À des centaines de kilomètres d'ici. Il y a quelqu'un d'autre avec lui. Je ne sais pas si c'est un homme ou une femme. Ses ondes sont bizarres, beaucoup plus fines, très lumineuses, presque transparentes… C'est quelqu'un qui vient d'un monde très lointain… Plus loin encore, je flaire d'autres vibrations… non humaines… blanches et glacées comme celles des morts…

Au bout d'un moment, Su-pra Vencez s'était décidé à interrompre le silence pesant qui avait suivi la déclaration de l'enfant-limier.

— Quelle direction devons-nous prendre ?

Scuroh s'était tourné vers lui et l'avait enveloppé d'un regard fiévreux, hagard. L'effet pernicieux des gélules, avait présumé fra Holan, assis sur une banquette latérale du compartiment commun.

— La direction des soleils levants.

— C'est vague, avait maugréé l'Ultime.

— Plus nous nous rapprocherons et plus les indications de Scuroh seront précises, avait assuré maître Criph. Mais il y a peut-être des risques à s'aventurer là-bas.

— C'est pourtant ce que nous allons faire ! avait répliqué Su-pra Vencez.

— Le gosse ne se trompe jamais. S'il a flairé ces vibrations inhumaines, c'est qu'elles existent. Et peut-être que ces créatures sont féroces.

— Ne me faites pas croire que la férocité vous effraie, maître Criph !

— Il y a des risques, avait répété l'Agondangien dont les yeux brillaient sous les sourcils broussailleux. Ça fera donc cent mille frangels de plus.

— Quoi ? avait croassé le prélat, suffoquant d'indignation.

Maître Criph avait fixé froidement son vis-à-vis. Su-pra Vencez ne pouvait pas se passer de lui. Laissons-le mijoter dans sa colère, il finira bien par revenir à la raison.

— Vous n'êtes qu'un misérable bandit ! avait hurlé l'Ultime, les yeux hors de la tête.

L'espace de quelques secondes, l'envie l'avait brûlé de mettre à mort ce scélérat et son monstre de fils. Il lui aurait suffi de claquer des doigts pour que les agents du Jahad, alignés contre une cloison du compartiment, se jettent sur maître Criph et Scuroh, et les décapitent sans autre forme de procès. Mais Su-pra Vencez avait rapidement repris empire sur lui-même : privés des talents de l'enfant-limier, ils seraient comme aveugles, il leur faudrait des semaines pour passer l'île au peigne fin et Le Vioter aurait tout le loisir de leur échapper. Il devait avant tout penser à sa mission, à la gloire du Chêne Vénérable et, surtout, à la promotion que ne manquerait pas de lui valoir son triomphe. Plus tard, il serait temps de rendre la monnaie de sa pièce à maître Criph. Il s'était promis que le châtiment de ce cul-terreux aux mains calleuses, aux ongles sales et aux manières de soudard serait à la hauteur du camouflet qu'il avait reçu.

— Nous n'allons pas nous fâcher pour une sordide histoire d'argent, avait-il murmuré d'une voix doucereuse, toutes griffes rentrées.

— Tout à fait de votre avis. Dois-je en conclure que vous acceptez ma proposition ?

— On peut voir les choses comme ça.

— Bien, il ne vous reste plus qu'à apposer vos empreintes digitales et composer le code bancaire de l'Église sur mon reconnaisseur de dettes.

Joignant le geste à la parole, maître Criph s'était levé, avait sorti un petit clavier d'une poche intérieure de sa veste de cuir et l'avait tendu à l'Ultime. Un client rêvé que ce prélat confit dans son arrogance. Trois cent mille frangels, c'était, pour une petite entreprise familiale de traque, l'équivalent de six mois agondangiens de travail.

Les doigts secs de Su-pra Vencez avaient pianoté nerveusement sur le clavier dont le micromémodisque interne recelait tous les codes bancaires de l'univers recensé. Une note aiguë et prolongée avait retenti, validant la transaction. Désormais, maître Criph n'aurait plus qu'à présenter son reconnaisseur au guichet de n'importe quel établissement financier pour que l'argent soit viré sur son compte.

Une heure plus tôt, la felouque avait décollé et survolé le plateau en basse altitude en direction de l'est. Jusqu'à ce qu'une terrible tempête ne se lève et ne la contraigne à atterrir en catastrophe à proximité d'un massif d'épineux. Le vaisseau de l'Église était une navette interplanétaire, un engin conçu pour affronter le vide sidéral. Autant il s'avérait performant dans l'espace, autant il se révélait peu adapté aux conditions atmosphériques des planètes. La gravité, les courants d'air et les brusques dépressions rendaient son pilotage délicat, dangereux. C'est pourquoi les deux fras commandants de bord avaient jugé plus prudent de se poser et d'attendre que la tempête s'apaise. Une décision qui n'avait pas été du goût de l'Ultime, mais, comme les pilotes étaient les maîtres absolus à bord de leur vaisseau, il n'avait pas eu d'autre choix que de s'incliner et de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Les rafales de vent et les cordes de pluie cinglaient le fuselage de la felouque qui vacillait et grinçait comme en plein cœur d'un orage stellaire. Su-pra Vencez tournait dans le compartiment comme un fauve en cage. Il refoulait à grand-peine des idées sacrilèges qui lui effleuraient l'esprit : si la cause du Chêne Vénérable était juste, pourquoi donc Idr El Phas ne leur facilitait-il pas la tâche en éloignant cette maudite tempête ?

— Cessez de vous mettre martel en tête, Votre Grâce, dit maître Criph en réprimant un bâillement. Scuroh se chargera de retrouver la piste de votre renégat.

L'Ultime jeta un regard noir à l'Agondangien vautré sur la banquette et dont la lumière crue des appliques sculptait les traits rudimentaires. L'humidité ambiante exaltait les odeurs corporelles et

une puanteur de ménagerie à l'abandon envahissait le compartiment.

— Comment ça, retrouver sa trace ? Il l'a donc perdue ? siffla Supra Vencez.

— Les conditions météorologiques, rétorqua maître Criph, placide. La pluie et le vent brouillent les perceptions du gosse exactement comme ils détraquent les radars et les antennes ondulatoires.

— Vous vous étiez bien gardé de me parler de ce genre de détail, gronda l'Ultime.

— Vous ne me l'aviez pas demandé.

De ces deux personnages, fra Holan se demanda quel était le plus nuisible ; le prélat assoiffé de pouvoir ou le maître-limier avide d'argent. Des hommes résolus aux pires extrémités pour parvenir à leurs fins.

De sombres pensées agitaient le missionnaire. L'attitude de son supérieur hiérarchique lui faisait douter de sa propre vocation. Il s'apercevait qu'il n'était lui-même qu'un modeste rouage de cette aveugle machine à broyer les âmes qu'était devenu le Chêne Vénérable. Il observa l'enfant-limier, assis à même le plancher métallique. Au premier regard, la position avachie et le visage inexpressif de Scuroh donnaient à penser qu'il était éteint, inerte, déconnecté, mais les lueurs fugitives et farouches qui traversaient de temps à autre ses yeux noirs prouvaient qu'il n'en était rien. Le missionnaire eut la nette impression que le fils de maître Criph ne divulguait pas l'intégralité des informations qu'il captait. Qui savait vraiment ce qui passait par la tête de ce garçon de six ans, sur les épaules duquel reposait entièrement la réussite de la mission de Supra Vencez ? Son père croyait le contrôler avec les gélules, mais une intuition persistante soufflait à fra Holan qu'une autre énergie animait Scuroh, bien plus puissante que ces sinistres comprimés fabriqués avec le sang de sa mère sacrifiée et un mélange de plantes séchées.

— Cette perte de temps n'étant pas prévue au contrat, elle vous coûtera cent mille frangels de dédit, maître Criph, dit soudain Supra Vencez.

C'est avec un calme affecté, calculé, que l'Agondangien répondit :

— N'inversez pas les rôles, Votre Grâce. C'est à moi que les intempéries font du tort. Je suis en train de perdre un jour de travail… À partir de cet instant, je considère que nous effectuons des heures supplémentaires. Et, si vous voulez encore bénéficier de nos compétences, c'est vous qui devrez rajouter cent mille frangels.

— Hors de question de traiter davantage avec un escroc ! s'égosilla l'Ultime.

— À escroc, escroc et demi, insinua maître Criph en tendant son reconnaisseur de dettes. Il ne fallait pas essayer de me plumer.

Su-pra Vencez comprit qu'il ne servirait à rien d'engager une

épreuve de force avec son associé de fortune, un homme plus retors que ne le laissait supposer son allure de brute. De toute façon, le sort de maître Criph était déjà scellé. Il ne vivrait pas assez longtemps pour profiter de l'argent du Chêne Vénérable.

— Prenez garde de ne pas trop abuser de ma patience, soupira l'Ultime en composant le code confidentiel de la banque de l'Église sur le clavier.

Un large sourire s'épanouit sous la barbe de maître Criph. Il espérait bien que d'autres tempêtes se déclencheraient avant qu'ils n'aient eu le temps de mettre la main sur le déserteur du Chêne Vénérable : au train où allaient les choses, sa fortune serait faite à son retour sur Agondange. Il pourrait alors confier Scuroh aux bons soins des hommes de main des cercles de trafiquants. Il avait de plus en plus de mal à supporter son fils. À chaque fois qu'il croisait son regard de chien battu, il revoyait le visage de sa femme, une jolie fille de quinze ans qu'il avait achetée à un couple de miséreux sur une foire aux mariages. Il se souviendrait jusqu'à sa mort de son expression d'épouvante lorsque, après avoir vérifié qu'elle avait bien donné le jour à un garçon, il lui avait enfoncé le couteau dans la gorge. Pour faire un bon enfant-limier, il fallait recueillir le sang de la mère tout de suite après l'accouchement. Malgré son épuisement, elle s'était longtemps débattue et il avait dû jongler avec le récipient qu'il avait placé sous la plaie béante pour ne pas renverser le précieux liquide pourpre. Bien que maître Criph se défendît d'avoir des états d'âme, il abhorrait son fils parce que ses grands yeux noirs lui rappelaient sans cesse les yeux exorbités et accusateurs de la femme qu'il avait égorgée dans une chambre sordide de Craphilage. Scuroh était l'incarnation de son remords.

— On dirait que la tempête se calme, Votre Grâce, fit un agent du Jahad.

Su-pra Vencez repoussa le bras de maître Criph et se colla contre un hublot. Il aperçut des trouées de ciel gris entre les nuages qui s'effilochaient sous les poussées velléitaires d'un vent mollissant. Çà et là, de timides rayons gris et or tombaient sur les épineux courbés et détrempés.

— Eh bien, maître Criph, qu'attendez-vous pour demander à votre fils de reprendre les recherches ? grogna l'Ultime. Prouvez-moi donc qu'il vaut quatre cent mille frangels.

L'Agondangien se pencha vers Scuroh et lui frappa la nuque du plat de la main. L'enfant-limier sursauta et ses yeux s'emplirent de larmes. Comme à chaque fois que maître Criph brutalisait son fils, le missionnaire serra les poings pour se retenir de lui sauter à la gorge.

*

Lorsque les nuages eurent déserté la plaine céleste, Orielle et Le Vioter sortirent de leur précaire abri. La tempête les avait surpris au beau milieu du plateau désertique. Ils n'avaient pas eu d'autre ressource que de se réfugier dans un massif d'arbustes épineux, de s'allonger sous les branches basses hérissées de piquants. C'est dans cette inconfortable position qu'ils avaient subi le déchaînement des forces célestes. Les éclairs avaient zébré le ciel de lueurs livides et menaçantes. La pluie avait rapidement transformé la terre sèche en une boue collante et froide. Le vent avait giflé les branches des arbustes dont les aiguilles leur avaient lacéré la peau.

Le Vioter avait remarqué que de longs frissons agitaient le corps d'Orielle, vêtue de ses seules plumes. Il l'avait alors protégée de ses bras et elle s'était serrée contre lui. Leurs deux chaleurs corporelles s'étaient mélangées, avaient créé un cocon tiède qui leur avait permis de supporter la froidure humide.

Ils étaient maintenant couverts de boue et de sang coagulé. Les griffures des piquants, enduits d'une substance visqueuse, n'étaient pas profondes mais douloureuses. Les soleils jumeaux, haut dans le ciel, régnaient à nouveau sur l'île d'Alba, décochaient des flèches de lumière qui scintillaient sur les innombrables flaques d'eau semées par l'orage.

Orielle ferma les yeux, se dressa face aux soleils et se gorgea de chaleur. Les barbes et les duvets de ses plumes mouillées s'agglutinaient piteusement sur leurs crochets et leurs tiges pleines.

Le Vioter contempla le plateau : l'étendue désertique, recouverte d'un épais manteau de brume, paraissait ne pas avoir de limite. Les bosquets de cactées, seule végétation de ce paysage désolé, étaient les vagues ourlées d'écume jaune d'un océan infini et figé.

Orielle se départit de son immobilité et entreprit de lustrer une à une les plumes qui la vêtaient. Son pouce et son index glissèrent sur les tiges pleines jusqu'à ce que les barbes recouvrent leur aspect soyeux.

— Je ne vois pas pourquoi tu t'acharnes à garder ces plumes, grommela Le Vioter. Elles sont plus gênantes qu'utiles. Si tu veux, je te confectionne une tunique avec des bouts de ma combinaison.

— Ce sont les grands oiseaux qui me les ont offertes, répondit Orielle sans relever la tête. Je les trouve jolies. Et puis elles me rappellent les vêtements de l'éther. Tu ne me demandes pas comment sont les vêtements de l'éther, Gom Rohel ?

Le Vioter éclata de rire.

— Je pensais que la curieuse manie des primitifs de poser des questions t'irritait. Allons-y maintenant. Il nous faudra des jours de

marche pour traverser ce plateau.

Elle finit tranquillement de lustrer ses plumes avant d’écarter les mèches dorées qui lui tombaient sur les yeux. Elle ne semblait pas décidée à bouger. Les soleils jumeaux dessinaient de subtils jeux d’ombre et de lumière sur son corps.

— Tu n’entends donc vraiment rien, Gom Rohel.

Le Vioter tendit l’oreille mais ne décela aucun autre bruit que les bourdonnements et les craquètements des insectes que la chaleur tirait peu à peu de la torpeur dans laquelle les avait plongés la tempête. Il leva les bras en signe d’impuissance.

— Les gipaètes du rêve collectif. Elles arrivent…

À peine avait-elle prononcé ces mots que Rohel aperçut un frémissement à l’horizon. Il crut d’abord que la brise folâtrait dans les brumes lointaines. Puis deux formes noires émergèrent de l’étoupe blanche et grossirent rapidement dans son champ de vision : des animaux lancés au galop dont les sabots soulevaient de furtives gerbes d’eau et d’étincelles. Lorsqu’il distingua les trois cornes effilées qui se dressaient sur leur chanfrein et les traînées orangées qui sortaient de leurs naseaux, il entendit de nouveau la voix anxieuse de Fol-Fel :

« Des bêtes cornées et cruelles dont les narines crachent du feu et dont les sabots creusent des sillons de lave sur la terre calcinée… »

Le Lunaire s’était trompé sur un point : il n’avait pas prédit qu’elles seraient montées par des cavaliers, des êtres vêtus de capes noires que le déplacement d’air faisait claquer comme de funestes oriflammes. D’une main ils s’agrippaient aux crinières de leurs montures, de l’autre ils brandissaient de longues armes en forme de sabre. Leur chevauchée sauvage avait quelque chose d’à la fois magnifique et terrifiant. Ils disparurent momentanément derrière un massif d’épineux.

Le Vioter se campa sur ses jambes, plongea la main dans la poche intérieure de sa combinaison et en extirpa son poignard.

— Je ne les avais pas vus dans les archives inconscientes, murmura Orielle.

La soudaine pâleur de son teint et sa respiration saccadée montraient qu’elle était sous l’emprise de la peur. Elle jetait des regards furtifs alentour comme si elle cherchait désespérément un abri. La terre tremblait sous le martèlement des sabots.

— Tu sais qui sont ces deux hommes ? demanda Le Vioter.

Elle se mordait les lèvres pour ne pas se répandre en larmes. Ses doigts caressaient nerveusement l’une des deux plumes qui lui voilaient la poitrine.

— Ce ne sont pas des hommes mais des… des Archéons. Ils sont sortis de la faille abyssale. Ils ont investi ce plan de matière. Ils ont capturé les gipaètes d’Asmine.

— Bon Dieu, tu ne peux pas parler clairement, pour une fois ?

Il avait été obligé de hurler pour couvrir le grondement sourd qui s'amplifiait de seconde en seconde. Les deux montures et leurs cavaliers réapparurent à l'orée du bosquet. Trop terrorisée pour proférer un son, Orielle tremblait de tous ses membres.

Les gipaètes progressaient à une vitesse hallucinante. Elles paraissaient voler au-dessus des herbes courbées par la tempête et, pourtant, elles creusaient d'étroits sillons crépitants et fumants sur leur passage. Elles mesuraient plus de trois mètres au garrot. Leurs robes noires luisaient de transpiration, leurs yeux blancs et ronds lançaient des éclairs électriques, leurs longues crinières voletaient autour de leur encolure. Des flocons de bave ocre jaillissaient de leur gueule entrouverte et de leurs naseaux. Le vent les soulevait et les projetait sur leurs cornes frontales où ils se pulvérisaient en nuages éphémères de particules safranées.

Des éclats rouges maléfiques brillaient à l'intérieur des profonds capuchons qui recouvraient la tête des cavaliers. En dehors des capes ondulantes, leurs vêtements n'étaient pas faits de tissu mais d'une indéfinissable matière dense et sombre qui enveloppait leur corps. C'était comme s'ils s'étaient caparaçonnés de vide, comme s'ils se mouvaient à l'intérieur de trous noirs. Et la lame de leur sabre n'était pas de métal mais formait le prolongement naturel, étranglé et ténébreux de leur bras. La lumière du jour déclinait sur un rayon de vingt mètres autour d'eux… *Des semeurs de nuit…*

Le Vioter saisit Orielle par le bras et la tira derrière lui.

— Ne bouge pas !

Lorsqu'elles furent parvenues à une centaine de pas de leur cible, les gipaètes s'écartèrent l'une de l'autre et entamèrent un double mouvement tournant.

— Des Archéons, des soldats de la faille, nous sommes perdus, gémit Orielle, les yeux larmoyants. Il leur suffit de nous toucher pour nous inoculer le maléfice des Abysses. Jamais on ne retrouvera nos âmes.

Le pilonnage des sabots sur la terre encore meuble devint assourdissant. Les cavaliers se couchèrent sur le flanc de leurs montures lancées au grand galop et, sans ralentir leur allure ni perdre l'équilibre, armèrent leur sabre.

Le Vioter agrippa le poignet d'Orielle, attendit que les gipaètes soient arrivées à quelques mètres d'eux, sentit les caresses brûlantes de leur haleine sur son visage et son cou. Une âcre odeur de soufre lui envahit les narines. De près, l'énergie qui se dégageait des deux cavaliers était glaciale, terrifiante.

L'un déboucha sur la gauche de Rohel et l'autre sur sa droite. Les sabres sifflèrent et s'abattirent dans le même mouvement sur leurs proies. Le Vioter, se concentra sur la courbe descendante des lames

noires et banda les muscles de ses jambes. Au dernier moment, il se détendit comme un ressort et plongea sous le ventre d'une gipaète, entraînant Orielle dans sa chute. Un paturon lui heurta l'épaule de plein fouet. Sa clavicule céda dans un craquement sinistre. Les sillons tracés par les sabots lui brûlèrent le dos et le ventre.

La gipaète poussa un long rugissement, se cabra, gifla l'air de ses membres antérieurs, désarçonna son cavalier et se remit au galop. Malgré la douleur qui lui mordait l'épaule, Le Vioter se redressa et observa l'Archéon qui avait roulé à terre. Il ne se préoccupa pas de l'autre qui, emporté par son élan, se penchait en arrière et tirait de toutes ses forces sur la crinière de sa monture. Un seul adversaire à la fois, un principe immuable des combattants d'Antiter.

Protégé par son armure sombre et compacte, l'Archéon paraissait ne pas avoir souffert de sa chute. Il se releva et fit face à Rohel. Ses yeux rouges – étaient-ce vraiment des yeux ? – brillaient à l'intérieur de son capuchon comme deux étoiles pourpres dans un ciel d'encre… *Il leur suffit de nous toucher pour nous dissoudre dans le néant,* avait dit Orielle… La jeune femme gisait dans l'herbe. Elle avait perdu plusieurs de ses plumes. Un filet de sang s'écoulait des commissures de ses lèvres. Le Vioter craignit que les sabots de la gipaète ne lui aient fracturé le crâne.

Le cavalier s'approcha de lui. Il se déplaçait avec lenteur, comme s'il éprouvait des difficultés à vaincre la gravité de la Lune Noire. Nulle poignée, nulle garde ne dissociait son sabre de son bras. La brise jouait dans sa cape, fermée à hauteur du cou par une broche sans forme ni couleur.

Dans le lointain, la gipaète libre s'était arrêtée et avait plongé son mufle dans l'herbe rêche du plateau. Sa congénère, aiguillonnée par son cavalier, fit demi-tour et s'élança en direction d'Orielle.

L'adversaire de Rohel imprima un mouvement tournoyant et continu à son sabre. Le Vioter, plus vif, n'eut aucune difficulté à esquiver les premiers moulinets. Mais l'Archéon avançait toujours, frappant d'estoc et de taille. À chacun de ses mouvements, la lame noire abandonnait un sillage de particules grises et denses qui traçaient des figures géométriques entrelacées et fugaces.

Le Vioter recula en louvoyant. Les esquilles de sa clavicule brisée s'enfonçaient dans la chair de son épaule. Son court poignard, qu'il tenait au bout de son bras valide, ne lui était pour l'instant d'aucune utilité. Il se rendit compte que son vis-à-vis ne cherchait pas à lui porter le coup décisif mais faisait en sorte de l'éloigner d'Orielle. La Parfaite, inanimée, serait une proie facile pour le deuxième Archéon qui, après l'avoir achevée, viendrait prêter main-forte à son semblable. Rohel devait impérativement se débarrasser de son adversaire avant que le cavalier n'ait eu le temps de fondre sur la jeune femme. Mais

comment lutter contre ces soldats surgis de l’au-delà ? Combien de temps réussirait-il à éviter ce sabre de ténèbres qui exécutait son inlassable ballet ?

Il ressentait déjà la fatigue et sa vigilance se relâchait peu à peu. À chaque fois qu’il posait le talon sur le sol, des ondes de douleur aiguë partaient de son épaule meurtrie et se diffusaient dans tout son corps. La lame obscure sifflait à quelques centimètres de sa tête, se levait et s’abattait comme une faux mécanique.

Le Vioter essaya de se déplacer sur le côté pour se rapprocher d’Orielle, mais l’Archéon comprit la manœuvre et s’arrangea pour lui couper le chemin.

Le temps travaillait pour le soldat aux yeux rouges. Il ignorait la fatigue, la douleur ou le découragement. Il savait seulement qu’il devait faire goûter la puissance des Abysses à ce représentant de l’espèce humaine armé de son ridicule bout de fer. Une fois son corps anéanti, il recueillerait les précieuses informations contenues dans son cerveau puis irait les transmettre au souverain Azal qui résidait, en compagnie de deux de ses pairs, dans le cœur de la montagne figée.

La gipaète écumante déboucha dans le champ de vision de Rohel. Le sabre du cavalier, incliné sur le flanc luisant et palpitant, s’abattit sur Orielle, allongée sur l’herbe jaune du plateau.

CHAPITRE IV

Depuis combien de temps Asmine contemplait-elle la voûte inégale de la grotte ? Cent, cinq cents, mille, dix mille années de l'échelle gom ? Lorsque les souverains archéons l'avaient capturée et avaient dissous son corps dans la pierre couchée, elle avait totalement perdu la notion de temps. Elle ne savait plus si les images qui lui traversaient l'esprit appartenaient au passé, au présent ou au futur.

Passé, présent, futur, cet enfant primitif et malheureux qui percevait les ondes à distance ? Ces hommes remplis de fureur et de haine qui l'accompagnaient, le brutalisaient ? Passé, présent, futur, ce Gom aux cheveux bruns et bouclés qui tentait d'échapper au guerrier des Abysses ? Cette jeune Parfaite vêtue de plumes d'oiseau allongée dans l'herbe jaune d'un plateau ? Cette gipaète qui fonçait au grand galop vers elle ? Passé, présent, futur, ces paysages d'harmonie et de lumière de l'éther ? Ces errants de l'espace qui venaient des mondes lointains pour s'agenouiller devant son effigie dressée sur le tertre du mausolée ? Ces êtres barbares qui semaient le feu et le sang, ces prêtres fanatiques qui torturaient des femmes et des enfants en son nom ? *Asmine la déesse… Asmine la miraculeuse… Asmine la rédemptrice… Asmine l'exterminatrice…* Combien de noms lui avait-on donnés ? Tout cela avait-il un sens, un ordre ?

Les Archéons l'avaient condamnée à l'abominable supplice de la pétrification de l'âme. Ils l'avaient attirée dans le cœur de la montagne et elle s'était retrouvée prisonnière de la toile de vide qu'ils avaient tissée autour d'elle. Elle n'avait pas pu échapper à la puissance des profondeurs abyssales. Ses cellules avaient été peu à peu gangrenées par le néant et séparées l'une de l'autre par d'insondables abîmes. Son corps disloqué, fragmenté, s'était répandu dans les interstices de la matière inerte et chacun de ses atomes isolés avaient été capturé,

satellisé par la force d'inertie des molécules qui composaient la roche. Ses pensées, les impulsions de son cerveau éparpillé, étaient comme de subtils courants d'énergie qui voyageaient dans le vide infini et froid, qui se perdaient dans l'espace et le temps. Qui, parfois, entraient en contact et éclataient en images confuses, en sensations fugitives, en souvenirs lointains… Vagues murmures dans un désert de souffrance… Elle était ensevelie vivante dans la pierre de la montagne d'Alba. La seule chose qu'elle voyait, qu'elle fixait depuis la nuit des temps, c'était cette voûte odieuse et hérissée de stalactites qui, heure après heure, jour après jour, année après année, s'affaissaient au-dessus d'elle.

Elle avait commis une grave erreur en venant s'installer sur les mondes goms. Sa compassion pour les primitifs l'avait coupée de la protection de l'éther, et les Archéons, les ennemis ancestraux des Parfaits, avaient sauté sur l'aubaine. Même si les facultés mentales d'Asmine lui permettaient pour l'instant de retarder l'inéluctable, elle irait tôt ou tard rejoindre les légions ténébreuses des souverains abyssaux. Ils n'étaient pas pressés. Ils n'étaient jamais pressés. Le temps, leur plus fidèle allié, jouait pour eux.

Fusions hasardeuses des flots de pensées… Quelque part dans le passé, dans le présent, dans le futur, la jeune Parfaite allongée dans l'herbe jaune reprenait conscience et remuait faiblement. La gipaète lancée au grand galop n'était plus qu'à quelques mètres d'elle. Le cavalier noir tendait son appendice latéral pour la transpercer.

Que fabriquait-elle sur un plan de matière ? Quel rapport avait-elle avec le Gom qui esquivait sans relâche les attaques du deuxième Archéon ? Quel rapport avec ce garçon prostré dans la cabine d'un vaisseau, avec cet homme barbu et vêtu de peaux de bêtes, avec ces deux prêtres aux crânes rasés ? Évoluaient-ils dans un même espace-temps ? Ces personnages évoquaient confusément quelque chose dans l'inconscient d'Asmine. Mais elle eut beau tenter de rassembler les miettes de sa volonté éparse, elle ne parvint pas à relier les courants de pensées qui fluctuaient dans son *vacuum* intérieur. Pour tout résultat, elle n'obtint qu'un surcroît de souffrance. Pendant un moment – une seconde ? une minute ? une éternité ? – elle ressentit avec acuité les milliards de gravités qui la maintenaient en état d'implosion, l'inexorable éloignement des atomes qui avaient autrefois composé son corps et qui s'amalgamaient lentement à la matière morte.

Passé, présent, futur ?

La jeune Parfaite se relevait et courait vers un massif d'arbustes épineux. Les plumes volaient sur sa peau ambrée. Une course dérisoire, inutile. La gipaète, la bouche et les naseaux écumants, était plus rapide qu'elle. Les yeux rouges de l'Archéon luisaient sous le

capuchon de sa cape. Les Parfaits les appelaient des « yeux » parce qu'ils n'avaient pas trouvé d'autre mot pour décrire ces petites sphères d'énergie condensée qui constituaient à la fois le cerveau et les organes des soldats de l'Abysse. Deux soleils reliés par un cordon de lumière brillaient à l'horizon. Les soleils jumeaux des Mondes des Franges.

Fusion des flots de pensées. Cette scène se déroulait sur la Lune Noire, sur le plateau de l'île d'Alba. Cette herbe sèche et ces épineux étaient caractéristiques de la végétation qui environnait le mausolée des errants.

Subitement, plusieurs courants convergèrent vers un même point, comme poussés par un vent puissant surgi de nulle part. Une fusion convulsive, plus puissante que les précédentes. Un frottement chaleureux, un début de reconstitution, un commencement de cohérence, une explosion de vie dans un hiver éternel et figé…

Et Asmine se souvint. Un pan entier de ses propres archives inconscientes lui fut dévoilé. Une fresque colorée et bruissante où le présent, le passé et le futur ne se mélangeaient plus mais se superposaient, s'étayaient, se répondaient. Des bribes d'existence qui expliquaient la présence de cette jeune Parfaite et de ce Gom sur l'île d'Alba. Six mille ans plus tôt, à la suite d'un rêve collectif, Asmine avait été exilée et déchue de ses droits. Elle n'avait pas souffert de cette condamnation. Au contraire même, elle avait toujours pensé qu'elle serait plus utile sur les plans de matière que sur les plans éthériques. Les races primitives avaient besoin de guides pour s'élever au-dessus de leur condition. Elle n'avait emmené avec elle que ses deux gipaètes, ses montures de l'éther, et s'était installée sur une planète surpeuplée de la galaxie du Scrapicorne. Il lui avait fallu trois cents ans de l'échelle gom pour s'habituer à la pesanteur, puis, lorsqu'elle s'était estimée suffisamment prête, elle avait commencé à prêcher sur les places des villes. Le spectacle de cette femme parée de plumes de lumière et chevauchant un animal noir et inconnu (un scrapicorne ?) avait produit une forte impression sur l'esprit crédule des primitifs. Elle avait opéré quelques guérisons publiques, et même une résurrection. Cela avait été sa première erreur : elle avait voulu donner aux Goms les moyens d'optimiser le potentiel de leur cerveau et, eux, ils n'avaient vu en elle qu'une nouvelle divinité destinée à enrichir leurs foisonnants panthéons. Elle s'était présentée comme une grande sœur aimante et généreuse, ils s'étaient hâtés de bâtir des religions sur son nom. Elle avait cru apporter la paix, ils avaient semé le fanatisme et la guerre. Elle s'était enfuie du Scrapicorne mais, sur tous les mondes qu'elle avait visités, s'étaient jouées les mêmes scènes : les religieux au pouvoir la combattaient par tous les moyens ou se débrouillaient pour l'annexer à leurs dogmes. Elle était devenue

la *Vierge à la Licorne* sur Madri, la *Mère des Pleurs* sur les mondes du T Absolu, *Asamina Mhâ* sur N-Deheli, la *Magicienne Céleste* ici, *La Cruauté Incarnée* là… Elle avait compris qu'on ne pouvait forcer l'évolution des primitifs. Ils se servaient de la moindre de ses paroles, du moindre de ses miracles (miracles selon eux, simples manipulations d'énergie pour elle) pour inventer de nouvelles manières d'exterminer leurs semblables. Découragée, elle avait erré au hasard sur les flux stellaires et avait fini par échouer sur ce satellite de la planète Agondange. Là, alors qu'elle pensait mener une vie retirée en compagnie de ses gipaètes, elle avait été sollicitée par un clan d'errants atteints d'une maladie de l'espace. Les témoignages recueillis sur les nombreuses galaxies qu'ils avaient traversées leur avaient permis de retrouver sa trace. Elle n'avait pas eu le cœur de refuser de les soigner, mais elle avait fixé ses conditions : ils ne pourraient venir la voir que toutes les cinquante années de l'échelle gom. Tout au long du premier millénaire, cela s'était à peu près bien passé, même si les clans, pour qui elle représentait la seule lueur d'espoir dans leur éternelle errance, étaient à chaque pèlerinage plus nombreux. Ils l'avaient choisie pour Golem, pour déesse, avaient érigé un sanctuaire de pierres au centre du plateau, mais, comme ils avaient scrupuleusement respecté l'intervalle des cinquante années, elle n'avait pas jugé nécessaire de les en dissuader.

Elle ne s'était pas rendu compte que les ennemis ancestraux des Parfaits, les Archéons des Abysses, l'avaient suivie jusqu'à la Lune Noire. Ils avaient creusé un passage dans la montagne située à l'extrémité de l'île et avaient préparé leur affaire. Lentement. Ils aimaient prendre leur temps. Si elle n'avait pas détecté leur présence, c'était parce que les vibrations humaines, bruyantes, denses, réduisaient considérablement son spectre de perceptions. À force de vivre en leur compagnie, elle s'était elle-même métamorphosée en primitive, en être de chair et de sang soumis aux limitations de l'espace-temps. Son espérance de vie restait certes beaucoup plus longue que celle des Goms (dix, vingt, trente mille ans, peut-être…) mais elle savait qu'elle devrait un jour abandonner son enveloppe corporelle. La mort était le prix de sa compassion.

Les Archéons étaient passés à l'action. Méthodiquement. Calmement. Ils avaient attendu qu'Asmine s'endorme (le sommeil, un aspect plutôt agréable de la vie primitive car il signifiait quelques précieuses heures d'oubli), lui avaient inoculé la puissance des Abysses et avaient enlevé les gipaètes. Lorsqu'elle s'était réveillée, elle ne s'était pas rendu compte que le néant s'était insinué en elle. Elle s'était immédiatement lancée à la recherche de ses chères compagnes de l'éther. Présumant qu'il s'agissait d'une simple escapade, elle avait suivi les traces sombres qu'elles avaient laissées sur l'herbe du plateau.

C'est ainsi qu'elle était arrivée, cinq jours plus tard, au pied de la grande montagne de l'est dont le pic effilé, enneigé, se jetait dans le scintillement gris du ciel. Elle avait été intriguée par le silence mortuaire, palpable, qui figeait les environs. Ici, pas de vautours, pas de serpents, pas d'insectes. Aucun trompètement, aucun fourmillement, aucun grattement, aucun grésillement. La vie semblait avoir reculé devant une invisible menace.

Elle avait hélé ses gipaètes, mais elles n'avaient pas répondu à son appel. Elle était alors entrée dans le cœur de la montagne. Les Archéons avaient disséminé de discrets indices sur les parois des galeries intérieures : poils de crinière, gouttes d'écume jaune, traînées noires… Inquiète pour ses compagnes, Asmine n'avait à aucun moment pressenti que le piège était en train de se refermer sur elle. Elle s'était retrouvée dans une immense grotte au milieu de laquelle trônait un énorme monolithe couché. D'innombrables yeux rouges avaient soudain brillé dans la pénombre. Les Archéons avaient surgi de toute part. Trois souverains des Abysses, de gigantesques créatures noires et velues aux multiples pattes, au thorax cuirassé, à l'abdomen mou et à la tête sertie d'un diadème de vide, s'étaient avancés vers elle.

Elle avait fait appel à toute la puissance de son mental pour créer une bulle de lumière protectrice – la méthode traditionnelle des Parfaits pour combattre les Archéons –, mais, affaiblie par son long séjour sur les plans de matière, par sa métamorphose et par le néant qui gangrenait déjà ses cellules, elle avait échoué. Les souverains abyssaux s'étaient rués sur elle et l'avaient frappée de leur sabre de ténèbres. Un froid glacial avait envahi son corps et paralysé ses centres nerveux. Ils l'avaient alors allongée sur la pierre couchée et elle avait commencé à se dissoudre lentement dans la matière inerte. Elle avait assisté, lucide mais impuissante, à sa propre pétrification. Des images avaient défilé sur l'écran de son esprit : un Gom empoisonné dont le mental détenait une formule terrifiante qui pourrait peut-être la délivrer de l'attraction de la matière, pourchassé par les prêtres d'une Église fanatique qui utilisaient les services d'un enfant-limier… Un possible futur… Elle avait encore eu la ressource d'envoyer une salve de messages mentaux à destination des archives des rêves collectifs. Les Sages avaient effacé les données de sa vie éthérique mais peut-être que quelqu'un capterait ses pensées, établirait le lien avec l'exilée et, malgré l'interdit, volerait à son secours. Puis, avant de sombrer définitivement dans l'inertie du vide, elle était parvenue à projeter à distance son image dans la pierre levée du tertre du mausolée et à l'orienter vers l'est, vers la montagne, vers le lieu de son interminable agonie. Un effort d'une telle intensité qu'elle avait ensuite perdu toute notion de l'espace et du temps.

Présent, le Gom brun et bouclé de son rêve. Présent, la Parfaite apeurée qui foulait l'herbe de ses pieds nus. Présent, les hommes de l'Église et l'enfant-limier. Présent, le vaisseau qui survolait le plateau.

La gipaète – sa gipaète – avait rattrapé sa jeune sœur éthérique à l'orée du bosquet d'épineux. Ses plumes blanches et noires voletaient dans son sillage. Elle était désormais nue, belle, fragile, offerte au sabre noir qui se dressait. Fusion des courants de pensées. Cesse de paniquer, petite sotte. Arrête-toi et concentre toute la puissance de ton mental. La bulle de lumière. La bulle de lumière. La bulle de lumière…

*

L'haleine brûlante de la gipaète effleurait Orielle, essoufflée, terrorisée. Les extrémités flexibles des branches lui cinglèrent le visage, la poitrine, les bras. Des piquants s'enfoncèrent profondément dans sa peau. Une idée stupide que de vouloir se réfugier dans le bosquet d'épineux. Comme si quelques aiguilles et quelques feuilles avaient le pouvoir d'arrêter un Archéon des Abysses.

Elle entendit le sifflement du sabre. Dans un réflexe, elle se jeta sur le côté, se laissa tomber sur les branches basses puis roula sur le sol, le corps lardé de piquants. La lame de ténèbres la manqua de quelques centimètres. Des milliers de brûlures grimpèrent à l'assaut de son corps. Tandis que décroissait le grondement des sabots de la gipaète, Orielle, ruisselante de sang, se releva et tenta de se désempêtrer des épineux.

L'Archéon avait sauté de sa monture. La gravité de la Lune Noire entravait ses mouvements mais il lui suffisait d'attendre patiemment sa proie au sortir de la muraille de végétation. Il distinguait, au travers des feuilles, des brindilles, des aiguilles, le corps empourpré et les cheveux dorés de la jeune femme. Lorsqu'elle aurait goûté la puissance des Abysses, cette peau cuivrée et cette chevelure soyeuse s'évanouiraient comme s'évanouissent les rayons des soleils à la tombée de la nuit. Elle deviendrait comme lui un soldat des ténèbres, un clone des souverains abyssaux.

Orielle aperçut la silhouette immobile mais vigilante de son poursuivant. L'espace d'un instant, ses idées s'entrechoquèrent et elle fut submergée par une nouvelle vague de panique. Dans le lointain, par une trouée de la ramure, elle aperçut le Gom Rohel et l'autre Archéon qui exécutaient un ballet parfaitement réglé. L'un levait son sabre noir, l'abattait, l'autre l'esquivait d'une rotation du torse, d'un pas sur le côté. Le Gom Rohel était rapide, habile, mais il marquait des temps d'hésitation et la lame se rapprochait dangereusement de lui. Un masque de souffrance recouvrait ses traits. L'Archéon avançait,

frappait sans trêve, sûr de lui, relié à la puissance infinie des Abysses.

Une voix s'éleva dans le silence intérieur d'Orielle… *La bulle de lumière. Concentre-toi. Sers-toi de ton mental.* Elle se rendit compte que la peur lui avait fait oublier les principes de base des Parfaits. Elle était encore jeune, à peine sept cents années de l'échelle éthérique, mais, comme tous les enfants de l'éther, elle avait appris à se défendre contre les Archéons. L'occasion ne s'était jamais présentée de mettre ses connaissances en pratique : elle n'était pas née lorsque s'était achevée la Guerre des Spirales, le dernier affrontement entre le peuple de l'éther et les créatures de la faille.

Elle s'efforça d'oublier les multiples déchirures de sa peau, l'ombre menaçante qui se dressait à trois pas d'elle, descendit sa respiration dans le bas-ventre et focalisa toute son attention sur ce que les Parfaits appelaient le soleil intérieur, un centre d'énergie situé sous le front, entre les orbites oculaires. Ensuite, s'appliquant à ne sauter aucune étape, refoulant énergiquement sa peur, elle déploya toutes les ressources de son mental pour faire grandir ce point scintillant aux contours indécis. Il se développa peu à peu, devint d'abord une boule brillante de la grosseur d'un poing, puis une sphère ovoïde blanche, éblouissante. Sans même s'en rendre compte, elle se retrouva à l'intérieur de la bulle protectrice.

Les fonctions vitales de l'Archéon, surpris par la clarté soudaine qui jaillit du massif d'épineux, se suspendirent. C'était sa façon de réagir face à l'inconnu ou au danger. Il n'éprouvait pas d'émotions telles que la peur ou la joie, des sentiments réservés aux êtres de chair et de sang, mais l'indécision se traduisait par un engourdissement, une rétractation de ses centres moteurs. Lorsque la Parfaite émergea des arbustes environnée d'une nuée d'émulsions flamboyantes, la puissance des Abysses se retira comme les lourds fantassins de la nuit devant les chevaux légers du jour naissant. L'Archéon ne fut plus qu'un guerrier isolé, fourvoyé sur un monde vibrant. Il ne songea pas à fuir. Il ne songeait à rien du tout, il ne possédait pas de volonté propre, pas de désir. La mort ne pouvait pas lui faire peur. Il venait des Abysses, d'un endroit où la mort n'existait même pas.

Orielle surmonta son aversion, s'approcha de son ennemi figé et, comme ses professeurs le lui avaient enseigné, enfonça ses index dans les yeux rouges, sous le large capuchon. Une série de violentes secousses ébranlèrent l'Archéon. Puis un tourbillon se forma à la place du vide qui constituait sa carapace. Un entonnoir décroissant l'absorba tout entier, comme s'il s'aspirait lui-même. Ses deux yeux rouges et vitreux restèrent un instant en suspension avant de disparaître. Ne subsista de lui qu'un vague nuage gris que le souffle de la brise dispersa dans le ciel de la Lune Noire.

Orielle ne perdit pas de temps à savourer sa victoire. Le premier

combat victorieux contre l'ennemi ancestral était pourtant considéré comme une étape majeure dans l'initiation des Parfaits. Là-bas, dans l'éther, on l'aurait célébré avec tout le faste voulu. Mais elle n'était plus sur le plan éthérique. Il lui fallait aider le Gom Rohel à se sortir des griffes du deuxième Archéon. Elle éprouvait pour ce primitif un sentiment violent qu'elle aurait été bien en peine de définir. Elle avait aimé qu'il la prenne dans ses bras pour la protéger de la pluie, elle avait aimé se serrer contre lui. Les compagnons de l'éther n'avaient jamais exercé ce genre de fascination sur elle. Ils n'avaient gardé du principe masculin qu'une ossature légèrement plus large et forte que celle de leurs sœurs, ainsi qu'une minuscule excroissance de peau plissée à l'emplacement de ce qui avait jadis été un pénis et un scrotum. Les Parfaits avaient depuis longtemps renoncé à la copulation, une pratique jugée animale, dégradante, pour perpétuer leur race, et leurs organes sexuels – pénis et testicules des hommes mais également ovaires et seins des femmes – avaient fini par s'atrophier. Pourtant, les bras vigoureux et la chaleur corporelle du Gom Rohel l'avaient bouleversée, avaient éveillé au plus profond d'elle des sensations latentes. Pour la première fois de sa jeune existence, elle avait exploré sa nature de femme. Elle se dirigea à grandes enjambées vers les deux combattants. Il lui fallait agir vite, elle ne maîtrisait pas tous les aspects de la protection de lumière.

Rohel, livide, reculait sous les assauts méthodiques de son adversaire. S'il lui était facile de prévoir les attaques de l'Archéon, qui frappait toujours de la même façon, de haut en bas et de gauche à droite, la fatigue et la douleur se conjuguaient maintenant pour l'amener au point de rupture. Bien qu'il ne lui fût d'aucune utilité, il avait gardé son poignard – réflexe instinctif du combattant. Le décalage entre ses perceptions et ses intentions s'accentuait inexorablement. Les millièmes de seconde se transformaient en centièmes, en dixièmes, en gouffres, et la lame sifflante comblait peu à peu les distances. Les gouttes d'une sueur acide lui dégringolaient dans les yeux. Les muscles de ses jambes se durcissaient, se tétanisaient, les esquilles de sa clavicule brisée lui labouraient la chair.

Concentré sur le mouvement du sabre de l'Archéon, il ne se rendit pas compte que son talon se posait sur le bord d'une ornière. Lorsque le poids de son corps se transféra sur sa jambe arrière, la terre s'effrita et il bascula à la renverse. Il chercha à se rééquilibrer avec ses bras, mais la lance de douleur qui lui perfora tout le flanc gauche l'en empêcha. Il tomba lourdement sur le dos. La violence du choc lui coupa la respiration. Il crut que son épaule se disloquait, que les esquilles lui déchiraient la peau. Son poignard lui échappa des mains. L'Archéon se dressa de toute sa hauteur au-dessus de lui. Sous le capuchon, ses yeux rouges brillaient d'un éclat singulier. Le Vioter

tenta de se relever, mais la souffrance et la fatigue le maintinrent cloué au sol. La lame noire se leva.

*

La felouque du Chêne Vénérable survolait le plateau. Le miaulement aigu des moteurs auxiliaires de propulsion crevait les cloisons du compartiment commun.

Les agents du Jahad, accroupis sur le plancher, braquaient des sondes à résonance magnétique en direction du sol. Pour l'instant, aucune oscillation significative n'était apparue sur les écrans transparents des petits appareils.

— Votre fils se moque de nous ! glapit Su-pra Vencez. Cela fait des heures que nous fouillons ce maudit désert.

— La patience n'est pas votre fort, Votre Grâce, ironisa maître Criph, allongé sur la banquette, la nuque posée sur ses mains croisées.

Scuroh, épuisé par une phase de flair beaucoup plus longue qu'à l'accoutumée, dormait à ses côtés.

— Qu'attendez-vous pour le réveiller ? Il doit reprendre le travail.

— Tout doux, Votre Grâce. Il a eu son compte. Une autre dose, et il pourrait bien nous claquer entre les doigts… Vous et moi, nous avons encore besoin de lui.

Fra Holan observa distraitement l'herbe jaune et les arbustes qui défilaient au ralenti par le hublot ovale. L'île d'Alba ne semblait être habitée que par les grands vautours noirs et blancs qui dérivaient, immobiles, sur les imperceptibles courants d'air.

Un fra pilote, un gros homme engoncé dans sa combinaison verte, fit irruption dans le compartiment.

— Votre Grâce, nous avons repéré une construction à moins d'un kilomètre d'ici.

L'Ultime et fra Holan se ruèrent dans la cabine de pilotage et se collèrent contre la baie vitrée. Dans le lointain se découpait la forme sombre et triangulaire d'une gigantesque pyramide prise d'assaut par une nuée de vautours.

— On dirait un sanctuaire, murmura le missionnaire.

— Un sanctuaire est, comme son nom l'indique, un lieu saint ! gronda Su-pra Vencez. Et on ne peut pas appeler lieu saint un édifice bâti par des païens.

Fra Holan refoula tant bien que mal sa furieuse envie d'envoyer promener son auguste interlocuteur. Toutefois, au train où allaient les choses, il ne pouvait jurer qu'il conserverait son calme en toutes circonstances. Des graines d'hétérodoxie germaient dans le terreau de son âme. Il lui semblait qu'il ne faisait pas partie de cette expédition par hasard, qu'Idr El Phas – Idr El Phas ou un dieu oublié – lui confiait

la mission personnelle de protéger l'enfant-limier de ces deux charognards qu'étaient maître Criph et Su-pra Vencez.

L'Ultime avait saisi des jumelles autofocales qui traînaient sur le tableau de bord et les avait braquées sur la pyramide.

— Qu'est-ce que je vous disais ! grommela-t-il. Les mécréants qui ont construit ce bâtiment ont cru bon de le décorer avec les crânes de leurs morts. Persistez-vous à parler de sanctuaire, fra Holan ?

— Toute croyance est respectable, Votre Grâce, répondit le missionnaire.

— Répéteriez-vous cette phrase devant un… respectable tribunal d'exception ?

Il reposa les jumelles sur le tableau de bord et toisa son subordonné.

Fra Holan ne baissa pas les yeux.

— Que faisons-nous, Votre Grâce ? s'impatienta le fra pilote.

— Nous descendons. Fra Holan éprouve le désir pressant de se recueillir dans ce… sanctuaire.

Cette petite phrase, qui signait sa condamnation à mort, provoqua chez fra Holan l'effet inverse de celui qu'avait escompté le plénipotentiaire. Croyant accabler le missionnaire, il n'était parvenu qu'à le soulager de son fardeau. Pour fra Holan, qui s'était jusqu'alors débattu dans d'insolubles problèmes de conscience – la hiérarchie ou la perception individuelle, le dogme ou l'humanisme, l'obéissance ou l'intuition –, la situation se décantait, se clarifiait. En cet instant, il acceptait sa différence, il devenait un rebelle, un hérésiarque. Il se rendait compte que sa dissidence n'était que l'aboutissement d'une démarche inconsciente entreprise depuis des années. Il en serait peut-être sanctionné par le feu des fours à déchets mais il préférait encore endurer l'abominable calvaire des hérétiques plutôt que de passer le reste de son existence dans la profanation de ses convictions personnelles.

Dix minutes plus tard, la felouque atterrit à quelques encablures de l'imposante construction de pierres. Maître Criph réveilla Scuroh d'un coup de poing sur l'épaule.

À l'aide de leurs lames-laser, les agents du Jahad taillèrent une brèche dans la haie d'épineux. Puis la petite troupe s'engouffra sous un porche et se répandit dans la cour intérieure. Seuls trois agents restèrent en compagnie des fras pilotes pour surveiller le vaisseau.

Le cœur de Scuroh se mit à battre la chamade lorsqu'il aperçut le tertre et la roche levée dans la pénombre de la cour. Avant que son père n'ait eu le temps de le retenir, l'enfant-limier courut vers le monticule de terre séchée, escalada agilement la pente raide et, une fois parvenu au sommet, contempla le visage sculpté dans la pierre. Pas de doute, c'était elle, la femme douce et aimante qui venait le

visiter dans ses nuits, sa « mère ». Ses traits pétrifiés exprimaient une telle souffrance que le cœur de l'enfant se serra, que des larmes jaillirent de ses yeux, que des hoquets lui secouèrent la poitrine.

Alors, sans tenir compte des hommes d'Église qui convergeaient en sa direction, il se tourna dans la même direction que la pierre et chercha fébrilement les ondes de sa « mère ». Il comprenait maintenant pourquoi elle s'était manifestée à lui. C'était un appel au secours, un hurlement silencieux lancé à travers l'espace.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Su-pra Vencez.

Sa voix aigrelette se répercuta d'un mur à l'autre. L'atmosphère ensorcelée de cet endroit, lui vrillait les nerfs. Des vautours qui s'étaient réfugiés dans les replis d'obscurité s'envolèrent vers le triangle d'ouverture du sommet.

— Il est entré en transe de flair, répondit maître Criph.

— Comment ? Mais vous m'avez dit tout à l'heure que cela risquait de le tuer.

— C'aurait été le cas si j'avais provoqué sa transe avec des gélules. Quand elle se déclenche toute seule, c'est différent.

— Pourquoi pleure-t-il de la sorte ?

Maître Criph haussa les épaules.

— Est-ce que je sais, moi ? Il a parfois des réactions bizarres.

Scuroh isola enfin les vibrations de sa « mère », à la fois lointaines et proches, nettes et imprécises. Quelque chose les retenait, les empêchait de se déployer. Quelque chose qui ressemblait à la neutralité glacée de la mort, mais qui n'était pas la mort.

L'image d'une montagne au pic enneigé se forma dans l'esprit de l'enfant-limier. Puis une grotte au centre de laquelle trônait une énorme roche couchée.

— Cherche l'homme empoisonné, l'encouragea maître Criph.

Glacé jusqu'aux os, Scuroh n'entendait pas les stupides exhortations de son père. Il distinguait les ondes de formes mouvantes autour de la pierre. Des formes d'un noir tellement compact qu'en comparaison l'obscurité de la grotte paraissait presque lumineuse. Ces créatures avaient enfermé le corps et l'esprit de sa « mère » dans la matière. Ils n'étaient pas méchants, ils étaient au-delà de la méchanceté, au-delà de la cruauté, au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer.

Pourtant, l'enfant-limier était déterminé à les affronter. Il se moquait pas mal du renégat de l'Église, de ces prélats aux crânes rasés et des quatre cent mille frangels que maître Criph leur avait extorqués. Pour lui, rien d'autre ne comptait que de se blottir un jour dans la tiédeur et l'odeur de sa mère.

CHAPITRE V

Le sabre de l'Archéon s'abattit sur Le Vioter.

Dans un réflexe désespéré, il se jeta sur le côté et roula sur lui-même. Sa clavicule brisée heurta durement une motte de terre. La douleur, acérée, insoutenable, lui tira des larmes. La pointe de la lame noire atterrit dans l'herbe sèche sur laquelle elle abandonna une tache sombre dont les bords allèrent en s'élargissant.

L'Archéon releva son arme – son bras ? – aussi rapidement que le lui permettait la gravité. Il n'était pas censé transmettre la puissance des Abysses à la planète tout entière, un combat perdu d'avance.

Il se retrouva soudain emprisonné dans un filet d'émulsions lumineuses. Ce qu'il éprouvait – éprouver était seulement un concept approchant – ressemblait fort à de l'épouvante. Ses fonctions vitales s'engourdirent, se ralentirent, signe que la puissance des Abysses se retirait de lui. Ensuite des doigts brillants s'enfoncèrent dans ses centres moteurs, son enveloppe fut happée par un tourbillon décroissant et il fut comme aspiré de l'intérieur. Ses atomes se volatilisèrent dans les molécules d'air réchauffé par les soleils jumeaux.

Des rayons étincelants éblouirent Le Vioter. Après que ses yeux se furent accoutumés à la luminosité, il vit d'abord un souffle de brise disperser une sorte de nuage noir à l'endroit où s'était tenu l'Archéon, puis le corps cuivré et la chevelure dorée d'Orielle à l'intérieur d'une magnifique bulle de clarté.

— Gom Rohel, tu es vivant ! s'exclama la Parfaite avec un sourire radieux. Les Abysses ne voleront pas ton âme.

Une joie intense, violente, la submergea. La lumière qui l'environnait faiblit aussitôt. Elle se remémora les leçons de ses professeurs de l'éther. *Maîtrise tes émotions, elles détruisent la lumière…*

Elle s'en moquait. Elle avait vaincu les deux Archéons et elle n'avait pas envie de se priver de ces délicieux instants de plaisir. Elle se laissait gorger de chaleur, gorger d'amour, jamais elle ne s'était sentie aussi forte.

Le Vioter se releva. Du coin de l'œil, il inspecta les crêtes tourmentées qu'érigeaient les esquilles de sa clavicule sous sa peau. Sa combinaison, brûlée par endroits, était maculée de terre et de sang.

À trois cents pas sur leur gauche, une gipaète broutait paisiblement les feuilles et les branchettes d'un arbuste. À l'opposé, l'autre, couchée sur le flanc, se roulait dans l'herbe sèche. De fines volutes de vapeur s'élevaient de leurs robes noires et luisantes. Orielle poussa un cri bref et strident. Une monture éthérique redressa la tête et l'autre se releva. Elles secouèrent à deux ou trois reprises leur crinière, donnèrent quelques violents coups de sabot sur le sol, humèrent longuement le vent puis se dirigèrent, au pas d'abord, au trot ensuite, vers l'endroit d'où avait jailli l'appel.

Les gipaètes s'immobilisèrent de part et d'autre d'Orielle, écartèrent leurs membres antérieurs, courbèrent le cou comme pour lui rendre hommage et lui léchèrent la paume des mains. La jeune femme paraissait fragile à côté de ces animaux de plus de trois mètres de haut, aux épaules et au poitrail larges et puissants, aux cuisses et aux hanches musculeuses. Leur épaisse crinière s'écoulait comme une cascade noire et scintillante entre leurs cornes, sur leur chanfrein et sur leurs yeux blancs et ronds. Leurs longues queues fouettaient leurs flancs palpitants. Des étincelles flamboyantes s'échappaient de leurs sabots aux pinces courbes et noircissaient les herbes sur un rayon de trente centimètres.

— Les montures d'Asmine nous conduiront droit à leur maîtresse, Gom Rohel, dit Orielle en flattant l'encolure des gipaètes.

Le Vioter ne l'écoutait pas. Il luttait contre le vertige, il mobilisait toute son énergie pour simplement rester debout.

— Mais avant, je dois t'apprendre à te protéger des Archéons, poursuivit Orielle. Les Parfaits disent que les Goms n'ont pas de lumière en eux, que leurs vibrations sont trop basses. C'est peut-être parce que personne n'a voulu leur montrer comment…

Un bruit sourd l'interrompit. Lorsqu'elle vit le Gom Rohel effondré sur l'herbe, elle prit peur que la lame de l'Archéon ne lui ait inoculé la maladie des Abysses. Puis elle se souvint qu'il était empoisonné et que le membre postérieur de la gipaète l'avait heurté lorsqu'ils s'étaient jetés sous son ventre. L'instinct de survie du Gom Rohel, une qualité primitive dont elle était cruellement dépourvue, leur avait sauvé la vie. Sans lui, elle se serait laissé transpercer par la lame ténébreuse. Elle n'était pas supérieure aux Goms comme le prétendaient les Parfaits, elle était seulement régie par d'autres lois. Et maintenant, elle

devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour remettre son compagnon sur pied, même si, contrairement à Asmine, elle n'avait aucune connaissance particulière dans le domaine de la santé. Elle n'avait d'ailleurs aucune spécialité, aucun talent singulier. Elle n'était qu'une jeune Parfaite qui s'était enfuie de l'éther avant d'avoir achevé son apprentissage de la vie.

*

Les trois souverains abyssaux tenaient conseil autour de la pierre couchée de la grotte. Le corps d'Asmine, chair, sang, esprit, se devinait entre les interstices de la matière. Ils distinguaient ses yeux grands ouverts, les miroirs horrifiés de son âme en cours de pétrification, les filaments dorés de ses cheveux épars, blancs de ses nerfs, rouges de ses veines, lumineux de ses plumes, les contours imprécis de ses épaules, de ses hanches, de ses membres. Elle refusait toujours de capituler devant la puissance des Abysses.

Tenir conseil, pour les rois de la faille insondable, signifiait transmettre des impulsions équivalentes à des pensées. Lorsque, vingt mille ans plus tôt, les Parfaits avaient conquis la région du bord de l'Abysse, les souverains archéons, au nombre de cent dix-sept, avaient considéré cet encombrant voisinage comme une violation de leur territoire. Ils avaient rassemblé leurs armées et avaient déferlé sur l'éther, nuées silencieuses d'insectes aux yeux rouges. Ils avaient essuyé échec sur échec, butant sur les infranchissables murailles de lumière de la citadelle parfaite. À la suite d'un conseil particulièrement houleux – au cours duquel leurs impulsions mentales étaient tellement nombreuses et convulsives qu'elles formaient une mer d'énergie bouillonnante –, les souverains archéons avaient décidé de capturer un cobaye ennemi et de le figer dans la matière inerte pour analyser les informations contenues dans son cerveau et chercher un moyen de neutraliser la lumière assassine des Parfaits.

La mission avait été confiée à ces trois-là. Ils s'appelaient Losfer, Belbuth et Azal. Losfer était un Arc d'éon supérieur, l'un des sept premiers-nés, et il régnait sur les profondeurs glaciales, aux confins du non-univers. Les deux autres, des rois du troisième échelon, administraient des régions intermédiaires.

En se coupant de la protection de l'éther, Asmine leur avait considérablement facilité la tâche. Ils l'avaient suivie à distance lors de son errance sur les galaxies goms puis, lorsqu'elle s'était installée sur la Lune Noire du Monde des Franges, ils avaient foré un tunnel énergétique à travers l'espace et lui avaient tendu un piège.

Cependant, bien que les molécules de matière inerte aient capturé et satellisé les atomes d'Asmine, elle s'acharnait à former une entité

compacte et inviolable. Losfer, Belbuth et Azal étaient des êtres aussi patients que tenaces, mais la mauvaise volonté de leur prisonnière commençait à les irriter. Cela faisait près de mille ans de l'échelle gom qu'ils veillaient sur la pierre couchée de la grotte. Ils s'absentaient à tour de rôle pour aller visiter leurs sujets, les Arcs d'éon vulgaires, et se rendre au bord du grand fleuve de vide pour se nourrir de la puissance abyssale. D'eux dépendait la victoire finale sur les Parfaits, sur ces dangereux humains qui avaient appris à maîtriser la lumière comme leurs ancêtres avaient autrefois appris à maîtriser le feu, le fer et l'atome.

— Les deux soldats que nous avons envoyés à la rencontre des humains qui rôdent sur l'île ne sont pas revenus, émit Azal.

— Nous en enverrons d'autres, suggéra Belbuth. *Ils finiront bien par…*

— Les Parfaits auraient-ils décidé de délivrer Asmine ?

Le souverain Azal avait la détestable manie d'émettre ses impulsions pensées avant que les autres n'aient eu le temps d'aller jusqu'au bout de leur raisonnement. Azal ne faisait rien pour améliorer la qualité de la communication abyssale.

— Asmine a été bannie, intervint Losfer. *Les Parfaits ont effacé les données de sa vie éthérique. Pour eux, elle n'existe plus.*

— Nos guetteurs signalent l'approche d'un vaisseau d'acier, émit Belbuth. *Des errants qui accomplissent leur pèlerinage ?*

— Les errants de l'espace se sont livré une guerre totale… Aucun survivant…

— Des Goms qui explorent l'île ? Des Goms qui cherchent Asmine ?

— Possible… Ils la considèrent comme une déesse… Ne l'ont-ils pas appelée Asmina la Miraculeuse, Asmine la Rédemptrice ?

— Elle est pour eux ce que le fleuve du vide est pour nous…

Ce genre de réflexion soulevait des doutes sur la clairvoyance du souverain Azal et montrait qu'il ne serait pas admis de si tôt dans le cercle des Arcs d'éon supérieurs.

— Le fleuve du vide est une émanation de l'informe absolu… (L'impulsion autoritaire de Losfer paralysa pendant quelques secondes les centres moteurs d'Azal.) *Asmine n'est qu'une humaine évoluée. Les primitifs l'ont élevée au rang de déesse uniquement parce qu'elle possède des connaissances plus étendues qu'eux dans le domaine de l'énergie…*

— Les errants n'ont jamais cherché à savoir ce qu'elle était devenue, se hasarda Belbuth. *Pourquoi d'autres humains le feraient-ils ?*

— Les errants étaient gouvernés par la notion de fatalité, émit Losfer. *Lorsque nous l'avons enlevée, ils se sont contentés de célébrer son souvenir…*

Le long moment d'inertie qui s'ensuivit traduisait leur perplexité,

leur désarroi même. Ils avaient pétrifié Asmine dans la pierre couchée de la grotte précisément pour ne pas être dérangés par les humains. Ils avaient été tranquilles pendant près de mille ans et, au moment où ils allaient toucher les dividendes de leur persévérance, voilà que les Goms semblaient de nouveau s'intéresser à leur prisonnière. Les Archéons n'avaient pas la moindre idée du danger représenté par les primitifs, car ces derniers, contrairement aux Parfaits, ne connaissaient pas les chemins secrets qui menaient au bord de la faille abyssale. Les Goms considéraient les Archéons comme des créatures légendaires, effrayantes, comme des diables, des démons, des anges maudits, et ils avaient tellement peur de l'Abysse, que certains d'entre eux surnommaient l'enfer, qu'ils ne risquaient pas d'en approcher de si tôt.

Losfer agita les deux longues antennes plantées de chaque côté de sa tête, juste à la naissance du cou. La gravité de la Lune Noire, environ vingt fois supérieure à celle des Abysses, rendait pénible le plus infime de ses mouvements. Et, lorsqu'on possédait entre quinze et vingt-cinq pattes (le nombre de pattes était un signe d'ancienneté) et que l'on pesait plusieurs tonnes, on avait le plus grand mal à traîner son thorax cuirassé et son abdomen mou. Les soldats eux-mêmes, qui n'étaient pourtant que des Archéons vulgaires, des centres moteurs issus des matrices abyssales fécondées par les souverains, rencontraient les pires difficultés à se mouvoir dans l'atmosphère pesante du satellite d'Agondange. Ainsi, il avait fallu plus de trois années de l'échelle gom à Losfer, Belbuth et Azal pour creuser une galerie souterraine entre la montagne et le sanctuaire des errants. Puis, après qu'ils eurent transmis la puissance des Abysses à Asmine et capturé ses gipaètes cornues, il leur avait suffi de se laisser glisser sur le fil de vide qu'ils avaient tissé, et le retour ne leur avait pris que deux jours.

Comme ils l'avaient prévu, Asmine s'était lancée à la recherche de ses montures et, grâce aux indices qu'ils avaient semés, elle était arrivée à la grotte trois jours plus tard. Un délai qui avait été la clef du succès des souverains archéons : s'ils avaient cherché à l'affronter dans le sanctuaire jadgë, elle les aurait aussitôt combattus (et probablement vaincus) avec la lumière, cette terrible lumière qui avait anéanti des légions entières d'Archéons lors des batailles de l'éther. Ils avaient laissé à la puissance des Abysses le temps d'affaiblir Asmine et l'avaient attirée sur leur territoire. Lorsqu'elle s'était rendu compte qu'ils lui avaient tendu un piège, elle n'avait eu ni la force ni la volonté de réagir. Ils lui avaient placé l'extrémité de leur appendice d'inoculation sur la nuque, sur la poitrine et sur le ventre. Un froid intense avait paralysé ses centres neuromoteurs. Ensuite, ils l'avaient soulevée (plus de cinquante Archéons vulgaires avaient été nécessaires

à l'entreprise) et posée sur le grand monolithe couché, où la puissance des Abysses avait entrepris de la dissoudre jusqu'à ce que ses atomes soient entièrement satellisés par la roche, jusqu'à ce que son esprit s'ouvre et libère ses informations. Cette opération prenait plus de temps que prévu : Asmine avait établi différents niveaux de défense, des programmes mentaux automatiques, qui, même s'ils finissaient par céder les uns après les autres, retardaient considérablement les choses.

La tâche la plus ardue, pour les souverains archéons, consistait à se nourrir. Là-bas, dans la faille insondable, le fleuve de vide, l'émanation de l'informe absolu, coulait en abondance et ils n'avaient qu'à allonger leur appendice buccal en forme d'entonnoir pour recueillir la précieuse énergie. Ici, la matière vibrante et les formes occupaient tout l'espace, empêchaient le vide de se déployer. La terre, la pierre, le bois et les eaux n'étaient pas des aliments rentables, car leur effroyable densité coûtait davantage d'énergie qu'elle n'en rapportait. Seuls étaient intéressants les êtres mus par l'instinct ou les pensées, par une énergie impalpable, à savoir les animaux et les humains. Mais des animaux, il n'en restait pratiquement plus sur l'île d'Alba, et des humains, il n'en venait jamais.

— Laissons donc ces primitifs venir nous rendre visite, émit Losfer. *Nous devons éviter de quitter la Lune Noire car Asmine va bientôt nous livrer les secrets de son âme…*

— Comment allons-nous survivre si nous ne retournons pas nous abreuver au fleuve du vide ? intervint Azal avec le manque de discernement qui le caractérisait.

— Les humains… Nous nous nourrirons de l'énergie des humains, répondit Belbuth.

Et déjà ses antennes, ses appendices, les poils de ses pattes et de son thorax vibraient d'allégresse. L'énergie humaine était un mets de gourmet, une friandise qu'un Archéon ne pouvait s'offrir que très rarement. Et encore, au prix de quels efforts : il fallait d'abord tromper la vigilance des Parfaits, descendre sur un monde de formes, vaincre la gravité, s'installer dans le grenier et le sous-sol d'une maison, choisir sa proie et aspirer son énergie pendant son sommeil. Malgré le goût délicieux qu'offrait l'âme d'un Gom, on devait faire attention à ne pas abuser. De nombreux Archéons vulgaires (et mêmes deux souverains, Saton et Asmod) n'étaient jamais revenus de leur expédition sur les mondes du plan de matière. Ils avaient absorbé de l'énergie humaine en telle quantité que la puissance des Abysses s'était retirée d'eux et qu'ils étaient devenus des êtres hybrides, des malheureux composés de néant et de chair qu'on appelait communément vampires, goules, stryges, loups-garous…

— Neutralisons la bulle de vide, proposa Losfer.

— Bonne idée, approuva Belbuth. *Il serait dommage de ne pas*

profiter de la situation…

— Mais cela peut se révéler dangereux : ils risquent de se défendre, protesta Azal.

— Nous effacerons toute trace de notre présence. L'effet de surprise jouera en notre faveur, émit Losfer. *Il nous suffira de semer quelques indices extérieurs pour qu'ils pénètrent à l'intérieur de la montagne, nous les empêcherons de sortir en réinstallant une barrière de vide et nos soldats leur inoculeront la…*

— Mais ils n'arriveront pas tous en même temps, insista Azal. *Ceux qui disposent d'un vaisseau d'acier seront là plus tôt que les deux qui traversent le plateau à pied.*

— Nous nous occuperons d'eux à mesure qu'ils se présenteront.

— Attention : le fait de disposer de toute cette énergie humaine peut nous conduire à la frénésie. La puissance des Abysses ne tolère pas les abus.

— Nous nous contenterons des quelques prélèvements nécessaires à leur paralysie. Nous les garderons en réserve dans la matière inerte. Ils peuvent s'y conserver pendant des milliers d'années de l'échelle gom. La puissance des Abysses ne nous interdit pas de profiter du tunnel énergétique que nous avons foré depuis la faille. Ce sera à la fois notre récompense et notre secret.

— Pour ma part, j'ai toujours rêvé de posséder une réserve d'énergie humaine, approuva Belbuth. *Malheureusement, depuis que les Parfaits se sont installés dans l'éther, je n'ai plus jamais eu le loisir d'en constituer une. Il va sans penser que je suis d'accord avec Losfer…*

Azal n'avait donc plus d'autre choix que de s'incliner. Il n'était qu'un souverain du troisième échelon, un roi à dix-sept pattes (et encore, il incluait généreusement dans ce chiffre le moignon qui lui poussait sous le thorax) et il ne pouvait pas s'opposer à la volonté d'un Arc d'éon des grands fonds comme Losfer. Toutefois, cette idée ne lui plaisait pas : il pressentait que ces primitifs n'étaient pas des humains tout à fait ordinaires, surtout les deux qui parcouraient le plateau à pied. Les deux Archéons vulgaires de son peuple qui avaient été envoyés à leur rencontre, des soldats confirmés pourtant, n'étaient pas revenus. Losfer et Belbuth sous-estimaient le danger, et il ne put s'empêcher d'émettre une dernière pensée d'alarme :

— Je crois que nous devrions faire preuve de prudence. Nous ne savons rien de ces Goms.

— Si les primitifs avaient accompli des progrès significatifs, nous le saurions, rétorqua Losfer. *Assez pensé maintenant. Il est temps de désactiver la barrière de vide comme nous l'avons fait pour Asmine…*

*

Le Vioter se réveilla à la tombée de la nuit. Les rafales d'un vent froid lui mordaient la peau. Il se rendit alors compte qu'il était entièrement nu. Sa combinaison, son poignard et ses bottes gisaient à côté de lui. Quelques vautours tournoyaient dans le ciel assombri.

Son épaule ne le faisait plus souffrir. Il jeta un rapide coup d'œil sur sa clavicule et s'aperçut qu'elle s'était remise en place. De même, il ne percevait plus le chant doucereux du poison tapi dans ses veines.

Orielle et les gipaètes avaient disparu. Il eut beau fouiller le plateau du regard, il ne détecta aucun signe de leur présence. C'était comme si tout s'était effacé pendant son sommeil. Il se demanda brièvement s'il n'avait pas été victime d'une illusion télépathique, de l'une de ces hypnoses spontanées que provoquent certains types de climats, puis il aperçut des plumes blanches et noires ainsi que des aiguilles de cactées disséminées sur l'herbe sèche. Les restes de la « robe » d'Orielle… Il découvrit également des taches de sang et quatre lignes brisées et noires qui s'éloignaient vers l'est, à l'opposé des soleils couchants. Si la jeune Parfaite avait pris le temps de le soigner (qui d'autre aurait pu le faire ?), elle n'avait pas pris celui de l'attendre. Il ne trouva aucune explication plausible à son départ précipité. Avait-elle pris peur des Archéons et renoncé à délivrer Asmine ?

Il étira ses muscles engourdis, se leva, enfila sa combinaison lacérée, brûlée, maculée de sang et de terre. La fatigue s'était dissipée mais il avait faim et soif. Il décida de suivre les traces des gipaètes en espérant qu'elles le mèneraient à Orielle, car elle savait comment combattre les soldats aux yeux rouges et, sans elle, sans la maîtrise de l'arme décisive que constituait la lumière, il n'aurait aucune chance d'arriver jusqu'à Asmine.

Il se mit en marche. Deux heures plus tard, les ténèbres recouvrirent l'étendue désertique et l'énorme globe ocre d'Agondange apparut au-dessus de la ligne d'horizon. Il craignait à tout moment de tomber sur d'autres Archéons et, même s'il essayait de progresser le plus silencieusement possible, il avait l'impression que les crissements de ses bottes sur l'herbe et la terre calcinées par les sabots des gipaètes résonnaient avec force dans la paix nocturne. Dans le lointain, il entrevit des reliefs ourlés de la lumière maladive d'Agondange. Cela ressemblait à un bâtiment en ruine entouré d'arbres aux cimes plus hautes et effilées que celles des épineux. Il discerna peu à peu un bruissement confus qui évoquait le murmure d'une cascade. Il lui fallut encore une heure pour atteindre un mur d'enceinte effondré, recouvert par une végétation luxuriante, inhabituelle sur ce plateau. À partir de là, les empreintes des gipaètes se perdaient dans les fourrés. Le vent colportait des odeurs de terre humide, d'humus. Le murmure s'était transformé en un fracas de torrent.

Le Vioter franchit le mur d'enceinte. Instinctivement, il plongea la main dans la poche de sa combinaison et serra le manche de son poignard. La lumière chétive d'Agondange caressait timidement les monticules de pierres coiffés d'herbes folles, les branches basses des arbres, les murs et les chevrons rongés d'une grande bâtisse éventrée. Il jeta un rapide regard panoramique mais ne décela aucune lueur rouge alentour. Les rafales de vent ployaient les cimes et sifflaient dans les embrasures des fenêtres et des portes. Il se fraya un passage dans l'épaisse végétation, contourna l'angle de la construction et remonta prudemment vers la source du bruit. Il se retrouva devant une grille en fer à demi couchée, rouillée, étouffée par des rampants aux feuilles crénelées aussi dures et tranchantes que du métal. Cela faisait probablement des siècles que cette demeure n'avait pas été visitée et la végétation, régnant en maîtresse absolue sur les lieux, avait peu à peu établi ses défenses. Il longea la grille jusqu'à ce qu'il rencontre un portail défoncé, piétiné. Il en franchit le seuil et se retrouva dans ce qui avait dû être jadis un atrium. Le vacarme provenait d'une excavation d'une dizaine de mètres de diamètre placée au centre de la cour intérieure et ceinte d'un muret dont le rebord plat résistait encore à l'envahissement des buissons d'épines et des orties.

Le Vioter s'en approcha lentement. Un signal d'alarme se déclencha dans un recoin de son esprit. Quelques gouttes projetées par la cascade souterraine au-dessus du muret lui cinglèrent le visage. Une masse sombre surgit subitement devant lui, et un rugissement terrifiant domina le grondement de l'eau.

CHAPITRE VI

Assis à l'écart du groupe sous le fuselage de la felouque, Scuroh ne touchait pas à la nourriture réhydratée qui garnissait le récipient métallique posé devant lui. Les rayons des quatre piégeurs lumineux disposés autour de l'appareil fusaient sur l'herbe couchée et rebondissaient sur le socle d'atterrissage avant de se perdre dans la nuit. La Lune Noire atteignait le point de périgée de son orbite, et le croissant ocre de la planète Agondange était maintenant haut dans la voûte céleste criblée d'étoiles.

Étant donné l'absence totale d'insectes, les rampes lumineuses enchâssées dans la coque de la felouque auraient largement suffi à éclairer le bivouac (les fras pilotes avaient mis cette halte à profit pour purifier le système d'oxygénation du vaisseau et avaient prié leurs passagers de prendre leur repas dehors), mais la force de l'habitude avait poussé les agents du Jahad à installer les piégeurs, des lampes de sol munies d'un système d'aspiration. Les fras pilotes avaient refusé d'écouter l'Ultime Su-pra Vencez et de poursuivre les recherches pendant la nuit. Ils craignaient de percuter des reliefs non signalés par les radars de bord. Même si les probabilités de collision étaient infimes, pour ne pas dire nulles, ils préféraient éviter de courir le moindre risque. Qu'ils fussent du Chêne Vénérable, d'une armée civile, d'une compagnie marchande ou d'une société de transport, tous les pilotes appartenaient à la grande fratrie des navigants et vouaient un amour exclusif, presque charnel, à leur vaisseau.

Su-pra Vencez avait eu beau tempêter, menacer, injurier, ils étaient restés inflexibles.

— Comment repartirez-vous d'ici s'il arrive quelque chose à la felouque, Votre Grâce ?

— Que voulez-vous qu'il lui arrive ? avait hurlé l'Ultime, hors de

lui. Cette île est entièrement plate.

— Le gosse a dit qu'il y avait des montagnes plus loin.

— Les radars vous les signaleront.

— Peut-être, peut-être pas. La felouque n'est pas un vaisseau atmosphérique, Votre Grâce. Vous nous contraignez déjà à exécuter des manœuvres contraires à la déontologie de l'espace.

— Je me fiche de votre déontologie comme de ma première bure ! Je suis l'Ultime Su-pra Vencez, plénipotentiaire, dépositaire du sceau personnel de Sa Sainteté Gahi Balra, et vous me devez allégeance.

— Vous oubliez l'exception spatiale, Votre Grâce, avait calmement rétorqué un pilote.

— Justement, nous ne sommes plus dans l'espace. Et à l'allure où nous nous traînons, je considère que…

— Détrompez-vous : la felouque est un vaisseau intermondes. À ce titre, et que nous utilisions l'hyperpropulsion ou non, elle reste régie par les lois de l'espace.

— Vous répondrez de votre insubordination !

— Le seul tribunal compétent pour juger les pilotes est celui de la guilde des navigants.

Scuroh avait suivi avec attention la conversation entre les trois hommes. Si l'Ultime avait su dans quel endroit l'enfant-limier les conduisait, il n'aurait peut-être pas été aussi pressé de s'y rendre. Au fur et à mesure qu'ils approchaient de la montagne, les ondes des créatures qui avaient emprisonné sa « mère » devenaient de plus en plus oppressantes. Cependant, aussi effrayantes qu'elles fussent, il n'avait à aucun moment envisagé de renoncer à son projet.

— Tu ne manges pas, Scuroh ?

Fra Holan s'approcha du garçon et s'accroupit à côté de lui. Les autres, Su-pra Vencez, maître Criph, les agents du Jahad et les deux pilotes continuèrent de manger en silence, regroupés à une dizaine de mètres du vaisseau. Une colonne de lumière pâle tombait du sas entrouvert du compartiment commun. La faible vibration des purificateurs d'oxygène troublait l'épais silence nocturne.

— Je n'ai pas faim, répondit l'enfant-limier.

— Au rythme où maître Criph te fait travailler, tu as certainement besoin de reprendre des forces, insista le missionnaire.

Scuroh releva la tête et, entre deux mèches de cheveux, son regard glissa furtivement sur le visage de fra Holan. Que lui voulait donc cet homme d'Église ? Ne voyait-il pas qu'il était en crise de manque ? Ne pouvait-on pas le laisser en paix quelques minutes ? Avait-il deviné quelque chose ?

— Ç'a toujours été comme ça depuis que je suis en âge de travailler, murmura-t-il en haussant les épaules. Mon père a un gros portefeuille de clients.

— Et tu n'en a pas marre ?

La voix de fra Holan s'était muée en un filet sonore à peine audible. Cette question eut pour effet de renforcer la méfiance de Scuroh. En général, lorsqu'un adulte témoignait de l'intérêt à son égard, il exigeait quelque chose en contrepartie. L'enfant-limier préférait ne pas se souvenir des propositions sordides que lui avaient plus ou moins discrètement faites les clients de son père. Cela l'aurait peut-être amené à penser que ces frôlements appuyés, ces caresses dérobées, ces embrassades odieuses ou ces paroles dégoûtantes étaient des clauses spéciales des contrats passés entre maître Criph et les individus qui poussaient la porte du bureau de l'entreprise familiale de Craphilage. Peut-être que maître Criph ne vendait pas seulement les talents de limier de son fils mais également des bribes de son corps. De la part de cet homme prêt à toutes les bassesses pour amasser de l'argent, cela n'aurait rien eu de très étonnant.

— Tu ne veux pas répondre ? demanda fra Holan.

Scuroh se plongea dans la contemplation de sa gamelle. Un rideau ajouré de cheveux lui tomba sur le front. Il s'attendait à tout moment à ce que la main du missionnaire se glisse par l'échancrure de sa combinaison et se faufile comme un serpent visqueux sur sa peau. Il s'apprêtait à subir l'agression avec sa résignation coutumière, parce que, lorsqu'il se rebellait, se cabrait ou se plaignait, son père prenait systématiquement le parti du client, lui flanquait une bonne rouste et le privait de ses deux gélules matinales. Il s'efforça de penser à sa « mère », prisonnière de la pierre de la grotte. Lorsqu'il l'aurait délivrée – il ne savait pas comment, mais il était persuadé qu'il parviendrait à la sortir des griffes des mystérieuses créatures qui hantaient la montagne –, ils partiraient ensemble vers une nouvelle demeure, vers une nouvelle planète, vers une nouvelle vie. Il se raccrochait de toutes ses forces à cette idée, à ce fol espoir, parce que c'était la seule perspective qui l'empêchait de s'allonger sur l'herbe rêche du plateau et de se laisser mourir sur place. Il avait enfin trouvé une mère, la femme aimante et douce qu'il avait inconsciemment cherchée à chaque fois qu'il s'était lancé sur les traces ondulatoires des gibiers de maître Criph.

— J'ai comme l'impression que tu poursuis quelque chose, ou plus exactement quelqu'un d'autre que Rohel Le Vioter. Est-ce que je me trompe ?

Une bulle d'inquiétude gonfla dans la gorge de Scuroh. La perspicacité du missionnaire l'alarma car elle risquait de faire capoter son projet. Il écarta nerveusement les mèches qui lui obstruaient les yeux et fixa son interlocuteur pour la deuxième fois.

— Tu n'es pas obligé de dire quoi que ce soit, ajouta rapidement fra Holan, à qui l'embarras du garçon n'avait pas échappé.

Il évitait soigneusement de brusquer Scuroh. Il était conscient que le mince fil qui les reliait pouvait se rompre à tout moment, que l'enfant-limier, un être secret, fantasque, meurtri par la vie, se saisirait du moindre prétexte pour se retrancher à jamais dans son silence. À nouveau, une colère noire embrasa le missionnaire : ce scélérat de maître Criph avait volé à Scuroh son enfance, la période la plus tendre et la plus précieuse de son existence. Les individus qui se comportaient de la sorte appartenaient-ils encore à la race humaine ? L'Ultime Su-pra Vencez, le dépositaire du tabernacle personnel du Berger Suprême, n'avait pourtant pas hésité à exploiter le cynisme effarant de cet homme. Si l'Église en était réduite à employer les méthodes d'organisations criminelles, trahissant ainsi le Verbe libérateur du prophète Idr El Phas, c'est qu'elle était elle-même devenue une entité dangereuse, démoniaque, qu'il fallait combattre par tous les moyens.

— Je suis ton ami, ton allié, reprit le missionnaire à voix basse. Mais je ne pourrai t'aider qu'à la condition que tu m'accordes ta confiance.

La dernière fois qu'un adulte avait mendié sa confiance à Scuroh, ç'avait été pour l'entraîner à l'écart et commencer à le caresser. Il n'avait dû son salut qu'à l'intrusion inopinée de maître Criph et de l'une de ses clientes, une richissime femme de La Barabane qui voulait remettre le grappin sur son mari disparu.

L'enfant-limier examina attentivement le missionnaire. Il ne décela pas dans son regard les lueurs troubles qui accompagnaient généralement ce genre de proposition.

— J'ai besoin de savoir où tu nous conduis, Scuroh, chuchota fra Holan. Pour des raisons qui seraient trop longues à expliquer, je ne tiens pas à ce que Rohel Le Vioter tombe entre les mains de l'Ultime Su-pra Vencez. De plus, je n'apprécie pas la façon dont maître Criph te traite. Tu ne penses pas que nous devrions mettre nos forces en commun ?

Ces paroles éclairaient en partie l'antagonisme qui existait entre l'Ultime et son subordonné. Scuroh se demandait pourquoi ces deux hommes, qui faisaient partie de la même organisation, qui étaient donc censés avoir les mêmes intérêts, se vouaient une telle haine.

— Encore une fois, je ne te demande pas de me donner une réponse dans l'immédiat, poursuivit fra Holan. Tu as toute la nuit pour réfléchir. Je sais que les gélules de ton père t'empêchent parfois de dormir.

À cet instant, maître Criph se retourna et jeta un coup d'œil en leur direction. L'air furibond, il se leva et s'approcha à grandes enjambées. Des reliefs de son repas ornaient sa barbe fournie.

— Qu'est-ce que c'est que ces messes basses ? grogna

l'Agondangien en s'engouffrant sous le fuselage.

La lumière de la felouque jouait dans ses cheveux emmêlés et accentuait l'aspect brutal, violent, de son faciès. Des relents d'urine rance se dégageaient de ses vêtements. Les règles élémentaires de l'hygiène corporelle lui étaient autant étrangères que celles de la propreté morale.

— Je prenais des nouvelles de la santé de votre fils, répondit le missionnaire. Il refuse de s'alimenter.

Des étincelles fugaces luirent dans les petits yeux renfoncés de maître Criph. Il tendit un bras menaçant dans un froissement d'étoffe et de cuir.

— Ne vous occupez pas de ça. Et cessez de tournicoter autour de lui comme un vieux vicieux. Avec moi, je vous le garantis, il mangera.

Le moment n'était pas encore venu d'affronter l'Agondangien. Fra Holan étouffa sa colère, haussa les épaules et se releva. Cependant, au regard appuyé que lui décocha Scuroh, il comprit que l'enfant-limier venait de basculer dans son camp. Il sortit de l'abri du vaisseau, s'enfonça dans la nuit noire, puis, lorsqu'il se fut suffisamment éloigné des piégeurs lumineux, il laissa couler des larmes. Bien qu'il eût des réticences à l'admettre, il fut obligé de reconnaître qu'il pleurait avant tout sur lui-même.

*

Le Vioter entrevit des étincelles fugitives qui jaillissaient de longues pattes dressées au-dessus de lui et se jeta de tout son long sur le côté. Les fourrés amortirent sa chute. Il entendit d'abord des sifflements menaçants, puis le choc sourd de sabots martelant le sol. Il roula sur lui-même et, quelques mètres plus loin, se rétablit en souplesse sur ses jambes. Il distingua alors les yeux blancs et luisants d'une gipaète qui disparaissaient par intermittence sous les mèches de sa crinière. Prise de démence, elle tournait sur elle-même, ruait, se cabrait, poussait des rugissements assourdissants.

Ses trois cornes effilées et claires fendaient la nuit comme les proues d'un bateau ivre. Ses sabots semaient des braises rougeoyantes qui crépitaient sur les pierres dénudées et embrasaient les tiges des herbes ployées.

Sans quitter la gipaète du regard, Le Vioter se recula lentement en direction de l'ouverture de la grille. Il escalada le portail couché, veillant à conserver l'équilibre sur les barreaux rongés par la rouille. C'est alors qu'il perçut un souffle chaud dans son dos. Il se retourna. La seconde monture éthérique, immobile, attentive, bloquait la sortie de la cour intérieure. Beaucoup plus calme que sa congénère, donc beaucoup plus dangereuse. Elle l'avait probablement suivi depuis qu'il

avait franchi le mur d'enceinte des bâtiments et s'était arrangée pour lui interdire toute retraite. Elle donnait de brefs et violents coups de tête du bas vers le haut. Des nuages d'un jaune pâle se formaient devant ses naseaux, ses yeux blancs lançaient des éclairs électriques, des frissons couraient sur ses flancs rebondis, son sabot antérieur gauche grattait nerveusement la terre.

Elles avaient pourtant semblé paisibles, amicales, à l'issue du combat contre les deux Archéons. Pourquoi adoptaient-elles soudain un comportement aussi agressif ? Était-il arrivé quelque chose à Orielle ?

Elles avaient pris Rohel en tenaille et il n'avait que son court poignard à opposer à leur masse, à leurs cornes, à leurs membres puissants, à leurs sabots incendiaires. Les rayons crayeux d'Agondange se reflétaient furtivement sur leurs robes en sueur.

Elles attaquèrent en même temps, dans le même mouvement, comme averties par un mystérieux signal. Elles tentèrent d'abord de l'embrocher sur leurs cornes. Il bondit en arrière. Son dos et son bassin heurtèrent brutalement le montant de la grille. Le choc lui coupa le souffle. Elles se dressèrent sur leurs membres postérieurs. Il comprit que la gipaète de la cour avait simulé la folie pour mieux l'attirer dans le piège qu'elles lui avaient destiné. Intelligentes, disciplinées, cohérentes, elles n'agissaient pas sous le coup de la peur comme il l'avait cru dans un premier temps, elles avaient l'intention délibérée de l'éliminer. Leurs membres antérieurs giflèrent la nuit et s'abattirent sur lui en semant de larges gerbes d'étincelles. Il banda les muscles de ses jambes, se concentra sur la parabole décrite par les sabots.

Au dernier moment, alors que les étincelles lui piquetaient déjà le visage, il se détendit, plongea vers l'avant, roula sous les flancs des gipaètes, mit son élan à profit pour se faufiler entre leurs membres postérieurs. Surprises par sa manœuvre, elles n'eurent pas le temps d'infléchir leur trajectoire. Elles percutèrent le sol avec une telle violence que leurs genoux ployèrent sous l'impact, que leurs épaules s'entrechoquèrent, que leurs cornes raclèrent la grille dans un crissement sinistre.

Sans perdre une seconde, Le Vioter se redressa et courut en direction de l'excavation du centre de la cour. Il jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule. Elles avaient déjà fait demi-tour et s'étaient élancées à sa poursuite. Poussant des rugissements rageurs, abandonnant un formidable panache de feu et de fumée dans leur sillage, elles progressaient à une vitesse effarante. Rohel trébucha sur une excroissance rocheuse. Il n'essaya pas d'enrayer sa chute, il se reçut en souplesse sur l'herbe et poussa de toutes ses forces sur ses bras pour se relever. Il sentit le souffle brûlant des gipaètes sur sa

nuque et son dos. La margelle du gigantesque puits n'était plus qu'à quelques mètres. Une âpre odeur de soufre lui envahit les narines. Il laissa les montures éthériques combler la distance puis, lorsqu'elles l'eurent pratiquement rattrapé, il modifia ses points d'appui, changea subitement de direction et accéléra. Trompées par son crochet, elles filèrent au grand galop sur sa gauche et perdirent le contact avec lui. Un court moment de répit qu'il exploita pour atteindre le muret de l'excavation. Il agrippa le rebord plat, l'enjamba et, bien qu'il n'eût aucune idée de la profondeur du puits, il se lança dans le vide.

Trois mètres plus bas, il se réceptionna durement sur des roches aux arêtes humides et coupantes. Le grondement assourdissant de l'eau souterraine absorba les rugissements d'impuissance des gipaètes. Il dévala une paroi abrupte et glissante sur le dos et les fesses. La pierre rugueuse lui écorcha douloureusement les coudes. Il atterrit brutalement dans une vasque naturelle tapissée de mousse, emplie d'eau stagnante et glacée.

Il lui fallut deux bonnes minutes pour reprendre ses esprits. Il glissa son poignard, qu'il n'avait pas lâché, dans la poche intérieure de sa combinaison. Il crut d'abord que quelqu'un avait installé un système d'éclairage au fond du puits, où l'on voyait comme en plein jour. C'était une immense grotte aux parois tourmentées, à la voûte hérissée de stalactites, aux innombrables écoinçons naturels soulignés par des replis de ténèbres, une véritable dentelle de pierre, une nef saisissante de beauté, de majesté. Le torrent débouchait d'une galerie adjacente, se fracassait contre une barrière rocheuse qu'il franchissait dans un terrible bouillonnement d'écume avant de poursuivre son cours échevelé et de disparaître dans les entrailles de la terre. Sur la rive opposée se devinaient les marches usées d'un escalier taillé directement dans la pierre.

La lumière provenait d'une substance phosphorescente qui imprégnait les parois, dispensait un éclairage argenté identique à celui des soleils jumeaux, dessinait d'insaisissables figures géométriques dans les gerbes incessantes soulevées par les ressacs.

Le Vioter repéra le corps d'Orielle, allongé au pied de l'escalier, immobile, apparemment inerte. Ses cheveux épars, sa nuque et son dos reposaient sur la première marche. Son bassin et ses jambes, ballottés par la violence du courant, baignaient dans le torrent. Un flot de sang s'échappait de son bas-ventre et formait un nuage pourpre que l'eau s'acharnait à diluer.

— Orielle !

Le cri de Rohel se perdit dans le vacarme amplifié par la voûte de la grotte. La jeune Parfaite n'était visiblement pas en mesure de l'entendre. Sautant de roche en roche, il longea la paroi à la recherche d'un passage, d'un endroit où le courant se montrerait un peu moins

impétueux. Plus avant, la voûte et les parois se resserraient, s'étranglaient jusqu'à former une bouche basse qui semblait avaler la rivière souterraine. Les stalactites plongeaient directement dans l'eau écumante et ressemblaient à de gigantesques dents. C'est là qu'il décida de traverser. Il se laissa glisser dans l'onde, d'abord jusqu'à la taille, puis jusqu'à la poitrine. Il dut s'arc-bouter sur les stalactites pour résister à la formidable traction du courant. L'eau était tellement froide que ses pieds, ses jambes et son bassin s'engourdirent rapidement. Il dérapa sur la mousse et les algues qui garnissaient le lit du torrent. Ses jambes, privées d'appui, furent aussitôt aspirées par la bouche sombre. L'eau lui recouvrit le visage, fureta dans ses narines, dans sa gorge, mais il ne relâcha pas sa prise. Il se hala en force jusqu'à ce qu'il ait recouvré sa position verticale, puis, après avoir repris son souffle, il franchit les quinze mètres qui le séparaient de l'autre rive.

Là, il s'ébroua rapidement, fit quelques mouvements sur place pour rétablir la circulation sanguine et se dirigea vers l'escalier. La pâleur d'Orielle l'alarma, mais le soulèvement régulier de sa poitrine indiquait qu'elle était toujours en vie. Il la saisit par les aisselles, la sortit du torrent et l'allongea précautionneusement sur une marche supérieure. Le sang sourdait en abondance de son bas-ventre, lui maculait l'intérieur des cuisses avant de dévaler le bas de l'escalier. Elle ne souffrait d'aucune blessure ou contusion apparente, mais sa peau émerisée était glacée. Ses paupières se soulevèrent et ses yeux fiévreux, hagards, larmoyants, se posèrent sur Rohel. Ses lèvres exsangues remuèrent faiblement.

— Gom Rohel… La grotte… Asmine…

Le Vioter lui sourit et lui fit signe de se taire. L'urgence lui commandait de l'extraire le plus rapidement possible de l'atmosphère humide et froide de l'excavation. Là-haut, et en espérant que les gipaètes se soient calmées, il trouverait peut-être de quoi la réchauffer. Il la souleva, la cala contre son torse et gravit une à une les marches de pierre sur lesquelles elle continua de semer son sang. Lorsqu'il se rapprocha de l'étroit passage pratiqué dans la margelle du puits, il aperçut les yeux blancs des montures éthériques qui brillaient comme des astres menaçants.

*

Les courants de pensées venaient se jeter les uns après les autres dans cette mer agitée qu'était devenue la mémoire d'Asmine.

C'était, elle le pressentait, le dernier sursaut de vie avant la dissolution dans la matière inerte. Le chant du cygne. Ses atomes satellisés tournaient de plus en plus vite et elle devait en appeler à

toute sa volonté pour maintenir la cohérence de son individualité. Une souffrance indicible, quelque chose qui ressemblait à un écartèlement multiplié à l'infini. Elle ne voyait plus les Archéons depuis environ sept cents ans, mais elle continuait de percevoir leur odieuse présence. Penchés sur la pierre, attentifs, ils guettaient le moment où s'ouvrirait le sanctuaire de son âme, où ils pourraient tranquillement piller les informations contenues dans son cerveau, dans ses cellules éparpillées. Ils utiliseraient ensuite ces précieux renseignements pour déclarer une guerre sans merci au peuple des Parfaits. Elle serait celle par qui le malheur arriverait, le maillon faible dans le rempart de lumière, la brèche par laquelle les créatures des Abysses s'engouffreraient. Et, s'ils parvenaient à franchir l'obstacle de l'éther, les Archéons envisageraient probablement de se répandre sur les mondes de matière. À cause d'elle, les humanités primitives couraient désormais un grand danger.

Elle aurait préféré ne plus se souvenir, elle aurait préféré être balayée par les vents du néant, mais sa mémoire lui était redonnée comme pour mieux lui faire goûter l'amertume de sa responsabilité. Les Parfaits avaient développé leurs potentialités, s'étaient élevés au-dessus de la condition ordinaire des Goms et s'étaient installés sur l'éther précisément pour empêcher les Archéons de sortir de leur faille. Bien sûr, de temps à autre, les créatures des Abysses parvenaient à tromper la vigilance des Parfaits, à creuser des tunnels énergétiques et à se glisser sur les mondes de matière pour se nourrir de l'énergie humaine, mais cela restait le fait d'individus isolés et, de surcroît, ces expéditions leur coûtaient une telle débauche d'efforts qu'ils étaient le plus souvent amenés à renoncer. Mais qu'en serait-il lorsqu'ils auraient la possibilité de déferler en masse, ivres de la puissance terrifiante que leur conférait le fleuve de vide, l'émanation de l'informe absolu ?

Elle aurait permis cela. Elle n'avait pas su couper avec ses racines humaines. Elle avait gardé la compassion en elle. Compassion pour ses frères et sœurs des races inférieures qui continuaient de ramper sur les terres fermes, prisonniers des gravités, des instincts, des désirs, des haines. Compassion qu'elle avait élevée au rang de vertu et que les Sages de l'éther considéraient comme une faiblesse. Imperméable, orgueilleuse, elle était allée jusqu'au bout de son raisonnement.

— Ta place n'est plus sur l'éther, lui avaient annoncé les Sages.

Ils l'avaient condamnée au bannissement perpétuel. Elle avait crié à l'injustice, à la persécution, elle avait tenté d'expliquer son point de vue, mais personne ne l'avait écoutée. Ils s'étaient contentés d'effacer ses données éthériques, son identité de Parfaite.

Maintenant que le pire était sur le point de se produire, elle se rendait compte qu'ils avaient eu raison. Son exil – elle ne l'avait pas

considéré comme un exil, au début, mais comme un sacerdoce, comme une mission humanitaire – n'avait été qu'une cruelle succession de désillusions. *Les primitifs doivent trouver eux-mêmes le chemin de l'évolution,* disaient les Sages… Non seulement les Goms s'étaient servis d'elle pour massacrer leurs semblables, mais elle s'était elle-même progressivement métamorphosée, affaiblie, elle avait perdu ses facultés de discernement et s'était précipitée dans le piège que lui avaient tendu les trois souverains archéons.

Elle se souvenait… Ses seins, des attributs atrophiés sur l'éther, s'étaient peu à peu développés, ses ovaires s'étaient réactivés et, un jour, le sang avait coulé entre ses cuisses. Elle se souvenait de l'étrange sensation que procurait ce liquide tiède, poisseux, sur sa peau tendre. Cela s'était passé dans le puits illuminé de la demeure en ruine, au bord de la rivière souterraine où elle allait souvent se recueillir. Elle était redevenue une femme fécondable, une mère potentielle, et la Lune Noire avait mémorisé et reproduit le phénomène : chaque mois, au moment où Asmine perdait le sang de sa féminité recouvrée, l'eau de la rivière se teintait de pourpre et rougissait l'océan d'émeraude comme pour célébrer le rite de sa métamorphose.

Présent, ce vaisseau de fer qui décollait à quelques kilomètres de la montagne dans un grondement qui offensait le silence ? Cet enfant prostré sur le plancher du compartiment ? Il voyait des choses que ses compagnons, l'homme barbu et vêtu de peaux de bêtes, les deux prêtres au crâne rasé, les hommes sanglés dans des combinaisons noires, ne voyaient pas, il détectait les vibrations ondulatoires, il les guidait vers la montagne, vers la grotte, vers la pierre couchée.

Vers elle.

Était-il l'enfant qu'elle avait tant désiré, qu'elle avait appelé de tous ses vœux ? Juste avant d'être capturée par les Archéons, elle avait été saisie d'un désir pressant de maternité. Une véritable obsession, un appel profond de ses fibres. À aucun moment elle n'avait envisagé de procréer à la manière des primitifs. Malgré sa transformation, l'accouplement restait pour elle quelque chose d'animal, de dégradant, d'inconcevable. Elle avait donc lancé un message silencieux à travers l'espace, espérant que ses vibrations de mère en attente rencontreraient les vibrations d'un enfant en attente de mère. Devenue mortelle, elle avait éprouvé ce besoin typique des Goms de transmettre leurs biens à leur progéniture, d'établir un pont entre la vie et la mort. Elle ne possédait ni maison, ni richesses, ni titre, mais, puisqu'elle était définitivement perdue pour les Parfaits, elle pourrait au moins tenter de léguer des bribes de son savoir aux primitifs. Peut-être qu'un Gom réussirait là où elle avait échoué… Peut-être que les Goms condescendraient à écouter l'un des leurs…

Et c'était lui, cet enfant qu'on avait dès sa naissance séparé de sa mère biologique, cet enfant aux yeux tristes et aux perceptions aiguisées (et même si ces perceptions étaient artificiellement provoquées par un mélange de plantes, de cendres et de sang séché), qui venait à sa rencontre… Trop tard. Elle était prisonnière de la pierre couchée, elle n'en avait plus que pour quelques heures à vivre, un jour ou deux dans le meilleur des cas, elle allait faire le malheur de ce garçon comme elle allait faire le malheur des Parfaits et des races humaines. Il n'était pas de taille à lutter contre les Archéons. Elle n'avait trouvé sa place ni sur l'éther ni dans l'univers de matière, elle n'avait vécu que les plus mauvais aspects de l'un et l'autre monde. Elle ne serait jamais une Parfaite, une experte de la lumière, une gardienne immortelle et vigilante de la porte abyssale. Elle ne serait jamais la grande sœur des humains, ni même la mère d'un seul d'entre eux. Elle ne laisserait pour seule trace de son passage que le vent de la souffrance et de la destruction.

Présent, la jeune Parfaite et le Gom qui tentaient de se réchauffer aux premiers rayons des soleils jumeaux ? Les gipaètes qui piaffaient nerveusement comme si elles pressentaient que leur maîtresse était sur le point de se perdre à jamais ?

La métamorphose de la jeune Parfaite avait été beaucoup plus rapide que la sienne. Sa sœur éthérique ne faisait qu'emprunter le chemin qu'elle avait défriché et qui menait de la lumière aux ténèbres, de la légèreté à la pesanteur, de la fluidité à la densité, de l'éternité à l'espace-temps. Ne se rendait-elle donc pas compte que cette voie conduisait irrémédiablement à l'échec ?

Et puis il y avait le Gom aux cheveux bruns et bouclés qui l'accompagnait. Celui-là n'était pas un primitif comme les autres. Il possédait en lui une force qui, bien que secrète, cachée, semblait considérable. Il luttait contre des créatures auprès desquelles les Archéons des Abysses paraissaient presque inoffensifs, des créatures issues des trous noirs, des non-univers.

Fusion convulsive des courants de pensée. Résister encore à l'attraction de la pierre. Refuser de capituler. Laisser à ce Gom le temps d'arriver jusqu'à la montagne. Asmine avait encore une mission à remplir, la seule peut-être pour laquelle elle s'était échouée sur ce satellite d'un monde perdu : le guérir du poison qui le rongeait, lui permettre de poursuivre sa route, d'accomplir sa destinée.

Couchée sur les herbes folles de la demeure abandonnée, la jeune Parfaite reprenait connaissance. Sa métamorphose aurait pu la tuer, elle n'avait provoqué qu'une baisse sensible de son potentiel lumineux. Elle avait perdu beaucoup de sang. Aurait-elle encore la force d'apprendre le secret de la lumière intérieure à son compagnon ? En aurait-elle encore le désir ? Essaie, petite sœur de l'éther, je t'en

supplie, essaie… Même s'il en aime une autre… Aimer, c'est également souffrir… Accepte cela… Essaie…

CHAPITRE VII

Ils sont là-dedans, affirma Scuroh, l'index pointé sur la montagne.

— Alors, Votre Grâce, est-ce qu'il ne les vaut pas, ses quatre cent mille frangels ? s'exclama maître Criph.

— Bouclez-la ! répondit l'Ultime.

Sa trivialité traduisait autant son irritation que l'inexplicable angoisse qui s'était emparée de lui. Les pilotes avaient posé la felouque à une centaine de mètres des premiers reliefs, des promontoires rocheux qui veillaient sur les environs comme des gardiens hautains et figés. Les rayons des soleils jumeaux scintillaient sur le sommet enneigé de la montagne, un pic noir, tourmenté, pelé, isolé, qui se dressait comme par effraction au-dessus du plateau.

Fra Holan déplorait de ne pas avoir eu une nouvelle opportunité de discuter avec Scuroh. La vigilance de maître Criph ne s'était relâchée à aucun moment. Le missionnaire, en homme candide, n'avait pas compris qu'il lui aurait suffi de glisser quelques billets dans la main de l'Agondangien pour avoir la faveur d'un tête-à-tête de quinze minutes avec l'enfant-limier. Ce n'était pas la vertu ou l'équilibre psychologique de son fils qui préoccupaient maître Criph, mais l'acquittement des éventuels services spéciaux. Le Chêne Vénérable n'avait délié (largement, certes…) sa bourse que pour l'employer en tant que limier. Qu'est-ce qu'ils s'imaginaient, ces crânes tondus ? Que quatre cent mille frangels leur donnaient tous les droits ?

Fra Holan n'était pas spécialement superstitieux, mais l'atmosphère maléfique, diabolique, qui figeait ce paysage de désolation lui vrillait les nerfs. Aucune trace de vie alentour, ni animale ni végétale. Le vent lui-même s'était retiré comme s'il craignait de remuer l'air, aussi lourd que du plomb. Des frissons glacés couraient sur la peau du missionnaire, qui regrettait de ne pas avoir eu la présence d'esprit

d’aller chercher une arme quelconque – vibreur mortel, vibreur cryogénique ou même lamelase – dans la réserve du vaisseau.

— Tu nous as parlé d’une grotte, dit Su-pra Vencez, plus impressionné qu’il ne voulait bien le laisser paraître. Or je ne vois rien ici qui ressemble à l’entrée d’une grotte.

— Il y a peut-être un sentier de l’autre côté, dit Scuroh.

— Qu’est-ce que Le Vioter serait venu fabriquer dans cet endroit ? Tout ça n’a pas de sens.

Scuroh s’efforça de rester impassible et haussa les épaules. Seul fra Holan remarqua la légère crispation de ses traits.

— Il ne faudrait pas tout mélanger, Votre Grâce, intervint maître Criph. C’est déjà bien que Scuroh ait décelé la trace ondulatoire de votre gibier. Il n’est pas obligé de deviner ce qui lui passe par la tête.

L’Ultime poussa un long soupir excédé.

Il leur fallut quatre bonnes heures pour contourner la base de la montagne et découvrir, dans les replis de la paroi abrupte, l’amorce de ce qui pouvait à la rigueur passer pour un sentier.

— Je ne sais pas si c’est très prudent de s’engager là-dedans, murmura maître Criph dont la frayeur suintait par tous les pores de la peau.

— Pourquoi ? Vous avez peur des fantômes ? lança Su-pra Vencez.

L’Agondangien se gratta longuement la barbe.

— Des fantômes, non. Mais hier, Scuroh a flairé des vibrations inhumaines, blanches et glacées comme celles des morts.

— Elles m’ont même coûté cent mille frangels de plus, ironisa l’Ultime. Je vous laisse le choix : ou vous nous accompagnez ou je brouille le code d’accès à l’établissement bancaire de l’Église.

— C’est strictement interdit ! protesta maître Criph. Le traité commercial des mondes recensés…

— …me laisse de marbre, coupa Su-pra Vencez.

Scuroh maudit intérieurement son père. Non seulement maître Criph l’avait exploité, maltraité, mais sa terreur, visible à son teint livide, à ses lèvres tremblantes et à ses yeux exorbités, risquait de lui faire manquer son rendez-vous avec sa « mère ».

Maître Criph sortit une petite boîte de sa veste de cuir, l’ouvrit et tendit un comprimé de couleur rouille à Scuroh.

— Dis-nous donc ce que tu captes.

L’enfant-limier laissa fondre la gélule au goût amer sur sa langue. Comme à chaque fois, il eut l’impression de s’apaiser et de se reconnecter avec une partie ignorée de lui-même. Pendant un trop court instant, il se sentit porté par un puissant flot d’amour, comme lorsque sa « mère » venait lui rendre visite lors de ses longues nuits de souffrance. Un état indescriptible proche de la béatitude, un sentiment d’éternité qui le liait à l’univers entier. Il ne perdit pas pour autant le

sens des réalités. Il fit semblant d'entrer en transe de flair, roula des yeux fous, trembla de tous ses membres, poussa la conscience jusqu'à humecter les commissures de ses lèvres d'un peu de salive. Il n'avait pas besoin de cette mise en scène pour percevoir les ondes des créatures monstrueuses qui habitaient la montagne, mais, s'il voulait que son père et l'Ultime accordent du crédit à ses déclarations, il se devait de jouer le jeu qu'on attendait de lui. Le plan qu'il avait conçu était simple, limpide comme l'âme d'un enfant, mais il nécessitait la présence massive des adultes qu'il guidait : il comptait sur eux pour le débarrasser des créatures qui tenaient sa « mère » prisonnière et contre lesquelles ils seraient bien obligés de se défendre. Ensuite, il supposait que sa « mère », libérée de ses geôliers, aurait la force de s'arracher à l'attraction de la matière inerte, puis celle de le protéger contre maître Criph et l'Ultime du Chêne Vénérable. Cela faisait beaucoup de suppositions, beaucoup d'incertitudes mais la foi inébranlable de Scuroh les balayait comme les vents de sable balaient les mirages.

— Alors ? s'impatienta Su-pra Vencez.

— Les créatures sont parties, mentit l'enfant-limier d'une voix atone. Je ne flaire plus que les traces ondulatoires de l'homme empoisonné et de la personne qui l'accompagne.

Maître Criph s'avança d'un pas, la barbe et les cheveux en bataille, le bras levé, prêt à frapper.

— Tu t'es moqué de moi, sale petite ordure ! gronda l'Agondangien. Ces prétendues créatures n'ont jamais existé. Tu as seulement voulu faire l'intéressant.

Le bras se détendit et la gifle claqua avec une telle violence que Scuroh perdit l'équilibre et que son visage heurta une arête rocheuse de plein fouet. Une zébrure sanguinolente s'épanouit de son front jusqu'à son menton.

— C'est la crédibilité de l'entreprise que tu mets en jeu. Si mes clients apprennent que tu…

Maître Criph n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Fra Holan, incapable de se contenir davantage, lui tomba sur le râble et commença à lui grêler la nuque et les épaules de coups de poing.

— Qu'est-ce qui vous prend, bordel ? gémit l'Agondangien, ployant sous le poids de son agresseur.

— Fra Holan ! glapit Su-pra Vencez.

Voyant que ses exhortations ne calmaient en rien la fureur de son subordonné, l'Ultime fit un signe aux agents du Jahad. Il s'y mirent à quatre pour maîtriser le missionnaire dont la colère décuplait les forces : l'un le ceintura, deux autres lui bloquèrent les bras au niveau du coude, le dernier lui pointa un vibreur cryogénique sur la tempe.

Un bref éclat de lumière fusa des mains de maître Criph,

recroquevillé sur le sol, les yeux injectés de haine. Il avait extirpé du fouillis de ses vêtements un poinçon rétractable d'une vingtaine de centimètres de longueur. Il se releva et se rua sur fra Holan en poussant un feulement sauvage. La lame effilée fondit vers le cœur du missionnaire immobilisé par les quatre agents du Jahad, incapable de se défendre. En un ultime réflexe, fra Holan parvint à dégager son torse et à pivoter sur lui-même. Le poinçon se ficha profondément dans le défaut de son épaule, juste sous la clavicule. Une douleur fulgurante se propagea dans tout son corps, une large corolle pourpre s'épanouit sur sa bure verte.

Maître Criph, ayant perdu tout contrôle sur lui-même, retira la lame et la leva pour frapper de nouveau. Mais, cette fois-ci, l'un des agents du Jahad eut le temps de réagir : il lui saisit l'avant-bras au vol et lui faucha les jambes d'un coup de pied rapide et précis. L'Agondangien bascula à la renverse et tomba lourdement sur le dos. L'agent lui arracha le poinçon des mains, lui enfonça le genou dans l'abdomen, le maintint cloué au sol. Maître Criph gigota d'abord comme un insecte épinglé sur une planche de bois puis, lorsqu'il sentit l'extrémité affûtée du poinçon s'enfoncer dans sa propre gorge, il jugea opportun de se résigner.

— Ça suffit, maintenant ! siffla Su-pra Vencez. Nous nous passerons de vous, fra Holan. Retournez vous soigner à la felouque et surtout, restez-y jusqu'à notre retour. Quant à vous, maître Criph, ne vous avisez pas de recommencer.

Quelques gouttes de sang coulaient sur la joue brûlante de Scuroh. Il regarda le missionnaire s'éloigner, chancelant, entre les contreforts rocheux. Il perdait son seul allié, le seul adulte sincère qu'il ait peut-être jamais connu, mais c'était sans doute mieux ainsi. Il n'aimait pas l'idée d'entraîner un ami dans un endroit aussi incertain, aussi dangereux que la grotte sombre et froide du cœur de la montagne.

*

Les gipaètes broutaient paisiblement l'herbe de la cour intérieure. De temps à autre, leurs longues queues effleuraient délicatement leurs flancs rebondis. Elles n'avaient pas agressé Le Vioter lorsqu'il était remonté du puits avec Orielle, comme si elles avaient enfin compris que le Gom ne voulait aucun mal à la jeune Parfaite.

La nuit avait été froide, longue, pénible. Rohel s'était débarrassé de ses bottes détrempées, de sa combinaison, et s'était essuyé à l'aide des feuilles les plus larges des plantes sauvages qui poussaient au pied des murs de la maison abandonnée. Puis il s'était servi de ces mêmes feuilles pour fabriquer une couverture de fortune qu'il avait étalée sur le corps nu et glacé d'Orielle. Il avait veillé toute la nuit sur la jeune

Parfaite dont le sommeil agité, fiévreux, s'était entrecoupé de paroles incohérentes et de tremblements convulsifs. Recroquevillé sur lui-même pour lutter contre la bise nocturne, il avait fini par s'assoupir jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube viennent baiser ses paupières.

Orielle allait mieux. Elle avait recouvré des couleurs. Seuls les cernes bruns qui soulignaient ses yeux indiquaient qu'elle avait passé une nuit difficile. Les soleils jumeaux faisaient leur apparition au-dessus du toit effondré. Les rayons gris et mordorés s'infiltraient dans les frondaisons ajourées et tombaient en minces colonnes de lumière sur la grille rouillée, sur les herbes couchées, sur la margelle du large puits. Le grondement sourd du torrent souterrain transperçait le silence.

— J'ai faim, dit soudain Orielle.

La faim, une sensation nouvelle pour elle, un corps qui soudain ne se suffisait plus de la subtile énergie de lumière, un creux à la fois délicieux et impérieux qui se formait au niveau de l'estomac… Sa physiologie, désormais soumise aux vibrations denses et basses de la matière, réclamait avec insistance des aliments solides.

— En dehors de ces herbes, il n'y a rien à manger dans le coin, fit Le Vioter avec un sourire navré.

Orielle redressa le buste. Les feuilles qui la recouvraient glissèrent et s'éparpillèrent de chaque côté de ses hanches. Elle frissonna et enfouit son visage dans ses mains.

— Cette nuit, je suis devenue une Gom, murmura-t-elle d'un air songeur. Et, comme les Goms, je vais devoir consacrer une grande partie de mon temps à chercher ma nourriture.

— Pourquoi t'es-tu enfuie après m'avoir guéri ?

Elle écarta les doigts et le fixa d'un air presque farouche.

— J'ai découvert certaines choses en toi qui… m'ont fait peur.

— Quelles choses ?

Elle demeura silencieuse quelques instants.

— Je ne me suis pas vraiment enfuie, reprit-elle. J'ai commencé à saigner, là (elle désigna son bas-ventre), et j'ai été prise d'une irrésistible envie de venir dans cet endroit. Je ne pouvais pas attendre, j'étais comme attirée, comme aspirée. Il fallait que je donne mon sang à la rivière, comme Asmine avant moi. Tu m'as retrouvée avant que je ne parte à ta recherche. Je suis devenue une primitive, Rohel le Vioter, et j'ai faim.

Elle ne précisa pas de quel appétit elle parlait. Pourtant, il n'y avait pas que son estomac qui réclamait son dû : sa peau et ses seins alourdis souffraient d'une fringale de caresses, ses lèvres et son ventre la démangeaient. Le sang avait coulé, signe de l'animalité recouvrée. Elle mourait d'envie de se jeter dans les bras de l'homme qui lui faisait

face, mais l'image d'une autre femme l'en dissuadait. La femme gom à la longue chevelure d'ambre et aux yeux d'un bleu chatoyant qu'elle avait entrevue dans l'esprit de Rohel lorsqu'elle était entrée dans ses mécanismes mentaux pour ressouder les esquilles de sa clavicule.

En découvrant son don de guérison, Orielle avait également rencontré la jalousie, un sentiment blessant inconnu sur le monde éthérique. Le ressentiment avait précipité sa métamorphose, l'avait entraînée malgré elle à plonger au cœur d'une spirale de violence, de dissimulation et de mensonge. Elle comprenait maintenant pourquoi les Sages de l'éther avaient établi le rite du rêve collectif, de la fusion des données inconscientes : les Parfaits renonçaient aux intérêts individuels, sources de conflits, pour se consacrer entièrement à la tâche qui leur était dévolue. Ils ne gardaient aucun secret dans les arcanes de leurs esprits, aussi ouverts et transparents que la clarté radieuse des plaines célestes. Elle se rendait compte, avec une frayeur mêlée d'ivresse, qu'elle s'était tellement individualisée qu'elle était désormais capable de calculer, de manipuler, de tuer même, pour parvenir à ses fins. Elle s'apercevait également que sa lumière intérieure n'était plus qu'un point minuscule qui s'évanouissait à l'horizon de sa conscience.

— La maison, dit-elle soudain. Asmine y a laissé des réserves de nourriture.

Elle possédait encore des perceptions plus affinées que celles des Goms, et probablement une espérance de vie beaucoup plus longue, mais elle s'était transformée, elle avait atteint le point de non-retour et, dans quelques siècles, dans quelques millénaires peut-être, elle aurait oublié les raisons de sa présence sur ces mondes de gravité, elle aurait oublié ses origines. Elle mourrait, la matière dévorerait rapidement sa chair putréfiée et ne laisserait d'elle qu'un squelette.

Comme elle l'avait prédit, ils découvrirent une caisse de vivres parfaitement conservés dans la seule pièce encore intacte de la demeure en ruine. Le Vioter se demanda où Asmine avait bien pu récupérer ces sachets de céréales, de fruits, de légumineuses ou de viande qui flottaient dans l'azote liquide d'un compartiment étanche. Il distingua alors des symboles, un glaive et une lance, peints sur le montant de la caisse et il devina que, lors des pèlerinages, les errants de l'espace avaient coutume de faire des offrandes à celle qu'ils avaient choisie pour Golem. Il mit également la main sur un petit coffre de bois contenant des vêtements féminins soigneusement pliés.

Il tira la caisse et le coffre dans la cour intérieure, près de la margelle du puits, sortit quelques sachets et tira sur les languettes pour déclencher le système de cuisson instantanée.

Assise en tailleur à proximité de la caisse, Orielle n'était jamais rassasiée. Boulimique, elle voulait goûter à tout, ouvrait les sachets les

uns après les autres, avalait les aliments sans prendre le temps de les mâcher. À un point tel que Le Vioter fut obligé d'intervenir.

— Gardes-en un peu pour plus tard. Nous avons encore du chemin à faire. Apprends-moi d'abord à combattre les guerriers noirs, et ensuite je t'apprendrai à manger.

Elle hésita un moment entre colère et rire. Elle ne maîtrisait pas toutes les subtilités de l'humour primitif. De la même manière qu'elle n'était plus du tout certaine de maîtriser son soleil intérieur. Elle prit alors réellement conscience qu'elle ne faisait partie ni d'un monde ni de l'autre, qu'elle n'était qu'une étrangère, une exilée, une créature égarée entre cieux et terres, et cette constatation l'emplit d'une tristesse infinie.

— Les Parfaits disent que les Goms possèdent des vibrations trop grossières pour développer leur lumière intérieure, lança-t-elle avec une pointe d'agressivité.

— Tu te souviens de la méthode ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

— Qu'est-ce que ça coûte d'essayer ? Sans la lumière, nous n'aurons aucune chance de délivrer Asmine.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un chuchotement, un souffle, un subtil courant de pensées, se diffusa dans le sanctuaire intérieur d'Orielle.

Essaie, petite sœur, je t'en supplie… Même s'il en aime une autre… Aimer comme les Goms, c'est souffrir… Il possède en lui la force de me libérer de la pierre… Et moi, je sais comment le délivrer du poison… Son destin est unique… De lui dépend le sort des humanités des Étoiles…

Orielle refoula une montée de larmes, se leva et fit quelques pas hésitants en direction de la grille à demi couchée. Les rayons des soleils jumeaux effleurèrent sa peau cuivrée, décochèrent des flèches incendiaires dans l'or de sa chevelure. Adossé à la margelle du puits, Le Vioter la regarda s'éloigner. Une seule nuit avait suffi à transformer la jeune fille évanescente qui était descendue de l'éther en une femme épanouie : sa silhouette s'était épaissie, ses hanches arrondies, sa poitrine développée. Il se doutait que cette évolution brutale n'était pas sans engendrer quelques complications psychologiques, mais il la trouvait particulièrement séduisante dans la lumière argentine qui inondait la cour intérieure. Puis il l'entendit gémir et la vit s'accroupir contre le mur pour régurgiter tout ce qu'elle avait avalé avec une incroyable voracité quelques minutes plus tôt.

— Un point lumineux entre les deux yeux sous le front. Tu le vois ?

Debout au milieu de la cour, les yeux fermés, Le Vioter suivait les instructions d'Orielle. Pour l'instant, il voyait seulement une zone sombre parcourue de stries fulgurantes qui n'étaient rien d'autre que des impressions fugitives de ses propres rétines.

Orielle avait passé une robe longue aux motifs criards – la plus discrète, probablement, des robes pliées dans le coffret. Debout en face de Rohel, elle avait l'impression de jouer les professeurs, elle qui était devenue encore moins qu'une élève. Médiocre disciple là-bas, médiocre maîtresse ici. Médiocre Parfaite, médiocre Gom. L'une et l'autre, ni l'une ni l'autre. Écartelée entre le devoir collectif cher au peuple de l'éther et les élans personnels de son cœur. La route de Rohel Le Vioter le conduisait vers une autre, vers une primitive, elle ne croisait pas la sienne. Leur rencontre, un accident du destin, ne déboucherait que sur la mort ou la séparation, ce qui revenait quasiment au même. Les mots qui s'échappaient de sa bouche étaient mécaniques, vides d'intentions, vides de sens.

— Le point ? Est-ce que tu vois le point ? Entre les orbites oculaires.

Elle en était arrivée à espérer que les Sages de l'éther avaient raison, que les Goms s'avéraient incapables de localiser et maîtriser le soleil intérieur. Cela lui donnerait peut-être des chances de retenir Rohel auprès d'elle. C'était une pensée parfaitement individuelle, parfaitement égoïste, parfaitement restrictive. Elle préférait encore l'assister dans son agonie, savoir son cadavre près d'elle plutôt que de l'imaginer vivant dans les bras d'une autre. Elle fut à la fois surprise et déçue de l'entendre dire :

— Le point, je le vois. Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

Il brillait comme une étoile hésitante et solitaire dans un ciel nébuleux. Il était tellement lointain, tellement ténu, que Le Vioter craignait de le voir disparaître à tout moment.

— Sers-toi de ton mental pour le développer, répondit Orielle, la mort dans l'âme.

— Comment ?

La voix de Rohel n'était plus qu'un souffle. Toute son attention était focalisée sur cette note incertaine de lumière blanche, guère plus grosse qu'une tête d'épingle.

— Visualise-le simplement en train de grandir, répondit la jeune femme. Jusqu'à ce qu'il devienne un soleil.

Le Vioter s'efforça de mettre en pratique les conseils d'Orielle, mais, pour tout résultat, il ne récolta qu'une terrible migraine. Le point scintillant disparut aussi soudainement qu'il était apparu. Cette brutale perte de contact avec la lumière intérieure avait quelque chose d'un déchirement. Il tenta aussitôt de réitérer le processus depuis le début, mais il parvint seulement à accentuer son mal de crâne. Des flèches acérées lui transpercèrent le cerveau et le contraignirent à rouvrir les yeux. Il lui fallut cinq bonnes minutes pour s'accoutumer à la luminosité éblouissante des soleils jumeaux, pour distinguer les contours de la demeure abandonnée, la grille ensevelie sous la

végétation, les arbres aux branches entrelacées, les masses noires des gipaètes. Puis il croisa le regard d'Orielle, un regard où se lisaient curiosité et détresse.

— Je n'y arrive pas, soupira-t-il en écartant les bras.

Elle croyait se souvenir que, dans l'éther, plusieurs tentatives lui avaient été nécessaires pour découvrir son propre point de lumière, cette porte étroite qui donnait sur le soleil intérieur. Même s'il était en majorité composé de vibrations denses et basses, le Gom Rohel se révélait un élève plutôt doué et n'avait pas grand-chose à envier aux Parfaits. Il infligeait, en tout cas, un cinglant démenti aux thèses des Sages de l'éther.

— Je suppose qu'il ne sert à rien d'insister, poursuivit-il en dégrafant le bouton du col de sa combinaison.

La chaleur montait rapidement, faisait craquer les pierres et les chevrons de la bâtisse. La brise agitait mollement les frondaisons et les herbes de la cour.

— J'essaierai plus tard, dit Le Vioter.

Orielle hocha la tête. Elle prit conscience que rien ni personne ne le ferait dévier de sa trajectoire. La femme pour laquelle il accomplissait tout cela n'était peut-être qu'une belle primitive, mais les compagnes de l'éther s'avéraient incapables d'inspirer un tel amour, une telle fureur de vivre. En faisant don de leur individualité, de leurs différences aux archives collectives, les Parfaits avaient gagné en tranquillité d'esprit ce qu'ils avaient perdu en passion, en ardeur.

Le Vioter confectionna une besace avec les pans des robes colorées du coffret. Il y glissa quelques sachets de nourriture. Ensuite, il descendit au fond du puits et remplit d'eau des récipients vides dont il reboucha soigneusement les ouvertures.

Désemparée, Orielle l'observa un moment, puis elle se rapprocha des gipaètes et leur flatta distraitement l'encolure. Les montures d'Asmine secouèrent délicatement leur crinière avant de replonger leur mufle dans l'herbe odorante. Elles, en tout cas, ne connaissaient pas de problème d'adaptation. Elles abandonnaient des petits tas de braises rougeoyantes sous leurs sabots. Elles transformaient en feu tout ce qu'elles mangeaient, aussi bien les cristaux énergétiques de l'éther que les plantes vertes des mondes de matière. Leur durée moyenne de vie était d'environ six mille ans. Les Parfaits ne les employaient pas seulement en tant que montures, elles servaient également de gardiennes des portes de la cité de lumière lors des séances de rêve collectif. Autant elles pouvaient faire preuve d'une férocité inouïe pour défendre leurs maîtres, autant elles savaient témoigner une douceur infinie vis-à-vis des enfants. Orielle n'était elle-même qu'une enfant lorsqu'elle avait décidé de se lancer sur la piste d'Asmine. Il ne lui était jamais venu à l'idée de chercher à percer le

mystère de sa naissance. Pour les Goms, la conception était d'une simplicité primaire, animale : un homme fécondait une femme, l'embryon se développait dans la matrice et, lorsque l'enfant était prêt à affronter le monde, il poussait la porte pour sortir, respirer et pousser son premier cri. Rien de tel chez les Parfaits, où les principes neutres avaient peu à peu remplacé les pôles mâle et femelle. Orielle avait toujours eu la sensation d'exister, comme si ses données inconscientes avaient été implantées dans son esprit avant sa « naissance » éthérique. Et elle était considérée comme une enfant tout simplement parce qu'elle était encore en phase d'apprentissage.

La voix de Rohel la fit sursauter.

— Mettons-nous en route avant qu'il ne fasse trop chaud.

Elle se pencha et, machinalement, du plat de la main, donna quelques tapes sur l'avant-bras d'une gipaète. La monture éthérique plia lentement les membres antérieurs, puis les membres postérieurs, et s'agenouilla d'assez mauvaise grâce, comme tous les animaux qui pressentent que s'achève le temps béni de la tranquillité.

— Installe-toi entre le garrot et le dos, dit Orielle d'un ton morne. Elles n'aiment pas trop qu'on les tienne par la crinière. Agrippe-toi aux cornes si tu perds l'équilibre. Pour les diriger, une légère pression de la cuisse suffit. Ne lui donne surtout pas des coups de talon : elle essaierait aussitôt de te désarçonner.

La deuxième gipaète s'agenouilla à son tour. Orielle releva sa robe, escalada agilement l'avant-bras replié, l'épaule, et se jucha à califourchon sur l'échine noire. Puis, sans attendre que Le Vioter ait eu le temps d'enfourcher sa propre monture, elle poussa un petit cri strident. La gipaète bondit sur ses membres et partit au galop. Elle ne ralentit pas devant le portail couché de la grille d'enceinte. Elle le franchit d'un bond prodigieux et, émergeant d'une pluie d'étincelles, s'enfonça dans l'épaisse végétation qui cernait la demeure en ruine. Les branches basses cinglèrent le visage d'Orielle. Elle n'en avait cure, elle n'avait plus qu'une envie : s'éloigner le plus rapidement possible de cette grotte éclairée et de ce torrent furieux qui l'avait vue naître à la vie de primitive. Les multiples égratignures que lui infligeaient les feuilles, les épines et les branches n'étaient rien en comparaison de la blessure qui gangrenait son âme.

CHAPITRE VIII

Les rayons mouvants des lampes-doigts soulignaient furtivement les reliefs sombres et tourmentés de la galerie. Plus les hommes s'enfonçaient dans les entrailles de la montagne et plus ils se sentaient oppressés. Ils éprouvaient des difficultés grandissantes à respirer.

Trois agents du Jahad, armés de vibreurs cryogéniques, ouvraient la marche. Venaient ensuite l'Ultime Su-pra Vencez, Scuroh, maître Criph et les autres agents dont deux, à l'arrière-garde, disposaient des piégeurs lumineux à intervalles réguliers en prévision du trajet retour.

Ils progressaient en silence. La roche sombre absorbait les bruits de leurs pas, de leur souffle, les froissements de leurs vêtements. Ils avaient cherché de longues minutes avant de repérer l'entrée de la grotte dissimulée par un retour de la paroi rocheuse. Au moment de s'engager dans l'étroit passage, maître Criph avait tiré Scuroh par le bras et, visiblement terrorisé, avait refusé d'avancer.

— Nous avons fait notre part de boulot, avait-il déclaré. Le reste vous regarde. Nous vous attendrons ici.

— Hors de question ! avait grondé Su-pra Vencez. Vous nous accompagnerez jusqu'au bout. Je veux m'assurer que vous ne m'avez pas extorqué quatre cent mille frangels en vain. Et j'espère pour vous et votre fils que Le Vioter se trouve bien à l'intérieur de cette montagne.

Les paroles menaçantes de l'Ultime n'avaient pas alarmé outre mesure Scuroh, qui restait persuadé que sa « mère » saurait l'envelopper d'une armure protectrice indestructible. En revanche, il avait craint que la veulerie de maître Criph ne fasse tout rater.

— Je… je vous fais cadeau des cent mille frangels supplémentaires, avait alors proposé l'Agondangien, livide.

Pour que maître Criph se résolve à sacrifier une partie de ses

bénéfices, il fallait vraiment que la peur bouleverse ses sens et sa raison. Il se disait probablement qu'il valait mieux vivre moyennement riche que mourir cousu de frangels. Pour une fois, son instinct de survie s'était montré plus fort que sa rapacité.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous les payer, affirma Su-pra Vencez avec un détestable petit sourire.

La main de maître Criph, furieux, s'était alors déplacée vers la poche de sa veste, là où reposait le manche de son poinçon rétractable (ce crétin d'agent le lui avait rendu après son algarade avec fra Holan), mais le canon d'un vibreur à ondes mortelles s'était instantanément posé sur sa nuque. Le rectum de l'Agondangien s'était violemment contracté : il avait soudain compris qu'il s'était fourré dans un drôle de guêpier. Un malheureux poinçon contre plus de dix vibreurs, cryogéniques ou mortels, une partie perdue d'avance.

— Vous ne faites donc plus confiance aux talents de votre fils, maître Criph ? Il nous a pourtant affirmé qu'elles sont parties, ces créatures qui vous effraient tant.

— Votre renégat ne se laissera peut-être pas capturer comme un agneau, avait bredouillé l'Agondangien. Je ne tiens pas à prendre une onde perdue.

— Vous n'êtes plus en position de discuter, maître Criph ! Soit vous venez avec nous et vous conservez la vie, soit vous nous attendez ici pour l'éternité. Que choisissez-vous ?

C'était typiquement le genre de marché qu'il aurait été malvenu de décliner. Maître Criph n'avait pas eu d'autre choix que de suivre le mouvement mais, en pénétrant dans la bouche sombre, il avait eu la désagréable sensation de s'aventurer dans le cul du diable. Il ne se souvenait pas avoir bu ou mangé lors de leur longue randonnée sur les lacets du sentier, et pourtant, il devait contracter tous les muscles de son bas-ventre pour ne pas répandre le contenu de sa vessie et de ses intestins dans son pantalon. De temps à autre, il jetait un bref coup d'œil par-dessus son épaule pour voir si une opportunité ne se présentait pas de battre en retraite, mais l'étroitesse du boyau d'une part, la vigilance des agents du Jahad d'autre part interdisaient toute tentative de repli. Il lui semblait entrevoir des ombres s'agiter dans les poches de ténèbres. La froidure de la galerie le pénétrait jusqu'aux os. Et puis il y avait le visage de la jeune femme qu'il avait assassinée six ans plus tôt… Elle choisissait mal son moment pour revenir le hanter. D'où sortait-elle ? Pas de sa tombe, en tout cas. Conformément aux instructions du manuel secret des limiers, il avait incinéré son corps dans un four à haute température, avait recueilli les cendres dans une urne et les avait incluses dans la préparation des gélules de flair. Il n'était rien resté d'elle, pas même un bout d'os. Alors, pourquoi sentait-il le poids de son regard accusateur sur son front ? Pourquoi le

harcelait-elle ? Pourquoi avait-il l'impression que ses grands yeux vindicatifs se tendaient d'un voile rouge et maléfique ? Les incessantes vagues de panique qui déferlaient en lui l'entraînaient à envisager le pire. Il était désormais résolu à abandonner son gagne-pain quotidien, son unique source de revenus, son fils, aux griffes de l'Ultime Supra Vencez. Pour l'instant, la seule chose qui le préoccupait, c'était de sortir au plus vite de cette montagne de cauchemar.

La galerie s'élargissait peu à peu. Les perspectives des parois et de la voûte devenaient fuyantes, incertaines. Les rayons des lampes-doigts ne captaient plus que des formes vagues, des saillies semblables à des gargouilles, des niches aux bords crénelés, des moutonnements de pierre usée. Une odeur indéfinissable flânait dans la grotte, une odeur qui évoquait les sas de quarantaine des vaisseaux.

Su-pra Vencez s'arrêta et braqua subitement sa lampe-doigt sur le visage de Scuroh. Les pupilles de l'enfant-limier se dilatèrent démesurément.

— Où est Le Vioter ? demanda l'Ultime d'un ton excédé.

Les vibrations des créatures étaient maintenant tellement denses, tellement effrayantes, que Scuroh avait perdu la trace ondulatoire de sa « mère ». Il était comme brusquement privé de boussole et, pourtant, il la sentait toute proche de l'endroit où ils se trouvaient.

— Alors ? s'impatienta Su-pra Vencez.

Sa voix s'envola vers la nef de la grotte, enfouie sous une épaisse couche d'obscurité. Ses doigts décharnés se refermèrent sur le col de la combinaison de Scuroh, qui se contint pour ne pas éclater en sanglots. En cet instant, il n'était plus qu'un petit garçon de six ans désemparé, écrasé par le poids de son mensonge.

— Regardez.

Un agent du Jahad braquait sa lampe-doigt sur une énorme pierre couchée au centre de la grotte. Elle ne reposait pas directement sur le sol mais sur quatre pierres plus petites. Le tout ressemblait à un autel grossier et primitif. Si, à première vue, elle paraissait aussi dense que les parois de la grotte, la lumière vacillante de la lampe-doigt révélait d'étranges nervures à l'intérieur de ses flancs arrondis et grenus.

Scuroh fut le premier à réagir. Il mit à profit le relâchement de la pression des doigts de Su-pra Vencez pour lui échapper et courir de toutes ses petites jambes en direction de la pierre.

— Petit démon ! gronda l'Ultime.

Ils virent l'enfant-limier escalader l'une des quatre roches portantes et se jucher agilement sur le sommet du monolithe couché. Là, aux lueurs des lampes-doigts, il se plongea dans la contemplation de la matière inerte, puis il s'allongea de tout son long sur la rugueuse échine de pierre. De lourds sanglots secouèrent sa tête, son dos et ses membres.

— Qu'est-ce qu'il lui prend encore ? demanda Su-pra Vencez à maître Criph.

L'Agondangien, plus mort que vif, haussa les épaules. Il entrevoyait, dans les zones de ténèbres, des yeux rouges, des ombres en mouvement, et il avait du mal à croire qu'une seule revenante, même s'il s'agissait de sa propre femme, pût hanter une dizaine d'endroits en même temps. Il n'était plus certain d'avoir toute sa raison. La seule chose qui le reliait au réel, c'étaient les quelques gouttes d'un liquide chaud qui coulaient le long de sa jambe.

— Je n'en sais foutrement rien, Votre Grâce.

Maître Criph remarqua alors que les lampes-doigts convergeaient vers son fils, rivé sur la pierre monumentale comme s'il avait l'intention de s'y dissoudre. L'Ultime et les agents du Jahad ne faisaient plus attention à lui. Une opportunité qu'il ne fallait surtout pas manquer. Il se recula lentement tout en augmentant le son de sa voix pour donner l'illusion qu'il se tenait toujours près d'eux.

— Je vous l'ai déjà dit, Votre Grâce, ce gosse a des réactions bizarres. On ne sait jamais vraiment ce qui lui passe par la tête.

Lorsqu'il s'estima suffisamment éloigné, il pivota sur ses talons et, se fiant à son sens de l'orientation, se rua vers la galerie d'accès à la grotte. Il devait atteindre le goulet étranglé avant que les agents du Jahad ne le localisent et ne l'arrosent d'ondes, mortelles ou cryogéniques. Déjà, des rayons de lampes-doigts papillonnaient autour de lui, éclaboussaient les parois et les saillies rocheuses. Ils lui permirent de repérer l'entrée de la galerie, le point où les parois et la voûte se resserraient, se rejoignaient pour former une gorge arrondie et étriquée. Il s'y engouffra, persuadé d'avoir accompli le plus difficile. Il aperçut le halo incertain d'un premier piégeur lumineux. Il entendit Su-pra Vencez aboyer des ordres gutturaux. Des ondes cryogénisantes, des traînées blanches et compactes, s'écrasèrent sur ses talons.

Il heurta soudain un obstacle mou et froid surgi de nulle part. Quelque chose qui ressemblait à un tentacule s'enroula autour de ses bras et de son torse. Il aperçut des taches flamboyantes, rouges, perchées deux mètres au-dessus du sol. Ces yeux-là n'appartenaient pas au fantôme de la femme qu'il avait égorgée quelques années plus tôt, mais il présuma qu'il ne gagnait rien au change. L'extrémité souple et glacée d'un autre tentacule vint se poser sur son crâne. Fou de terreur, il ne songea pas à se débattre mais soulagea enfin sa vessie et ses tripes.

*

Les gipaètes ne donnaient aucun signe de fatigue. Cela faisait pourtant des heures qu'elles creusaient leurs sillons noirs et fumants

dans l'herbe rase et sèche du plateau. Leurs naseaux écumaient, abandonnaient d'épaisses écharpes jaunes qui s'entrelaçaient et s'évanouissaient lentement sur leur passage. Bien loin de représenter une quelconque gêne, la canicule qui régnait maintenant sur l'île d'Alba paraissait les stimuler, les galvaniser.

Le Vioter avait éprouvé des difficultés à trouver la bonne position. Comme le lui avait prédit Orielle, sa monture avait rué et tenté de le désarçonner à plusieurs reprises. Il avait dû s'agripper fermement aux cornes frontales pour ne pas être précipité au sol. Puis il avait compris que la lourde besace qu'il avait fabriquée avec des morceaux de robes et qu'il avait placée sur son dos l'entraînait vers l'arrière et l'empêchait de se maintenir près du garrot. D'une main, et tout en veillant à ne pas perdre l'équilibre, il l'avait fait passer par-dessus son épaule et l'avait posée sur ses cuisses. Depuis lors, la gipaète avait accepté son cavalier sans regimber, s'était élancée à la poursuite de sa congénère qui galopait quelques centaines de mètres devant elle et avait opéré la jonction environ deux heures plus tard.

Elles progressaient désormais de front, flanc contre flanc, la tête penchée, la crinière et les cornes au vent, et l'écume safran qui jaillissait de leur naseaux se mélangeait, se confondait. Leurs sabots martelaient la terre en un rythme saccadé et régulier qui finissait par devenir hypnotique.

Orielle avait remonté sa robe jusqu'aux hanches et l'avait nouée à la taille. Ses jambes cuivrées, repliées, se couvraient d'une pellicule de sueur luisante. Penchée sur le cou de sa gipaète, auréolée de la flamme dansante de sa chevelure, elle n'accordait aucun regard à Rohel. Les doigts entrecroisés sur la hampe d'une corne, elle fixait obstinément la ligne d'horizon, une ligne fuyante qui paraissait se reculer à mesure qu'ils s'en rapprochaient. Elle se laissait envahir par la sensation de griserie, d'euphorie, générée par la vitesse de sa monture. À la différence des folles chevauchées qu'elle effectuait sur les plaines cotonneuses de l'éther, où elle pouvait rester des jours entiers sur l'échine d'une gipaète sans ressentir ni lassitude ni douleur, elle commençait à souffrir de brûlures au niveau des cuisses et des fesses. Elle avait l'impression que sa peau, sa tendre peau, partait en lambeaux. Elle endurait également la faim, la soif, la course heurtée de la gipaète lui broyait la colonne vertébrale, mais elle refusait de mettre pied à terre. Elle était une primitive désormais, et il fallait qu'elle habitue son corps à accepter le poids de la gravité, à supporter les blessures des vibrations basses. Et puis, et c'était probablement la raison principale de sa fuite en avant, la douleur avait au moins l'avantage de lui occuper l'esprit, de l'empêcher de penser que le Gom qui chevauchait à ses côtés n'était pas fait pour elle.

Le plateau était de plus en plus désertique et désolé. De larges

bandes de terre noire et pelée apparaissaient au milieu de l'interminable étendue d'herbe jaune. Ici, aucune trace de vie, animale ou végétale, plus de vautours, plus de massifs d'épineux, rien d'autre qu'une platitude infinie, figée, écrasée de chaleur.

*

Su-pra Vencez promena le rayon de sa lampe-doigt sur le flanc grenu de la pierre couchée. Le bruit de cavalcade des quatre agents lancés aux trousses de maître Criph se répercutait d'une paroi à l'autre de la grotte. L'Ultime, d'abord étonné, puis horrifié, vit se dessiner peu à peu l'image d'un bras à l'intérieur de la roche. Son premier réflexe fut de se demander s'il n'était pas le jouet d'une illusion d'optique. Il passa et repassa le rayon lumineux pour tenter de trouver une explication plausible, rationnelle, au phénomène. Les sanglots de Scuroh, toujours allongé au sommet de la pierre, le dérangeaient, l'exaspéraient, l'empêchaient de se concentrer. Pas de doute pourtant, c'était bien une épaule, un coude, un avant-bras, un poignet, des doigts, des ongles qui apparaissaient au cœur de la pierre environnée de ténèbres.

Le plus surprenant était que la roche, volcanique, compacte, n'était pas transparente ni même translucide, mais qu'il distinguait, avec une incroyable netteté, les contours de ce bras ainsi que les veines et les vaisseaux qui le parcouraient. Su-pra Vencez eut l'impression de se retrouver devant une scène holographique d'un temple du Chêne Vénérable, d'où s'élevaient des motifs superposés tellement emmêlés qu'il était pratiquement impossible de les dissocier. Cependant, si les images holographiques avaient les mêmes densités, les mêmes propriétés physiques, et pouvaient donc parfaitement s'amalgamer, il ne parvenait pas à trouver une explication logique, satisfaisante, au spectacle étrange et fascinant que révélait le rayon tremblant de sa lampe-doigt.

Il s'aperçut que le martèlement des pas précipités des quatre agents du Jahad s'était interrompu. Ils avaient sans doute rejoint et cryogénisé maître Criph comme il le leur avait ordonné. Pas question de tuer l'Agondangien sur-le-champ : il fallait lui laisser le temps de regretter sa tentative de fuite et, pour cela, une lente agonie dans un four à déchets serait encore la meilleure solution.

Su-pra Vencez était à présent persuadé que Rohel Le Vioter ne s'était pas réfugié à l'intérieur de cet antre ténébreux. Ce petit démon de Scuroh les avait abusés depuis le début, mais l'Ultime ne trouvait pas non plus d'explication plausible au comportement aberrant de l'enfant-limier. Il avait la désagréable sensation que tout lui glissait entre les mains, que les forces obscures du Grand Enfer des Déchets se

jouaient de lui. Il lui semblait percevoir des présences sournoises dans la nuit épaisse de la grotte, il commençait à avoir peur.

Il suivit du regard les rayons mouvants des lampes-doigts des six agents du Jahad qui n'étaient pas lancés sur les talons de maître Criph et qui mettaient à profit leur désœuvrement pour explorer la grotte. Il eut une envie subite de les rappeler, de les disposer en cercle protecteur autour de lui, mais, comme il était hors de question de reconnaître sa peur devant des subalternes, il se ressaisit.

— Descends de là, ordonna-t-il à Scuroh.

L'enfant-limier ne l'écoutait pas. Su-pra Vencez décida alors de grimper à son tour sur le monolithe couché. Il escalada l'une des roches portantes, puis tenta de se hisser à la seule force de ses bras sur l'échine de pierre. Il dut s'y reprendre à trois fois : il était moins agile que l'enfant-limier, sa chasuble l'entravait, ses doigts empoissés de sueur ripaient sur le flanc grenu. Il s'écorcha les genoux, les coudes, et proféra quelques jurons assez peu compatibles avec la dignité de sa fonction. Une fois juché sur le monolithe, il s'assit, reprit son souffle, dirigea le rayon de sa lampe-doigt sur sa chasuble déchirée, puis se pencha par-dessus l'enfant-limier et éclaira la surface plane de la pierre.

Ce qu'il découvrit alors le fit frémir de la tête aux pieds. Le bras qu'il avait entrevu quelques secondes plus tôt appartenait à un corps de femme figé dans la matière. Machinalement, il voulut passer la main au travers de la roche mais ses doigts s'y heurtèrent durement. La femme donnait l'impression d'être à la fois proche et lointaine, à quelques centimètres d'eux et séparée d'eux par des années-lumière. Elle n'était plus protégée par son enveloppe épidermique, mais Su-pra Vencez discernait la forme générale et légèrement grise de son corps ainsi que les fils dorés et éparpillés de ses cheveux. Il voyait également ses organes, ses viscères, le réseau empourpré de ses artères, de ses veines, de ses vaisseaux, les cordons blanchâtres et étirés de ses nerfs, et un entrelacs de filaments lumineux qui partaient de son crâne et se croisaient au niveau de sa poitrine et de ses hanches.

Su-pra Vencez remarqua soudain que le cœur de la prisonnière de la roche battait. Très lentement, certes, mais il battait. Elle était… vivante ! De même, ses yeux, couleur de terre brûlée, grands ouverts sous les lignes sombres des sourcils, semblaient le fixer, lui adresser une supplique muette. Miroirs d'une âme en perdition, ils exprimaient une souffrance abominable, indicible, inconcevable. Plus bas se profilaient l'arête du nez, les ourlets des lèvres entrouvertes, la ligne courbe du menton. Depuis combien de temps était-elle enfermée dans la pierre ? Comment avait-elle pu survivre dans le cœur de la matière dense, sans oxygène, sans eau, sans nourriture ?

Un vertige saisit l'Ultime. Il avait fait le don de sa vie au Chêne

Vénérable, une Église rationnelle qui avait de tous temps combattu la sorcellerie, les pratiques magiques, et qui s'abritait derrière des croyances scientifiques qu'elle érigeait en dogmes. L'armure de certitudes que Su-pra Vencez s'était forgée au fil des ans s'effrita soudain comme de la terre sèche.

Il saisit Scuroh par les cheveux et le tira vers lui. L'enfant-limier résista dans un premier temps, puis la douleur qui montait de sa nuque le contraignit à relever la tête. Su-pra Vencez braqua le rayon de sa lampe-doigt sur ses yeux rougis par les larmes.

— Qui est cette femme ?

Scuroh ouvrit la bouche pour répondre mais les sanglots l'empêchèrent de parler. De sa main libre, l'Ultime lui assena une gifle. La tête de l'enfant-limier pivota comme une girouette soufflée par une bourrasque de vent.

— Qui est cette femme ? répéta Su-pra Vencez.

Scuroh se protégea le visage de ses bras.

— Ma… mère, bredouilla-t-il.

— Dis la vérité, pour une fois ! hurla l'Ultime, la main levée, prête à frapper. Ta mère est morte à ta naissance.

À cet instant, son attention fut attirée par les lampes-doigts des agents du Jahad qui, désormais fixes, éclairaient le bas des parois ou se jetaient dans l'encre de la voûte. Il discerna alors les formes sombres de corps allongés, se rendit compte que d'autres lumières, mouvantes celles-là, entouraient la pierre couchée : des éclats rouges, flamboyants, menaçants, semblables à des yeux.

*

Les Archéons des Abysses étaient passés à l'action. Guidés par les impulsions mentales de leurs souverains, les vulgaires avaient laissé les humains investir le cœur de la montagne, avaient réactivé la barrière de vide, puis s'étaient déployés en utilisant les nombreuses galeries intermédiaires qu'ils avaient creusées tout au long de leur interminable séjour sur la Lune Noire.

Le souverain Azal n'avait pas eu la patience d'attendre que ses soldats aient inoculé la puissance des Abysses aux visiteurs. Il était sorti de sa niche, avait enfourné son thorax et son abdomen dans la galerie principale d'accès et s'était avancé vers le centre de la grotte, porté avec difficulté par ses seize pattes – la dix-septième étant trop courte pour lui être d'une autre utilité que de lui conférer le statut de roi à dix-sept pattes. C'est de cette façon qu'il avait intercepté l'humain qui était venu se jeter dans ses antennes et qui, visiblement terrorisé, s'était emberlificoté dans ses tentacules. Azal en avait profité pour lui placer l'extrémité souple de son appendice buccal sur le

sommet du crâne et avait commencé à lui aspirer son énergie vitale. L'âme de ce primitif au visage poilu et vêtu de peaux de bêtes s'était avérée un véritable nectar : les émotions qui l'animaient, la peur et la haine en particulier, étaient violentes, convulsives, paroxystiques. À tel point qu'Azal, qui avait pourtant mis en garde Losfer et Belbuth contre le risque de débordement, avait été pris d'un commencement de frénésie : il avait senti la puissance des Abysses se retirer de lui, et, bien qu'il eût parfaitement conscience de se livrer à un petit jeu dangereux, il n'était pas parvenu à se raisonner. Seuls les quatre autres humains qui avaient surgi dans la galerie l'avaient empêché de franchir le funeste seuil au-delà duquel il aurait été renié par les Abysses et condamné à une errance infinie sur les mondes goms. Ils avaient brandi des armes de fer qui faisaient office de tentacules transmetteurs et d'où avaient jailli des lignes claires et rectilignes. Des rayons gelants. Azal n'était pas très porté sur l'humour primitif, mais il n'avait pu s'empêcher de trouver cocasses ces attaques aussi dérisoires que vaines. Il vivait dans la faille, un endroit infiniment plus froid que ne le seraient jamais ces rayons. Ils ne lui faisaient pas davantage d'effet qu'une caresse des vents violents soufflant sur les bords du grand fleuve de vide.

Il avait donc relâché l'humain vêtu de peaux de bêtes et qui, privé d'une partie de son énergie vitale, s'était effondré et tordu sur le sol comme un ver de vide – à cette différence près que les vers de vide n'émettaient aucun hurlement agaçant. Puis il avait communiqué avec ses soldats, leur avait ordonné de prendre les quatre nouveaux arrivants à revers et de les rabattre en sa direction. Voilà comment il se trouvait désormais nanti d'un capital de cinq humains, dont l'un, c'est vrai, avait été très largement entamé. Ses soldats achevaient de les dissoudre dans les parois de la matière inerte. Ils se conserveraient ainsi des années, peut-être un ou deux siècles s'il savait ne pas se montrer trop gourmand, et constitueraient une réserve personnelle tout à fait appréciable.

Plus loin, autour de la pierre couchée, les Arcs d'éon vulgaires avaient inoculé le maléfice des Abysses aux six agents du Jahad. Ils gisaient sur le sol, envahis par un vide glacial qui paralysait leurs centres nerveux et dissociait leurs atomes. Les soldats s'étaient répartis leurs cibles et avaient attaqué tous en même temps. Losfer et Belbuth, plus patients et prudents qu'Azal, s'extirpaient maintenant de leurs niches respectives et progressaient en direction de leurs proies neutralisées. Les souverains archéons se hâtaient avec lenteur. Ils peinaient pour traîner leurs imposants thorax et abdomens mous, frôlés de temps à autre par les rayons des lampes-doigts. La gravité de la Lune Noire les écrasait, et leurs minces pattes, vingt-cinq pour Losfer, dix-neuf pour Belbuth, ployaient sous la charge.

— Qu'Idr El Phas nous vienne en aide, gémit Su-pra Vencez, tétanisé sur le monolithe.

Mais le prophète fondateur du Chêne Vénérable ne choisit pas ce moment, un moment pourtant tout indiqué, pour manifester sa présence à son fidèle serviteur. Les textes sacrés prétendaient qu'il avait anéanti à lui seul plus de sept cent mille démons qui avaient élu domicile sur les planètes dépotoirs de l'univers recensé. Une légende servie aux esprits simples. Idr El Phas n'intervint pas, ne créa aucune brèche, aucun passage dans l'armée grouillante des êtres aux yeux rouges qui cernaient la pierre couchée et qui émettaient des crissements aigus semblables à des stridulations. Leur démarche était mal assurée, dandinante, gauche. Ils brandissaient au-dessus de leur tête, recouverte d'une capuche de tissu noir, un appendice qui évoquait un sabre d'abordage.

Un puissant étau comprima les poumons de Su-pra Vencez. Il voulut se relever mais ses jambes flageolantes se dérobèrent sous lui. Scuroh, lui, resta prostré sur la pierre. Il comprenait maintenant qu'ils n'échapperaient pas aux créatures de la montagne. Il n'avait pas prévu qu'elles se montreraient aussi retorses, aussi féroces. Il s'agrippa de toutes ses forces à la pierre et se plongea dans la contemplation de sa « mère ». Elle ne saurait jamais qu'elle avait eu un fils et que ce fils inconnu avait tenté tout ce qui était en son pouvoir pour la délivrer. Elle ne saurait jamais qu'elle avait été aimée, et lui, il ne saurait jamais ce qu'était l'amour d'une mère. Ils n'auraient pas eu le temps de se connaître, et c'était cela, ce sentiment de ratage, de gâchis, qui le rendait triste, et non la perspective de perdre la vie.

Le sabre d'un soldat s'abattit sur Su-pra Vencez. Il l'évita d'un bond en arrière mais s'empêtra dans les pans de sa chasuble, perdit l'équilibre et bascula à la renverse. Il glissa sur le flanc arrondi du monolithe. En un ultime réflexe, il tenta de se raccrocher aux jambes de Scuroh, mais ses doigts ne réussirent qu'à effleurer le tissu de la combinaison de l'enfant-limier. Le poids de son corps l'entraîna vers le sol, où il fut immédiatement submergé par une nuée de soldats aux yeux rouges. Il sentit une coulée froide s'insinuer dans l'une de ses cuisses. Il n'eut ni la force ni la volonté de balbutier une prière. Il avait cru rentrer en triomphateur sur Orginn, nanti de la formule du Mentral, et cette montagne pelée d'un satellite oublié du Monde des Franges constituerait dorénavant son tombeau. Un tombeau tristement anonyme pour quelqu'un qui avait tant rêvé de gloire.

Après avoir transmis la puissance des Abysses à l'humain vêtu de vert, deux soldats, poussés par plus de trente de leurs congénères, grimpèrent maladroitement sur la pierre couchée et touchèrent l'enfant gom de leurs appendices d'inoculation. Il se passa quelque chose qu'ils n'avaient pas prévu : le petit corps s'enfonça aussitôt dans

la pierre dense comme dans de l'eau. Comme s'il s'était préparé depuis toujours à rejoindre Asmine.

CHAPITRE IX

Ce n'est qu'à l'avènement du crépuscule qu'Orielle et Le Vioter aperçurent la montagne. Un pic noir, isolé, effilé, dressé comme un dard menaçant qui aurait voulu crever les rosaces mordorées du ciel.

Ils avaient chevauché tout le jour sans prendre de repos. Les gipaètes avaient galopé à une allure vertigineuse, ne donnant aucun signe de fatigue. À plusieurs reprises, Rohel avait tendu des sachets de nourriture ou d'eau à Orielle. Elle les avait saisis au vol, s'était alimentée ou désaltérée sans ralentir le train de sa monture. Ils étaient couverts de sueur, de poussière et de flocons d'écume safran, ils avaient les fesses, les cuisses et les mollets à vif, et leurs oreilles bourdonnaient du grondement de tonnerre produit par le martèlement des sabots.

Le Vioter avait de nouveau perçu le chant doucereux du poison du Jahad. Il avait perdu connaissance pendant quelques secondes. Une ruade de la gipaète l'avait brutalement réveillé : la besace avait commencé à glisser sur le flanc palpitant, le déséquilibrant, l'entraînant dans son mouvement. En un réflexe, il avait empoigné la lanière de tissu et s'était jeté en arrière pour corriger sa position.

Les soleils jumeaux s'abîmaient dans un somptueux déploiement de teintes argentines et mordorées. Leurs rayons rasants badigeonnaient de rouille la terre pelée du plateau et les premiers contreforts rocheux, mais ils capitulaient au pied de la montagne dont l'immense silhouette, menaçante, hostile, semblait réfractaire à toute lumière.

Les gipaètes ralentirent soudain l'allure, comme si la proximité de ce pic isolé et tourmenté les intimidait, les effrayait. Elles parcoururent encore une centaine de mètres au trot, puis finirent par s'immobiliser à l'endroit où le terrain jonché de gros rochers commençait à s'élever. Là, elles soufflèrent bruyamment, d'épais

nuages jaunes se condensèrent devant leurs lèvres et leurs naseaux. Elles poussèrent des gémissements assourdis, secouèrent leur crinière, donnèrent de violents et étincelants coups de sabot sur le sol. Orielle se pencha sur l'encolure de sa monture et lui tapota l'épaule du plat de la main.

— Inutile d'insister, dit la jeune Parfaite. Elles sont terrorisées. Elles pourraient devenir agressives et se retourner contre nous. Nous serons obligés de finir à pied.

C'étaient les premières paroles qu'elle prononçait depuis qu'ils avaient quitté la demeure en ruine. Des cernes profonds soulignaient ses grands yeux brillants de fatigue. Une épaisse couche de poussière lui recouvrait le visage, la robe et les jambes. Ses cheveux emmêlés, empoissés, se collaient à ses tempes, à ses joues. Elle paraissait infiniment plus vulnérable que lorsqu'elle était sortie de l'ombre et s'était avancée vers Le Vioter dans le sanctuaire des Jadgë. Infiniment plus désirable également.

Les gipaètes s'agenouillèrent. Ils en descendirent et esquissèrent quelques pas hésitants. Ils éprouvaient la même sensation de vertige qu'après un long voyage en bateau ou une traversée spatiale en apesanteur. Il leur fallut de longues minutes pour recouvrer l'équilibre et décontracter leurs jambes tétanisées, percluses de courbatures.

Le ciel s'assombrissait, le jour agonisant, vaincu par la nuit, décochait ses dernières flèches de lumière, le gigantesque globe ocre d'Agondange faisait son apparition à l'horizon.

Orielle se rapprocha de sa monture, toujours agenouillée, et lui caressa le chanfrein. Une fine vapeur blanche s'élevait de la robe noire et luisante.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda la Parfaite.

Elle n'avait plus qu'une envie : s'allonger sur le sol et permettre à son corps fourbu de se détendre. À cela non plus, à cette fatigue qui se déposait dans chacun de ses muscles, à cet alanguissement qui était une sensation à la fois douloureuse et délicieuse, elle n'était pas habituée. Les Parfaits ne connaissaient pas le cycle veille/sommeil : les seuls instants où ils perdaient conscience, c'était pendant les séances de rêve collectif, un état proche de l'hypnose qui permettait à leurs données inconscientes d'entrer en fusion. Ils n'éprouvaient pas de besoin de repos parce qu'ils n'avaient pas à lutter contre la gravité, parce que leur chair ne subissait pas les atteintes de la matière.

Orielle frissonna. Elle avait l'impression d'avoir quitté l'éther depuis des siècles. Le Vioter sortit des sachets de nourriture et d'eau de la besace, et les proposa à la jeune femme.

— Profitons de la nuit pour reprendre des forces. Nous aviserons demain matin…

Ils mangèrent en silence, assis à même le sol pierreux et froid.

Orielle ne se jeta pas sur les aliments comme elle l'avait fait le matin. Elle en apprécia la saveur, la consistance, la douce chaleur qui s'en dégageait, qui se diffusait dans tout son corps et qui lui procurait une subtile euphorie. Elle n'aurait jamais cru à quel point le simple fait de manger, de mâcher, d'extraire le suc des aliments avec ses dents et sa salive était un moment aussi magique, aussi merveilleux. Les Parfaits méprisaient cette façon de se nourrir comme ils méprisaient la copulation, la sueur, l'effort, tout ce qui avait trait à la physiologie. En reniant le corps et en se consacrant uniquement à l'esprit, ils avaient sacrifié une partie essentielle d'eux-mêmes. Les Goms avaient sur le peuple de l'éther l'immense avantage de pouvoir explorer tous les aspects de la création. Ils étaient des humains, des êtres dont les pieds s'enracinaient dans le sol et dont les yeux se levaient de temps à autre vers le ciel. Contrairement aux Parfaits, qui étaient allés au bout de leur logique d'évolution, les primitifs avaient encore le choix entre le pire et le meilleur, entre la lumière et les ténèbres, entre l'intelligence et l'instinct, et c'était précisément cette liberté qui donnait du prix à leurs actions.

Le Vioter remarqua l'air songeur d'Orielle.

— À quoi penses-tu ?

Elle but une gorgée d'eau fraîche. L'ouverture du sachet débordait de chaque côté de sa bouche. Des gouttes vagabondes s'écoulèrent sur son menton, dévalèrent son cou, s'infiltrèrent sous l'échancrure de sa robe, sillonnèrent entre ses seins, escaladèrent les plis de son ventre. Les Parfaits ne connaîtraient jamais ce plaisir rudimentaire de sentir les caresses de l'eau froide sur la peau.

— Tu regrettes l'éther ? insista Le Vioter.

Elle secoua lentement la tête, une lueur farouche dans les yeux.

— Si tu me parlais des vêtements de là-bas. J'ai cru comprendre qu'ils ressemblaient aux plumes de vautour.

— Ça ne m'intéresse plus d'en parler, répondit-elle avec un sourire triste. Je ne porterai plus que des vêtements de Gom, désormais.

Elle marqua un temps d'hésitation, puis se décida à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Tu l'aimes tant que ça, cette femme ?

Le Vioter, affairé à ranger les derniers sachets de nourriture dans la besace, suspendit ses gestes. La nuit se déposait silencieusement sur les reliefs.

— Quelle femme ?

— Celle que j'ai vue lorsque je t'ai soigné. Celle qui emplit ton esprit, qui occupe chacune de tes pensées.

Au moment où il ouvrait la bouche pour répondre, les gipaètes se dressèrent sur leurs membres, se tournèrent en direction d'un gros rocher, piaffèrent, ruèrent et poussèrent des rugissements menaçants.

Les éclairs qui jaillirent de leurs yeux zébrèrent l'obscurité naissante.

— Dites à vos bêtes de se calmer ! hurla une voix. Deux vibreurs à ondes mortelles sont braqués sur vous.

D'un geste du bras, Le Vioter fit signe à Orielle d'apaiser les gipaètes. Tandis que la jeune femme se dirigeait vers les montures éthériques, il se tourna légèrement sur le côté et glissa la main dans la poche intérieure de sa combinaison. Ses doigts agrippèrent le manche de son poignard. Une onde mortelle traça un sillage compact et rectiligne sur le rideau de nuit, percuta le sol deux pas devant lui.

— Toi, l'homme, sors lentement la main de ta poche, jette ton arme devant toi et lève les bras bien haut.

Le Vioter s'exécuta docilement. Il distingua une silhouette allongée sur le gros rocher, puis une seconde postée quelques mètres plus loin. Deux cordes blanches munies d'une tête magnétique atterrirent à ses pieds juste à côté de son poignard.

— D'abord la fille.

Le Vioter ramassa une corde et s'avança vers Orielle, qui était parvenue, à coups de caresses et de murmures, à tranquilliser les gipaètes.

— Toi, la fille, les bras dans le dos ! gronda la voix.

La jeune femme jeta un coup d'œil à la fois interrogateur et inquiet à Rohel.

— Fais ce qu'il dit, nous n'avons pas le choix, murmura-t-il.

Il connaissait ces cordes pour les avoir souvent utilisées lors de ses missions pour le compte du Jahad. Les têtes magnétiques étaient commandées à distance par des boîtiers à code. Que leur prisonnier tente de fuir ou de se débattre, et elles se resserraient jusqu'à lui éclater les vertèbres, les côtes, les os des bras ou des jambes. Dès qu'il les eut approchées suffisamment près des poignets d'Orielle, elles se dressèrent comme des serpents furieux et s'enroulèrent avidement autour de ses avant-bras. Les anneaux souples lui mordirent la peau. Elle poussa un cri de douleur et ses yeux s'emplirent de larmes. Les oreilles des gipaètes se dressèrent, de longs frémissements leur parcoururent les flancs et les cuisses. Elles recommencèrent à renâcler, à taper des sabots.

— À ton tour, l'homme ! Vite ! glapit la voix.

Tout en se penchant pour ramasser la deuxième corde, Le Vioter jeta un bref regard par-dessus son épaule. Il ne lui aurait fallu que trois secondes pour saisir Orielle, foncer vers une gipaète, bondir sur son échine et partir au grand galop. Mais, d'une part, il n'était pas certain de la réaction des montures éthériques et, d'autre part, il craignait que leurs mystérieux agresseurs ne déclenchent le resserrement automatique de la corde magnétique et ne brisent les os de la jeune femme comme de vulgaires brindilles.

La mort dans l'âme, il se releva, passa les bras dans le dos. La corde s'insinua immédiatement entre ses poignets et lui comprima les avant-bras jusqu'aux coudes.

L'un des deux hommes sortit de l'abri du rocher. Le sang de Rohel se figea : c'était un fra du Chêne Vénérable, reconnaissable à sa bure verte et à son crâne rasé. Le petit vaisseau holographique et stylisé enchâssé sur le haut de sa manche montrait qu'il appartenait à la fratrie des navigants. Il jetait des regards craintifs sur les masses imposantes des gipaètes qui continuaient de s'agiter sur sa gauche. Le canon tremblant de son vibreur accrochait des éclats incertains de lumière.

— Passez devant moi. Et pas de geste inutile. Mon collègue vous tient en joue.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'une gipaète se cabra et se précipita vers lui, la tête baissée, les cornes en avant. Le doigt du fra pilote se crispa sur le rayon-détente. La gueule du canon vomit une onde mortelle qui vint heurter de plein fouet le poitrail de la monture éthérique et y creusa une cavité d'une dizaine de centimètres de diamètre aux bords fumants. Une âcre odeur de chair grillée se répandit dans l'air tiède de la nuit naissante. Folle de douleur et de rage, la gipaète poussa un rugissement déchirant et continua de charger. Un flot de liquide lumineux semblable à du métal en fusion s'échappait de la blessure et jetait des éclats livides sur ses pattes, sur le sol et sur les rochers. Saisi, le fra pilote se recula de quelques pas. D'autres ondes surgirent de l'arrière et criblèrent d'impacts la gipaète, qui cessa d'avancer, tomba à genoux, comme fauchée par une invisible lame, puis se coucha sur le flanc. Après une série de convulsions, elle finit par s'immobiliser dans une mare visqueuse dont le chatoiement fut peu à peu emporté par les ténèbres.

Sa congénère se dandina d'une jambe sur l'autre, donna quelques coups de cornes dans le vide, comme si elle s'apprêtait à charger à son tour. Son instinct lui souffla qu'elle n'aurait aucune chance face à ces hommes qui semaient la mort à distance. Elle jeta un dernier regard sur le cadavre de sa compagne éthérique, leva bien haut la tête, libéra un hurlement lugubre, se lança brusquement au galop et s'enfonça rapidement dans la nuit noire. Reprenant ses esprits, se repérant aux traces lumineuses qu'elle abandonnait dans son sillage, le fra pilote la coucha en joue. Il appuya sans discontinuer sur le rayon-détente avec une fureur proportionnelle à sa frayeur rétrospective. Le silence nocturne absorba peu à peu le grondement des sabots.

Des larmes roulèrent sur les joues d'Orielle, pétrifiée. C'était la première fois qu'elle se trouvait confrontée à la réalité de la mort, qu'elle contemplait un cadavre, une masse de chair inerte, inutile, dérisoire. Elle devrait également s'accoutumer à cet aspect de la vie

primitive, à l’impermanence des êtres et des choses, mais, pour l’instant, elle ne ressentait que l’amertume de la séparation.

Le second fra pilote, un homme courtaud dont la bure comprimait le ventre proéminent, sortit de l’abri du rocher et s’approcha à son tour de Rohel et de la jeune femme. Le canon surchauffé et rougeoyant de son arme jetait des éclats furtifs sur ses joues molles et son double menton.

Le Vioter devinait que la présence des hommes d’Église sur l’île d’Alba n’avait rien à voir avec le hasard. S’il ne trouvait pas rapidement un moyen de se débarrasser de la corde magnétique, il risquait fort d’être cryogénisé et expédié sur Orginn, la planète siège du Chêne Vénérable. Là-bas, les chercheurs de l’Église lui ouvriraient le cerveau et tenteraient de récupérer leur bien, le Mentral, la formule dont la mise au point leur avait coûté plus de sept cents années universelles de labeur. Ensuite, ils le jetteraient dans un four à déchets, et Saphyr resterait prisonnière des Garloups pour l’éternité.

— Suivez mon collègue, ordonna le gros pilote d’une voix grasseyante. Et gardez dix pas de distance.

Le rayon d’une lampe-doigt balaya le sol, les rochers, le flanc figé de la gipaète dont les sabots évidés libéraient une substance grise qui ressemblait à des cendres froides.

*

Fra Holan s’assit sur la couchette et examina le pansement sommaire noué autour de son épaule et de son bras. Des taches rouille s’épanouissaient sur la gaze blanche mais, apparemment, la blessure s’était arrêtée de saigner. La felouque était silencieuse et déserte. Les deux fras pilotes n’avaient pas fini de le soigner lorsqu’ils avaient détecté des ondes d’approche sur l’écran du radar de sol. Ils s’étaient aussitôt rués dans la réserve d’armes, s’étaient équipés de vibreurs mortels et s’étaient évanouis dans la nuit, l’abandonnant à son sort. Il s’était débrouillé avec son bras valide et ses dents pour achever le pansement.

Il ne se souvenait pas de quelle façon il s’y était pris pour contourner la montagne et rejoindre le vaisseau. Ne subsistaient de ce trajet de quatre heures que les images vacillantes des rochers, des soleils jumeaux, de sa bure verte qui léchait silencieusement le sol pierreux ainsi que la vague sensation d’être suspendu entre rêve et réalité, entre ciel et terre, entre vie et mort.

Il perçut soudain des bruits de pas et de voix. Il traversa la coursive intermédiaire et se dirigea, aussi vite que le lui permettait sa blessure, vers la réserve d’armes et de munitions. Les pilotes n’avaient pas pris soin de refermer la porte à clef. Il entra et choisit un petit

vibreur cryogénique qu'il glissa dans la poche ventrale de sa bure. Puis il franchit une nouvelle succession de sas et de coursives, et se rendit dans le compartiment commun.

Il y découvrit une jeune femme vêtue d'une robe bariolée et un homme aux cheveux bruns et frisés, tous les deux entravés par des cordes magnétiques. Les lumières ténues des plafonniers soulignaient l'épaisse couche de poussière et les flocons d'une substance jaune et sèche qui leur recouvraient le visage. Les fras pilotes, armés des vibreurs mortels, se tenaient de chaque côté du grand sas de passerelle.

— Qui sont ces gens et pourquoi les avez-vous enchaînés ? demanda fra Holan.

— On ne sait pas qui ils sont, répondit le gros pilote en haussant les épaules. Tout ce qu'on peut vous dire, c'est qu'ils étaient accompagnés d'animaux cornus qui crachent du soufre.

— Jamais vu de bestioles pareilles ! ajouta le deuxième pilote. Elles sèment le feu partout où elles passent et leur sang ressemble à de la lave.

Fra Holan examina les captifs : malgré ses traits tirés, creusés par la fatigue, la jeune femme était d'une grande beauté. Ses cheveux d'or, sédimentés par la transpiration et la poussière, tirés vers l'arrière, auréolaient un visage d'une finesse extraordinaire. Sous le front légèrement bombé brillaient deux yeux immenses et couleur de terre brûlée. Spontanément, il fit le rapprochement entre cette femme et les créatures légendaires de l'éther, les gardiens des portes de la Forêt des Délices. Il se remémora mot pour mot certains versets du *Livre des mondes de l'Au-delà :*

Ainsi sont les gardiens de la porte, ô âme qui aspire à la perfection, ainsi ont-ils la peau couleur de l'ancien métal ductile qu'on appelle cuivre, ainsi ont-ils les cheveux couleur des feuilles du Chêne doré, ainsi leurs visages sont si beaux qu'il n'est point possible de reconnaître les hommes des femmes, les enfants des parents, les vieillards des jeunes gens, et d'ailleurs, ô âme simple et pure, ils ne sont ni homme ni femme, ni enfant ni parent, ni vieillard ni jeune, mais tout cela à la fois…

D'autres versets évoquaient les montures des gardiens de la porte, des licornes aux sabots de feu et à l'haleine de soufre dont la description correspondait étrangement à celle que venaient de faire les deux fras pilotes.

— Peut-être nos invités sont-ils disposés à nous en apprendre davantage sur eux-mêmes, murmura fra Holan, troublé.

Sans même attendre leur réponse, il reporta son attention sur l'homme. Il fut immédiatement frappé par ses yeux : ils n'étaient pas seulement d'une teinte verte qui rappelait l'océan d'émeraude de la Lune Noire, ils brillaient également d'un éclat farouche, magnétique,

presque inhumain. Comme les yeux des hérétiques qui brûlaient à petit feu dans les fours à déchets, comme les yeux des hommes qui avaient la mort pour unique compagne. Des déserteurs empoisonnés, par exemple.

— Qu'est-ce vous comptez en faire ? demanda le missionnaire à ses coreligionnaires.

— Nous ne pouvons prendre de décision avant le retour de Supra Vencez, répondit le gros pilote. En attendant, il n'y a qu'à les boucler dans la cale.

— Aucune loi n'interdit de se promener sur l'île d'Alba, dit fra Holan.

Le gros navigant l'enveloppa d'un regard méfiant.

— C'est vrai que vous, vous êtes un libre penseur et que vous passez les trois quarts de votre temps à vous opposer à la hiérarchie, cracha-t-il d'un ton méprisant.

— Il me semble que vous vous êtes vous-mêmes opposés à Su-pra Vencez à plusieurs reprises, rétorqua le missionnaire.

— Ça concernait seulement la navigation. Pour le reste, nous sommes des Ulmans et nous observons la règle hiérarchique, que cela vous plaise ou non.

— Imaginez qu'il arrive quelque chose à l'expédition de Su-pra Vencez, insista fra Holan.

— Que voulez-vous qu'il lui arrive ? D'après ce qu'a dit le gosse, ils sont plus de dix contre deux et…

Il s'interrompit brusquement comme si une évidence venait de le frapper. Puis il se tourna vers les prisonniers et dévisagea ardemment Le Vioter.

— Eh, mais…

Fra Holan profita de ce moment d'inattention pour glisser subrepticement la main dans la poche ventrale de sa bure.

— Par Idr El Phas, l'oiseau est venu de lui-même rejoindre le nid ! s'exclama le gros pilote dont le front se perla soudain de gouttes de sueur.

Sans le vouloir, ils avaient mis la main sur le traître qui mobilisait plus de cent cohortes armées du Jahad, ils tenaient au bout de leurs armes le seul détenteur de la formule du Mentral, un homme qui pesait plusieurs centaines de millions de frangels et pour la capture duquel le Chêne Vénérable remuait inlassablement cieux et terres.

— Ce petit crétin d'enfant-limier a entraîné Su-pra Vencez sur une fausse piste, déglutit le gros navigant. Eh bien, fra Holan, persistez-vous à affirmer que nous avons affaire là à de simples promeneurs ?

Puis il s'adressa à son collègue lequel, figé prés du sas, semblait éprouver certaines difficultés à saisir l'ensemble des nouvelles données :

— Il nous faut un vibreur cryogénique, vite.

Fra Holan s'avança d'un pas, la main toujours enfouie dans son vêtement. Du pouce il désamorça le système de sécurité du petit vibreur.

— Inutile, j'ai ce qu'il faut.

Il sortit l'arme de la poche ventrale et appuya sur le rayon-détente. Une première traînée blanche frappa le pilote ventripotent au niveau du plexus. Le gros homme ouvrit la bouche et battit des bras, comme s'il était aux prises avec un invisible adversaire. Il sentit un froid intense, insupportable, se déposer dans chacune de ses cellules. Il voulut lever son bras pour riposter à l'attaque du missionnaire, mais ses muscles et ses nerfs paralysés refusèrent de lui obéir. Les yeux exorbités, il fit encore quelques pas maladroits avant de s'effondrer lourdement sur le dos.

Le deuxième pilote n'eut pas le temps de réagir. Un rayon cryogénisant lui percuta le cou. Son vibreur lui échappa des mains. Il oscilla pendant quelques secondes sur lui-même, bascula à la renverse et s'écroula sur le plancher métallique à côté de son équipier. Un voile blafard se tendit sur leurs visages en cours de congélation.

Fra Holan posa le vibreur cryogénique sur le plancher, se pencha sur le gros pilote, fouilla dans une poche de sa bure, en extirpa un boîtier noir, le coinça dans le creux de son bras maintenu par le pansement, un geste qui lui arracha une grimace de douleur. Ses doigts coururent rapidement sur les touches du boîtier.

La pression de la corde magnétique se relâcha. Le Vioter parvint à dégager ses avant-bras. Il se massa les poignets pour rétablir la circulation sanguine puis aida Orielle à se libérer de sa propre entrave. La corde abandonna de profondes marques bleues sur la peau tendre de la jeune femme.

De longues minutes s'ensuivirent pendant lesquelles fra Holan, Orielle et Rohel s'observèrent sans dire un mot. Ce fut Le Vioter qui prit l'initiative de rompre le silence.

— Pourquoi vous êtes-vous dressé contre les vôtres ?

— Vous l'avez entendu aussi bien que moi, répondit le missionnaire. Je suis en… désaccord avec ma hiérarchie. Je ne tiens pas, par exemple, à ce que le Mentral retombe entre les mains du Chêne Vénérable.

— Vous êtes probablement le seul Ulman dans ce cas !

— Peut-être, peut-être pas. Certaines divergences séparent la hiérarchie d'Orginn de ses missionnaires. L'éternelle opposition entre les gens de terrain et l'administration, entre les hommes de foi et les hommes d'intrigue. Je me considère dorénavant comme un dissident, un hérésiarque. Je n'ai plus aucun avenir au sein de l'Église. En dehors, bien sûr, d'une éventuelle condamnation au supplice du four à

déchets, ce que je ne souhaite pas.

— Comment m'avez-vous retrouvé ?

— Par l'intermédiaire d'un enfant-limier. Mais, pour une raison que j'ignore, ce dernier nous a ensuite aiguillés sur une fausse piste.

— Où sont les autres ?

— Ils sont entrés dans le cœur de la montagne. L'enfant-limier avait parlé d'une grotte.

— Pourquoi n'êtes-vous pas avec eux ?

Fra Holan désigna son épaule d'un mouvement de menton.

— Cette blessure m'a contraint à revenir sur mes pas.

— Combien sont-ils, là-bas ?

— L'Ultime Su-pra Vencez, l'enfant-limier, son père, un dénommé maître Criph, et une dizaine d'agents du Jahad. Je suis d'ailleurs un peu étonné qu'ils ne soient pas revenus.

— Il n'y a là rien de très étonnant, intervint Orielle. Les Archéons des Abysses les ont probablement dissous dans la matière. Comme Asmine.

Le missionnaire lança un regard incrédule à la jeune femme. D'autres versets du *Livre des mondes de l'Au-delà* lui revinrent en mémoire : *Sache donc, ô âme en quête de vérité, que les créatures de l'éther veillent sur la porte du grand Abysse où vivent les cent dix-sept démons qui ont pour nom Archéons et qui adorent le fleuve de l'informe absolu…*

Il se demanda s'il n'était pas en train de devenir fou, si les deux êtres qui lui faisaient face n'étaient pas des leurres créés par son inconscient.

— Dois-je déduire de vos paroles que les Archéons sont des créatures réelles ? bredouilla fra Holan.

— Aussi réelles que vous et moi, répondit Le Vioter. Nous en avons rencontré deux avant d'arriver jusqu'ici.

— Mais quel rapport avec dame Asmine ? Avec l'enfant-limier ? Idr El Phas me vienne en aide, tout cela me dépasse !

Le missionnaire se rendit compte qu'il avait surtout peur de comprendre. Peur d'admettre la vérité, peur de bouleverser ses certitudes, peur de découvrir que les êtres humains ne constituaient peut-être pas la forme de vie la plus évoluée dans l'univers.

À cet instant, Orielle s'approcha de lui et posa d'autorité les mains sur sa blessure. Il ressentit instantanément un ineffable bien-être, une douce chaleur qui gagna son épaule, son bras, son corps tout entier. *Apprends, ô âme droite et pure, que le peuple de l'éther est maître de la vie et de la mort, que le soleil intérieur est son pain quotidien et la clef de sa résurrection…*

Un voile se déchira subitement dans l'esprit de fra Holan. Il admit que cette femme était peut-être l'une de ces créatures légendaires à

qui l’on donnait le nom d’entités célestes, d’anges ou encore de gardiens des portes de la Forêt des Délices. Il comprit également pourquoi, contrairement à ses condisciples, il avait toujours été fasciné par le *Livre des mondes de l’Au-delà* (un recueil sacré tombé en désuétude et dont il ne restait qu’un exemplaire à la bibliothèque secrète du palais épiscopal d’Orginn) : de tous temps, il avait préparé cette rencontre avec le peuple mythique d’où était issu le prophète fondateur du Chêne Vénérable, le grand Idr El Phas.

CHAPITRE X

Un enfant était donné à Asmine.

Il venait la rejoindre dans la pierre. Malgré les ténèbres épaisses qui ensevelissaient la grotte, elle distinguait les contours de son petit corps encore entier, encore cohérent, qui s'enfonçait lentement dans la matière inerte. Elle commençait à ressentir ses courants de pensées, son immense frayeur, le froid de la dissolution qui se répandait dans ses cellules et qui entreprenait son inexorable travail de séparation. Combien différentes de celles qu'elle avait imaginées se révélaient les circonstances de leur rencontre.

Bien qu'il ne fût pas de taille à les combattre, l'enfant n'avait pas hésité à braver les Archéons des Abysses. L'amour qu'elle lui avait insufflé s'était retourné contre lui. À peine avait-il été touché par la puissance abyssale qu'il s'était englouti dans la pierre. Dans son malheur, c'était peut-être la meilleure chose qui lui fût arrivée. S'il avait été dissous avec les autres, elle n'aurait rien pu faire pour l'aider. Il fallait maintenant qu'elle lui insuffle la force de résister à la pétrification, de donner le temps à sa jeune sœur de l'éther et au Gom de parvenir jusqu'à la grotte.

Scuroh ne parvenait plus à ordonner ses courants de pensées. Il avait perdu ses points de repère habituels. Il avait d'abord eu la sensation d'étouffer : il ne respirait plus mais les molécules d'oxygène contenues dans la roche lui irriguaient directement le cerveau. Ses muscles, ses nerfs, sa moelle épinière ne lui obéissaient plus, il se sentait tiraillé, écartelé, éclaté par les milliards de gravités de la matière dense.

Il avait eu l'impression de se noyer, il avait cru mourir et il s'apercevait qu'il était toujours en vie. Et maintenant, bien qu'il perçût la présence rassurante de sa « mère », il était envahi d'une peur atroce.

Un vide glacial régnait au cœur de la pierre, exactement comme dans l'espace, et c'était cela qui l'épouvantait, cette indéfinissable sensation d'être séparé des milliards de fois par des abîmes de néant. Il assistait en témoin lucide mais impuissant à sa propre déstructuration. En comparaison, la mort était un sort infiniment plus enviable, une simple porte que l'on franchissait une fois et au-delà de laquelle s'établissaient de nouvelles règles, de nouvelles lois. Au sein de la pierre l'âme ne faisait qu'entrevoir le seuil de l'autre monde, elle était captive pour une durée indéterminée, jusqu'à ce que, probablement, la planète soit victime de l'explosion finale de son étoile – de ses étoiles en l'occurrence puisque le Monde des Franges était régi par des soleils jumeaux. Dans des milliards d'années peut-être.

Les courants vibratiles et anarchiques des pensées de Scuroh, des étincelles qui produisaient des impulsions énergétiques et qui, à l'échelle de l'univers, auraient ressemblé à des comètes échevelées, vagabondaient au hasard des profondeurs insondables. Lorsqu'ils fusionnaient, ils formaient un maelström, un bref tourbillon duquel surgissaient des bribes de cohérence, des successions syncopées d'images, des souvenirs furtifs, des mouvements confus qu'on aurait pu assimiler à des idées.

Scuroh se rendit soudain compte que ses flux de pensées se dirigeaient tous vers le même endroit, comme attirés par un invisible aimant. Ils surgissaient de partout à la fois, convergeaient vers un océan d'énergie houleuse. Lorsqu'ils s'y jetèrent – à cet instant, remonta le souvenir des trois rivières de Craphilage se jetant dans l'océan Sulfidé –, il ressentit la présence de sa « mère » avec une incroyable acuité. Il éprouva cet étrange sentiment, à la fois inquiétant et apaisant, d'être non plus à côté d'elle mais en elle. C'était comme si toutes les émotions contenues dans l'esprit de sa « mère » se déversaient d'un seul coup dans le sien. Il fut submergé par une puissante vague de chaleur, de lumière et d'amour, qui se retira en abandonnant d'innombrables images sur la grève de son esprit.

Il vit une cité de lumière bâtie au-dessus d'une gigantesque faille, il vit des légions d'êtres noirs aux yeux rouges qui se lançaient à l'assaut des murailles étincelantes et qui se volatilisaient au moindre contact avec la lumière, il vit des montures cornées dont les naseaux crachaient des nuages de soufre et dont les sabots libéraient des gerbes d'étincelles, il vit une salle où des hommes et des femmes aux cheveux d'or joignaient leurs mains pour se faire le don mutuel de leurs pensées, il vit trois sages à la mine sévère qui lui ordonnaient de quitter l'éther, il vit des foules rassemblées sur les places des villes et qui lui adressaient des prières, il vit d'énormes vaisseaux atterrir sur la Lune Noire et des pèlerins se prosterner devant lui.

Il vit un homme aux cheveux bruns et bouclés, une femme qui

ressemblait à sa « mère » et son ami fra Holan. Ils discutaient autour d'une table métallique. Il reconnut le compartiment commun de la felouque. Il sut alors que l'homme aux cheveux bruns et bouclés – il avait une allure de seigneur, il aurait aimé avoir un tel homme pour père – détenait l'arme qui lui permettrait d'échapper à la fatalité de la pierre.

Désormais, il devait concentrer toute son énergie, toutes ses forces, toute sa volonté à résister à l'attraction de la matière. Un peu comme un souverain soucieux de préserver l'intégrité de son royaume, il lui fallait à tout prix rester dans les limites de son enveloppe corporelle. Sa « mère » avait traversé les abîmes de la pierre pour lui transmettre une partie de son énergie, de son savoir, pour l'assurer de son soutien. Il n'avait pas le droit de se résigner. Lorsque l'océan d'énergie se fut dissipé, il s'efforça de rassembler le troupeau de nouveau éparpillé de ses pensées.

*

En dépit de sa fatigue, Le Vioter ne trouvait pas le sommeil. La douche brûlante qu'il avait prise dans la salle d'eau des luxueux appartements de l'Ultime lui avait pourtant fait le plus grand bien. Fra Holan avait poussé la prévenance jusqu'à installer les sphères atomiques de chauffage. Suspendues au-dessus de la large couchette, elles émettaient un subtil grésillement et diffusaient une agréable chaleur radiante dans la cabine.

S'il l'avait pu, le missionnaire aurait interrogé Orielle jusqu'au petit jour. Lorsqu'il avait compris qu'elle appartenait au peuple légendaire des Parfaits, il avait été pris d'un insatiable appétit de savoir. Elle avait eu beau lui expliquer, avec un brin d'agacement, qu'elle était désormais plus humaine que parfaite, plus proche de l'animal que de l'ange, il avait insisté. Tout en la mitraillant de questions, il n'avait cessé d'établir des comparaisons avec le *Livre des mondes de l'Au-delà,* un livre dont Le Vioter n'avait jamais entendu parler, bien qu'il ait passé plus de cinq ans au service de l'Église. Selon fra Holan, Idr El Phas, le prophète fondateur du Chêne Vénérable, était, comme Orielle, comme Asmine, originaire de l'éther. Elle lui avait répondu que ce nom était inconnu sur le plan éthérique mais que les sages avaient fort bien pu effacer toutes les données le concernant. Visiblement exténuée, elle avait pris congé, s'était levée et s'était engouffrée dans une coursive.

La porte de la cabine s'entrouvrit en grinçant légèrement. Le Vioter se redressa et glissa la main sous son traversin, où il avait dissimulé le vibreur mortel qu'il avait récupéré près des corps congelés des pilotes. Il se décontracta lorsqu'il reconnut la mince silhouette d'Orielle. Il

appuya sur l'interrupteur placé sur le montant de la couchette. Les appliques scellées dans les cloisons s'emplirent de lumière blanche.

La jeune femme s'était changée : elle avait passé une bure verte de pilote beaucoup trop grande pour elle qu'elle avait probablement dénichée dans une armoire du poste de pilotage. Elle s'était également lavée : la poussière avait disparu de son visage et ses cheveux tombaient de nouveau en cascades dorées, soyeuses, sur ses épaules.

Elle s'avança jusqu'au hublot ovale et s'abîma pendant quelques secondes dans la contemplation de la nuit étoilée. Puis elle se tourna vers Rohel et le dévisagea avec ardeur.

— Je ne suis pas une dormeuse très douée, murmura-t-elle avec un sourire contrit. Le sommeil m'intimide. La perte de conscience me fait encore peur.

Le Vioter présuma qu'elle ne s'était pas introduite dans sa cabine dans le seul but de l'entretenir de ses insomnies. Elle s'approcha de la couchette et s'assit à côté de lui. L'odeur à la fois poivrée et sucrée de la jeune femme le troubla, sa peau se hérissa sous le mince drap de coton tiré sur son corps.

Il ne bougea pas lorsque la main d'Orielle vola vers lui comme un oiseau de nuit, comme un oiseau de rêve, se posa délicatement sur son visage, effleura son front, ses sourcils, ses paupières, son nez, sa bouche. La chaleur ensorcelante qui se dégageait de la paume de la Parfaite lui irradiait tout le corps.

— Une fois, une seule fois, gémit Orielle.

Une tristesse déchirante imprégnait sa voix. Elle se pencha sur lui. Son souffle brûlant et les pointes de ses cheveux lui effleurèrent le cou. Le Vioter lui saisit le menton, la releva avec beaucoup de douceur et plongea son regard dans ses grands yeux emplis de larmes.

Elle craignit qu'il ne la renvoie et sa respiration se suspendit. Elle se maudit d'avoir cédé à son impulsion. Ses membres las, lourds, avaient imploré le repos, mais son esprit tourmenté ne le leur avait pas accordé. Cette nuit était probablement la dernière qu'elle passait en compagnie du Gom Rohel et elle ne supportait pas l'idée qu'il sorte à jamais de sa vie. Comme tous ceux qui n'ont plus rien à perdre, elle s'était résolue à tenter le tout pour le tout. Maintenant qu'elle se retrouvait dans sa cabine, maintenant que leurs souffles et leurs mains se confondaient, elle regrettait amèrement son initiative. Elle aurait dû se contenter de chérir sa mémoire et de vivre en bonne intelligence avec ses regrets. Ses paupières se clorent, les larmes trop longtemps contenues roulèrent sur ses joues.

— La première et la dernière fois, chuchota Rohel.

De la pointe de la langue, il recueillit les larmes de la jeune femme. Elles avaient une saveur salée. *Les larmes des femmes sont comme les gouttes de rosée sur les pétales de fleur,* disait un vieux

proverbe d'Antiter. *Les boire, c'est boire le nectar déposé par la nuit.*

Le vertige des sens les emporta loin au cœur de la nuit de la Lune Noire. Pour Orielle, la découverte du plaisir primitif eut quelque chose d'un émerveillement, d'un éblouissement. Elle le goûta avec d'autant plus de fureur qu'elle savait que ces instants ne se représenteraient plus. Le souffle coupé par le poids de son partenaire, elle s'ouvrit comme une corolle et tendit le bassin pour mieux accueillir la lame droite et suave qui se glissait dans son fourreau de chair. En s'unissant à lui, elle avait l'impression qu'elle le garderait en elle à jamais, qu'elle conserverait son odeur, sa sueur, la chaleur et la texture de sa peau jusqu'à la fin des temps. Elle le dérobait à l'autre, à la femme aux cheveux d'ambre et aux yeux bleu clair qui l'attendait quelque part en cet univers. Elle enfonçait ses ongles dans sa peau, le mordait là où ses dents parvenaient à le happer, comme pour graver ses empreintes sur ce corps qu'elle considérait comme son territoire. Elle aimait le goût doucereux du sang qui se déposait sur sa langue. Elle était inondée de plaisir, inondée de ces humeurs qui perlaient de ses nymphes. Des vagues de plus en plus houleuses, de plus en plus rapprochées la soulevaient, la ballottaient, la survoltaient. Elle haletait, gémissait, martelait le dos et les fesses de Rohel de coups de talon. Elle se sentait reliée à sa nature profonde de femme, elle se sentait délicieusement animale, elle était heureuse de s'offrir à l'homme qu'elle avait choisi d'aimer.

La vague ultime qui la submergea la laissa échouée, pantelante, sur le rivage incertain du sommeil et des rêves.

Le Vioter la contempla un long moment. Allongée sur la couchette, elle était d'une beauté surnaturelle dans l'abandon du sommeil. Les dents et les ongles de la jeune femme avaient laissé des marques cuisantes sur son torse, son cou, ses bras et ses épaules. Il n'avait pas sommeil. Il avait fait appel à toute sa volonté pour retenir son énergie au moment où elle s'était abîmée dans le plaisir. Il n'avait pas voulu céder à la supplique de la petite mort, ces quelques secondes de fulgurance qui auraient affaibli ses défenses immunitaires. Il n'oubliait pas que le poison du Jahad profitait de la moindre de ses défaillances pour renforcer sa propre emprise. Il était sorti raffermi de l'union, et son sexe dressé, d'une dureté de pierre, symbolisait sa virilité préservée. Il en fut reconnaissant à Orielle et lui caressa tendrement le bras replié sur son sein.

Il se sentait parfaitement éveillé, parfaitement lucide. Il se leva. Sa propre combinaison étant hors d'usage, il se vêtit de la bure d'Orielle, puis il sortit de la cabine, traversa le compartiment commun encore éclairé, où gisaient les corps congelés des pilotes, et emprunta la passerelle qui donnait sur la nuit étoilée.

L'air froid et sec lui fouetta le visage. Il était fortement imprégné

de l'odeur de la jeune femme, de cette ombre d'amour qui veillait sur lui. Il fut traversé par un violent besoin de tendresse. Il fut un moment tenté d'aller la rejoindre, de se serrer contre elle, d'oublier sa solitude dans la tiédeur apaisante de leurs deux corps enlacés. Mais il se raisonna : il lui fallait apprendre à maîtriser le soleil intérieur pour affronter les Archéons.

Il marcha encore pendant une centaine de mètres. Aucun bruit ne troublait le silence nocturne. Il distinguait la frange indécise du halo de la planète Agondange, occultée par le pic montagneux.

Il s'immobilisa au pied d'un grand rocher, se campa sur ses jambes, ferma les yeux et descendit sa respiration dans le bas-ventre. Il se rappela les instructions d'Orielle : d'abord visualiser le point de lumière sous le front, entre les orbites oculaires. Une phase qui lui prit beaucoup moins de temps que lors de sa tentative du matin.

Toute la nuit, il s'acharna à développer son soleil intérieur, cette étoile lointaine et solitaire qui brillait à l'horizon de sa conscience. À de nombreuses reprises, il perdit le contact avec cette fragile parcelle de lumière. Lorsqu'il rouvrait les yeux, il s'apercevait qu'il était couvert de sueur, qu'il haletait, que des lances de douleur lui perforaient le crâne, que des tremblements violents secouaient ses membres. Il ne renonça jamais. À chaque fois, il reprit le processus depuis le début, étape par étape. D'abord refermer les yeux, puis descendre sa respiration dans le ventre, apaiser le rythme cardiaque et enfin se concentrer sur son ciel intérieur.

Au moment où les premiers lanciers de l'aube se répandaient dans la plaine céleste, il se rendit compte qu'il n'employait pas la bonne méthode. Il faisait appel à la volonté là où l'abandon était nécessaire, il cherchait à soumettre son soleil par la force là où s'imposaient la fluidité, la non-résistance, la fusion. La transpiration, les trémulations de ses membres, les migraines n'étaient que des manifestations extérieures de sa méprise, un peu comme les trépidations, les frottements, les échauffements secouant un vaisseau qui se présente sous un mauvais angle à l'orée d'une stratosphère. Les soleils, qu'ils fussent intérieurs ou extérieurs, étaient des étoiles autour desquelles tournaient les planètes selon l'immuable principe de la gravité.

Il comprit qu'il lui fallait délester sa propre masse, alourdie par la volonté, par la concentration, par la tension. Le soleil intérieur ne viendrait pas à lui, c'était à lui de parcourir le chemin jusqu'au soleil intérieur. Il se débarrassa de toutes les ancres qui le maintenaient dans sa lointaine orbite. Immédiatement, il eut la sensation de s'alléger, de s'élever, de s'envoler, d'être happé par les bords extérieurs d'une puissante spirale. L'astre solitaire grossit rapidement dans son champ de vision. Il se transforma peu à peu en une immense sphère de lumière éclatante.

Les rayons pâles des soleils jumeaux qui s'infiltraient par le hublot réveillèrent Orielle. Elle étendit aussitôt le bras mais sa main ne rencontra que le traversin. Une odeur d'amour froid imprégnait les draps et flânait dans l'air confiné de la cabine. Une ineffable langueur envahissait le corps fourbu de la jeune femme.

Elle se redressa sur un coude et laissa errer son regard sur le plancher et les cloisons de la cabine. C'était la première fois de son existence qu'elle émergeait de l'état de sommeil et ses idées avaient le plus grand mal à se mettre en place. Des images confuses s'élevaient dans le sanctuaire de son esprit, formaient un écheveau complexe qu'elle ne parvenait pas à débrouiller. Rêve et réalité, données conscientes et données inconscientes se superposaient, se mélangeaient, s'emmêlaient. Son corps portait encore les stigmates de la longue chevauchée de la veille et de son union physique avec le Gom Rohel. Rougeurs, griffures, zébrures, courbatures, subtils frémissements de ses lèvres, de ses seins, de ses muscles.

Elle réalisa soudain que Rohel et la bure verte avaient disparu. Elle repoussa le drap, se leva et, sans accorder d'attention à la douleur cuisante qui lui sabrait l'intérieur des cuisses, se colla devant le hublot. Les rochers environnants se dressaient dans la lumière argentine et froide de l'aube. Elle fouilla le plateau des yeux mais ne décela aucune trace de la présence de Rohel. Il lui était peut-être arrivé quelque chose.

Elle se précipita hors de la cabine, oubliant qu'elle était nue, négligeant la froidure mordante qui l'agressa dans les coursives. Elle franchit le couloir intermédiaire en quelques enjambées, traversa le compartiment commun, contourna les corps des pilotes et dévala la passerelle flottante. L'ombre étirée de la montagne se déversait autour du vaisseau. Le silence était tellement profond qu'il en paraissait hostile, menaçant. Elle craignit à tout instant de voir surgir les Archéons. Ils avaient peut-être profité de leur sommeil pour investir les lieux et leur inoculer le maléfice des Abysses, ils avaient peut-être enlevé et dissous Rohel dans la matière. À cette idée, son cœur se serra.

Elle hésita à s'aventurer plus loin. Le vaisseau constituait un abri rassurant, même si ses parois de fer ne représentaient pas un obstacle insurmontable pour les créatures de la faille abyssale. Une voix grave la fit sursauter.

— Vous risquez de prendre froid dans cette tenue.

Elle se retourna et vit la silhouette de fra Holan qui se découpait sur la bouche arrondie et éclairée du sas. Le missionnaire descendit à son tour la passerelle flottante qui oscilla sous son poids et racla le sol pierreux. Il s'approcha de la jeune femme, lui tendit une bure pliée.

— Passez ça. Les aubes sont fraîches sur la Lune Noire.

— Rohel a disparu.

La voix d'Orielle n'était plus qu'un souffle craintif. Son corps cuivré disparut sous l'étoffe rêche et verte. Fra Holan allongea le bras en direction des soleils jumeaux.

— Je l'ai vu partir par là, déclara-t-il. Il devait être environ trois heures locales. Je ne dormais pas. J'ai pensé qu'il avait un besoin urgent de prendre l'air.

Ils s'avancèrent entre les rochers tourmentés et sculptés par la clarté blafarde du jour naissant. Le silence semblait laper le bruit de leurs pas. Malgré l'épaisseur de la bure, d'irrépressibles frissons couraient sur la peau d'Orielle. Elle savait maintenant ce qu'était la brutale séparation d'avec un être aimé. Cela ne faisait que quelques minutes qu'elle avait constaté la disparition de Rohel et, déjà, elle ressentait une cruelle sensation de manque. Elle imagina la souffrance que devait éprouver la femme aux cheveux d'ambre et aux yeux bleus qui espérait le retour de son amant à des millions d'années-lumière de là. Elle fut écartelée entre sa compassion pour cette femme et le désir égoïste de garder Rohel pour elle seule. Mais pouvait-on posséder l'âme d'un homme ?

— Par le prophète, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria le missionnaire.

Il désignait l'intense lumière qui se réfléchissait sur le flanc lisse d'un grand rocher. Les lueurs vives, vacillantes, donnaient l'impression qu'un projecteur ou qu'un piégeur avait été planté dans le sol. Pressant le pas, ils débouchèrent sur une esplanade naturelle délimitée par une ceinture rocheuse. Le spectacle qu'ils y découvrirent les éberlua tous les deux : une gigantesque sphère ovoïde de lumière blanche, d'une hauteur de plus de trois mètres, se dressait au centre de l'espace dégagé.

Fra Holan pensa d'abord se trouver devant un phénomène naturel extraordinaire, une source de particules nucléaires ou une vaporisation de lave par exemple, puis il distingua une silhouette humaine à l'intérieur de la sphère. Il tenta de concentrer son regard sur la tache indécise et verte qui paraissait constituer le noyau de la bulle, mais la luminosité éblouissante le contraignit à baisser les yeux.

Sidérée, Orielle contempla le soleil intérieur de Rohel. Dans l'éther, elle n'en avait jamais vu d'aussi beau, d'aussi flamboyant, d'aussi majestueux. Les soleils des Parfaits n'étaient que de pâles étoiles à côté de celui-ci. Une telle émotion l'étreignit que ses yeux s'emplirent de larmes. Voilà pourquoi Asmine avait été exilée, voilà pourquoi Orielle s'était lancée à sa recherche : elles avaient toujours su que les Goms, les êtres humains aux vibrations denses et basses, possédaient des qualités exceptionnelles, supérieures aux Parfaits. Elles n'étaient pas venues enseigner, comme elles l'avaient d'abord

cru, mais apprendre. Elles n'étaient pas des maîtresses, des prêtresses, des déesses, mais des disciples. La lumière intérieure avait d'autant plus de valeur et de puissance qu'elle prenait ses racines dans la terre, qu'elle trouvait la force de s'élever au-dessus de la matière. Les Parfaits s'étaient installés sur l'éther pour éviter d'affronter leur instinct, leur nature animale. La surveillance de la faille abyssale n'était qu'un prétexte. En réalité, ils avaient eu peur d'eux-mêmes. Ils avaient certes gagné l'immortalité, mais que valait une immortalité qui coupait les êtres de leur essence ?

La sphère de lumière se dispersa lentement dans la fraîcheur de l'aube. Fra Holan put enfin relever les paupières. Rohel Le Vioter, le déserteur du Jahad, se tenait à quelques pas de lui, vêtu d'une bure verte, souriant. Des flèches argentines transperçaient ses cheveux bruns et bouclés. Ses yeux étaient de somptueux lacs d'eau émeraude et pure. Malgré son envie, Orielle n'osa pas se jeter dans ses bras. La première et la dernière fois. Elle apprenait déjà à vivre avec les regrets, avec les souvenirs.

— Il faudra que vous m'expliquiez un jour comment vous réussissez à faire ça, murmura le missionnaire.

— Orielle vous l'enseignera, répondit Le Vioter. C'est un excellent professeur.

Une heure plus tard, après un repas succinct pris dans le compartiment commun, ils quittèrent le vaisseau et se dirigèrent vers la montagne. Fra Holan, qui ne se ressentait plus du tout de sa blessure, s'arma d'un vibreur à ondes mortelles. Il tenait à les accompagner. Comme il était le seul à ne pas maîtriser le soleil intérieur, ils convinrent entre eux qu'il resterait à l'entrée de la grotte. Cette solution ne lui plaisait guère mais, comme il se sentait quelque peu dépassé par les événements, il finit par se ranger à cette sage décision.

*

Azal ne pouvait plus attendre.

Il était atteint de frénésie. Il en avait pris conscience, mais il était incapable d'écouter la voix de la raison. Il lui fallait impérativement se gaver d'énergie humaine. Il s'était extrait de la niche où il avait pris l'habitude d'enfourner son grand corps et il s'avançait lentement vers l'endroit de la paroi où ses soldats avaient dissous les humains. Ses seize pattes foulaient la pierre en cadence. Ses antennes ondulaient comme des herbes couchées par les rafales de vent. Losfer, Belbuth et les soldats se reposaient dans les innombrables galeries ou nids de la grotte sur laquelle régnait un silence proprement abyssal. Ils n'avaient pas réactivé la barrière de vide. Il restait encore des humains au pied

de la montagne et l'on avait prévu de les laisser s'enferrer dans la nasse.

Azal s'immobilisa devant la paroi : ils étaient là, les cinq humains au goût délicieux, figés dans la roche. L'espace de quelques secondes, il contempla leurs corps pétrifiés, leurs yeux grands ouverts et épouvantés, leurs bouches entrebâillées qui poussaient des cris que personne ne pouvait entendre. Ils continuaient de produire de l'énergie mentale, une énergie d'autant plus intéressante qu'elle était basée sur la peur, sur l'horreur, sur le décalage entre l'activité du cerveau et la dissolution de la physiologie. La pétrification était un supplice très raffiné.

Le souverain archéon jeta son dévolu sur l'homme barbu et vêtu de peaux de bêtes. D'une part, Azal avait déjà apprécié la saveur de son énergie et n'avait donc aucune mauvaise surprise à attendre, d'autre part, il était préférable d'achever une tâche que l'on avait commencée. Il frémit d'allégresse et leva son long appendice buccal dont l'extrémité évasée formait l'entonnoir d'aspiration. Puis il l'enfonça directement dans la roche. Comme il était constitué principalement de vide, il n'avait aucune difficulté à transpercer la matière dense.

Entre les molécules, entre les atomes régnait le néant familier, la toute-puissance des Abysses. Le vide cernait les formes, s'infiltrait dans les moindres failles. L'informe absolu attendait patiemment son heure. Tôt ou tard viendrait le moment où la création devrait s'effacer et lui céder la place. Et mêmes eux, les enfants de la faille, ils devraient retourner au néant.

Azal plaça son entonnoir sur la fine enveloppe qui avait autrefois constitué le crâne de l'humain barbu. Il commença à aspirer l'énergie vitale. Lentement au début, savourant l'indicible peur, les sursauts de volonté, les impulsions inutiles du cerveau. Il se délecta de l'amertume des remords du Gom, de ses pulsions assassines. Il se nourrissait de tous les éléments qui constituaient le passé de sa proie, il le vidait de sa mémoire, de son inconscient. Il y découvrait des choses étranges, incongrues, des tendresses enfouies, des élans brisés, des malheurs oubliés. Il avait l'impression de déstructurer une bâtisse complexe où gisaient d'innombrables richesses, d'incroyables souffrances. Des images syncopées défilaient sur un invisible écran. Azal entrevit ainsi les lieux où avait vécu ce Gom, des visages d'adultes auxquels il donnait le nom de père et de mère (Père ? Mère ? Tenaient-il le rôle du fleuve de l'informe absolu ?), un appendice de métal qui s'enfonçait dans la gorge d'une jeune femme éplorée, un enfant au regard triste…

Il sentit soudain que la puissance des Abysses se retirait de lui, que le vide reculait devant cet afflux massif d'énergie, de chaleur. Il était parfaitement lucide, conscient des risques qu'il encourait, mais il ne

pouvait pas s’arrêter. Il lui fallait aller jusqu’au bout, laper la liqueur vitale de ce Gom jusqu’aux dernières gouttes.

CHAPITRE XI

Le sentier – un vague passage naturel plutôt qu'un sentier – débouchait sur un large méplat. La montagne elle-même semblait être, selon l'expression de Fol-Fel, une semeuse de nuit. Les lances étincelantes des soleils jumeaux ne parvenaient pas à transpercer le voile terne qui ensevelissait les environs.

De même, il y régnait une froidure surprenante au regard de la fournaise qui, quelques centaines de mètres plus bas, accablait le plateau.

— Je ne vois ici pas plus de grotte que de bonté dans la tête d'un Ultime ! grommela fra Holan. Et on ne peut guère grimper plus haut.

La paroi abrupte, vertigineuse, hérissée d'éperons rocheux, ne laissait en effet entrevoir aucune faille, aucune bouche. Au-dessus d'eux se profilait l'aiguille recouverte de neiges éternelles. En contrebas, l'étendue infinie et pelée du plateau se perdait dans les brumes. Ils avaient exploré le relief dans ses moindres détails lors de leur ascension, mais ils n'avaient rien découvert qui ressemblât de loin ou de près à une grotte. Vêtu d'une bure verte, comme Orielle, comme le missionnaire, Le Vioter avait l'étrange impression d'être revenu quelques années en arrière, d'être à nouveau en mission pour le compte du Chêne Vénérable.

— Asmine est toute proche d'ici, déclara Orielle, immobile, les yeux clos. Je ressens sa présence.

Le Vioter alla immédiatement examiner la muraille rocheuse que désignait le bras tendu de la jeune femme. Contrairement à ce qu'elle laissait supposer dans un premier temps, la paroi n'était ni compacte ni plane. Les différentes couches extérieures s'ajustaient parfaitement les unes aux autres pour former un décor en trompe-l'œil, mais derrière ces premiers rideaux rocheux apparaissaient de brusques

dénivellations, des arêtes saillantes, les lignes étroites et brisées de failles. La montagne avait dissimulé son hostilité sous des apparences lisses et tranquilles.

Le Vioter repéra une lézarde sombre entre deux éperons rocheux. Elle était de la largeur de deux hommes et paraissait s'enfoncer profondément dans le cœur de la roche. Il se glissa dans la veine, la parcourut précautionneusement sur une vingtaine de mètres, jusqu'à ce qu'il aperçoive au loin des lueurs qui agonisaient sur les aspérités de la paroi.

Il découvrit un piégeur métallique renversé sur le sol et dont la réserve d'énergie magnétique était pratiquement épuisée. Le silence sépulcral qui régnait à l'intérieur de la montagne lui fit penser au silence de l'espace. Bien qu'il fût environné de formes, de matière, d'ondes, il lui semblait errer dans le vide. La même angoisse l'étreignait que lorsque les vaisseaux s'arrachaient des stratosphères et se lançaient dans l'immensité sidérale, le même vertige, la même sensation d'impuissance, de désolation.

Il revint rapidement sur ses pas, sortit de l'excavation, enjamba les lignes brisées des failles, escalada les rochers et rejoignit Orielle et fra Holan sur le méplat.

— Alors ? fit le missionnaire.

— Aucun doute, ils sont entrés par là, répondit Le Vioter. Ils ont abandonné des piégeurs lumineux sur leur passage.

— Nous devons faire vite, dit Orielle. Asmine est à bout de résistance.

— De résistance à quoi ? demanda fra Holan.

— À la dissolution totale dans le néant, dans l'informe.

La réponse d'Orielle parut plonger le missionnaire dans de profonds abîmes de perplexité.

— Comme son nom l'indique, le néant n'a pas d'existence, protesta-t-il. Or vous en parlez comme d'une entité vivante, intentionnée.

— Chaque dissolution est une victoire de l'informe, chaque création est une victoire sur l'informe, affirma Orielle. Chaque existence, chaque âme, chaque particule sont des défis jetés à la face du néant.

— Mais alors, quelle place tient la mort dans la…

— Plus tard ! coupa Le Vioter. Il y a plus urgent à faire qu'à discuter de métaphysique.

Le missionnaire hocha la tête et contempla pendant quelques secondes la crosse nacrée et le canon scintillant de son vibreur mortel.

— Vous ne voulez vraiment pas que je vous accompagne ?

— Vous serez plus utile ici.

Il n'eut donc pas d'autre choix que de regarder s'éloigner Le Vioter

et Orielle. Lorsque leurs silhouettes eurent disparu derrière le premier rideau rocheux, il fut assailli par un pénible sentiment de solitude et d'inutilité.

Des piégeurs lumineux parsemaient l'étroit boyau à intervalles réguliers. Leurs halos ténus, mourants, ne parvenaient pas à repousser l'obscurité dense, noire et froide qui inondait l'intérieur de la montagne. Ils soulignaient furtivement les saillies rocheuses, le cintre irrégulier de la voûte, les inégalités du sol.

Le Vioter désamorça le système de sécurité de son vibreur mortel. Un étau puissant refermait ses mâchoires sur sa poitrine, l'oppressait, l'empêchait de reprendre sa respiration, l'empêchait de rétablir le contact avec son soleil intérieur. Le froid le transperçait jusqu'aux os, un froid identique à celui qui régnait dans les sas de quarantaine des vaisseaux. Un froid qui n'était pas seulement dû à un abaissement brutal de la température mais à un renoncement total de la chaleur et de la lumière. Et l'étoile intérieure semblait s'être elle-même rétractée devant la puissance des ténèbres. Le Vioter prit conscience que la bataille contre les êtres des Abysses risquait de leur coûter bien davantage que la vie. Vaincus par les Archéons, il ne resterait d'eux pas même un souvenir, pas même un courant d'énergie, pas même une vibration. Ils leur voleraient jusqu'à leur âme selon l'expression d'Orielle. C'était leur essence, le principe même de leur éternité qui était en jeu. Il jeta rageusement son vibreur, une arme encombrante, dérisoire, inutile dans ce genre de combat. Les ondes mortelles avaient été conçues pour déchiqueter la peau, les organes, les veines, pour broyer les os, pour détruire des êtres de chair et de sang.

Plus loin, le boyau s'élargissait, se transformait en une galerie aux parois incurvées et à la voûte fuyante. À partir de cet endroit, il n'y avait plus de piégeurs lumineux, seulement une inquiétante bouche noire qui se refermait avidement sur les visiteurs.

— La puissance des Abysses est trop forte. J'ai perdu le contact avec le soleil intérieur. J'ai froid, j'ai peur.

Le chuchotement d'Orielle s'évanouit dans l'obscurité. Les bruits se désagrégeaient comme des éclairs magnétiques sur d'invisibles volets de protection. Le Vioter fut tenté de rebrousser chemin.

Deux éclats rouges, surgis de nulle part, brillèrent soudain quelque part devant eux. Le Vioter se retourna et comprit qu'ils étaient tombés dans un piège : d'autres éclats rouges, innombrables, flamboyants, s'étaient subrepticement glissés derrière eux, et leur coupaient toute possibilité de retraite. Les soldats produisaient un crissement qui allait s'amplifiant et qui évoquait le bruissement d'un essaim d'insectes. La tenaille des Archéons se refermait sur eux.

Le Vioter regretta de ne pas avoir eu le réflexe de prendre un piégeur avec lui. Il tenta de s'abandonner au soleil intérieur mais son

cerveau engourdi ne fonctionnait plus qu'au ralenti. Il ne savait plus si les frémissements glacés de ses veines étaient dus au poison du Jahad, à la peur qui déferlait en lui ou au froid qui s'insinuait dans les pores de sa peau.

— Créer une bulle de chaleur, marmonna Orielle d'une voix monocorde. Une bulle de chaleur, la fusion…

Il entendit un léger froissement. Elle était en train de retirer sa bure, un geste incongru, incompréhensible dans de telles circonstances. Son corps nu creva la nuit opaque.

Les Archéons n'étaient plus qu'à une dizaine de pas. Ils se pressaient en rangs de plus en plus compacts, comme une horde de prédateurs nyctalopes. Le Vioter fut traversé par la vague intention de foncer droit devant lui, vers le centre de la grotte. Mais cette solution n'était guère envisageable : l'Archéon qui se dressait sur le trajet était d'une taille gigantesque. Ses yeux rouges se promenaient deux bons mètres au-dessus du sol. Les contours de son immense corps se dessinaient sur le fond d'obscurité. Des tentacules partaient de ce qui ressemblait à une tête et ondulaient comme les lanières d'un fouet.

Orielle le saisit par la manche.

— Ton vêtement, vite.

Les idées s'entrechoquèrent dans le cerveau de Rohel.

— Tu es folle, ce n'est pas le moment de…

— Fais ce que je te dis, je t'en supplie, c'est notre seule chance.

Elle avait mis une telle conviction dans sa voix qu'il ne put faire autrement que s'exécuter. Instantanément, sa peau fut happée par le froid.

*

Le découragement gagnait Asmine. Sa jeune sœur éthérique et le Gom ne maîtrisaient pas suffisamment la pratique du soleil intérieur pour franchir l'obstacle des Archéons. Pourtant, ils n'étaient qu'à quelques mètres de la pierre couchée, à quelques mètres d'elle et de l'enfant.

Elle se sentait lasse. Cela faisait trop longtemps qu'elle oscillait entre espoir et abattement, entre vie et mort, entre cohérence et dissolution. Plus de mille ans de regrets et de souffrance. Plus de mille ans à refuser l'inéluctable. Elle avait tenté tout ce qui était en son pouvoir, elle avait échoué, il ne lui restait plus qu'à disparaître, rejoindre les innommables armées des Abysses. Elle avait tout misé sur ce Gom et l'effroyable formule que détenait son cerveau, la seule porte de sortie que lui avaient proposée ses visions du futur. Mais il n'était qu'un primitif, un être gouverné par ses pulsions animales, par son instinct, un humain empêtré dans ses vibrations denses et basses.

En dernier ressort, Asmine avait suggéré télépathiquement à sa jeune sœur de l'éther d'opérer une fusion. Une tentative désespérée qui n'avait pratiquement aucune chance d'aboutir. Seuls des Parfaits auraient été aptes à échanger leurs données inconscientes.

Les pensées d'Asmine n'étaient plus que de faibles courants qui erraient dans les abîmes de la pierre. Elle était désormais un univers en voie d'extinction. Sa volonté l'abandonnait comme un vêtement inutile. Les Archéons récupéreraient les débris épars de ce qui avait constitué son individualité et utiliseraient les informations dont ils avaient besoin. Ce renoncement lui procurait un sentiment d'amertume et de soulagement.

Elle ne lutterait plus pour maintenir un semblant de cohérence entre les particules qui avaient jadis composé son corps, le temple qui avait accueilli son âme. Elle n'aurait plus conscience d'avoir trahi le peuple des Parfaits. Sa résignation concourait au triomphe du néant, mais la création tout entière n'était-elle pas condamnée à subir le même sort ? Les humanités des étoiles n'étaient-elles pas mues par leur rage de destruction, n'étaient-elles pas les plus fidèles serviteurs de l'informe absolu ? Au nom de quoi, au nom de qui s'acharnerait-elle à survivre ?

Présent ou passé, le Gom et sa jeune sœur de l'éther qui se serraient l'un contre l'autre comme des oisillons frileux ? Ils n'avaient pas compris son ultime message. Elle leur avait conseillé d'établir une fusion de leurs données inconscientes et eux, environnés d'Archéons qui levaient leurs appendices transmetteurs, ils se frottaient seulement à la chaleur de leur peau. Elle aurait dû s'en douter : sa jeune sœur de l'éther n'avait pas achevé son apprentissage, elle avait versé le sang de sa féminité, sa métamorphose avait été trop brutale.

Asmine eut la soudaine sensation d'être enveloppée de tiédeur. Prise d'un regain d'énergie, elle s'évertua à retarder la fatale échéance. De puissants courants d'amour la traversèrent.

Ils émanaient de l'enfant. C'était lui, ce petit être dont l'existence n'avait été qu'une longue succession d'épreuves, ce petit primitif que personne n'avait arrosé de tendresse, qui trouvait en lui la force de traverser les insondables abîmes de la matière et de voler à son secours. Il ne lui demandait rien, il tentait seulement de lui insuffler un peu de ce désir de vivre qui commençait à lui faire défaut. Il avait compris qu'elle était sur le point de se perdre, il avait ressenti qu'elle était usée par ces interminables années de lutte et il avait décidé de produire de l'énergie pour deux. Elle était la mère aimante de ses rêves, la femme qui l'avait soutenu lors de ses longues nuits de souffrances, et, s'il fallait en arriver jusque-là, il n'hésiterait pas à lui faire le don de sa vie, le sacrifice de son âme. Le vide qui cernait les molécules de matière sembla s'effacer devant ce brusque déferlement

de chaleur. L'amour était le pire ennemi de l'informe absolu, l'amour, cette imperceptible trame qui sous-tendait toute forme, était un feu créateur qu'il fallait circonscrire par tous les moyens.

Irriguée par la tendresse de l'enfant, Asmine reprit empire sur elle-même. Elle battit le rappel de ses pensées et partit en reconnaissance du territoire de son individualité dispersée dans la pierre. Elle repoussa les attaques du vide et reconstitua une à une ses frontières, son enveloppe, son royaume. Elle fut de nouveau une entité indivisible et souveraine, l'une des innombrables parcelles qui composaient le tissu de la vie et sans lesquelles la vie n'avait pas de raison d'être. L'enfant primitif s'était dissous dans la pierre par amour pour elle. Son enfant. C'était maintenant à elle, sa mère, de l'aider à se libérer de la prison de matière.

Les Archéons grouillaient autour du Gom et de sa jeune sœur éthérique enlacés. D'un côté les soldats vulgaires en rangs serrés, de l'autre un souverain de la faille dont l'abominable tête était surmontée du diadème d'informe.

*

Le Vioter et Orielle ne se préoccupaient plus des Archéons. La peur les avait désertés. Ils n'entendaient plus les stridulations qui se répercutaient sur la voûte de la galerie, ils ne voyaient plus les éclats rouges qui crucifiaient les ténèbres, ils ne regardaient plus l'énorme et hideuse créature dont les antennes se promenaient à quelques centimètres de leurs têtes, ils étaient entièrement absorbés par l'union de leurs deux peaux. Plus rien n'avait d'importance que la douce tiédeur qui se diffusait dans leurs corps. Il leur suffisait de constituer un îlot de chaleur et de vie au milieu du néant et de ses créatures. Ils se contentaient d'écouter battre leur cœur, de se caresser mutuellement de leur souffle.

Alors, au moment où les soldats archéons s'apprêtaient à leur inoculer le maléfice des Abysses, ils furent reliés à leur soleil intérieur. Et les étoiles qui brillaient à l'horizon de leur conscience se rejoignirent, se superposèrent, s'amalgamèrent, formèrent une étincelante bulle de lumière dont les contours grossirent de manière vertigineuse. Les esprits d'Orielle et de Rohel entrèrent soudain en fusion. Ils se firent le don de leurs données conscientes et inconscientes. Ils n'eurent plus de secret l'un pour l'autre. Ils n'avaient plus besoin d'utiliser le langage, ils avaient directement accès aux images, aux souvenirs, aux pensées de l'autre. Chacun ressentit ce que ressentit l'autre, chacun fut l'autre, femme et homme, Gom et Parfait.

Orielle fut cet homme d'Antiter au passé douloureux, ce primitif dont on avait massacré les parents et qu'on avait brutalement séparé

d'une femme aimée, d'une âme sœur. Rohel fut cette jeune Parfaite tourmentée par sa métamorphose, tourmentée par les sens, tourmentée par un amour impossible. Orielle découvrit la ville de cristal, le poids du passé, la vigueur des racines, Rohel explora le monde éthérique, la cité de lumière, la salle des archives inconscientes. Orielle subit les attaques du poison tapi dans son sang, Rohel éprouva le désespoir de l'exil. Elle aima Saphyr d'Antiter, la féelle à la longue chevelure d'ambre et aux yeux d'aigues-marines, il fut assailli par la jalousie et les regrets. Ils formaient désormais une seule entité, un être à deux corps enveloppé d'une immense bulle de clarté.

La subite apparition de la lumière paralysa les centres moteurs des Archéons vulgaires. Ils n'eurent pas la force d'abattre leurs appendices latéraux d'inoculation. Ils avaient cru attirer deux inoffensifs primitifs sur leur territoire, les rabattre tranquillement vers l'entonnoir d'aspiration de leur souverain, et voilà qu'ils se retrouvaient confrontés à l'arme qu'ils redoutaient par-dessus tout : le soleil intérieur des Parfaits. Un soleil d'une luminosité terrifiante au centre duquel se dressaient les deux Goms – était-ce vraiment des Goms ? étaient-ils vraiment deux ? – soudés l'un à l'autre, confondus dans un inextricable mélange de membres et de cheveux. L'obscurité reculait devant les rayons étincelants. Débusquée, traquée, elle se réfugiait là où elle le pouvait, dans les plis et les recoins des parois, derrière les stalactites, dans les bouches des nids et galeries intermédiaires.

Au travers de l'enveloppe protectrice de lumière, Orielle et Rohel, serrés l'un contre l'autre, contemplèrent le souverain archéon qui leur faisait face. Son corps sombre, d'une longueur de vingt mètres, composé d'un thorax luisant, d'un abdomen mou et de multiples pattes courtaudes, recouvert d'une sorte de cape de matière souple qui ressemblait à du tissu, obstruait entièrement le boyau. Un cône d'un noir mat ceignait son énorme tête ovale munie de quatre antennes frontales et d'un appendice buccal évasé. Il tenait de l'araignée, de la fourmi, du scorpion et du griffard des légendes antiterriennes. Les deux globes qui lui servaient d'yeux et de centres moteurs – de cerveau, selon Orielle – jetaient de violents éclats pourpres sur les saillies rocheuses.

Orielle et Rohel avancèrent en sa direction. Ils aperçurent un petit groupe d'hommes qui, figés dans le cœur de la paroi, apparaissaient en transparence comme des images holographiques superposées. Dans leurs yeux exorbités se lisait la même épouvante que celle du visage sculpté dans la pierre levée du mausolée des errants. Le Vioter puisait directement dans les archives inconscientes d'Orielle pour trouver les réponses à ses questions. Il apprit ainsi que l'Archéon géant était l'un des cent dix-sept souverains de la faille et qu'il fécondait les matrices

abyssales pour engendrer les soldats, les vulgaires, dont il avait besoin. C'était un roi des échelons inférieurs, comme l'indiquait le nombre de ses pattes, huit de chaque côté. Il gouvernait une région intermédiaire, comprise entre le bord de la faille et les grands fonds réservés aux sept premiers fils conçus par le fleuve de l'informe absolu. Il se nourrissait de vers de vide mais, de temps à autre, il ne dédaignait pas de s'abreuver de l'âme des humains, une gourmandise dangereuse car elle pouvait le conduire tout droit à la frénésie et à l'exil perpétuel. La principale différence entre les Archéons des grands fonds et les Archéons intermédiaires, c'était leur puissance. Les premiers étaient d'autant plus redoutables que le soleil intérieur ne s'avérait pas suffisant pour les vaincre, que seules les murailles permanentes de la cité éthérique pouvaient les arrêter.

Azal voulut se reculer, mais la gravité d'une part, l'exiguïté du boyau d'autre part l'empêchèrent de se mouvoir. Les émulsions lumineuses extérieures de la bulle protectrice des Goms touchèrent ses antennes et son appendice buccal. La puissance des Abysses, qui s'était en partie retirée de lui à cause de sa frénésie, le quitta totalement, définitivement. Une chaleur intolérable se dégageait de ce soleil mouvant, lui paralysait les centres moteurs. Ses seize pattes n'avaient plus la force de le porter. Trop tard pour faire preuve de prudence. Pourtant, n'était-ce pas lui qui avait mis en garde Losfer et Belbuth contre ces deux Goms ? Il aurait dû attendre, laisser Losfer, un aîné, un Arc d'éon des grands fonds, s'occuper d'eux. Mais voilà, il avait été saisi par cette envie irrépressible de se gaver d'énergie humaine, il avait été aimanté par le monde des formes. Comme un stupide ver de vide attiré par la clarté diffuse qui tombait du bord de la faille.

Orielle leva les mains vers les centres moteurs du souverain archéon. Sans la moindre hésitation, elle enfonça ses index dans les globes rouges. Une lame de glace la transperça de part en part. L'intensité du soleil intérieur diminua immédiatement et les ténèbres en profitèrent pour réinvestir sournoisement la galerie. Des tremblements convulsifs secouèrent le thorax, l'abdomen et les pattes de l'Archéon. Un voile terne tomba sur ses centres moteurs. Puis des traînées noires et tourbillonnantes s'élevèrent de l'enveloppe de vide qui constituait son corps. Un froid intense se déposait sur les mains d'Orielle, l'engourdissait jusqu'aux épaules, gagnait ses hanches et le haut de ses jambes. Et, bien que Rohel se tînt immobile derrière elle, il ressentait exactement la même chose. C'était comme si ses propres avant-bras s'enfonçaient dans un bloc de glace, comme si les noyaux des cellules qui composaient sa chair et son sang étaient dissous par le néant. Il se demanda avec angoisse s'il restait d'autres adversaires de ce calibre à l'intérieur de la grotte. Probable, pensa Orielle. Lorsqu'ils s'aventurent hors de la faille, les souverains archéons sont rarement

seuls.

L'enveloppe extérieure de l'Archéon s'effilochait de plus en plus, partait maintenant en lambeaux. De lui ne subsistait qu'une masse informe et noire, effleurée par les rayons faiblissants du soleil intérieur. Elle prit subitement la forme d'une spirale dont les bords happèrent le thorax, l'abdomen, les pattes, la tête, les antennes, l'appendice d'aspiration, et allèrent progressivement en se rétrécissant. Comme pour les deux soldats sur le plateau, elle se referma sur elle-même et n'abandonna, comme trace de son existence, que deux globes rouges suspendus dans le vide.

Rohel crut d'abord qu'ils avaient gagné la partie, mais les données d'Orielle l'informèrent aussitôt qu'un souverain archéon pouvait se reconstituer entièrement à partir de ses centres moteurs. Malgré la douleur atroce qui les vrillait de la tête aux pieds, elle maintint ses index enfoncés dans les deux sphères pourpres. Rares étaient les Parfaits qui avaient eu à affronter directement un roi de la faille. En général, les Archéons évitaient de prendre part aux combats et se contentaient d'envoyer leurs légions de vulgaires à l'assaut de la citadelle éthérique. Peu leur importait que leurs soldats disparaissent en grand nombre : ils fécondaient aussitôt les matrices de la faille et reconstituaient leur armée.

Les centres moteurs cédèrent enfin, explosèrent en une pluie de fines particules qui se désintégrèrent au contact de la lumière. Rohel et Orielle, soulagés, s'accordèrent un instant de répit. Il ouvrit les bras et elle vint s'y blottir. Il remarqua alors que les soldats archéons avaient disparu. Il n'eut pas le temps de s'en étonner. Il sut instantanément que les vulgaires n'avaient aucune autonomie, aucune identité. Ils étaient programmés pour servir leur roi, leur géniteur, en aucun cas pour lui survivre.

« Moi non plus, je n'ai plus d'autonomie, pensa Orielle, et je ne sais pas si je pourrai te survivre. Je sais combien tu aimes Saphyr, parce que je l'aime à travers toi. »

« Je sais combien tu souffres, parce que je souffre à travers toi », pensa Rohel.

« J'ignore combien de temps durera notre fusion, mais j'essaierai de garder ta rage de vivre. » « Je garderai ta rage d'aimer. »

« Je garderai le souvenir de ce que tu as ressenti lorsque tu t'es plongé en moi, lorsque tu m'as rendue femme. Ta virilité sera ma virilité. Ce sera ma façon de te ressusciter. »

Rohel prit conscience de ce que représentait la fusion des données pour les Parfaits. Il n'y avait rien de plus plaisant que d'ouvrir son esprit, que de s'abandonner en toute confiance. C'était une manière de s'alléger d'une partie de son fardeau. La communication directe, profonde, ne souffrait pas de la tricherie, de la dissimulation, de

l'incompréhension liée au langage. Toutefois, il devina que ce mode de fonctionnement pourrait s'avérer rapidement dangereux sur les mondes primitifs.

« Chez les Goms, la confiance appelle la trahison, approuva Orielle. Mais c'est peut-être mieux ainsi : la trahison appelle la vigilance. Allons délivrer Asmine, maintenant. »

« Nous sommes désormais deux à connaître l'odeur de Saphyr, le goût des lèvres de Saphyr. Et nous sommes deux à connaître la formule du Mentral. »

« Qui sont les Garloups ? Qu'y a-t-il au-delà des trous noirs ? Les renseignements de tes archives inconscientes sont contradictoires. Tu ne sais pas grand-chose d'eux, mais en même temps tu restes persuadé qu'ils ont quelque chose à voir avec les humanités des étoiles. »

« Ce qu'ils ont fait à mon peuple, ils ont l'intention de le faire à toutes les races, humaines ou mutantes. »

« Et c'est nous qui détenons la clef de leur succès. Le Mentral ouvre des portes sur l'espace. Saphyr vaut-elle qu'on fasse courir ce terrible danger aux humains ? Oui, sans doute, puisque la fille qui naîtra de votre union sera l'initiatrice des temps nouveaux. Écrasante est ta destinée, Rohel Le Vioter, mais je t'aiderai à l'accomplir. Mon amour t'accompagnera. »

Il ressentit la tristesse déchirante d'Orielle et les larmes de la jeune femme s'écoulèrent de ses propres yeux. Main dans la main, ils remontèrent la galerie et pénétrèrent dans le cœur de la grotte. Elle était tellement vaste que le soleil intérieur, qui brillait pourtant de tous ses feux, ne parvenait pas à en révéler les limites. Çà et là, ils entrevirent d'autres hommes prisonniers des parois rugueuses. Ils découvrirent également des vibreurs cryogéniques ou mortels et des lampes-doigts gisant sur le sol. Les rayons du soleil intérieur se réfléchissaient sur l'œil vitreux de leur projecteur.

Un monolithe couché trônait au centre de l'excavation déserte. D'une longueur de cinq mètres et d'une hauteur de deux mètres, il reposait sur quatre pierres plus petites. Il ressemblait à l'autel d'un temple des âges barbares.

« Asmine. »

« Il y a quelqu'un avec elle. »

Ils discernèrent deux formes dans le flanc grenu de la roche : bien qu'elle se présentât de profil, ils reconnurent immédiatement Asmine aux fils d'or qui auréolaient sa tête. Son bras, son épaule, sa hanche et sa jambe n'étaient plus que des frontières ténues, floues, gommées par la densité de la pierre. L'autre corps, qui flottait au-dessus d'elle, paraissait en comparaison beaucoup plus net : il appartenait à un enfant âgé de cinq ou six ans. Ses bras écartés semblaient embrasser le vide.

« Plus de mille ans de l'échelle primitive qu'elle est prisonnière de cette pierre, pensa Orielle. L'enfant ? J'ignore d'où il vient et ce qu'il fait là. Ton sang me fait mal. Le poison se réveille. Il devine qu'est venue l'heure de l'ultime affrontement. Nous devons faire vite. »

« Nous ne pouvons prononcer la formule ici, pensa Rohel. Elle risquerait de provoquer l'effondrement de la montagne. Il n'y a qu'une seule façon : entrer à l'intérieur de la pierre et la détruire. Je ne crois pas qu'Asmine et cet enfant risquent quelque chose : le Mentral n'est programmé que pour s'attaquer aux molécules de matière inerte. »

« Interrompons notre fusion. L'un de nous deux doit recevoir la puissance des Abysses. »

« Qui nous l'inoculera ? »

Il n'eut pas besoin d'intercepter les pensées d'Orielle pour avoir la réponse à cette question : de l'autre côté de la pierre couchée, un souverain archéon s'extirpait lentement d'une niche de la paroi rocheuse. Ses soldats grouillaient sous son thorax. Il était beaucoup plus grand que celui qu'ils avaient vaincu dans la galerie d'accès. Ses énormes centres moteurs brillaient d'un éclat singulier, teintaient de rouge ses huit antennes frontales et son appendice buccal.

« Un Archéon des grands fonds, pensa Orielle. Un des sept premiers nés. »

Une terreur venue du fond des âges étreignit la jeune femme. La respiration de Rohel se suspendit. La frayeur annihilait les données inconscientes d'Orielle exactement comme la lumière paralysait les centres moteurs des soldats archéons.

CHAPITRE XII

« Derrière nous. Il y en a un autre. »

Orielle entrevit le deuxième souverain archéon qui, environné de ses soldats, avançait en leur direction. Il était à peu près du même volume que celui qu'ils avaient affronté dans la galerie d'accès. La jeune femme se serra instinctivement contre Rohel. L'intensité de leur soleil intérieur diminua brusquement, comme une flamme frappée par une averse rageuse.

« Nous sommes perdus », pensa Orielle.

Les deux rois de la faille convergeaient lentement vers la pierre couchée. Leurs multiples pattes ployaient sous leur poids. Leurs antennes dessinaient de funestes jeux d'ombre sur les parois inégales où venaient agoniser les lueurs du soleil intérieur.

Leur manœuvre était d'une simplicité redoutable, implacable : l'un occuperait les deux Parfaits qui s'étaient réfugiés dans la bulle protectrice et l'autre les prendrait à revers. Ils conjugueraient leur puissance pour éteindre cette insupportable lumière, pour leur inoculer le maléfice de l'informe, puis ils les figeraient dans la matière. Ils disposeraient ainsi de nouveaux cobayes qu'ils pourraient étudier pour le cas, improbable, où les informations contenues dans l'esprit d'Asmine seraient inexploitables.

Ils avaient d'abord été surpris par la présence de Parfaits dans leur repaire de la montagne : les Parfaits ne quittaient jamais l'éther à moins d'avoir été condamnés au bannissement par les leurs. Comme Asmine. Comme, quelques milliers d'années avant elle, un certain Idr El Phas, un exalté, un révolté qui avait failli trahir les siens et ouvrir les portes de la cité de lumière aux Archéons.

Losfer et Belbuth avaient réagi avec la promptitude d'esprit qui caractérisait les rois des échelons supérieurs (car, à n'en pas douter, le

souverain Belbuth était promis au plus grand avenir). Ils s'étaient bien gardés d'intervenir lorsqu'ils avaient vu leur compagnon aux prises avec le soleil intérieur des deux visiteurs. Ce frénétique d'Azal, gavé d'énergie humaine, de vibrations vivantes, avait déçu le vide, il n'y avait plus de place pour lui dans la faille abyssale. En revanche, ils avaient mis à profit le répit que leur avait offert la longue agonie d'Azal pour communiquer par l'intermédiaire de leurs soldats et échafauder un plan qui, bien que rustique, n'en était pas moins d'une indéniable efficacité. Ils étaient les fils de l'informe et leur rôle consistait à inoculer le néant à toute création, à toute vibration qui empêchait leur géniteur de se déployer. Et, grâce à eux, grâce aux renseignements qu'ils ramèneraient de leur longue traque, ils détruiraient la cité de lumière des Parfaits, se répandraient en masse hors de la faille et créeraient des nids de vide, des poches de néant qui finiraient par ronger les mondes de matière. Se hâtant avec toute la lenteur dont ils étaient capables, ils étaient sur le point d'opérer leur jonction.

Rohel refusa énergiquement de se laisser contaminer par la terreur d'Orielle. Le moment était venu d'interrompre la fusion. Autant l'échange des données pouvait être positif lorsqu'il consistait en une addition des facultés, en un renforcement mutuel, autant il se révélait néfaste, dangereux, lorsqu'il se transformait en un simple transfert des peurs et des insuffisances. Il lui fallait d'urgence reprendre le contrôle de son individualité.

Les crissements assourdissants des soldats lui transperçaient les tympans. Le soleil intérieur n'était plus désormais qu'un halo ténu, une frange pâle qui ourlait leurs deux corps. Les ténèbres s'épaississaient, noyaient la grotte, assiégeaient le monolithe.

Rohel s'écarta d'Orielle, tétanisée, explora fébrilement les archives inconscientes de la jeune femme et apprit qu'il suffisait d'en émettre le désir pour sortir de la fusion. Mais, en même temps, il se rendit compte qu'Orielle rejetait catégoriquement cette éventualité. Les légendes effrayantes qui avaient bercé son enfance éthérique prenaient soudain corps devant elle. Confrontée au symbole du mal absolu, elle se raccrochait de toutes ses forces à la fusion. Son inconscient avait la consistance d'une boue molle et gluante dans laquelle s'embourbait la volonté de Rohel.

« Ne m'abandonne pas. Ne m'abandonne pas. »

Les soldats archéons formaient une haie compacte et grouillante autour de la pierre couchée. Leurs centres moteurs tapissaient de rouge l'encre épaisse et noire qui inondait la grotte. Quelques mètres plus loin se découpaient les formes louvoyantes de leurs souverains.

Rohel fit appel à toute la force de son instinct de survie, posa résolument les mains sur le cou d'Orielle et commença à serrer.

« Tue-moi. Oui, tue-moi, pensa la jeune femme. La mort est le seul aspect de la vie primitive qu'il me tarde d'explorer. Serre, serre encore. »

Cette fois-ci, elle ne lui opposa aucune résistance, ni physique ni mentale, comme si elle s'était de tous temps préparée à cette fin. Il n'avait pas l'intention de la tuer mais seulement de priver son cerveau d'oxygène pendant une poignée de secondes, le temps qu'elle perde connaissance et que cesse la fusion.

« Non, je ne veux plus vivre. Je t'en supplie, Rohel Le Vioter. Tue-moi. Dans la mort, on aime peut-être sans souffrir. »

Le corps et l'esprit d'Orielle furent agités de convulsions, ses pensées perdirent de leur cohérence. Les doigts de Rohel s'enfoncèrent comme des serres dans la peau de son cou, lui comprimèrent la carotide. La tête de la jeune femme dodelina avant de retomber sur sa poitrine. Son corps inerte s'effondra sur le sol.

Un voile se déchira dans l'esprit de Rohel, rendu à son unicité, à sa solitude. Son premier réflexe fut de se demander s'il n'avait pas serré trop fort. Elle était totalement inanimée à ses pieds et l'obscurité l'empêchait de discerner les éventuels mouvements de sa poitrine. Il s'aperçut que son soleil intérieur s'était arrêté de briller.

Une coulée glaciale s'insinua soudain entre ses omoplates. Il se retourna et aperçut deux flaques rouges à quelques centimètres de sa tête. Le soldat archéon, plus rapide que les autres, levait son appendice latéral pour frapper une deuxième fois. Rohel n'eut ni le temps ni la volonté d'esquiver le coup. Le sabre de vide s'abattit sur son épaule. Le néant s'empara immédiatement de son corps. Il resta un moment immobile, tétanisé, incapable de rassembler ses idées. Il entrevit l'immense silhouette du souverain de la faille qui fendait les rangs serrés de ses soldats. L'espace de quelques centièmes de seconde, l'espace d'une éternité, il ne se souvint de rien. Il se demanda ce qu'il fabriquait dans cet endroit, à quoi pouvait bien servir cette grosse roche posée sur quatre petites pierres. Il ne trouva aucune explication satisfaisante à ces étranges questions et il douta de sa propre existence. L'informe se répandait dans tous les interstices de son corps, noyautait ses cellules, ses molécules, ses atomes. L'informe entreprenait son travail de déstructuration, de décréation, dénouait les fils qui constituaient la trame d'une vie.

Pourquoi donc était-il obsédé par cette idée fixe et saugrenue de pénétrer dans la grosse pierre ? C'était un appel lointain qui mourait sur les bords d'un gouffre froid, une pensée idiote, comme toutes les pensées.

*

Le Gom allait échouer. Si près du but.

Il souffrait des premiers symptômes du maléfice des Abysses : le néant l'avait déconnecté de la réalité, de sa réalité. Son vertige ne durerait pas longtemps, une à deux minutes peut-être, mais suffirait à laisser au souverain des Abysses le temps d'arriver jusqu'à lui et de lui placer l'entonnoir d'aspiration sur le sommet du crâne. Une fois que le roi de la faille l'aurait vidé d'une partie de son énergie vitale, il le ferait transporter par ses soldats jusqu'à son nid et le pétrifierait dans une paroi.

Horrifiée, Asmine voyait s'éloigner leur dernière chance de se libérer de sa prison de pierre. Elle ne redoutait pas la dissolution finale pour elle mais pour son fils, ce petit être qu'elle n'aurait jamais la joie de presser sur son sein.

Pourtant, quelques secondes plus tôt, le Gom avait eu le réflexe de se débarrasser de sa jeune sœur de l'éther. Certes, il avait fait preuve d'une brutalité tranchante mais, dans une situation identique, un Parfait, privé d'instinct de survie, coupé de sa nature animale, se serait laissé capturer plutôt que d'étrangler une compagne.

Asmine avait perdu le contact avec sa sœur éthérique. Avait-elle franchi le seuil de cet au-delà que les primitifs appelaient la mort ? Quelle importance ? C'était un sort enviable comparé au sien et à celui de son fils : une fois séparée de l'enveloppe de son corps, l'âme pouvait certainement s'envoler, échapper à l'informe, à l'incréé, s'installer sur un autre plan et s'engager dans une nouvelle spirale d'évolution.

Le Gom ne bougeait toujours pas. Les vulgaires s'écartaient pour laisser le passage à leur encombrant souverain, un Archéon des grands fonds couronné d'un diadème d'un noir compact, absolu. Son appendice d'aspiration ondulait près de la tête de sa proie.

Asmine n'eut pas le courage de lancer un ultime message télépathique. Elle ressentit la tristesse infinie de son fils. Il flottait quelques centimètres au-dessus d'elle, séparé d'elle par des années-lumière. Pour lui, l'opportunité ne se présenterait même pas de prendre un nouveau départ, de recommencer une nouvelle vie.

Le pied du Gom se posa soudain sur l'une des pierres portantes. L'entonnoir de l'Archéon des grands fonds fondit aussitôt sur lui comme un oiseau de proie.

*

D'une rotation du torse, Le Vioter esquiva l'appendice évasé de l'Archéon. Des bribes de sa mémoire défilaient de manière saccadée sur l'écran de son esprit. La fresque restait incomplète, incohérente, mais il se souvenait qu'il lui fallait impérativement entrer dans cette

grande pierre couchée pour délivrer une femme et un enfant. Son corps écartelé par des milliards de tiraillements était sur le point de se disloquer. Comme si le froid du vide s'ingéniait à le fragmenter, à créer des abîmes infranchissables entre chacune de ses cellules.

Il était cerné par les êtres noirs aux yeux rouges, caparaçonnés de vide et vêtus d'une cape fermée par une broche sans forme ni couleur. Leur crissement était la supplique désespérante de la faille abyssale, le chant du vide. Les centres moteurs du souverain, immobilisé à quelques mètres de Rohel, luisaient comme deux grands soleils pourpres environnés d'une nuée d'étoiles. Ses huit antennes se trémoussaient en cadence, dessinaient des figures géométriques fugaces, semaient des gerbes de particules grises que la bouche de ténèbres gobait avec une formidable voracité.

L'appendice d'aspiration s'abattit une deuxième fois sur Rohel qui, retrouvant ses réflexes de combattant, se jeta sur le côté. Il heurta le corps d'Orielle, perdit l'équilibre, bascula à la renverse, se reçut durement sur le dos. Il voulut se relever, mais le sol perdit soudain de sa consistance, s'amollit, se liquéfia.

Aux lueurs pourpres des centres moteurs du souverain archéon, il aperçut une forme quelque part en dessous de lui. Un homme au crâne rasé, allongé les bras en croix, pétrifié, et dont l'ample vêtement vert ressemblait à une nappe phréatique gelée. Le Vioter comprit alors que ce n'était pas le sol qui changeait de consistance, qui tentait de le retenir, mais lui-même qui se dispersait, qui s'éparpillait. Les microparticules constituant sa physiologie se désolidarisaient, s'engouffraient dans les interstices de la matière.

Il perçut un horrible bruit de succion derrière lui. Il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Les centres moteurs du deuxième souverain archéon auréolaient de pourpre le corps immobile d'Orielle. Son entonnoir était posé sur le crâne de la jeune femme et des tremblements convulsifs secouaient ses antennes souples. Orielle, étranglée, sacrifiée, offerte en pâture au fils de l'informe.

Le Vioter n'avait plus qu'une perception floue, lointaine de son corps. Il entrevit vaguement l'appendice d'aspiration de l'Archéon des grands fonds qui piquait sur lui, mais sa volonté le désertait et il n'avait plus la force de s'arracher à la fantastique attraction du sol. Il allait rejoindre l'homme du Chêne Vénérable pétrifié sous ses pieds. Ce n'était pourtant pas ce prélat qu'il était censé délivrer, mais l'Église semblait particulièrement douée pour retourner les situations en sa faveur. À cet instant, il perçut un chuchotement dans le sanctuaire délabré de son esprit.

« Les frontières de ton corps. Reconstitue les frontières de ton corps. »

Comment ? Comment ?

« Ressens ton enveloppe de peau. »

Étrange idée. Il attendit des instructions un peu plus explicites, mais les courants de pensées, qui avaient la saveur d'une voix familière, se désintégrèrent dans le silence. Ressentir l'enveloppe de peau. Qu'est-ce que cela signifiait ? L'entonnoir de l'Archéon se balançait mollement au-dessus de son front… Ressentir l'enveloppe de peau… Redécouvrir un paysage tellement quotidien, tellement connu qu'on en avait oublié jusqu'à l'existence. Explorer le visage, le cou, le tronc, le bassin, les jambes, les pieds, les bras, les mains, les doigts… Se comprimer dans les limites épithéliales… Resserrer les pores… Dresser une infranchissable muraille… Repousser les incessantes attaques du néant…

Losfer, Arc d'éon des grands fonds, se délectait déjà de l'âme de ce Parfait contaminé par la puissance des Abysses et englué sur le sol – il n'avait aucun doute sur son identité bien que les poils de sa tête fussent de couleur foncée, car seuls les Parfaits maîtrisaient la technique du soleil intérieur. Avec une lenteur gourmande, le souverain archéon dirigea son appendice d'aspiration vers le crâne de sa proie. Les bords de son entonnoir se dilataient démesurément, comme s'il s'apprêtait à recueillir un flot puissant d'énergie. Faire attention à la frénésie.

Le brusque déplacement du Parfait prit Losfer au dépourvu. Il n'eut pas le temps d'infléchir la trajectoire de son appendice d'aspiration qui se ficha profondément dans le sol. Le temps qu'il l'en retire – maudite gravité –, le Parfait, chancelant, avait franchi les deux mètres qui le séparaient de la pierre couchée, avait escaladé l'une des pierres portantes et s'était allongé sur l'échine du monolithe.

Rohel fut happé par la roche. Il se laissa couler dans la matière dense comme dans une eau épaisse, visqueuse. Le silence sépulcral absorba le crissement des soldats archéons. Il eut d'abord la sensation de naviguer dans l'espace sans combinaison autonome de survie. Il apercevait des milliards d'astres en orbite autour de noyaux brillants, séparés les uns des autres par des parcelles d'infini. Il manquait d'air, il étouffait, il ne respirait plus. De fines molécules d'oxyde lui irriguèrent le cerveau mais il lui fallut du temps pour s'habituer à ce nouveau mode d'oxygénation. Le souffle était un compagnon très cher, indissociable de la vie. À cet instant, les frontières de son corps, qu'il était parvenu à reconstituer quelques secondes plus tôt, s'évanouirent de nouveau. Ses atomes furent happés par les innombrables gravités des molécules de matière. Ses pensées lui échappèrent et se perdirent dans les profondeurs des abîmes, il perdit conscience de lui-même, il n'eut plus d'autres repères que ceux de la matière.

Il devenait la pierre.

Ses courants de pensées épars entrèrent en contact avec des flux

vibratiles et mouvants. Des rencontres furtives qui créaient des étincelles, des comètes, des images, des impressions, des sentiments. Le visage d'un enfant, une vague d'indescriptible peur, des paysages de la planète Agondange, de sombres lueurs de désespérance, les bribes d'une existence étrangère, absurde. Il n'y avait plus de douleur. Rien d'autre qu'une totale indifférence, une neutralité sans saveur, sans couleur, sans odeur.

Puis d'autres courants de pensées affluèrent brusquement de toutes parts, se jetèrent les uns dans les autres et commencèrent à former un maelström d'énergie houleuse. C'était comme si toutes les impulsions vitales contenues dans la pierre avaient tout à coup décidé d'occuper un endroit précis de l'espace. Et les images, les impressions, les sentiments se firent plus puissants, plus précis, plus compacts…

Il y avait là pêle-mêle trois personnes aux vibrations convulsives, une femme, un homme et un enfant, qui tentaient de briser l'inexorable encerclement du vide. La femme et l'enfant demandaient à l'homme d'invoquer une formule dont la puissance pulvériserait la roche. L'homme doutait qu'une telle formule fût en sa possession. Vite, suppliaient la femme et l'enfant, car l'Archéon des grands fonds n'avait pas l'intention d'abandonner la partie. Furieux que sa proie lui ait échappé, il lançait son appendice d'aspiration au travers de la matière.

Archéon ? Appendice d'aspiration ? Ces notions n'évoquaient rien chez l'homme. Il n'avait que de vagues souvenirs d'une petite planète bleue du nom d'Antiter, d'une femme à la chevelure d'ambre et aux yeux d'aigues-marines, de prêtres aux crânes rasés et aux longs vêtements verts, l'Église, le palais d'Orginn, un Ulman chercheur agonisait dans les décombres du laboratoire… Une suite de sons incohérents s'échappait de sa bouche, produisait d'autres effondrements, faisait trembler la terre. La formule. Le Mentral…

Alors, de nouveau relié à lui-même, Rohel s'immergea entièrement dans l'océan d'énergie constitué par les pensées des trois prisonniers de la pierre et invoqua la puissance du Mentral. Impatients de remplir la mission pour laquelle ils avaient été conçus, les sons se répandirent hors du mental de leur détenteur et éclatèrent comme autant de fleurs sonores ivres de destruction.

*

La lumière fulgurante, brûlante, qui jaillit soudain du monolithe couché paralysa les centres moteurs des deux souverains archéons et de leurs soldats. Losfer n'eut pas le loisir de retirer son appendice d'aspiration plongé dans le roc. Il ne vit pas la pierre se déformer, se gondoler. L'explosion qui embrasa la grotte le désintégra comme la

muraille de la cité des Parfaits avait pulvérisé tant de ses soldats. Il ne put se reconstituer à partir de ses centres moteurs, volatilisés dans l'air brûlant. Quant au prometteur Belbuth, roi à dix-neuf pattes d'une région intermédiaire, toujours penché sur la Parfaite morte, il passa de l'informe au monde des formes en une nanoseconde sans même s'en apercevoir. La puissance des Abysses s'était définitivement retirée de ses fils.

L'air tiède caressa la peau nue de Rohel. Il était allongé sur le sol rugueux entre quatre pierres dressées. Entier. Vivant. Son premier réflexe fut de prendre une longue inspiration. Son souffle, son compagnon, lui était enfin rendu. Il perçut une présence à ses côtés, se redressa sur un coude et, aux subtiles lueurs qui paressaient dans la grotte, aperçut une femme aux cheveux d'or, aux grands yeux de terre brûlée et à la peau cuivrée. Des filaments entrelacés de lumière lui recouvraient la poitrine et les hanches. « Les plumes d'oiseaux me rappellent les vêtements de l'éther », avait dit Orielle. Un besoin pressant de savoir ce qu'était devenue la jeune Parfaite l'étreignit. Il fouilla les ténèbres du regard mais ne distingua pas la tache claire de son corps.

— Inutile de la chercher, dit la femme derrière lui d'une voix mélodieuse. Le vide s'était emparé du corps de ma sœur éthérique. Le vide l'a emporté.

Assise, elle serrait contre elle un jeune garçon aux cheveux blonds et vêtu d'une combinaison de soie grège.

— C'est moi qui l'ai tuée, lâcha Le Vioter d'une voix sourde.

— C'est elle qui le voulait ainsi. Son âme a échappé à l'informe. Et si tu n'avais pas réagi comme tu l'as fait, nous serions encore prisonniers de la pierre.

— Qui est ce garçon ?

Une ombre de fierté glissa sur le magnifique visage d'Asmine. Le visage enfoui dans sa poitrine, l'enfant ne bougeait pas. Il se nourrissait enfin de l'odeur et de la tiédeur d'une mère. Une autre forme de fusion…

— Mon fils.

— Les Parfaits ne procréent pas.

— La chair de la chair, les liens du sang, une vision de primitif.

Il n'y avait aucune trace de mépris dans sa voix. Elle sortait de plus mille ans de captivité et semblait seulement émerger d'un long rêve. Elle caressait les cheveux de l'enfant avec une douceur infinie. La délicatesse de ses gestes rappelait à Rohel la gracilité d'Orielle lustrant ses plumes sur le plateau.

— L'enfant peut être aussi l'esprit de l'esprit, reprit Asmine. Je ne l'ai pas conçu, mais je suis plus proche de lui que n'aurait jamais pu l'être sa mère biologique.

— Qu'allez-vous faire de lui ? L'emmener sur l'éther ?

Un sourire lumineux s'épanouit sur les lèvres de la Parfaite.

— Notre place n'est pas dans l'éther. Mais nous essaierons de nous faire une nouvelle place sur les mondes de matière. Qui sait ? Il réussira peut-être là où j'ai échoué. Pour l'instant, nous désirons seulement jouir l'un de l'autre.

À cet instant, Le Vioter discerna une ombre mouvante dans l'obscurité de la grotte à peine effleurée par la lumière des filaments qui habillaient Asmine. L'espace de quelques secondes, il crut que des Archéons avaient échappé à l'explosion de la pierre et ses muscles se contractèrent violemment. Mais il eut beau scruter attentivement les ténèbres, il ne vit pas d'éclats rouges caractéristiques. Un silence apaisé les entourait. Il présuma alors qu'il avait été victime d'une illusion d'optique.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda Asmine. Je t'ai aperçu dans mes visions mais je n'ai jamais eu connaissance de ton nom.

— Rohel Le Vioter.

— Tu me recherchais pour une raison précise, n'est-ce pas ?

— Je suis empoisonné et, à ma connaissance, il n'existe aucun remède contre ce poison. Sur la planète Elmir, un homme m'a recueilli, m'a administré une potion provisoire et m'a donné votre nom.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je peux te guérir ?

— Je n'avais pas le choix.

Elle éclata d'un rire musical qui le fit frissonner de la tête aux pieds. L'enfant releva la tête et la contempla d'un air à la fois étonné et ravi.

— J'ai lancé tant de messages à travers l'espace ! s'exclama-t-elle. Tant de gens m'ont pris pour ce que je ne suis pas. Hélas, je n'aurai jamais l'occasion de rembourser ma dette, Rohel Le Vioter, je ne peux rien faire de plus pour toi.

Le Vioter demeura interdit. Ces quelques mots, prononcés avec un détachement désinvolte, signaient sa condamnation à mort. Les éclats allègres du rire d'Asmine s'enfoncèrent dans son plexus solaire comme des lames.

— Tu aurais dû croire en toi plus tôt, poursuivit la Parfaite. Tu te serais épargné bien des peines.

Le feu de la colère incendia Rohel, qui, incapable de se contenir, se releva et frappa rageusement du pied l'une des quatre pierres dressées.

— Attends, tu te méprends sur le sens de mes paroles ! s'écria Asmine.

Elle se leva à son tour, tout en gardant l'enfant serré contre elle. Les filaments lumineux qui lui servaient de vêtements s'épanouirent et brillèrent d'un vif éclat. La voix moqueuse d'Orielle s'éleva dans le

tumulte intérieur de Rohel : *Tu ne me demandes pas comment sont les vêtements de l'éther, Gom Rohel ?*

Tenant l'enfant d'un bras, Asmine se rapprocha de lui et lui posa la main sur l'épaule. Il fut environné de la clarté de ses plumes de lumière.

— Tu ne comprends donc pas ?

— Comprendre quoi ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Que tu t'es toi-même guéri.

Il se retourna et plongea son regard dans ses grands yeux de terre brûlée.

— La formule n'a pas seulement détruit notre prison de pierre, ajouta-t-elle. Elle t'a également délivré de ton geôlier intérieur.

À cet instant, il sut qu'elle disait la vérité. Il ne percevait plus le chant doucereux du poison, et son sang, de nouveau allègre, courait en toute liberté dans ses veines. Une vigueur nouvelle, vierge, se diffusait dans son cerveau, ses muscles, dans ses organes.

— Voici pourquoi je ne pourrai jamais m'acquitter de ma dette, Rohel Le Vioter, reprit Asmine. Tu as sauvé mon enfant, tu m'as sauvée et tu t'es sauvé. C'est beaucoup pour un seul primitif.

— Je n'étais pas seul, protesta-t-il. Si vous ne m'aviez pas suggéré de reconstituer les frontières de mon corps, je ne serais pas parvenu à me relever et à grimper sur la pierre.

Asmine fronça les sourcils.

— Je ne t'ai pas envoyé de message télépathique, murmura-t-elle. Je n'en avais plus la force.

— Alors qui ?

Rohel eut instantanément la réponse à sa question. Un visage d'une blancheur immaculée, encadré d'une longue chevelure couleur d'ambre, lui apparut, de somptueux yeux d'aigues-marines se posèrent sur lui et l'enveloppèrent d'un amour assez fort pour traverser l'espace et le temps.

— Il va être temps pour toi de partir, déclara Asmine. La dame de tes pensées t'attend.

Le Vioter hocha la tête. La route était encore longue jusqu'à Déviel, le fief du Cartel des Garloups, une planète de moyenne importance située sur les bords de la Seizième Voie Galactica.

Deux cercles scintillants crevèrent subitement l'obscurité et une masse noire se dressa devant eux. L'enfant eut tellement peur d'être séparé de sa mère qu'il lui planta profondément ses ongles dans le cou.

CHAPITRE XIII

Un rugissement terrifiant lacéra le silence.

Asmine posa l'enfant à terre et se précipita vers la forme sombre et mouvante. Ses plumes de lumière révélèrent un flanc rebondi, des membres puissants, un cou recouvert d'une crinière noire, un chanfrein percé de trois cornes.

La Parfaite enlaça le poitrail de la gipaète, qui courba la tête et lécha délicatement l'épaule de sa maîtresse. Les étincelles qui s'échappaient de ses sabots griffaient la semi-obscurité de la grotte.

— Viens ! cria Asmine à son fils. Je vais te présenter ta nouvelle compagne de jeux.

Scuroh, pas encore très rassuré, se rapprocha avec une certaine circonspection de la monture éthérique.

— Il n'en reste qu'une, précisa Le Vioter. L'autre est…

— Je sais, coupa sèchement Asmine.

Précédés de la gipaète, ils sortirent de la grotte. Le Vioter désigna les hommes pétrifiés dans la paroi de la galerie d'accès.

— On ne peut vraiment rien faire pour eux ?

— Non, répondit Asmine. Leur cycle est désormais lié au cycle de la matière. Ils devront attendre l'explosion des soleils jumeaux et la dispersion de la Lune Noire. Dans des millions d'années, s'ils ont de la chance.

Il leur fallut une bonne minute pour s'accoutumer à la luminosité éblouissante des soleils jumeaux encore haut dans le ciel. Leur peau se gorgea de chaleur. Ils avaient l'impression de renaître.

Ils découvrirent le corps allongé de fra Holan sur le méplat. Le missionnaire respirait encore mais d'abondantes rigoles de sang s'écoulaient de son crâne fracassé et se répandaient sur le haut de sa bure. Asmine posa les mains sur sa blessure. Fra Holan rouvrit les

yeux.

— La licorne, balbutia-t-il en crachant le sang. Elle s'est précipitée sur moi et…

— Elle vous a pris pour un fra pilote, dit Rohel. Je vous laisse aux mains d'Asmine. Vous aurez certainement des tas de choses à lui demander. Vous n'avez plus besoin de la felouque ?

Le missionnaire secoua la tête.

— Je laisserai ici les corps congelés des deux pilotes. Vous en ferez ce que bon vous semblera. Adieu.

Tout en essayant de ressouder les os brisés du blessé, Asmine regarda s'éloigner le Gom Rohel. Grand, magnifique dans sa nudité animale. C'était pour des humains comme celui-ci qu'elle était un jour descendue de l'éther. Elle avait attendu plus de six mille ans pour en rencontrer un et, comble d'ironie, elle s'apercevait qu'elle n'avait rien à lui apprendre.

Il se retourna avant de les perdre définitivement de vue et les enveloppa d'un long regard : Asmine, Scuroh, fra Holan, ces trois-là, la Parfaite et les deux primitifs, exploreraient ensemble de nouvelles voies, défricheraient de nouveaux sentiers, réinventeraient le monde. Peut-être. Si tel était leur désir.

La gipaète se cabra pour lui adresser un ultime salut.

Trois heures plus tard, il pénétra dans le compartiment commun de la felouque. Il transpirait d'abondance, mais jamais il n'avait autant apprécié l'écoulement sensuel de la sueur sur sa peau. Il transporta les corps cryogénisés des fras pilotes jusqu'au pied d'un grand rocher, dénicha une combinaison à sa taille dans la réserve des vêtements puis commanda le retrait de la passerelle et la fermeture du sas.

La felouque décolla dans un vrombissement rageur. Elle s'arracha sans difficulté à la gravité de la Lune Noire, traversa l'atmosphère, la stratosphère, et fusa dans l'espace. Le Vioter eut la fugitive mais saisissante impression que le visage d'Orielle se dessinait sur le fond de ciel étoilé.

Il programma les données de la Seizième Voie Galactica sur la console de bord. Un message s'inscrivit sur l'écran.

Hypsaut trop long. Étape envisageable : le Cou de la Tortue.

Le Vioter valida la saisie. Va pour le Cou de la Tortue. Des années-lumière en moins entre Saphyr et lui. C'était toujours ça de gagné.

FIN TOME I